

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

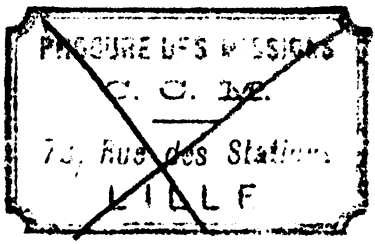
BIBLIOTHÈQUE
Les Fontaines
60 - CHANTILLY



Digitized by Google

S 29/160





Digitized by Google

Digitized by Google

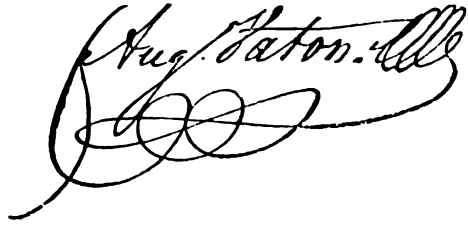
NOTRE-DAME DU HAUT-MONT

LA

FEMME CATHOLIQUE

Digitized by Google

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous sont réputés contrefaits.



Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

LA

FEMME CATHOLIQUE

FAISANT SUITE AUX

FEMMES DE L'ÉVANGILE

PAR

Le Révér. P. D. JOICHIM VENTURA DE RAULICA

ANCIEN GÉNÉRAL DES THÉATINS
CONSULTEUR DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES ET EXAMINATEUR
DES ÉVÊQUES ET DU CLERGÉ ROMAIN.

NOTRE-DAME DU HAUT-MONT

« Non est bonum homini esse solum, faciamus
« ei adjutorium simile sibi (GEN. II). »

TOME SECOND

BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS
AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
50, RUE DU BAC.

1855

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

FEMME CATHOLIQUE

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ENCORE L'ÉPOQUE DES PÈRES.

OU LA FEMME CATHOLIQUE A LA COUR, CHRISTIANISANT L'EMPIRE ET AIDANT LES PÈRES ET LES PONTIFES A DÉTRUIRE TOUTES LES HÉRÉSIES.

§ 26. Constantin LE GRAND converti au christianisme par les femmes.— Zèle d'Eutropia, sa belle-mère. — Prodiges d'humilité, de charité et de ferveur de sainte Hélène, sa mère, et de sainte Constance, sa fille. — Le pape saint Libérius, exilé par l'empereur Constant, et rendu à son siége par le zèle des dames romaines.

En même temps que la femme catholique travaillait, dans sa maison particulière, à former les Pères de l'Église et les mœurs chrétiennes, elle ne montrait pas moins de zèle, à la cour, pour y introduire le christianisme, où son action ne fut pas moins efficace pour la destruction du paganisme et des hérésies. C'est à ce point de vue que nous allons considérer maintenant la femme catholique à la même époque. Mais, pour cela, il faut que nous pénétrions dans l'intérieur du palais des Césars; car c'est là qu'elle apparut alors dans toute la grandeur, dans toute la puissance auxquelles le christianisme l'a élevée; c'est là qu'elle leva bien haut le drapeau de la vraie foi et de la vraie vertu, qu'elle les y fit régner, et que, nouvelle Marie, elle devint, par sa sagesse et ses sublimes exemples, le guide et la dé-

Digitized by Google

fense du vrai peuple de Dieu, dans la voie du christianisme et de la perfection de l'Évangile.

D'abord, le destructeur du paganisme dans l'empire romain, et le premier des empereurs chrétiens, Constantin LE GRAND, n'a été conquis au christianisme que par les femmes. On a vu, aux preuves qu'elle en a données, à l'occasion du martyre de sainte Suzanne, combien la foi de l'impératrice Sévère Auguste était grande et sa piété profonde. Sa fille Valéria, qui, d'après Lactance, s'était faite chrétienne en même temps que sa mère, n'était pas moins fervente ni moins zélée. Ces deux femmes, ayant introduit le christianisme dans le palais de Dioclétien, dont l'une était l'épouse et l'autre la fille, ce furent elles qui donnèrent les premières idées de cette religion au jeune Constantin, élevé à la cour de cet empereur, « et qui lui apprirent à aimer « la piété chrétienne, dont il fit depuis profession « (ROHRBACHER, *Hist.*, liv. XXX). »

Eutropia, la veuve du persécuteur Maximien-Hercule, était une grande chrétienne, aussi bien que sa fille qu'elle donna pour épouse à Constantin. Eutropia, faisant un pèlerinage aux Lieux saints, pour accomplir un vœu, trouva que, presque tout près du fameux chêne de Mambré, à trente lieues de Jérusalem, où Abraham avait exercé l'hospitalité envers les anges, on avait dressé un autel à d'infâmes idoles à qui l'on offrait des sacrifices impies; et, indignée de voir ces lieux augustes profanés par tant de superstitions, elle écrivit des lettres de feu à l'empereur son gendre, et c'est sur ses sollicitations que Constantin écrivit, à son tour, à saint Macaire et

Digitized by Google

aux autres évêques de Palestine, en se plaignant de leur négligence à souffrir une telle profanation, et qu'il ordonna au comte Acace de faire incessamment brûler les idoles, renverser les autels et punir ceux qui, au mépris de cette défense, seraient assez hardis pour y commettre quelque impiété. Quelque temps après, Constantin, toujours aux instances de sa belle-mère, fit bâtir dans le même endroit une magnifique église (EUSEB., *in vit. Constant.*).

A Jérusalem même, les païens s'étaient efforcés d'abolir tous les souvenirs des mystères du Sauveur. Ils avaient comblé la grotte du Saint-Sépulcre, et bâti au-dessus un temple à Vénus, afin que les chrétiens parussent adorer cette idole, quand ils viendraient en ce lieu pour y adorer Jésus-Christ. Or, ce fut Constantin qui fit détruire ce théâtre d'impiété et de débauche, dans un endroit si vénérable, et qui y fit construire une superbe église. « Je vous recommande, disait-il à cette occasion à l'évêque Macaire, que ce bâtiment surpasse en richesse et en beauté, non-seulement toutes les autres églises, mais tous les édifices des autres villes. Je viens d'ordonner, ajoutait-il, à Dracitien, le gouverneur de la province, de mettre à votre disposition le nombre d'ouvriers que vous jugerez nécessaire pour cette construction. Mandez-moi quels marbres précieux et quelles colonnes vous désirez pour son embellissement, afin que je les y fasse conduire. Si vous jugez à propos que la voûte de l'église soit ornée de lambris, on pourra y mettre de l'or. » Mais toutes ces dispositions et ces ordres n'ont été donnés qu'à l'in-

Digitized by Google

stance des femmes, la mère et la sœur de Constantin, et sous leur dictée.

A peine convertie au christianisme, par les exhortations et les prières de sainte Constance, sa fille, Hélène, mère de Constantin, devint une sainte, et ce fut elle qui, en union avec cette même fille, ayant fixé son fils, au milieu de ses velléités et de ses hésitations, à embrasser le christianisme, donna à l'Église le premier empereur chrétien. Constantin lui avait donné le titre d'*augusta* ou d'impératrice, avait fait mettre son effigie sur les monnaies d'or, et avait mis à sa disposition de grandes richesses. Cependant cette grande princesse, occupant le premier rang à la cour, n'ambitionnait que le dernier rang dans les assemblées des fidèles. On l'y voyait, avec un habit simple et modeste, mêlée au milieu du peuple, et ne s'y distinguant que par les pratiques de la piété, de l'humilité et de la charité. Elle n'usait de ses trésors qu'à l'avantage des pauvres, qu'elle surveillait avec un soin tout maternel, et des églises, qu'elle parait de toute espèce d'ornements, ne négligeant pas même les oratoires des moindres villes.

Nonobstant son grand âge, elle voulut visiter les Lieux saints; et, pendant que son fils parcourait d'autres contrées, en les subjuguant par la force de ses armées, sainte Hélène parcourait l'Orient en le rendant heureux par ses bienfaits et par son humilité, et l'édifiant par sa religion. Elle fit des largesses extraordinaires aux gens de guerre qui avaient été oubliés, aux communes pauvres, et à tous les particuliers qui s'a-

Digitized by Google

dressaient à sa charité. Aux uns elle donnait de l'argent, aux autres des habits. Elle rappelait les exilés, délivrait les prisonniers, faisait grâce aux malheureux condamnés aux travaux des mines; et l'Orient, étonné, apprit pour la première fois ce qu'est une princesse vraiment chrétienne.

En même temps, ce fut elle-même qui, pour l'honneur du saint Tombeau, se chargea de l'exécution des ordres de son fils qu'elle-même avait provoqués; ce fut sous ses yeux que furent abattus et réduits en poussière l'idole infâme de Vénus et le temple immonde qui l'abritait et profanait les lieux de la Croix et de la Résurrection. Ce fut par ses ordres qu'on enleva les terres, qu'on creusa si avant que l'on découvrit enfin le Saint-Sépulcre; et que, tout proche, on trouva la sainte Croix du Sauveur. Elle fit mettre une portion de ce bois sacré dans une châsse d'argent dont elle confia la garde à l'évêque du lieu, pour la conserver à la postérité (S. Paulin, *Épist.* 21, *ad Sev.*), et c'est par le zèle qu'elle mit à honorer ce signe auguste du rachat universel, en lui érigeant des temples magnifiques à Jérusalem et à Rome (1), qu'elle convertit la Croix, ce signe d'opprobre, — c'était la potence des criminels, — en signe de gloire, dont les rois commencèrent depuis lors à orner leur front, et qu'elle fit, dans toute la vérité de la lettre

(1) Ces deux églises subsistent encore dans ces deux villes; celle de Rome s'appelle la *Basilique de la Sainte-Croix de Jérusalem*. C'est là que se conservent le plus gros morceau de la vraie Croix, et d'autres insignes reliques de la passion du Seigneur, que sainte Hélène y déposa, les ayant apportés de Jérusalem à Rome.

Digitized by Google

de la prophétie, RÉGNER DIEU DU HAUT DU BOIS. Ce fut elle qui fit bâtir l'église du Saint-Sépulcre, l'église du mont des Olives, pour honorer le saint lieu de l'ascension du Seigneur, et une autre église à Bethléem pour honorer la grotte sanctifiée par sa naissance; et c'est par elle que tous ces édifices sacrés furent enrichis d'ornements précieux et de vases d'argent et d'or, qui ont attesté aux siècles futurs les libéralités du fils et la piété de la mère!

Mais voici un trait que sainte Hélène ne puisa que dans ce sentiment d'humilité, de charité et de foi qui faisait le fond de sa religion. Pendant qu'elle séjournait en Palestine, elle voulut aussi rendre honneur aux vierges consacrées à Dieu, aux saintes épouses de ce même Seigneur dont elle avait honoré les saintes reliques; elle les réunit donc toutes dans un même local, et les ayant fait asseoir sur plusieurs nattes, elle leur lava les pieds et les mains, et elle les servit à table, apportant elle-même les viandes, versant le vin et leur présentant à boire.

Ce fut encore à ses sollicitations et à son exemple que Constantin dota richement l'Église, et bâtit tant de temples au divin Sauveur et à ses Apôtres (1). Ce fut elle enfin qui, par la sainteté de ses mœurs, par l'exemple de sa piété, par la simplicité et la modestie de ses habillements, fit régner la chasteté, la pau-

(1) La basilique *Sanctissimi Salvatoris*, sur la colline du Latran, la mère de toutes les Églises, aussi bien que les basiliques de *Saint-Pierre*, de *Saint-Paul*, des *Saints-Douze-Apôtres*, et d'autres ont été érigées par Constantin.

Digitized by Google

vreté évangélique dans la maison des Césars, qui, jusqu'alors, n'avait abrité que le luxe le plus effréné, l'impiété, l'orgueil et le plus affreux libertinage (1).

Sainte Constance, sa fille, alla plus loin : elle y fit régner aussi la sainte virginité. D'abord, miraculeusement guérie, au tombeau et par l'intercession de sainte Agnès, et convertie, la première de sa famille, au christianisme, elle contribua beaucoup, comme il a été dit, à la conversion de ses augustes parents. Mais comme si ce n'eût pas été assez, pour sa ferveur, d'être chrétienne, elle, et tout ce qu'elle avait de plus cher sur la terre, elle renonça au mariage, se consacra à la virginité et au service des pauvres et de l'Église. Ce bel exemple de la part de la fille de l'empereur fit une profonde impression sur les jeunes filles de la noblesse romaine. Un nombre prodigieux de ces filles s'unit bientôt à elle pour mener avec elle la même sainte vie qu'elle. En sorte que c'est par elle, la première fille du sang impérial qui ait professé la virginité volontaire de l'Évangile, que le palais des Césars, le temple de l'impudicité, se changea en un couvent de vierges chrétiennes et fit l'admiration et la sanctification de Rome.

Ainsi, si c'est sous Constantin que le paganisme reçut son coup de mort, dans le monde romain, et que le christianisme y régna pour la première fois à sa place, ce fut par l'inspiration des femmes, et ce fut l'œuvre

(1) Voyez les éloges qu'ont faits de sainte Hélène, saint Ambroise, saint Augustin, Paul Orosius, saint Paulin et Sulpice-Sévère, et, d'après Baronius, tous les historiens de l'Église. Sa fête se célèbre le 18 août.

Digitized by Google

de leur foi, de leur piété, de leur zèle et de leur dévouement.

Mais l'empereur Constantius, en succédant à Constantin son père dans l'empire, ne lui succéda pas dans ses sentiments d'attachement respectueux envers le souverain Pontife et de zèle pour la vraie foi. Entraîné par ses eunuques, à qui il s'était livré, et qui avaient tous trempé dans l'arianisme, Constantius était devenu un arien forcené. C'est le premier des princes soi-disant chrétiens qui ait eu l'insolence sacrilége de se déclarer *Chef spirituel de l'État*. Cet étrange pape, ainsi que l'ont fait depuis *tous les papes de la même trempe*, chassait donc de leurs siéges les évêques légitimes et y établissait à leur place de prétendus évêques de sa création, aussi étrangers que lui à l'esprit de Dieu et de l'Église. Or, n'ayant pu obtenir du pape saint Libère qu'il souscrivît à l'inique condamnation du grand saint Athanase et de tous les évêques d'Orient restés fidèles au catholicisme, il le fit enlever de Rome « au milieu de la nuit, dit « Fleury, et avec grande difficulté, par la crainte du « peuple, qui le chérissait ardemment (Liv. XIII, 19). » Il le relégua à Borée en Thrace, et fit mettre à sa place Félix, archidiacre de l'Église romaine, grand ami et fauteur de la secte arienne.

Mais, à défaut du clergé dispersé, la femme catholique se trouva là pleine de foi, de zèle et de dévouement au vrai chef de l'Église. Ce fut elle donc qui, se mettant à la tête du peuple catholique de Rome (comme on l'a vue, pendant l'exil de saint Chrysostome, se mettre à la tête du peuple catholique de Constantinople), le retint

Digitized by Google

dans la voie de l'orthodoxie et le détourna de prendre part à la consécration sacrilége de Félix. Ainsi la faction arienne fut obligée d'ordonner son antipape dans le palais, le peuple lui ayant refusé l'entrée dans aucune église, et la cérémonie se fit dans un tel isolement, qu'il n'y eut que trois eunuques pour y représenter l'assemblée du peuple.

Cependant Rome n'en soupirait pas moins après son légitime pasteur. Que firent donc les femmes catholiques? Elles avaient engagé les grands de l'empire, leurs époux, à demander à l'empereur le retour du Pape exilé depuis deux ans; mais ceux-ci s'y étant refusés, craignant la colère et les emportements cruels du monarque : « Eh bien! leur dirent-elles, ce que le clergé ne peut pas faire, ce que vous n'osez faire, nous le ferons nous-mêmes. » En effet, nouvelles Judiths, se parant avec la plus grande magnificence, afin que le nouveau persécuteur du peuple de Dieu, jugeant de leur qualité par leurs habits, eût plus de considération pour leurs personnes, elles se présentèrent à l'empereur, et, au nom du peuple et de l'Église, le supplièrent « d'avoir pi- « tié de la grande ville, privée de son pasteur et exposée « aux ravages des loups. » Ce fut un spectacle vraiment beau que cette légation de femmes, par laquelle l'Église vint demander à un tyran la liberté de son auguste Chef. La femme catholique s'y est prise de toutes les façons, à toutes les époques, pour sauver la foi catholique et soutenir l'Église. Constance ayant répondu froidement *que Rome avait déjà dans la personne de Félix un pasteur capable de la gouverner sans qu'il en fût besoin d'autres,*

Digitized by Google

les saintes matrones eurent encore le courage de lui déclarer que son pape Félix ne valait rien, que le peuple n'en voulait pas, et dédaignait de communiquer avec ceux qui corrompaient la foi de Nicée, et, pour preuve de cela, elles lui firent savoir que personne n'entrait dans l'église quand Félix y était. Ébranlé par cette démarche pleine de franchise et de dignité, l'empereur promit d'avoir égard à leur demande ; et, quelque temps après, il envoya des lettres à Rome qui annonçaient que Libérius serait rappelé, et qu'il gouvernerait l'Église en commun avec Félix. Mais les bonnes mères de l'Église étaient toujours là pour éclairer le peuple sur ce replâtrage aussi impie que stupide. Aussi quand on lut les lettres impériales dans le cirque, le peuple s'en moqua d'abord, et ensuite tous s'écrièrent d'une voix : « Un Dieu, un Christ, un évêque ! » Informé de cette manifestation, l'empereur eut peur d'une sédition contre Félix et d'une révolte contre lui-même. Il fut donc forcé de consentir, pour apaiser le peuple, que Libérius retournât à Rome, y reprît son siége et y gouvernât seul l'Église. A peine apprit-on à Rome que Libérius allait y arriver, que le peuple, ayant toujours les dames ambassadrices à sa tête, chassa Félix, courut en foule au devant de son pasteur, et le conduisit en triomphe à l'église de Saint-Pierre. Et Rome recouvra son pontife et l'Église son chef, dans la plénitude de sa liberté; et cela par l'entremise et le zèle courageux des femmes (*Socrat.*, lib. II).

Digitized by Google

§ 17. L'empereur Maxime converti, lui aussi, par son épouse, et protégeant le christianisme dans la Gaule. — Dîner célèbre de saint Martin chez l'impératrice. — Humilité et dévotion de cette insigne femme. — Par son entremise, saint Martin, ainsi que saint Ambroise, devient maître de l'esprit de l'empereur. — Beau trait d'une jeune vierge refusant de recevoir saint Martin chez elle, et réponse encore plus belle du saint évêque. — Théodose redevable de ses hautes vertus à sa femme et à sa fille.

Pendant qu'un fils de Constantin persécutait les évêques catholiques en Italie et dans tout l'Orient, un barbare païen, Maxime, qu'une révolution militaire avait élevé à l'empire, les respectait et les honorait lui-même dans la Gaule et dans tout l'Occident; mais cela encore par l'influence de la femme catholique. Car ce fut sa noble épouse qui, par sa sagesse, par sa douceur, par sa profonde piété, par son zèle et sa dévotion pour l'Église, changea les mœurs farouches de son époux, l'attira au christianisme et en fit un protecteur de l'Église, et, d'après le témoignage de Sulpice Sévère, l'homme de toutes les vertus. On ne peut lui reprocher que l'usurpation du trône, et encore le même historien insinue qu'il fut proclamé empereur par ses soldats, malgré lui (1).

C'est à Trèves que ce prince avait établi le siége de son empire. Or, toutes les fois qu'on avait des grâces à lui demander, de la justice à réclamer de lui en faveur des peuples nouvellement convertis au christianisme, c'est à l'impératrice qu'on avait recours, et c'est par elle qu'on les obtenait de son auguste époux. Les gouverneurs des provinces et les magistrats se tenaient

(1) « Vir *omni vitæ merito prædicandus*, si ei diadema, tumultuante militе, impositum repudiare licuisset. »

Digitized by Google

donc pour avertis qu'ils ne pouvaient pas impunément opprimer les pauvres, les malheureux et l'Église ; et si la religion ne courut alors aucun risque, si elle jouit de la liberté dans la Gaule et y fit d'étonnants progrès, c'est à l'impératrice qu'on le dut, à cette grande chrétienne, aussi jalouse de défendre le christianisme par sa haute position, que de l'honorer par ses vertus.

Saint Martin de Tours, le grand apôtre et la plus grande gloire de la Gaule chrétienne, n'aimant pas à se mêler aux grands, s'était fait une loi de ne jamais accepter leurs dîners. Cependant une fois il fit exception à cette règle, et ce fut par considération pour l'impératrice, qui l'en avait instamment supplié et l'en avait fait prier par l'empereur lui-même, et parce que tous deux ensemble l'en pressèrent de telle sorte, qu'il ne put s'en défendre. La sainte princesse était si affectionnée à l'Église, que l'HOMME DE L'ÉGLISE ne pouvait lui rien refuser. Il avait encore des vues plus étendues. A la suite de la grande révolution politique qui venait d'agiter la Gaule, saint Martin le père autant que le grand évêque des Gaulois, avait des bannis à faire rappeler, des biens confisqués à faire rendre, des prisonniers d'État à faire délivrer, des coupables à faire gracier ; et pour obtenir tout cela il avait besoin de la médiation de l'impératrice ; et d'ailleurs saint Martin avait bien compris que si la pieuse princesse tenait tant à avoir le saint évêque à dîner chez elle, c'était moins pour s'en faire un sujet de vanité ou pour étaler, dans cette occasion, le luxe de sa maison, que pour satisfaire sa foi et sa dévotion. En effet, elle voulut elle-même préparer de ses mains

Digitized by Google

royales les mets qu'elle devait présenter à l'homme de Dieu. Elle ne mangea pas avec lui; elle se contenta de le servir; en sorte qu'on vit, ce jour-là, l'impératrice, en présence de la cour étonnée, dressant la table à son vénérable hôte, lui apprêtant son siége, lui donnant à laver, lui apportant les viandes, lui versant à boire, et se tenant debout, immobile, les yeux baissés, le maintien modeste, dans l'attitude d'une humble servante, devant un pauvre évêque que rien ne recommandait, sinon son caractère sacré et ses vertus; et quand le petit repas fut fini, on la vit ramasser soigneusement tout ce que le saint pontife avait touché, et le garder comme une précieuse relique! Ce fut le triomphe de l'humilité chrétienne dans la grandeur; ce fut une magnifique leçon du respect qui est dû aux ministres de l'Église de la part des personnages les plus haut placés; et l'édification qui en résulta fut immense. Sulpice Sévère, écrivain presque contemporain, à qui nous devons ce touchant récit, nous dit aussi que toutes les fois que l'intérêt de la foi et de la charité amenait saint Martin à la cour, on était sûr d'y voir l'impératrice demeurant à genoux ou assise par terre à ses pieds, comme Madeleine aux pieds du Seigneur, et plusieurs fois les arrosant de ses larmes, les essuyant de ses cheveux, et, comme Madeleine encore, l'écoutant dans un recueillement profond, ne perdant aucune de ses paroles et ne le quittant jamais. On comprend l'impression que de pareils exemples, venant de si haut, devaient faire sur les grands de l'empire et sur l'empereur lui-même, et dès lors il n'était pas étonnant que le grand pontife

Digitized by Google

fût le seul parmi ses confrères qui, comme nous l'atteste son illustre historien (SULPICIUS, *in vita*), conservât, en conversant avec l'empereur, l'autorité d'apôtre et la dignité d'évêque, et qui, loin de s'avilir devant lui par des flatteries et des bassesses, lui parlât du ton et avec la liberté d'un prophète, et paraissait plutôt commander que supplier. L'empereur l'ayant prié, à son tour, de manger à sa table : « Non, lui dit saint Martin, je ne mangerai pas avec un homme qui a ôté la vie à un empereur et les États à un autre, » et il ne consentit à s'asseoir à la table impériale qu'après que l'empereur, comme un coupable devant son juge, se fût pleinement justifié. Depuis, le prince le faisait souvent venir au palais, pour s'entretenir avec lui, et ces entretiens ne roulaient que sur la manière de bien vivre dans ce monde, sur les peines et les récompenses de la vie éternelle, sur les intérêts des malheureux et de l'Église.

En même temps que saint Martin, saint Ambroise, le grand évêque de Milan, était venu lui aussi trouver l'empereur à Trèves, pour plaider auprès de lui la cause de Justine, la veuve de l'infortuné Gratien et de son fils orphelin Valentinien, cause bien digne d'être plaidée par un évêque! Or, ce fut encore l'impératrice qui l'ayant accueilli avec les marques de la plus grande vénération, lui prépara si bien les voies auprès de son auguste époux, que saint Ambroise réussit au delà de toute attente, dans le but de sa touchante mission. Voilà donc les deux plus grands hommes de l'Église de ce temps-là, accomplissant de grandes choses en faveur

Digitized by Google

de la religion et de l'humanité; mais toujours par le concours d'une femme!

Mais dans la vie de saint Martin est rapporté un trait assez singulier d'une autre sainte femme, qui mérite bien de trouver ici sa place. Qui l'aurait jamais cru? ce grand saint, le flambeau, le thaumaturge de son siècle, qu'il étonna par la vertu de ses prodiges et par le prodige de ses vertus, ce personnage si honoré à la cour et si environné de l'estime et de la vénération de tout le monde; cet apôtre, ce prophète que partout on s'estimait heureux de recevoir, dont on ambitionnait de toucher seulement l'extrémité du vêtement, ayant voulu rendre visite à une petite vierge, qui vivait enfermée dans une petite cellule, dans un parfait isolement du monde, en fut impitoyablement repoussé. « Je me suis fait une loi, lui manda-t-elle, de ne recevoir jamais aucun homme chez moi. C'est l'unique raison pour laquelle je me refuse de vous voir. Je vous prie de ne pas me priver de l'avantage que ce refus me procure. En ne voulant pas vous voir, vous, saint homme et évêque, j'aurai plus de droit de fermer ma porte à tout le monde; et l'on me laissera tranquille. » Tout autre personnage se serait fâché de cette impolitesse; mais les saints ne se fâchent pas de ces sortes de contre-temps. Saint Martin admira, au contraire, ce trait de sagesse de la jeune vierge; et ce fut avec un vrai sentiment de dévotion qu'il goûta la modeste collation qu'elle lui avait envoyée; et il s'écria : « Je suis content. En cherchant à voir cette petite sainte, je ne voulais que m'édifier et la bénir; or, pour l'édification j'en ai assez; et ma béné-

Digitized by Google

diction l'atteindra de loin, tout autant que si je la lui donnais de près. »

Ces petits détails sont précieux; ils nous montrent comment la femme catholique a compris et pratiqué la sévérité de l'Évangile; comment elle a mis en honneur l'humilité, la chasteté, au milieu d'une société corrompue, et a concouru par là à former les mœurs chrétiennes. Mais revenons à la cour.

Le vrai prince chrétien de cette époque fut l'empereur Théodose. Il est vrai qu'il se rendit coupable de l'assassinat des citoyens de Thessalonique; mais, nouveau David, il répara d'une manière éclatante cette faute, par l'humilité avec laquelle il en accepta, par la ferveur avec laquelle il en accomplit la pénitence que saint Ambroise lui imposa, et édifia bien plus le monde par sa piété qu'il ne l'avait scandalisé par cet acte d'emportement féroce. Nul n'a porté à un plus haut degré que lui la protection de l'Église, et témoigné d'un zèle plus fervent pour les doctrines catholiques et pour la destruction de l'idolâtrie. Son règne a été le règne de la justice et de la clémence. Il sut pardonner à ceux qui avaient conspiré contre sa vie; et condamnés à mort par les magistrats, il leur fit grâce par un édit qui étonna tout l'empire et qu'il fit signer à son fils Arcade, pour lui apprendre de bonne heure la clémence. Il défendit par une loi, aux juges, de punir des paroles qui n'attaquaient que sa personne ou son gouvernement. « Car si c'est, disait-il, par légèreté indiscrète qu'on a mal parlé de nous, nous devons le mépriser; si c'est par une aveugle folie, nous n'en pouvons avoir que de

Digitized by Google

la compassion; si c'est par mauvaise volonté, nous devons le pardonner. » Après sa victoire sur Eugène, saint Ambroise lui ayant demandé grâce pour les vaincus, Théodose non-seulement la leur accorda, mais se prosterna même à ses pieds, reconnaissant qu'il avait été sauvé par ses mérites et par ses prières. Loin d'ôter leurs biens aux fils de ses ennemis qui s'étaient réfugiés dans l'Église, il prit cette occasion pour les faire élever dans la religion chrétienne, il leur donna des charges, et il ne permit aucune vengeance particulière; et aussi pieux que clément, il s'abstint de la participation des Sacrements à cause des ennemis qui avaient été tués dans le combat, quoiqu'en une guerre parfaitement juste (SOCR. SOZOM. PAUL. *in vita,* et S. AMBROS. *in obitu Theodos.*).

Mais c'est encore aux inspirations de la femme catholique, à Placilla, sa sainte épouse, que Théodose dut, en grande partie, de tels sentiments d'une si haute piété, d'un zèle si grand pour la religion et d'une clémence si généreuse. Les païens mêmes ont donné des éloges à la piété de cette grande princesse, à sa bonté, à sa justice et à son zèle pour le bonheur des peuples. Ils ont dit, sans craindre d'offenser son illustre époux, « que c'est principalement par elle que la justice ré- « gnait au palais impérial (TEMIST., *orat.*, 18 et 19). » Mais surtout elle aimait les pauvres avec tendresse; ils n'avaient besoin auprès d'elle d'aucune autre recommandation que de leur misère, de leurs infirmités et de leurs blessures. Sans gardes, sans suite, elle, l'impératrice, l'épouse du plus grand souverain du monde,

Digitized by Google

les visitait dans leurs cabanes et sur leur grabat. Elle passait des journées entières dans les hôpitaux des églises, servant elle-même les malades et leur rendant les plus humbles offices. Comme on lui représentait un jour que de telles fonctions ne s'accordaient pas avec la majesté impériale, et qu'il lui suffisait d'assister les pauvres de ses aumônes, elle fit cette réponse pleine de piété, d'humilité, de sagesse et de respect pour son auguste époux : « Ce que je leur donne, dit-elle, n'est « que pour le compte de l'empereur à qui l'or et l'ar- « gent appartiennent; il ne reste que le service de « mes mains pour m'acquitter de mes devoirs parti- « culiers envers Celui qui nous a donné l'empire et « qui a transporté ses droits sur la personne des pau- « vres. »

En même temps elle ne cessait de répéter à son époux chéri : « Rappelle-toi toujours, mon homme, ce que « tu as été d'abord, et ce que tu es maintenant. De « cette manière, tu ne seras point ingrat envers le « Bienfaiteur suprême ; mais tu administreras légi- « timement l'empire et tu serviras Celui qui te l'a « donné. »

Sa fille Pulchérie partageait tous les sublimes sentiments de sa mère et marchait sur ses traces dans les exercices de la religion et les œuvres de la charité. L'on conçoit dès lors ce qu'a dû devenir l'époux d'une telle femme, le père d'une telle fille. Placé au milieu de ces deux femmes, en présence de tels exemples, sous l'impression de tels discours de la part de celles qui possédaient toute son estime et tout son cœur, Théo-

Digitized by Google

dose ne put être que ce qu'il a été; aussi lorsque Placilla mourut, non-seulement l'empereur et sa fille, mais tout l'empire en furent inconsolables. Les Grecs honorent Placilla comme sainte, et en font la fête le 12 septembre, sous le nom de Placidia. Saint Grégoire de Nice a fait l'oraison funèbre de la mère et de la fille, et c'est un vrai panégyrique de l'une et de l'autre. Heureux les princes qui ont de pareilles femmes pour épouses et pour filles!

Mais la plus grande, la plus imposante et la plus belle figure de cette époque, le type parfait de la femme catholique, dans une cour souveraine, ce fut une autre sainte Pulchérie, la petite-fille de Théodose. Il faut donc que nous nous y arrêtions quelques instants de plus, pour le contempler à notre aise.

§ 98. Sainte Pulchérie. — Le Bréviaire romain lui attribuant le mérite d'avoir TERRASSÉ LES ERREURS et affermi le dogme catholique. — Prodige unique, dans l'histoire, de cette vierge, à l'âge de seize ans, gouvernant bien un vaste empire, et élevant de la manière la plus parfaite ses sœurs et THÉODOSE LE JEUNE, son frère. — Grands malheurs de l'empire lorsqu'elle s'éloigne de la cour, ne cessant que lorsqu'elle y retourne. — L'hérésie triomphant, en Orient, par la faiblesse de l'empereur. — Saint Léon chargeant sainte Pulchérie de la combattre, et la créant son légat. — Zèle d'autres princesses impériales pour la cause catholique.

Le Bréviaire romain commence la belle légende de sainte Pulchérie par ce magnifique éloge, que tout grand pape, tout grand évêque, tout grand docteur et tout grand chrétien serait très-heureux d'avoir mérité: « Pulchérie Auguste, y est-il dit, très-noble, en tant « que fille, petite-fille, sœur et épouse d'empereurs, a « été *bien plus noble pour avoir, principalement par ses « travaux, terrassé les erreurs des hérétiques, et affermi*

Digitized by Google

« *le dogme catholique* touchant le mystère de l'Incarna-
« tion et de la divine maternité de Marie (1). »

Fille d'Arcade et d'Eudoxie, les deux grands fléaux de l'empire, celui-là à cause de sa faiblesse, celle-ci à cause de sa méchanceté, Pulchérie parut d'abord suscitée de Dieu pour relever cet empire de sa dégradation, et le sauver de sa ruine. A la mort de son père, et pendant l'enfance de son frère Théodose *le Jeune*, créée *Auguste* à l'âge de seize ans, elle se fit admirer par le don de la sagesse, dont Dieu l'avait remplie de ses premières années. Dans les affaires les plus graves et les plus compliquées de l'État, les grands et les conseillers de la couronne, avec lesquels elle devait gouverner, s'en rapportaient toujours et en tout à ses volontés et à ses avis; et l'opinion constante de tout le monde était que de grands dangers, qui menaçaient alors l'empire, ne furent conjurés, et le bonheur dont il jouit ne lui fut assuré que par les vertus et la sagesse de cette jeune fille (2). « C'était un prodige, dit un historien (Rohr-
« bacher), dont ni avant, ni depuis on n'a jamais vu
« l'égal, et que Dieu opéra alors pour l'honneur de la
« femme que sa sagesse inspire et sa grâce sanctifie,

---

(1) « Pulcheria Augusta, patre, avo, fratre atque viro imperatoribus « maxime nobilis, *profligatis, sua præsertim opera, hæreticorum erroribus, et catholico dogmate*, circa Incarnationis mysterium et divinam maternitatem *constituto, multo nobilior* (*Brev. rom.*, 7 jul.). »

(2) « Ab ipsa pueritia, tanta sapientia divinitus prædita fuit, ut ii quibus, « post Arcadii patris obitum, imperii procuratio dum Theodosius adolesceret, « commissa fuerat, *ejus arbitratu omnia facerent;* essetque constans opinio « *unius puellulæ* virtute ac sapientia, quæ instare atque ingruere videban-« tur pericula discussa, et felicitatem imperio constitutam (*Ibid.*). »

Digitized by Google

« qu'une demoiselle de seize ans gouvernant un vaste « empire, et le rendant heureux. »

On a dit que comme les règnes des hommes ne sont quelquefois mauvais que parce que, sous leur nom, ils laissent régner les femmes; de même, les règnes des femmes ne sont bons que parce que, sous leur nom, elles laissent régner les hommes. Il n'en fut pas ainsi du règne de sainte Pulchérie. Il ne fut, pendant quarante ans, le règne le plus grand et le plus heureux des règnes des empereurs d'Orient, que parce que ce fut elle qui régna en effet, et sous son propre nom et sous celui de son frère.

Saint Paul a dit que celui qui, n'étant que père, n'a pas su maintenir l'ordre dans sa famille, en devenant évêque ne saura jamais régir l'Église (1, *Timoth.*). Il en est de même des souverains. Ceux d'entre eux qui, pères, ne savent pas gouverner leur maison, ne savent pas gouverner l'État. Sainte Pulchérie, tout au contraire, sut bien gouverner l'État, parce qu'elle sut toujours bien gouverner sa maison. Zélatrice exacte, gardienne vigilante de la discipline domestique, elle établit un tel ordre et un tel genre de vie parmi les siens, que le palais impérial se changea en une maison de fervents religieux, et que le peuple ne l'appelait que *le couvent* (1). Pulchérie n'était qu'un peu plus âgée que son frère et ses sœurs; mais, presque leur égale par l'âge, elle devint leur supérieure et leur mère par les

(1) « Domi, assidua disciplinæ exactrix, eam vivendi formam induxit ut « illa jam non aula imperatorum, sed asceterium vulgo diceretur (*Ibid.*). »

Digitized by Google

soins qu'elle en prit, par le zèle avec lequel elle les forma aux bonnes mœurs et aux vertus chrétiennes, et par la sollicitude et l'affection avec lesquelles elle se dévoua à leur éducation, que leur triste mère commune avait fort négligée. Dieu bénit ses intentions et ses travaux, et combla ses désirs. Sur son exemple et en sa compagnie, Flaccilla, Arcadie et Macrine, ses sœurs, se consacrèrent solennellement à Dieu par le vœu de virginité, et devinrent un sujet d'admiration et d'édification pour le peuple et de gloire pour l'Église. Pour rendre sa consécration et celle de ses sœurs irrévocable, elle la rendit publique, par un présent qu'elle fit à l'église de Constantinople. C'était une table d'autel d'un ouvrage admirable, enrichie d'or et de pierreries, sur le bord antérieur de laquelle était gravée une inscription portant « que Pulchérie avait fait cet offre pour gage de sa virginité et de celle de ses sœurs, et pour la prospérité du règne de son frère (1). » Ce fut elle encore qui instruisit dans la foi et la vie chrétienne, et fit baptiser Eudoxie, fille d'un philosophe païen, appelée *Athénaïs* avant son baptême. C'était une jeune

(1) « Theodosium fratrem, Exdoxiam, quam illi matrimonio conjungendam curavit, Flaccillam, Arcadiam, Macrinam sorores, ita imbuebat bonis moribus, exercebatque ad virtutem, ut quibus ætate non multum præstabat, eorum moderatrix, atque propemodum mater esse videretur. Qua institutione sorores quantum profererint ex hoc uno intelligi potest quod, Pulcheriam imitatæ, se suamque virginitatem Deo devoverunt; utque augusta virgo quæ decreverat amplius confirmaret, omnesque voluntatis suæ testes haberet, ex auro et pretiosis lapidibus sacram mensam in ecclesia constantinopolitana pro sua virginitate et fratris imperio dedicavit et in fronte ipsius mensæ hæc eadem descripsit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

fille d'un étonnant esprit et de mœurs irréprochables, d'une rare beauté et d'une âme plus belle encore. Il n'en fallut pas d'avantage pour que Pulchérie la fît épouser par Théodose, qui, cependant, trompé par ses courtisans, ne sut pas l'apprécier, et la combla de malheurs.

Sainte Pulchérie avait pris un soin tout particulier de ce frère chéri, et elle n'avait rien épargné pour en faire un vrai chrétien et un prince accompli. Tout était prodige dans cette créature privilégiée, l'esprit comme le cœur; elle était aussi savante dans toutes les connaissances humaines que parfaite dans l'accomplissement de la loi divine. Ainsi, c'est elle qui traça le plan des études et des exercices pour l'instruction de son frère, dans la grammaire, la littérature, l'histoire, la philosophie et dans la science d'État; et dans ce plan, les matières dont le jeune prince devait s'occuper étaient si bien disposées et le temps si judicieusement partagé, qu'on l'aurait dit l'œuvre d'un vieux docteur, tandis qu'il n'était que l'œuvre d'une jeune fille de seize ans; et, certes, les Alcuin, les Bossuet, les Fénelon, ces grands précepteurs des princes, ne furent pas plus heureux dans l'éducation de leurs royaux élèves, que Pulchérie dans l'éducation de son frère. Elle lui procura les plus habiles maîtres de tout l'Orient; elle lui donna pour condisciples des jeunes gens des premières familles pour exciter son émulation. Quant à la religion, aux mœurs et à l'art difficile de gouverner les hommes, elle-même prit soin de l'en instruire; et, certes, par rapport à ses sujets, elle ne pouvait lui donner de meilleur maître. Elle lui apprenait à paraître

Digitized by Google

en public avec dignité, à régler sa démarche et sa contenance, à interroger à propos, à parler avec précision et avec sagesse, à se montrer doux ou sévère selon l'occasion; elle descendait aux plus menus détails, et rien n'échappait à sa vigilance. Théodose n'avait ni élévation d'esprit ni noblesse d'âme; c'était un être fort médiocre. Cependant, par ses soins éclairés, Pulchérie sut tirer un grand parti de cette pauvre et chétive nature. Théodose fut un prince faible, mais sincèrement pieux, très-habile dans les exercices militaires, et eut des connaissances peu communes dans les lettres, les sciences et les arts. Il savait par cœur l'Écriture sainte, et en parlait pertinemment avec les évêques. Il jeûnait souvent, particulièrement les mercredis et les vendredis de l'année; il souffrait patiemment le froid et le chaud, et n'avait rien de la mollesse d'un prince né dans la pourpre. Il était bon et humain. Aussi insensible aux aiguillons de la colère qu'aux attraits de la volupté, jamais il n'écouta les conseils de la vengeance. Il ne punit jamais les offenses qui lui étaient personnelles. Il ne permit jamais d'exécuter un criminel dans la ville même où on l'avait condamné, et la grâce arrivait toujours avant que le coupable fût amené au lieu du supplice. Aussi, en montant sur le trône, Théodose voulut, par reconnaissance aussi bien que par affection, que son admirable sœur continuât à régner avec lui; et, tant que cela dura, et qu'il suivit fidèlement les conseils et les avis de sainte Pulchérie, il fut le modèle parfait d'un vrai et grand souverain chrétien. Elle le surveillait en tout et partout, afin qu'il ne s'écartât

Digitized by Google

point des sentiers de la sagesse et de la justice. Elle avait une adresse toute particulière pour le corriger de de ses défauts (1). Théodose avait la faiblesse de signer ce qu'on lui présentait sans prendre la peine de le lire. Plus d'une fois Pulchérie lui remontra les inconvénients de cette confiance inconsidérée ; il niait que cela fût. Or, afin de le convaincre de son tort et le guérir en même temps de cette étourderie, dont rien, dans la personne d'un prince, n'est plus funeste, un jour, sa sage et vertueuse sœur lui fit passer un acte par lequel il livrait l'impératrice sa femme à la vente publique, comme une esclave. Il le signa de confiance, à son ordinaire, et lorsque Pulchérie lui fit connaître ce que c'était, il en fut si honteux qu'il ne retomba jamais dans la même faute.

Cette surveillance éclairée de sainte Pulcherie ne faisait pas le compte des courtisans ; ils cherchèrent à brouiller le frère et la sœur et ils réussirent. Théodose ne voulut plus écouter Pulchérie ; il était devenu jaloux de son ascendant et de son pouvoir. Il lui fit comprendre qu'il entendait régner seul. Comme ce n'était que le désir d'y faire du bien qui la retenait à la cour, Pulchérie quitta sans regret une place qu'elle avait gardée sans ambition. Elle se retira, avec ses sœurs, à Hebdom, dans les environs de Constantinople ; et elle y mena une vie tout à fait monastique, partagée en-

(1) « Potior autem in Theodosio instituendo, ejus eluxit cura ; eumque ubi « opus esset mira quadam dexteritate corrigebat. Absolutissimum optimi ve- « rique christiani principis exemplar fuit dum Pulcheriæ consiliis est obse- « cutus (*Ibid.*). »

Digitized by Google

tre le recueillement de la prière, les exercices de la pénitence et les œuvres de la charité.

Mais Dieu ne permit cette disgrâce de sa fidèle servante que pour sa plus grande gloire. Il voulut montrer, par l'éloignement de cette admirable vierge des affaires, combien valait sa présence aux affaires. En effet, jamais elle ne fut plus appréciée à la cour que pendant les quelques années où elle ne fut plus à la cour. A sa sortie du palais impérial, l'ordre, la paix et le bonheur quittèrent l'empire. Le gouvernement tomba dans la confusion, l'autorité dans le discrédit. Les hérétiques, nestoriens et eutichiens, commencèrent à se remuer et obtinrent de la faveur au dedans; les Barbares relevèrent leur tête et commencèrent à menacer l'empire au dehors. Le pouvoir sans énergie n'inspirait plus de confiance, et il ne se trouvait plus personne qui voulût soutenir les droits du souverain et les combats du Seigneur. Détrompé, effrayé en présence d'une situation pareille, le jeune empereur se hâta de rappeler sa sœur et lui remit entre les mains les rênes du gouvernement, et jamais ces rênes ne furent mieux placées. La main débile d'une telle femme se trouva plus forte et plus habile que la main des hommes. Tout changea d'aspect à l'instant même. Jamais souverain ne déploya une plus grande énergie, ne fit de plus grandes dépenses en faveur du peuple, ne s'imposa de plus rudes travaux, et n'obtint de plus heureux résultats. Revenue au pouvoir, Pulchérie écrit partout des lettres, envoie des ordres, trace des règlements, excite la fidélité par ses exhortations, décourage la révolte par ses menaces. Forte dans

Digitized by Google

sa foi en Dieu et dans sa grande religion, nouvelle Débora, elle se met elle-même à la tête des armées. Sa présence rend au soldat son courage. Les ennemis de l'empire reculent et abandonnent les positions qu'ils ont occupées. Les abus sont détruits, les injustices sont réparées, l'ordre se rétablit dans l'administration, la justice règne dans les tribunaux, le vice cache son visage, l'hérésie elle-même, confondue, pulvérisée, rentre dans le néant; l'Église est tranquille et l'État heureux (1).

Parmi ses quelques bonnes qualités, il manquait à l'empereur le génie et la virilité de sa sœur. Il était faible et confiant, et par là facile à égarer. Ainsi, dans les dernières années de sa vie, il retomba au pouvoir de ses eunuques et de ses courtisans, au point de dédaigner les conseils de sainte Pulchérie et même de gouverner en opposition avec ses maximes et ses avis. Il avait parmi ses eunuques un nommé Chrysaphrius, l'ami et le protecteur des hérétiques, et l'un des plus insignes hypocrites et des plus profonds scélérats qui aient jamais paru à la cour des princes, et qui les aient exploités au profit de leur avarice et de leur ambition. Le pauvre Théodose était homme de bien et chrétien sincère; mais, dupe des intrigues de Chrysaphrius, il devint l'instrument aveugle des deux hérésiarques Dioscore et Eutychète et le fléau des catholiques. Il voulut gou-

(1) « Cum vero felicitas imperii una cum ea exularet, a fratre arcessita, « ubi deesse vidit qui prælia Domini pugnaret, Deboram imitata, fide ac re- « ligione armata, processit : missis in omnem partem epistolis, hortando, mo- « nendo, minitando, non pecuniæ, non laboribus parcens. (*Ibid.*). »

Digitized by Google

verner lui-même les dogmes et les conciles; il donna lieu à ce qu'on appelle, dans l'histoire ecclésiastique, le *brigandage d'Éphèse*, dans lequel saint Flavien, patriarche de Constantinople et le plus ferme appui de l'orthodoxie, fut déposé et envoyé en exil; il accrédita et soutint les hérétiques nestoriens et monothélites, et tout en voulant le bien de l'empire et de l'Église, il fit le malheur de l'Église et de l'empire. Et sans le pape saint Léon d'un côté, et sainte Pulchérie de l'autre, c'en aurait été fait du catholicisme en Orient. Affligé de pareils scandales, le grand pontife envoya des légats et écrivit des lettres, qui nous restent encore, à l'empereur, au clergé et au peuple de Constantinople, lettres très-remarquables, dit M. Rohrbacher, par une majesté calme au milieu de la tempête, par une grande fermeté apostolique, et en même temps par des ménagements pleins de délicatesse pour l'empereur et de charité compatissante pour ceux qui avaient failli. Mais en même temps il s'adressa à sainte Pulchérie, le seul personnage de la cour qui déplorât tout ce qui s'y faisait et qui fût capable de comprendre saint Léon et de le seconder.

A propos de la correspondance épistolaire de ce grand pontife avec cette grande princesse, le même historien fait cette importante remarque : « Que quand saint « Léon écrit à l'empereur Théodose, on croirait qu'il « écrit à *une femme*; au lieu que quand il écrit à sa « sœur l'impératrice sainte Pulchérie, on croirait *qu'il « écrit à un homme sur l'énergie duquel on peut compter.* » C'était, en effet, le seul homme de la famille impériale

Digitized by Google

sans le zèle, le bon sens et l'*énergie duquel* tout aurait été perdu. Saint Léon lui dit donc (*Epist.* 45) : « Si « vous aviez pu recevoir mes lettres précédentes, « VOUS *auriez certainement* PU PORTER REMÈDE AU MAL « QUI S'EST FAIT; CAR JAMAIS VOUS N'AVEZ FAIT DÉFAUT AU « SACERDOCE ET A LA FOI CHRÉTIENNE. » Bel éloge, qui nous prouve ce que, dans l'opinion de saint Léon, sainte Pulchérie était dans l'Église, c'est-à-dire l'appui du sacerdoce et le soutien du catholicisme ! Le saint pontife lui envoie copie de la lettre qu'il venait d'écrire à l'empereur, et la prie d'*appuyer sa demande* de la réunion d'un concile en Italie, et ce qui est encore plus extraordinaire, il lui dit: « Au nom et de la part du bienheureux apôtre Pierre, *je vous constitue spécialement* MON LÉGAT *pour suivre cette affaire auprès de l'empereur* (*Epist.*). » Voilà donc une femme constituée par le pape LÉGAT du pape, pour traiter les affaires les plus importantes et les plus délicates de l'Église universelle !

L'an 450, l'empereur Valentinien était venu de Ravenne à Rome, en compagnie de Placidie sa mère et d'Eudoxie sa femme. Or, c'est encore à ces femmes que saint Léon s'adressa, avec une confiance toute particulière, en les engageant à faire écrire par Valentinien et à écrire elles-mêmes à Théodose pour le rappeler à la raison et au devoir d'un prince catholique. Elles le firent en effet; en priant Théodose « de conserver invio- « lable la dignité de saint Pierre, en sorte que l'évêque « de Rome, *en qui l'antiquité a reconnu la principauté* « *de tous, ait la liberté de juger de la foi et des évê-* « *ques.* » Placidie ajouta même ces belles paroles dans

Digitized by Google

sa lettre au prince égaré : « C'est pourquoi, veuillez « ordonner que, suivant la forme et la définition de la « Chaire apostolique, *que nous-même vénérons, comme « les autres, à cause de sa prééminence,* Flavien conserve « en tout son rang d'évêque, et qu'on envoie le juge- « ment au concile de la Chaire apostolique, dans la- « quelle Celui qui a été digne de recevoir les clefs du « ciel *a le premier constitué la principauté de l'épiscopat* « (*Epist.* 57). » C'est ainsi que des femmes s'exprimaient en parlant du siége de Rome et de son auguste Chef, et qui se complaisaient à en reconnaître et à en confesser, à la face du monde, les hauts priviléges, dans un temps où tant d'hommes haut placés dans l'Église s'obstinaient à les méconnaître et à les fouler aux pieds ! C'est que, guidées par l'instinct de leur humble foi, les femmes de ce temps-là comprenaient bien mieux que les hommes l'économie divine de l'unité de l'Église !

Non contente d'avoir écrit à Théodose, la zélée Placidie voulut encore écrire sur le même sujet à sainte Pulchérie, son auguste parente, la priant « de s'unir à elle *pour seconder les vues du pontife romain.* » Mais sainte Pulchérie n'avait besoin d'aucune impulsion du dehors pour *seconder les vues du pontife romain*, à qui elle était dévouée de tout son cœur. Avant même qu'elle eut reçu la lettre de saint Léon, elle lui avait écrit déjà, et en le supposant très-peiné des divisions qui ravageaient l'Orient, elle voulut le consoler en lui témoignant « de *son amour pour la foi catholique et de son horreur pour l'hérésie,* et en l'assurant de son concours

Digitized by Google

dans l'application des remèdes que le souverain pontife croirait apporter aux maux que la triste assemblée d'Éphèse venait de faire à l'Église (*Epist.* 60). » Saint Léon fut, en effet, très-touché et très-consolé de cette admirable lettre, digne d'un évêque et d'un docteur de l'Église, et il en félicita la sainte princesse avec la plus grande effusion de cœur.

§ 29. Continuation du même sujet. — Mariage de sainte Pulchérie avec Marcien, à la condition de lui laisser garder sa virginité. — C'est la première princesse chrétienne qui ait conservé la virginité dans le mariage. — Zèle avec lequel elle travaille à la destruction de l'hérésie. — Saint Léon lui reconnaissant ce mérite. — Une femme parlant et écrivant en grand théologien. — Ses vertus privées, sa pitié, son esprit de pénitence et sa charité. — Magnifique éloge que lui adresse saint Cyrille. — Gibbon se faisant son panégyriste. — La femme pieuse, excellente pour gouverner. — Sainte Pulchérie a réuni en elle-même toutes les grandeurs et toutes les gloires, et a été à elle seule une belle preuve de la vérité du christianisme.

Mais le malheureux Théodose, son frère, étant toujours sous la fascination du scélérat Chrysaphius et de l'hérésiarque Eutichète, ne tint aucun compte des plaintes de saint Léon ; il lui répondit d'une manière évasive, et donnant à voir qu'il n'entendait rien changer au système où il se trouvait engagé, de protection pour les partisans des erreurs et d'oppression pour les catholiques. Mais il n'en eut pas pour longtemps. Quelques mois après, le 29 juillet 450, Théodose étant allé à la chasse, se rompit l'épine du dos en tombant de cheval, et expira la nuit suivante. C'est ainsi que Dieu lui-même mit ordre à tant de scandales, pour lesquels les hommes ne pouvaient plus rien.

Sainte Pulchérie ayant été déclarée impératrice depuis bien des années, prit aussitôt, sans autre forma-

Digitized by Google

lité, les rênes de l'empire. Le premier acte de son gouvernement fut de chasser de la cour l'eunuque Chrysaphius, et de le livrer aux magistrats qui, l'ayant trouvé coupable d'horribles assassinats, le condamnèrent à mort; et cet arrêt fut promptement exécuté. Il avait fait trop de mal et commis trop de crimes pour qu'il fût possible de lui faire grâce.

Quelques jours après, ayant fait appeler Marcien, le personnage le plus distingué de l'empire, par ses talents administratifs et politiques, par sa bravoure, par sa probité, et surtout par son orthodoxie et par sa piété, elle le proclama empereur, et ce choix fut unanimement approuvé par le sénat, par l'armée et par tous les ordres; et ensuite elle l'épousa, moins comme l'homme ayant le plus intéressé son cœur, que comme l'homme reflétant le mieux ses vertus et sa religion; moins pour avoir un mari que pour avoir un compagnon avec lequel elle pût partager le poids de la couronne et les soins du gouvernement de l'État. Car elle lui fit promettre par serment qu'il la laisserait demeurer vierge, suivant le vœu qu'elle en avait fait. Et c'est la première chrétienne qui ait conservé, à la cour, la virginité dans le mariage. Ainsi, elle fit de son époux un ange par les mœurs, tout aussi bien qu'un père pour les peuples, et un soutien et un apôtre pour la foi (1). Car c'est elle qui lui inspira cet esprit de zèle catholique et d'attachement respectueux à l'Église, dont l'empereur

(1) « Marcianum, pari religionis studio, rebusque omnibus imperio dignis-« simum evexit ad imperium, sibique, hanc ipsam ob causam, salva quam « Deo voverat virginitate, conjugem delegit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

Marcien donna la preuve par ces belles paroles qu'il prononça en prenant place parmi les Pères du concile de Chalcédoine : « Nous venons assister à votre concile, à l'exemple du pieux empereur Constantin, *non pour y exercer aucune autorité,* mais pour y protéger la foi, afin qu'on ne puisse plus désormais induire personne par de mauvais conseils A SE SÉPARER DE VOUS (*Act. Concil. Chalced.,* 6). »

Marcien, à peine élevé au trône, avait déjà écrit à saint Léon comme au chef de l'Église, pour témoigner de sa soumission, et se recommander aux prières du saint Pontife. Mais il paraît que ces saints princes s'étaient partagé les fonctions de l'empire : que Marcien s'était réservé l'administration et la guerre; Pulchérie, les affaires de la religion et les œuvres de la charité. Dieu répandit ses bénédictions sur les intentions pures de ces saints époux. Jamais l'Église ne fut plus libre ni l'État plus heureux : d'odieux impôts furent abolis, le vice puni, la vertu récompensée. Ce règne fut appelé l'*âge d'or* de l'empire; et tout cela fut l'œuvre de la sagesse et de la piété d'une femme!

De son côté sainte Pulchérie commença par recevoir les légats du pape, qui venaient d'arriver, pour régulariser l'élection d'Anatholius, placé sur le siége de Constantinople par les hérétiques, et ordonné par Dioscoride. Par ses démarches, Anatholius signa sincèrement la profession de foi envoyée par le pape; il dit anathème à Eutichète et à Nestorius. Il accepta de grand cœur la célèbre lettre de saint Léon à saint Flavien, regardée par les conciles comme le plus beau et le plus parfait

Digitized by Google

résumé de la théologie catholique touchant le mystère de l'Incarnation. Et enfin il écrivit au pape et lui envoya trois légats pour rendre témoignage de sa foi. En même temps, sainte Pulchérie fit apporter le corps de saint Flavien mort dans l'exil. Elle rendit à leurs siéges les évêques catholiques qui en avaient été chassés. Elle fit rentrer dans la communion de l'Église le clergé, les moines et les religieuses de la Palestine qui, égarés par Dioscoride, s'en étaient séparés; et dans les lettres qu'elle leur écrivit, sur ce sujet, il est beau d'entendre cette admirable femme parlant de la foi en vrai théologien, et défendant en vrai apologiste le concile de Chalcédoine, comme la règle infaillible de la vérité. Elle rendit compte de tout cela au pape qui l'en remercia, lui recommanda toujours les évêques, et lui rendit un éclatant témoignage « des services qu'elle avait rendus « à l'Église contre les hérésies. »

En effet, ce fut elle qui, secondée par son époux, et secondant, elle, à son tour, les vues et les efforts de saint Léon, fit cesser un grand schisme qui désolait tout l'Orient, réprima l'orgueil des hérétiques, donna la paix à l'Église, et fit triompher la religion. Rien donc de plus juste que l'éloge que l'historien précité a fait de ces trois grands personnages, en ces termes :

« C'est ainsi que saint Léon le Grand, par la dou-
« ceur, la fermeté, la sagesse, l'autorité réunies, mainte-
« nait en Occident la paix et la règle, et y ramenait tout
« l'Orient. En quoi il était si admirablement secondé
« par l'empereur et l'impératrice de Constantinople,
« qu'on les aurait dit un seul esprit en trois personnes.

Digitized by Google

« Aussi, Léon, Marcien, Pulchérie seront à jamais le « modèle de la parfaite harmonie entre l'Église et l'em- « pire pour le plus grand bien de l'un et de l'autre « (*Rohrbarcher*, tom. VII, liv. 1). » Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'au milieu de tous les soins du gouvernement d'un vaste empire et de tous les travaux qu'elle dut nécessairement endurer pour la défense de l'Église, et particulièrement pour conduire à son terme les grands conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, que l'autorité des souverains pontifes avait convoquées, elle savait trouver assez de temps pour se livrer, avec transport, à tous les exercices de la piété chrétienne; car elle donnait de longues heures à la contemplation des choses célestes, à la lecture des Livres sacrés, aux pratiques de la mortification et de la pénitence corporelle, aux louanges du Seigneur et au chant des Psaumes que, quittant son lit, au milieu de la nuit, elle chantait en commun avec les princesses impériales (1). Elle ne mangeait qu'avec elles et ne sortait qu'en leur compagnie. Rien n'égalait sa dévotion et son culte pour les saints et pour leurs reliques, ni son empressement pour inspirer cette dévotion aux autres et en propager le culte par tous les moyens (2).

---

(1) « Tantæ curarum moles, quas præsertim in Ephesino, ac Chalcedo- « nensi conciliis, romanorum pontificum auctoritate convocatis, necessario « susceperat, nihilo illam, ad cætera christianæ pietatis officia fecere segnio- « rem. Cœlestium rerum contemplatione, sacrorum librorum lectione, cor- « poris afflictationibus sponte susceptis, se exercebat. Psalmos de nocte sur- « gens una cum regiæ familiæ principibus decantabat. »

(2) « Dei ac sanctorum cultrix eximia, summopere semper contendit ut « erga eorum reliquias cultus augeretur (*Ibid.*). »

Digitized by Google

Elle avait pour la Sainte Vierge une affection toute particulière, et personne n'était plus zélé qu'elle pour honorer cette auguste Créature, Mère du Créateur, pour en célébrer les grandeurs et en défendre les priviléges. Elle se servit de tout son pouvoir royal et de toute son influence pour assurer à Marie, contre les blasphèmes des nestoriens, la grande et magnifique qualification de DEIPARA (la femme enfantant Dieu) que l'Église lui avait décernée. C'est ainsi que, par un trait admirable de sa providence et de sa sagesse, Dieu disposa alors que la plus grande dignité de la VIERGE lui fût conservée intacte par le zèle d'une vierge; car ce fut à l'imitation de la Sainte Vierge que Pulchérie garda la virginité perpétuelle dans le mariage. Mais elle ne s'en tint pas là : elle voulut étendre le culte de son auguste Patronne en érigeant des autels, en bâtissant partout des temples magnifiques à son honneur, qu'elle combla de dons et enrichit de rentes avec une largesse vraiment royale (1). Mais jamais ces pieuses fondations et ces largesses ne coûtèrent un gémissement au peuple. Ne rapportant qu'à la justice de Dieu offensée par les péchés de ses peuples les calamités publiques qui les frappaient, elle se hâtait alors d'apaiser la colère du

(1) « Deiparam imprimis coluit cui hanc ipsam DEIPARÆ appellationem, « contra nestorianorum blasphemias, asseruit. Voluit enim, summa sapien- « tiæ suæ dispositione, divina Providentia ut per virginem, summa Virginis « dignitas inoffensa penitus servaretur. Quam etiam est imitata, servando « perpetuam, in ipso conjugio virginitatem. Cujus denique cultui amplifi- « cando, quamplura templa, regali plane magnificentia excitavit, donariis « auxit, reditibus locupletavit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

ciel par des actes publics d'humilité, de pénitence et de religion (1).

Sa charité et sa miséricorde envers les pauvres étaient à la hauteur de sa dévotion et de sa ferveur. Tant qu'elle vécut, elle les aima en mère et les secourut en reine. Venant à mourir, sans avoir beaucoup, car elle avait tout donné, elle n'institua que les pauvres héritiers de ce qui lui restait. Et il va sans dire que ce pieux testament fut scrupuleusement exécuté par Marcien son digne époux (2).

Elle cessa enfin de vivre à l'âge de cinquante-huit ans, et jamais mort n'excita des regrets plus profonds, plus sincères et plus universels. Cette mort jeta le monde dans le deuil. L'Église crut y perdre sa bonne mère; l'empire son soutien et sa gloire. Tous les saints Pères et les écrivains contemporains lui ont rendu hommage et en ont fait les plus grands et les plus magnifiques éloges (3). Et en effet, jamais prince chrétien n'a, plus que sainte Pulchérie, mérité du catholicisme ni reçu de plus éclatants témoignages de la part de l'Église. On dirait que l'Église ait voulu la canoniser encore vivante. Les Pères du concile de Chalcédoine la proclamèrent d'enthousiasme et à l'unanimité

LA GARDIENNE DE LA FOI, LA CONCILIATRICE DE LA PAIX, LE

(1) « In placanda divina justitia, mira pietate enituit (*Ibid.*). »

(2) « Fuit erga pauperes misericordia plane singulari, quos et materna « quadam charitate complexa est, quoad vixit, et moriens eorum quæ assidua « effusissimaque liberalitas reliqua fecerat scripsit hæredes : quod cautum ab « ipsa testamento fuit, diligenter curavit Marcianus (*Ibid.*). »

(3) « Obiit, magno omnium luctu, maximisque sanctorum Patrum, cætero- « rumque ejus ævi scriptorum laudibus celebrata (*Ibid.*). »

Digitized by Google

FLÉAU DES HÉRÉTIQUES. Ils l'appelèrent LA FEMME PIEUSE ET ORTHODOXE PAR EXCELLENCE, et LA NOUVELLE SAINTE HÉLÈNE, comme ils saluèrent l'empereur son époux du nom de NOUVEAU CONSTANTIN. Le souverain pontife saint Léon l'a beaucoup félicitée au nom de toute l'Église romaine, et lui a déclaré qu'il ne savait pas assez rendre grâce à Dieu et se réjouir à cause d'elle, parce que Dieu lui avait accordé une double palme et une double couronne, comme ayant doublement triomphé de l'impiété de Nestorius d'abord, et ensuite de l'horrible erreur d'Eutichète (1).

Toutes les lettres de ce grand pontife à l'impératrice Pulchérie ne sont qu'autant de panégyriques de ses vertus et de son zèle pour la vraie foi de l'Église. Mais voici encore ce que saint Cyrille d'Alexandrie écrit d'elle et de ses saintes sœurs, dans la dédicace de son beau livre DE LA FOI, qu'il leur adressa : « O saintes vierges, leur dit-il, ô épouses sacrées et très-chastes de Jésus-Christ notre commun Sauveur, ô impératrices très-religieuses et très-bien-aimées de Dieu, le monde entier ne dit rien de trop en vous appelant l'ORNEMENT DE L'UNIVERS et LA GLOIRE DE TOUTES LES ÉGLISES. On vous voit admirablement rayonnantes de la splendeur de

(1) « Digna effecta est, quam Patres concilii chalcedonensis, una omnium « voce et præconio, CUSTODEM FIDEI, PACIS CONCILIATRICEM, EXPULTRICEM HÆRE- « TICORUM, PIAM, ORTHODOXAM, NOVAM HELENAM (sicut Marcianum, tunc im- « peratorem, NOVUM CONSTANTINUM) consalutarent; cuique sanctus Leo, « totius romanæ Ecclesiæ nomine, plurimum gratularetur, ejusque causa « exultare se diceret, ac digna Deo vota persolvere, quod, de nestoriana pri- « mum impietate, mox de nefario Euthichetis errore perempto, duplicem illi « et palmam contulerat et coronam (*Ibid.*). »

Digitized by Google

toutes les vertus et de tous les ornements de l'âme, les seuls qui soient agréables aux yeux de la majesté de Dieu. Mais vous ne vous êtes pas contentées de ces richesses du cœur ; vous avez encore tout essayé, tout fait pour vous poser aux yeux du monde comme les chrétiens modèles de la vraie foi, de la foi, de tous les côtés, solide et parfaite. Ah ! vous n'épargnez aucun effort afin de ne penser, de ne pratiquer que ce que Jésus-Christ veut, que ce que Jésus-Christ aime, et par là vous assurer son règne. Vous avez illustré votre vie par d'excellentes actions; vous avez décoré vos salons et ceux de vos princes de la gloire de la virginité; et comme si tout cela n'eût rien été, vous avez enfin voulu ériger des temples très-somptueux au Seigneur. Car, en compagnie de toutes les grâces dont il a enrichi vos âmes, il vous a inspiré la pensée et le désir de signaler encore par ces moyens votre piété. Tout instruites que vous paraissez dans toutes les doctrines, aussi bien que dans toutes les pratiques de la religion, permettez-moi que je vous expose ici quelques passages des Livres saints; c'est un sujet d'édification et un hommage que je viens vous présenter par là, comme à de vraies et saintes épouses de Jésus-Christ (1). »

---

(1) « Sane vos sacras castissimasque Christi omnium nostrum Salvatoris « sponsas, religiosissimæ ac Deo dilectissimæ imperatrices, ORBIS TERRARUM « ORNAMENTUM, SANCTARUMQUE ECCLESIARUM DECUS optimo jure quisquis appel- « laverit; in quibus nimirum omne virtutum genus, omnisque ornatus di- « vinæ Majestatis oculis gratus acceptusque mirifice splendet. Neque his opi- « bus contentæ, omnem quoque curam, omnemque studium abhibetis, quo « fide recta, nullamque in partem vacillante, excellatis. Neque Christi re- « gnum capessere et ea quæ illi grata sunt facere et sentire omittitis : partim

Digitized by Google

Voilà donc ce qu'a été sainte Pulchérie impératrice; mais cela donne lieu à deux importantes remarques. D'abord, saint Paul a dit que la vraie piété est bonne à tout et utile à tout : *Pietas ad omnia utilis est.* Mais la vie admirable de sainte Pulchérie nous montre que c'est particulièrement dans la femme que cette belle et grande parole apostolique est une grande vérité. D'après ce qu'on vient de lire, il ne faut pas dire seulement que la femme vraiment et solidement pieuse est bonne fille, bonne sœur, bonne épouse et bonne mère. Sainte Pulchérie a appris au monde qu'une telle femme est aussi une bonne *reine;* qu'elle peut non-seulement bien élever des enfants, mais aussi bien conduire des peuples, et qu'elle peut, non-seulement bien régir une famille, mais aussi bien gouverner un État, et même un vaste empire, et le rendre heureux.

En second lieu, la vie de sainte Pulchérie nous présente une femme vierge et épouse, dévote et grande, juste et charitable, ferme et discrète, modeste et sublime; une femme réunissant en elle-même, au plus haut degré, les charmes de la jeune fille et la bravoure du guerrier, la délicatesse de conscience de l'âme pieuse, et la décision, le coup d'œil et les talents de l'homme d'État, toutes les vertus du cloître et toutes

« quidem præclaris actionibus; partim rursum cum vestras, tum principum « quoque vestrorum aulas virginitatis gloria condecorantes; partim denique « sumptuosissima templa Domino excitantes : nam et hoc quoque pietatis « studium, inter cætera, ille sanctis vestris animis impertitus est. Igitur « ex sacris litteris vobis vere sanctis Christi sponsis (quamquam ad quod vis « opus bonum instructæ videamini) aliquid de promam (S. Cyrillus Alex. « De fide, *ad Pulcher. et Sorores*). »

Digitized by Google

les grandeurs et toutes les gloires de la royauté; une femme enfin, au faîte du pouvoir et enfant docile de l'Église, vivant en grande sainte et gouvernant en grande souveraine (1). Or, un tel spectacle ne s'était jamais vu. Les prétendues vertus et les gloires des femmes du paganisme, qu'on présente si étourdiment à l'admiration des enfants chrétiens, ne sont qu'un jeu, des riens, vis-à-vis des vertus et des gloires de cette grande femme du christianisme. On n'avait jamais vu la femme monter si haut, et se poser d'une façon plus majestueuse et plus étonnante aux yeux de l'univers. L'histoire de l'humanité n'avait jamais rien offert de plus beau, de plus imposant et de plus grandiose. Cela ne s'est vu que dans l'Église. Comment donc le catholicisme, opérant lui seul de tels prodiges, ne serait-il pas divin, ne serait-il pas la seule véritable religion?

---

(1) « Voici le magnifique tableau que Gibbon, que sa haine du christianisme ne rend pas suspect de flatterie, a fait de la manière de gouverner de cette prodigieuse femme : « La dévotion n'empêchait point Pulchérie de « veiller avec une attention infatigable aux affaires du gouvernement, et « cette princesse est la seule des descendants du grand Théodose qui semble « avoir hérité d'une partie de son courage et de ses talents. Elle avait acquis « l'usage familier des langues grecque et latine, dont elle se servait avec « grâce dans ses discours et dans ses écrits relatifs aux affaires publiques. « La prudence présidait toujours à ses délibérations. *Son exécution était « prompte et décisive.* Faisant mouvoir *sans bruit* et sans ostentation les « rouages du gouvernement, elle attribuait discrètement au génie de l'em- « percur la longue tranquillité de son règne. Dans les dernières années de « sa paisible vie, l'Europe souffrait beaucoup de l'invasion d'Attila; mais la « paix continua toujours à régner dans les vastes provinces de l'Asie. Théo- « dose le jeune ne fut jamais réduit à la cruelle nécessité de combattre ou « de punir un sujet rebelle. Et si nous ne pouvons louer Pulchérie d'une « grande vigueur dans son administration, la douceur de cette administra- « tion mérite du moins quelque éloge (*Histoire de la Décad.*, t. VI,

Digitized by Google

§ 80. La femme catholique de la cour, aidant saint Grégoire à soulager les peuples, à réprimer les hérésies et à propager le christianisme. — Le même saint pape traitant des grandes affaires de l'Église avec l'impératrice Constantine, l'impératrice Léontie et la reine Théodolinde. — Zèle de ces princesses pour le maintien de la foi catholique, célébré par saint Grégoire. — La reine Brunehaut, de France, la reine Berthe, d'Angleterre, aident, elles aussi, le même pontife à convertir les Anglais.

Le pape saint Grégoire le Grand ne dut pas moins que saint Léon, au pieux concours et au zèle de la femme catholique, qu'il rencontra à la cour des princes de son temps, d'avoir réprimé de grandes erreurs, arrêté de grands scandales, soulagé de grands malheurs et propagé le christianisme. Dans le magnifique et important *Épistolaire* de ce grand pontife, on trouve un grand nombre de lettres à l'impératrice Constantine et à Théoclisse, sœur de l'empereur Maurice et gouvernante de ses enfants.

Ces lettres nous apprennent d'abord que ces princesses, vraiment chrétiennes, envoyaient de Constantinople à Rome, au saint pape, d'abondantes aumômes, qu'il employait au rachat des chrétiens faits esclaves par les barbares. L'empereur d'Orient était alors Maurice, ce monstre d'imbécillité et d'avarice, qui, pour de l'argent, vendait tout, le bonheur des peuples et les intérêts de la foi. Or, la correspondance de saint Grégoire avec l'impératrice et sa belle-sœur, nous apprend aussi

---

« c. xxxii). » Voilà le plus grand éloge qu'on puisse faire de l'administration d'un prince. Quant *au manque de vigueur* que Gibbon semble reprocher à cette admirable princesse, il se trouve réfuté par l'histoire de son règne et par cet auteur lui-même, ayant affirmé que l'*exécution de Pulchérie était prompte et décisive.*

Digitized by Google

que c'était à ces saintes et zélées matrones que le saint pontife s'adressait, toutes les fois que l'orthodoxie était en danger par les intrigues des hérétiques qui, au moyen de la clef de l'or, trouvaient la porte toujours ouverte pour arriver à l'empereur; et la même correspondance nous apprend encore que si Maurice n'alla pas plus loin dans son insolence sacrilége contre l'Église; si, sur les instances du souverain pontife, il révoqua plusieurs fois des lois et des dispositions funestes à l'Église même et à l'empire; et si enfin il resta un peu de dignité et de pudeur chrétienne dans cette cour, où l'avarice la plus ignoble régnait à côté de la plus fine hypocrisie, c'est à l'influence puissante de la femme catholique qu'on le dut. Sainte Sopatra et sainte Damienne, sa sœur, toutes les deux filles de Maurice, en marchant sur les traces de Constantine, leur mère, et de Théoclisse, leur tante, nourrissaient elles aussi les sentiments de la plus tendre dévotion pour le souverain pontife saint Grégoire; elles avaient donc toutes les quatre formé une espèce de conspiration sainte pour en faire valoir les demandes et en venger les droits, auprès de l'empereur, leur triste père, frère et époux, et il fallut toute la noirceur et la bassesse de l'âme de Maurice pour résister bien souvent à leurs saints efforts réunis.

La Sardaigne et la Corse, dépendantes du gouverneur impérial d'Afrique, étaient profondément malheureuses au spirituel comme au temporel : les agents de Maurice s'y montraient plus impies et plus cruels que les barbares eux-mêmes. Or, voulant faire cesser un

Digitized by Google

état si déplorable et si funeste à la religion et au bonheur de ces pauvres populations, c'est à la femme, à l'impératrice Constantine que saint Grégoire s'adressa par la lettre suivante, également honorable pour le saint pontife, dont elle révèle le zèle et la charité, et pour la princesse elle-même, dont elle montre l'intérêt pour tout ce qui touchait à la religion :

« Comme je sais, lui dit saint Grégoire, que Votre Sérénissime Seigneurie *pense à la patrie céleste et à la vie de son âme*, je croirais commettre un crime de taire des choses que la crainte de Dieu doit faire connaître. Ayant appris que dans l'île de Sardaigne, il y avait un grand nombre de païens qui sacrifiaient encore aux idoles, et que les évêques du pays négligeaient de leur prêcher notre Rédempteur, j'y ai envoyé un évêque d'Italie, qui, par la coopération du Seigneur, en a amené un grand nombre à la foi; mais il m'annonce un fait bien sacrilége. Ceux qui, dans cette île, immolent aux idoles, payent au juge un prix pour en avoir la permission. Quelques-uns ayant reçu le baptême et cessé de sacrifier aux idoles, le juge de l'île n'en continue pas moins d'exiger d'eux ce prix d'idolâtrie. Ledit évêque lui en ayant fait des reproches, il répondit qu'il avait promis tant d'argent pour sa charge, que, sans des revenus pareils, il ne pourrait y suffire. Dans l'île de Corse, les habitants sont tellement écrasés par l'énormité des impôts et par la dureté de ceux qui les exigent, qu'ils peuvent à peine les acquitter en vendant leurs propres enfants, d'où il arrive que les propriétaires de cette île abandonnent les terres de l'empire

Digitized by Google

où se professe la vraie religion, et se réfugient forcément auprès de l'abominable nation des Lombards; *car, que peuvent-ils souffrir de plus cruel des barbares, si ce n'est d'être contraints à vendre leurs enfants?* Dans la Sardaigne, on dit qu'un certain Stéphanus, receveur des impôts maritimes, commet tant d'injustices et d'oppressions, en confisquant, sans forme de procès, les biens des particuliers, que si je voulais énumérer tous les faits qui sont à ma connaissance, un grand volume y suffirait à peine.

« Que Votre Illustrissime Seigneurie considère bien tout cela, et qu'elle apaise les gémissements des opprimés; car je ne suppose pas que ces choses soient parvenues à vos pieuses oreilles. *Si elles avaient pu y parvenir, elles n'auraient pas duré jusqu'à présent.* Il faut, en temps convenable, les suggérer au très-pieux empereur, afin qu'il détourne de son âme, de son empire et de ses enfants, ce poids épouvantable d'iniquités. Je sais qu'il dira que tout ce qui provient de ces îles est dépensé en Italie. J'y répondrai par cette observation : qu'il donne moins à l'Italie, mais avant tout, *qu'il empêche les larmes des opprimés d'accuser son empire.* Peut-être que si ces dépenses profitent si peu, c'est qu'on les recueille mêlées au crime. Que les Sérénissimes Seigneurs défendent donc de rien amasser d'une manière coupable. *Peu d'impôts justes profiteront plus à la république.* En fût-il autrement, il vaudrait encore mieux perdre la vie temporelle que de vous exposer à ne pas trouver la vie éternelle; car, songez-y bien, quelles peuvent être les entrailles des parents lorsqu'ils ven-

Digitized by Google

dent leurs enfants pour n'être pas mis à la torture? Comment il faut avoir pitié des enfants des autres, ceux-là le savent bien, qui en ont de propres. C'est pourquoi *il me suffit d'avoir brièvement indiqué ces choses*, de peur que, si votre piété ne connaissait pas ce qui se passe dans nos quartiers, mon silence me rendît coupable au tribunal du souverain juge. »

Cette belle et touchante lettre eut un plein succès. Ces îles infortunées reçurent un gouverneur vraiment chrétien et humain. Les oppressions et les extorsions cessèrent, et l'œuvre civilisatrice des missionnaires envoyés du pape, délivrée de toutes les entraves que lui opposait une administration tyrannique et tracassière, prospéra au point que, en peu de temps, ces îles devinrent entièrement chrétiennes.

Mais les saintes et admirables femmes qui l'entouraient n'ayant pu vaincre l'aveugle obstination de Maurice ni le corriger de son avarice et de son impiété, ce misérable prince, ainsi que Grégoire l'en avait menacé, trouva en un de ses généraux, Phocas, le punisseur de ses crimes aussi bien que son successeur dans l'empire. Or, auprès de ce nouvel empereur aussi, saint Grégoire ne trouva que dans la femme catholique, l'impératrice Léontie, l'avocat et le protecteur des intérêts catholiques. Aussitôt que son époux fut élevé au trône, le saint et zélé pontife lui écrivit et l'exhorta « à « imiter sainte Hélène et sainte Pulchérie prenant la « protection de l'Église de saint Pierre (*lib.* 3, *epist.* « 38). » C'est ce que fit, en effet, la noble princesse, car c'est elle qui apprivoisa l'humeur sauvage de son

Digitized by Google

époux; c'est elle qui lui inspira les sentiments de zèle et de dévotion envers la Chaire éternelle, dont elle était pénétrée elle-même; au point que Phocas fut, lui, le premier à demander un nonce du pape qui le représentât à la cour, afin qu'il réprimât l'orgueil de l'hérésie et fît respecter les dogmes et les lois de la vraie religion.

En même temps qu'il en agissait ainsi en Orient, saint Grégoire s'occupait avec le même zèle à défendre en Occident les vrais intérêts des peuples et de l'Église; et ce fut toujours par le concours de la femme catholique. Les Lombards faisaient la guerre aux Romains en Italie, et, presque toujours vainqueurs, ils la ravageaient dans tous les sens, et la vraie foi et les mœurs en souffraient autant que le bonheur matériel de peuples innocents et inoffensifs. Or saint Grégoire fut assez heureux pour arrêter la férocité de la barbarie victorieuse, et pour en obtenir qu'elle accordât la paix aux vaincus et respectât la foi et l'indépendance de l'Église; mais ce fut en s'adressant à la reine Théodolinde, en traitant directement avec elle des grands intérêts de la religion et des peuples, et en la trouvant toujours docile à l'écouter, prompte à le seconder, et puissante à agir. La deuxième lettre du troisième livre de l'*Épistolaire grégorien* en est une preuve. Après avoir, dans cette lettre, félicité la bonne et pieuse reine « d'avoir « fait baptiser dans l'Église catholique le petit prince « Adoloalde, destiné à régner sur les Lombards, » saint Grégoire lui dit : « Dieu nous garde de nous éloigner de la lettre de saint Léon (à saint Flavien) et des

Digitized by Google

quatre conciles, nicéen, constantinopolitain, éphésien et chalcédonien, les marteaux des hérétiques. J'envoie à notre excellentissime fils, le roi Adoloalde, une croix avec du bois de la sainte Croix du Seigneur et un Évangile dans une boîte de Perse, et à ma fille sa sœur trois bagues, que je vous prie de leur donner de votre main, afin que notre charité leur soit plus agréable. Nous vous prions aussi, en vous saluant tous les deux, de rendre grâce pour nous à notre excellentissime fils le roi votre époux, de la paix qu'il a faite, et *de l'exciter à la conserver, comme vous avez coutume de le faire,* afin que, parmi *le grand nombre des bonnes œuvres que vous faites,* vous soyez encore récompensée devant Dieu *d'avoir sauvé un peuple innocent qui pouvait périr en cas d'hostilité.* »

Parmi les gloires de saint Grégoire LE GRAND, il y a celle d'avoir, lui le premier, envoyé saint Augustin et d'autres saints et zélés moines dans la Grande-Bretagne, pour convertir les Anglais, ce qui lui a valu le titre d'APOTRE DE L'ANGLETERRE. Mais il ne faut pas oublier que cette grande et importante mission n'a été soutenue et n'a prospéré que par le concours des femmes. Nous trouvons la preuve évidente de ce fait dans la fameuse lettre du grand pontife à Berthe, épouse d'Éthelberth, roi d'Angleterre. Dans cette lettre, après avoir remercié la bonne reine *de la protection qu'elle avait donnée à saint Augustin et à ses compagnons,* saint Grégoire la compare à sainte Hélène, mère de Constantin, dont Dieu s'est servi, dit-il, pour exciter les Romains à la foi chrétienne, *comme nous avons la confiance qu'il se*

Digitized by Google

servira du zèle de votre gloire, pour faire sentir à la nation des Anglais les effets de sa miséricorde.

Voici une autre preuve du même fait. La reine de France Brunehaut, la veuve de Sigisbert et l'épouse de Mérovée, n'était pas certainement une sainte; mais il paraît qu'elle avait au moins beaucoup de zèle et de foi, et qu'on a trop exagéré ses torts, puisque le même grand pontife, qui avait les yeux toujours ouverts sur ce qui se passait dans le monde, et particulièrement à la cour des princes chrétiens, au sujet de la mission d'Angleterre, a adressé à cette princesse, aussi, une lettre dans ces termes :

« Nous rendons grâces au Dieu tout-puissant de ce qu'entre plusieurs dons de sa bonté, dont il a orné Votre Excellence, il vous a remplie d'un si grand amour de la religion que vous vous portez avec ardeur à tout ce qui peut contribuer au salut des âmes et à la propagation de la foi. La renommée ne nous a pas laissé ignorer *les grands secours que vous avez procurés à notre frère Augustin.* Ceux qui ne connaissent pas votre piété en seront dans l'admiration; mais pour nous, qui en avons vu tant de preuves, il n'y a plus à admirer, il ne nous reste qu'à nous en réjouir avec vous. Vous avez su quels miracles éclatants ce Sauveur a opérés pour la conversion des Anglais, et ce doit être pour Votre Excellence un grand sujet de consolation, *puisque personne n'a eu plus de part qu'elle à cette bonne œuvre.* Car si cette nation a eu le bonheur d'entendre la prédication de l'Évangile, *c'est à vous,* après Dieu, qu'elle en est redevable. » Ainsi, au témoignage de saint Gré-

Digitized by Google

goire, l'Angleterre ne doit, *après Dieu*, sa conversion au christianisme qu'à une femme, et cette femme était une princesse française. Nouveau titre de gloire pour la femme, et pour la France aussi!

§ 31. L'impératrice Irène, le fléau des iconoclastes; c'est par elle que se réunit le second concile de Nicée qui les condamna. — Beau spectacle de cette princesse présidant la dernière séance de ce concile.—Solennité et magnificence sans pareilles, avec lesquelles Irène fit célébrer la destruction de la grande hérésie, et la restauration du culte des saintes Images.

Avant de quitter l'Orient nous devons encore rendre hommage, au nom de l'Église, à deux autres impératrices qui, quoique longtemps après, par leur dévouement au catholicisme, ont droit à la reconnaissance du catholicisme et de l'Église. C'est d'abord l'impératrice Irène, le fléau des iconoclastes et la restauratrice du culte des saintes Images, que les derniers empereurs, et particulièrement l'empereur Léon, son époux, avaient sacrilégement persécutées. On sait que ce triste prince a poussé à un tel point de cynisme sa haine satanique contre les Images, qu'un jour, s'étant aperçu que sur un des autels de Sainte-Sophie, il y avait encore une très-riche couronne que l'empereur Maurice y avait placée, et que la rapacité sacrilége des iconoclastes avait épargnée, il la fit enlever, se la mit sur la tête, en disant : « Cette couronne est mieux ici que là où elle était, » et il l'emporta au palais. La vengeance du ciel ne se fit pas longtemps attendre; frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante, l'empereur Léon mourut le même jour, à l'âge de trente ans, laissant un fils unique âgé de douze ans. Le parti des iconoclastes était très-

Digitized by Google

hardi et très-puissant. Un grand nombre d'évêques, de grands de l'empire, mais surtout les soldats de la garde impériale, étaient infectés de cette hérésie. Devenue donc impératrice à cause de la mort tragique de son époux et de la minorité de son fils, Irène, quoique catholique, ne put pas, dès les premiers instants de sa régence, attaquer de front ce parti qui avait causé tant de maux à l'Église et à l'État, et qui ne reculait devant aucune extrémité; mais sage, autant qu'elle était fervente, elle fit ce qui lui fut possible de faire. Elle fit suspendre toutes poursuites contre les catholiques, et se déclara pour eux; en sorte que le peuple commença à parler librement sur les saintes Images et à exprimer tout haut son désir de les voir rétablies. Le siége patriarcal de Constantinople étant resté vacant par le décès de Paul, qui venait de mourir dans les sentiments du plus profond repentir de s'être montré trop faible contre les persécuteurs des Images, elle proposa aux évêques, aux conseils des grands et au peuple, le nommé Taraise pour le remplacer; et cette proposition fut unanimement acceptée par tout le monde. Taraise n'était que laïc, mais élevé par sainte Eucratie, sa mère, dame très-célèbre par sa piété, il était le catholique le plus fervent et l'homme le plus saint de tout l'empire. Ce choix honore la sagesse autant que la piété de l'impératrice. Dans la résolution qu'elle avait prise, de restaurer complétement le catholicisme en Orient, il fallait bien commencer par mettre un tel évêque sur le siége de Constantinople. Aussi, quand il s'agit de la religion, la femme, quelle que soit la puissance de sa volonté et

Digitized by Google

la hauteur de sa position, ne peut rien sans les lumières et l'autorité de l'évêque; comme l'évêque, ainsi qu'on l'a vu jusqu'ici et qu'on le verra davantage à l'époque suivante, quel que soit son zèle, ne peut pas faire de grandes choses sans le concours et la coopération des femmes. Ensuite, Irène fit écrire par son fils, et écrivit elle-même au pape Adrien, dans ces beaux termes : « Puisque vous êtes le chef de l'Église, qui avez reçu « de Dieu la *principauté de l'épiscopat,* comme nous en « avons reçu celle de l'empire; nous vous prions de « vouloir bien nous accorder votre concours, car nous « avons résolu de remédier aux maux que les trois « derniers empereurs ont faits à l'Église, par l'hérésie « des iconoclastes, qu'ils avaient appuyée de toutes « leurs forces. Et, puisque le moyen le plus propre « pour cela est celui de réunir un concile géné- « ral, nous supplions Votre Sainteté de s'y trouver « elle-même, *pour affermir l'ancienne tradition, tou- « chant la vénération des images;* ou si elle ne peut « pas honorer l'assemblée de sa présence, d'y envoyer « au moins des personnes justifiées et habiles, avec « des titres de créance pour représenter sa personne « (*Rom.*, 7). » L'impératrice engagea aussi Taraise à écrire lui-même au pape, et à lui envoyer sa profession de foi.

Constantinople ne présentant pas assez de garantie pour la liberté et l'indépendance du concile, Irène le fit assembler à Nicée de Bythinie. Dans les lettres du pape, que les légats apportèrent à Irène et à son fils, et qui furent lues dans la sainte assemblée, le souverain

Digitized by Google

pontife *félicitait l'impératrice et l'empereur* de leur pieux dessein, de rétablir la vraie foi, touchant le culte des Images, et il leur disait : « Que par l'accomplissement de ce dessein, la mère et le fils se feraient le même honneur que se firent l'ancien Constantin et sainte Hélène sa mère, lorsqu'ils promulguèrent la foi orthodoxe et exaltèrent l'Église romaine, la mère spirituelle même de l'Église grecque, comme étant à la tête de toutes les Églises (*ibid.*). » Les évêques qui avaient eu le malheur de tomber dans l'hérésie des iconoclastes en firent l'abjuration publique dans le concile, et déclarèrent, eux aussi, « reconnaître que ces hérétiques, dans leur guerre contre les Images sacrées, n'avaient imité que les *juifs*, les *sarrasins*, les *païens*, les *manichéens*. » La doctrine sur le culte des Images y fut rétablie sur des bases solides et des raisons sans réplique. Au moyen de passages tirés des écrits de tous les Pères de l'Église, on constata l'ancienneté, la perpétuité, et l'universalité de la tradition de l'Église, touchant le culte qu'on doit aux images du divin Sauveur, de son auguste Mère et des Saints ; et tous ces passages furent réunis dans un tome à part. Outre le beau et magnifique décret sur le culte des Images, le concile fit vingt-deux autres canons du plus haut intérêt, touchant la foi et la discipline de l'Église. Heureuse d'apprendre que le tout s'était si bien passé à cette assemblée célèbre, la pieuse impératrice écrivit aux Pères qui la composaient, en les priant de se rendre tous à Constantinople, et d'y tenir leur dernière séance en présence du peuple, afin de donner à de si importantes dé-

Digitized by Google

cisions de foi une plus grande solennité, en les publiant eux-mêmes dans la capitale de l'empire et en les faisant accepter par les acclamations du peuple. Irène fit aussi prévenir les Pères du concile qu'elle venait de renvoyer en Anatolie toute la garde impériale entachée d'hérésie, qu'elle l'avait remplacée par des régiments choisis qu'elle avait fait venir exprès de la Thrace, et sur l'orthodoxie et l'esprit d'ordre desquels on pouvait compter, et que conséquemment on n'avait rien à craindre pour la sûreté du concile. Cette pensée de l'impératrice était trop sage, ce désir était trop juste pour que les Pères pussent s'y refuser. Ils se transportèrent donc à Constantinople, et se réunirent dans une immense salle du palais impérial, où Irène avait tout disposé afin que rien ne manquât à la majesté et à l'éclat de cette mémorable séance. Le sénat et tous les grands corps de l'empire s'y trouvèrent réunis. Un peuple immense en avait occupé toutes les avenues. L'impératrice s'y rendit avec son fils. Les légats du pape lui cédèrent la première place; et l'on vit encore une fois une femme, ayant à ses côtés un enfant de douze ans, présider l'une des plus augustes assemblées de l'Église. La séance s'ouvrit par un discours de l'impératrice, où elle parla, au nom de son fils et en son propre nom, avec tant d'éloquence, de chaleur et de grâce qu'une grande émotion se manifesta dans toute l'assemblée, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux, et les derniers mots d'Irène furent suivis par les plus chaleureuses acclamations. Il en fut de même lorsqu'on lut, tout entier, à haute voix, le tome où le con-

Digitized by Google

cile avait réuni les textes des Pères de l'Église, relatifs au culte des Images; tous les assistants furent profondément touchés d'entendre, comment ces grands hommes se sont exprimés touchant cet article de la vraie foi, en reconnurent la vérité et y adhérèrent par les plus vifs applaudissements. Mais l'enthousiasme arriva à son comble, lorsqu'on lut aussi dans l'assemblée, et hors de l'assemblée, au peuple, la définition de foi prononcée par le concile, sur la même matière, et qu'on vit l'impératrice vouloir la signer, elle, la première. Il est impossible de se faire une idée des transports d'allégresse et de bonheur avec lesquels cette définition fut accueillie et acceptée. En même temps, d'après les ordres que l'impératrice avait donnés, toutes les Images sacrées dont se trouva rempli, comme par enchantement, le palais impérial, aussi bien que toutes les églises, et même les rues de la métropole, furent découvertes et présentées toutes entourées d'ornements et de cierges à la vénération des fidèles. Ce jour-là, toute la ville de Constantinople ne fut qu'un temple, où tout un peuple rendit aux Images sacrées les hommages publics qui les dédommagèrent de la brutalité sacrilége avec laquelle on les avait proscrites, profanées et foulées aux pieds. Tel fut le résultat de ce grand concile, qui est *le second concile de Nicée* et le septième des conciles généraux, le plus célèbre et le plus important de tous, en ce que tous les conciles généraux précédents y furent confirmés, et que toutes les hérésies qui s'étaient produites jusque-là y furent anathématisées. Mais il ne faut pas oublier que ce grand concile, ainsi que

Digitized by Google

tout ce qui s'en est suivi et qui a mis fin à une grande hérésie et restauré le catholicisme en Orient, fut la pensée et l'œuvre d'une femme, et que ce fut un empereur-femme qui, par son zèle intelligent et courageux, sut effacer les grands scandales donnés par trois empereurs-hommes, et par un grand nombre d'évêques! Heureuse femme, si elle avait su aussi bien vivre qu'elle a su bien croire; si elle avait su conformer toujours sa conduite à sa foi, et si l'ambition de régner ne l'avait rendue cruelle même envers son propre fils! Le nom de l'impératrice Irène rayonnerait d'un grand et pur éclat, dans l'histoire ecclésiastique, à côté de celui de sainte Pulchérie, et l'Église l'honorerait comme sainte!

§ 32. L'impératrice sainte Théodosie LA SEULE BONNE SOUVERAINE DE SON TEMPS. — Théophile son époux lui doit sa conservation. — L'hérésie des iconoclastes, ayant relevé sa tête, est écrasée par elle.—Sainte Théodosie instituant la fête de l'ORTHODOXIE que les Grecs célèbrent encore. — Zèle avec lequel elle travailla à la restauration et à la propagation du catholicisme en Orient. — Sa coopération efficace dans la conversion des Bulgares, des Kazars et des Moraves. — Détestable caractère de son fils, MICHEL L'IVROGNE, persécutant sa propre mère, et posant les fondements du schisme d'Orient. — Cependant, toutes les hérésies, se résumant dans l'arianisme, y avaient été si complétement abattues par le concours des femmes, qu'elles n'ont pu s'y relever de nouveau, malgré le schisme. — Le schisme ne s'y est perpétué que parce que, depuis sainte Théodosie, il n'y eut plus de saintes femmes sur le trône. — Importance de la femme catholique pour le maintien de la vraie religion.

Il est vrai que plus tard, forte de l'appui des empereurs Michel le Bègue et Théophile, et professée et enseignée par cet insigne imposteur de Lacanomante, patriarche de Constantinople, l'hérésie des iconoclastes releva sa tête hideuse et renouvela avec plus de fureur la guerre aux Images sacrées. Mais elle fut bientôt écrasée, et cette fois encore par le zèle et la piété d'une

Digitized by Google

femme, dont M. Rohrbacher commence l'histoire du règne par ces mots remarquables : « Mais si, en Occi-« dent, les souverains temporels étaient alors généra-« ment médiocres, ils étaient détestables en Orient et « à Constantinople ; *il n'y en avait qu'un de bon*, ET « C'ÉTAIT UNE FEMME, l'impératrice sainte Théodosie « (*liv.* 57). »

L'empereur Théophile, son époux, étant mort et ayant laissé un enfant en très-bas âge, elle prit les rênes de l'empire au nom de son fils et le gouverna, pendant quatorze ans, avec le zèle d'un évêque et avec la bonté, la justice et la force d'un excellent et grand souverain.

Avant même de perdre son époux, sainte Théodosie avait fait preuve de la pureté de sa foi et de l'efficacité de son zèle pour le catholicisme. Voyant ce malheureux époux près de mourir, dans la condamnation et l'anathème à cause de la persécution impie qu'il avait faite aux Images, la sainte femme en fut épouvantée ; et redoublant son dévouement, elle lui représenta, ainsi qu'elle l'a raconté elle-même, sous d'affreuses couleurs, les suites terribles de sa mort, s'il persistait dans l'hérésie, le jugement sévère de Dieu, la condamnation éternelle, la privation des prières de l'Église, les malédictions des hommes, la réprobation qui aurait flétri sa mémoire, le scandale et le soulèvement du peuple. Le mourant fut ébranlé, effrayé et touché à la fois de ce tableau. « Il gémit, il pleura, ajoute-t-elle, il donna les « témoignages les plus manifestes de son repentir ; il « demanda des Images sacrées, je les lui présentai : il

Digitized by Google

« les baisa et rendit l'esprit ainsi dans les mains des « anges. » Voilà encore un bel exemple du zèle et de la puissance de la femme vraiment catholique pour ramener au bien les personnes qui lui sont chères. L'empereur Théophile dut à sa sainte épouse sa conversion et son salut!

Catholique fervente au fond de son âme, sainte Théodosie cachait son catholicisme du vivant de son triste mari, afin qu'il ne s'emportât pas davantage contre les catholiques. Mais à peine se vit-elle maîtresse d'elle-même, et placée à la tête du gouvernement, que sa première pensée fut la destruction de l'hérésie et la complète restauration du catholicisme dans tout l'empire. Ainsi, lorsque le pieux Manuel, oncle de l'empereur défunt et l'un des tuteurs de son enfant, représenta à la sainte impératrice que le meilleur moyen de donner à son règne un heureux commencement et de réjouir le peuple, c'était de restaurer le culte des saintes Images, sainte Théodosie répondit : « Eh! mon Dieu, je l'ai toujours « désiré, et je n'ai jamais cessé d'y penser. Mais j'en « ai été empêchée jusqu'à présent par la multitude des « sénateurs et des magistrats attachés à l'hérésie des « iconoclastes, par les évêques métropolitains, et prin- « cipalement par le patriarche Lecanomante lui-même. « C'est lui qui a paralysé mes efforts; c'est lui, hélas! « qui a fomenté les faibles semences de cette erreur « que l'empereur mon époux avait reçue de ses pa- « rents, c'est lui qui l'a poussé, par ses pressantes « exhortations, à traiter si mal tant de saints person- « nages. » Aussitôt, pour essayer une dernière démar-

Digitized by Google

che auprès du patriarche, elle envoya lui dire : « Je « reçois de toutes parts des demandes pour le rétablis- « sement des saintes Images ; si vous en êtes d'accord, « tant mieux, et *l'Église reprendra à l'instant son an- « cien ornement ;* sinon, quittez le siége que vous ne « pouvez plus occuper, retirez-vous, un concile va « vous juger, et vous montrer que vous soutenez une « erreur. » Lecanomante ayant persisté dans son obsti- nation, l'impératrice, après s'être entendue avec le chef de l'Église, fit assembler le concile dans le palais im- périal et y assista elle-même. Le concile se trouva très- nombreux. On y anathématisa les ennemis des saintes Images ; on y confirma le second concile de Nicée, qui avait été célébré par le soin de l'impératrice Irène ; et, après qu'on eut déposé légalement Jean Lecanomante, comme convaincu d'hérésie et obstiné dans ses erreurs, on y élut patriarche de Constantinople saint Méthodius, l'un des martyrs vivants de la foi catholique sous Mi- chel le Bègue et sous Théophile. Alors la pieuse impé- ratrice dit aux Pères réunis : « Vous voyez ce que, avec le secours de Dieu, je viens de faire pour le rétablisse- ment du culte des Images. En revanche, je ne vous demande qu'une grâce, c'est d'obtenir de Dieu le par- don du péché que l'empereur mon époux a commis à ce sujet. » Beau et touchant trait de dévouement de la femme catholique pour le repos de l'âme et pour la mémoire de son époux ! Et ce fut à cette occasion que la sainte femme raconta au concile la conversion de son mari et la confirma par serment. Sur quoi les prélats lui dirent : « Princesse, *persuadés de votre vertu,* sur le

Digitized by Google

« témoignage que vous venez de rendre du repentir « de l'empereur, et supposant que la chose fût ainsi, « nous déclarons, par écrit, que Dieu fera miséricorde « à Théophile. »

On se hâta d'ordonner saint Méthodius patriarche de Constantinople, et sainte Théodosie, heureuse d'avoir donné un tel pasteur à cette église, fit réunir le peuple, le nouveau patriarche à sa tête, dans l'église de Notre-Dame, y passa, en leur compagnie, toute la nuit en actions de grâces à Dieu et en prières ; et le lendemain matin ils se rendirent tous en procession à Sainte-Sophie, où, après la célébration de la Messe, les saintes Images furent solennellement rétablies. Une foule immense avait accouru des provinces voisines à cette fête. Les moines du mont Olympe, du mont Ida et du mont Athos s'y étaient rendus en grand nombre, ainsi que les évêques et les prêtres de la contrée, la plupart portant encore les signes du martyre qu'ils avaient souffert pendant la persécution. Le peuple, qui bien souvent comprend mieux la religion que certains soi-disant théologiens, attache avec raison une grande importance au culte des images. La joie fut donc grande et universelle.

Mais personne ne se réjouit plus de cet événement que la sainte princesse, dont il était l'œuvre. Après la cérémonie dans l'Église, elle donna un pieux festin dans son palais au clergé et à tous les confesseurs de la foi. Elle leur donna à dîner, et voulut les servir à table. Depuis, tous les ans elle célébra cette fête, et les Grecs la célèbrent encore tous les ans, le même jour,

Digitized by Google

sous le nom de *la fête de l'orthodoxie,* ou du rétablissement de la vraie religion.

De concert avec saint Méthodius, sainte Théodosie s'appliqua à faire disparaître toutes les traces de la persécution que son époux avait faite aux catholiques. Elle fit rapporter à Constantinople le corps de saint Théodore Studite et celui du patriarche saint Nicéphore; elle mit fin à toutes les divisions religieuses, réunit tous les partis, et par la fermeté et la sagesse de son administration, elle rendit le repos à l'empire et la paix à l'Église. Persuadée que le bien de la religion dépend avant tout de la pureté de la doctrine, de la sainteté et du zèle de l'évêque, le grand saint Méthodius étant mort, l'impératrice eut soin qu'il fût remplacé dans le siége de Constantinople par un saint encore plus grand, et ce fut saint Ignace, après saint Chrysostome, le plus célèbre des patriarches de Constantinople par son zèle pour l'unité de l'Église, par ses combats avec cet insigne fourbe et scélérat de Photius, et par son long et atroce martyre. En même temps, elle détruisit les restes de la secte des manichéens, qui s'était changée en une secte de brigands de grands chemins, infestant le Pont, l'Arménie et la Cappadoce.

Sainte Théodosie fit aussi la paix avec les Bulgares, et rendit au prince Bogoris, leur chef, sa sœur, que les impériaux avait prise dans la dernière guerre. Mais durant la captivité de cette princesse à Constantinople, sainte Théodosie l'avait fait parfaitement instruire dans la vraie foi, et par ses exhortations et par ses exemples

Digitized by Google

elle en avait fait une fervente et une parfaite chrétienne. En retournant donc en Bulgarie, elle insista tant auprès de son frère, encore païen, pour lui faire embrasser le christianisme, qu'enfin elle y réussit; et, par son frère, elle y attira aussi les différentes hordes de barbares habitants les rivages du Danube, et qu'on comprenait sous le nom de *Bulgares*. Cette grande princesse fut donc la sainte Clotilde de Bogoris, comme celui-ci fut le Clovis des peuplades qui ravageaient l'Orient. Mais ce fut aussi sainte Théodosie qui, sur la demande de Bogoris et de sa sainte sœur, envoya en Bulgarie saint Cyrille, à qui elle avait fait obtenir d'immenses pouvoirs par le pape, et qui, en peu d'années, réussit à faire des Bulgares une florissante chrétienté, relevant immédiatement du saint siége de Rome. Et voilà encore un grand peuple formé en nation chrétienne par les soins de deux femmes! Mais c'est dans l'époque que nous allons aborder tout à l'heure que ce prodige de la formation de grandes royautés chrétiennes par le zèle des femmes se renouvelle plus souvent.

Sainte Théodosie envoya encore des ecclésiastiques chez les Khazars, dont la religion n'était qu'un hideux mélange de judaïsme et de mahométisme, et qui se firent chrétiens. Les princes des Moraves aussi, voyant dans tous les pays chrétiens qui les environnaient les heureux effets du christianisme pour la paix, l'union et la civilisation des peuples, voulurent l'embrassser, eux aussi, et l'implanter dans leurs contrées. Mais, manquant de personnes capables pour les en

Digitized by Google

instruire, ils écrivirent à sainte Théodosie, afin qu'elle leur en donnât. C'est qu'on l'estimait, non-seulement comme le plus grand souverain, mais, en quelque sorte, comme le pape de l'Orient, sachant bien arranger les affaires ecclésiastiques avec le pape véritable. La sainte impératrice leur envoya saint Cyrille, le grand apôtre des Bulgares, avec saint Méthodius, son frère, qui renouvelèrent en Moravie les prodiges de zèle et les éclatantes et rapides conversions qu'ils avaient opérées en Bulgarie. Sainte Théodosie, non contente d'avoir fourni tous les moyens pour cette importante mission, continuait toujours à envoyer de Constantinople tout ce dont les saints missionnaires avaient besoin pour la célébration du culte, pour l'ornementation des Églises et pour leur propre entretien, afin de ne pas être à la charge des nouveaux convertis. Ainsi il y a peu d'hommes apostoliques, peu d'évêques qui aient fait plus que cette sainte femme pour la destruction des hérésies et pour la propagation du christianisme.

Mais ce fut la dernière étoile de l'Orient, comme le patriarche saint Ignace en fut le dernier soleil. Son indigne fils, Michel, ayant été élevé exprès par l'insigne scélérat Bardas, son oncle et son tuteur, dans la haine de toute religion et dans les sentiments les plus bas, à peine monté sur le trône, y fit régner la plus cynique impiété, tous les crimes unis à toutes les bassesses et à toutes les infamies. Ce fut le Caligula, le Domitien des temps chrétiens. Jamais, ni avant ni depuis, le *Bas-Empire* ne descendit *plus bas;* l'empereur Michel pas-

Digitized by Google

sait dans d'infâmes orgies tout le temps qu'il ne passait pas à courir dans le cirque avec les cochers, à soigner et caresser les chevaux, à assassiner et à tourner en ridicule la religion par des farces impies et des bouffonneries sacriléges. C'est ce qui l'a fait désigner dans l'histoire sous le nom de *Michel l'Ivrogne*. Son premier ministre, et son premier favori, valait le souverain. C'était un blasphémateur effronté que l'empereur était allé chercher dans la lie du peuple, et qui n'avait d'autre mérite que celui de savoir faire des choses dégoûtantes. L'empereur l'appelait *l'Aimable*, et le peuple *le Porc*.

Ne craignant pas Dieu, ce monstre d'empereur n'épargna aucun homme. Il se mit à persécuter le patriarche saint Ignace, qu'il chassa de son siége, pour lui substituer Photius, le plus savant, mais le plus hypocrite, le plus ambitieux et le plus scélérat personnage de son siècle. Il fit emprisonner sa propre mère et ses vierges sœurs, parce qu'elles ne pouvaient pas supporter son infamie et son impiété. Notre plume se refuse d'indiquer le genre d'insultes que ce fils dénaturé fit souffrir à cette sainte femme, qui lui avait donné la vie et lui avait conservé et transmis l'empire dans l'état le plus florissant. Mais après l'avoir, vivant, comblée d'opprobre, il la combla de douleur en mourant dans ses bras, assassiné par ce Basile qu'il avait voué à la mort.

Quoique arrivé au trône par le meurtre, Basile se montra, au commencement, un bon et pieux empereur. Plein d'égards pour la mère de sa victime, il s'applique, sur les instances de sainte Théodosie, à restaurer la

Digitized by Google

religion et à relever l'empire. C'est par ses soins que s'assembla le grand concile de Constantinople, qui est le huitième des conciles généraux, et où Photius fut condamné et déposé, et saint Ignace rétabli sur le siége de cette métropole. Mais à la mort de ce saint patriarche, Photius usurpa une autre fois ce siége; et favorisé par la cour, il s'y perpétua, et avec lui s'y perpétua aussi ce schisme funeste de l'Église grecque et de l'Église latine, qui, en passant par différentes phases, a fini par s'établir définitivement en Orient, et par livrer une grande chrétienté à la brutalité des sultans et à la fourberie sacrilége des czars.

Mais qu'on nous permette ici deux importantes remarques. La première est que, comme toutes les vérités du christianisme se résument, d'après saint Jean, dans la foi *que Jésus-Christ est le Fils de Dieu* (XX), de même toutes les hérésies, à y bien réfléchir, se résument dans l'arianisme, ou dans la négation de la divinité de Jésus-Christ. Car nier, par exemple, la Trinité, c'est nier que Dieu ait un fils qui soit Dieu. Nier les deux natures, les deux volontés en Jésus-Christ, c'est nier que l'une de ces deux natures et que l'une de ces deux volontés soit divine. Nier la divine maternité de Marie, c'est nier que le fils de Marie soit Dieu. Nier le culte des images sacrées de Jésus-Christ, de son auguste Mère et des Saints, c'est nier que leurs prototypes méritent un culte et que Jésus-Christ, dont la grâce toute-puissante fait les Saints, soit Dieu; et nier la nécessité et la puissance de la grâce, la divinité et l'efficacité des sacrements, de l'Eucharistie en particulier, et la divinité et l'infaillibité de

Digitized by Google

l'Église, c'est nier toujours que l'auteur de la grâce, des sacrements et de l'Église, soit Dieu.

En sorte que le monothélisme, le nestorianisme, le pélagianisme, le luthéranisme, le calvinisme, ainsi que l'hérésie des iconoclastes, ne sont que des couleurs, des masques différents sous lesquels s'est cachée la grande hérésie qui conteste à Jésus-Christ sa divinité: ce sont des transformations nouvelles de l'arianisme. C'est pour cela que l'hérésie des iconoclastes en particulier, qui cependant paraissait ne pas toucher de près aux dogmes fondamentaux du christianisme, a réuni en sa faveur tout ce qui restait d'ariens en Orient, a été soutenue avec tant d'acharnement par ses sectateurs, et combattue et flétrie avec tant de zèle et de fermeté par l'Église. C'était l'arianisme déguisé, et qui, condamné sous toutes ses anciennes formes, avait reparu sous cette forme nouvelle. Or, on a vu que cette grande hérésie, qui renferme à elle seule toutes les hérésies, a été condamnée sous toutes ses formes *en masse*, aux conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, qui furent l'œuvre du zèle de sainte Pulchérie, au deuxième concile de Nicée et au dernier concile de Constantinople, qui furent l'œuvre d'Irène et de sainte Théodosie. Ainsi, on peut dire que toutes les hérésies des dix premiers siècles n'ont été condamnées, détruites, pulvérisées par l'Église qu'avec le concours et la coopération des femmes; et que la femme catholique a été, autant et quelquefois bien plus que certains évêques, dans la grande œuvre de la destruction de toutes les hérésies. Et je ne doute guère que le protestantisme avec toutes ses nuances,

Digitized by Google

et le philosophisme moderne, qui en est l'enfant naturel, ne cesseront en Europe, dans un avenir peu éloigné, que lorsque, paraissant de nouveau sur les trônes de l'Europe, des femmes vraiment catholiques, des saintes Pulchéries et des saintes Théodosies, héritières de leur esprit, de leur instruction, de leur courage, de leur zèle et de leur piété, s'entendront avec le Chef de l'Église, et en seconderont l'action et les efforts pour la restauration de l'unité catholique.

Remarquons encore que cette destruction des hérésies en Orient, que la sagesse et le zèle des souverains pontifes ont accomplie par la femme catholique souveraine, a été complète, a été durable. Il y a encore en Orient des ariens sous le nom de *nestoriens ;* mais l'arianisme et le nestorianisme, en tant que doctrines professées par toute une Église ou tout un peuple, n'existent plus. C'est que d'après les grands conciles qui les ont condamnées, et auxquels la femme catholique a eu tant de part, ces hérésies sont devenues impossibles dans ces contrées. Les Grecs, même après leur schisme, ont toujours gardé la foi de Nicée, confirmée et mise hors de toute atteinte par ces mêmes conciles ; ils croient toujours à la divinité de Jésus-Christ, à la divine maternité de Marie; ils tiennent toujours au culte des saintes images, dont, comme il a été dit, ils célèbrent toujours avec joie la restauration, par leur *fête de l'orthodoxie.* Bien plus encore, cette foi a été si bien rétablie en Orient, que Photius lui-même, dont l'ambition et l'impiété n'ont reculé devant aucune témérité et aucune erreur, n'a pas osé y toucher, au

Digitized by Google

moins directement, et que, dans le besoin qu'il avait de l'hérésie, pour en faire la base ou le prétexte de son schisme, il s'est bien gardé de restaurer l'arianisme sous aucune des formes sous lesquelles il avait été flétri, et il lui a donné une forme nouvelle en s'en prenant au Saint-Esprit, en affirmant que le Saint-Esprit ne procède pas *du* Père et *du* Fils, mais du Père *par* le Fils; ce qui est nier la divinité de Jésus-Christ; car dire que le Saint-Esprit ne procède pas également du Père et du Fils, c'est dire que ce Fils est inférieur au Père, et par conséquent qu'il n'est pas Dieu. Mais ce nouveau masque, dont Photius a été obligé d'affubler l'arianisme, et sous lequel il est bien difficile au peuple de le reconnaître, nous prouve qu'il n'était plus possible de le ressusciter, chez les Grecs, sous les anciennes formes, et que sous ces formes il était mort, et bien mort pour toujours. Il est vrai que sous cette dernière forme qu'une fourberie sacrilége lui a donnée, il subsiste encore au moins dans une partie du clergé grec, le peuple n'entendant rien à la question; mais le schisme ayant ravalé la femme (c'est, comme on l'a vu, l'une de ses conséquences inévitables) et mis fin au catalogue des Saintes, il n'y eut plus sur le trône, tant qu'il resta encore debout, des Pulchérie, des Irène, des Théodosie; il n'y eut plus de ces saintes et sublimes femmes qui, d'accord avec les souverains pontifes, eussent pu, avec succès, combattre l'erreur et rétablir l'unité. Le pape saint Nicolas a dit que ce sont les empereurs et les patriarches qui ont perdu la grande Église d'Orient. Rien n'est plus vrai; mais rien n'est plus vrai aussi que ce

Digitized by Google

fait, à savoir que le catholicisme qui, combattu par tant d'hérésies et par l'esprit grec, a tant de fois failli s'y perdre, tant qu'il y a subsisté, n'y a été maintenu que par les souverains pontifes réprimant l'ambition insolente et les fausses doctrines des patriarches, et par les saintes femmes appuyant, par tous leurs moyens, l'action des souverains pontifes, et neutralisant l'opposition des empereurs. Mais le schisme une fois consommé, ayant d'une part rendu impossible l'action pontificale sur cette Église séparée, et, de l'autre part, ayant empêché que de saintes princesses pussent y surgir (la sainteté étant impossible dans le schisme), il n'y eut plus moyen de le faire cesser. Ainsi, même les maux que la disette de saintes femmes a amoncelés sur cette malheureuse Église, sont une preuve de l'importance de la femme catholique, pour la destruction des erreurs et le maintien de la vraie religion.

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LE MOYEN AGE

LES SAINTES REINES,

OU LA FEMME CATHOLIQUE SUR LE TRONE, CONVERTISSANT LES ROIS BARBARES ET FONDANT LES MONARCHIES ET LES NATIONALITÉS CHRÉTIENNES.

§ 33. Le moyen âge présentant le spectacle de la formation des monarchies et des nationalités chrétiennes par l'action de l'Église, soutenues par le zèle des femmes. — Pourquoi on commence par les reines de France les portraits des saintes reines qui, à cette époque, ont occupé les trônes de l'Europe. — Sainte Clotilde martyre de la vraie foi, avant d'en être l'apôtre. — Son mariage avec Clovis. — Comment l'a-t-elle converti au christianisme. — La bataille de Tolbiac. — Saint Remi appelé à la cour par la sainte reine et convertissant les Francs.

Nous venons de parcourir les trois premières époques du christianisme : 1° l'époque où il fut implanté dans le monde par la prédication de Jésus-Christ et des apôtres ; 2° l'époque où il y germa et y grandit, arrosé par le sang des martyrs ; et 3° l'époque où il se développa par rapport à ses dogmes et à sa morale, par la science et les écrits des saints Pères, et triompha des hérésies par le zèle et l'autorité des souverains pontifes ; et nous avons vu combien la femme catholique, par le prodige de sa foi, de son courage, de son dévouement, et par la pratique héroïque de toutes les vertus et de toute la perfection de l'Évangile, a contribué à tous ces grands et précieux résultats. Maintenant, nous devons revenir un peu sur nos pas, remonter au cinquième siècle, au temps des grandes invasions des barbares, qui ont commencé le MOYEN AGE, afin d'y voir le christianisme travaillant sur ces masses d'hommes sauvages, les pé-

Digitized by Google

nétrant de son esprit, formant les gouvernements, les nationalités, les mœurs publiques en harmonie avec l'Évangile, et atteignant ce but, principalement par l'influence et la coopération de la femme.

En parlant de la monarchie française, le comte de Maistre a dit qu'elle est l'œuvre des évêques, qui l'ont formée comme les abeilles forment leur ruche. Rien n'est plus vrai historiquement; mais ce n'est pas toute la vérité. Il fallait ajouter « qu'il en a été de toutes les monarchies chrétiennes comme de la monarchie française; » car toutes, plus ou moins, sont l'œuvre des évêques, c'est-à-dire de l'Église, et il fallait ajouter encore « que, dans cette œuvre immense, les évêques et l'Église ont été grandement aidés par les femmes. » C'est le beau et magnifique spectacle que nous présente le MOYEN AGE. C'est certainement l'Église qui, par l'action de ses pontifes, par la science de ses docteurs, par le ministère de son clergé, par le dévouement de ses ordres religieux, a, à cette époque, transformé en chrétiens les peuples barbares qui s'étaient rués sur l'Europe, et qui se sont assis sur les ruines de l'empire romain. C'est certainement l'Église qui opéra le prodige, inconnu à tous les siècles qui avaient précédé des monarchies, des États et des peuples chrétiens; mais cette action, cette science, ce ministère, ce dévouement n'eurent tant de succès que parce que la femme catholique, se pénétrant de l'esprit et des intentions de l'Église, lui est venue en aide, en mettant à sa disposition tout son ascendant, son action, ses saintes industries, ses procédés délicats, son zèle et son dévouement.

Digitized by Google

D'abord, jamais, à aucune époque, on n'a vu en même temps sur les trônes un si grand nombre de princesses saintes; et c'est par elles que l'Église a exercé son action sur des princes qui ne l'étaient pas, ou qui étaient bien loin de l'être.

Commençons par la France, le premier pays du monde où le christianisme ait été adopté comme institution publique et comme base de la constitution politique de l'État, et où se soient formées cette puissante monarchie et cette grande nation chrétiennes qui ont servi de modèle et de support à toutes les monarchies, à toutes les nations chrétiennes du reste de l'Europe. A l'époque dont il s'agit, la France seule a vu successivement sur le trône quatre grandes reines saintes, dont la haute piété et la sagesse, travaillant sous l'inspiration et la direction de l'Église, ont christianisé le pouvoir et les peuples, et ont fourni les plus précieux éléments de la force, de la gloire et du bonheur de l'État.

La première de ces grandes reines est sainte Clotilde, la plus grande figure de son temps, le personnage le plus étonnant, qui ait le plus mérité de la France, de l'Europe et de l'Église, car c'est elle qui, d'accord avec saint Remi, le plus grand des évêques de la Gaule, en convertissant son sauvage époux au christianisme, est devenue la vraie fondatrice de la monarchie et de la nationalité chrétiennes de ce grand et puissant empire.

Vers l'an 480, l'une de ces bandes redoutables de barbares qui, à cette époque, parcouraient l'Europe et y exécutaient la mission, dont la colère céleste les avait chargées, de détruire les restes impurs de l'empire

Digitized by Google

romain, débouchant des forêts des Ardennes, se jeta sur la province *rémoise*. C'était une bande de FRANCS, aussi forte par le nombre que puissante par la valeur, sous un jeune chef de vingt ans nommé Clovis; et, rien ne lui résistant, se montrer dans la Gaule romaine et en faire la conquête, fut pour elle presque la même chose. Peut-être même que ces peuples pressentirent dès lors que ce chef de barbares ne ressemblait pas aux autres, et qu'il venait chez eux pour fonder plutôt que pour détruire; et que c'est pour cela qu'ils se livrèrent à lui presque sans combat. Les Gaulois que Clovis venait de soumettre étaient presque tous chrétiens, et lui ne l'était pas. Quelque chose lui manquait donc pour inspirer une confiance entière aux vaincus et pour bien asseoir sa nouvelle conquête, c'était la profession du christianisme. Il n'y pensait pas, et ses Francs, attachés jusqu'au fanatisme au culte de leurs ancêtres, y pensaient encore moins que lui. Mais la Providence, qui avait formé le grand et magnifique dessein de faire sortir de cette conquête la première royauté chrétienne et la première nation missionnaire du christianisme, accorda à Clovis et à sa bande la grande grâce de la foi, lorsqu'ils s'en doutaient le moins, et c'est d'une femme qu'elle se servit pour accomplir ce grand événement qui devait changer la face de la plus belle partie du monde. Ce fut sainte Clotilde, fille de Childéric, et que Gondebaut, roi de Bourgogne, son frère, tenait en captivité. Princesse d'un grand esprit et d'une rare beauté, Clotilde avait déjà fait avec éclat ses épreuves en matière de religion, et Dieu, avant d'en faire la femme apôtre de la

Digitized by Google

France, en avait fait la femme martyre de la vraie foi au sein de sa propre famille. Cette famille, au milieu de laquelle elle se trouvait, était arienne forcenée; cependant elle ne put réussir à attirer la jeune Clotilde à l'arianisme. Triomphant également et de tous les artifices de la séduction dont on l'avait environnée et de tous les mauvais traitements de la rage qu'on lui faisait subir, elle sut garder intact le précieux dépôt de la foi de Nicée que sa sainte mère lui avait légué, et demeura toujours fervente catholique, vénérée par le peuple et possédant la confiance et les sympathies des évêques.

Ainsi, lorsque Clovis l'épousa à Soissons, les Gaulois conçurent de grandes espérances de ce mariage, et ils ne se trompèrent pas. En effet, Grégoire de Tours, historien de ces grands événements, nous la représente (*lib.* II) à la cour de ce roi païen et environné de païens et d'hérétiques, étalant des connaissances aussi variées que solides sur le christianisme et sur les questions décidées à Nicée, combattant les fausses divinités des uns et l'arianisme des autres, avec l'aplomb d'un grand apologiste et la science théologique d'un Père de l'Église. Cela n'a rien d'étonnant à une époque où l'on avait le bon esprit de faire sérieusement étudier la religion aux femmes, au point qu'il s'en trouvait plusieurs profondément instruites dans la théologie catholique, et quelquefois bien plus que les hommes. « Oui, oui, disait-« elle souvent à son royal époux, je vous le répéterai « toujours : les dieux que vous adorez ne sont rien; « ils ne peuvent aider ni à eux-mêmes, ni aux autres,

Digitized by Google

« puisqu'ils ne sont que du bois, de la pierre ou du « métal. Ceux dont on leur a donné le nom n'étaient « que des hommes, et des hommes criminels. Il faut « plutôt adorer le Créateur de l'univers, qui a formé « de sa main l'homme, et qui lui a soumis toutes les « créatures. »

Clovis avait pris Clotilde en grande affection, à cause de la beauté de son âme, que rehaussait la beauté de son corps; mais tout en l'affectionnant comme son épouse, il la respectait comme si elle était sa souveraine et la vénérait même, croyant apercevoir en elle quelque chose de céleste, de surnaturel et de divin, qu'il n'avait jamais aperçu dans aucune femme. C'était cet air de calme, de noblesse, de grandeur, d'indépendance que la femme catholique puise dans la vérité de la foi, dans la richesse de ses espérances immortelles, et dans le sentiment de sa dignité que le vrai christianisme lui inspire. C'était le reflet, à travers le corps, de la grâce sanctifiante, vraie lumière de l'âme, qui enlumine le front de la femme catholique et donne à tous ses traits, à ses grâces extérieures une force dominatrice dont on ne peut s'empêcher d'éprouver les effets lors même qu'on n'en connaît pas la cause ; qui impose, même à la barbarie, et bien souvent désarme même la cruauté. Clovis, cette nature farouche, ce caractère indomptable et entêté dans son paganisme, n'en commence pas moins à sentir la vérité du christianisme que lui prêche sa femme; il ne le respecte pas moins, ne l'admire pas moins en elle, tout en n'ayant pas encore le courage de s'y soumettre lui-même. Ainsi, Clotilde

Digitized by Google

ayant mis au jour un enfant, et ayant voulu le baptiser, Clovis ne s'y opposa pas. Seulement, cet enfant étant mort quelques jours après avoir reçu le baptême, ce coup ébranla fort le superstitieux païen dans ses velléités chrétiennes, et il dit à la reine : « Si on l'avait « consacré au nom de mes dieux, il ne serait pas mort; « mais ayant été baptisé au nom du tien, il ne pouvait « pas vivre. » Et la reine de lui répondre : « Je rends « grâce à Dieu de ne m'avoir pas jugée indigne de por- « ter un enfant qu'il a appelé à son royaume, et d'avoir « accueilli au ciel les prémices de mes couches, que je « lui avais offertes. » Quelque temps après, elle eut un autre enfant, qu'elle fit baptiser également et qu'elle nomma Clodomir; il tomba malade, et le roi alarmé dit encore à sa femme : « Ah! il mourra comme son « frère, ayant été baptisé au nom de votre Christ. » Mais il guérit par les prières de sa mère, ce qui rassura le roi et le rendit honteux des reproches qu'il avait faits à sa sainte épouse.

Cependant Clovis ne se rendait pas encore à ses vives instances d'abandonner les idoles et de reconnaître le vrai Dieu. Cette conversion devait être l'effet d'un de ces prodiges par lesquels, comme l'a dit saint Paul, Dieu, dans sa bonté, appelle à lui les infidèles; et ce prodige ne manqua pas. En marchant contre les Allemands à Tolbiac, son armée, ne pouvant pas tenir contre l'impétuosité d'un ennemi trois fois plus nombreux, commença à se rompre et à se plier. Mais pendant que Clovis, nouveau Josué, combattait par les armes les ennemis du nouveau peuple de Dieu, Clo-

Digitized by Google

tilde, nouveau Moïse, élevait ses mains pures vers le ciel et combattait elle aussi pour la même cause, par l'efficacité de ses prières. Clovis était perdu, lorsqu'un éclair de lumière céleste lui ayant rappelé le Dieu de Clotilde, il lui adressa avec toute la ferveur de son âme cette prière : « Jésus-Christ, vous que Clotilde « assure être LE FILS DU DIEU VIVANT, si, comme on le « publie, vous accordez votre secours aux faibles et la « victoire à ceux qui espèrent en vous, j'implore votre « assistance. Si vous me faites triompher de mes en- « nemis, je croirai en vous, et je me ferai baptiser en « votre nom. » Belle et sublime prière! qui nous apprend les idées que Clotilde avait données de Jésus-Christ à son époux, et comment elle avait labouré son âme.

Le Dieu qu'elle lui avait révélé n'était donc pas le dieu d'Arius, inférieur à Dieu, et qui n'était Dieu pas même par le mot! mais c'était le FILS DU DIEU VIVANT, le Dieu qu'une autre sublime femme, sainte Marthe, avait qualifié de ce nom (Jean, XII). Le Dieu que Clotilde avait prêché à Clovis était encore le Dieu miséricordieux qui secourt les faibles, et le Dieu puissant qui soutient ceux qui espèrent en lui! Oh! qu'il dut être beau alors, aux yeux des anges, de voir une femme prêchant ainsi le Fils de Dieu, que tant d'hommes, même des évêques, s'obstinaient à méconnaître! de voir une femme prêchant le vrai Dieu et sa religion à un roi barbare, et réussissant à les lui persuader, à les lui faire adorer, à les lui faire aimer!

Clovis n'a pas achevé sa prière, que les Allemands,

Digitized by Google

frappés par une puissance invisible, éblouis par une vision ayant quelque chose de ressemblant au *labarum* qui apparut à Constantin, commencent à reculer, à tourner le dos et finissent par se rendre. Clovis fait cesser le combat, réunit les deux peuples et revient en glorieux triomphateur de ses ennemis, et en triomphateur encore plus glorieux de lui-même. Car, fidèle à sa promesse : « Me voici vaïncu, dit-il à sa sainte épouse; me voici tout prêt à embrasser la religion chrétienne. » A cette annonce, hors d'elle-même par la joie, Clotilde, se prosternant, remercie LE ROI IMMORTEL DES SIÈCLES de cette victoire, objet de tant de prières et de tant de larmes, que la grâce venait de remporter sur l'esprit de Clovis ; et en se relevant, elle se hâta de disposer tout ce qui était nécessaire pour son instruction et pour son baptême.

Elle écrit à saint Remi de Reims, le grand évêque, le grand docteur des Gaules, lui rendant compte de ce qui venait d'arriver et le suppliant de se rendre vite à la cour. En attendant que le saint prélat arrive, elle prie un simple prêtre, saint Vast, de commencer à instruire le roi ; car il lui tarde d'embrasser, dans l'objet de ses chastes affections, un frère dans la foi. Pendant cette instruction, écoutant le récit de la Passion et de la mort du Sauveur, Clovis s'écria, tout rouge d'une sainte indignation : « Que n'étais-je là, avec mes « Francs, pour le sauver ? » Cette parole si naïve fut de sa part, sans qu'il s'en doutât, un augure heureux, une magnifique prophétie ; car, dès ce moment, l'épée des Francs et de leur chef fut engagée à la défense non

Digitized by Google

du corps sensible, mais du corps mystique de Jésus-Christ, l'Église.

Saint Remi n'était pas tout à fait inconnu de Clovis; sans l'avoir vu en personne, Clovis l'estimait et le respectait déjà à cause de la réputation immense dont il jouissait d'être l'homme le plus saint et le plus savant de son siècle. Dans la première invasion que Clovis fit dans la Gaule, les Francs avaient emporté un vase sacré dans le pillage d'une église; saint Remi envoya auprès de lui une députation pour le redemander; la députation fut très-bien accueillie et le vase fut rendu. Dès lors, une secrète sympathie s'était établie entre ce barbare et l'homme de l'Église qui un jour devait le baptiser et le régénérer dans l'Église. Ainsi Clovis fut enchanté de voir arriver à sa cour le personnage dont la renommée lui avait appris de si grandes choses; et allant à sa rencontre et l'embrassant : « Très-saint père, lui dit-il, parlez, je vous écouterai volontiers; je veux être chrétien et je le serai. Mais il n'est pas facile de persuader aux miens d'en faire autant. Hommes d'armes, d'une audacieuse indépendance et attachés aux dieux de leurs ancêtres, mes Francs tiennent aux superstitions et aux sorts de la vieille patrie. » — « Je me charge de cela, lui répondit saint Remi; car rien ne résiste à la puissance de la parole de Dieu. »

En effet, se plaçant au milieu de l'armée des Francs, saint Remi leur adressa une magnifique harangue dans la langue même des bords du Rhin, qu'il parlait avec la même facilité que le latin et le grec, tandis que sainte Clotilde, là présente à genoux, attirait par ses

Digitized by Google

prières sur les efforts de l'apôtre les bénédictions d'en haut. Le moment était décisif, suprême. Une grande puissance catholique allait naître de cette prédication. Saint Remi, doué d'une éloquence prodigieuse, était grand toutes les fois qu'il parlait en public; cette fois-là, Dieu donnant une puissance et un charme tout particuliers à sa parole, il fut sublime. Son discours fut suivi par un long frémissement d'approbation qui se fit entendre parmi les soldats de Clovis et par une acclamation unanime par laquelle, pénétrés de la grâce divine et pris d'un enthousiasme subit, ils s'écrièrent au roi : « Seigneur, nous rejetons les dieux mortels; nous « ne voulons adorer que le Dieu immortel que prêche « Remi. » C'est ainsi que, ce qui ne s'était jamais vu, tout un grand peuple avec son chef s'est, en un seul jour, converti au christianisme, et que la grâce du sacerdoce d'un homme a achevé ce que la piété, le zèle et les prières d'une femme avaient commencé !

§ 84. Continuation du même sujet. — Magnifique cérémonie du baptême de Clovis et des Francs, et rôle qu'y joua sainte Clotilde. — Admirable lettre du pape à Clovis pour le féliciter de sa conversion. — Les espérances du saint pontife réalisées. — Dès ce moment la France est devenue la fille de l'Église, et a consacré son épée à la défendre. — La nationalité française se formant alors dans l'unité de la foi. — Efforts de sainte Clotilde et de saint Remi pour remplacer à la cour l'élément barbare par l'élément chrétien. — La sœur de Clovis embrassant la virginité. — La France devant tout à sainte Clotilde et au catholicisme.

Saint Remi se mit donc à instruire les hommes, sainte Clotilde les femmes; mais ces deux ouvriers ne pouvant pas suffire à eux seuls à moissonner le vaste champ qu'ils avaient semé et que la grâce céleste avait fécondé, on fit venir de tous les points de la

Digitized by Google

Gaule des évêques et des prêtres en grand nombre, pour les aider dans cette œuvre évangélique. L'instruction se fit presque aussi rapidement que la conversion. On n'a pas besoin de disputer avec des esprits dociles qui veulent sincèrement croire, et l'Évangile nous atteste que pendant la prédication du Seigneur un homme de guerre avait surpassé tout Israël dans la promptitude et la perfection de sa foi (*Matth.*). Les nouveaux catéchumènes étant bien disposés, on fixa pour les régénérer par le baptême le jour de Noël, et, pour nouvelle Bethléem, l'église de Saint-Martin, le tombeau vénéré des Gaules. Afin de frapper vivement les yeux de ces hommes de fer, que la grâce venait de changer en humbles brebis de l'Évangile, saint Remi et sainte Clotilde déployèrent, dans la cérémonie, toute la splendeur et tout l'éclat des pompes du culte chrétien.

L'église était hors des murs de la ville; on s'y rendit en procession. Toutes les notabilités chrétiennes de la vieille Gaule ouvraient la marche; un nombreux clergé les suivait; évêques et prêtres étaient dans toute la magnificence de leurs habits d'église. Venait ensuite saint Remi, tenant le roi par la main; puis sainte Clotilde, au milieu de deux princesses sœurs du roi; puis plus de trois mille guerriers de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ; puis encore plusieurs milliers de femmes et d'enfants; tous étaient en habit de catéchumènes; et puis, enfin, un peuple immense de chrétiens, voulant être témoins de la grande alliance

Digitized by Google

qui allait se stipuler entre les Francs et les Gaulois, dans l'unité de la foi, par les mains de la religion! On chantait des hymnes et des litanies; on marchait sur des masses de fleurs; on avait richement tapissé les murs de toutes les rues depuis la maison du roi jusqu'à l'église; des parfums orientaux, jetés sur les charbons ardents des encensoirs grecs, répandaient au loin les plus suaves odeurs, et la fumée s'en élevait au milieu de tentures d'or et de soie. Le bonheur était dans tous les cœurs; des larmes de joie coulaient de tous les yeux; de joyeuses acclamations sortaient de toutes les bouches. On n'avait jamais vu un spectacle plus magnifique et plus attendrissant. Entraîné, émerveillé par ces pompes chrétiennes, Clovis s'écria : « Remi, ne serait-ce pas là le ciel que tu nous as pro- « mis? — Non, mon fils, lui répondit le grand évêque, « ce n'est que le commencement du chemin pour y « arriver. » Ces paroles doublèrent le saint enthousiasme des Francs. Le baptistère, vaste bassin d'eau pure et bénite, était placé sous l'atrium du portique. Clovis, suivi de ses sœurs et des chefs principaux de son armée, s'en approcha, et demanda à être baptisé. Alors saint Remi, revêtu de ses habits pontificaux, étendant la main sur sa tête, lui dit d'une voix éclatante : « Sicambre, baisse le cou sous le joug du Seigneur; « adore ce que jusqu'ici tu as brûlé; brûle tout ce que « tu as adoré. » « Graves et fières paroles, dit M. Capefigue, qui annonçaient le passage, la transition d'une civilisation à une autre! » Saint Remi fit ensuite confesser à Clovis la foi dans la très-sainte Trinité, le baptisa, et

Digitized by Google

lui mit au front le chrême béni, la source du courage du chrétien. Des deux sœurs du roi, l'une, Mathilde, était arienne, l'autre, Alboflède, était païenne. Saint Remi réconcilia celle-là à l'Église, par la sainte onction, et régénéra celle-ci par le baptême. Tous les chefs reçurent la même grâce de la main du saint archevêque; tous les autres des mains des évêques et des prêtres qui se trouvaient là réunis. « Et comme marque, dit encore « l'historien précité, de la situation pacifique des âmes « et des changements opérés en eux, Clovis et ses sau- « vages compagnons, jusqu'ici couverts d'armes et de « grossiers vêtements, portèrent la robe blanche des « néophytes, signe de paix, qui faisait entrer l'une des « plus fières nations conquérantes sous les lois de « l'ordre et de l'obéissance. »

L'illustre saint Avit, évêque de Vienne, n'avait pu se trouver avec ses collègues, les évêques de la Gaule, à cette grande solennité. Il écrivit donc au roi néophyte une admirable lettre de félicitation, qui fut une magnifique prophétie des immenses et précieux résultats qu'aurait eus et qu'a eus en effet la conversion de Clovis.

La nouvelle de cette conversion répandit la joie dans tout le monde chrétien. L'arianisme dominait alors dans les cours des monarques soi-disant civilisés, aussi bien que dans les cours des princes barbares. L'empereur d'Orient, Anastase, s'était livré corps et âme aux euthichéens. Théodoric en Italie, Alaric en Espagne et en Aquitaine, Godebaud en Bourgogne et Trasmond en Afrique, étaient de fougueux ariens. Dans une situation pareille, c'était un événement de la plus

Digitized by Google

grande importance pour l'Église que la conversion d'un puissant roi et de tout son peuple, régénérés à l'Évangile par la vraie Église, et placés, dès le premier instant, sous l'empire de la foi de Nicée. En s'appuyant sur cette trame, l'Église pouvait désormais lutter avec plus de succès contre les restes de la superstition romaine et contre les attentats sacriléges de l'hérésie. Éclairé par la lumière d'en haut, le saint pontife Anastase, qui gouvernait alors l'Église universelle, comprit l'immense portée de cette conversion, qui, dans la personne de Clovis et de ses successeurs, donnait à l'Église des princes puissants et un peuple dévoué se faisant une gloire de professer la religion catholique et de défendre l'Église. Il écrivit donc à Clovis une lettre où il le félicite de la vigueur et de la volonté qu'il apporte dans le service de Dieu ; il lui donne le titre flatteur, honorable, vénéré, de *son heureux fils*, et par là il eut l'air de mettre les rois de France à la première place dans l'affection et la confiance de l'Église; il lui souhaite la victoire de ses ennemis, qui désormais seront aussi les ennemis de l'Église, et il l'appelle le ROI DES FRANCS, et par là il parut consacrer cette monarchie française qui devait briller de tant d'éclat dans le monde. La voici, du reste, cette importante lettre; on ne peut rien lire de plus touchant et de plus délicieux :

« Nous vous félicitons, très-glorieux fils, de ce que votre entrée dans la foi chrétienne concourt avec notre entrée dans le pontificat. Car la chaire de saint Pierre pourrait-elle ne pas tressaillir de joie, quand elle voit la plénitude des nations accourir vers elle, quand elle

Digitized by Google

voit le filet que ce Pêcheur d'hommes, ce Portier du ciel a reçu ordre de jeter, se remplir à travers les siècles ? C'est ce que nous avons voulu faire savoir à Votre Sérénité, par le prêtre Eumérius, afin que, connaissant la joie de votre père, vous croissiez en bonnes œuvres, vous mettiez le comble à notre consolation, vous soyez notre couronne, et que l'Église, votre mère, se réjouisse des progrès d'un si grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu. Glorieux et illustre fils, soyez donc la consolation de votre mère; soyez-lui, pour la soutenir, une colonne de fer. Car la charité d'un grand nombre se refroidit, et, par la ruse des méchants, notre barque est battue d'une furieuse tempête; mais nous espérons contre toute espérance, et nous louons le Seigneur de ce qu'il vous a tiré de la puissance des ténèbres pour donner à son Église, dans la personne d'un si grand prince, un protecteur capable de la défendre contre tous ses ennemis. Que le Dieu tout-puissant daigne aussi continuer de vous accorder à vous et à votre royaume sa céleste protection ! Qu'il ordonne à ses anges de vous garder dans toutes vos voies, et qu'il vous donne la victoire sur tous les ennemis qui vous entourent (*Épist. Anast. P. P. ad Clodov. Specileg*, tome V). »

Ces espérances du grand et saint pontife, dans la foi et la vaillance de la noble nation des Francs et de son chef, n'ont pas été trompées. Dès qu'il connut la foi catholique, Clovis l'aima et s'y dévoua de plein cœur : c'est lui qui construisit la plus ancienne basilique de Paris, et pour témoigner de son attachement au saint-siége, il la dédia aux princes des apôtres, saint Pierre et

Digitized by Google

saint Paul (1). Le jour de son baptême et de celui de ses compagnons d'armes fut le jour où la France et l'Église s'unirent à jamais, où leurs intérêts se mêlèrent ensemble, s'identifièrent à tel point, que dès lors les pertes et les gloires de l'une ont été les pertes et les gloires de l'autre; et que ni l'Église n'a pu, en quelque sorte, se passer de la France, ni la France de l'Église. En se faisant catholique, Clovis devint la main-forte de l'épiscopat et engagea son épée et celle de la France à la défense de l'Église. C'est en vertu de cet engagement que ses glorieux successeurs, les Charles-Martel, les Pépin (2), les Charlemagne, les Godefroi et les Tan-

(1) Voici à quelle occasion ce temple fut bâti, et où Clovis fit voir son grand zèle pour la vraie foi, et sa sainte épouse sa grande piété. Ayant été guéri miraculeusement d'une fièvre obstinée par les prières de saint Sévérin, abbé d'Agaune, il dit aux grands de sa cour et aux généraux de ses troupes : « Je « souffre avec grande peine que ces ariens (les Visigoths) occupent une partie « des Gaules; allons, avec le secours de Dieu, les vaincre et conquérir ce « pays. » Tous approuvèrent cette proposition, car tout ce qui entourait Clovis partageait son esprit de foi et son courage. Le jour après l'armée des Francs se mit en marche vers Poitiers, où Alaric se trouvait alors. Mais ne voulant pas entreprendre cette expédition pour la gloire de Dieu sans commencer par attirer sur elle les bénédictions de Dieu, Clovis donna des ordres pour bâtir une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul sur le tombeau de sainte Geneviève, décédée quelques années auparavant. Ce fut d'abord une chapelle en bois; ensuite Clovis, par le conseil de sainte Clotilde, la changea en un temple grand et magnifique, qu'il commença et que la sainte reine acheva après sa mort (*Grég. de Tours* et *Hicm.*).

(2) Ce Pépin, le premier grand monarque de la seconde race des rois de France, ne dut les vertus dont il illustra son règne, et sa dévotion et sa générosité envers le saint-siége, qu'aux conseils et aux inspirations de la vierge sainte Godoule, sa sœur, formée, elle, à son tour à la sainteté par sainte Gertrude, vierge, elle aussi, sa marraine et sa tante. La sainteté paraissait être devenue héréditaire alors dans les princesses françaises. Mais nous ne pouvons nous entretenir davantage sur ces saintes personnes de la cour de

Digitized by Google

crède ont combattu pour l'indépendance, pour la liberté et pour les domaines de l'Église, comme pour leur propre indépendance et pour leur propre liberté. Semblable à un enfant de bon cœur, mais trop vif, querelleur et mutin, qui, tout en se permettant des procédés un peu brusques, et même insolents envers sa mère, lui est cependant très-dévoué; et malheur à celui qui la touche! la France a quelquefois vexé, tracassé l'Église, mais elle lui a toujours été très-attachée; elle l'a assistée avec générosité, défendue avec enthousiasme contre les infidèles, les hérétiques, aussi bien que contre les empiétements des puissances allemandes.

Qu'on se souvienne encore que, comme on vient de le voir, grâce au zèle et à la vigilance des grands apôtres de la Gaule, tels que saint Irénée, saint Hilaire, saint Martin, saint Germain, saint Loup et saint Remi, les populations gallo-romaines étaient alors presque toutes chrétiennes, et même les seules que l'arianisme n'avait pas atteintes, mais qui s'étaient maintenues sincèrement catholiques; ce n'était donc que par le catholicisme qu'on pouvait obtenir leurs sympathies et qu'on pouvait les réunir, les fondre, et en former une grande et puissante nation. C'est ce qui arriva. Partout où les Francs catholiques portaient leurs armes, ils trouvèrent cités et peuples disposés à les recevoir et à se soumettre à leur empire (1).

France, pressés que nous sommes d'aller assister au spectacle de l'immense bien que des princesses de cette même cour ont fait en Espagne.

(1) Fleury aussi a fait la remarque que « depuis la conversion de Clovis les Francs étaient désirés partout et que tous désiraient de les avoir pour

Digitized by Google

« Voici donc, dit bien à propos ici M. Rohrbacher, « quel était, d'après ce que nous avons vu, le gouvernement du premier roi chrétien des Francs. Les « évêques, pasteurs et pères de leurs peuples, et alors « leur unique refuge, lui conseillèrent de gouverner « de manière à s'en faire aimer : protégeant les faibles, « soulageant les pauvres, rachetant les captifs, accueillant bien les étrangers. Clovis écoute des conseils aussi sages, qui deviennent ainsi les premiers « fondements du royaume de France. Sa bonne intelligence avec les évêques en rendit l'exécution facile et « durable. L'effet en fut prodigieux ! *Toutes les populations des Gaules gravitèrent dès lors à devenir France*, « et obligèrent, *par contre-coup, les Burgondes et les Visigoths* à devenir eux-mêmes plus *humains* (liv. 43). »

Ainsi la foi religieuse de Clovis fut le ciment de l'union politique de ces différents peuples et le principe de la nationalité française. On peut même dire que dès lors le catholicisme devint l'un des éléments essentiels de la nature française; en sorte que les mots *catholique* et *français* sont devenus synonymes, et que, par rapport à la religion, la France n'a jamais été, ne sera jamais, ne pourra jamais devenir hérétique ou protestante; mais elle sera à jamais catholique, ou rien.

---

maîtres (*livre* XXXIe, § 3). » Les évêques catholiques eux-mêmes partageaient cette sympathie des peuples : ce qui les fit persécuter et chasser de leurs siéges par les Visigoths qui leur reprochaient de *vouloir se soumettre aux Francs*. Saint Aprunculus, évêque de Langres, saint Quintien de Rhodes, saint Volusien de Tours et saint Vérus, son successeur, furent de ce nombre. C'est donc par le martyre que s'est cimentée l'alliance des Francs avec les évêques, de la France avec l'Église !

Digitized by Google

Après la conversion de son royal époux, sainte Clotilde parut redoubler son activité, son zèle et multiplier ses bons exemples, afin de faire régner dans cette cour à demi sauvage les plus belles vertus de l'Évangile. Sous sa sainte conduite et à son école, son unique fille, appelée Clotilde, elle aussi, comme sa mère, devint une sainte et même une martyre; car, mariée à Amalaric, roi des Visigoths, en Espagne, et tourmentée jusqu'au sang par son époux, arien fanatique, à se faire arienne, elle triomphe des horribles traitements de tous les jours qu'on lui faisait subir; et, loin de quitter elle-même le catholicisme, ce fut elle qui l'implanta dans cette cour hérétique, de manière que c'est de la *monarchie très-chrétienne de France* qu'est sortie la *monarchie apostolique d'Espagne*.

Formée à la même école de sainte Clotilde, la princesse Alboflède, sœur de Clovis, devint une sainte, elle aussi, presque en même temps qu'elle devint chrétienne; ne se contentant pas d'avoir renoncé au culte des idoles, elle renonça aussi aux idoles du monde. Elle ne voulut pas entendre parler de mariage, elle se consacra au Seigneur par les vœux solennels de virginité; et peu de temps après elle termina une vie d'ange par la mort d'une sainte. On trouve son panégyrique dans cette courte lettre que saint Remi écrivit au roi, pour le consoler de cette perte qui l'avait profondément affecté : « Je prends beaucoup de part, lui « dit-il, à la douleur que vous ressentez du décès de « votre sœur Alboflède, de glorieuse mémoire. Mais « sa sainte vie et la sainte mort qui l'a couronnée

Digitized by Google

« doivent faire notre consolation. Jésus-Christ lui a « fait la grâce de recevoir la bénédiction des vierges; « il ne faut point pleurer celle qui a été consacrée au « Seigneur et qui vient de recevoir dans le ciel la cou- « ronne de la virginité (*Labbe.*, tome IV). » Alboflède a été la première qui ait professé la virginité chrétienne à la cour de France, et qui y ait implanté cet esprit de chasteté qui, depuis la première sainte Clothide jusqu'à la dernière sainte Clotilde, sœur de Louis XVI; depuis Alboflède jusqu'à Élisabeth, sœur du même roi martyr, à de rares exceptions près, a rendu si grandes et si admirables les princesses des maisons royales de France, et qui est resté toujours debout comme une censure sévère, une protestation vivante et une espèce de compensation du libertinage des hommes.

Saint Remi, de son côté, en correspondance continuelle avec Clovis (*Voy.* les *Lettres de saint Remi à Clovis*, au tome I des *Conciles de la Gaule*), et faisant souvent le voyage de Reims à Paris, ne cessait pas, lui non plus, de travailler à inspirer au roi et à faire réaliser, par les actes de la royauté, les vrais principes du droit public chrétien. Il est vrai que Clovis ne renonça pas tout à fait aux actes de cette politique propre aux barbares, qui ne se fait pas scrupule de tuer de sa main ceux qu'elle croit le mériter, et de faire du meurtre un moyen de sûreté personnelle. Il est vrai qu'il a été cruel non pas vis-à-vis du peuple, mais vis-à-vis les membres de sa famille qui régnaient ailleurs. Il est vrai que ses enfants aussi, Clodomir, Clotaire et Childebert,

Digitized by Google

tout en professant et en honorant la vraie religion, ne la pratiquèrent pas toujours eux-mêmes; que chez eux la férocité et la perfidie du barbare l'emportaient souvent sur la justice et l'humanité du chrétien, et qu'ils souillèrent leurs mains du sang de leurs parents; mais effacer entièrement de ces races féroces l'élément barbare par l'élément chrétien, humaniser la brutalité et civiliser la barbarie, c'était une tâche immense et l'œuvre du temps. En attendant, la législation de Clovis, ainsi que celle de ses enfants, ne laisse presque rien à désirer au point de vue chrétien. C'est que, grâce aux efforts réunis de sainte Clotilde et de saint Remi, la royauté des Francs s'était pénétrée déjà de l'esprit chrétien, principe de toute justice et de toute civilisation, que le temps devait développer ensuite dans toutes ses conséquences par l'action de l'Église catholique, la seule règle vivante de la perfection des individus, des gouvernements et des nations. C'est ainsi que furent alors jetés en France les fondements de cette royauté chrétienne, si différente de la royauté païenne, de cette royauté chrétienne qui a fait des princes les pères des peuples, les protecteurs des faibles, les représentants de la justice, de la miséricorde et de la providence de Dieu sur la terre, et en même temps les enfants dévoués et les vaillants champions de l'Église.

Donc la conversion de Clovis, qui a fait de la France la première des nations chrétiennes et même des nations du monde, et la fille aînée de l'Église, a été un grand événement. Mais j'aime à le répéter, ce grand événement n'a été que l'œuvre d'une femme : c'est une

Digitized by Google

femme que Dieu a choisie pour l'accomplir. Saint Remi y a été certainement pour beaucoup, mais c'est sainte Clotilde qui l'avait commencé, qui le prépara de loin, en agissant sur l'âme de Clovis comme l'esprit de Dieu lui-même, avec une suavité forte et une force suave, avec un dévouement qui ne refuse rien et une énergie de volonté qui triomphe de tout; c'est sainte Clotilde qui appela, qui, pour une si grande œuvre, s'associa le grand archevêque de Reims, qui lui fraya le chemin, qui lui fournit les moyens, qui en comprit les vues et qui en seconda les efforts. Conséquemment, en dernière analyse, la France n'est la France que grâce à la piété éclairée, au dévouement, au zèle d'une femme catholique, et c'est à une femme catholique qu'elle doit les premiers éléments de sa grandeur, de sa force et de sa gloire.

§ 35. Sainte Radégonde, épouse de Clotaire I. — Sa piété à la cour. — Sa retraite et sa consécration à Dieu par le vœu de chasteté. — Renfermée dans un couvent, elle n'en a pas moins rendu de grands services à l'État. — Prodige de sa pénitence, de son humilité et de sa piété. — Célébrité du monastère de Poitiers fondé par elle. — Le poëte Fortunat lui doit le développement de son talent et sa sanctification. — Grand bien qu'elle a fait à l'Église. — Son touchant testament et sa mort.

La deuxième de ces saintes et grandes reines de France qui ont fait tant de bien à l'Église et à la nationalité française a été sainte Radégonde, princesse royale de la Thuringe, mais païenne, que Clotaire Ier, qui l'avait faite prisonnière, fit instruire dans la religion chrétienne. Régénérée par le baptême, elle se pénétra si bien de l'esprit du christianisme, qu'elle ne voulut d'autre époux que Jésus-Christ. Ce

Digitized by Google

pieux désir ne la quitta jamais, pas même lorsqu'elle fut obligée d'accepter la main du roi son geôlier. C'était une princesse d'un grand esprit et d'une rare beauté; mais sa prudence et sa piété étaient au-dessus de tout éloge, et les charmes de ses vertus, bien plus que ceux de sa figure, en faisaient l'admiration et le bonheur de son brutal mari autant que de toute la cour.

Ses plus chères délices étaient d'aller servir les malades dans l'hôpital qu'elle avait fondé à Athies, où elle avait été élevée. Ennemie du luxe et de la parure, elle croyait perdu tout ce qu'elle ne donnait pas aux pauvres. Elle se levait souvent la nuit pour vaquer à la prière. Ses habits de reine cachaient un rude cilice d'anachorète, qui couvrait ses chairs innocentes; et même, à la table du roi, elle trouvait le moyen de pratiquer l'abstinence la plus rigoureuse. Clotaire qui, malgré l'affreux désordre de ses mœurs, ses mariages incestueux et ses concubines, l'aimait passionnément, disait souvent : « Ce n'est pas une reine que j'ai épousée dans cette femme, mais une religieuse. » Cependant cette religieuse n'en était pas moins une reine parfaite, ne se préoccupait pas moins d'arrêter les excès de tout genre du roi, de lui inspirer des sentiments chrétiens pour son peuple et de le rappeler aux devoirs de la justice, aux actes de la clémence, au respect pour la religion. C'est par son influence que le roi prit saint Éloi pour son ministre des finances, et saint Ouen pour son chancelier. Le bien qui se faisait alors à la cour ne venait que d'elle, et le mal qui ne s'y faisait pas n'était empêché

Digitized by Google

que par elle. On l'aurait dit un ange chargé de garder et de réprimer un démon. Mais insistant toujours pour obtenir le consentement royal de se retirer de la cour, pour se consacrer à Dieu, Clotaire finit par le lui accorder.

Heureuse d'avoir obtenu ce qu'elle avait tant désiré, elle se rendit à l'église, y offrit sur l'hôtel les habits royaux qu'elle venait de quitter, et rompant en morceaux un magnifique cercle d'or, le distribua aux pauvres. Ensuite elle se mit à visiter les grands saints de l'époque, pour apprendre d'eux à marcher dans les voies de la plus haute perfection, et les sanctuaires les plus célèbres de la Gaule, entre autres le tombeau de saint Martin, où elle offrit tout ce qui lui restait de précieux (*Act.* 55, 13, *Aug.*). Quand elle eut satisfait à sa dévotion, elle se retira dans une terre que le roi lui avait donnée, sur les confins de la Touraine, près de Noyon, avec un grand nombre de jeunes vierges qu'elle s'était associées, et pria saint Médard de lui donner le voile des religieuses.

On se rendit à l'église, et comme saint Médard hésitait, Radégonde entre dans la sacristie, se revêtit elle-même de l'habit religieux, revient à l'autel et se prosternant aux pieds du saint évêque lui dit : « Si vous différez davantage de m'accorder la consécration que je vous demande, vous donnerez à voir que vous craignez plus les hommes que Dieu. » Il n'y avait pas moyen de résister à une décision si ferme et si arrêtée. Malgré donc l'opposition des seigneurs francs présents à cette scène, saint Médard lui permit de prononcer ses vœux,

Digitized by Google

lui donna le voile, et en lui imposant les mains l'ordonna diaconesse de son église.

Retirée tout à fait du monde, sainte Radégonde n'en continua pas moins à faire du bien au monde, à rendre les plus grands services à l'État et à la religion. Tandis que la trop fameuse Frédégonde, telle que le démon de la discorde, soufflait la haine et la guerre entre les rois et les royaumes, sainte Radégonde, telle que l'ange de la paix, mettait tout en œuvre pour les réconcilier; leur écrivait les lettres les plus pressantes et faisait pour cela des jeûnes et des prières; et si elle ne put pas toujours empêcher la guerre, elle y réussit du moins quelquefois. D'ailleurs, le seul exemple de sa vie dut adoucir ces caractères farouches mais chrétiens (ROHRBACHER, *liv.* 15).

Bientôt elle fonda un grand monastère à Poitiers, où elle s'adonna à la pénitence de manière à faire envie aux plus rigides solitaires. Le cilice, qu'elle avait pris étant encore à la cour, ne la quittait jamais. Tous les ans elle passait le carême enfermée dans une cellule, ne mangeant que deux fois par semaine, et encore ce n'était que du pain et des légumes. Le poëte Fortunat, qui était aumônier du couvent, nous dit qu'il n'y avait que l'esprit qui vivait en elle, et que la chair était en elle entièrement morte. La fille et l'épouse des rois ne couchait que sur la cendre, et tandis que ses religieuses dormaient, elle se levait pour nettoyer leurs souliers et pour exécuter les plus abjects services de la maison, comme si elle en eût été la dernière servante. La qualité de supérieure de la sainte communauté qu'elle avait

Digitized by Google

créée lui appartenait de plein droit; elle n'en voulut pas, en disant : « Je n'ai pas quitté la cour pour venir régner dans le cloître. » Ainsi elle fit élire à sa place, pour supérieure du couvent, l'illustre sainte Agnès. Lorsqu'on l'exhortait à mitiger ses rigueurs et à avoir des égards pour son existence délabrée, elle répondait : « Je ne suis pas venue ici pour faire bonne chère, mais « pour faire pénitence. » Des droits que les titres de reine et de fondatrice lui donnaient, elle ne conserva que celui de servir toutes ses saintes filles spirituelles, malgré elles. C'étaient les plus nobles vierges du royaume, que la renommée de sainte Radégonde avait attirées autour d'elle. Il s'y trouva quatre filles de rois en même temps; et sous la conduite et en présence de l'admirable vie de leur sainte mère, toutes ces religieuses rivalisaient entre elles de zèle dans la pratique des plus sublimes vertus. Elles employaient au service des pauvres tout le temps qu'elles ne passaient pas à prier et à méditer, de manière que le monastère de Poitiers devint, après le tombeau de saint Martin, le sanctuaire le plus célèbre de la Gaule, dont les exemples réagissaient dans l'esprit des peuples, et même des princes et des rois, pour leur inspirer de la honte pour leurs excès et le désir de les effacer par de grandes expiations.

Sainte Radégonde avait une dévotion toute particulière pour les saintes reliques; mais surtout elle se mourait d'envie depuis longtemps d'avoir quelque parcelle de la vraie Croix du Sauveur. Elle expédia pour cela des clercs à Constantinople, et l'empereur Justin II lui envoya un morceau de cet instrument pré-

Digitized by Google

cieux de la rédemption du monde, orné de pierreries. Saint Eupronius, évêque de Tours, à qui sainte Radégonde fit part de l'acquisition de ce trésor, se rendit à Poitiers pour en faire la translation dans le monastère de la sainte; ce fut à cette occasion qu'il prit le nom de *monastère de la Sainte-Croix*. Ce fut aussi pour cette solennité que Fortunat composa, à l'instance de sainte Radégonde, la belle hymne *Vexille regis prodeunt*, que l'Église chante encore en l'honneur de la Croix. Ainsi c'est à cette femme que nous devons cette magnifique pièce de poésie lyrique chrétienne, qui vaut bien les plus remarquables pièces de poésie lyrique païenne. Fortunat était d'abord le secrétaire de sainte Radégonde et l'intendant du couvent, et ce n'est que quand il eut été ordonné prêtre qu'il devint son aumônier et son chapelain. C'est sainte Radégonde qui l'engagea, ainsi que saint Grégoire de Tours, à n'écrire désormais que pour la gloire de Dieu et de ses saints, et c'est, édifié par les exemples d'une si grande sainte, qu'il appelait « sa mère, » et de sainte Agnès, qu'il appelait « sa sœur, » qu'il se sanctifia lui-même et devint ensuite évêque de Poitiers, où il est honoré comme saint.

Du fond de sa retraite, sainte Radégonde ne veillait pas moins sur les dangers de la religion et de ses ministres, et lorsque cette horrible femme de Frédégonde, devant laquelle le lâche Chilpéric, son prétendu époux, ne savait que trembler, à l'aide de deux indignes ecclésiastiques ses amants, dont elle avait réussi à faire deux évêques, se mit à persécuter les plus saints prélats; ce fut sainte Radégonde qui en prit la défense et

Digitized by Google

la protection, et qui les sauva des fureurs de la nouvelle Hérodiade. Du reste, pour se convaincre du bien immense que cette incomparable femme fit à la religion, on n'a qu'à consulter la lettre magnifique que lui adressèrent les Pères du concile de Tours. Voici ce qui, entre autres choses, est dit dans cette lettre : « Nous nous réjouissons, très-révérende fille, de voir « revivre en vous, par la faveur divine, cet exemple « de la dilection d'en haut ; car *la foi renaît florissante « pas les efforts de votre amour ;* et ce qu'avait attiédi le « froid hiver de la vieillesse du siècle *se réchauffe par « l'ardeur de votre âme fervente.* Mais comme vous êtes « venue à peu près des lieux d'où nous est arrivé saint « Martin, ce n'est pas merveille si on vous voit *imiter « dans vos œuvres son exemple et ses traces. Brillante de « la lumière de ses doctrines, vous remplissez d'une céleste « clarté les cœurs de ceux* qui *vous écoutent.* Les âmes « des jeunes vierges, attirées à vous, et embrasées des « étincelles du feu divin, se hâtent avidement de venir « s'abreuver dans votre sein de l'amour de Jésus-« Christ (BUSSIÈRE, *Hist. de S. Radég.*). »

Voyant approcher sa fin, sainte Radégonde adressa une lettre circulaire aux évêques, où elle leur recommande ce qu'elle avait de plus cher au monde, son monastère, qu'elle dit avoir placé sous la protection de saint Hilaire et de saint Martin, et prie son propre évêque de ne la faire enterrer qu'au milieu de ses religieuses dans l'église qu'elle avait commencé à faire bâtir en l'honneur de la sainte Vierge. Cette lettre, qui fut comme son testament, est signée par ses simples et

Digitized by Google

touchants mots : *Radégonde, pécheresse.* Saint Grégoire de Tours ayant été invité à en faire les funérailles, en l'absence de l'évêque de Poitiers, nous assure « d'avoir trouvé le corps de la sainte exposé dans un cercueil ouvert; que son visage surpassait en beauté les lis et les roses, et qu'en la regardant, il n'aurait pu croire qu'elle fût morte, s'il n'avait entendu ses religieuses désolées se lamentant comme si chacune d'elles eût perdu sa propre mère (*Lib.* 9). » Son tombeau devint, lui aussi, un sanctuaire célèbre par les prodiges que Dieu y opérait, particulièrement dans les temps de calamités publiques qui affligeaient les Francs. Ainsi, sainte Radégonde continua, même après sa mort, à être ce qu'elle avait été pendant toute sa vie, la grande protectrice et la vraie reine de ses peuples!

§ 36. Profonde humilité de sainte Bathilde avant de devenir reine de France. — Sa vie sainte à la cour, très-avantageuse à l'État. — Sa régence, l'un des règnes les plus heureux pour l'Église et pour le pays. — Le monastère de Corbie, fondé par elle pour répandre l'instruction et la science dans le royaume. — Sainte Bathilde est la première des souveraines chrétiennes qui ait aboli l'esclavage et qui ait proclamé le principe QUE TOUT CHRÉTIEN EST LIBRE, principe qui fait la gloire de la France. — Les peuples ne perdent rien à être gouvernés par de saintes femmes.

Sainte Bathilde a été la troisième des saintes reines qui ont illustré le trône de France. Elle était née d'une des plus nobles familles de la Grande-Bretagne; mais, durant la guerre des Francs avec cette contrée, ayant été faite prisonnière et conduite dans la Gaule, elle fut vendue comme esclave à Erchinoald, grand maître du palais du roi de Neustrie, qui, touché de sa sagesse, de sa modestie et de sa fervente piété, la prit en grande estime, la considéra comme une de ses filles, et lui

Digitized by Google

donna l'office de lui verser à boire. Cette distinction, loin de l'enorgueillir, ne la rendit que plus humble envers ses compagnes de captivité. Placée à leur tête par la volonté de son maître, elle s'abaissait à leurs pieds par sa propre volonté, jusqu'à les servir à table, nettoyer leurs chaussures et préparer leurs vêtements. Sainte Bathilde aurait désiré rester vierge; mais Dieu, qui l'avait destinée à faire un grand bien sur un grand théâtre, disposa que le roi Clovis II, enchanté de ses hautes qualités, en fît son épouse. Devenue reine, elle n'usa du pouvoir que sa nouvelle position lui donnait que pour soulager tous les malheurs et soutenir les droits de l'Église. Elle respectait et chérissait les évêques comme ses pères, les religieux comme ses frères, les pauvres comme ses enfants. Pour l'aider dans la distribution des secours qu'elle prodiguait à toute espèce d'infortune, le roi lui donna, pour son aumônier particulier, saint Genès, alors abbé, et puis archevêque de Lyon. Avec le secours d'un si saint homme, on conçoit ce qu'a pu faire une femme si sainte et si haut placée. C'était la vengeresse de toutes les injustices, la protectrice de tous les opprimés, la providence visible de tous les malheureux. A la mort de son royal époux, ayant été chargée de la régence du royaume et de la tutelle de ses trois enfants, dont le premier n'avait que cinq ans, elle soutint cette double charge avec tant de sagesse et de capacité, que même les grands, même les hommes d'État ne purent que l'admirer et la respecter. Ses conseillers intimes étaient les évêques, particulièrement saint Éloi, saint Ouen et saint Léger.

Digitized by Google

Il n'est donc pas étonnant qu'en prenant pareillement à cœur l'intérêt de l'Église et celui de l'État, elle ait réussi d'un côté à bannir la simonie qui déshonorait alors l'Église de France, et de l'autre, à abolir les exactions et les impôts qui écrasaient le peuple. En même temps, la sainte reine multipliait les hôpitaux, fondait des abbayes, relevait les monastères. Le fameux monastère de Chelles lui doit son origine. C'était une maison royale, à quatre lieues de Paris, où sainte Clotilde, qui l'avait précédée dans la dignité royale aussi bien que dans la sainteté, avait établi une maison de filles en l'honneur de saint Georges, qui était tombé en ruine. Mais la plus importante de ses fondations, c'est le monastère de Corbie, devenu ensuite si célèbre dans toute la France, où cette grande reine, aussi zélée pour la propagation de la science que pour l'affermissement de la foi, établit, sous des maîtres habiles, qu'elle appelait de tous les côtés, l'enseignement de toute science et de toute littérature, et qui, après le fameux monastère de Lerins, fut un foyer de lumières et une véritable université de France. Enfin, la régence de cette femme fut un des règnes les plus heureux et les plus brillants de la France, et qui renouvela les gloires et les merveilles du règne de sainte Pulchérie. Jamais souverain ne s'est tant préoccupé du bonheur de ses peuples au point de vue religieux, scientifique et politique. Mais sa plus grande gloire, dont on ne lui a pas assez tenu compte, c'est que, femme, en puisant son amour et son respect pour l'homme dans l'esprit de l'Évangile, et non pas dans les froids enseignements

Digitized by Google

d'une philosophie menteuse, elle ait fait ce qu'aucun homme avant elle n'avait jamais pensé à faire : elle abolit en France l'*esclavage*, qui y subsistait encore, et fut le premier souverain chrétien qui proclama ce principe de droit public français, qui fait la plus grande gloire de la France : *que le chrétien ne peut pas être esclave de qui que ce soit, et que tout esclave devient libre en mettant le pied sur le sol français* (FELLER, *art. sainte Bathilde*). Ainsi les peuples ne risquent rien à être gouvernés par une sainte femme, lors même qu'elle est assez *superstitieuse* pour ne prendre pour conseillers que des évêques!

§ 37. Portrait de saint Louis, et son éloge par Voltaire. — Ce grand saint et grand roi a été l'œuvre de Blanche de Castille, sa mère, la quatrième des saintes reines de France. — Merveilles de son gouvernement pendant la minorité de son fils et pendant son absence pour la première croisade. — Maxime qu'elle rappelait souvent à son fils pour le former à la sainteté. — Les mères de famille feraient bien de ne pas l'oublier.

Toutes les gloires de la quatrième grande reine de France se résument dans ces mots : *Elle eut saint Louis pour son fils*. C'est Blanche de Castille, dont nous allons tracer le portrait, en en empruntant avec plaisir les principaux traits à l'auteur récent d'un petit, mais grave et élégant écrit touchant saint Louis. « Par-dessus toutes les autres, dit-il, la monarchie française est riche en individualités puissantes. Elle a eu sous la couronne des héros, des législateurs, des génies, des conquérants, de grands politiques, qui, tour à tour, ont soutenu ou apaisé le monde. Mais saint Louis fut la plus haute personnification de la vertu, de l'héroïsme, de la piété sur le trône. En lui se rencontre, en lui brille un

Digitized by Google

assemblage de qualités qui semblent s'exclure, et qu'il ne fut donné à aucun autre prince de réunir. Quel charme sérieux répand sur l'histoire cette figure martiale et pieuse à la fois, grave et douce, mystique comme le moyen âge (*Saint Louis à Sens*, par M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES) ! » Voltaire lui-même, dans un passage où le bonheur de l'expression le dispute à la vérité de la pensée, a fait du règne et du caractère de saint Louis l'appréciation que voici : « Louis IX, dit-il, « paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si « elle avait pu l'être ; il a rendu la France triomphante « et policée, et il a été en tout le modèle des hommes. « Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta « pas les vertus royales ; sa libéralité ne dérobait pas à « une sage économie ; il sut accorder une politique « profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il « le seul souverain qui mérita cette louange. Prudent « et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats, « sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait « jamais été que malheureux, il n'est guère donné à « l'homme de pousser la vertu plus loin. » Voilà ce qu'a écrit Voltaire de saint Louis ; et certes on a eu raison de dire *que le plus grand des miracles de saint Louis est celui-ci, d'avoir obligé Voltaire lui-même de lui rendre cette éclatante justice.*

Or ce grand saint et grand roi, le modèle le plus accompli des rois saints et grands, ne doit qu'à Blanche, sa mère, ce qu'il a été. M. le baron Chaillou a dit encore ceci : « Saint Louis a retenu du moyen âge, en le fermant, l'obéissance sans bornes, presque inintelligible

Digitized by Google

aujourd'hui, du fils pour sa mère. Devant elle, le chevalier, l'époux, le père, le roi disparaissent; il ne reste que le fils. » C'était bien naturel, ajoutons-nous, puisqu'il sentait bien qu'il devait tout à sa mère! « Aussi Louis IX, dit encore le même auteur, demeure inséparable de sa mère dans la mémoire des hommes. C'est elle encore qui s'associa aux meilleurs actes de son règne. On peut dire qu'ils se sont immortalisés l'un par l'autre. Aux vertus du fils la mère doit sa gloire sur la terre, à la sagesse de la mère le fils doit sa sainteté dans le ciel... N'ayant que quatorze ans, Blanche épousa Louis VIII, qui avait le même âge. Elle unissait à une rare beauté un esprit supérieur, infiniment de grâce. Douée d'une haute raison, pleine de mesure et de tact, elle avait su exercer un utile et grand ascendant sur son mari, et l'on raconte que Philippe-Auguste lui-même, son beau-père, dans plus d'une circonstance importante, ne dédaigna pas de prendre ses conseils. Chose rare, même sur le trône, son union avec Louis VIII ne fut jamais altérée par le plus léger nuage, et les historiens ont remarqué que, pendant vingt-six ans qu'elle dura, ils ne se séparèrent pas un seul instant. » Tout cela est d'une rigoureuse vérité historique. Aussi nous avons le droit de nous étonner que le même auteur ait fait suivre cet éloge de la reine Blanche d'un passage de Joinville qui le détruit et qui fait de cette grande matrone une petite femme jalouse de sa bru, et de saint Louis un imbécile. Quoiqu'elle ne soit pas partout vénérée comme sainte, Blanche mériterait de l'être. Elle a eu des calomniateurs de sa conduite; — et quel

Digitized by Google

est le grand personnage qui n'en ait pas eu ?—mais de grands écrivains, s'appuyant sur des faits incontestables, l'ont pleinement justifiée. C'est, du reste, ce qu'a fait M. le baron Chaillou lui-même, en ajoutant ceci : « Louis VIII meurt. Blanche de Castille est veuve, et le roi, avant de cesser de vivre, l'a nommée régente. Régente ! plus que reine ! être le roi et la reine tout ensemble ! C'était une tâche immense pour une femme ; elle eût été écrasante pour un homme, tel ferme qu'il fût, à cette époque de convulsion et de trouble. Blanche de Castille l'accepta. Le dévouement pouvait passer pour de l'intrépidité. A peine saint Louis échappait-il aux faiblesses de l'enfance, que sa mère s'empressa de montrer en lui le roi de France. Elle savait l'inspirer dans les conseils ; il y prenait la parole, et déjà il semblait commander les armées ; au moins Blanche le plaçait-elle à leur tête. Tout en retenant l'autorité, on eût cru qu'elle l'abandonnait à son fils : conduite habile, qui initiait le jeune roi aux affaires et préparait les peuples à lui obéir ! Toutes les minorités sont difficiles à traverser. Les régences des femmes ont rencontré, en France surtout, de fortes oppositions. Qu'on imagine quels devaient être les embarras suscités à la régence de la reine Blanche, d'ailleurs étrangère ! Nouveau grief ! Qu'on se reporte au commencement du treizième siècle, époque où la féodalité était encore si vivace ; qu'on songe enfin à cette foule de grands vassaux indépendants de la couronne, et cherchant par des guerres incessantes à dénier sa suprématie, à méconnaître les droits de suzeraineté, et alors on comprendra combien d'ef-

Digitized by Google

forts, d'habileté, de souplesse, de fermeté il fallait à Blanche de Castille pour conserver, pour agrandir le pouvoir royal qu'elle remit à son fils âgé de vingt et un ans, et déclaré majeur en 1236!... N'est-ce pas un spectacle sublime et touchant de suivre à travers ces époques sombres, pleines de rivalités farouches, cette reine vigilante, dont la main ne quitte jamais la main de son fils, comme une mère qui aurait à traverser avec son enfant, au milieu de la nuit, une forêt dangereuse? »

En effet, Blanche sut dissiper les ligues que les grands vassaux de la couronne avaient formées contre l'autorité royale. Elle continua la guerre contre les Albigeois, et unit les terres de la maison de Toulouse à la couronne de France. Elle contraignit le duc de Bretagne, qui s'était révolté, à rentrer dans le devoir. Lorsqu'il s'agit de donner au jeune roi une épouse digne de lui, le grand archevêque de Sens, Gauthier, reçut cette instruction sévère de la part de la reine Blanche : *De ne faire pour son fils la demande formelle de la main de Marguerite, fille de Bérenger, comte de Provence, qu'après avoir bien étudié la jeune princesse, et s'être bien assuré de la solidité de ses principes, de la pureté de ses mœurs, de la bonté de son caractère et de la sincérité de sa religion.* Ainsi cette mère vraiment sage, parce qu'elle était profondément chrétienne, devant marier son fils, se préoccupa de lui donner moins une princesse riche et puissante qu'une princesse sage et vertueuse!

Créée une seconde fois régente du royaume, à l'occasion de la première expédition de saint Louis pour la Terre-Sainte, elle s'acquitta des fonctions de cette

Digitized by Google

charge, que des circonstances nouvelles rendaient plus difficiles, avec le plus éclatant succès. En France par le corps, mais par son cœur en Orient, suivant son saint et héroïque fils, engagé dans une entreprise si grande et si périlleuse, elle parut se multiplier elle-même. Tout entière aux soins du gouvernement intérieur d'un grand royaume, pour y faire régner la justice, l'ordre et la paix, elle était tout entière aussi à la grande lutte entre la Croix et le Croissant, que saint Louis, le grand capitaine de la chrétienté, soutenait dans une contrée si éloignée; et il est impossible de se faire idée de la sagesse, de la prévoyance, de l'activité que Blanche déploya alors, pendant cinq ans, afin de pouvoir, sans vexer, sans pressurer le peuple, envoyer en Orient des secours toujours nouveaux en argent, en armes, en soldats, et pourvoir aux plus petits détails, et à ce que rien ne manquât, de la part de la France, pour assurer le succès d'une expédition sans exemple dans l'histoire, et où la gloire du nom chrétien était aussi bien engagée que la gloire du nom français.

Enfin, après sainte Pulchérie, jamais princesse n'a, mieux que la reine Blanche, réuni tous les talents de l'homme d'État à la pratique de toutes les vertus du christianisme et de la plus sincère et fervente piété; jamais prince n'a su mieux qu'elle gouverner un grand empire. Mais n'eût-elle rien fait de tout cela, elle n'en serait pas moins l'une des plus splendides figures de l'histoire moderne pour avoir, nous le répétons, si bien élevé son fils, qu'elle en fit à la fois un grand saint et un grand roi et la gloire la plus brillante et la plus pure de la

Digitized by Google

royauté chrétienne. Mais que les hommes politiques se rappellent que le grand ministre de la reine Blanche, son conseiller, le dépositaire de toute sa confiance et l'exécuteur de ses missions les plus importantes et les plus délicates, ce fut le savant et zélé Gaultier-Cornu, archevêque de Sens, à qui Guillaume le Breton, dans sa Philippide, a adressé cet éloge : « Tant que ton pou-« voir s'exerça, ô Gaultier, la fraude se cacha, la paix « fut grande et l'honnêteté régna. » Que les mères de famille n'oublient pas que pour imprimer profondément dans l'âme de son fils l'horreur du mal et l'exacte observance de la loi de Dieu et de la religion, Blanche lui répétait souvent : « *Mon fils, j'aime mieux vous voir mort que l'âme souillée d'un péché mortel.* » Ainsi voici une grande reine qui ne s'est pas mal trouvée, ni son peuple, ni son fils non plus, d'avoir eu des évêques pour conseillers, et d'avoir pris la religion pour base de l'éducation de son fils et pour règle de sa politique et de son gouvernement.

§ 38. Deux princesses françaises en Espagne, convertissant leurs maris au christianisme — Indégonde, et son époux saint Herménégilde. — Rigonthe et son mari Reccarède, réussissant à convertir tout le royaume à la vraie foi. — Concile de Tolède, dans lequel ces saints époux proclament la foi catholique loi fondamentale de l'État. — La monarchie catholique d'Espagne et la nationalité espagnole, formées par l'action des femmes, sous l'influence et sur le modèle de la monarchie et de la nationalité chrétiennes de France. — Sainte Élisabeth, reine de Portugal.

L'un des titres les plus glorieux pour la France est celui de *fille aînée de l'Église;* mais ce n'est pas parce que la France a été le premier pays du monde, converti au christianisme; mais c'est parce que la royauté catholique, unie à l'Église et dévouée à l'Église, ne s'est

Digitized by Google

établie, pour la première fois, qu'en France, et que c'est de la France et par la France qu'elle s'est ensuite propagée et établie dans le reste de l'Europe. Mais on n'a pas assez remarqué que la France n'a exercé, que par les femmes, même cette grande et importante mission.

La monarchie catholique de l'Espagne, d'abord, n'y a été fondée que par le sang du roi saint Herménégilde et par le zèle et la profonde piété du roi Reccarède, son frère. Mais ayant perdu, étant encore enfant, leur sainte mère, Herménégilde et Reccarède étaient restés au pouvoir de Lévégilde, leur père, arien obstiné, et partant, quoique fils d'une grande catholique, sainte Théodosie, la sœur de saint Léandre de Séville, ils avaient été élevés dans l'arianisme. Il est vrai que, d'après saint Grégoire le Grand, c'est saint Léandre, leur oncle, qui instruisit ensuite ces deux frères dans la religion catholique et qui les réconcilia avec l'Église; mais il est vrai aussi qu'ils n'ont été convertis et sanctifiés que par leurs épouses respectives, que ces deux épouses n'ont été que *deux princesses françaises*, et que ce sont elles qui ont apporté en Espagne les idées, les principes, les sentiments et les institutions de la monarchie catholique que sainte Clotilde avait établie en France.

La femme de saint Herménégilde a été Indégonde, fille de Sigisbert d'Austrasie. Élevée dans cette cour de France, elle était aussi fervente catholique que sa belle-mère Gosvinde, la seconde femme de Lévégilde, était arienne forcenée. A peine arrivée en Espagne, Indégonde

Digitized by Google

commença donc à être tourmentée par Gosvinde, afin de consentir *à se faire rebaptiser* et à professer l'arianisme. Mais la jeune princesse résistait toujours en disant courageusement : « Il me suffit d'avoir été purifiée « une fois du péché originel par le baptême, et d'avoir « confessé *la très-sainte Trinité dans une parfaite éga-* « *lité des divines personnes*. Je proteste croire ce mys- « tère de tout mon cœur, et jamais je ne m'écarterai « de cette croyance. » Cette fermeté catholique de la jeune princesse mettant en fureur sa persécutrice, celle-ci la prenait par les cheveux, la jetait par terre, la frappait longtemps à coups de pieds et la mettait en sang. Ainsi Indégonde a été vraiment *rebaptisée ;* mais non pas dans l'eau, par le prêtre arien, pour en faire une apostate, mais dans son propre sang, par sa belle-mère qui s'était faite son bourreau, et qui fit d'elle une martyre.

Pénétrée de tels sentiments pour la foi catholique, on imagine bien qu'elle mit tout en œuvre pour y ramener son royal époux. Celui-ci résista longtemps ; mais enfin, avec le secours de saint Léandre, Indégonde réussit à en triompher, et Herménégilde se fit catholique. Cette glorieuse conquête d'Indégonde excita la colère de son père qui, poussé par Gosvinde, sa triste femme, exila de l'Espagne Indégonde et saint Léandre, et entreprit la guerre contre son propre fils Herménégilde, roi de Séville, décidé à le perdre, à moins qu'il n'eût apostasié. Le sort des armes, Dieu l'ayant ainsi disposé pour sa plus grande gloire, ne fut pas favorable à saint Herménégilde. Trahi par les Grecs et délaissé

Digitized by Google

par les Romains, ce prince tomba dans les mains de son dénaturé père et fut jeté en prison, où des évêques ariens, envoyés par Lévégilde, essayèrent, moins par des raisons que par d'horribles menaces, de le ramener à leur secte. Mais les exhortations et les exemples de sa sainte épouse, qu'il avait vue de ses propres yeux soutenir, avec tant de courage, les plus rudes combats pour la foi, avaient fait une impression trop profonde dans sa belle âme pour que les menaces d'une mort certaine aient pu même l'ébranler dans sa résolution de demeurer constant dans la confession de la vraie religion. Pour une si belle cause, il reçut donc, avec calme et même avec bonheur, la mort par l'ordre brutal de celui qui lui avait donné la vie, et Indégonde eut la joie d'apprendre que, martyre elle-même, elle avait contribué à faire de son époux un martyr (Greg. Turon., *lib.* 9. S. Greg. Mag. *Dial., lib.* 3).

Le sang de saint Herménégilde, comme il en est du sang de tous les martyrs, fut une semence de nouveaux chrétiens sur le sol d'Espagne, qui en fut trempé. Il paraît qu'il a obtenu la conversion de toute sa race, à commencer par la conversion de celui même qui l'avait répandu. Lévégilde avait à peine achevé l'horrible crime d'avoir tué son fils, qu'il en fut effrayé, honteux; il pleura, en larmes de sang, le saint martyr; et bien plus il pleura sur lui-même, qui en avait été le bourreau; et, d'après quelques historiens, il aurait abjuré l'arianisme et il serait mort catholique. Ce qui est certain, d'après saint Grégoire le Grand, qui avait appris le fait par son grand ami saint Léandre, c'est que « Lévégilde

Digitized by Google

« fit rappeler saint Léandre, son beau-frère, qu'il lui « recommanda, en mourant, son fils Reccarède, et qu'il « le supplia de vouloir bien le convertir au catholicisme « (S. Greg. M., *loc. cit.*). »

Mais Reccarède avait épousé déjà une princesse française ; c'était Rigonthe ou Bado, que Chilpéric, roi de la Neustrie ou de Soissons, avait eue d'Audovère, sa femme légitime, et que, sur une intrigue ourdie par l'horrible Frédégonde, il avait reléguée dans un monastère. Quoique fille de Chilpéric, que Grégoire de Tours appelle « le Néron et l'Hérode de son temps, » Rigonthe avait hérité de la foi et de la piété de sa mère. Mariée donc à Reccarède, sa première pensée et ses premiers soins furent d'attirer son jeune époux à la foi de la France, au catholicisme, et elle y réussit. Ainsi saint Léandre, que Lévégilde avait chargé de convertir Reccarède à cette même foi, n'eut presque autre chose à faire qu'à achever son instruction, l'oindre du saint chrême et le faire entrer dans le bercail de l'Église. Mais Bado ne fit pas de son Reccarède seulement un catholique ; en marchant sur les traces glorieuses de son illustre aïeule, sainte Clotilde, elle en fit aussi l'apôtre de son peuple et le fondateur de la monarchie catholique en Espagne, comme Clovis l'avait été en France.

En effet, à peine devenu catholique, et toujours sur les inspirations de son épouse, Reccarède commença par faire une loi qu'aucun hérétique ne pouvait être admis à servir dans l'armée ni dans les charges publiques de l'État. Ensuite il assembla autour de lui tous

Digitized by Google

les évêques ariens de ses domaines et leur parla avec tant de sagesse, de force et d'onction qu'ils n'hésitèrent pas un instant à se rendre bien plus à ses raisons qu'à son autorité, et qu'ils déclarèrent vouloir se réunir à la vraie Église avec les peuples qu'ils avaient égarés. Il envoya la nouvelle de sa conversion dans la province narbonnaise, qui était aussi sous sa domination, et les hérétiques, qui s'y trouvaient en grand nombre, ne tardèrent pas non plus à suivre son exemple. Ainsi, en moins d'une année, tous les Visigoths furent convertis à la foi catholique. Les Suèves habitant la Galice y avaient été déjà ramenés par Chararic, leur roi; mais toujours *par l'influence de la France;* car ce ne fut qu'après avoir obtenu la guérison de son unique fils d'une maladie désespérée, par l'application des reliques de saint Martin de Tours, que Chararic lui fit ériger une église, abolit l'arianisme dans ses États et fit une loi portant qu'on n'y professerait d'autre foi que celle du grand apôtre thaumaturge de la Gaule qui, par ce moyen, le devint aussi de toute la partie occidentale de la péninsule hibérienne. Ainsi Reccarède, qui avait aussi réuni à sa couronne cette grande province, n'eut qu'à y faire relever les catholiques, abattus par la persécution que leur avait faite son père, et réparer les dégâts que cette persécution y avait causés. Le commencement du règne de Reccarède en Espagne a donc été la fin de l'hérésie arienne, et une année lui suffit pour détruire dans ce pays cette erreur capitale, qui y dominait depuis deux siècles.

Pour affermir tous les peuples dans la vraie foi,

Digitized by Google

Reccarède assemble à Tolède un concile de tous les évêques de la péninsule, au nombre de soixante-quatre, et il voulut y assister lui-même avec tous les représentants de la nation, et avec son épouse, qui était le grand moteur et l'âme de toute cette grande affaire. Il remit aux Pères sa profession de foi sur la sainte Trinité, souscrite de sa main et de celle de la reine, les priant de la bien examiner, et, dans le cas où ils la trouveraient orthodoxe, de la faire lire en public. Cela fait, le saint roi adressa au concile une bien touchante allocution, où, entre autres choses, il dit : « Dès le premier instant de « mon règne j'ai travaillé, et, par la grâce de Dieu, « j'ai réussi à ramener tous mes sujets à l'unité de la « foi et de l'Église catholique. Vous avez ici toute l'il- « lustre nation des Goths, qui, bien qu'elle ait été jus- « qu'ici séparée de l'Église universelle par la malice « de ses docteurs, y revient maintenant avec moi de « tout son cœur. Vous avez aussi ici la nation très- « nombreuse des Suèves, qui, ayant été entraînée par « d'autres, a été ramenée à l'unité de la vérité par nos « soins : *j'offre* à Dieu *tous ces peuples, par vos mains, « comme un sacrifice agréable à Dieu.* C'est à vous à les « instruire. Je déclare que j'anathématise Arius, sa « doctrine et ses complices. Je reçois le concile de « Nicée, le concile de Constantinople contre Macédo- « nius, le premier concile d'Éphèse contre Nestorius, « le concile de Chalcédoine contre Eutychès et Dios- « core. Recevez, en conséquence, la déclaration de « nous et de notre nation, écrite et confirmée par nos « signatures, que je viens de vous remettre, et gardez-

Digitized by Google

« la parmi les monuments canoniques pour être un « témoignage devant Dieu et devant les hommes, que « ces peuples, sur lesquels nous avons, au nom de « Dieu, la puissance royale, ayant quitté leur ancienne « erreur, ont reçu dans l'Église le Saint-Esprit, par « l'onction du saint chrême et par l'imposition des « mains, en confessant que cet Esprit consolateur est « un et égal en puissance avec le Père et le Fils. Si, à « l'avenir, quelqu'un veut se dédire de cette sainte et « vraie foi, que Dieu le frappe d'anathème dans sa « colère. »

Le roi ayant terminé de parler, le président du concile s'écria : « Gloire à Dieu! Père, Fils et Saint-Esprit, « qui a daigné donner la paix et l'unité à sa sainte Église « catholique! Gloire à notre Dieu! Jésus-Christ, qui, « au prix de son sang, a rassemblé l'Église catholique « de toutes les nations et qui a ramené une nation « aussi illustre à l'unité de la vraie foi! Et qui a mé- « rité de Dieu une couronne immortelle, une récom- « pense éternelle, une gloire dans le temps et dans « l'éternité, sinon le roi vraiment catholique Recca- « rède? C'est lui qui aime vraiment Dieu! C'est lui qui « a conquis à l'Église de nouveaux peuples, qui a fait « l'office de leur apôtre et qui en mérite la récom- « pense! Qu'il soit donc à jamais chéri de Dieu et des « hommes, celui qui a si merveilleusement glorifié « Dieu sur la terre! » A ces mots, toute l'assemblée se leva et s'écria avec transport : « *Amen! Amen!* »

Voilà donc l'alliance perpétuelle entre l'Espagne et l'Église légalement stipulée et solennellement procla-

Digitized by Google

mée par les représentants légitimes de l'une et de l'autre. Ce concile, qui est le troisième de Tolède, ayant continué ses séances, y fit des canons si importants et si précieux pour l'État aussi bien que pour l'Église, qu'il s'est rendu à jamais célèbre dans l'univers chrétien. Ces canons ayant été confirmés par la suprême autorité ecclésiastique, le roi les adopta sans y changer rien, et les fit promulguer comme des lois de son royaume. C'est ainsi que la foi catholique fut posée comme la première loi fondamentale de la monarchie espagnole, et que cette grande et puissante monarchie s'assit dès ce moment sur la base de la foi catholique. C'est ainsi que la nationalité espagnole se forma des débris de différents peuples, par le lien de l'unité de la vraie foi, et que la Providence prépara dès lors dans cette nation ce peuple missionnaire qui devait un jour porter le flambeau du christianisme dans un monde nouveau. C'est ainsi que se renouvela, en Espagne, le prodige qui s'était opéré un siècle avant, en France, d'une nation se constituant en masse politiquement catholique. C'est ainsi enfin que l'hérésie étant venue de la Grèce en Espagne, les formes d'une constitution catholique lui sont venues de la France. Car c'est Rigonthe, *princesse française,* qui, avec le secours de saint Léandre, a fait de Reccarède le premier roi catholique de l'Espagne, et de l'Espagne même la seconde des nations catholiques, comme sa glorieuse aïeule sainte Clotilde, avec le secours de saint Remi, avait fait de Clovis le premier roi chrétien de France, et de la France même la première des nations catholiques, *la fille aînée de l'Église.* Il faut en

Digitized by Google

convenir, jamais mission d'hommes n'a été plus féconde et plus grandiose que celle de ces deux femmes.

Nous ne pouvons sortir de la péninsule hibérienne, pour aller admirer les saintes reines du reste de l'Europe, sans consacrer quelques mots à sainte Élisabeth, reine de Portugal, qui renouvela dans ce royaume les merveilles que la grande reine de ce même nom, sa tante, avait opérées en Hongrie. Dès son enfance, elle se montra si éloignée de toutes les vanités et les voluptés du siècle, si adonnée aux œuvres de la pénitence, de la dévotion, de la charité, qu'on la regardait, qu'on la vénérait comme une petite sainte, et que c'est uniquement au mérite de ses vertus et de ses prières que le roi d'Aragon, son père, attribuait le succès de ses armes contre les Maures, le bonheur de toutes ses entreprises et la prospérité de son règne (1). La renommée des hautes qualités de son esprit et de son cœur aussi bien que de son corps était si répandue que plusieurs princes s'en disputèrent la main, jusqu'à ce qu'elle fût mariée à Denis, roi de Portugal (*Ib.*). Sur le trône, elle n'en continua pas moins ses exercices de piété, ses pénitences et ses œuvres de charité, que Dieu confirma souvent par d'éclatants prodiges (*Ibid.*); seulement, elle y ajouta les soins les plus empressés d'élever dans la crainte de Dieu ses enfants, et de coopérer à la splendeur de la religion et au bonheur de ses peuples. Elle couvrit le sol du Portugal d'églises, de mo-

(1) « Rerum suarum, regnique felicitatem unius filiæ meritis referebat ac-« ceptam (*Brev. rom.*, 8 jul.). »

Digitized by Google

nastères, de colléges; le célèbre couvent de Coïmbre, ainsi que les plus grands et les plus utiles établissements du royaume, lui doivent leur origine. Ses délices étaient d'orner elle-même les autels. En faisant l'aumône aux pauvres, elle avait l'air d'être leur obligée bien plus que de les obliger, et à peine osait-elle leur demander de réciter une *Ave Maria* pour elle. La sainte reine avait aussi une dextérité merveilleuse à apaiser les discordes des rois, et par là, vrai ange de la paix, elle empêcha ou fit cesser des guerres ruineuses et funestes à son peuple ainsi qu'aux peuples voisins. D'une santé faible, et que ses jeûnes continuels avaient rendue encore plus faible, elle ne se donnait jamais de repos lorsqu'il s'agissait de venir en aide à des particuliers malheureux ou de conjurer les calamités publiques de l'État (1). Enfin, modèle parfait des vierges dans ses jeunes années, des épouses et des mères pendant son mariage, elle le fut aussi des veuves après la mort du roi; car, à l'instant même, ayant pris l'habit des religieuses de sainte Claire, et ayant assisté, ainsi habillée, aux funérailles de son époux, elle quitta la cour et alla s'enfermer dans le couvent de Coïmbre. Mais, en abandonnant les grandeurs du monde, elle n'abandonna pas la pensée d'en soulager toutes les misères. Au contraire, elle prit tellement à cœur cette noble tâche de la femme vraiment catholique, qu'absorbée entièrement par la sollicitude de nourrir les pauvres,

(1) « In regum discordiis componendis admirabilis fuit; in privatis publicisque mortaliam sublevandis calamitatibus indefessa (*Ibid.*). »

Digitized by Google

de protéger les veuves, de défendre les pupilles et de consoler tous les infortunés, elle ne paraissait vivre que pour Dieu et l'avantage de tous (1). Il n'est donc pas étonnant que, morte à peine, elle ait été canonisée instinctivement et d'enthousiasme par ses peuples reconnaissants, avant de l'être canoniquement par le pape Urbain VIII. Les peuples chrétiens ont su, toujours et partout, parfaitement apprécier et reconnaître les services que les saintes reines leur ont rendus.

§ 39. La monarchie et la nationalité anglaises, œuvres, elles aussi, d'une princesse française, sainte Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. — C'est elle qui convertit le roi Éthelberth, son époux, et la nation anglaise au christianisme. — Saint Édouard, roi, lui aussi, d'Angleterre, sanctifié par sa mère et par sa femme, avec laquelle il vit dans la virginité. — Bonheur et gloire de son règne, dus à sa sainte épouse.

La monarchie catholique de l'Angleterre n'a été, elle aussi, fondée que par le zèle d'une femme, et cette femme encore a été une princesse française. C'est sainte Adelberge, nommée autrement Berthe, fille de Charibert, roi de Paris et d'Aquitaine, et de sainte Ingonberge, que son indigne mari avait répudiée pour épouser trois autres femmes en même temps : Théodechilde, fille d'un berger, et les deux sœurs, Méroflède et Marcovèfe, filles d'un cardeur de laine, servantes de sa légitime épouse. L'Église, ne pouvant supporter un pareil scandale, tendant à convertir une cour chrétienne en sérail, et un roi de France en sultan, Charibert fut excommunié par saint Germain, évêque de

(1) « Alendis pauperibus, protegendis viduis, defendendis pupillis, miseris « omnibus juvandis intenta, non sibi, sed Deo, et mortalium omnium com- « modis vivebat (*Ibid.*). »

Digitized by Google

Paris, et peu après, il mourut après six ans seulement de son triste règne. Ingeberge, mettant à profit son malheur, se retira tout à fait du monde avec Berthe, son unique fille, dont elle fit une sainte, après s'être sanctifiée elle-même, car elle expira en véritable sainte, entre les bras de saint Grégoire de Tours, qu'elle avait fait venir auprès d'elle pour l'assister dans ses derniers moments. Sainte Berthe, sa fille, fut bientôt demandée en mariage par Éthelbert, roi de Kent, dans la Grande-Bretagne. Mais ce prince était encore idolâtre, et Berthe avait hérité de la foi et de la piété de sa sainte mère; elle ne consentit donc à ces noces qu'à la condition qu'on lui laisserait le libre exercice de la religion chrétienne. Cette condition ayant été acceptée, sainte Berthe mena avec elle, en Angleterre, en qualité de son d'aumônier, saint Lethard, évêque de Senlis; et « ce « fut elle, dit M. Rohrbacher, qui contribua le plus à « la conversion du roi son époux et à *celle de* TOUTE *la « nation anglaise* (Liv. XLVI). » Mais sainte Berthe ne se contenta pas d'avoir fait de son époux un chrétien, elle en fit un saint; car Éthelbert est au nombre des saints anglais. Sainte Berthe se servit de saint Lethard comme sainte Clotilde de saint Remi; et, s'aidant des lumières et de l'ascendant qu'il avait acquis sur le roi, la sainte reine fit aussi de son époux le Clovis, le Reccarède de l'Angleterre, le premier des rois qui ait fait du catholicisme la foi fondamentale de son État, et qui ait réuni tous ses sujets dans l'unité de la foi catholique. Voilà donc encore un grand royaume conquis à l'Église par un nouveau saint Remi, et par une nouvelle sainte

Digitized by Google

Clotilde. Du reste, ce phénomène historique se reproduit bien souvent dans l'histoire de l'Église, car nous y voyons que toute grande conversion d'un roi ou d'un peuple n'a été accomplie par un évêque que lorsqu'une femme en a préparé le terrain et fourni les moyens, ou bien *à l'aide* et par la coopération d'une femme!

L'Angleterre nomme aussi, avec un juste orgueil, son roi saint Édouard, dit le *Sauveur*, parce qu'il sauva ce pays des Danois, qui le ravageaient. Mais ce grand prince, et grand saint à la fois, ne fut formé aux vertus et aux œuvres de son rang que par sainte Pomme, sa mère, et par sainte Édite, son épouse. Avec la plus tendre piété, sa sainte mère lui avait inspiré une telle horreur du péché, un tel amour pour l'innocence de l'âme et la chasteté du corps que, obligé de quitter l'Angleterre à l'âge de dix ans et de se réfugier à la cour de son oncle, le duc de Normandie, le jeune Édouard sut y maintenir la piété d'un saint, la pureté d'un ange, au milieu de la plus grande corruption, et y devenir l'objet de l'estime et de l'admiration de tout le monde (*Brev. r.*). Il dut à cette même éducation sa profonde et tendre piété envers Dieu, son respect et son amour pour les hommes, son éloignement de toute ambition de règne, et cet esprit de douceur qui lui faisait dire : « Je renonce à ma royauté, si je ne puis la recon-« quérir qu'au prix du sang et du carnage des hom-« mes (1). » Enfin, sainte Pomme lui avait donné une

(1) « Fuit ingenio mitissimo, et ab omni dominandi cupiditate alieno. Cu-« jus ea vox fertur : Malle se regno carere, quod sine cæde et sanguine obti-« neri non posset (*Brev. rom.*). »

Digitized by Google

si haute idée du prix de la sainte virginité, que, poussé au mariage par tous les grands de sa cour, d'après l'opinion de tous les historiens, il demeura toujours vierge avec sa vierge épouse, même dans le mariage (1). Cependant ce roi vierge, dirigé, soutenu par les conseils et les exemples d'une épouse vierge, ne signala pas moins son règne par de hauts exploits que par les plus sublimes vertus. Rappelé par le vœu universel, en Angleterre, après la mort des tyrans qui la désolaient, et accueilli par les plus vives acclamations de son peuple, rétabli sur son trône, il surpassa de longue main l'attente que la renommée de ses vertus avait fait concevoir de lui. En peu de temps il fit disparaître de ses domaines toute trace des discordes civiles, des haines et des maux de toute espèce que la guerre et une longue domination étrangère y avaient accumulés. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir avec l'étranger pour l'indépendance de sa couronne et la sûreté de ses États. Rien n'égalait son zèle pour relever de leurs ruines les temples du Seigneur et en créer de nouveaux, pour rappeler le clergé à ses grands devoirs, pour restaurer les mœurs publiques délabrées et la religion foulée aux pieds. Saint Édouard rehaussait sa haute piété par les profusions de sa charité. Il n'était jamais plus heureux que quand il avait beaucoup donné de sa caisse royale, pour le soulagement des pauvres, et rien ne le flattait plus que le titre de « père des orphe-

(1) « Ab aulæ proceribus compulsum ad nuptias constans est assortio scriptorum : virginitatem cum virgine sponsa, in matrimonio servasse (*Ibid.*). »

Digitized by Google

lins et des pauvres, » qu'on lui avait déféré (*Brev. rom.*). Mais cet homme si pieux et si charitable n'en a pas moins été un grand politique, n'en a pas moins été un roi, préoccupé de l'accomplissement du grand devoir d'un roi chrétien, de tout sacrifier au bonheur de son peuple. Il fit un recueil des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets, *sans exception*, ce qui leur fit donner le nom de *lois communes*. Ainsi le principe de *l'égalité de tous les citoyens devant la loi*, qui forme la base de la constitution anglaise, est bien ancien parmi les peuples chrétiens, et avant que les hommes politiques de la révolution de France en eussent fait le sujet de leurs déclamations, il avait été depuis huit siècles conçu et proclamé par un roi saint, en Angleterre, et il y avait été si bien établi par ce même roi, qu'il y est resté toujours debout à travers les ravages du temps et des révolutions. Voici du reste le beau portrait que Feller a tracé de ce grand roi : « On vit alors, dit-il, ce que peut un roi qui est véritablement le *père de ses sujets*. Tous ceux qui approchaient de sa personne essayaient de régler leur conduite sur la sienne. On ne connaissait à sa cour ni l'ambition ni l'amour des richesses, ni aucune de ces passions qui malheureusement sont si communes parmi les courtisans, et qui préparent peu à peu la ruine des États. Édouard paraissait uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux; il diminua le fardeau des impôts, et chercha tous les moyens de ne laisser personne dans la souffrance. Comme il n'avait point de

Digitized by Google

passion à satisfaire, tous ses revenus étaient employés à récompenser ceux qui le servaient avec fidélité, à soulager les pauvres, à doter les églises. Mais les divers établissements qu'il fit ne furent jamais à la charge du peuple. Les revenus de son domaine lui suffisaient pour toutes les bonnes œuvres qu'il entreprenait. Les grands du royaume, s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vassaux, sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien des troupes et pour les autres frais occasionnés par les dépenses publiques. Édouard remercia ses sujets de leur bonne volonté, et voulut que l'on rendît l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme (*Art.* S. ÉDOUARD). » On ne peut certainement rien dire de plus honorable pour un roi; on ne peut mieux peindre les beautés de la sainteté sur le trône. Mais aussi quelle gloire pour les deux femmes qui surent former un si grand saint et un si grand roi (1)!

(1) L'Angleterre est aussi fière d'une autre sainte princesse, sainte Édite, fille du roi Edgard, qui renonça à la couronne qui lui était échue pour se consacrer à la virginité, pour devenir la mère d'une foule de saintes vierges dans les monastères qu'elle fonda, et pour servir l'Église par ses richesses, par son influence et son crédit. Grande femme que l'évêque saint Dunstan appelait *une perle céleste, et l'étoile d'Angleterre.* C'est cette noble vierge qui éleva sainte Osite, reine, elle aussi, d'Angleterre, et qui conserva la virginité dans le mariage.

Digitized by Google

§ 10. La monarchie et la nationalité de l'Écosse constituées, elles aussi, par l'influence d'une femme. — Sainte Marguerite, ses sublimes qualités, son mariage avec Malcolm, roi d'Ecosse; elle en fait un saint. — Sa manière d'élever ses enfants et de gouverner les peuples. — Son zèle pour la propagation de la foi et des sciences. — Son admirable charité. — Ce que lui doit l'Écosse. — D'autres saintes reines procurant les mêmes avantages au Danemark, à la Norwége et à la Suède.

L'Écosse eut aussi sa sainte Clotilde dans la personne de sainte Marguerite, princesse anglaise et nièce de saint Édouard, le confesseur. Obligée de s'échapper d'Angleterre pour se soustraire aux fureurs de *Guillaume le Conquérant*, qui avait usurpé le royaume, elle voulut se réfugier en France, en compagnie du prince Edgard, son frère, héritier légitime du trône. Mais une violente tempête ayant assailli le vaisseau sur lequel ils s'étaient embarqués, les jeta sur les côtes de l'Écosse. C'était la Providence qui avait disposé ce malheur pour accomplir de grands desseins de miséricorde sur l'Écosse par le ministère d'une femme. Le roi de ce pays était alors Malcolm III, prince à demi-barbare, qui, ayant été lui aussi chassé de son royaume par le tyran Macbeth, n'y avait été rétabli que par saint Édouard et par son armée. Mais il y avait de l'étoffe dans ce barbare. En voyant donc arriver dans ses États ces deux illustres émigrés, Malcolm en fut très-heureux et les accueillit dans son propre palais avec la plus tendre effusion et avec les plus grands honneurs. Il voulut s'acquitter de sa dette de reconnaissance envers saint Édouard en traitant ainsi ses neveux, tombés dans le malheur où il s'était trouvé lui-même. Il fit encore plus. Guillaume ayant appris que ces augustes victimes de sa brutalité se trouvaient à la cour de Malcolm, les lui demanda sous la menace

Digitized by Google

de lui faire la guerre en cas de refus de les lui remettre. « Oui, j'accepte la guerre, lui fit répondre Malcolm, plutôt que de me rendre coupable d'une si noire trahison envers les parents de mon bienfaiteur! » Dieu le récompensa très-largement de cet acte de dévouement. A la guerre qui s'ensuivit, Malcolm fut toujours victorieux de son ignoble ennemi et l'obligea à lui demander la paix. Après la guerre, il eut le plus grand des bonheurs que Dieu puisse accorder à l'homme dans l'ordre temporel, le bonheur d'épouser une sainte femme qui en fit en même temps un grand saint et un grand roi.

A peine Marguerite eut-elle mis le pied à la cour d'Écosse, qu'elle s'en concilia l'estime et l'admiration. Prodige de beauté, elle l'était encore plus par son mépris des pompes mondaines, par la simplicité de sa mise, par la modestie angélique de ses yeux, par la douceur de ses manières, par la sévérité de ses mœurs, par la ferveur de sa piété, par l'élévation de son esprit, par la bonté de son cœur. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois; toute sa satisfaction était dans les charmes de l'amour divin, dans la méditation et dans la prière; toutes ses actions consistaient à pourvoir aux besoins des pauvres, à les servir et à les consoler. On n'avait jamais vu une plus grande vertu associée à une plus grande beauté. Le roi, touché de tant de qualités, qu'on trouve si rarement réunies ensemble dans un être terrestre, conçut pour Marguerite la plus haute estime et la plus tendre affection. Il voulut en faire son épouse; mais, vu son éloignement des grandeurs du monde, il n'osait pas se promettre un si grand bonheur.

Digitized by Google

Il en parla à la mère de la sainte princesse, et ce fut sur son commandement que Marguerite consentit à épouser Malcolm, et qu'à l'âge de vingt-quatre ans elle devint et fut couronnée reine de l'Écosse en 1070 (*Brev. rom.*).

Dieu lui avait accordé le don de la prophétie et des miracles; mais ses œuvres, nous dit Thierry, son biographe, étaient plus étonnantes que ses miracles. Jamais religieuse, dans la solitude de son couvent, ne fut plus fervente que sainte Marguerite sur le trône. Comme elle ne donnait rien aux vains amusements du monde, il lui restait beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En Carême et en Avent, elle se levait à minuit, se rendait à l'église et assistait aux matines. De retour dans sa chambre, elle reposait une heure ou deux. A son réveil, elle retournait à sa chapelle, où elle entendait plusieurs messes basses, indépendamment de la grande messe, qu'elle ne manquait jamais. En priant dans son cabinet, nous dit son historiographe, elle le faisait avec tant de ferveur et d'émotion, qu'on la trouvait souvent baignée de larmes. « Elle possédait, dit encore Thierry, l'esprit de componction à un degré éminent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de la vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une grâce merveilleuse, et sa ferveur était si grande, qu'elle ne pouvait arrêter les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle ne cessait de me presser de l'avertir de tout ce qu'il y avait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions, et elle se plaignait souvent à moi de ce que, à son avis, je la ménageais trop, à cet égard,

Digitized by Google

Son esprit de pénitence était aussi grand que son esprit d'humilité et de piété. » Elle couchait souvent sur la terre. On peut dire que sa vie fut un jeûne continuel; elle ne mangeait qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir. Elle paraissait plutôt goûter que manger ce qu'on lui apportait (*Brev. rom.*).

Malcolm était chrétien, et il réunissait une grande solidité d'esprit à une grande droiture de cœur. Mais ses mœurs n'étaient rien moins que polies, son caractère n'était rien moins que doux, sa foi n'était rien moins que fervente, sa religion n'était rien moins qu'éclairée. Or, corriger tous ces défauts de son royal époux, ce fut la première œuvre de sainte Marguerite. Par une conduite où l'affection et le dévouement ne furent jamais séparés du respect, s'étant rendue bientôt maîtresse de son esprit et de son cœur, elle réussit, en peu de temps, à en adoucir le caractère, à en polir les mœurs, à lui inspirer le plus grand amour pour l'observance des lois de l'Évangile, la plus grande ferveur pour les pratiques de la piété, le plus grand zèle pour la religion, la plus grande sollicitude pour procurer le bonheur de ses peuples (*Brev. rom.*). Au milieu d'une cour, il possédait l'esprit de componction d'un anachorète. En même temps, excité toujours par la reine, le saint roi (car il est énuméré parmi les saints dans les calendriers de l'Écosse) ne trouvait de bonheur que dans l'exercice de la justice et de la miséricorde, et dans la pratique de tous les devoirs d'un souverain et de toutes les vertus d'un saint. Persuadé que son épouse possédait dans son cœur le vrai esprit de Jésus-Christ,

Digitized by Google

il l'honorait comme quelque chose de céleste et de divin, et ne manquait jamais de suivre ses conseils et de partager ses bonnes œuvres.

Heureuse d'avoir ainsi changé son époux, elle ne le fut pas moins dans l'éducation des huit enfants, six garçons et deux filles, qu'elle eut de son mariage. Très-attentive à les prémunir de bonne heure contre les écueils de la cour, où la piété et l'innocence des jeunes princes fait si souvent naufrage, elle ne cessait jamais de leur faire sentir le vide des choses de la terre et le prix des biens du ciel, l'horreur du vice et les charmes de la vertu, et de leur inspirer l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements. Le roi leur père, se reposant entièrement sur la sagesse éclairée de leur sainte mère, par rapport à leur instruction, c'était elle qui choisissait leurs précepteurs. Ainsi c'étaient tous des personnages graves, profondément religieux et capables de les édifier par leurs exemples en même temps qu'ils leur donnaient des leçons de science et de littérature; et c'était elle aussi qui surveillait les études de ses fils, se faisant souvent rendre compte de leurs progrès. Rien n'égalait sa vigilance pour la conservation de leur innocence. Rien de mondain, rien de léger, rien de coquet ne put jamais approcher des jeunes princes, et moins encore des jeunes princesses. Pour celles-ci, lorsqu'elles furent en âge de pouvoir imiter ses exemples, elle les associa à toutes ses pratiques religieuses et à toutes ses œuvres de charité. Il n'est donc pas étonnant que ces heureux enfants soient devenus de grands princes, de grands chrétiens, et même des saints (*Brev. rom.*).

Digitized by Google

Parmi les six princes, Edgar, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne de leur père et se distinguèrent par leur valeur, par leur sagesse et par leur piété. David s'éleva encore plus haut que ses deux frères, et on le regarde à juste raison comme le plus bel ornement du trône d'Écosse. La cadette des princesses fut Marie, qui, mariée à Eustache, comte de Boulogne, fit le bonheur de son époux et de ses vassaux; l'aînée fut cette autre sainte Mathilde, première femme d'Henri Ier, roi d'Angleterre, qui renouvela dans cette contrée les prodiges de charité qui ont illustré le règne de sa mère en Écosse; elle y fonda les grands hôpitaux DU CHRIST et DE SAINT-GILLES de Londres, et y perpétua la succession de sainteté de ses pieux aïeux.

Excellente épouse et sainte mère, sainte Marguerite fut aussi une grande souveraine. Au commencement, c'était Malcolm qui, comme il a été dit, régnait par les avis de sa femme; mais dans la suite le sage roi s'étant assuré que, dans sa sainte épouse, la grandeur du génie ne le cédait point à l'éminence des vertus, il lui conféra toute son autorité, et ce ne fut plus que Marguerite qui régna sous le nom de son mari.

Sachant bien que le bonheur des peuples est inséparable de la profession et de la pratique de la vraie religion, elle s'appliqua avant tout à combattre ce qui restait encore de paganisme en Écosse, et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart de ses sujets chrétiens étaient par rapport à leur foi et à leurs principaux devoirs. Elle fit venir de toutes parts et établit partout de saints évêques et des prédicateurs zélés. Elle appuyait

Digitized by Google

de toute son autorité les magistrats fidèles à leur mission, de réprimer les crimes, de combattre le désordre, de déraciner les abus. Par là, elle réussit à détruire la superstition, la simonie, l'usure, les mariages incestueux, le libertinage, la profanation du dimanche et toute espèce de scandale, dans toute l'étendue de son royaume, et eut la joie de voir la religion reprendre ses droits, les lois de l'Église touchant les fêtes, l'abstinence et les sacrements, être exactement observées, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre *à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, dans les jours et les temps spécialement consacrés à son culte.

En même temps, ayant résolu de civiliser la nation, elle fit venir de France et d'Allemagne de grands savants qui pussent enseigner toute espèce de sciences et de littératures, accorda sa protection à ceux qui excellaient dans ces choses, fonda partout des écoles et des établissements publics que Malcolm approuva et dont il assura la stabilité par de larges dotations et par des lois pleines de sagesse.

Sainte Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère; aussi ne fit-elle servir qu'à le rendre heureux les avantages de la position où la Providence l'avait placée et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains. Les étrangers qui visitaient alors l'Écosse, attirés par la renommée de ce prodige de femme qui la gouvernait, ne revenaient pas de leur admiration en voyant dans cette princesse tant de prudence et de sagesse dans les conseils, tant de dextérité dans l'administration des affaires

Digitized by Google

publiques, tant d'ardeur à saisir toutes les occasions de faire du bien, tant de zèle dans l'accomplissement des grands devoirs de la royauté. Depuis sainte Pulchérie, on n'avait jamais vu, dans aucun souverain, tant de sublimes qualités réunies à tant de vertus. C'est par ces moyens que sainte Marguerite parvint à adoucir la férocité des mœurs de ses peuples, à éclairer leur esprit, à les rendre plus propres à la pratique des vertus de l'Évangile, et à faire de la nation écossaise cette noble nation, jadis si admirée par sa piété, par sa sagesse, par ses mœurs autant que par sa loyauté et par sa valeur.

C'est que sainte Marguerite ne puisait sa sagesse que dans les principes de la foi chrétienne, n'empruntait sa force qu'à la grâce des sacrements, ne cherchait ses secours et son appui qu'en haut, par le recueillement de l'âme qu'elle savait conserver au milieu du tumulte des affaires et par l'exercice continuel de la prière, pour laquelle elle savait toujours trouver le temps, au milieu de ses grandes occupations; et c'est parce qu'on ne voyait en elle que le parfait modèle d'une âme chrétienne entièrement morte à elle-même et ne vivant que de la satisfaction de se dévouer au bonheur des autres.

Aussi, reine d'un grand peuple, elle était particulièrement la mère des pauvres. Ses revenus ne pouvant pas suffire à la multitude de ses aumônes, elle donnait même ce qui était destiné à ses propres besoins. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir assistés et consolés. Mais elle n'attendait

Digitized by Google

pas les prières des pauvres, elle les prévenait. Lorsqu'elle avait réuni une certaine somme d'argent, elle faisait chercher elle-même les familles ruinées pour les relever, les débiteurs insolvables pour payer leurs dettes, les prisonniers de guerre pour les racheter, préférant ceux qui étaient tombés entre les mains de maîtres durs et intraitables.

La sainte reine visitait aussi fréquemment les hôpitaux qu'elle avait fondés ou restaurés, et les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et sa tendresse pour eux.

Toutes les fois qu'elle paraissait en public, son cortége n'était formé que par une foule de veuves, d'orphelins, de malheureux de toute espèce, vivant de ses secours et la saluant comme leur mère (*Brev. rom.*). En rentrant dans son palais, elle ne trouvait aussi que des pauvres pour ses courtisans, auxquels elle lavait les pieds et qu'elle servait de ses royales mains. Elle ne se mettait jamais à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre grands pauvres. Pendant l'Avent et le Carême, elle en faisait venir jusqu'à trois cents. Alors le saint roi lui-même se mettait de la partie. Il servait les hommes et Marguerite les femmes, et tous les deux leur distribuaient, le genou en terre, des viandes semblables à celles qu'on avait préparées pour leur table.

« Enfin dans l'année 1095, quarante-septième de son âge et vingt-troisième de son règne, étant tombée malade, sainte Marguerite, dit son biographe, comprit par une lumière supérieure que c'était sa dernière maladie,

Digitized by Google

et connut le moment de sa mort longtemps avant qu'il arrivât. Elle demanda donc à me parler en particulier et fit une revue générale, une confession exacte de toute sa vie, qu'elle accompagna par des torrents de larmes. Sa componction était si vive, que je ne pouvais m'empêcher moi-même de pleurer avec elle et de mêler mes soupirs et mes anglots aux siens. Enfin elle me dit : « Adieu ; car je disparaîtrai bientôt de dessus la « terre et vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux « grâces à vous demander : l'une est que vous vous « souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos « sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie ; l'autre « est que vous assistiez mes enfants, afin qu'ils sachent « toujours craindre et aimer le Seigneur. »

La pieuse reine vécut encore six mois. Durant ce temps, elle souffrit beaucoup ; mais on ne l'entendit jamais se plaindre. Le roi se trouvait alors faisant une guerre, juste d'ailleurs, aux Anglais, dans le Northumberland, malgré tout ce que Marguerite lui avait dit pour l'en dissuader. Ce fut la première fois que Malcolm ne l'écouta pas, et mal lui en arriva ; car il fut tué, et son fils Édouard aussi. Le jour où cette catastrophe eut lieu en Angleterre, sainte Marguerite parut en Écosse très-pensive et très-triste, et elle dit à ceux qui l'entouraient : « Il est arrivé aujourd'hui à l'Écosse un « malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé depuis long- « temps. » Et lorsque, quelques jours après, Edgard son fils, revenant de l'armée et craignant d'augmenter son mal, voulut lui cacher l'affreuse nouvelle de ce qui venait de s'y passer, la sainte reine dit en soupirant :

Digitized by Google

« Hélas ! je sais ce qu'il en est. » Et, femme forte autant qu'elle était pieuse, levant ses yeux au ciel elle dit : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde, « elle servira à me purifier de mes péchés. » Elle se fit ensuite transporter dans son oratoire, où elle reçut le saint viatique. Reconduite dans sa chambre, se sentant près de mourir, elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Écosse. Elle l'embrassa dévotement et forma avec elle plusieurs fois le signe du chrétien sur son corps ; puis la serrant dans ses mains et fixant ses yeux dessus, elle pria ses chapelains de lui réciter les prières des mourants ; elle récita elle-même le psaume *Miserere ;* et, répétant plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné « la vie au monde, délivrez-moi de tout mal, » elle rendit son esprit à Dieu. En terminant ce touchant récit, que nous n'avons fait que résumer ici, M. Rohrbacher a dit : « Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu, même « dans les premiers siècles de l'Église, une vie plus « édifiante que celle de cette reine d'Écosse. » Mais il pouvait ajouter encore que l'histoire des monarchies et des peuples ne présente nulle part un souverain plus grand et plus parfait. Ainsi c'est à une femme que l'Écosse aussi doit le règne le plus heureux pour ses peuples et la plus pure et la plus grande gloire de sa monarchie ! Il en a été de même, et par le même moyen, en Danemark, en Norwége et en Suède.

De tous ces terribles hommes du Nord qui, sous les

Digitized by Google

noms de Danois et de Normands, ravagèrent pendant un siècle l'Europe chrétienne, le plus sauvage, le plus féroce et le plus sanguinaire, ce fut, sans contredit, Canut, chef des Danois. C'était un monstre, ne prenant plaisir qu'au carnage et au sang. Il avait toujours sur ses lèvres cette affreuse parole : « Celui qui m'apporte « la tête d'un de mes ennemis m'est plus cher que s'il « était mon frère. » Mais, après ses dernières guerres contre les Anglais, par lesquelles il s'en rendit maître, en même temps qu'il l'était des Danois, ayant épousé Emme, la veuve du roi d'Angleterre, Éthelred, dont il avait conquis la couronne, il devint un tout autre homme, et ce changement est l'un des prodiges les plus extraordinaires que rappelle l'histoire du moyen âge (LINGARD. *Antiqu.*). C'est que sa nouvelle femme était une princesse française ; elle était la fille du fameux Richard, duc de Normandie, que son premier mari, le roi Éthelred, avait épousée lorsque, chassé d'Angleterre, il s'était réfugié en France. Et c'est que cette illustre matrone était l'une des plus remarquables et des plus saintes princesses de son temps. Héritière heureuse des vertus comme du sang de sainte Clotilde, elle en renouvela les prodiges à l'égard de Canut, son nouveau mari, dont elle fit un parfait Clovis, avec la sainteté de plus. Il avait été baptisé dans son enfance ; mais, ayant perdu sa mère en bas âge, il avait été élevé dans une ignorance complète du christianisme ; il n'avait du chrétien que le nom, qu'il déshonorait par les mœurs les plus dissolues et les plus féroces. Or, sa sainte femme, par sa sagesse, sa douceur et sa piété, en peu de temps

Digitized by Google

adoucit et dompta la férocité de son caractère, l'instruisit dans la foi et dans la loi chrétiennes, lui en inspira l'amour et la pratique, et fit de ce loup un agneau, de ce scélérat un saint, de ce pirate cruel, de ce chef sauvage de bandes barbares le roi le plus humble, le plus juste, le plus humain et le plus compatissant, le parfait modèle d'un roi chrétien. Il ne cessait de déplorer l'effusion du sang et la misère qui avaient été les conséquences de sa rapacité et de celle de son père. Dans un de ses diplômes, il s'exprime ainsi : « Comme « mes ancêtres et mes parents ont souvent opprimé « l'Angleterre par des extorsions et des déprédations « cruelles, et qu'ils y ont versé, je le confesse, le sang « innocent, mon application a été, depuis le commence- « ment de mon règne, et *le sera toujours à l'avenir*, tant « devant Dieu que devant les hommes, *de satisfaire pour « ces miens péchés et ceux de mes parents, de réparer, avec « la dévotion que je dois, l'état de toute la sainte Église « notre mère*, et de me rendre secourables dans mes né- « cessités, et favorables à mes prières tous les saints « de Dieu (ROHRBACHER, *lib.* 63). » Il ne négligea aucun moyen de réparer les torts qu'il s'était donnés vis-à-vis des Anglais ; il confirma leur constitution et leurs priviléges ; il les traita sur le pied d'une parfaite égalité par rapport aux Danois. Il devint si avare du sang et de la vie des hommes, dont il avait été si prodigue, que dans ses instructions aux magistrats des deux royaumes, tout en les exhortant à réprimer le crime, il leur recommande de prendre en considération la fragilité humaine *et de pardonner toujours au repentir.*

Digitized by Google

Après avoir pacifié et soulagé l'Angleterre, il revint en Danemark avec un grand nombre d'évêques et de missionnaires sous la conduite de saint Édelnoth, archevêque de Cantorbéry et légat du pape, pour instruire et civiliser ses compatriotes. Il y fonda des évêchés, il y bâtit des églises, il détruisit ce qui y restait de paganisme, et il y restaura et affermit le christianisme, qui s'y était presque éteint. Rien n'égalait son esprit de pénitence, sa piété et sa dévotion envers le saint-siége. Témoin son pèlerinage à Rome, qu'il voulut faire à pieds, un sac sur le dos et un bâton à la main, pour aller y implorer, sur le tombeau des apôtres, le pardon de ses péchés ; et témoin l'admirable lettre circulaire qu'il adressa, de Rome même, aux grands dignitaires de ses deux royaumes, dans laquelle, nouveau Reccarède, il déclare la religion catholique loi fondamentale de tous ses États ; et ne tarit pas de les exhorter à rivaliser de zèle pour la propagation et la pratique de cette religion. Ainsi l'Église l'a rangé au nombre des saints, l'Angleterre le regarde comme le restaurateur du royaume, et le Danemark comme son premier roi et le fondateur de sa monarchie et de sa nationalité. C'est un des plus éclatants exemples de la force du christianisme pour changer les monstres en hommes, les hommes en saints, et de la puissance de *la femme fidèle pour sanctifier l'homme infidèle.*

La froide Scandinavie eut, elle aussi, à la même époque, son premier roi saint : ce fut saint Olaph ou Olaus. Fanatique idolâtre, il n'était que le chef sauvage de cette horde de brigands norwégiens qui descendirent

Digitized by Google

alors en France au secours des Normands. Mais la grâce l'attendait sur cette terre classique du prosélytisme chrétien, pour le convertir au christianisme. Frappé du spectacle d'un grand peuple fort et heureux à l'ombre des lois de l'Évangile, et des exemples de sainteté qu'il y rencontra parmi les évêques et les femmes chrétiennes, il voulut se faire chrétien lui aussi, et fut baptisé à Rouen. Rentré en Norwége, et proclamé roi, il demanda et obtint d'un prince du même nom, d'Olaus, roi de Suède, la main de sa fille, parce qu'elle était chrétienne et grande chrétienne. Cette alliance fit le bonheur des deux rois et des deux pays. Olaus de Norwége, encouragé et poussé par sa sainte femme, devint littéralement le missionnaire et l'apôtre de son peuple. Il demanda des évêques et des missionnaires à saint Ouvan, archevêque de Brême et légat du saint-siége pour la conversion des peuples du Nord. Il parcourait en personne non-seulement la Norwége, mais aussi les îles d'Orkenay et l'Islande, qu'il avait ajoutées à sa domination, renversant les temples des idoles, chassant les devins et les imposteurs qui avaient rempli ces contrées, et exhortant ses sujets à ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile que leur prêchaient les missionnaires dont il était suivi.

Olaus de Suède, converti lui aussi au christianisme par l'exemple de sa propre fille, ne fut pas moins zélé que son gendre Olaus de Norwége pour la propagation de la même religion. Il accueillit avec transport la colonie de missionnaires catholiques que, sous la conduite de saint Sigfrid, sa fille et son gendre avaient fait venir

Digitized by Google

d'Angleterre et avaient envoyés à leur père pour l'aider à christianiser la Suède. Avec ce puissant secours, il fit abattre le grand temple des idoles, qui était à Upsal et qui était le grand foyer de la superstition et de l'idolâtrie de toute la Gothie, et parvint à établir le christianisme dans tous ses États. En même temps, et par les mêmes moyens, la nationalité et la monarchie suédoises y furent constituées comme en France, en Espagne, en Angleterre et dans le reste de l'Europe, sur l'unité de la foi catholique. Voilà donc deux autres nationalités et deux autres monarchies chrétiennes formées de débris de peuples barbares et de chefs plus barbares que leurs peuples, et par l'action de l'Église et la coopération de la femme (1).

---

(1) Plus tard, la Suède fut encore très-heureuse sous le règne du roi Ulphon. Eh bien! ce saint et grand roi ne fut attiré aux pratiques de la vraie pitié et des devoirs de sa charge, que par les exhortations énergiques et les excellents exemples de sa femme sainte Brigitte (*Brev. rom.*, 8 oct.), si célèbre dans l'Église par la grandeur de ses révélations et le prodige de sa sainteté. C'est par son concours qu'Ulphon gouverna longtemps saintement ses peuples, et c'est par ses conseils qu'ayant eu un héritier au trône, il fit le même jour que sa femme le vœu de continence, et qu'enfin il renonça à la couronne et revêtit l'habit religieux de l'ordre de Citeaux, tandis que sainte Brigitte, de son côté, quitta, elle aussi, la cour, se retira dans un couvent et fonda l'ORDRE DU SAINT-SAUVEUR, composé de religieux et de religieuses, qui fit un si grand bien dans toute l'Europe septentrionale, « et dont la maison « mère de Vaston, dans la Gothie, a été maintenue et respectée même après « l'introduction du protestantisme en Suède (FELLER, *art. S. Brig.*). » Nous reviendrons encore tout à l'heure sur sainte Brigitte.

Digitized by Google

§ 41. Revue des saintes reines de l'Allemagne. — Sainte Mathilde. — Ce que lui dut l'empereur Henri I, son époux. — Comment elle gouvernait l'État en son absence. — Piété de ses enfants. — Sa vie de charité, même après la mort de son mari. — Sa retraite dans un couvent. — Circonstances édifiantes de sa mort précieuse. — Sainte Adélaïde. — Sa manière de gouverner l'empire lui vaut le titre de « Mère des royaumes. » — Riches présents et charmante ambassade qu'elle envoya au tombeau de saint Martin. — Sa sainte mort.

Mais descendons en Allemagne pour y considérer de près quelques-unes, au moins, des saintes princesses qui, à la même époque, y ont brillé, en si grand nombre, de la douce splendeur des vertus chrétiennes et qui y ont continué la mission de la femme catholique, que sainte Clotilde a commencée en France, de sanctifier les trônes, de christianiser les États, et de faire heureux les peuples.

L'empereur Henri Ier, surnommé l'Oiseleur, à cause de sa passion pour la chasse, a été un grand roi. Heureux d'avoir vaincu et soumis tous les ennemis du dehors, il l'a été encore davantage d'avoir rétabli l'ordre, la paix dans l'intérieur de l'empire, et d'y avoir fait régner la justice et fleurir la religion. Mais il ne dut ces résultats et les bénédictions qui sont descendues sur son règne qu'à la sagesse des conseils de sainte Mathilde, son épouse, à la sainteté de ses inspirations et à la ferveur de ses prières. Formée à l'école d'une autre sainte Mathilde, son aïeule, et abbesse du monastère d'Erfurt, elle avait appris dès son enfance à mépriser les grandeurs du siècle et à faire ses délices de la lecture des livres saints et des exercices de la dévotion et de la charité. Mais la vraie piété est pour tous, et particulièrement pour la femme, une mine inépuisable de

Digitized by Google

lumières, de bon sens et de vertus. La femme solidement pieuse est partout ce qu'elle doit être. Ainsi, sainte Mathilde, qui au couvent était une parfaite religieuse, mariée à Henri et placée sur un des plus grands trônes du monde, y déploya toutes les vertus et tous les talents d'une grande reine. Engagé dans des guerres continuelles contre les ennemis de l'empire, obligé d'aller combattre les Hongrois et les Danois, l'empereur laissait à sa sainte épouse l'administration intérieure de l'État; et les affaires publiques, pour être dirigées par une femme, n'en prospéraient pas moins; l'État n'en était pas moins tranquille ni les peuples moins heureux. Et lorsque son époux, en revenant de ses longues courses, reprenait le gouvernement, il y trouvait le tout dans un ordre parfait. Alors la sainte reine ne quittait les fonctions de régente que pour reprendre celles d'avocat de tous les malheureux, de conseiller de la justice et de ministre de la clémence et du pardon. Les prisonniers étaient l'objet particulier de sa compassion; elle n'était jamais plus heureuse que quand elle pouvait les rendre à leurs familles et à la liberté. Son auguste mari entrait parfaitement dans ses vues, et s'empressait de la seconder, s'estimant heureux d'avoir auprès de lui un ange, l'aidant à faire le bien et à faire aimer son pouvoir. Lorsque les droits de la justice et la sûreté de l'État s'opposaient à l'élargissement de ces malheureux, sainte Mathilde allégeait au moins la rigueur de leur situation en leur faisant arriver d'abondants secours, en les visitant elle-même, et en les engageant à expier leurs crimes par le repentir, afin d'en

Digitized by Google

obtenir le pardon de Dieu, ne pouvant obtenir celui des hommes. Sans rien ôter à la méditation et à la prière, qui pour Mathilde reine ne perdirent jamais les charmes qu'elles avaient eues jadis pour Mathilde religieuse et auxquelles elle consacrait une grande partie de la nuit, la sainte princesse ne croyait pas avilir son rang en visitant le pauvre malade sur son grabat, le malheureux affligé dans sa mansarde, en soulageant l'un, en consolant l'autre; en secourant tous, avec la générosité d'une reine et la tendresse d'une mère! Par une telle vie, ayant fait le bonheur de son époux et de ses peuples, elle ne fit pas moins celui de ses enfants. Ce furent l'empereur Othon Ier qui renouvela les exemples de piété, de vertu et de courage de ses aïeux, sur le trône de Charlemagne; la reine Gerberge qui vint perpétuer les traditions de sainteté des princesses françaises à la cour de France; et saint Brunon, évêque de Mayence, l'un des plus illustres prélats et des plus grands apôtres de l'Allemagne.

Heureuse d'avoir recueilli ces beaux fruits de l'éducation chrétienne qu'elle avait donnée à ses enfants, l'empereur Henri étant mort, elle se retira au grand monastère de Northause, qu'elle avait fondé, si célèbre à la fois par le nombre et par la sainteté de ses religieuses. On y comptait jusqu'à trois mille vierges, des plus nobles familles de l'Allemagne, menant une vie angélique, partagée entre la contemplation des grandeurs de Dieu et les sollicitudes de soulager les misères des hommes.

C'est dans ce monastère que vinrent la voir, pour la

Digitized by Google

dernière fois, ses fils et ses petits-fils, et lui demander sa dernière bénédiction. Ces adieux furent bien pieux et bien touchants. On ne se sépara corporellement que quand on eut assisté ensemble à la messe et communié ensemble, afin de rester spirituellement toujours uni en Dieu, dans l'unité de la même foi, de la même espérance et du même amour. Pendant la cérémonie, l'empereur, toujours à genou, avait prié dans un profond recueillement et avec la plus grande dévotion. Sa sainte mère, émue de cette marque de piété de son fils, lorsqu'il fut parti, rentra dans l'église, et, à genou à l'endroit où il avait prié, elle se mit à baiser, en pleurant, les traces de ce fils bien-aimé qui lui était d'autant plus cher qu'il venait de se montrer plus chrétien. L'empereur, en ayant été averti, sauta de cheval, vint se prosterner aux pieds de sa sainte mère, disant : « O vénérable dame! par quel service pourrons-nous jamais payer ces larmes! » Et, après un court entretien, on s'embrassa de nouveau, dans le sentiment d'une mutuelle tendresse mêlé au respect, et l'on se sépara pour ne plus se revoir dans cette chair mortelle.

Dès ce moment la sainte reine, pressentant sa fin prochaine, ne pensa plus qu'à se préparer au grand passage du temps à l'éternité. En effet, étant tombée malade, elle destina aux évêques, pour leurs églises et pour leurs pauvres, ce qui lui restait de biens. Elle fit préparer les draps mortuaires et tout ce qui était nécessaire pour sa sépulture; elle fit appeler les prêtres et les religieuses, et comme une grande multitude de l'un et de l'autre sexe était accourue pour la voir, elle or-

Digitized by Google

donna de laisser entrer tout le monde, afin de donner des avis salutaires à tout le monde, et que tout le monde, dans ce moment suprême, l'assistât de ses prières. Elle se confessa et demanda publiquement pardon à Dieu de ses péchés. Elle se fit célébrer la messe, et ayant reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, elle se fit coucher à terre sur un cilice, se mit elle-même de la cendre sur la tête, en disant : « Le chrétien ne meurt jamais mieux que sur la cendre et le cilice. » Ensuite, ayant fait le signe de la croix sur son front, sur ses lèvres et sur son cœur, elle s'endormit tranquillement de la mort précieuse des justes. C'est ainsi que ces grandes âmes, ces prodiges de la foi et de la grâce, s'en allaient au ciel, en laissant après elles des traces lumineuses de vraie grandeur et de vraie gloire sur cette terre!

La grande impératrice d'Allemagne, sainte Adélaïde, fille du roi de Bourgogne, et belle-fille de sainte Mathilde, marcha dans les mêmes voies, quoique Dieu eût éprouvé sa vertu par de grands malheurs. Devenue veuve, après deux ans de mariage, elle se retira du monde, et n'eut d'autre pensée que d'élever dans la vraie piété son unique fille, Emma, qui fut depuis l'épouse de Lothaire, et l'une des plus grandes reines de France. Cet échange de saintes princesses entre les cours chrétiennes de l'Europe, qui fut l'un des plus singuliers phénomènes de cette époque, ne contribuait pas peu à y affermir le christianisme, et à civiliser les peuples et les rois. Mariée en secondes noces au fils de sainte Mathilde, l'empereur Othon Ier, qui l'avait déli-

Digitized by Google

vrée de sa prison, n'usa de sa nouvelle grandeur qu'à l'avantage des églises, des pauvres et des opprimés. A la mort de son époux et de son unique fils, l'empereur Othon II, on l'appela à la régence de l'empire, et l'on n'eut qu'à se féliciter de ce choix. A la tête d'un grand État, elle s'y fit admirer, respecter, moins par la hauteur de son rang et la grandeur de son pouvoir que par sa sagesse, sa bonté et sa douceur. Son zèle pour le bien public et son amour pour le peuple la fit nommer « la mère des royaumes. » Son règne est considéré en Allemagne comme l'un des règnes les plus brillants et les plus heureux.

Modeste dans ses vêtements, et sévère envers elle-même autant qu'elle était indulgente pour les autres, elle employait à l'accroissement du culte et au secours des pauvres tout ce qu'elle retranchait au luxe de la parure et à la mollesse de la vie. C'est ainsi que, sans s'approprier rien du denier public, elle put fonder un grand nombre d'églises et d'établissements de charité en Allemagne et même en France; car, placée sur un trône étranger, elle n'oublia jamais sa patrie. Ayant appris qu'on allait rétablir le monastère de saint Martin de Tours, qui avait été brûlé, elle voulut contribuer à cette restauration pieuse, et, avec une grande somme d'argent, elle y envoya (sainte et charmante pensée) une partie du riche manteau impérial de son fils, et elle chargea le porteur de dire à saint Martin de sa part : « Évêque de Dieu, recevez ces petits présents « que vous offre Adélaïde, *la servante des serviteurs de « Dieu, pécheresse par sa nature*, mais impératrice par

Digitized by Google

« la grâce de Dieu; recevez, dis-je, cette partie du « manteau de mon fils Othon, vous qui avez partagé « votre manteau pour revêtir Jésus-Christ, dans la « personne d'un pauvre! »

Ayant connu, par une lumière divine, que sa fin approchait, elle voulut faire divers pèlerinages aux sanctuaires de la Bourgogne. Saint Odilon, abbé de Cluny, alla à sa rencontre; la sainte princesse, en le voyant, prit le bas de son vêtement, le baisa avec respect, et lui dit en pleurant : « Souvenez-vous de mon « âme dans vos prières, car nous ne nous reverrons « plus sur cette terre. » La prophétie ne tarda pas à s'accomplir. Quelques jours après, voulant célébrer, selon sa coutume, l'anniversaire de la mort de son fils Othon, elle réunit une grande multitude de pauvres, leur distribua l'aumône, en se prosternant aux pieds de chacun d'eux, pour adorer Jésus-Christ dans leur personne. Comme elle était déjà souffrante, cette fatigue augmenta sa maladie, et la réduisit à l'extrémité. Sentant le mal s'aggraver, elle demanda l'Extrême-Onction et le Corps de Notre-Seigneur, qu'elle reçut avec la plus tendre dévotion et le plus grand bonheur. Elle se fit ensuite chanter les psaumes de la pénitence et les litanies des saints, joignant sa voix mourante à celle des prêtres; et, prononçant ces paroles divines : « Seigneur, je remets mon esprit dans vos mains, » elle expira, emportant avec elle les regrets de tous les peuples, qu'elle avait faits heureux par son gouvernement, et de toute l'Église, qu'elle avait édifiée par ses vertus.

Digitized by Google

§ 42. Sainte Cunégonde, mariée à l'empereur saint Henri, conserve la virginité dans le mariage.—Zèle de ces saints époux pour le culte de Dieu, pour la défense du saint-siége et la propagation du christianisme. — La Hongrie convertie par leur intervention. — Saint Étienne et la princesse Giselle, sœur de saint Henri. — Bonheur de l'empire pendant le règne de saint Henri et de sainte Cunégonde. — Beau spectacle de la consécration solennelle de la sainte impératrice à Dieu, après la mort de son époux. — Son admirable mort.

La plus célèbre des saintes princesses de l'Allemagne est sainte Cunégonde, à cause de l'empereur Henri II, son époux, surnommé LE PIEUX, dont, par les charmes de sa pudeur, par les exemples de sa ferveur, par la sagesse de ses conseils, elle fit un ange terrestre, un grand saint, et le plus glorieux des empereurs, en un mot, le saint Louis de l'Allemagne. Afin de pouvoir mieux se consacrer au bonheur de leurs peuples et au service de Dieu et de l'Église, ces deux augustes époux, les plus saints et les plus illustres de tous ceux qui ont occupé le trône impérial d'Occident, vécurent toujours dans la sainte virginité, en sorte que, près de mourir, saint Henri put dire aux parents de sa sainte épouse : *La voici, votre admirable fille ; vous me l'avez donnée vierge ; je vous la rends telle que vous me l'avez donnée.* Tout était simple, modeste, doux dans leur conduite ; tout était pur dans leurs rapports mutuels ; tout était saint dans leurs intentions ; tout était grand et héroïque dans leurs œuvres. C'étaient deux anges rivalisant à qui mieux glorifierait Dieu et ferait du bien aux hommes. On n'avait jamais vu un pareil spectacle, d'un grand trône, occupé par deux saints, se sanctifiant toujours davantage l'un par l'autre, et reflétant sur toute leur cour, sur tous leurs peuples, les doux

Digitized by Google

rayons de leur sainteté. Aussi on les admirait comme un prodige; on les aimait comme des parents; on les vénérait comme des êtres surnaturels et divins. Non-seulement l'Allemagne, mais la France aussi et l'Italie, que les saints époux comblaient des traits de leur magnificence chrétienne, rendaient hommage à leurs vertus. Hors même de l'Europe, on n'en prononçait le nom qu'avec admiration et respect. L'Orient enviait à l'Occident cette merveille. Ils étaient l'objet de l'estime et de la vénération du monde. Rien n'égalait leur zèle pour la splendeur du culte et l'assistance des pauvres. Ce fut sous leur règne que l'Allemagne vit magnifiquement restaurer ses églises, que les infidèles avaient détruites, et qu'elle fut couverte d'un nombre prodigieux d'églises nouvelles, de nouveaux évêchés richement dotés, de monastères et d'établissements de toute espèce, consacrés au maintien de la piété et au soulagement du malheur. Couronnés à Rome par le pape Benoît VIII, ils accueillirent chez eux ce pontife, obligé de quitter Rome, et le rétablirent sur son siége. Pour la défense de ce même siége, ils firent la guerre aux empereurs grecs, et les obligèrent à rendre les terres qu'ils avaient enlevées à l'Église. Défenseurs généreux de l'Église, ils en furent les propagateurs les plus zélés. Ayant triomphé de la belliqueuse Hongrie, qui était encore à moitié païenne, au lieu de l'annexer à leurs États, ils voulurent en faire un royaume à part, un royaume catholique, un nouveau royaume de Jésus-Christ, et ils y réussirent. Saint Henri avait une sœur digne d'un tel frère; c'était la princesse Giselle, qui, à

Digitized by Google

l'école de sainte Cunégonde, était devenue une sainte, elle aussi, imitant sa bienheureuse belle-sœur comme son modèle, et l'aimant comme sa mère.

Or, la seule condition à laquelle saint Henri accorda la paix et l'indépendance à la Hongrie, ce fut qu'Étienne, son chef, épousât la princesse Giselle et attirât le reste de ses peuples au christianisme. La condition fut acceptée, et Giselle fut la sainte Clotilde de la Hongrie, comme Étienne en fut le Clovis ; car c'est en grande partie aux instructions, aux encouragements de sa sainte épouse que saint Étienne dut d'être devenu l'apôtre et le législateur, le roi-évêque et l'évêque-roi de son peuple, le fondateur de la nationalité et de la monarchie hongroises (1), dont, comme on le verra tout à l'heure, une autre sainte femme avait jeté les fondements.

Mais, humble et dévoué fils de l'Église, saint Henri ne fut pas moins un grand empereur. Jamais souverain

---

(1) L'on sait qu'en récompense du zèle que mit saint Étienne à convertir toute la Hongrie, et à y fonder une multitude prodigieuse d'évêchés, d'églises, de couvents, le pape non-seulement lui donna le titre de ROI DE HONGRIE, et lui envoya de Rome la couronne qu'il porta à son sacre, et qui depuis a toujours servi au sacre des rois de ce même royaume ; mais il l'appela l'*apôtre* de ses peuples, il le nomma son légat et lui accorda, ainsi qu'à ses successeurs, le privilége unique de porter la croix épiscopale sur sa poitrine, et de se faire précéder, comme font les évêques, par la croix dans toutes les cérémonies publiques. Ces saints époux eurent aussi le bonheur d'avoir donné un autre grand roi à la Hongrie et un autre grand saint à l'Église, dans la personne de saint Émeric, leur fils, pour lequel saint Étienne, son père, écrivit cette admirable instruction, en dix articles, *sur la manière de bien gouverner l'État ;* rien n'existe de plus sensé, de plus solide, de plus chrétien et de plus parfait, en matière de science gouvernementale, que ce traité. C'est cependant cet âge que l'insolence et la stupidité des modernes osent appeler « barbare. »

Digitized by Google

ne fit plus de bien à ses sujets et ne fut plus redoutable à ses ennemis. Jamais l'empire ne fut plus tranquille, plus heureux à l'intérieur, ni plus considéré au dehors. On a appelé ce règne l'*âge d'or de l'Allemagne.* Mais c'est que le saint empereur partageait, avec la sainte impératrice, les soins du gouvernement de ses vastes États ; c'est que ces saints époux n'entreprenaient rien, touchant le gouvernement, sans avoir auparavant beaucoup prié; en sorte qu'on disait : « Ils triomphent de leurs ennemis moins par les armes « que par les prières. »

Saint Henri étant mort, l'empire ne ressentit presque pas une si grande perte; car, gouverné par la faible main d'une femme, par sainte Cunégonde, il prospéra autant qu'il eût pu prospérer s'il eût été gouverné par le plus grand homme. Mais cette femme était une grande sainte, qui, par cela même qu'elle était toute à Dieu et qu'elle n'était pas à elle-même, était toute à ses peuples, pour faire régner parmi eux l'ordre, la justice et en assurer le bonheur. La plus belle preuve de son entier détachement de tout intérêt personnel, de toute ambition du pouvoir et des grandeurs du monde, c'est qu'à peine Conrad fut élu pour succéder à saint Henri dans l'empire : « C'est bien, s'écria-t-elle; c'était l'intention et le vœu de mon auguste époux et seigneur. » Et, s'empressant de remettre dans les mains du nouvel empereur les joyaux et les insignes de l'empire, elle quitta la cour et se retira à Kaffung, près de Cassel, dans le diocèse de Paderborn, dans un couvent de sa fondation. Là, aussitôt que l'é-

Digitized by Google

glise en fut achevée, elle assembla un grand nombre d'évêques pour en faire la dédicace. C'était le jour anniversaire de la mort de son saint époux. Elle assista à la cérémonie, en priant et en faisant prier tout le monde pour le repos de son âme. Elle était habillée avec la plus grande pompe; mais ce n'était qu'afin de renoncer au monde avec un plus grand éclat, car après la lecture de l'Évangile, elle quitta les habits d'impératrice et prit l'habit de religieuse : ce n'était qu'une robe fort pauvre, qu'elle avait travaillée de ses propres mains. L'évêque de Paderborn, après lui avoir coupé les cheveux, lui mit le voile des vierges sur la tête et lui donna l'anneau béni, signe de ses nouvelles noces avec le Roi du ciel. Le peuple, qui avait envahi l'église, témoin de cette scène d'une si grande femme, jadis placée si haut et maintenant descendue volontairement si bas pour l'amour de Jésus-Christ, ne put contenir ses larmes. L'émotion d'une si touchante cérémonie fut universelle, le retentissement très-grand, l'édification immense. C'est ainsi que ces sublimes matrones, admirables par leur manière de porter la couronne, l'étaient encore plus par leur manière de la quitter !

Après sa consécration, sainte Cunégonde, oubliant son ancienne grandeur et faisant les plus grands efforts pour que personne ne s'en rappelât, se conduisit comme la dernière de la communauté dont elle était la fondatrice, et comme la servante des sœurs dont elle avait été la reine et la mère. Après la prière et la lecture des livres saints, ses délices étaient de soigner les pauvres, de visiter et servir les malades, dont de tels

Digitized by Google

actes relevaient le moral, touchaient l'âme, autant qu'ils soulageaient le corps. Les malades ne revenaient pas de leur étonnement en voyant changée en leur servante celle qui avait été leur souveraine. A ces exercices de piété envers Dieu et de dévouement envers les hommes, sainte Cunégonde joignait la mortification la plus sévère de sa chair virginale, et toutes les rigueurs de la pénitence envers elle-même. C'est ainsi qu'elle passa les quinze dernières années de sa vie. On ne l'appelait que « la sainte. » Ce n'était pas seulement de l'attachement et du respect qu'on avait pour elle, c'était de la tendresse et de la dévotion. On ne se découvrait seulement pas, on s'agenouillait sur son passage. En la voyant, on croyait voir un ange du ciel, se promenant sur la terre et portant partout l'édification, le soulagement et le bonheur. Aussi rien ne peut rendre la désolation de toute la contrée lorsqu'on apprit que « la sainte, » réduite à l'extrémité, allait quitter la terre pour s'en aller au ciel! On accourut de toute part au couvent; on pleurait, on priait, on ne pouvait se consoler de la pensée de la perte qu'on allait faire. Au milieu de cette désolation universelle, ayant reçu les sacrements de l'Église et s'étant fait coucher à terre sur un cilice, Cunégonde seule était tranquille et heureuse de sa mort. La seule chose qui lui fît de la peine, fut de voir qu'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour en couvrir le corps. Ne pouvant plus parler, elle fit comprendre par des signes qu'elle n'en voulait pas, et on ne put la tranquilliser qu'en lui promettant de l'enterrer tout simplement avec son habit de religieuse. Le corps de cette

Digitized by Google

épouse-vierge fut, d'après ses désirs, porté à Bamberg et inhumé à côté de celui de l'empereur son vierge-époux. Il s'opéra beaucoup de miracles par son intercession et sur son tombeau ; mais le plus grand des miracles de sainte Cunégonde fut sa vie de grande souveraine et d'humble religieuse, qui la fit grande devant les hommes et devant Dieu ; mais il n'y a que le catholicisme qui puisse opérer de tels prodiges dans une femme !

§ 43. Autres saintes reines dans le reste de l'Europe. — Sainte Dombrowka convertissant la Pologne et, par le moyen de sa belle-sœur, la Hongrie, aussi, au christianisme. — La reine sainte Hedwige et ses vertus. — La reine sainte Cunégonde, apportant du *sel* pour trousseau de noces, en Pologne.

Mais parmi tous les royaumes chrétiens qui se sont formés en Europe, au moyen âge, la Pologne est, à notre avis, le règne qui doit le plus à la femme catholique, au point de vue politique, aussi bien qu'au point de vue religieux. Oui, la Pologne, ce royaume si célèbre autant par ses grandeurs que par ses douleurs, ne doit qu'à une femme ce catholicisme qui a fait toute sa force et toute sa gloire (1) ; c'est la princesse Dombrowka qui,

(1) On peut dire aussi *toute la raison de son existence*. S'il y a quelque chose de certain et de visible touchant les grandes destinées des peuples, c'est celle-ci : que, dans les desseins de la Providence, la Pologne n'a existé que comme le boulevard du catholicisme contre les empiétements barbares du schisme grec et de la sauvagerie musulmane. Si elle n'est donc pas catholique, si elle n'a plus l'ancien dévouement à la cause du catholicisme et de l'Église, il n'y a plus aucune raison pour qu'elle ne soit pas plutôt autrichienne, prussienne, russe et même turque. La Pologne n'a plus de raison d'être *polonaise*. Nous livrons cette pensée aux malheureux Polonais qui seraient tentés de croire à la résurrection de leur belle patrie par d'autres moyens qu'une constance, à toute épreuve, à la foi catholique. On ne peut concevoir les Polonais que catholiques. Schismatiques, luthériens, soci-

Digitized by Google

fille d'un tyran, Boleslas, duc de Bohême, et bourreau de son propre frère, le martyr saint Wenceslas, n'en était pas moins une fervente et généreuse catholique. Aussi, lorsqu'on lui proposa de la marier à Mieczyslas, duc de Pologne, mais encore païen, ainsi que tout son peuple, la vierge princesse fit cette noble réponse : « Il ne me convient pas à moi, qui professe le chris-« tianisme, d'épouser un idolâtre. Mais si Mieczyslas est « disposé à abjurer les ordures des idoles, et à recevoir « le bain du baptême, je ne refuse pas (1). » Le prince, ainsi que les grands du pays, trouvant trop dur d'être obligés à changer de religion, hésitèrent quelque temps à accepter une pareille condition; mais la miséricorde de Dieu eut compassion de la Pologne, plongée depuis si longtemps dans l'erreur, et Mieczyslas eut, en même temps que ses conseillers, une vision céleste dans laquelle il fut averti « que, pour son propre bien et « pour celui de son peuple, il eût à accéder à la proposi-« tion de la princesse Dombrowka, » et par là toute difficulté ayant cessé, Mieczyslas, après avoir été bien instruit, en compagnie des principaux barons, des nobles, et de toutes les notabilités des villes, reçut le baptême à Gnesne, avec la plus grande solennité, et épousa l'illustre vierge que le ciel lui avait indiquée (2).

---

niens, juifs, turcs, ou philosophes, ils peuvent être tout ce qu'on voudra, excepté Polonais.

(1) « Nuntiis de ineundo matrimonii fœdere interrogantibus ducalis Virgo « respondit : Non convenire professioni suæ christianæ, ut idololatræ nubat. « Ubi tamen Miceslaus spurcitias idolorum abjecerit, et baptismi lavacro « unctus fuerit, non recusaturam (Dlugosius, *Historia Poloniæ*, lib. II). »

(2) La légende de sainte Dombrowka ajoute que par les prières de sa sainte

Digitized by Google

Mieczyslas était un homme au caractère féroce, aux mœurs dissolues. Il avait sept femmes. Mais après son mariage avec cette sainte fille, il devint un agneau et un modèle de la fidélité conjugale. Il n'eut plus de goût que pour les pratiques de la piété, il n'eut plus d'empressement que pour propager le christianisme dans ses États; il en était à peine disciple, qu'il en devint l'apôtre. Aussi, encouragé toujours par les conseils et les exhortations de sa sainte compagne, il publia un édit très-sévère, par lequel il ordonna qu'à un jour indiqué (c'était le quatrième dimanche du carême de l'année qui venait de commencer), on procédât à la destruction de tous les temples de faux dieux et de toutes les idoles qui se trouvaient dans toute l'étendue de son duché, ce qui fut exactement exécuté. Il fonda sept évêchés et les deux siéges métropolitains de Cracovie et de Gnesne. Il bâtit une infinité d'églises auxquelles, rivalisant de générosité et de zèle avec son époux, et se dépouillant de tout ce qu'elle avait, la pieuse duchesse fournissait les vases sacrés, les ornements et tout ce qui était nécessaire à la célébration du culte catholique (1). Cet exemple de ses princes fut

femme, le prince, son époux, eut aussi le bonheur de recevoir la lumière du corps en même temps que celle de l'âme, car étant aveugle, il obtint la vue au moment de son baptême.

(1) « Providebat, pro vice sua, singulas ecclesias a viro suo fundatas, vasis « apparitibusque ad cultum necessariis; universa quæ potuit habere erogabat, « cum viro suo de liberalitate et largitione certans (*Ibid.*). »

Occupée de faire fleurir le christianisme en Pologne, la pieuse princesse n'oublia pas la Bohême, sa patrie. Car, peinée de voir que dans cette patrie chérie, chrétienne depuis longtemps, il n'y avait pas un seul siége épiscopal

Digitized by Google

bientôt suivi par toute l'aristocratie et la noblesse du pays ; c'était à qui se montrerait plus zélé à bâtir des églises et des couvents et plus généreux à les doter. C'est ainsi que, par le zèle de Mieczyslas et bien plus par celui de sa noble épouse, toute la Pologne devint alors en même temps chrétienne (1).

La conversion de la Pologne, pays si important par la noblesse du caractère de ses habitants, autant que par sa position, fut l'un des plus grands événements du moyen âge, dont les autres peuples de l'Europe et l'Église elle-même ne sauraient assez remercier Dieu et la grande femme (2) par laquelle Dieu l'a

---

(le duché de Bohême faisait alors, au spirituel, partie des diocèses de Mayence et de Ratisbonne), tandis qu'il y en avait sept dans la Pologne récemment convertie, elle insista tant auprès de Boleslas, son frère, et de la sainte vierge Mlada, sa sœur, qu'enfin on fonda l'église cathédrale de Prague. Ce n'est pas, du reste, le seul exemple du zèle de la femme catholique à multiplier les évêchés, les vrais sources et les vraies boulevards de la civilisation aussi bien que de la foi des peuples. Une infinité d'autres évêchés dans toute l'Europe, à la même époque, ont été la pensée et l'œuvre des femmes!

(1) « Quorum universa baronitas et nobilitas æmulata mores et vestigia, « eodem tempore universa Polonorum regio studio Miceslai et consortis suæ « fidem catholicam suscepit (*Ibid.*). »

(2) Cette incomparable femme non-seulement réussit à faire de la Pologne un pays catholique, elle inspira à ses nobles et à ses chefs son propre zèle pour la défense du catholicisme, et elle en fit, dès lors, ce qu'ils ont été depuis ce temps-là, jusqu'au partage inique de leur pays, l'*armée volante de l'Église* pour courir là où la chrétienté attaquée avait besoin d'un vaillant secours. C'est, du reste, de cette reine que date la belle coutume par laquelle jadis la noblesse polonaise, le dimanche, allait en corps et en grande tenue assister à la grande messe, et à la lecture de l'Évangile elle se levait debout, tirait l'épée, et ne la remettait dans le fourreau qu'aux paroles du chœur : *Laus tibi, Christe,* donnant à voir par cet acte, dit l'historien précité, que ces nobles étaient prêts à se battre avec intrépidité et vaillance pour la défense de la

Digitized by Google

opéré. Ce fut un puissant rempart qui, dès lors, s'éleva pour protéger le reste de l'Europe et la mettre à l'abri de nouvelles invasions des barbares. De toutes les nations slaves, la Pologne seule est restée constamment catholique et a défendu le catholicisme comme l'élément le plus solide de sa nationalité, aussi bien que comme l'unique vraie religion. L'étendard de la foi catholique, depuis qu'il y fut implanté de la main d'une femme, y est toujours resté debout : redoutable pour ses ennemis, menaçant pour ses oppresseurs, aimé partout de ce qui a une âme catholique, et béni par l'Église !

La mission apostolique que la sainte princesse Dombrowka, exerça en Pologne, ne fut pas seulement utile à ce royaume. Mieczyslas son mari avait une sœur qui, cédant aux instances de la sainte épouse de son frère, et bien plus encore touchée par ses sublimes exemples, s'était faite chrétienne et avait pris le nom d'Adélaïde. On la maria à Geisa, chef ou roi des Huns ou des Hongrois, païen lui aussi, ainsi que tout le vaste pays de sa domination. Mais Adélaïde avait appris à la cour de son frère, à l'école de sa belle-sœur, comment une princesse chrétienne doit s'y prendre pour attirer au christianisme son époux et tout son peuple. Elle en conçut l'idée et elle réussit. La femme catholique peut tout. D'abord elle ne prêcha que d'exemple, et c'est par le beau spectacle de la vie la plus pieuse, la plus pure et la plus sainte au milieu d'hommes corrompus

---

vérité évangélique, et, s'il le fallait, même à mourir pour elle : *Demonstrantes eo actu se pro defensione veritatis evangelicæ intrepide et strenue pugnaturos, et, si oporteret, mortem etiam appetituros* (Loc. cit.).

Digitized by Google

et sacriléges, qu'elle frappa les yeux et bien plus encore le cœur de son farouche époux et de tous les grands du royaume, leur fit connaître la lumière divine de la sainte foi catholique et excita en eux le désir de l'embrasser (1). Ensuite elle invita les saints et zélés prêtres qu'elle, la *femme bénie*, comme l'historien l'appelle, avait amenés exprès avec elle de la Pologne, pour prêcher partout l'Évangile, même à la cour; et par leur prédication continuelle et bien plus *par ses propres larmes et par ses propres prières*, elle eut le bonheur de voir que le roi son époux et tous les nobles et les barons, vaincus par la grâce, abjurèrent le paganisme et se firent chrétiens (2). L'exemple des chefs fut bientôt suivi par le peuple. Et c'est ainsi que, sous la direction de la reine, prodige de sagesse autant que de zèle, la plus grande partie du royaume de Hongrie reçut le baptême (3). A cet endroit, l'historien de ces merveilles, que la femme catholique opéra parmi ces peuples barbares, le fléau de l'Europe, a fait cette belle remarque, qui se rapporte si bien à notre sujet : « Par un trait admi-« rable, dit-il, de la miséricorde du Très-Haut, la con-« version de deux grands peuples fut obtenue par des

---

(1) « Adelaida, veluti fœmina religiosissima, cœpit magnæ devotionis et « sanctitatis specimen præbere, quamvis inter sacrilegos et prophanos homi-« nes versaretur, et tam virum suum, quam proceres et nobiles ad fidei « sanctæ catholicæ agnoscendum et amplectendum lumen invitavit (Dlugos-« sius, *loc. cit.*). »

(2) « Quorum assidua doctrina, et *consortis suæ precibus et lacrymis* « pervictus, cum primoribus et baronibus fidem sanctam suscepit (*Ibid.*). »

(3) « Dirigente providentissima conjuge, major regni pars sacro baptismi « forte ablui cœpit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

« femmes; car à la même époque la vérité catholique « ne resplendit aux yeux des Polonais que par la Bohé- « mienne Dombrowka, et aux Hongrois par la Polonaise « Adélaïde. Mais ces femmes, non-sulement convertis- « rent à la vraie foi, mais initièrent à la vraie sainteté « et à la vraie dévotion deux princes et deux nobles « nations. Oh ! étonnante économie de la bonté divine, « de s'être servie du ministère de ces deux femmes « pour ouvrir les voies du salut éternel dans ces deux « grands pays ! car il ne faut pas oublier que la prin- « cesse Dombrowka a été la mère de Boleslas le Grand, « le vaillant défenseur de la Pologne, et la princesse « Adélaïde a été la mère de saint Étienne, le grand roi « de la Hongrie (*Ibid.*). »

Le même historien rapporte aussi que pendant que la sainte princesse Adélaïde, d'accord avec le roi Geisa, faisaient des prodiges de zèle pour convertir la Hongrie, et qu'ils étaient désolés de ne réussir qu'en partie dans cette grande entreprise, Dieu voulut les consoler d'une admirable manière. Ils eurent, le même jour, une vision dans laquelle saint Étienne, le protomartyr, leur ayant apparu, leur dit « de prendre courage, *car ils allaient avoir un enfant qu'ils devaient nommer* ÉTIENNE, et qui achèverait l'œuvre de Dieu qu'ils avaient commencée, d'établir le christianisme dans tout leur royaume. » C'est ainsi que fut prédite et préparée la grande mission de saint Étienne I, roi de Hongrie, dont nous avons parlé plus haut, et qu'il accomplit par le concours de la sainte princesse Giselle, sœur de saint Henri.

Digitized by Google

Mais on ne peut quitter la Hongrie sans rendre l'hommage d'un souvenir au moins à sainte Élisabeth, l'une de ses saintes reines et de ses plus grandes gloires. En marchant sur les traces de son illustre tante sainte Hedwige, la PATRONNE DE LA POLOGNE, elle devint non-seulement la mère des pauvres par excellence, mais leur servante et leur dévote. Pour leur amour, elle se dépouilla de tout, même de ses pierreries, même de sa vaisselle, même de sa dot. Croyant voir Jésus-Christ en eux, elle leur rendait une espèce de culte religieux ; elle ne les servait qu'à genoux ; elle leur baisait les pieds; tout ce que les pauvres avaient touché était sacré pour elle et gardé comme une relique. Toutes ses autres vertus étaient à la hauteur de cette charité. Son royal époux lui dut sa sanctification, et son peuple de longs jours de paix et de bonheur. Nous n'en dirons pas davantage sur cette reine, l'un des plus grands et plus étonnants prodiges de la grâce du christianisme, l'une des plus touchantes merveilles de la royauté chrétienne. Car que pourrions-nous en dire qui n'ait été dit dans un style aussi noble et aussi ravissant que son sujet, par le génie de M. de Montalembert, dans sa *Vie de sainte Élisabeth?* Nous renvoyons donc à ce bel et délicieux ouvrage, l'un des plus remarquables de la littérature moderne, nos lecteurs qui voudront connaître l'heureuse influence que la charité et les autres vertus modestes de sainte Élisabeth exercèrent sur ses peuples, et contempler dans toute sa magnificence cette splendide figure du treizième siècle, dont la vie fait l'orgueil d'un grand

Digitized by Google

peuple, et l'admiration et l'édification du monde.

La Pologne se glorifie aussi d'une autre grande princesse, sainte Hedwige. Souveraine de ce pays par son mariage avec Henri, duc de Silésie et de Pologne, elle en devint le bonheur et les délices par ses vertus, et par les sentiments propres à un prince parfait, qu'elle sut inspirer à son royal époux. Pendant les querelles des princes de Pologne, le duc Henri, son époux, tombé à la suite d'un combat désastreux, entre les mains de son oncle Conrad, duc de Marovie, qui lui faisait la guerre, Henri II, l'aîné des fils du duc prisonnier et de sainte Hedwige, rassembla une armée pour aller mettre en liberté son père. Sainte Hedwige l'en détourna, une démarche violente pouvant mettre en danger les jours précieux de celui qu'on voulait délivrer. Mais, aussi dévouée que sage, la sainte épouse se rendit elle-même, sans armée, en Marovie, et par la force de sa persuasion et de sa douceur, obtint la délivrance de son époux chéri qu'en vain on aurait espéré obtenir par la force des armes, et rétablit la concorde entre les deux princes.

Après avoir eu quelques enfants, elle persuada à son époux de vivre dans la continence perpétuelle, et ils s'y engagèrent par vœu, avec la bénédiction de l'évêque, et ils vécurent ainsi environ trente ans. La profession de la chasteté dans le mariage, parmi les princesses régnantes, était une chose commune à cette époque-là. Jeune encore, elle se fit principalement admirer sur le trône par son aversion pour le faste, par ses libéralités envers les églises, par sa charité envers

Digitized by Google

les pauvres, par la rigueur de sa pénitence et par sa fervente piété; mais surtout par son zèle à faire régner la vérité et la miséricorde, la paix et la justice dans ses États.

En 1240, les Tartares, ayant passé le Dnieper, se ruèrent sur la Pologne et portèrent l'épouvante dans le reste de l'Europe. Sainte Hedwige venait de perdre son époux, elle envoya donc son fils Henri II repousser les barbares. Il périt dans le combat, après avoir fait des prodiges de valeur. Mais la résistance formidable que l'ennemi éprouva à cette occasion de la part des Polonais, le fit reculer et lui ôta pour longtemps l'envie de renouveler ses excursions en Europe. Quant à la sainte, au lieu de s'affliger de la mort de son fils, elle en reçut l'affreuse nouvelle avec la fermeté d'une héroïne chrétienne, et s'écriant : « Mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir faite mère d'un fils qui a su mourir en martyr de votre religion et de sa patrie (*Vit. B. Hedw.*). » Elle fonda à Trebniça un monastère de religieuses, où elle commença par offrir à Dieu sa propre fille Gertrude. Elle avait chargé ces religieuses de l'éducation des filles pauvres, qu'elles dotaient lorsqu'elles voulaient se marier. Du vivant même du duc, qui, de son côté, vivait en religieux sans en avoir fait profession, elle fixa sa demeure dans ce couvent et en prit l'habit, mais sans y faire profession, afin de se conserver la liberté de visiter les malades et d'assister les pauvres de ses biens. Son couvent donnait à manger à mille pauvres par jour. Gouverné par ce couple de saints, le pays fut tranquille et le peuple heureux. Ja-

Digitized by Google

mais princesse ne montra plus de simplicité et plus d'humilité sur le trône, ce qui, loin de l'abaisser, la rendit l'idole de ses sujets et l'admiration du monde. La Pologne a bien raison d'honorer et d'invoquer sainte Hedwige comme sa PATRONNE (*Brev. rom.*).

Nous regrettons de ne pouvoir consacrer que quelques mots à la chère et aimable sainte Cunégonde, qui, cinquante ans après sainte Hedwige, occupa le trône de la Pologne. C'était un ange de beauté, de pureté et de bonté. Avant de quitter la Hongrie pour aller épouser, à Cracovie, Boleslas, duc de Pologne, surnommé *le Pudique*, le roi son père, Bela IV, lui demanda ce qu'elle voulait emporter pour son trousseau de noces; et Cunégonde de répondre : « Mon père, je ne veux ni or, ni argent, ni pierres précieuses, vaines parures des riches dont je n'ai pas besoin; je ne veux emporter que *du sel*, nécessaire aux peuples que je vais adopter pour mes enfants. » C'est que la Hongrie abonde en mines de sel, et qu'en Pologne il n'y en avait pas, ou au moins qu'on n'y en connaissait pas. Le roi lui ayant donné la permission de faire tout ce qu'elle voulait, elle se rendit à l'une des salines de la Hongrie, et jeta dans les profondeurs des excavations qu'elle y fit pratiquer son anneau nuptial. Arrivée ensuite en Pologne, elle se transporta à Wieliczka, y fit creuser la terre, et, après quelques coups de pioche, on y découvrit une mine de sel; et, dans le premier morceau qu'on en retira, on retrouva l'anneau de la princesse. C'était la même mine de Hongrie où elle avait fait faire des fouilles, et qui était passée en Pologne avec l'anneau que la

Digitized by Google

sainte y avait jeté dedans. Les incrédules, pour qui il n'est pas possible que l'Auteur de la nature opère de ces prodiges, aux prières de ses saints, se moqueront peut-être de ce prodige-là. Nous ne voulons pas faire violence à la faiblesse de leur esprit. Nous nous contenterons d'exiger d'eux qu'ils admettent ce qui est incontestable, à savoir que c'est à sainte Cunégonde qu'on doit au moins l'exploitation des salines de Wieliczka, et que c'est une sainte reine qui a procuré à ses peuples le sel, l'un des objets de première nécessité, particulièrement pour la nourriture des pauvres.

A la célébration de son mariage, elle mit pour condition la continence pendant la première année, condition qu'elle fit renouveler tous les ans, et ainsi ces saints époux demeurèrent vierges pendant toute leur vie. Inutile d'ajouter que toute la vie de cette princesse ne fut qu'un sacrifice continuel au bonheur de ses peuples, au point de s'être dépouillée de toute sa dot pour lever une armée à opposer aux Tartares, qui venaient de faire une nouvelle incursion dans la Pologne dans un moment où elle se trouvait sans ressources et sans défense. Inutile d'ajouter encore que cette admirable princesse couvrit les villes de la Pologne d'établissements de piété et de bienfaisance. Tout cela n'a rien d'étonnant de la part d'une âme toute céleste, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes (DLUGOSSIUS, *Vie de sainte Cunégonde*, et BOLLANDUS, *Act. ss.*). C'est ainsi qu'à cette époque de foi, la femme catholique comprenait la royauté, et les peu-

Digitized by Google

ples n'en ont été que plus tranquilles et plus heureux!

§ 44. Autre sainte Hedwige convertissant la Lithuanie et constituant la grande monarchie et la grande nationalité polonaise. — Tableau des grandeurs et des vertus de cette matrone. — Différents peuples ne peuvent être réunis en un seul peuple que par l'unité de la religion, et par la jouissance des mêmes droits. — Procurer aux peuples ces avantages a été le travail de la femme catholique.

Mais la vraie sainte Clotilde de la Pologne fut une autre Hedwige, que les écrivains de ce royaume appellent « sainte, » quoiqu'elle n'ait pas été canonisée par l'Église. Tous les historiens la représentent comme la femme la plus belle, mais aussi la plus pieuse, la plus sage, la plus spirituelle qu'il y eût alors en Europe. A dix-huit ans elle faisait l'admiration de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, autant par la culture de son esprit, par la bonté de son âme, par la noblesse de son caractère que par les charmes de sa figure et les grâces de ses manières. Aussi lorsque sa mère Élisabeth, reine de Hongrie, consentit qu'elle acceptât la couronne de Pologne, qu'on lui avait décernée, toute la noblesse polonaise, en compagnie des chefs du clergé et de tous les ordres des citoyens, alla à sa rencontre; on l'accueillit avec un enthousiasme impossible à décrire; on la couronna à la cathédrale de Cracovie avec la plus grande solennité. Ces fiers Sicambres, prélats et barons, oubliant qu'ils étaient des hommes, se firent une gloire d'obéir à une si vertueuse et remarquable femme; et, dans la persuasion qu'elle était capable de gouverner toute seule le royaume, avant même qu'elle eut fait le choix d'un époux, exemple unique en Pologne, ils lui

Digitized by Google

conférèrent l'exercice du pouvoir absolu ; telle était l'estime qu'on avait conçue d'elle, telle était l'affection qu'on lui portait (1).

Parmi les jeunes princes des maisons régnantes qui s'en disputaient la main, ses parents l'ayant fiancée, étant encore enfant, à Guillaume, duc d'Autriche, Hedwige avait conçu pour lui le plus vif intérêt. Cependant elle finit par lui préférer Jagellon, grand-duc de Lithuanie, c'est-à-dire qu'elle préféra un païen à un chrétien, un étranger à un parent, un barbare, aux mœurs grossières et féroces à un prince civilisé, aux mœurs douces et plein d'attrait. Mais ce ne fut qu'aux conditions suivantes, que l'histoire a conservées : 1° que Jagellon, toute sa famille, tous les nobles, les primats, les généraux lithuaniens, ainsi *que tous les peuples de la Lithuanie et de la Samogitie, auraient embrassé la foi catholique romaine* telle qu'elle était professée en Pologne ; 2° que tous les chrétiens qu'on avait faits esclaves seraient rendus à la liberté ; 3° que non-seulement la Lithuanie et la Samogitie, appartenant à Jagellon par droit héréditaire, mais aussi les terres qu'il avait conquises sur les Russes par les armes devaient être *à perpétuité incorporées au royaume de Pologne ;* 4° qu'on devait rendre aussi à la Pologne la Poméranie et les pays de Culmes et de Vielune ; et 5° enfin que Jagellon devait

(1) « Tanta erga illam prælatorum et baronum affectio, et tam immensa « caritas, ut, viros se esse obliti, parere tam insigni et virtuosæ feminæ pu- « tarent non inglorium ; *tributa ei plenaria facultate*, quatenus Poloniæ « regnum administret, interim quo illi sponsus aptatur : quasi ipsa sola ad « gubernandum regnum sufficeret (Dlugossius, lib. X). »

Digitized by Google

importer en Pologne tous ses trésors, qu'il avait hérités de ses ancêtres, et qu'il n'en userait que *pour l'avantage de la Pologne* (1). Voilà un projet de traité qui relève, dans la personne qui l'a imposé, une âme profondément catholique et en même temps profondément patriotique. Nous doutons fort que la diplomatie moderne sache en faire un plus pieux, plus humain et plus politique! Tout dans ce traité se rapporte à la religion et à la patrie d'Hedwige, rien à sa personne. Bien plus, Hedwige sacrifia par là, aux progrès du catholicisme et à l'agrandissement de la Pologne, ses plus fortes et ses plus légitimes affections de femme. Il n'y a que la femme catholique qui soit capable d'un pareil dévouement; le vrai patriotisme ne découle, lui aussi, que du sentiment religieux. L'homme incrédule, impie peut bien se dire, mais il n'a jamais été et ne sera jamais patriote, et il n'est qu'un instrument de honte et de malheur pour sa patrie!

Ces conditions ayant été acceptées, Jagellon, en compagnie de tous les grands de ses vastes domaines, reçut le baptême dans la cathédrale de Cracovie et y prit le nom de Vladislas; tous ses immenses États, qui tou-

(1) « 1° Fidem catholicam romanam, eam quam Poloniæ regnum practicat, « se cum omnibus fratribus suis, Lithuanorum ducibus, proceribus et pri- « moribus, sed *et cum universa Lithuania, Samogiticaque gente* suscep- « turum. 2° Singulos christianorum captivos, et jure belli servituti deditos « soluturum. 3° Terras suas naturales Lithuaniæ et Samogithiæ, sed et non- « nullas Russiæ armis quæsitas *regno Poloniæ perpetua et irrevocabili in- « visceratione incorporaturum*. 4° Pomeraniæ et Culmenses et Vielunenses « terras regno Poloniæ reducturum. 5° Suos paternos avitosque thesauros se « in regnum Poloniæ illaturum, *et non nisi pro commodis regni Poloniæ « illos conversurum* (Dlugos., *loc. cit.*). »

Digitized by Google

chaient à la mer Baltique d'un côté, et à la mer Noire de l'autre, furent annexés à la Pologne proprement dite, à la Pologne de Piast qui n'était qu'un très-petit État, et Hedwige, de son côté, avec une entière abnégation d'elle-même, ne s'appliqua qu'à rendre vraiment grand et heureux le nouveau royaume qu'elle venait de former.

D'abord, elle ne s'occupa que de la religion. C'est par ses soins que des ecclésiastiques très-zélés furent envoyés prêcher l'Évangile dans la Lithuanie et dans toutes les autres provinces païennes de nouvelle acquisition, et que ces vastes contrées devinrent chrétiennes. C'est elle qui fit fonder la cathédrale de Wilna, et sept autres évêchés, un nombre immense d'églises, d'hôpitaux, qu'elle dota richement de ses propres biens. Il est impossible d'imaginer le nombre d'églises, de couvents, d'écoles, d'hôpitaux et d'établissements pieux de tout genre qu'elle fonda pour la splendeur du culte, pour l'instruction des peuples et pour le soulagement des pauvres. L'historien Dlugossius nous dit que sainte Hedwige regardait ces provinces comme sa nouvelle patrie (*novam patriam*) et qu'elle les aimait comme telles.

Son chrétien époux partageait sans doute le zèle de sa sainte femme pour toutes ces œuvres. Mais la pensée n'en appartenait qu'à elle, c'est elle qui en était l'âme, qui les faisait subsister, et le bras infatigable qui les achevait. Une preuve de cela est qu'ayant commencé la construction d'un grand monastère et d'une grande église pour y réunir des religieux, chargés particulièrement de

Digitized by Google

conserver *la langue et le rite slaves*, et la mort l'ayant empêchée de terminer cet édifice, son époux l'abandonna, et il n'a jamais été achevé. C'est que ce brave homme n'avait pas l'esprit assez élevé pour comprendre, autant que sa femme, la portée religieuse et politique de pareils établissements. Et parce que la reine, dit l'historien, était l'unique aiguillon excitant le roi aux grandes œuvres, et le feu qui l'échauffait; en sorte que cette femme prodigieuse venant à manquer, toute l'ardeur du zèle du roi s'évanouit avec elle (1).

L'université de Prague était alors la plus célèbre des universités de l'Allemagne. Afin donc qu'il ne manquât jamais à sa chère Lithuanie un nombre de savants ecclésiastiques, capables, selon l'expression du même historien, de continuer à arroser la nouvelle plantation de la vraie foi qu'elle y avait établie, sainte Hedwige, se mettant d'accord avec le roi de Bohême, fonda dans cette ville un immense et magnifique collége, qu'elle dota aussi de larges revenus perpétuels, où les jeunes gens de la Lithuanie étaient reçus et admis gratuitement pour suivre les cours de l'université et y apprendre toutes les sciences, qu'ils emportaient ensuite et propageaient dans leur patrie (2). Ce précieux établisse-

(1) « Qua abeunte omnis ardor ad quem illum stimulo suo regina concita-« bat, extinctus est. »

(2) Mais, pénétrée de tant de sollicitude pour la nouvelle Pologne, elle n'oublia pas l'ancienne, et travailla toujours à y multiplier tous les établissements utiles à la religion, aux sciences et à la charité qui font l'honneur et le bonheur des peuples. Nous citerons en particulier la fameuse université dont Casimir le Grand, roi de Pologne, n'avait jeté que les fondements dans la ville de son propre nom, et qui ne fut continuée et magnifiquement

Digitized by Google

ment, qui a survécu aux ravages que l'hérésie a faits en Bohême, s'appelle toujours la *Maison de la Reine,* nom, dit l'historien, qui est à lui seul un monument impérissable, attestant que ce fut la pensée et l'œuvre mémorable et méritoire d'une grande femme, et prêchant au monde la gloire de son illustre fondatrice (1).

C'est pour cela que c'est à elle que le pape Boniface IX s'adressait principalement pour tout ce qui touchait aux affaires de la religion dans ses domaines, et que « c'est dans ses sages et prudents conseils que ce pontife mettait toute sa confiance pour que son époux persévérât dans la foi catholique, dans la dévotion envers le saint-siége et dans la continuation de l'œuvre d'attirer les infidèles au catholicisme et tous ses peuples à la piété (*Brev.*, BONIF. XI). » Que voulez-vous? elle était tout à cette cour; rien de grand et d'utile ne s'y fit jamais qu'avec elle et par elle, particulièrement touchant la religion; ce qui lui a valu le titre de *planteur de la foi catholique en Lithuanie* (*Ibid.*).

Le zèle de sainte Hedwige pour tous les intérêts ci-

établie et dotée que par les soins de sainte Hedwige qui la transporta à Cracovie et lui donna de plus grandes proportions; et qui, prévenue par la mort, ordonna par son testament que tout ce qui serait trouvé comme appartenant à elle après son décès, devait être employé au soulagement de toute espèce de malheureux, et à *la fondation de cette université.* « Vestes, pecunias, « et omnem regiam supellectitem in relevamen miserabiliorum personarum, « et *in fundationem universitatis Cracoviensis* eroganda testamento man- « davit. »

(1) « Plantationem fidei orthodoxæ novellam in Lithuania rigatura, in Pra- « gensi studio tunc florente domum constituit, speciale collegium pro Li- « thuanorum natione studiis operam dante, et censu perpetuo dotavit. Quod « egregium et meritorium illustris fœminæ opus, *Domus* reginæ vocitatur, « fundatricis suæ factum memorabile divulgans. »

Digitized by Google

vils et politiques de ses vastes États n'était pas moins extraordinaire que son zèle pour leurs intérêts religieux. En voici quelques traits, par lesquels on peut juger du reste. Pour calmer un mouvement soi-disant séditieux dans la haute Pologne, Wladislas s'était rendu à Gnesne, et, dans un mouvement irréfléchi de colère, avait fait saisir tous les troupeaux des prétendus coupables. Cette mesure avait répandu la désolation dans tout le pays et avait jeté dans la misère et dans le deuil un grand nombre de familles. Heureusement la reine s'y était rendue aussi, et ayant appris ce qui s'était passé, et touchée des larmes de tant de malheureux qui avaient eu recours à elle, la voilà abordant le roi, lui faisant connaître son erreur et son injustice et l'obligeant à restituer tout ce qui avait été saisi. Mais cela ne la satisfit pas; et c'est à cette occasion qu'elle prononça cette grande et belle parole que l'histoire a enregistrée et que les peuples se rappelleront longtemps avec bonheur; cette grande et belle parole, noble exhalation de douleur d'une souveraine aimant ses peuples en mère : « Oui, dit-elle, nous avons rendu à ces malheureux leurs biens; mais qui leur rendra les larmes qu'ils ont versées (1)? »

Une autre fois, deux grands et puissants seigneurs de la Lithuanie s'étant pris de querelle, avaient partagé en deux partis et mis en combustion toute la province; la guerre civile s'en était suivie, et elle y

(1) « Regina commota, errore regis correcto, singula pignora restituit, « ferturque in amaritudine pectoris dixisse : *Et si pecora colonis reddidi-* « *mus, quis eis effusas lacrymas restituet* (*Ibid.*)? »

Digitized by Google

régnait avec toute ses horreurs. Le roi s'y rendit en toute hâte, mais il eut soin d'y amener la reine avec lui. Noble et sage pensée! Ce que le roi ne put obtenir par ses menaces, la reine l'obtint par la majesté de sa présence, par la puissance de ses exhortations, par les charmes de sa douceur : la paix fut rendue au pays. Les deux partis non-seulement se réconcilièrent parfaitement aussitôt, mais il fut convenu, d'un commun avis, que dans toutes les questions qui, dans la suite, pourraient surgir de nouveau entre eux, au lieu d'en venir aux armes et de s'entre-déchirer par d'implacables haines et par la guerre, on s'en rapporterait à l'arbitrage de la reine, que, dès ce moment, ils entendaient choisir et constituer l'unique juge de toutes leurs querelles (1). Telle était la confiance que tout le monde avait dans sa sagesse et dans sa justice.

Plus tard une véritable sédition ayant éclaté en Posnanie, on voulut y envoyer une armée. Sainte Hedwige, sachant bien que rarement les peuples se soulèvent sans y être provoqués par les abus de l'autorité, s'opposa à cette mesure. « Il n'y faut pas de la force, dit-elle, mais de la justice ; » et elle devina juste. La cause de tout ce désordre, qui avait dégénéré en une véritable guerre civile, était le gouverneur lui-même de la province, qui vendait la justice, opprimait l'innocence, faisait bon marché des propriétés de ses administrés, et qu'on appelait *le démon sanguinaire* (*cruentus Satanas*).

(1) « Conventum est, utroque probante, ut si novæ simultates et odia inter « illos orirentur ad Hedwigem reginam, quam sibi uterque in arbitrum com- « munem delegerat, haberetur recursus (*Ibid.*). »

Digitized by Google

Elle se rendit donc, sans soldats, sur les lieux, destitua ce magistrat, annula tous ses actes, l'obligea à indemniser de son bien ceux à qui il avait causé dommage, et le condamna à la prison à perpétuité. Dès cet instant tout rentra dans l'ordre, et la grande reine s'en retourna accompagnée des bénédictions de la reconnaissance de ses peuples.

Médiatrice puissante de la paix, boulevard inébranlable de la justice, sainte Hedwige sut faire, avec le même succès, la guerre et se mettre elle-même à la tête des armées, pour la défense de l'intégrité et de l'honneur de ses États. Une fois, pendant que son royal époux était occupé dans une expédition en Lithuanie, elle apprit que les Hongrois avaient fait irruption dans le royaume de Pologne, et s'étaient déjà emparés de plusieurs villes. Sans perdre un instant, elle réunit les nobles et les barons, et improvisa une nouvelle armée qu'elle conduisit elle-même sur les points envahis. Là, au grand étonnement de tous ses généraux, elle déploya tous les talents militaires et le courage d'un vieux guerrier. C'était elle qui dirigeait les siéges, ordonnait les assauts, et livrait bataille en pleine campagne; et toute l'armée de lui obéir avec enthousiasme, enchantée d'être commandée par ce général-femme! Elle bat l'ennemi dans toutes les rencontres; elle lui arrache la ville importante de Léopol; elle s'empare d'autres villes sans coup férir, et non-seulement elle reprend toutes les terres russes que les Hongrois avaient injustement usurpées, mais se met en possession d'une vaste étendue du pays qui s'était volontairement donné

Digitized by Google

à elle, et l'incorpore à la Pologne : fait héroïque et à jamais mémorable, dit l'historien, qui a valu à cette étonnante femme un souvenir de reconnaissance éternelle de la part des Polonais (1).

Que d'autres s'étonnent qu'une femme eût opéré de telles merveilles; quant à nous, nous ne nous en étonnons pas. Elle était sainte, et une femme sainte peut tout. Sa foi et ses vertus lui tiennent lieu de tous les talents nécessaires pour bien gouverner un État et même pour bien conduire des armées. Voici le portrait moral que Dlugossius a tracé de cette sainte Hedwige : Prodige de beauté, dit-il, elle était bien plus ravissante par ses mœurs et par ses vertus. Jamais on n'avait vu à la cour et à l'âge des frivolités et des plaisirs une femme plus détachée du monde, plus attachée à la religion. Sa dévotion était extraordinaire, son amour de Dieu immense. Elle mettait une étude particulière non pas à flatter son corps par la mollesse, la vanité et le luxe, mais à le dompter par l'abstinence et le cilice. Jamais personne ne put surprendre en elle une faute toute petite qu'elle fût; jamais on ne put apercevoir le plus léger mouvement d'orgueil, d'envie, de légèreté ou de colère. Tout ce qui est mondain l'ennuyait au lieu de l'attirer. Ses délices étaient dans la prière et dans la lecture de l'Écriture sainte, *des Homélies des Pères de l'Église* et des écrits de saint Bernard qu'elle fit traduire en langue polonaise. Mère bien plus que

(1) « Sempiternum pro hujusmodi heroico opere, apud Polonos, habitura « recordium (*Ibid.*) »

Digitized by Google

souveraine de ses peuples, elle l'était d'une façon toute particulière à l'égard des veuves, des orphelins, des étrangers et de tout ce qui était dans la souffrance ou dans le malheur : telle était la tendresse dont elle les aimait, la libéralité sans bornes avec laquelle elle les secourait. En un mot, telle a été la splendeur de ses mœurs que pendant sa vie on la vénéra universellement et constamment comme le simulacre vivant de la sainteté, et qu'elle a été aimée et célébrée dans tout le monde catholique après sa mort (1). Mais qu'on nous permette ici une remarque.

Il n'est pas aussi facile de faire de différents peuples un seul peuple, qu'il est facile de les conquérir et d'inscrire leur annexion sur le papier. La force et les actes diplomatiques peuvent bien soumettre différents peuples au même joug, mais ils ne peuvent jamais les unir et en faire une même nation. Différents peuples ne deviennent un seul peuple que par la profession de la même religion et la jouissance des mêmes droits. C'est, par exemple, parce que les provinces que la France s'est annexées étaient catholiques, comme elle, et parce qu'elle les a admises à la jouissance des mêmes droits que les Français, que ces provinces sont devenues *France*, et que, allemandes par la langue et les mœurs, elles n'ont pas la moindre envie d'appartenir à un gouvernement allemand. Il en sera de même de l'Afrique lorsqu'elle deviendra chrétienne ; elle sera fière,

(1) « Universo orbi catholico adeo, propter claritatem morum grata et ce-« lebris ut omnes illam in vita veluti sanctitatis simulacrum venerarentur « (*Ibid.*). »

Digitized by Google

ainsi que l'Alsace et la Corse, d'être française. C'est que, en principe général, fidèle à l'esprit traditionnel de son origine, la France ne voit que des Français dans les peuples qu'elle conquit, et les traite non comme des étrangers subjugués par la force, mais comme des amis attirés par l'amour; non comme des esclaves, mais comme des enfants et des frères. Mais cet esprit, qui a fait de différents peuples UNE FRANCE, dont rien n'égale la puissance du prosélytisme, est éminemment chrétien et n'est que chrétien; car c'est le christianisme qui cherche à effacer, partout où il peut agir librement, les différences entre vainqueurs et vaincus, entre conquérants et conquis, entre maîtres et esclaves, et qui tâche de réunir les peuples pas l'amour. Et cet esprit, comme on vient de le voir, n'a été introduit dans les mœurs françaises que par les femmes qui ont christianisé la France. La nationalité française est donc l'œuvre de la religion et des femmes.

Or, il en a été de même de la nationalité polonaise; car ce n'est pas sans raison qu'on appelle les Polonais, *les Français du Nord*. Ce que sainte Clotilde, et sainte Bathilde en particulier, ont fait en France, la sainte Hedwige dont nous venons de tracer le portrait, dans les veines de laquelle coulait un sang français (elle était arrière-petite-fille du duc d'Anjou, frère de saint Louis), l'a fait en Pologne. Du moment où les États de Jagellon furent annexés à ses propres États, elle ne vit plus dans ces nouveaux peuples, que le mariage venait de soumettre à son sceptre, que des Polonais, un même peuple dont elle était la souveraine, une même famille

Digitized by Google

dont elle était la mère; et elle les fit instruire avec le même zèle, les gouverna avec une égale justice, les soulagea avec un égal empressement, les regarda avec un égal amour.

C'est par ces moyens, c'est-à-dire en faisant entrer tous ces différents peuples dans le giron de l'Église catholique, et en plantant pour base du droit public polonais l'égalité des droits de toutes les provinces, que sainte Hedwige, aussi grande dans la politique qu'elle l'était dans la foi, réussit à faire de tant de nations différentes une seule et même nation. La Pologne ne lui doit donc pas seulement une plus grande extension, une extension prodigieuse de son territoire; elle lui doit aussi sa nationalité, elle lui doit son esprit éminemment catholique et sa puissante unité. Les souverains-hommes, qui ont succédé à sainte Hedwige, ont, sans doute, par leur piété et leur vaillance, augmenté grandement la force et l'éclat de cette intéressante nation; mais c'est sainte Hedwige, une souveraine-femme qui l'a littéralement constituée et qui l'a dotée de ces institutions précieuses qui l'ont rendue si grande, si glorieuse, et si redoutable tant qu'une partie de ses grands n'a pas trempé dans l'hérésie et dans l'incrédulité, et n'a pas converti en un honteux trafic le mariage chrétien; mais que tous ont respecté la sainteté et l'indissolubilité du lien conjugal, et que tous ont tenu du fond de l'âme à la foi catholique et à l'unité de l'Église!... La Pologne ne reviendra Pologne qu'à ces conditions.....

Digitized by Google

§ 48. Digression sur l'Italie. — Elle doit tout aux papes. — La comtesse Mathilde souveraine en Italie. — Son éloge par M. Rohrbacher. — Elle a été le seul HOMME des souverains de son temps. — Elle seule a défendu le saint-siége et le pape. — Le grand saint Grégoire VII l'aimait comme sa fille. — Générosité de ses donations à l'Église. — C'est elle qui fonda l'université de Bologne, où les femmes sont admises à enseigner. — Sa manière de gouverner. — Grande époque où les trônes de l'Europe n'étaient occupés que par des saints souverains. — Conclusion sur le bien immense qu'ont opéré les saintes reines.

Mais, Italien, nous ne devons pas oublier l'Italie. D'après les preuves qu'en a données le comte de Maistre (DU PAPE, *liv.* III), il n'y a pas de doute qu'au point de vue politique aussi bien qu'au point de vue religieux, l'Italie doit tout aux papes, et que, sans les papes, absorbée entièrement par l'Allemagne, elle n'aurait rien conservé d'italien : pas même la langue, pas même le nom. Parmi les papes, celui qui a le plus travaillé à la restauration des mœurs chrétiennes, à l'affranchissement de l'Église et à l'indépendance de l'Italie, a été l'étonnant Hildebrand, Grégoire VII, le plus saint et le plus grand pape depuis saint Pierre. Mais ce protecteur puissant des peuples, ce restaurateur zélé de la discipline ecclésiastique, ce martyr intrépide des grands devoirs de la papauté, dans ses terribles et longues luttes avec l'empire, n'a trouvé secours et appui que dans une femme, la célèbre comtesse Mathilde, souveraine de Toscane et de presque toute l'Italie septentrionale. « Les auteurs catholiques du temps, dit « M. Rohrbacher, la nomment une DÉBORA ; elle était « digne d'être comparée à cette illustre héroïne d'Israël, « qui sauva sa religion et son peuple, lorsque les hom- « mes n'en avaient plus le courage. Bien des rois et

Digitized by Google

« des princes affligeaient alors l'Église de Dieu par une « vie inutile et scandaleuse, par un trafic sacrilége « qu'ils faisaient des dignités ecclésiastiques, par une « connivence criminelle pour l'incontinence des clercs. « Au lieu de seconder l'Église, dans l'extirpation de ces « désordres, l'empereur Henri IV fomentait ces désor- « dres pour faire la guerre à l'Église. Les princes nor- « mands d'Italie flottaient dans une alternative de « fidélité et d'hostilité envers le saint-siége apostolique. « *Un seul homme*, pendant un règne de plus de cin- « quante ans, se montra *toujours fidèle, toujours dévoué « à l'Église et à son Chef, toujours prêt à le seconder « dans ses efforts* pour la restauration de la discipline « et des mœurs cléricales, *toujours l'épée à la main* « pour le défendre contre ses ennemis les plus formi- « dables, ne se laissant jamais ni gagner par les pro- « messes, ni intimider par les menaces, ni abattre par « les revers, *et cet homme unique* ÉTAIT UNE FEMME, la « comtesse Mathilde (T. XIV, p. 361). »

C'était, en effet, un bien touchant spectacle que celui d'un souverain-femme soutenant le pape, tandis qu'un souverain-homme, l'empereur, cousin de Mathilde, le persécutait avec un acharnement infernal; et enrichissant l'Église par une donation généreuse qu'elle lui fit de tous ses États et de tous ses biens, tandis que Henri cherchait à dépouiller l'Église (1).

(1) Les États de la comtesse Mathilde, au delà des monts, comprenaient l'Italie centrale et presque toute la Lombardie. La donation à l'Église en fut faite, la première fois en 1077, et renouvelée, par la pieuse donatrice, en 1102, dans ces termes : « Au temps du seigneur pape Grégoire VII, dans

Digitized by Google

Pénétrée de la plus haute admiration et de la plus haute estime pour les sublimes qualités et le mérite du grand pontife saint Grégoire, la princesse Mathilde le vénérait comme un saint, le chérissait comme un père, lui était dévouée comme à la personne même de Jésus-Christ. Non contente de le défendre par sa puissante influence autant que par ses armes, fugitif, elle l'accueillait dans ses États; comblé d'amertume, elle le consolait par ses lettres et par son dévouement. Saint Grégoire VII, à son tour, l'aimait comme son enfant et la regardait comme le plus grand soutien et le plus bel ornement de l'Église. Dans ses lettres, il l'appelle *la très-chère fille de saint Pierre;* et au milieu de ses sollicitudes et de ses combats pour la cause de l'Église, le grand homme ne dédaignait pas de lui écrire souvent, de diriger sa conscience, de l'instruire sur la perfection chrétienne, de l'encourager aux pratiques de

« la chapelle de la Sainte-Croix, au palais de Latran, en présence de plusieurs « nobles romains, je donnai A L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE, le pape acceptant, « *tous mes biens présents et à venir, tant de çà que de là des monts,* et j'en « fis faire une charte; mais cette charte ne se trouvant plus et *craignant* « *que ma donation ne soit révoquée en doute,* je la renouvelle aujourd'hui, « entre les mains de Bernard, cardinal légat, avec toutes les cérémonies usi- « tées en pareil cas, et *je me dessaisis de tous mes biens au profit du pape* « *et de l'Église romaine,* etc. Fait à Canose, le 17 septembre 1102 (BARO- « NIUS, *Annal. ad an.* 1102). » Il est à remarquer aussi que dans sa première donation la comtesse Mathilde s'était réservé l'usufruit de ses biens, sa vie durant, et que dans cette dernière donation elle s'est *dessaisie* même de ce droit. Ainsi, à l'imitation des saintes sœurs Pudentienne et Praxède, les premières femmes converties par saint Pierre, à Rome, cette grande princesse se dépouilla de tout, de son vivant, se réduisit à la condition d'une pauvre particulière, heureuse d'avoir converti ses biens en patrimoine et en dot de l'Église. Je ne sache pas qu'aucun prince en ait fait autant! La femme a bien plus que l'homme aimé l'Église : *Dilexit multum!*

Digitized by Google

plus haute piété. Jamais pape n'a pris plus de soin de l'âme d'une simple fidèle ; jamais simple fidèle n'a été plus attachée, plus dévouée au pape, ni plus digne des soins particuliers d'un pape !

Comme toutes les saintes reines dont nous venons de dire les mérites et les gloires, la princesse Mathilde, grande catholique, a été aussi une grande souveraine. Aussi savante qu'elle était pieuse, aussi zélée pour la propagation de la science et de la littérature qu'elle l'était pour la splendeur du culte et pour le maintien de la religion, pendant qu'elle ornait ses États de magnifiques églises, d'établissements pieux et charitables, elle y multipliait les écoles pour l'instruction du clergé et du peuple. L'université de Bologne, cette université mère de toutes les universités, ce foyer de lumières et de civilisation du monde chrétien, a été la pensée de son esprit et l'œuvre de sa magnificence et de sa libéralité. C'est elle qui la fonda, qui la dota, qui y réunit les plus grands hommes de son temps et qui la rendit à jamais célèbre (1). Le génie de Charlemagne, le plus grand des souverains chrétiens-hommes, avait eu la même pensée ; mais c'est un souverain-*femme*, la comtesse Mathilde, qui l'a réalisée.

---

(1) « C'est à cause de cela que *les femmes* peuvent recevoir tous les grades et le diplôme *de docteur* dans cette université, et y professer toutes les facultés. L'université de Bologne a, en effet, toujours eu depuis cette époque des FEMMES-DOCTEURS professant, avec éclat, la philosophie, la jurisprudence, la médecine, l'anatomie et la littérature. De nos jours, *la* célèbre docteur Tambroni s'y est fait admirer par sa profonde connaissance du grec et par sa méthode toute particulière de l'enseigner. Le cardinal Mezzofonte, prodige unique, en fait de langues, a été son élève.

Digitized by Google

Sous le rapport politique et civil, les peuples d'Italie soumis à son sceptre n'ont jamais été, ni avant ni après, mieux gouvernés par des hommes qu'ils le furent, au onzième siècle, par ce roi-femme. Point d'arbitraire, point d'impôts écrasants, point d'oppression : c'était le règne du droit, de la justice, de la modération, de la clémence, de la douceur et de la bonté! Tels ont été les caractères généraux du règne des femmes catholiques ; en sorte que, comme l'Écriture envoie à l'école de la fourmi le paresseux pour y apprendre à travailler, on peut, sans craindre de les humilier trop, envoyer à l'école de la femme catholique les rois et les *grands* politiques de nos jours pour y apprendre l'art de gouverner. Ils en ont si grand besoin !

En attendant, il faut convenir que ce fut une bien singulière et heureuse époque que celle-là, où l'on vit un grand et saint pape sur la chaire de saint Pierre, et des rois saints sur tous les trônes de l'Europe. Car saint Grégoire VII à Rome, saint Louis en France, le pieux roi Robert en Bourgogne, saint Ferdinand en Aragon, saint Édouard en Angleterre, saint Malcolm en Écosse, saint Henri en Allemagne, saint Winceslas en Pologne, saint Étienne et saint Émerik en Hongrie, vécurent presque en même temps. Mais tous ces saints rois furent l'œuvre de ces saintes princesses catholiques qui, pendant tout le moyen âge, ont paru en si grand nombre et avec un si grand éclat sur tous les trônes du monde chrétien. Prodiges de foi ; et comme *le juste de Dieu, ne vivant que de foi*, elles ont réussi à persuader cette même foi aux princes leurs frères, leurs époux

Digitized by Google

ou leurs enfants; et, païens, elles les ont faits chrétiens; égarés dans les voies de l'hérésie, elles les ont rappelés au catholicisme, et, froids ou indifférents, elles les ont convertis en apôtres zélés et même en martyrs généreux de cette même religion. Prodiges de piété, elles ont conquis à la vraie piété des hommes qui ne la connaissaient que pour s'en moquer, ou pour la persécuter; prodiges de pudeur, elles ont fait régner la chasteté et même la virginité au milieu du plus affreux libertinage et la plus grande corruption des cours; prodiges de douceur, elles ont corrigé la barbarie originelle de chefs féroces, ont inspiré le respect de la vie de l'homme à des hommes pour qui le meurtre de l'homme n'était qu'un jeu, ou une habitude, ou tout au plus une peccadille qui se compensait légalement par quelques pièces de monnaie. Et enfin, prodiges de dévouement, elles l'ont introduit, implanté dans les gouvernements modernes; et par là, elles ont posé le fondement de la civilisation, ont christianisé le pouvoir politique, l'ont mis en harmonie avec les maximes de l'Évangile et ont fait l'éducation des nations et des monarchies chrétiennes.

Digitized by Google

§ 46. Encore une importante remarque sur la part qu'ont eue les saintes reines dans la formation des monarchies chrétiennes. — Le constitutif essentiel de la monarchie chrétienne, d'après l'Évangile, n'est que le DÉVOUEMENT, comme celui de la monarchie païenne est la domination. — Le DÉVOUEMENT est le sentiment particulier de la femme, et c'est elle qui l'a établi dans les monarchies modernes. —Regrettable méprise du comte de Maistre à ce sujet. — Les princes chrétiens de l'Orient n'ont jamais compris le pouvoir chrétien. — Les princes de l'Occident toujours chrétiens comme souverains, lors même qu'ils ne l'étaient pas comme hommes. — L'Église n'a civilisé l'Europe que par l'entremise des femmes.

Mais qu'on nous permette ici encore une observation, qui n'est pas sans importance, sur ce dernier résultat de la grande mission que s'est donnée la femme catholique, placée sur le trône.

Le Fils de Dieu et rédempteur de l'homme avait dit ceci : « Les princes des gentils *les dominent*, mais il « n'en sera pas ainsi parmi vous; mais que celui qui « voudra être le plus grand parmi vous soit votre ser- « viteur, comme le FILS DE L'HOMME n'est point venu « pour être servi mais pour servir et donner sa vie « pour la rédemption de tous : *Principes gentium do-* « *minantur eorum; vos autem non sic; sed quicumque* « *voluerit inter vos major fieri, sit vester minister : sicut* « *Filius hominis venit ministrare non ministrari, et dare* « *animam suam redemptionem pro multis* (*Matth.* XX). » D'après cette ineffable parole, que l'homme n'avait jamais parlée et qui n'a pu sortir que de la bouche de Dieu, il est de l'essence de tout pouvoir païen ou matériel, ou satanique — ce sont des synonymes — d'être *dominateur;* comme il est de l'essence de tout pouvoir chrétien *de se dévouer*. Parmi les païens, le sujet n'existe que pour servir le pouvoir; parmi les chrétiens, le pouvoir n'existe que pour servir le sujet. Dans toute

Digitized by Google

société païenne, le pouvoir n'est qu'une idole au bonheur duquel tous doivent s'immoler; dans toute société chrétienne, le pouvoir n'est qu'une victime qui doit s'immoler au bonheur de tous, à l'exemple du Fils de Dieu fait homme, venu du ciel pour servir l'homme, et s'immoler pour l'homme. Grande et sublime doctrine! tout un monde nouveau y est renfermé, et c'est elle qui a fait les prodiges de l'Église chrétienne, de l'État chrétien, de la famille chrétienne, trois prodiges inconnus aux peuples païens, et qui ont changé la face du monde. Ainsi dans cette Église, dans cet État, dans cette famille, le Pouvoir est souverainement *conservateur* de tout ce qui lui est subordonné. Il surveille tout, dirige tout, mais il ne détruit rien ; et sa formule est : « Moi, je suis à tous. » Tandis que dans toute société religieuse païenne, dans tout État païen, dans toute famille païenne, le Pouvoir est souverainement *absorbant* de tous les pouvoirs subalternes. Il exploite tout, détruit tout, efface tout, et ne conserve rien, excepté ce qui fait ses avantages et flatte ses caprices et ses passions, et sa formule est : « Tout est à moi; » *la religion c'est moi, l'État c'est moi, la famille c'est moi.* Bref, l'histoire de tout Pouvoir païen se résume dans le mot : « DOMINATION; » tandis que l'histoire de tout Pouvoir vraiment chrétien se résume dans le mot : « DÉVOUEMENT. »

Or, les individus de mon sexe dussent-ils m'en vouloir, je le dirai franchement : L'homme n'entend rien au dévouement. Le dévouement est la science particulière, le sentiment, le besoin propre de la femme. Que vou-

Digitized by Google

lez-vous ? Dieu n'a créé la femme que pour *aider* l'homme : *Faciamus adjutorium ;* et *aider*, pour l'être intelligent, c'est se *dévouer*. Le dévouement étant donc, dans les desseins de Dieu, la fonction, la destinée spéciale de la femme, c'est particulièrement à la femme que Dieu en a donné l'intelligence et l'instinct et l'habileté de le pratiquer. L'homme doit se dévouer lui aussi, et il se dévoue en effet, s'il est chrétien. Mais le dévouement, dans l'homme, a quelque chose de gauche, de rude, de grossier, d'exagéré, de désagréable, qui sent la *force ;* on dirait que, dans l'homme, le dévouement même n'est que de la *domination*. C'est dans la femme que le dévouement a quelque chose de très-habile, de fin, de délicat, d'exquis, de charmant, qui sent la *grâce*. On dirait que, dans la femme, la domination même n'est que du *dévouement*. Semblable à l'action de la grâce de Dieu, qui en est la source, le dévouement de la femme attire en cédant ; entraîne en caressant ; dompte, mais sans violenter ; obtient les résultats de la force, mais par les armes de la douceur et de la suavité : *Attingens à fine usque ad finem fortiter et disponens omnia suaviter* (*Sapient.*).

Or, c'est l'Évangile qui, comme on vient de le voir, a révélé au monde la doctrine du dévouement. C'est l'Église qui en a donné l'exemple dans sa constitution divine, où le pouvoir suprême est éminemment conservateur des pouvoirs subordonnés, et n'est que LE SERVITEUR DE TOUS : *Servus servorum Dei*. C'est encore l'Église qui en a donné la connaissance par sa prédication, et en a rendu possible la pratique par la grâce

Digitized by Google

dont elle est la dispensatrice. Mais c'est la femme chrétienne qui l'a le mieux compris, qui l'a réalisé sur une grande échelle, et qui l'a fait régner dans la famille et dans l'État (1). C'est par elle que, dans la famille, l'homme fut un père et non pas un maître; et que dans l'État, il fut un Sauveur et non pas un tyran. C'est elle qui, par les charmes de ses vertus, a apprivoisé le robuste sauvage du Nord, l'a dépouillé de sa férocité, l'a adouci, l'a civilisé en le christianisant, et a fait de ces athlètes de la force les protecteurs du droit, les appuis de la faiblesse et le prodige des rois chrétiens. C'est évidemment dans ce but que la grâce forma et fit éclore, comme par enchantement, un grand nombre de princesses *saintes* dans toutes les cours de l'Europe; et c'est ce but précieux que ces grandes âmes ont

(1) Nous regrettons que le comte de Maistre, ce génie si éclairé et si chrétien, tout en ayant constaté le même fait que nous avons démontré, par nos portraits des SAINTES REINES, que *les règnes des femmes ont été, de longue main, plus brillants et plus heureux que les règnes des hommes*, soit allé chercher la raison de ce fait, dans l'amour-propre de la femme, au lieu de la chercher dans son *dévouement;* et nous regrettons encore davantage que pour prouver la supériorité du règne des femmes sur celui des hommes, il ait allégué les règnes d'Élisabeth d'Angleterre, et de Catherine de Russie, c'est-à-dire les règnes des femmes les plus hypocrites, les plus débauchées et les plus féroces qui aient, dans les temps modernes, déshonoré le plus la royauté chrétienne; le règne de deux femmes, honte du sexe et fléau de l'humanité! Ah! il lui était si facile, dans le même but, de rappeler les règnes de quelques-unes de ces saintes reines dont nous venons de faire le catalogue! Ce n'est pas le règne de la femme, quelle qu'elle soit, mais c'est le règne de la *femme sainte, de la femme catholique* qui a été et sera toujours meilleur que le règne des hommes; et la raison en est que la *femme sainte,* la *femme catholique* comprend mieux et sait mieux pratiquer le *dévouement du pouvoir au sujet,* qui est le constitutif essentiel de la royauté chrétienne, la source du bonheur des peuples et la condition *sine qua non* d'un beau règne!

Digitized by Google

atteint avec ce succès qui a fait le bonheur et la gloire du sexe et des nations chrétiennes.

En Orient, il y a eu aussi des princesses vertueuses; mais ce fut par exception. Ainsi le pouvoir public resta là toujours païen, même après que les empereurs se firent chrétiens. L'homme était chrétien, mais le prince ne l'était pas. Voulez-vous savoir comment ces princes respectaient la vie de leurs sujets? Rappelez-vous le massacre des citoyens de Thessalonie; voulez-vous savoir comment ils comprenaient le droit de propriété? Souvenez-vous qu'il y avait une loi qui déclarait que tout jardin ou toute vigne dont un membre de la famille impériale avait *daigné* recueillir une fleur ou goûter un fruit, était *ipso facto* dévolu à la couronne.

C'est en vertu de cette étrange loi qu'Eudoxie dépouilla une pauvre veuve d'une petite vigne qui la faisait vivre avec ses enfants. En vain saint Chrysostome tonna contre cette violation flagrante du droit naturel et de la loi chrétienne. Il n'y gagna que l'exil, et la chose n'en continua pas moins à aller son train. L'élément païen resta toujours dans ces cours, même après que leurs membres devinrent chrétiens, et on le voyait percer toujours dans leur conduite et dans leurs lois. Ils voulurent *dominer* toujours, *dominer* tout, même l'Église. Ils voulurent gouverner l'Église, eux qui ne savaient pas gouverner l'État, jusqu'à ce qu'ils en fussent arrivés à dégrader l'Église de ces malheureuses contrées par le schisme, et à abandonner l'État à la domination du croissant.

Digitized by Google

Le contraire est arrivé en Occident. Les princes, que la sainteté et les vertus de tant de femmes prodigieuses avaient façonnés au moule du christianisme, ont été toujours chrétiens, au moins comme rois. Lors même que le chrétien s'éclipsait ou disparaissait dans l'homme, il restait toujours dans le roi. Le roi était toujours chrétien par ses lois, lors même que l'homme ne l'était point par sa conduite.

Ainsi, c'est certainement l'Église, nous le répétons, qui, par ses pontifes, par ses conciles a, au moyen âge, condamné, détruit toutes les erreurs en Orient, développé et affermi en Occident toutes les vérités, et réuni tous les peuples de l'Europe dans le grand réseau de l'unité catholique. C'est certainement l'Église qui, par ses évêques, par ses missionnaires, qu'elle a envoyés partout, a converti ces peuples au christianisme, et a créé parmi eux le prodige des nationalités et des monarchies chrétiennes, inconnu aux époques et aux pays païens. Mais ce n'a été qu'autant que les pontifes, les conciles, les évêques, les missionnaires de l'Église se sont entendus avec les femmes régnantes, et qu'ils ont été compris, aidés, assistés par elles; en sorte que toute l'histoire de la civilisation moderne peut se résumer dans ce peu de mots : c'est l'Église qui a civilisé *le monde; mais par le concours et la coopération des femmes.*

Mais la femme vraiment catholique, d'un rang inférieur, la femme vraiment catholique, même des dernières classes, au cloître ou hors du cloître, par sa piété, par son zèle et son dévouement, a été, à la

Digitized by Google

même époque, elle aussi, pour beaucoup, a été presque pour autant que la femme catholique REINE, dans la grande œuvre de christianiser les peuples et de civiliser le monde. C'est ce qui nous reste maintenant à montrer pour compléter le tableau des grandeurs de la femme catholique au moyen âge. Nous ne pourrons certainement pas nommer ici toutes les grandes femmes de cette époque, qui, sans être reines, ont partagé leurs travaux et leur gloire dans le combat contre l'erreur, dans la défense et la propagation de la vérité catholique, dans la fondation des établissements pieux, dans la formation des mœurs publiques des peuples chrétiens, dans le développement des principes et des vertus de l'Évangile. Nous ne ferons qu'en indiquer quelques-unes des plus célèbres; mais, pour cela, il faut que nous revenions sur nos pas, et que nous passions encore en revue les premiers siècles de cette même époque. Nous commencerons par la France, où est né et d'où est parti ce grand mouvement régénérateur qui changea alors la face du monde.

Digitized by Google

CONTINUATION DE LA MÊME ÉPOQUE.

ENCORE LE MOYEN AGE

LES FEMMES RELIGIEUSES,

OU LA FEMME CATHOLIQUE HORS DU MONDE, AFFERMISSANT LA RELIGION, POPULARISANT LA SAINTETÉ DANS LE MONDE, ET COOPÉRANT A LA FONDATION DE TOUS LES ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX.

§ 47. La vertu de la chasteté devenue populaire, au moyen âge, par l'exemple des SAINTES REINES. — La profession de la virginité regardée comme leur état naturel par les jeunes filles. — Leurs parents eux-mêmes heureux de les consacrer au Seigneur, et elles plus heureuses de lui être consacrées. — Sainte Geneviève. — La femme de saint Valdrile, sainte Gertrude de France et sainte Godeberthe, preuves de cette généreuse tendance du sexe. — L'institution de la FÊTE-DIEU, œuvre des FEMMES RELIGIEUSES.

On vient de voir que la vertu principale, par laquelle la femme catholique, placée sur le trône, a brillé d'un plus grand éclat, et a opéré tant de merveilles dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre religieux, a été la chasteté. La reine catholique du moyen âge, à de rares exceptions près, s'est fait toujours admirer, ou par l'observance la plus sévère de la pudeur conjugale, ou par la profession de la virginité même dans le mariage; ou enfin, par l'empressement avec lequel, aussitôt qu'il lui a été possible de le faire, elle a renoncé à tout ce qui l'attachait encore à la chair et au sang, et est allée se renfermer dans le cloître pour y vivre de la vie de l'esprit.

De pareils exemples, venant de si haut, ne pouvaient pas manquer de faire une profonde impression tout autour des augustes matrones qui les donnaient, et, à

Digitized by Google

plus forte raison, dans les rangs inférieurs de la hiérarchie sociale, et d'en persuader l'imitation.

C'est par ce moyen que la profession de la chasteté ou de la virginité volontaire devint, au moyen âge, dans toutes les classes si commune et si populaire. Dans les maisons royales elles-mêmes, pour une princesse qui contractait mariage, trois ou quatre quittaient la cour, se retiraient dans des couvents de leur fondation, et s'y consacraient à Dieu par le vœu de virginité. Sur leur exemple, les jeunes filles des plus nobles familles accouraient en foule de toute part dans ces couvents y partager le même mérite par la gloire des mêmes sacrifices. Celles que des circonstances particulières empêchaient d'embrasser la vie du cloître se faisaient ordonner diaconesses, ou recevaient simplement le voile des vierges, et, sans quitter leurs maisons, n'en étaient pas moins des vierges sacrées attachées au service de Dieu et de l'Église, et c'est pour cela que nous les comprenons toutes ici sous le nom de FEMMES RELIGIEUSES. On s'explique par là le phénomène, propre de cet âge, de la grande multitude de monastères qui y surgirent comme par enchantement, et couvrirent les contrées chrétiennes, et de la foule immense de vierges de toutes classes réunies dans ces saints lieux, ou vivant dans leurs maisons particulières. En France, la seule petite ville de Vienne comptait, au septième siècle, trois cents religieuses cloîtrées, et le diocèse soixante monastères, sans parler de plusieurs autres communautés de femmes pieuses qui vivaient ensemble, et de vierges restées dans leurs

Digitized by Google

maisons. Il n'y avait pas de villes ni même de bourgs, dans l'Europe catholique, qui n'eussent une ou plusieurs maisons de religieuses. Il n'y avait pas de famille qui ne se crût honorée et heureuse de donner une épouse à Jésus-Christ, et une servante à l'Église. C'était une honte, un malheur pour les parents ayant plusieurs filles de n'en avoir aucune engagée dans la profession de la sainte virginité; et les pères et les mères qui n'avaient pas de filles n'en demandaient à Dieu qu'afin, avant tout, de pouvoir les lui consacrer. On croyait, — et on avait lieu de le croire, — qu'une fille consacrée à Dieu était en même temps une victime d'expiation et un intercesseur puissant pour sa famille, capable d'en éloigner tout malheur, et d'attirer sur elle tout bonheur et toute bénédiction!

Mais les parents n'étaient pas aussi empressés de consacrer à Dieu leurs filles, que celles-ci de lui être consacrées. On aurait dit qu'à cette époque les jeunes filles de toutes les classes regardaient l'état de la virginité comme leur état normal, et celui du mariage comme un état exceptionnel; tant était commune parmi elles et presque innée la tendance à préférer la virginité au mariage. La bergère de Nanterre, sainte Geneviève, a été de ce nombre. C'était *un trésor caché dans le champ de l'Église*, que le grand saint Germain eut seul la gloire de découvrir. Ce sont les saints qui devinent et connaissent les saints, et les mettent en évidence pour le bonheur de tous. En allant évangéliser la Grande-Bretagne, s'étant arrêté au bourg de Nanterre, près Paris, saint Germain vit, au milieu du peuple qui

Digitized by Google

l'entourait, une jeune fille où il crut remarquer quelque chose de céleste; et, au grand étonnement de tous, il la salua, en baissant vers elle respectueusement la tête : c'était sainte Geneviève. Le saint évêque la fit approcher, et après avoir félicité ses parents d'avoir une telle fille, et leur avoir recommandé d'en avoir soin : *Car cette petite femme*, leur ajouta-t-il, *sera un jour l'exemple et le bonheur même des hommes*, en s'adressant à la jeune fille elle-même : « Ne voudrais-tu pas, lui dit-il, ma bonne enfant, te consacrer à Jésus-Christ comme son épouse? — Je ne demande pas mieux, lui répondit Geneviève, ç'a été mon dessein et mon désir dès mon enfance. Saint évêque, ne seriez-vous donc pas assez bon pour me donner vous-même la bénédiction solennelle des vierges? — Rien ne s'y oppose, » reprit saint Germain. On se rend à l'église, on y fait de longues prières, on chante des psaumes, pendant lesquels le saint évêque tient toujours sa main consacrée sur la tête de la jeune fille. Enfin, Geneviève, ayant prononcé, en présence du peuple, son vœu de virginité, qui en devait faire un jour la mère du peuple, saint Germain lui impose les mains *et la consacre diaconesse* (*Rohrbacher; et Vie de S. Genev.*). Mais nous reviendrons tout à l'heure sur les grandeurs de cette admirable vierge et sur le bien qu'elle fit à sa patrie.

Saint Valdrile, parent de Pépin, n'aimait pas le monde. Mais le roi Dagobert voulant l'attacher à sa personne, — les rois sont heureux lorsqu'ils ont des saints auprès d'eux! — lui donna une charge importante à la cour, et, d'accord avec ses parents, l'obligea

Digitized by Google

à se marier. Saint Valdrile y consentit; mais le jour même de la noce, ayant entretenu sa vierge épouse du mérite de la continence, et lui ayant révélé son désir de quitter le monde et de servir Dieu dans la virginité, la sainte épouse, heureuse de cette déclaration, lui dit : « Seigneur, que ne parliez-vous plus tôt? Sachez « que moi-même je ne désire rien tant que de rester « vierge et de me consacrer au Seigneur. La seule » grâce que je vous demande, c'est que vous ne retar- « diez pas d'un seul instant l'accomplissement de votre « sainte résolution. J'en ferai de même. » Aussitôt saint Valdrile se coupa les cheveux, distribua aux pauvres et aux églises la plus grande partie de ses biens, et, ayant donné le voile des vierges à son épouse, et l'ayant mise dans un couvent, il se retira lui-même au monastère de Montfaucon, au diocèse de Reims.

Sainte Gertrude, fille de l'illustre Pépin, maire du palais, et honoré lui-même comme saint dans le Brabant, était une princesse de l'esprit le plus élevé et de la plus grande beauté. Elle avait atteint sa quatorzième année, et comme un jour on parlait en sa présence de la marier à un grand seigneur du royaume : « Pour « moi, dit-elle à ses pieux parents, je ne voudrais « d'autre époux que Jésus-Christ, le roi du ciel! »

Sa mère, sainte Itte ou Ithuberge, très-heureuse de cette déclaration de sa sainte fille, lui coupa elle-même à l'instant les cheveux en forme de couronne, lui fit donner le voile saint par l'évêque saint Amand, et alla la déposer au monastère de Nivelle, qu'elle avait fondé, et où, à la mort de son saint époux, elle, la

Digitized by Google

sainte mère, alla la rejoindre pour servir Dieu sous sa direction. Sainte Gertrude, de son côté, à la tête de ce monastère en qualité d'abbesse, à l'âge de vingt ans, s'y rendit célèbre, et en fit une pépinière de saintes.

Sainte Godeberthe, d'Amiens, noble vierge, elle aussi, allait être mariée. Saint Éloi, ce grand évêque et apôtre de la Gaule, se trouvait présent à la réunion des parents de la jeune fille où il était question de ce mariage; et, devinant ses saintes et généreuses intentions, il s'approcha d'elle, lui mit un anneau au doigt, et dit : « Il est inutile de s'occuper du mariage de cette vierge avec un homme, elle est déjà fiancée au Fils de Dieu : n'est-ce pas, mon enfant? — Eh! oui, oui, répondit-elle, les yeux rayonnants de joie, je n'ai voulu que cela, je ne veux d'autre époux que l'époux des vierges, le Seigneur. » Saint Éloi lui donna donc le voile; le roi lui-même lui fit cadeau du palais qu'il avait à Noyon, avec l'oratoire de sainte Geneviève. Sainte Godeberthe y établit une nombreuse communauté au service des malades et des pauvres, et y opéra des prodiges de zèle et de charité. C'est pour cela qu'elle est honorée comme LA PATRONNE DE NOYON. Tel était l'attrait tout particulier que la virginité volontaire, la plus belle vertu de l'Évangile, avait pour les jeunes filles à cette époque, que l'incrédulité de nos jours ose nous représenter comme l'époque qui a ignoré l'esprit et foulé aux pieds les maximes de l'Évangile!

A la même époque, des saintes femmes firent un autre précieux et charmant cadeau à l'Église. La bienheureuse Julienne, religieuse hospitalière, à Mont-

Digitized by Google

Cornillon, diocèse de Liége, eut toute sa vie une dévotion particulière au Saint-Sacrement : passer des nuits et des jours entiers devant la sainte Eucharistie était son bonheur. Or, dès l'âge de seize ans, elle eut une vision dans laquelle le divin Sauveur lui fit connaître qu'il manquait encore dans l'Église une fête pour honorer particulièrement l'auguste Mystère des autels, et que c'était elle qui devait commencer cette fête et annoncer la première qu'elle devait être célébrée. La servante de Dieu ne pouvait pas douter que c'était la volonté de Dieu; cependant, dans un sentiment d'humilité et de défiance d'elle-même, propre aux saints, elle se défendit, pendant vingt ans, d'exécuter cet ordre, disant qu'une commission de cette importance conviendrait mieux à quelques docteurs dans l'Église. Mais son divin Seigneur, insistant toujours, Julienne se rendit, et découvrit la chose à Jean de Lausanne, chanoine de Liége, homme d'une vertu singulière et d'une doctrine égale à sa vertu, le priant de consulter, sur ce sujet, les meilleurs théologiens, sans la nommer. Jean communiqua le tout à Jacques Pantaléon, alors archidiacre de Liége, et plus tard souverain pontife, sous le nom d'Urbain IV; à Hugues de Saint-Cher, alors provincial des Dominicains, et depuis cardinal; à Guit, évêque de Cambrai; au chancelier de l'Église de Paris et à plusieurs autres personnages éminents en vertu, en science, en dignité. Ils furent tous d'avis qu'il était juste et utile à l'Église de célébrer l'institution du Saint-Sacrement plus solennellement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Sur un avis pareil, l'évêque de

Digitized by Google

Liége, par un mandement au clergé de son diocèse, en 1246, ordonna la célébration de cette fête, tous les ans, le jeudi après l'octave de la très-sainte Trinité. Hugues de Saint-Cher, qui, en attendant, avait été créé cardinal, et envoyé légat en Allemagne, en fit de même par une lettre adressée à tous les prélats et à tous les fidèles de sa légation. Mais les théologiens puritains de Liége en pensèrent autrement; et, profitant de la faiblesse de Henri de Gueldre, successeur de Robert dans le siége de cette ville, et dont l'esprit était plus militaire qu'ecclésiastique, ils se mirent à déclamer contre la nouvelle fête, à tourner en ridicule les révélations de Julienne, à persécuter la sainte religieuse, au point de la faire chasser de Liége; et la fête fut suspendue. Mais qui peut s'opposer à la volonté de Dieu? car c'était vraiment lui qui voulait cette belle solennité. Ainsi les oppositions qu'y firent les faux zélés ne servirent qu'à la rendre universelle dans toute la chrétienté. La bienheureuse Julienne étant morte, une autre sainte religieuse de Liége, nommée Ève, son amie, et héritière de son esprit et de sa dévotion, reprit l'affaire de la fête; elle engagea l'évêque à en écrire au pape Urbain IV, qu'elle avait connu à Liége, et qui, après en avoir délibéré avec le sacré collége et les théologiens de Rome, publia sa magnifique bulle de l'année 1264, par laquelle il ordonna la fête du Très-Saint-Sacrement dans toute l'Église. En même temps le saint-père avait donné la commission au docteur angélique saint Thomas d'Aquin, qui se trouvait à Rome, de composer l'office pour la nouvelle solennité, ce qui nous a valu

Digitized by Google

les hymnes et la prose du Saint-Sacrement, qu'on dit et qu'on chante depuis six siècles, véritables chefs-d'œuvre d'exposition du dogme catholique de l'Eucharistie, et de la plus haute et de la plus ravissante poésie; et afin qu'il fût constaté que tout cela n'avait été fait qu'à l'instance et sur l'inspiration de saintes femmes, Urbain IV eut la pensée délicate d'envoyer à Ève la bulle précitée, et le beau travail de saint Thomas qui s'y rapporte, avec une lettre datée du 8 septembre de la même année, où il lui dit : « Fille bien-aimée, voici l'accomplissement de ce que vous avez tant désiré. Nous l'avons déclaré avec les prélats qui se sont trouvés auprès de nous. Nous vous envoyons le cahier qui contient l'office de cette fête, et nous voulons que vous en laissiez volontiers prendre copie à toutes les personnes qui le désireront (LABBE, tome II, page 817). » Ainsi c'est des femmes que Dieu s'est servi pour établir cette solennité que les Français ont bien raison d'appeler la FÊTE-DIEU, car c'est dans le mystère, objet de cette fête, que Dieu déploie la puissance, la sagesse et la charité d'un Dieu, et qu'il reçoit en Dieu les plus grands hommages du peuple fidèle; et parce que c'est le mystère de la foi de Dieu par excellence, qui réunit en lui-même tous les mystères du christianisme, et dont la célébration est la confession publique, le triomphe de la foi catholique, l'anathème de toutes les hérésies, la joie des vrais chrétiens et la gloire de l'Église (1).

(1) Parmi ces saintes femmes qui, sans être reines, ont fait un grand bien

Digitized by Google

§ 48. Aucune nation catholique n'a eu, au moyen âge, un plus grand nombre d'évêques saints que la France. — Cependant, c'est par les FEMMES RELIGIEUSES qu'ils ont été formés à la sainteté. — Preuves historiques de ce fait. — Zèle de ces mêmes femmes pour l'œuvre des missions. — Saint Boniface aidé par elles dans sa mission de christianiser l'Allemagne.

Mais tout humbles, pieuses et retirées du monde qu'elles étaient, les femmes religieuses du moyen âge

---

à la religion et aux peuples, nous ne devons pas oublier la bienheureuse Isabelle, sœur unique de saint Louis, roi de France. Docile, autant que lui, aux pieuses inspirations de Blanche, leur commune mère, dès son enfance elle était une petite sainte, et s'était consacrée à Dieu par le vœu de virginité. Ainsi elle refusa le mariage de Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, que saint Louis et le pape, Innocent IV lui-même, lui conseillaient. Dès lors, son saint frère en fit son aumônier-femme, ou le ministre de sa miséricorde et de ses libéralités à l'égard des malheureux. Elle nourrissait une multitude de pauvres et les servait de ses mains. Son abstinence tenait du prodige; elle donnait à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte tout le temps libre que lui laissaient ses œuvres de charité. Sa grande récréation consistait en de pieux entretiens avec saint Louis; et rien n'était plus touchant que de voir ces deux saints, frère et sœur, ne causant ensemble que des choses du ciel et rivalisant de zèle de se rendre plus agréables à Dieu et plus utiles aux peuples. Autre sujet de récréation pour Isabelle, digne, lui aussi, d'une âme charitable, c'était celui de filer sa quenouille d'ivoire, en compagnie d'autres saintes demoiselles qu'elle s'était choisies, et d'ouvrer des bonnets ou autres objets pour ses pauvres. Un jour qu'elle venait d'achever une belle coiffe, saint Louis lui dit : « Sœur, ne serais-tu pas assez bonne pour me la donner, « afin de la porter la nuit? — Non, reprit Isabelle, j'ai résolu qu'elle appar- « tiendrait à Notre Seigneur Jésus-Christ, car c'est la première que j'aie « *oncque* filée. — Dans ce cas, reprit saint Louis, je n'ai rien à dire, je te « prierai seulement que tu en files une autre pour moi, car je tiens à me « coiffer d'un ouvrage de tes mains. » Le soir même la coiffe était sur la tête d'une pauvre malade à qui la bonne princesse envoyait tous les soirs des mets de sa table.

Voulant se rendre utile, même après sa mort, la bienheureuse Isabelle fonda l'abbaye de Longchamp, dans les environs de Paris, dont les religieuses qu'elle y réunit étaient chargées d'élever les jeunes filles pauvres et de distribuer des aumônes. C'est pour cela qu'elle donna à cette fondation le titre touchant de l'*Humilité de Notre-Dame*. Ce fut elle-même qui en traça

Digitized by Google

n'ont pas moins travaillé, par toute espèce de moyens que la vraie piété met à la disposition de la femme catholique, à la régénération des peuples et au bonheur social. C'est d'abord par la part qu'elles ont eue dans la formation et la sanctification du clergé.

Nous ne connaissons aucune nation chrétienne qui ait eu un plus grand nombre de saints évêques que la France, durant la longue période du moyen âge. Dans le sixième siècle seulement, elle a eu saint Félix de Nantes, saint Domnole du Mans, saint Fortunat de Tours, saint Dalmace de Rhodès, saint Maurice de Cahors, saint Élaphe de Châlons-sur-Marne, saint Aunaire d'Auxerre, saint Évance de Vienne, saint Feméolde de Limoges, saint Véran de Cavaillon, saint Éthérius de Lyon, saint Arige de Gap, saint Virgile d'Arles, saint Félix de Bourges, et son successeur saint Sulpice-Sévère; sans parler de saint Martin, de saint Remi et de saint Germain dont nous avons rapporté quelques détails, c'est-à-dire que tous les évêques de France de cette époque ont été des saints : ce qui ne s'est vu nulle part. Le zélé traducteur de la *Gallia christiana* nous a fait part d'une observation importante qu'il a faite, en parcourant cette immense collection de documents des

---

cette admirable règle, dans laquelle saint Bonaventure, à qui elle la soumit, ne trouva rien à corriger. Cet établissement a été une école très-fructueuse de piété, et une source inépuisable de secours pour les pauvres de la localité pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que l'esprit païen du dix-septième siècle ne l'envahît et n'y fît régner plus de mondanité que de piété, et ne convertît la *visite à Longchamp*, pendant la semaine sainte, en une promenade de luxe et de vanité, l'un des plus grands scandales qui attristent le regard chrétien de l'étranger à Paris!

Digitized by Google

gloires de la France chrétienne : c'est que, du quatrième au dixième siècle, tous les nombreux siéges épiscopaux de France, à de rares exceptions près, ont été constamment occupés par des saints, et que la sainteté y a été héréditaire. On conçoit donc pourquoi la nation française a été dès lors la nation la plus chrétienne et par conséquent aussi la plus puissante et la plus policée : l'Écriture sainte ayant dit que les mœurs du peuple sont le reflet des mœurs du prêtre : *Erit sicut populus sic sacerdos* (*Osé* IV, 9). En sorte que la France est la fille des saints, et leur œuvre. Mais le même ecclésiastique nous a communiqué une autre remarque encore plus importante pour le sujet que nous traitons : c'est que le même ouvrage nous montre toujours, à côté de chacun de ces évêques-saints, une mère, ou une sœur, ou une tante, sainte, elle aussi, qui l'a profondément impressionné de l'esprit du christianisme, qui l'a encouragé, soutenu dans ses travaux et aidé dans ses succès, et qui l'a fait ce qu'il a été. Or, il en a été de même pour le reste de l'Europe, en sorte que la France, aussi bien que l'Europe entière, ne doit qu'aux femmes ces hommes extraordinaires. En voici quelques exemples qui serviront à faire juger du reste.

Saint Germain, dont la vie a été si grande, dont les voyages ont été marqués de merveilles pour la conversion des âmes et la guérison des corps, dont le temps était employé à fonder des monastères et à évangéliser les peuples; saint Germain, l'apôtre de la Gaule et de la Grande-Bretagne, et qui proclama et bénit sainte Geneviève, la terreur des Alains; saint Germain, dit

Digitized by Google

M. Capefigue, *n'a été qu'une création de sainte Germanille, sa mère.*

Saint Loup, ce compagnon zélé de saint Germain dans l'apostolat, envoyé par un concile de la Gaule et par le pape pour évangéliser, lui aussi, la Grande-Bretagne; c'est par une femme qu'il a été sanctifié et donné à l'Église. Né à Toul, d'une noble famille, il avait épousé sainte Péménide, sœur de saint Hilaire, l'évêque d'Arles. Or, dès les premiers jours de son mariage, cette sainte femme se mit à cultiver avec un soin tout particulier l'esprit et le cœur de son époux. Elle lui inspira le mépris du monde, l'amour de Dieu et de la vertu et un grand zèle pour la religion. Et lorsque, à la septième année de cette culture, elle le vit bien disposé à se dévouer corps et âme à la perfection et à la sainteté, elle l'engagea à se séparer d'elle afin de ne vivre tous les deux qu'à Dieu et pour Dieu. Péménide se retira dans un couvent, et Loup au célèbre monastère de Levins, où il prit les ordres, et d'où il ne sortit que pour réjouir l'Église et étonner le monde par ses travaux apostoliques et par les abondantes bénédictions dont Dieu les couronna.

Saint Éloi et saint Ouen étant encore laïques avaient le zèle, dit Rohrbacher, et exerçaient en quelque sorte l'autorité d'évêques. Ils faisaient assembler des conciles pour réprimer le libertinage et la simonie. Ils chassaient de la Neustrie les hérétiques, les apostats et les imposteurs, et veillaient au maintien de la pureté de la foi. Mais ils ne faisaient tout cela qu'excités et aidés par de saintes femmes. Lorsque ensuite saint

Digitized by Google

Éloi devint évêque de Noyon, c'était sainte Aure qui le soutenait et lui fournissait des vases sacrés pour les églises. Et saint Ouen, créé évêque lui aussi de Rouen et de Tournay, n'était assisté dans ses travaux apostoliques que par sainte Augadrême, patronne de Beauvais.

Les deux frères, saint Cagnon, évêque de Laon, et saint Faron, évêque de Meaux, ne furent tous les deux élevés dans la plus tendre piété que par sainte Fare, leur sœur. Et c'est cette même illustre vierge qui, consacrée ensuite par saint Colomban, l'aida à convertir au christianisme un grand nombre d'habitants du pays de Brie, au septième siècle.

Saint Emmenbert, évêque de Cambrai, ainsi que son père, ne fut converti au christianisme pratique que par sainte Gudule, sa sœur.

Saint Pregt (*Projectus*), évêque de Clermont-Ferrand, ne fut élevé dans la piété que par sainte Price, ayant une vive foi que cet enfant aurait un jour été évêque et martyr des intérêts chrétiens de son diocèse.

Saint Lézin, évêque d'Angers, ne fut saint que par les soins de sainte Pauline de Bretagne, sa mère.

C'est sainte Opportune de Normandie qui, par son zèle et ses vertus, établit la piété et réforma les mœurs en Neustrie, au septième siècle. Sainte Dode en fit de même dans la Champagne. Les évêques de Reims ne furent longtemps forts que par son appui et son dévouement, qui l'ont faite si grande au point de vue religieux et politique.

Digitized by Google

Beaucoup de ces héroïnes de la vraie piété se donnèrent alors le beau mérite de concourir au grand œuvre des missions, que des successeurs des pôtres exerçaient pour répandre le christianisme dans les parties de l'Europe qui étaient encore païennes. Rappelons seulement le célèbre saint Boniface, cet *envoyé* du saint-siége, pour christianiser l'Allemagne au huitième siècle, ce grand conquérant de la foi, en même temps que Charlemagne l'était de la politique. Nous avons encore plusieurs lettres de lui à différents personnages, et ces lettres nous prouvent que ce grand apôtre du moyen âge, dans ses travaux apostoliques, n'a été secouru, aidé, encouragé et consolé que par des femmes religieuses de tous les pays catholiques. C'était sainte Bugga, abbesse de Fanet, et parente d'Egbert, roi d'Angleterre, qui avait mis saint Boniface en rapport avec ce monarque, et qui lui faisait envoyer de généreux secours pour sa mission. C'était sainte Edburge, abbesse du monastère de Vinburn en Angleterre, qui fournissait aussi au saint missionnaire des habits pour lui, pour ses collaborateurs et pour ses pauvres, et des exemplaires de la Bible, copiés de sa main ou de la main de ses religieuses, pour les répandre parmi ses néophytes. Ainsi c'est à la même abbesse qu'il ouvre son cœur sur les travaux qui l'occupent et les oppositions qu'il rencontre, sur ses combats du dehors et ses craintes du dedans, sur les artifices des faux frères, pires que la malice des païens ; et c'est à elle enfin, après le pape, qu'il rend compte de sa mission : c'est parce que personne, après le pape, n'y prenait un plus grand in-

Digitized by Google

térêt, et ne montrait plus de zèle pour assister et consoler le saint missionnaire.

Mais celle qui l'a le plus aidé dans l'œuvre de la conversion des âmes a été la célèbre sainte Liobe, sa parente, la femme la plus pieuse, la plus zélée et en même temps la plus forte tête de son temps. Consacrée à Dieu dès sa première jeunesse, dans un couvent, sous la conduite de l'abbesse Fetta, sœur du roi d'Angleterre, et s'étant appliquée avec la plus grande ardeur aux études des sciences sacrées et profanes, elle y avait fait de tels progrès qu'elle était un objet d'estime et d'admiration même pour les hommes. Elle savait toute l'Écriture sainte par cœur ; la théologie et la philosophie, le droit canon et le droit civil, les sciences naturelles et la politique, la littérature et les arts lui étaient familiers. Mais, vrai prodige de toutes les connaissances, elle était encore plus un vrai prodige de toutes les vertus. La première, par la sainteté et par le savoir, elle se regardait et se plaçait au-dessous de toutes par humilité. Ses délices particuliers étaient d'exercer l'hospitalité envers les étrangers et la charité envers les pauvres, auxquels elle lavait elle-même les pieds, comme une servante, et fournissait tous soulagements comme une mère. Ainsi, tandis que les plus grands hommes avaient recours à ses lumières, les peuples et même les rois, et Charlemagne en particulier, imploraient le secours de ses prières. On l'admirait comme savante, on l'honorait comme une sainte (*Act. Bened. Vit. S. Liobæ*).

Saint Boniface avait trop de zèle et trop d'esprit

Digitized by Google

pour ne pas comprendre qu'une pareille femme lui serait extrêmement utile pour l'aider à répandre la lumière de la foi en Allemagne. Il la demanda donc à l'Angleterre, et, quoique avec beaucoup de peine, il finit par l'obtenir pour sa mission. Afin de compléter son œuvre et assurer de plus en plus la conversion des Allemands, saint Boniface pensa qu'il lui fallait des monastères ; il confia donc à sainte Liobe le soin de fonder des monastères de femmes, comme il chargea saint Sturme de fonder des monastères d'hommes, et ses desseins ne furent pas trompés. Par le zèle infatigable de ces deux saints, l'Allemagne se trouva en peu de temps couverte d'un nombre prodigieux de couvents des deux sexes, qui portèrent au loin l'instruction, les vertus et la sainteté, et répandirent et popularisèrent partout la connaissance et la pratique des doctrines de l'Évangile. « Il eût été bien à désirer, dit M. Rohrbacher, que tous les prêtres de Germanie eussent la science de sainte Liobe ; car il s'en trouvait d'assez ignorants, même touchant la manière d'administrer le sacrement du baptême (T. XI, pag. 19). » Sainte Liobe aidait donc saint Boniface, non-seulement dans l'instruction des femmes, mais aussi dans celle des hommes et même de certains ecclésiastiques, à qui elle apprenait avec la science les devoirs de leur état. Sainte Liobe a été pour saint Boniface ce que sainte Thècle a été pour saint Paul, la compagne de son apostolat, *socia apostoli*, et l'un des grands moyens par lesquels il acheva et affermit la glorieuse conquête des peuples allemands au christianisme.

Digitized by Google

§ 49. Les FEMMES RELIGIEUSES, missionnaires elles-mêmes. — Sainte SALABERGE, sainte HILDEGARDE, sainte GERTRUDE, sainte FRANÇOISE, ROMAINE, sainte JULIENNE. — Leur zèle et leur succès dans la conversion des pécheurs et la sanctification des hommes. — Sainte BRIGITTE, son apostolat et ses prophéties touchant les Grecs. — Le prodige de sainte Rose de Viterbe prêchant et convertissant les hérétiques.

Les FEMMES RELIGIEUSES du moyen âge non-seulement ont, par leur science et par leur dévouement, beaucoup contribué aux succès des missions qu'on faisait alors dans les parties encore païennes de l'Europe; mais bon nombre d'elles, par les établissements pieux qu'elles ont fondés et par leur zèle à convertir les pécheurs et à répandre la sainteté, ont été de vraies missionnaires elles-mêmes.

Sainte Salaberge, fille du duc Gaudoin, avait, dès son enfance, résolu de se consacrer au Seigneur; mais ayant été obligée, par ordre du roi Dagobert, d'épouser un grand seigneur de la cour, nommé Blandin, elle se dédommagea de la perte de la virginité dans sa personne en l'inspirant à ses enfants et aux plus nobles filles de son pays. Elle fit même plus : toujours inquiète de ne pas avoir suivi sa première vocation, elle engagea son époux à renoncer au monde et à embrasser l'état ecclésiastique, et elle se fit elle-même religieuse. Elle fonda, sous la direction de saint Valdebert, un monastère dans le diocèse de Langres, où elle se retira, et où plus de trois cents nobles filles vinrent se ranger sous sa conduite. Elle eut même le bonheur, par ses saintes industries, par ses exemples et par ses prières, d'être l'apôtre de toute sa famille, et par cette famille de répandre bien loin la sainteté; car

Digitized by Google

Gaudoin, son père, Boda, son frère, Blandin, son mari, Austrade, sa fille, et ses deux fils, Eustase et Badouin sont au nombre des saints qui ont sanctifié bien du monde. Boda, lui aussi, le seul de ses fils qui s'était marié, cédant aux pieuses inspirations de sa sainte femme Odila, renonça au mariage, et devint l'un des plus saints évêques de Toul, et sa femme se retira au couvent avec Austrade, sa belle-sœur. Plus tard, ayant voulu transporter sa communauté dans la ville forte de Laon, sainte Salaberge et ses religieuses y furent reçues processionnellement par l'évêque et son clergé comme une troupe d'anges tutélaires. C'est que les évêques savaient très-bien que de pareils établissements de saintes vierges, au milieu des villes, répandaient autour d'eux la sainte odeur de Jésus-Christ, et étaient l'un des plus grands moyens de sanctifier les peuples.

Sainte Hildegarde, fondatrice du monastère du mont Saint-Rupert, exerça, elle aussi, à la même époque, un très-utile et très-fructueux apostolat en France et en Allemagne. Après les informations les plus minutieuses sur sa personne et sur sa conduite, après l'examen le plus sévère de ses écrits, le pape Eugène III avait, sur les instances des évêques et de saint Bernard, approuvé son esprit et confirmé ses révélations dans un concile auquel il assista, à Trèves, en compagnie de dix-huit cardinaux. Cette imposante approbation ayant augmenté l'estime et la vénération qu'on avait de cette sainte religieuse, et ayant concilié une grande autorité à sa sainte parole, on accourait de toute part en foule à son monastère, comme à saint

Digitized by Google

Jean dans le désert, pour avoir de ses avis, pour goûter de sa sainte conversation, pour implorer le secours de ses prières, dans les malheurs privés et dans les calamités publiques, et l'on n'en partait que touché, amélioré, converti : rien ne résistant à l'entraînement de ses discours, que la vertu de ses prodiges et le prodige de ses vertus rehaussaient encore davantage. Le bien qu'elle faisait de loin par ses lettres n'était pas moins grand que celui qu'elle faisait de près par ses discours. Comme les rois, les grands seigneurs et les évêques même lui écrivaient pour la consulter sur les plus grandes affaires de leurs États ou de leurs églises, Sainte Hildegarde, en leur répondant, n'oubliait jamais de leur adresser des avertissements salutaires, de leur reprocher leurs défauts, de les exhorter à purifier leur âme de tout ce qui pouvait la salir, et de les rappeler à l'observance de leurs grands devoirs. Elle écrivait dans ce sens au roi Conrad et à son fils, et au pape lui-même. Dieu lui avait conféré le don de la prophétie; elle lisait dans l'avenir, et les événements venaient toujours confirmer la vérité de ses prédictions. On recevait donc ses avertissements comme des voix du ciel. « Elle était, dit M. Rohrbacher, parmi les femmes ce que saint Bernard était parmi les hommes (*Liv.* LXVIII); » c'est-à-dire le guide et l'institutrice des peuples, la conseillère des princes et des évêques, la restauratrice de la piété, l'apôtre des saintes mœurs, et, en quelque sorte, l'oracle de l'Église.

Sainte Gertrude, la gloire de la Saxe catholique, ayant, à l'âge de cinq ans, consacré sa virginité et

Digitized by Google

toute sa personne à Jésus-Christ, avait été comblée par lui des dons et des priviléges les plus extraordinaires dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Dieu lui avait révélé les plus grands et les plus ineffables mystères; il lui avait communiqué au suprême degré la science sublime de Jésus-Christ et de sa croix; il lui avait accordé le don des miracles et de la prophétie; et cependant, elle avait un sentiment si bas d'elle-même, que, supérieure de deux monastères célèbres pendant quarante ans, elle ne se considérait et ne se conduisait que comme la plus humble servante de toutes ses religieuses, et qu'elle disait : « L'un des plus grands prodiges de la bonté de Dieu est celui de me supporter si miséricordieusement, moi la plus indigne de ses créatures (1). Or, ce double prodige d'innocence et d'humilité a été aussi un prodige de zèle pour le salut des âmes. Non contente d'avoir écrit des livres capables d'exciter et d'alimenter la vraie piété, elle s'occupait tout entière de la conversion des pécheurs; elle ne négligeait aucun moyen de faire du bien au prochain. C'était un vrai apôtre de la vertu, de la sainteté et de la vraie dévotion; et le fruit de son apostolat a été aussi grand que le zèle avec lequel elle l'exerçait (2).

Sainte Françoise, Romaine, cette matrone si illustre

---

(1) « Quamvis multis naturæ et gratiæ donis a Deo aucta esset, ita tamen « sibi ipsa vilescebat, ut, inter præcipua divinæ Bonitatis miracula, hoc « item memoraret, quod se indignissimam misericorditer sustineret (*Brev. « rom.*). »

(2) « Multa ad confovendam pietaten scripsit. Proximorum saluti omni « ope studuit, plæque curæ copiosum fructum retulit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

par son esprit de pénitence, par ses miracles et par son mépris du monde, lors même qu'épousée, malgré elle, par le plus noble seigneur de Rome, elle vivait au milieu du monde, a été encore plus illustre par son ardeur à procurer le salut des hommes. Elle consacrait à cette grande œuvre et à la prière tout le temps qui lui restait, après avoir accompli tous ses devoirs (1). Devenue veuve, et ayant supplié d'être admise, comme servante, dans le couvent des *Oblates olivetaines*, dont elle était la fondatrice, son bonheur était de visiter et de servir les malades dans tous les hôpitaux de Rome, et de soigner les pauvres. Mais en soulageant leurs corps avec la tendresse d'une mère, elle s'occupait avec le zèle d'un apôtre à convertir, à consoler leur âme par des avertissements salutaires, par d'édifiants discours. L'objet tout particulier de son zèle était celui d'améliorer les mœurs des dames romaines, et de leur inspirer le mépris des pompes du siècle, des vanités et des ornements (2); car elle savait trop bien qu'il faut commencer par convertir les femmes lorsqu'on veut convertir les hommes. Dieu bénit les saints transports de son zèle. Son exemple et celui des plus nobles vierges et veuves romaines qu'elle avait attirées hors du monde dans son couvent de *Tor de' Specchi*, furent une vraie mission qui eut les plus heureux résultats parmi la noblesse romaine des deux sexes, et, par contre-coup,

(1) « Quidquid a domesticis curis supererat temporis, orationi aut proxi-« moram utilitati tribuens (*Brev. rom.*). »

(2) « In id maxima sollicitudine incumbens ut matronas romanas a pom-« pis seculi et ornatus vanitate revocaret (*Ibid.*). »

Digitized by Google

parmi la bourgeoisie et le peuple. Ce fut l'époque d'une grande amélioration des mœurs et de la restauration de la vraie piété parmi toutes les classes de la ville sainte (*In vita*). En un mot, sainte Françoise, Romaine, a été presque autant la femme-apôtre de Rome que plus tard saint Philippe Néri a été l'homme-apôtre de Rome.

La ville de Florence eut, elle aussi, presque en même temps, son apôtre-femme dans la personne de sainte Julienne, de la noble famille Falconieri. Sa mère avait été cette noble, grande et pieuse matrone Réguardata, qui persuada à son époux de bâtir, en l'honneur de la sainte Vierge, ce riche et magnifique *tempio de l'Annunciata*, véritable prodige d'art, et le plus beau monument de la ville de Florence. Son oncle a été le bienheureux Alexe, qui disait à sa sainte sœur Réguardata, faisant allusion à Julienne, sa fille : « Ma « sœur, vous n'avez pas enfanté une femme, mais un « ange. » Or, cet ange, par la pureté, était un séraphin par l'amour de Dieu et le zèle pour le salut des âmes.

Voulant commencer son apostolat par la pratique de la plus haute perfection, elle renonça au monde, qui, souriant à sa noblesse, à sa jeunesse et à sa beauté, paraissait lui promettre le plus brillant avenir, et se retira dans une humble maison; et ayant prononcé son vœu de virginité dans les mains de saint Philippe Benice, elle se consacra tout entière au service de Dieu et aux avantages des hommes. Touchées par un si bel exemple, les jeunes filles et les veuves des plus nobles familles vinrent en grand nombre s'unir à elle, heu-

Digitized by Google

reuses de marcher sur ses traces et de vivre sous sa direction. Sa sainte mère, elle-même, dès que la mort de son époux le lui permit, vint la rejoindre dans sa retraite, et se constitua écolière de sa propre fille, dans la science et la pratique de la perfection religieuse (1). Ce fut l'origine de l'*Ordre des Mantellates*, dont Julienne a été la fondatrice, et auquel elle donna une règle, chef-d'œuvre de sagesse et de sainteté (*Brev. rom.*). N'étant pas cloîtrée, elle employait à faire du bien au prochain tout le temps qu'elle n'employait pas à la méditation et à la prière. On la voyait souvent servant les malades dans les hôpitaux et dans les maisons particulières; et puis, souvent encore, on la voyait, ange de la grâce et de la paix, s'occupant sérieusement du salut des âmes et du bien public; car retirer les pécheurs des voies du vice et du désordre, réchauffer les tièdes, exhorter tout le monde à la vertu et à la perfection, rétablir l'union dans les familles et la concorde parmi les citoyens, c'étaient ses occupations chéries que Dieu couronnait des plus grands succès (*Ibid.*). Les religieuses, ses filles, en faisaient autant, selon la mesure de la grâce que Dieu leur donnait pour cela. Or, on comprend l'immense bien que devait opérer cette légion d'anges terrestres, que la naissance faisait respecter autant que la sainteté les faisait admirer, se répandant par la ville à la recherche de pécheurs à convertir, de malheureux à soulager,

(1) « Julianæ exemplum secutæ sunt plurimæ ex nobilioribus familiis « fœminæ ac mater ipsa filiæ suæ religiose se instituendam dedit (*Brev.* « *rom.*). »

Digitized by Google

C'était le mérite de sainte Julienne. Tout apôtre-homme aurait donc été satisfait des succès de cet apôtre-femme!

Nous avons dit, plus haut, deux mots du mérite de sainte Brigitte, *reine;* c'est ici le lieu de dire le mérite de sainte Brigitte, *apôtre*. Au Bréviaire romain, il est dit qu'elle exerça à Rome, sur une grande échelle, l'apostolat de l'amour divin, et que c'est pour cela que Dieu lui-même l'envoya du fond de la Suède dans cette ville (1). En même temps, nouveau saint Bernard, sainte Brigitte fit entendre des paroles sévères au clergé et aux nobles de la ville sainte, au sujet de leur conduite bien profane. Elle dit au pape Grégoire XI lui-même ce que Dieu exigeait de lui pour la réforme de la cour romaine et de l'Église, en lui annonçant, dans les termes les plus explicites, une mort prochaine et un jugement sévère au tribunal du souverain juge, s'il ne se hâtait d'accomplir ces volontés de Dieu (*Revel.*, lib. VII).

A Naples, où elle s'arrêta deux fois, en allant à Jérusalem et en en revenant, elle reprocha à la reine Jeanne ses crimes et ses débauches, à l'archevêque Bernard sa vie fort peu ecclésiastique, aux nobles leur conduite abominable envers les esclaves. On achetait alors, à Naples, des infidèles pour le service des grandes maisons; mais on ne se donnait pas la moindre peine pour les faire chrétiens. Loin de cela, on les traitait comme

(1) « Romam, Dei jussu venit, ubi plurimos ad amorem divinum *vehementer* accendit (*Brev. rom.*). »

Digitized by Google

des chiens; on les assommait de coups; on les accablait de mauvais traitements, au point que plusieurs de ces malheureux, poussés au désespoir, se donnaient eux-mêmes la mort. Pour les femmes, lorsqu'on ne les gardait pas chez soi, comme des prostituées, on les vendait ou bien on les exposait en des lieux infâmes pour en tirer un profit plus infâme encore. « Cela, disait tout haut sainte Brigitte, est abominable aux yeux de Dieu et de toute la cour céleste; car Dieu aime les esclaves, parce que ce sont ses créatures autant que les hommes libres, et que pour eux aussi il est venu dans ce monde et y est mort de la mort des esclaves. Heureux ceux qui n'achètent de ces païens que dans l'intention de les amener à la foi chrétienne, de les former à la vertu, et de leur donner la liberté! C'est l'œuvre du plus grand mérite auprès de Dieu. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui font le contraire; ils n'échapperont pas à la punition de Dieu, même dans ce monde! » Ce langage de zèle de la part d'une femme qui n'avait retenu de son ancienne qualité de reine que le droit de parler plus librement et le devoir de donner de grands exemples, impressionna profondément tous ceux à qui il était adressé, et une réforme générale s'ensuivit.

Ayant abordé à l'île de Chypre, la reine Éléonore, dont le roi son époux, Pierre de Lusignan, venait d'être assassiné par son frère, la consulta sur le parti qu'elle avait à prendre; et sainte Brigitte de lui donner, entre autres, les conseils suivants : 1° de ne pas convoler à de secondes noces, mais de pleurer les péchés qu'elle avait

Digitized by Google

commis et de réparer par la pénitence et le bon exemple le temps mal employé et les scandales qu'elle avait donnés ; 2° de veiller auprès du nouveau roi, son fils, afin qu'il n'imposât pas au peuple de nouvelles charges et qu'il fît régner dans son État la paix, la justice et les bonnes mœurs ; 3° d'abolir, par son exemple, la coutume des femmes de se vêtir d'une manière indécente ; 4° d'avoir un confesseur mort au monde, aimant le salut des âmes des princes plus que leurs présents, et n'ayant ni honte ni crainte de les reprendre de leurs péchés ; 5° de modeler sa conduite sur celle des saintes femmes de l'Église, et de travailler comme elles à l'honneur de Dieu et au salut des hommes.

Sainte Brigitte adressa aussi au jeune roi d'importantes instructions qui eurent quelque succès. Mais c'est surtout à la ville entière qu'elle parla avec l'esprit et la liberté de Jérémie : « Cette cité, disait-elle, est Gomorrhe, brûlante du feu de la luxure et de l'ambition. C'est pourquoi ses édifices tomberont ; elle sera désolée ; ses habitants gémiront sous le faix de la tribulation et de la douleur ; ils seront anéantis, et leur confusion sera publiée par tout le monde : car Dieu est justement irrité contre eux. Quant au duc qui a trempé dans la mort de son frère, en vain il dilate hardiment son orgueil et se glorifie de son incontinence ; il lui sera fait selon le proverbe : — Celui qui pleure le dernier ne pleure pas moins que celui qui pleure le premier. — Il n'aura pas une mort plus douce, mais bien une mort plus amère que son frère. » De Jérusalem sainte Brigitte envoya de nouveaux avertissements à ce même peuple.

Digitized by Google

« Peuple de Chypre, lui dit-elle, je vous annonce que, si vous ne voulez pas vous corriger, Dieu vous effacera du royaume de Chypre; il n'épargnera ni le pauvre ni le riche; il vous ruinera tellement que dans peu on ne se souviendra pas plus de vous, que si jamais vous n'eussiez existé. » Ces redoutables paroles n'ayant pas produit plus d'effet que les paroles des prophètes sur les juifs; comme ces paroles des prophètes celle de Brigitte s'accomplirent aussi, peu de temps après, lorsque, par suite de la chute de Phamagoste, les Turcs s'emparèrent de l'île entière, la soumirent à leur domination et firent de presque tous ses habitants le carnage le plus affreux que rappelle l'histoire.

Dans les mêmes avertissements, sainte Brigitte a fait cette fameuse prophétie sur l'empire grec qui, à l'état de fantôme, subsistait encore : « Les Grecs, dit-elle, sauront aussi que leur empire, leurs royaumes et domaines ne seront jamais assurés ni en paix, mais *toujours sujets à leurs ennemis, dont ils auront à souffrir d'horribles dommages et de longues misères,* JUSQU'A CE QUE, AVEC UNE VRAIE HUMILITÉ ET CHARITÉ, ILS NE SE SOUMETTENT DÉVOTEMENT A L'ÉGLISE ET A LA FOI ROMAINE (lib. VII, c. 19). » Cette prophétie se vérifia exactement, quatre-vingts ans après, par la prise de Constantinople par Mahomet II, qui y détruisit l'empire grec et assujettit tous les Grecs au joug musulman. Le reste de la prophétie s'accomplira aussi. Les Grecs ont beau rêver la restauration d'un empire grec, par la cruelle dérision de la protection russe, le czar, pontife sacrilége et fanatique du schisme, ne ferait que les pétrifier

Digitized by Google

dans le schisme; et ce n'est pas en restant dans le schisme, qu'ils pourront être délivré de l'état de servitude où ils ne sont tombés qu'en punition du schisme. Sainte Brigitte l'a prédit, et il en sera ainsi, l'empire grec ne sera rétabli que lorsque les Grecs reviendront à l'unité catholique.

Ainsi cette grande femme parcourait le monde avec sa fille, sainte Catherine de Suède, en vrai prophète, en vrai apôtre; et tout apôtre et tout prophète du Seigneur s'estimerait heureux d'avoir converti autant d'âmes que sainte Brigitte, et d'avoir fait autant de bien qu'elle à l'Église et aux États.

« Un des secours les plus singuliers, dit M. Rohrbacher, que Dieu suscita à son Église, dans ces temps difficiles, ce fut un petit enfant, sainte Rose de Viterbe. » Ce fut un prodige d'enfant dont il plut à Dieu de se servir pour opérer de grands prodiges pour le salut des âmes. Ses premières paroles furent les deux noms de Jésus-Christ et de Marie; son premier mouvement libre fut d'aller s'agenouiller devant le Crucifix et l'image de la Vierge. Le premier usage qu'elle fit de son cœur fut de le consacrer à Jésus-Christ. Elle ne savait pas encore parler, et elle était le modèle de toutes vertus et la maîtresse de toute perfection (1). A l'âge de trois ans, l'amour céleste l'embrasait déjà si fort qu'elle demanda en grâce à ses parents de la laisser vivre dans une petite cellule pour ne s'occuper que

(1) « Ab ipsa infantia omni virtute enituit, facta perfectionis magistra, « cum vix loqui didicisset (*Brev. rom.*, 4 sept.). »

Digitized by Google

de Dieu, et que, pendant la nuit, elle était souvent forcée de quitter son pauvre lit, d'aller dans les rues, chantant d'une voix mélodieuse les louanges de son céleste Époux (*Bolland.*, 4 sept.). Son esprit de sévérité envers elle-même était aussi fervent que son amour de Dieu. Elle n'interrompait sa contemplation, qui était sa vie, que pour affliger son petit corps, sa chair innocente, par la flagellation, le jeûne et la cilice. Elle marchait toujours les pieds nus; une robe grossière était tout son vêtement. C'était un petit ange habillé en pénitent, un lis entouré d'épines (1). La ville de Viterbe était alors un foyer de manichéens. Or, la sainte Mère de Dieu ayant un jour apparu à la petite Rose, — elle n'avait que dix ans, — et l'ayant guérie d'une maladie qui avait fait désespérer de ses jours, lui ordonna de prêcher la vérité, la justice, la pénitence et la paix à ses concitoyens égarés. L'enfant obéit, et l'on vit cette fille, d'une constitution très-frêle, mais d'une âme trempée au courage des hommes et des héros, parcourir, comme les prophètes d'Israël, les rues de Viterbe, invitant les pécheurs à la pénitence, excitant les tièdes à la défense de l'Église de Dieu, et réfutant les hérétiques par des arguments auxquels ils ne trouvaient rien à répondre; et il s'en convertit un grand nombre (2). Les catholiques en bénissaient Dieu; il

(1) « Vili amictu, pedum nuditate, cilicio, jejuniis aliisque austeritatibus « corpusculum affligens, divinæ contemplationi jugiter vacabat (*Ibid.*). »

(2) « Decennis a Deo inspirata piis ad hortationibus, *validisque* argu- « mentis, multos hæreticos ad fidem et obedientiam romani pontificis reduxit « (*Ibid.*). »

Digitized by Google

était impossible de ne pas reconnaître que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Les hérétiques obstinés en frémissaient de rage, menaçaient de la tuer pour la faire taire; mais l'enfant n'en parlait pas avec moins de force, déclarant qu'il ne pouvait lui arriver rien de plus heureux que de donner sa vie pour l'amour et la défense de la sainte foi catholique. Viterbe était alors occupé par les féroces satellites de l'empereur Frédéric, l'auteur des schismes, le grand persécuteur des papes et de l'Église. Il fut donc facile aux hérétiques, pour se débarrasser de cet apôtre-enfant, d'obtenir du procureur impérial qu'elle fût chassée de la ville avec ses parents (*Brev. rom.*). Les bons catholiques en furent désolés; mais Rose leur dit tout haut : « Réjouissez-vous, fidèles chrétiens, dans peu de jours vous apprendrez la nouvelle d'un grand événement qui donnera la paix à l'Église; » et, peu de jours après, la nouvelle arriva à Viterbe que le nouveau Julien apostat, Frédéric, était mort (1). Revenant à Viterbe, Rose reprit ses prédications, et il est impossible de se faire idée du nombre et de l'éclat des conversions qui en résultèrent. Sainte Rose finit sa carrière dans l'exercice de cet apostolat, à l'âge de dix-huit ans; il y a quatre siècles déjà. Cependant son corps se conserve intact jusqu'à nos jours (*B. V.*), pour attester au monde la vérité du prodige de sa vie, par ce prodige constant qu'a présenté son corps, après sa mort.

(1) « Friderici mortem et Ecclesiæ pacem prophetico spiritu prædixit « (*Ibid.*). »

Digitized by Google

§ 50. Sainte CATHERINE DE SIENNE, la grande merveille du treizième siècle. — Son amour pour la virginité. — Sa charité héroïque. — Ses prophéties. — Prodige de son zèle pour la conversion des âmes, couronné par des résultats encore plus prodigieux. — Sa doctrine toute céleste. — Ses prédications au milieu du sacré collége. — Ses négociations et ses succès pour la paix de l'Italie et pour l'union des peuples dans l'obéissance au pape légitime. — Excellence et grandeur de sa politique. — Immense bien qu'elle a fait à la république chrétienne et à l'Église. — Conclusion sur l'apostolat de la femme catholique au moyen âge.

Mais la vraie femme apôtre et missionnaire, la femme la plus extraordinaire et la plus étonnante, la femme qui a joué le rôle le plus important dans l'Église, et qui a fait le plus grand bien à l'Église au moyen âge, a été sainte Catherine de Sienne. Nous traverserons rapidement son enfance, aussi merveilleuse que celle de sainte Rose de Viterbe, par les pieux transports de son amour de Dieu et par les grâces les plus singulières dont Dieu la combla, au point qu'on peut dire que sa vie n'eut pas d'enfance. A l'âge de six ans elle possédait déjà à un degré éminent le double esprit de la vie contemplative et de la vie active. Elle cherchait les lieux retirés pour s'y livrer à la contemplation des choses célestes, à la méditation des exemples des saints ; et elle conçut un tel désir de les imiter qu'elle ne pouvait penser à autre chose. Son exemple attirait plusieurs enfants de son âge qui se retiraient avec elle dans un coin de la maison pour écouter ses ferventes paroles, faire des prières ensemble, et se donner la discipline.

N'aspirant qu'aux noces célestes et aux richesses de la grâce et de la vertu, Catherine commença sa carrière par prononcer le vœu de virginité, — c'est là la source de la vraie grandeur de la femme. — Selon

Digitized by Google

son historiographe, frère Raymond de Capoue, qui fut aussi son confesseur, et que nous suivrons dans ce résumé, à sept ans, Catherine, prosternée devant une image de la sainte Vierge, prononça à haute voix ce vœu de virginité dans ces termes : « Bienheureuse et très-sainte Vierge, qui, la première entre toutes les femmes, avez consacré par un vœu la virginité perpétuelle au Seigneur, qui vous a fait la grâce incomparable de devenir la mère de son Fils unique, je supplie votre ineffable piété que, sans faire attention à mes mérites ni considérer ma petitesse, vous daigniez me faire la grâce de me donner pour époux Celui que je désire de tout mon cœur et de toute mon âme, votre adorable fils Jésus-Christ, notre unique Sauveur, et je vous promets, à lui et à vous, que jamais je n'admettrai d'autre époux, et que je lui garderai toujours, selon mes petits moyens, une virginité sans tache. »

En même temps elle se sentit prise d'une dévotion spéciale pour les saints qui ont travaillé le plus au salut des âmes, et ayant appris que l'ordre des Dominicains n'avait que ce but, elle eut un tel respect pour ces religieux que, lorsqu'ils passaient devant sa maison, elle allait baiser dévotement les traces de leurs pas. Elle eut même l'idée, dans sa simplicité d'enfant, de prendre des habits d'homme, comme avait fait jadis sainte Euphrasie, et d'entrer dans cet ordre, afin de s'occuper, elle aussi, *à convertir les âmes*. Dieu contenta d'une autre manière son zèle, et en lui laissant garder son costume de femme, il n'en fit pas moins un missionnaire et un apôtre. Sa mère et ses

Digitized by Google

frères pensaient à la marier à l'âge de douze ans; et, comme ils ne purent la persuader d'y consentir, il n'y a pas de mauvais traitements qu'ils ne lui firent souffrir, pendant trois ans, pour vaincre sa répugnance. Mais la petite vierge ayant triomphé de tout, son père, qui était un saint homme, mit fin à son martyre, disant à sa famille : « Que personne ne fasse plus de peine à ma très-chère Catherine, que nul n'ose l'empêcher de servir son céleste époux, et de prier sans cesse pour nous. Jamais nous ne trouverons une alliance pareille à celle-ci. »

Devenue ainsi libre d'elle-même, et ayant pris l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique, la sainte distribua aux pauvres honteux le patrimoine que son père lui avait remis dans les mains, et se consacra au service des malades, atteints des plus dégoûtantes infirmités. Sa tendresse envers les pauvres était aussi grande que la sévérité avec laquelle elle se crucifiait elle-même par des mortifications et des austérités de tout genre. Mais l'œuvre de soulager le prochain de ses misères corporelles ne pouvait pas suffire à Catherine, esprit élevé, cœur vierge, âme ardente et énergique, dévorée du feu sacré de l'amour divin et du zèle du salut des âmes. Selon donc l'ordre que lui en faisait le divin Sauveur, dans les différentes apparitions dont il daigna l'honorer, elle servait les malades, consolait les prisonniers, et, en même temps, elle attirait les pécheurs à la pénitence. Mais comme, parmi les malades qu'elle assistait, c'était à des femmes rongées par d'horribles cancers ou défigurées par la lèpre, et abandonnées par tout

Digitized by Google

le monde, qu'elle prodiguait les soins les plus assidus et les plus héroïques, avec l'humilité d'une servante et la tendresse d'une mère; de même, parmi les pécheurs à convertir, c'était les plus scandaleux et les plus endurcis qu'elle cherchait de préférence. Le fameux Nannès, l'un des seigneurs les plus puissants de Sienne, l'auteur des guerres civiles et des assassinats qui désolaient alors cette malheureuse ville, et que personne n'avait pu retirer de son horrible vie, fut ramené par sainte Catherine aux sentiments d'homme et de chrétien, et devint le modèle des vrais pénitents.

Jacques Ptolémée, grand seigneur, lui aussi, mais la terreur et la honte de la Toscane, l'homme de toutes les infamies et de tous les crimes, que personne n'avait pu convertir, abordé par Catherine, ne put résister à la puissance de sa parole; il pleura, il se confessa, et il fit la plus éclatante pénitence de ses excès. Un jour, on amenait à l'échafaud deux larrons coupables de plusieurs meurtres; endurcis dans leur impénitence, ils n'allaient à la mort qu'en blasphémant le souverain Juge dans les mains duquel ils allaient tomber. Catherine, désolée de la perte de ces âmes, s'élance sur la charrette des condamnés, se place au milieu d'eux, et dans un quart d'heure elle les convertit et en fit deux Dimas pénitents.

Pendant la fameuse peste de Florence, en 1374, sainte Catherine ne se contenta pas de se dévouer généreusement au service de ceux qui en étaient attaqués, elle haranguait souvent le peuple; elle insistait principa-

Digitized by Google

lement sur la nécessité d'apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence; et ses discours furent si persuasifs que les plus grands pécheurs durent s'y rendre, et devinrent de fervents chrétiens.

On accourait de toute part pour l'entendre et même pour la voir, car rien qu'à regarder sa figure angélique, dont la beauté était relevée par une espèce d'auréole céleste qu'on croyait y apercevoir, on se sentait arraché au mal et attiré au bien. Les évêques et les curés de toute la Toscane se disputaient le bonheur de l'avoir même pour quelques jours seulement, dans leurs diocèses et dans leurs paroisses, car ces quelques jours de présence de ce missionnaire-femme suffisaient pour faire cesser dans ces diocèses et dans ces paroisses les scandales, pour y ramener l'observance de la loi de Dieu et y restaurer la piété. On n'avait jamais rien vu de pareil de la part d'une femme. Jamais apostolat d'homme ne fut plus efficace ni plus fructueux. Elle reprenait avec une grande liberté les vices, non-seulement du peuple, mais encore des grands et même des clercs, et n'épargnait qui que ce fût dont la conduite était digne de blâme. L'amour de Dieu et l'onction céleste dont elle était remplie débordaient à flot de son cœur dans tous ses discours. Il était impossible de résister à la véhémence de sa parole : elle pénétrait dans les âmes les plus corrompues, et les détachait des mauvaises habitudes les plus invétérées; l'on était même heureux de se rendre à l'Esprit saint qui parlait en elle. L'on comptait par milliers les personnes vivant dans le désordre et qu'elle amena aux pratiques de

Digitized by Google

la pénitence et même à une vie sainte et parfaite.

Tel était le nombre des âmes que, par son éloquence, elle attirait au sacrement de la Pénitence, qu'on lui donna le titre d'*Apôtre de la confession*. Le souverain pontife avait accordé les plus amples pouvoirs d'absoudre de tous les cas de conscience aux coadjuteurs de cet apostolat. Deux prêtres de l'Ordre l'accompagnaient donc toujours et partout, pour recevoir les confessions que le zèle de Catherine, triomphant de toute résistance, envoyait à leurs pieds. Ces Pères étaient au tribunal de la pénitence jour et nuit, et ne pouvaient suffire à entendre tous ceux que Catherine engageait à changer de vie, et qui recouraient à eux pour se confesser pour la première fois, ou pour refaire leurs confessions mal faites (*Vit.*, n. 240).

Avec le don des miracles de toute espèce, qu'elle opérait continuellement et partout dans l'ordre de la nature aussi bien que dans l'ordre de la grâce, Dieu lui avait accordé l'esprit de prophétie. Elle lisait avec la plus grande clarté tout ce qui n'existait que sous les replis du cœur ou dans les ténèbres de l'avenir. On peut dire que tous ses discours étaient des prédictions, comme toutes ses œuvres étaient des prodiges. Nous n'en citerons que la plus célèbre. Un jour que frère Raymond se plaignait en pleurant de l'attitude sacrilége que plusieurs villes d'Italie avaient prise vis-à-vis du pape, sainte Catherine lui dit : « Ne commencez pas à pleurer sitôt, car vous aurez trop à pleurer. Ce que vous voyez, c'est du lait et du miel en comparaison de ce qui suivra. — O ma mère, reprit frère

Digitized by Google

Raymond, que dites-vous donc? Est-ce que nous pouvons voir des maux plus grands que ceux que nous voyons : tant de chrétiens oubliant le respect qu'on doit à la sainte Église, ne craignant pas ses sentences, et paraissant l'avoir abjurée pour toujours? Il ne leur reste qu'à renier Jésus-Christ. — Père, repartit la sainte, c'est ce que font dès maintenant des laïques; mais vous verrez bientôt combien pire est encore ce que feront les clercs. — O malheureux que je suis! Est-ce que les clercs eux-mêmes se révolteront contre le pontife romain? — Vous le verrez; lorsqu'il voudra corriger les mauvaises mœurs ils feront alors dans toute la sainte Église de Dieu un scandale universel qui *la divisera* et l'affligera comme une pestilence hérétique. — Aurons-nous donc une hérésie et de nouveaux hérétiques, ma mère? — Ce ne sera pas proprement une hérésie, *ce sera une certaine division de l'Église et de toute la chrétienté.* Ainsi, préparez-vous à la patience, car il vous faudra voir toutes ces choses (*Vit.*, n. 286. » On ne pouvait prédire d'une manière plus précise le grand schisme d'Occident, qui commença peu de temps après, et désola l'Église pendant plus de cinquante ans.

Outre un admirable *Traité sur la divine Providence*, on a de sainte Catherine cent cinquante lettres aux deux souverains pontifes Grégoire XI et Urbain VI, à des cardinaux, à des évêques et à des ecclésiastiques de tous grades; et cent trente autres lettres à des rois et à des princes chrétiens. Ces écrits, chefs-d'œuvre de style et *texte de langue* par la forme, portent, par le fond, l'empreinte

Digitized by Google

de la plus profonde science des hommes et des choses, et de cette doctrine céleste qu'on n'acquiert guère par l'étude, mais par la prière; qu'on n'apprend pas à l'école de l'homme, mais à l'école de Dieu. Interrogée par les plus habiles professeurs de la science sacrée sur les questions les plus difficiles de la théologie, Catherine les étonnait par la solidité et la clarté de ses réponses autant qu'elle les édifiait par son humilité et par sa ferveur; et, en général, personne ne l'approcha sans en partir instruit autant qu'amélioré (1).

Sainte Catherine exerça encore une mission toute particulière dans les plus hautes régions de la hiérarchie ecclésiastique. Depuis soixante-douze ans, s'étant établis en France, les souverains pontifes paraissaient avoir tout à fait abandonné Rome; l'Église souffrait beaucoup de cette absence des successeurs de saint Pierre du siége privilégié qui les fait papes; et il n'y a pas de doute qu'ainsi que le reconnaît Fleury lui-même, *la longue résidence des papes à Avignon n'ait donné occasion au grand schisme d'Occident*. De graves et zélés personnages avaient donc, à différentes reprises, essayé, dans l'intérêt de l'Église, de ramener le pape à Rome, mais en vain. Or, ce que de saints hommes n'avaient pu obtenir, de saintes femmes l'obtinrent. Ce fut d'abord sainte Brigitte, la reine de Suède, par les lettres qu'elle adressa à Grégoire XI pour l'engager à revenir à sa métropole, et qui ébranlèrent fort ce pontife; et ce fut en-

(1) « Doctrina ejus infusa, non acquisita fuit. Sacrarum litterarum profes-« soribus, difficillimas de Divinitate quæstiones proponentibus, respondit. « Nemo ad eam accessit, quin melior abierit (*Breu. rom.*). »

Digitized by Google

suite sainte Catherine qui, ne s'étant pas contentée d'écrire, mais s'étant rendue personnellement auprès du même pape, réussit par son éloquence à le reconduire à Rome (1). Son successeur, Urbain VI, accusé et persécuté, retrouva dans Catherine une nouvelle Mathilde, qui en prit énergiquement la défense et soutint son pouvoir. Ainsi, ces pontifes l'eurent en très-grande estime; ils l'employèrent comme leur nonce dans des légations difficiles (2), et, ce qui est encore plus extraordinaire, ils se servirent de cette petite vierge pour terminer les affaires les plus graves de l'Église; ils en remettaient toute décision à son bon sens seul et à sa sagesse (3); et tout ce qu'elle décidait, et tout ce qu'elle traitait ne laissait rien à désirer (4); en sorte qu'on ne doutait pas que c'était l'esprit de Dieu qui parlait en elle et par elle.

Les mêmes pontifes firent encore plus : ils lui commandèrent plusieurs fois de haranguer les cardinaux eux-mêmes pour les mettre d'accord et les engager à la paix. Ainsi, — fait unique dans l'histoire de l'Église, — on vit cette jeune vierge assise au milieu du sacré collége, lui parlant avec une sagesse et une éloquence

(1) « Ea suadente deliberavit pontifex ad sedem suam romanam personaliter accedere (*Brev. rom.*). »

(2) « Eidem Gregorio et ejus successori Urbano acceptissima fuit, adeo ut « legationibus ejus fungeretur (*Brev. rom.*). »

(3) « Hi pontifices unius virginis opera, ad expediendas gravissimas causas « usi fuerunt, adeo ut eas *ejus unius arbitrio* dirimendas relinquerent (RIBADENEIRA, *in vita*). »

(4) « Ita ut in gravissimis plane negotiis ejus curæ commissis nihil omnino « potuerit desiderari (*Id., ibid.*). »

Digitized by Google

prodigieuses, que le seul prodige de la modestie virginale de l'orateur surpassait, et remportant d'éclatants succès (1).

Mais qu'on permette d'entrer dans de plus grands détails sur la mission politique et religieuse que sainte Catherine a exercée dans l'Église ; c'est peut-être le plus singulier et le plus étonnant des prodiges de l'histoire du moyen âge.

Au zèle entraînant d'un apôtre, sainte Catherine unissait une merveilleuse dextérité pour les négociations et tous les talents d'un homme d'État. Dans la guerre que les Gibelins suscitèrent au pape Grégoire XI, qui résidait à Avignon, pour le dépouiller de tout ce qu'il possédait en Italie, ce fut Catherine qui par ses exhortations, ses lettres et ses prières retint dans le devoir et dans l'obéissance de ce pontife les populations de Sienne, de Lucques, d'Arezzo et de plusieurs autres villes de l'État ecclésiastique.

Pour réduire les Florentins, d'abord, le pape ayant lancé un interdit et ayant envoyé le cardinal de Genève avec une armée en Toscane, les rebelles résolurent de mettre bas les armes et d'implorer la clémence du souverain pontife. Or, le croirait-on ? c'est une petite vierge, une pauvre religieuse, *une dévote,* c'est sainte Catherine qu'ils choisirent pour leur médiatrice auprès du pape et qu'ils chargèrent d'une mission si importante et si dé-

(1) « Imperarunt ei, ut, in sacro Purpuratorum Ecclesiæ romanæ Proce-« rum senatu, verba faceret, ipsosque cardinales ad concordiam invitaret. « Quod illa, admirabili prorsus sapientia, modestia et efficacia, præstitit (*Id.*, « *ibid.*). »

Digitized by Google

licate. On lui donna plein pouvoir pour traiter avec Grégoire XI, et on lui dit qu'on s'en rapportait entièrement à elle pour les conditions de l'accommodement. Le pape, de son côté, auprès duquel Catherine se rendit, à Avignon, l'ayant reçue avec la plus grande distinction, et, dans une première conférence qu'il eut avec elle, admirant sa sainteté et sa sagesse, lui dit : « La « paix est l'unique objet de mes désirs. *Je remets toute « cette affaire entre vos mains.* Je vous recommande « seulement l'honneur de l'Église. » Ainsi on vit, d'une part, un peuple remettre son sort à l'arbitrage d'une jeune fille, et le pape lui-même remettre dans ses mains les intérêts et l'honneur de l'Église. Telle était la confiance dans sa justice et dans ses lumières qu'elle inspirait à tout le monde.

Mais Catherine avait des vues encore plus étendues. Prévoyant le schisme qui allait déchirer l'Église, elle crut que le moyen le plus propre de le conjurer, c'était une croisade générale qui eût jeté et utilisé contre les infidèles les ferments de discorde et de guerre qui troublaient l'Europe, et menaçaient l'unité de l'Église. Ainsi elle voulut y engager Grégoire XI, en présence de frère Raymond, qui nous rapporte l'intéressant entretien qui eut lieu, sur ce sujet, entre sainte Catherine et le pape. Aux premiers mots qu'elle articula sur une nouvelle croisade, le pape l'interrompit en lui disant : « Il nous faudrait d'abord avoir établi la paix entre les chrétiens, et puis nous pourrons ordonner la guerre sainte. » Et Catherine de répondre ceci : « Mais, saint Père, pour pacifier les chrétiens, vous ne

Digitized by Google

pourrez trouver de meilleur moyen que d'ordonner la sainte expédition. Tous ces hommes d'armes, qui fomentent la guerre parmi les fidèles, iront volontiers servir Dieu de leur art. Il y en a très-peu d'assez méchants pour ne point aimer à servir Dieu d'un métier qui leur plaît, et à racheter par là leurs péchés. *Oter les tisons, c'est éteindre le feu.* Et ainsi, saint Père, d'un seul coup vous ferez plusieurs biens. Vous pacifierez les chrétiens, qui cherchent le repos; et pour ces gens habitués au crime, vous les gagnerez en les perdant. S'ils remportent quelques victoires, vous irez plus avant que les princes chrétiens; s'ils y meurent, vous aurez gagné leurs âmes qui étaient comme perdues. Trois biens suivront ainsi de là, savoir : la paix des chrétiens, la pénitence de ces hommes d'armes, et le salut de beaucoup de Sarrasins. » On ne pouvait rien dire de plus solide; jamais la sagesse humaine n'a rien dit de plus sage. « En vérité, dit très-bien ici M. Rohrbacher, la sainte fille de Sienne avait une politique plus grande et plus haute que tous les rois d'alors, et, depuis, que tous les auteurs modernes de politique et d'histoire. Elle comprenait beaucoup mieux l'intérêt véritable de l'humanité entière et de ses diverses parties : en voulant employer au dehors la portion turbulente de la chrétienté, afin d'améliorer le dedans, et faire servir le dedans et le dehors à la civilisation chrétienne et progressive de l'univers (Liv. LXXX). » Dans plusieurs de ses lettres au même pontife, sainte Catherine revient sur ces mêmes idées; elle presse le pape, « au nom du Seigneur, d'arborer l'étendard

Digitized by Google

de la croix contre les infidèles, l'assurant qu'aussitôt les guerres intestines cesseraient, les loups deviendraient des agneaux et le peuple infidèle serait délivré de son infidélité. » Mais les hommes d'État de ce temps qui avaient le plus d'intérêt et même le devoir de suivre une telle politique, qui pour sortir de l'esprit d'une jeune femme n'en était pas moins large et propre à faire honneur aux plus grands hommes, n'y comprirent rien. Malheureusement, ce n'est pas le seul exemple d'hommes se targuant du titre d'hommes d'État et ne comprenant rien à la science d'État!

Pendant que sainte Catherine était à Avignon, le parti ennemi de la soumission au pape ayant triomphé de nouveau à Florence, l'arrangement que Grégoire désirait de tout son cœur n'ayant pu avoir lieu, on en revint à la mesure de ramener au devoir les rebelles par la force. En attendant, sainte Catherine était revenue en Toscane, et, effrayée de voir ses compatriotes menacés de nouveau de toutes les horreurs de la guerre, elle écrivit quatorze lettres, qui nous restent encore, au souverain pontife, pour l'engager à faire usage de la clémence plutôt que de la justice à l'égard de ses sujets égarés. La quatrième de ces lettres, en particulier, est un chef-d'œuvre de théologie et de patriotisme, d'éloquence et de douceur chrétiennes. En voici quelques traits : « Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la très-douce Marie, mon très-saint et très-révérend Père dans le Christ, doux Jésus, moi Catherine, votre indigne et misérable fille, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux

Digitized by Google

avec le désir de vous voir un bon pasteur..... Les hommes coupables par leur rébellion à Dieu avaient mérité une peine infinie; Dieu, cependant, les voyant portés à aimer, leur a jeté l'appât de l'amour. Il nous a envoyé son Fils unique, qui a pris notre nature *pour faire une grande paix*. Mais il fallait que l'offense fût expiée et la justice satisfaite. La miséricorde condamne le Fils à la mort de la croix pour nous, et il satisfait tout ensemble et à la justice et à la miséricorde. Voilà comme Dieu a retiré les hommes de l'enfer; voilà comme, par sa bonté, il a vaincu notre malice; voilà comme il nous a tirés par l'amour. O très-saint et très-doux Père! je ne vois pas d'autres moyens ni d'autre remède pour ravoir vos brebis, qui, comme rebelles, se sont écartées du bercail de la sainte Église. C'est pourquoi, je vous prie, de la part de Jésus-Christ crucifié, faites-moi cette miséricorde, de vaincre leur malice par votre bonté. Nous sommes à vous, ô Père, et je sais que, généralement tous, ils pensent avoir mal fait. Supposons même qu'ils n'ont point d'excuse, quoiqu'ils aient été poussés par suite du grand nombre de peines, d'injustice et d'iniquités qu'ils avaient à souffrir *à cause des mauvais pasteurs et gouverneurs, qui, vous le savez, sont des démons incarnés*; eh bien! je vous demande miséricorde pour eux. O Père, ne regardez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants; mais avec l'appât de l'amour et de la bonté, leur donnant telle douce correction qu'il plaira à Votre Sainteté, rendez-nous la paix à nous, vos malheureux enfants, qui vous avons offensé. Je vous le dis, bien-aimé Christ sur la terre,

Digitized by Google

je vous le dis de la part du Christ dans le ciel, si vous agissez ainsi, sans politique ni tempête, ils viendront tous avec un grand regret de vous avoir offensé, et mettront leur tête dans votre giron..... Que si vous voulez faire vengeance et justice, prenez-la sur moi, misérable, et imposez-moi toutes les peines et tous les tourments qu'il vous plaira jusqu'à la mort. Je crois que c'est par l'excès de mes iniquités que sont arrivés tant de manquements, d'inconvénients et de discordes. Prenez donc sur moi, votre malheureuse fille, toute la vengeance que vous voudrez. O père, je meurs de douleur et ne puis mourir. Je vous demande humblement votre bénédiction, et pour moi et pour tous mes enfants (spirituels), et je vous prie de me pardonner ma présomption. Demeurez dans la sainte et douce dilection. Doux Jésus, Jésus amour! »

Ces lettres, qui respirent le patriotisme des saints, le vrai patriotisme et toute la charité de l'Évangile, firent une grande impression sur l'âme du souverain pontife. Il mitigea beaucoup sa sévérité à l'égard de ses peuples révoltés; et il attendit en patience le temps de leur retour à son obéissance.

L'un des sujets sur lesquels sainte Catherine, ainsi que sainte Brigitte, avait insisté le plus dans sa correspondance avec le pape, avait été celui de son retour à Rome. Or, le pape, après beaucoup d'hésitations et de difficultés, ayant résolu ce retour, la sainte lui écrivit encore ceci : « Venez, venez en Italie, à Rome; mais venez-y comme Jésus-Christ est venu en ce monde, avec douceur, humilité, charité et patience. C'est par

Digitized by Google

la douceur et l'humilité que les hommes se laissent prendre, principalement les Italiens. Annoncez que vous offrez vous-même la paix. Pour terminer plus promptement les guerres et les divisions, montrez-vous plus facile sur les intérêts temporels, afin d'assurer mieux le principal, les intérêts spirituels, le salut des âmes. N'imposez aux plus coupables que des punitions modérées, comme un père à ses enfants... Faites le bon pasteur qui, ayant retrouvé la brebis égarée, la met sur ses épaules et la porte au bercail avec joie. Mais surtout, réprimez les mauvais pasteurs, les pasteurs mercenaires, dont les scandales impunis ont occasionné tout le mal... Mais, pour opérer un si grand bien, il faut la paix. Lors même que la guerre que vous feriez aurait du succès, vos alliés mêmes causeront de nouveaux maux à l'Église. Il faudra leur accorder des grâces particulières, dont la principale sera des évêques tels qu'il leur convient, non pour le salut de leurs âmes, mais pour leurs intérêts et pour leurs passions. Il faut donc la paix, non pas une paix fainéante mais active à réparer le mal, à multiplier le bien. » C'étaient les conseils que sainte Catherine donnait au chef de l'Église; et, pour une femme, ce n'était pas mal de la vraie morale et de la vraie politique. Un Père de l'Église n'aurait dit rien de mieux ni ne l'aurait mieux exprimé. Le pape en fit son profit, et c'est par ces moyens qu'il pacifia l'Italie, mais toujours par l'entremise de sainte Catherine.

Quelques jours après son arrivée à Rome, Grégoire XI dit à frère Raymond : « L'on me mande que,

Digitized by Google

si Catherine de Sienne allait à Florence, j'aurais la paix. » Ce désir de Sa Sainteté ayant été manifesté à Catherine, qui était à Sienne, elle se mit aussitôt en route vers Florence, et y fut reçue par les témoignages de la plus grande joie et de la plus grande vénération, par le parti de la paix et par tout ce qui tenait à Dieu et à l'Église : c'était la généralité du peuple. Mais les chefs de la faction, qui tyrannisaient encore la ville pour continuer à l'exploiter, furent effrayés de la présence de Catherine, dont la puissance de la parole allait rétablir une paix qui aurait fait cesser leur règne. Ils ameutèrent donc une partie de la populace contre la sainte, et ils envoyèrent même des sicaires pour la tuer. Une bande de ces scélérats arriva à sa maison criant : « Où est cette méchante femme ? où est-elle ? » Ce que Catherine ayant entendu, elle sort du cabinet où elle était en prières, et allant droit à l'un des sicaires, qui, l'épée nue, criait le plus haut : « Où est Catherine ? » se mit à genoux d'un visage joyeux, et dit : « C'est moi qui suis Catherine. Fais tout ce que le Seigneur permettra que tu me fasses ; mais de la part du Tout-Puissant *je t'ordonne* de ne faire de mal à aucun des miens ; » et ainsi disant, elle offrit le cou au glaive. A ces mots, à cet acte l'assassin fut terrifié ; et, n'ayant pas le courage de frapper, il se retira confus avec tous ses compagnons, et Catherine en fut pour sa disposition généreuse à accepter le martyre, et pour son regret et sa désolation de l'avoir manqué. En vain donc ses enfants spirituels, craignant pour ses jours, essayèrent de la ramener à Sienne. « Je ne puis pas, disait-elle,

Digitized by Google

abandonner le territoire de Florence avant d'accomplir ma mission d'y établir la paix entre le Père des fidèles et ses enfants. » En effet, dans quelques jours, elle eut la satisfaction d'amener, aux conditions qu'elle voulut, toute cette ville à l'obéissance du souverain pontife, et de la réconcilier avec l'Église. Cet exemple fut bientôt suivi par toutes les autres villes révoltées, et l'autorité du saint-siége y fut rétablie. La résidence du pape à Rome, qui fut, elle aussi, l'œuvre de la même sainte, fit le reste. Toute l'Italie, qui, en partie hérétique, allait devenir elle-même allemande, fut pacifiée, et tous les peuples qui s'en étaient soustraits rentrèrent sous l'obéissance de l'Église. Ainsi sainte Catherine a été la Jeanne d'Arc de l'Italie, à cette exception près, que celle-ci a sauvé sa patrie, comme on va le voir, par la force des armes, et que celle-là a sauvé la sienne par la puissance de sa parole. Dites donc que les femmes, et les femmes pieuses en particulier, ne valent rien dans des moments critiques pour le salut des peuples!

Grégoire XI étant mort, ce fut le tour d'Urbain VI, son successeur, de s'aider des lumières surnaturelles et du dévouement de l'héroïne de Sienne pour sa propre conservation et pour le bien de l'Église. Voici ce qu'elle lui écrivit, en effet, dès les premiers jours de son élection : « Dieu veut absolument réformer son Épouse, et ne veut pas qu'elle soit davantage lépreuse ; si Votre Sainteté ne le fait pas, suivant son pouvoir, son poste et sa dignité, *qui ne vous ont été donnés que pour cela*, il le fera lui-même au moyen de beaucoup de tribulations ; il enlèvera tant de ces bois tortueux qu'à la fin il les

Digitized by Google

dressera à sa manière. Très-saint Père, *n'attendons pas d'être humiliés,* mais travaillez virilement et faites vos affaires avec mode et *non sans mode,* car les faire sans mode c'est les gâter plutôt que les arranger ; faites-les avec bienveillance et un cœur tranquille ; écoutez ceux qui craignent Dieu et vous disent ce qui est nécessaire ou convenable de faire, en vous manifestant les fautes qu'ils savent qui se commettent autour de Votre Sainteté. Très-cher Père, vous devez être bien aise d'avoir qui vous aide à voir et à éviter les choses qui tourneraient à votre déconsidération et à la perte des âmes. *Adoucissez un peu,* pour l'amour de Jésus-Christ crucifié, *ces mouvements subits* que la nature vous occasionne ; par la sainte vertu réprimez la nature. Comme Dieu vous a donné un cœur *naturellement* grand, je vous prie de faire en sorte que vous l'ayez aussi grand *surnaturellement :* c'est-à-dire qu'avec le zèle et le désir de la vertu et de la réformation de la sainte Église, vous acquériez aussi un cœur viril, fondé sur la vraie humilité. De cette manière vous aurez le *naturel* et le *surnaturel ;* car le naturel sans le surnaturel serait peu ; il vous donnerait plutôt des mouvements de colère et d'orgueil, et *quand il lui faudra corriger des personnes qui lui sont intimes, il ralentira le pas et deviendra pusillanime.* Mais lorsqu'il y est joint la faim de la vertu, et que l'homme n'a en vue que le seul honneur de Dieu, *sans aucun retour à soi-même,* alors il reçoit une lumière, une force, une constance et une persévérance *surnaturelles ;* en sorte que jamais il ne se ralentit, mais est tout viril, comme il doit l'être. C'est de quoi j'ai prié, et prié con-

Digitized by Google

tinuellement, le souverain et éternel Père de vous revêtir, vous très-saint Père et tous les fidèles chrétiens ; d'autant plus qu'il me paraît que, dans le temps où nous nous trouvons, *vous en avez un très-grand besoin* (Lettre 21). »

Urbain VI avait du zèle et ses mœurs étaient irréprochables ; mais il avait un caractère dur, âpre et inflexible. Très-sévère envers lui-même, il était faible à l'égard de ses parents. L'impétuosité du caractère et le népotisme, voilà les défauts que lui reproche l'histoire. Voilà donc, dans cette admirable lettre, une femme prévenant le pape contre *ces défauts*, et lui présentant un miroir où il eût pu se regarder et se reconnaître lui-même. C'est, comme on voit, le même ton de liberté, mêlé au respect, sur lequel saint Bernard écrivait à Eugène III et l'engageait à la réforme de sa cour. La distinction du *naturel* et du *surnaturel* et la manière de corriger l'un par l'autre y sont exprimées avec une clarté qui ferait honneur au plus grand philosophe. Il n'y a que les âmes remplies et éclairées de l'esprit de Dieu, fussent-elles femmes, qui puissent parler et écrire de cette manière au chef de l'Église !

On sait qu'après avoir donné leur vote pour l'élection d'Urbain, après l'avoir reconnu, honoré pendant six mois comme pape légitime, et l'avoir en cette qualité annoncé à toute la chrétienté, et à la cour de France en particulier, les cardinaux français, d'accord avec trois cardinaux italiens, pour des motifs d'amour et d'intérêts propres, se mirent, les malheureux ! à déchirer la sainte robe du Christ ; créèrent un antipape de l'un

Digitized by Google

d'entre eux, sous le nom de Clément VII, et commencèrent le schisme d'Occident, qui causa tant de scandale aux fidèles et tant de maux à l'Église! En présence de pareils faits, à ce spectacle si affreux pour une âme profondément catholique, le zèle de sainte Catherine ne tint pas; elle en frémit d'une sainte colère, elle en fut blessée au cœur, elle en éprouva des douleurs de mort. La voilà donc, elle, jeune femme, faire ce qu'aucun homme n'eut la pensée de faire alors. On l'aurait dite *seule chargée par en haut de soutenir la cause de l'Église!* Nous avons encore les différentes lettres qu'elle écrivit à cette occasion aux cardinaux, apostats de leurs serments et de leur devoir; on n'a jamais rien écrit de plus solide, de plus zélé, de plus fort et de plus libre; c'est de la solidité des docteurs, c'est du zèle des apôtres, c'est de la force et de la liberté des prophètes! Sainte Catherine écrivit aussi au roi de France, Charles V, dans ces termes : « Je m'étonne qu'un homme catholique et craignant Dieu comme vous se laisse conduire par le conseil de ces membres du démon, qui répandent partout qu'*Urbain VI n'est pas vrai pape*. IL EST AISÉ DE LES CONFONDRE PAR EUX-MÊMES; car s'ils disent qu'ils l'ont élu par la crainte du peuple, on leur répond que l'élection était faite, aussi canoniquement qu'on puisse l'imaginer, avant qu'il s'élevât aucun tumulte dans Rome. D'ailleurs, c'est ce pape qu'ils ont annoncé à vous, à nous et à tout le monde chrétien; qu'ils ont couronné avec tant de solennité, qu'ils ont honoré comme le vicaire de Jésus-Christ, qu'ils ont reconnu comme le dispensateur de

Digitized by Google

toutes les grâces en le sollicitant de leur en accorder. Si cependant ils s'obstinent à dire *que la crainte les a fait agir,* en cela même ne sont-ils pas dignes d'une éternelle confusion? Quoi! des hommes choisis pour être les colonnes de la sainte Église de Dieu auraient été plus sensibles à la crainte de perdre la vie du corps qu'à celle de se damner eux-mêmes et de nous damner avec eux, en donnant pour père aux fidèles un homme qui ne le serait pas! Et n'auraient-ils pas été idolâtres d'honorer comme le vicaire de Jésus-Christ celui à qui ce titre n'appartiendrait pas? N'auraient-ils pas été des usurpateurs, en tournant à leur usage des biens spirituels et des grâces qu'ils ne pouvaient ni demander ni obtenir? Mais enfin, quand est-ce qu'ils ont commencé à révoquer en doute une vérité qu'ils avaient reconnue eux-mêmes? *C'est quand Sa Sainteté a voulu corriger leurs vices, quand elle leur a témoigné que la vie scandaleuse qu'ils menaient lui déplaisait.* Et contre qui encore se sont-ils révoltés? *Contre notre sainte foi :* pires en cela que les chrétiens renégats; misérables de ne pas connaître le danger de leur état et de s'aveugler sur leur propre faute; mais, imitant les démons, dont la fonction est de pervertir les âmes et de les détourner du chemin de la vérité pour les engager dans celui du mensonge. Pardonnez-moi, mon très-cher seigneur, si je parle ainsi, la douleur que je ressens de la perte des âmes et l'amour que j'ai pour leur salut en sont la cause. Je ne dis point tout ceci par un sentiment de mépris contre les auteurs de tant de troubles; ce qui me touche, c'est le scandale et l'erreur qu'ils répandent par tout

Digitized by Google

le monde, c'est la cruauté dont ils usent envers eux-mêmes et envers ceux qu'ils font périr avec eux ! S'ils avaient eu la crainte de Dieu et des hommes, ils ne se seraient jamais portés à de telles extrémités, quand même le pape Urbain en aurait usé plus mal à leur égard ; et ils auraient mieux aimé mourir mille fois que de faire une démarche si funeste à l'Église. » La sainte finit par des exhortations au roi de pourvoir au salut de tant d'âmes qui se précipitent dans l'erreur ; de prendre avis des gens sages et éclairés ; de se rappeler la pensée de la mort, et de juger de tout selon les lumières de la sagesse divine *et non suivant les vues des intérêts temporels et humains* (*Hist. de l'Égl. gall., liv.* 41).

En même temps cet intrépide champion-femme de la légitimité de l'élection du chef de l'Église écrivit à toutes les cours de l'Europe dans le même sens, et de là l'Angleterre de répondre, la première, avec les mêmes arguments et presque avec les mêmes mots dont Catherine avait fait usage, au manifeste scandaleux des cardinaux apostats contre Urbain, les appelant « méchants serviteurs *condamnés par leur propre bouche* ; » et, adressant à son tour une magnifique protestation contre le schisme, établie sur treize raisons, que les auteurs de ce grand scandale ne purent jamais réfuter. Il en fut de même de la grande majorité de la chrétienté. A la suite de l'Angleterre, tout le grand empire d'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, la Suède, le Danemark, la Bretagne, la Flandre, toute l'Italie (hors Naples), et tout l'Orient catholique

Digitized by Google

resta dans la communion avec Urbain et ses successeurs.

Il n'y eut que la France (et pas même tout entière), l'Écosse et l'Espagne qui se laissèrent entraîner dans le schisme et reconnurent l'antipape Clément; et encore en Espagne l'apostasie se borna presque aux cours d'Aragon et de Castille; mais la majorité du clergé et du peuple lui fit défaut, et adhéra à Urbain. Grande donc et singulière mission que Dieu parut alors n'avoir voulu confier qu'à une femme! De grands hommes, et saint Vincent Ferrier lui-même, l'apôtre et le thaumaturge de son siècle, demeurèrent alors spectateurs impassibles de ce drame funeste, ou y représentèrent un rôle bien pitoyable. Il n'y eut qu'une jeune femme, une pauvre religieuse, qui, la première, arbora l'étendard de l'unité, qui, par sa voix et ses écrits, réunit autour de cet étendard la plus grande partie du monde chrétien, et la maintint dans l'obéissance au pontife légitime! Je ne sais pas qu'aucun des Pères de l'Église ait obtenu un pareil succès.

Qu'on ajoute à tout cela que ç'a été la même sainte qui, par l'extension qu'elle donna au *tiers ordre de saint Dominique*, a associé un nombre immense de laïques des deux sexes pour partager les pratiques de la vie du cloître, et a popularisé au milieu du monde la sainteté, et qu'elle est morte à l'âge de trente-cinq ans, et l'on sera obligé de convenir qu'aucun apostolat d'homme ne fut, à cette époque, plus fécond que l'apostolat de cette vierge-femme, et qu'aucune existence ne fut, alors aussi, plus sainte, et en même temps plus merveilleuse, plus ma-

Digitized by Google

gnifique, plus imposante et plus utile à la république chrétienne et à l'Église !

Tel a été l'apostolat de la femme catholique au moyen âge. Mais de tels prodiges de la vertu et de la grâce de la foi ne profitaient pas seulement à la religion : rédigés en légendes et colportés partout, c'étaient, en quelque sorte, les *journaux* de l'époque; ils impressionnaient aussi profondément et heureusement les peuples. « De là, dit M. Capefigue, cette multitude de « légendes pieuses où les vertus les plus extrêmes sont « exaltées, la macération, le jeûne, la charité, la vie « du désert, la douceur, la mansuétude envers tous. « Les légendes, au point de vue humain, ont été des « *motifs de police générale,* et par ces exemples LES PAS- « SIONS SAUVAGES FURENT RÉPRIMÉES (tom IV, p. 194). »

§ 51. Influence des FEMMES RELIGIEUSES dans la fondation d'un nombre immense de monastères d'hommes, au moyen âge, particulièrement en France. — Les plus grands fondateurs des ordres religieux, de la même époque, n'ont été formés, eux aussi, que par de saintes femmes, et ils leur doivent une grande partie de leurs succès. — Saint Benoît, saint François d'Assises. — Grandeurs de sainte Claire. — Sainte Agnès, fille du roi de Bohême, devenue sa fille. — Comment sainte Claire, à sa mort, a été honorée par l'Église.

A côté de tant de saints évêques qui occupaient en même temps presque tous les siéges épiscopaux de la Gaule chrétienne, l'histoire ecclésiastique nous fait voir une foule immense de grands personnages, quittant le monde, consacrant toutes leurs richesses à fonder des monastères, et contribuant pareillement par leurs vertus et leurs miracles à la propagation de la foi, à l'adoucissement des mœurs, à la défense des peuples et au soulagement de toutes les misères humaines. Dès

Digitized by Google

que saint Honorat, à peine converti au christianisme, renonçant aux honneurs consulaires, s'adonna à la vie la plus humble et la plus mortifiée, et fonda à Lérins le monastère célèbre de ce nom, d'où sont sorties tant de puissantes têtes qui ont édifié et éclairé pendant tant de siècles la société française, un nombre prodigieux de grands du monde suivit ses traces et marcha dans la même voie. Ce sont de ce nombre saint Paterne, qui établit dix monastères dans la Neustrie, au sein de populations qui vivaient encore dans les superstitions du druidisme; saint Ebredulphe, le fondateur du principal monastère d'Oches, au diocèse de Lisieux; saint Diodat, ou Dié, qui se fixa dans l'Orléanais, et par qui bientôt les bords de la Loire se peuplèrent de fondations monastiques; saint Seine, qui a donné le nom à la rivière s'écoulant des hauteurs de la Bourgogne, et qui créa le monastère de Langres, comme saint Marcou celui de Nanteuil. En même temps, saint Fridolin, dans l'Austrasie; saint Pourçain, en Auvergne; saint Carilète, dans le Maine; saint Léonard, dans le Limousin; saint Frodobert, près de Troyes; saint Ciran, dans le Berry; saint Léotard, près de Saverne; et saint Cloud, près de Paris, fondèrent eux aussi des monastères devenus célèbres, autour desquels se sont formées ensuite les villes qui portent leur nom. Saint Vandrile, dont il a été parlé plus haut, a été à lui seul le patriarche d'une foule de monastères et de saints moines. Outre celui de Montfaucon, il fonda le monastère non moins célèbre de Fontanelles, qui, comme celui de sainte Gertrude, à Nivelle, devint une école de saintes lettres, le

Digitized by Google

pape leur envoyant de Rome les livres qui leur étaient nécessaires. Parmi les disciples de saint Vandrile, il faut mentionner saint Lambert, évêque de Lyon; saint Ansbert, de Rouen; saint Érembert, de Toulouse; saint Godon ou Gond, de Metz, qui tous bâtirent des monastères, et saint Philibert, l'ami de saint Ouen, dont l'insigne monastère, qu'il fonda à Jumiéges, près de Caudebec, renfermait neuf cents religieux.

C'est quelque chose de bien singulier que ce zèle, commun alors à toutes les provinces de la Gaule, de fonder partout des monastères *dont chacun*, dit M. Capefigue, *se rattachait à une destinée utile pour l'humanité* (tome IV, p. 233), et où la piété et les lettres trouvaient un asile au milieu des révolutions politiques. Mais il ne faut pas oublier que ce zèle était inspiré, alimenté, soutenu par de saintes femmes. Voulez-vous savoir comment cela se faisait? un exemple particulier à la France vous le dira. Sainte Rictrude était une noble et riche dame qui, après avoir fait un saint de son époux Adelbald, en obtint assez de biens pour fonder, sous la direction de saint Amand, évêque de Langres, le grand monastère de Marchennes où, à la mort de son mari, elle se retira, refusant le splendide mariage que lui offrait le roi. Sur cet exemple, ses trois filles, d'abord, Eugénie, Clothélende et Aldégonde, se consacrèrent elles aussi au Seigneur; et ensuite son unique fils, Mauronte, quitta le monde et alla fonder le monastère de Beul. L'Église a mis ces quatre enfants de Rictrude, ainsi que leur père et leur mère, au nombre des saints. Or, c'est de la même manière que tous ces grands sei-

Digitized by Google

gneurs de deux cours de France, que nous venons d'indiquer, fondèrent tant et d'aussi célèbres monastères. L'exemple des FEMMES RELIGIEUSES a été entraînant et fécond, et c'est lui qui a produit un si grand nombre de saints moines. Pour un seul monastère d'hommes qui a donné lieu à la fondation de couvents de femmes, on a vu plusieurs couvents de femmes servir de modèle et d'impulsion à l'établissement de couvents d'hommes. Il est vrai que bien des fois ces grandes et nombreuses fondations pieuses de la part des hommes, ne furent que de grandes expiations de grands crimes, et le moyen le plus commun alors de se racheter des obligations de la pénitence publique. Mais le plus souvent, c'est excités par le beau spectacle de tant de saintes et grandes dames renonçant au monde et rivalisant de zèle pour multiplier de pieux asiles à la vertu des femmes, que de saints et grands seigneurs en firent autant pour les hommes. Ainsi ces monastères célèbres, ces abbayes, ces couvents qui jadis couvraient le sol de la France et de toute l'Europe et répandaient autour d'eux, avec tous les exemples de la plus pure religion, les secours de la plus généreuse charité, ainsi ces pieux établissements, vraies ressources du pauvre, vrais refuges de la pudeur, vrais asiles de la pénitence, vrais temples de la prière qui, au milieu des villes, y popularisaient la vertu et la science, et au milieu des campagnes en éloignaient l'ignorance et la barbarie, à de rares exceptions près, ne sont que l'œuvre de la piété généreuse et des admirables exemples des FEMMES RELIGIEUSES, et par conséquent, c'est la femme catholi-

Digitized by Google

que qui a, encore par ce moyen, contribué à civiliser le monde!

La femme catholique a contribué au même but par un autre moyen encore plus direct : c'est par l'influence qu'elle a exercée sur l'esprit et le cœur des grands fondateurs des ordres religieux, de ces grands hommes qui, à la même époque, ont le plus mérité de la religion et des peuples.

L'esprit de saint Benoît, le restaurateur et le propagateur de la vie monastique en Occident, était, on le sait, l'esprit d'une piété tendre, d'une pureté sans tache, de la plus grande sévérité pour lui-même et d'une exquise bonté pour les autres. Martyr de la pénitence, il était aussi l'ange de la douceur. L'Église lui applique cet éloge, que l'Écriture a fait de Moïse : « Il a, par ses paroles, apprivoisé les monstres : *In verbis suis monstra placavit.* » Mais c'était tout à fait l'esprit de cet ange terrestre de sainte Scholastique sa sœur; de cette sœur chérie, qui l'éleva en quelque sorte, qui le suivit dans la solitude de Subiac, et qui ne se sépara jamais de lui. Rien ne nous empêche donc de croire que c'est à l'école de cette sœur, et sur ses touchants exemples, que le frère se forma lui-même. Ce qui est hors de doute est que, par les charmes de ses vertus, Scholastique attira autant d'hommes au saint fondateur qu'elle attira de femmes à sa propre suite, et qu'elle fut pour beaucoup dans la fondation et la propagation de l'ordre de Saint-Benoît, pour les deux sexes, qui a rendu de si éminents services à la civilisation aussi bien qu'à la religion. Sainte Scholastique demeurait

Digitized by Google

avec ses religieuses à peu de distance du lieu où demeurait saint Benoît avec ses moines, et c'est là qu'elle mourut presque d'une mort subite, à la suite, non d'une maladie du corps, mais d'une sublime extase de l'âme. Dieu révéla au saint patriarche cette mort précieuse de son admirable sœur, et lui en fit voir l'âme pure en forme d'une blanche colombe s'en allant au ciel, environnée de gloire. Ravi de cet heureux décès de celle qu'il aimait tant dans le Seigneur, il en rendit grâce à Dieu, et l'annonça à ses frères au moment même où il arriva. Ensuite il les envoya pour en prendre le corps sacré, et l'apporter à leur monastère, ayant l'air de leur rappeler qu'ils devaient ce témoignage de reconnaissance à celle qui avait été leur mère dans la sainteté, et fit déposer ce corps virginal dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, afin que la mort ne séparât pas les corps de ceux dont les âmes avaient été toujours unies en Dieu, par la pratique des mêmes vertus et par l'accomplissement des mêmes œuvres.

D'autres femmes ont encore beaucoup coopéré à l'éclat de ce même Ordre. C'étaient des dames de la plus haute noblesse de l'Europe, qui, non contentes de donner leurs biens pour la fondation des monastères, s'empressaient d'y envoyer leurs propres enfants pour y être instruits dans la religion et dans les lettres. Pour faire plaisir à mon lecteur français, je ne rappellerai ici que saint Maur, le personnage qui a le plus mérité des lettres, des sciences et de la civilisation de la France, par la multitude de ces savants

Digitized by Google

monastères de Bénédictins qu'il y fonda, et par l'apostolat qu'il y exerça pendant *quarante ans*. Or, ce grand apôtre de la Gaule, c'est une femme, Julie, noble Romaine, qui, l'ayant formé à la sainteté, en fit cadeau à saint Benoît, et par lui à la France.

Saint François d'Assise fut aussi l'œuvre de Pica, sa mère. Avertie, lorsqu'elle était enceinte de lui, qu'elle allait enfanter l'un des plus grands saints de l'Église, cette respectable matrone se donna toutes les peines du monde pour l'élever dans la crainte de Dieu, et dans cet esprit de pureté de l'âme qu'il conserva intact au milieu de la corruption du monde. Comme saint Benoît, il eut aussi sa sainte Scholastique, dans la personne de sainte Claire, sa fille spirituelle. L'exemple de cette noble vierge, abandonnant le monde, distribuant toutes ses richesses aux pauvres pour suivre Jésus-Christ dans les voies de la pauvreté volontaire la plus rigide, que François avait frayées ; et, attirant de toute part un nombre prodigieux de femmes à s'associer à elle dans le même genre de vie, réagit puissamment sur les hommes, et en attira un nombre non moins prodigieux à suivre les traces du grand patriarche.

Le zèle de sainte Claire pour la multiplication des FRÈRES ne fut ni moins ardent ni moins efficace que son zèle pour la multiplication des sœurs du même ordre. Ainsi l'ordre des Franciscains, cet ordre le plus nombreux, à cause même de sa pauvreté, qui en fait la base, le plus viable de tous les ordres religieux, et, j'ose le dire, le plus utile à l'Église, honore sainte

Digitized by Google

Claire comme sa mère autant qu'il honore saint François comme son père.

Mais nous croyons devoir consacrer encore quelques mots à cette grande femme, si célèbre dans l'histoire de l'Église, et dont même le nom est un prodige (1).

Ses austérités lui avaient attiré une langueur qui la tint au lit pendant vingt-huit ans. Pour s'occuper d'une manière à satisfaire à sa tendre dévotion au Saint-Sacrement, elle se faisait mettre sur son séant, et filait du fil très-fin, dont elle faisait des corporaux qu'elle distribuait aux églises du voisinage. Dieu lui accorda le don des miracles; elle guérissait les malades en faisant sur eux le signe de la croix. Mais le miracle le plus étonnant, le plus sensible et le plus authentique, que Dieu opéra aux prières de cette sainte épouse de l'Agneau divin, fut celui de la délivrance de son monastère de l'incursion des Sarrasins. Ces barbares avaient déjà escaladé ce saint asile de la pudeur; c'étaient des loups affamés prêts à faire ravage de ces innocentes brebis, et à assouvir sur elles leurs instincts brutaux. Toute cette famille de vierges, très-nombreuse, était dans l'effroi et faisait retentir l'air de cris et de sanglots. « Mais, n'ayez pas peur, leur cria leur héroïque mère; nous n'avons pas des hommes armés pour repousser cet assaut, mais n'avons-nous pas Dieu pour nous? Suivez-moi, et vous verrez ce que notre bon Dieu fera. » Ainsi

(1) Sainte Claire fut appelée ainsi parce que sa mère, priant pour obtenir une heureuse délivrance, entendit une voix qui lui dit : « Ne crains rien; tu mettras au monde une lumière qui l'*éclairera;* c'est pourquoi tu nommeras ta fille « Claire. »

Digitized by Google

disant, elle vole à la chapelle, suivie de toutes ses filles tremblantes et éplorées, prend dans ses mains le saint ciboire contenant Eucharistie, va à la rencontre des barbares, qui avaient déjà envahi la maison sacrée, et leur présentant, comme pour les arrêter, l'auguste Sacrement, elle laisse échapper de son cœur plein de confiance ce cri de foi, sorti autrefois de la bouche du Prophète : « Seigneur ! ne livrez pas aux bêtes des âmes qui vous confessent, et n'oubliez pas jusqu'à la fin les âmes de vos pauvres chéris ! » (*Ne tradas, Deus, bestiis animas confitentes tibi; et animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem.* Psal.). La sainte n'avait pas achevé cette prière, que les barbares, saisis d'effroi, reculèrent et se mirent en fuite, comme ayant devant eux une armée qui allait tomber sur eux et les écraser.

Il n'est pas possible de calculer le bien immense que cette femme a fait au monde chrétien par l'établissement de ses Clarisses, qu'elle gouverna pendant quarante-deux ans et propagea par tout le monde. On énuméra par centaines les couvents de cet ordre, que de son vivant elle fonda seulement en Europe. En peu de temps, non-seulement l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, mais toute l'Allemagne aussi, la Scandinavie, la Hongrie, la Pologne s'en trouvèrent remplies. De jeunes vierges des plus nobles et riches familles, même des maisons royales, y accouraient de toute part en foule s'y consacrer au Seigneur, et y mener, dans la pauvreté la plus rigide, dans la pénitence la plus austère, une vie de sacrifice à Dieu et de dévouement pour les hommes. Et l'on comprend l'impression pro-

Digitized by Google

fonde que ces exemples multipliés du renoncement héroïque de tous les biens et de toutes les séductions de la terre, de la part de tant de femmes angéliques, devaient produire sur les hommes, pour leur persuader le détachement du monde et la pensée du Ciel. L'on comprend l'influence salutaire que de tels exemples, multipliés partout, et placés sous les yeux de tous, devaient exercer sur les mœurs publiques.

On voyait même des princesses souveraines, telle que sainte Élisabeth de Hongrie, renoncer aux couronnes pour aller servir Dieu parmi les humbles et pauvres filles de sainte Claire. Nous ne pouvons nous empêcher d'en nommer ici avec particularité, au moins une seule : c'est la bienheureuse Agnès, fille de Primislas, roi de Bohême, dont, à cause de sa figure et de ses mœurs angéliques, deux grands princes, Henri III d'Angleterre et l'empereur Frédéric II, se disputaient la main. Son père et sa mère l'avaient fiancée à ce dernier; mais la jeune héroïne, qui avait pris la résolution de garder sa virginité, pendant qu'on faisait les préparatifs de ses noces avec le plus grand monarque de la terre, faisait les préparatifs de ses épousailles avec le Roi du ciel. Sous ses habits de princesse, ornés d'or et de pierreries, elle portait un cilice et une ceinture de fer. Son lit, magnifique en apparence, était semé de cailloux pointus; son abstinence était grande, ses jeûnes fréquents, son oraison continuelle. Elle avait aussi écrit secrètement au pape, implorant son secours et son autorité contre le mariage dans lequel on voulait l'engager contre son gré. Le pape entra dans les pieux senti-

Digitized by Google

ments de la sainte princesse, et envoya un nonce extraordinaire en Bohême, avec charge d'empêcher qu'on ne fît violence aux pieux désirs de la jeune princesse. L'empereur ayant appris cette opposition en fut d'abord très-irrité, mais il finit par entendre raison et il dit : « Si Agnès m'avait quitté pour un homme mortel, j'en aurais tiré vengeance par les armes ; mais je ne puis trouver mauvais qu'elle me préfère l'Époux céleste. » Agnès se trouvant ainsi libre d'elle-même, s'empressa d'accomplir son dessein d'embrasser la vie pauvre et pénitente des Clarisses. Elle fonda en même temps, à Prague, un grand hôpital pour les pauvres et un monastère sous le nom du *Saint-Sauveur*, sous la règle de sainte Claire, qui lui envoya pour cela cinq de ses filles, et elle s'y renferma en compagnie de sept autres vierges de la plus haute naissance. Nous ne suivrons pas cette grande âme dans le reste de sa vie ; nous ne dirons rien de l'influence qu'elle exerça dans toute l'Allemagne, dans les affaires touchant la religion, que le pape recommandait à sa piété et à son zèle ; mais nous ne pouvons résister au plaisir d'insérer ici une partie d'une des lettres que sainte Claire lui écrivait de l'Italie ; c'est le parfum d'une tendresse, d'une amitié séraphique ; c'est le sublime de la simplicité et de l'humilité chrétiennes des âmes saintes, qui vaut bien les plus parfaits morceaux du style épistolaire de la littérature profane : « A la moitié de mon âme, au sanctuaire particulier du cordial amour, à la sérénissime reine Agnès, ma très-chère mère et fille, spécialement chérie par-dessus toutes, Claire, indigne servante de Jésus-

Digitized by Google

Christ, et servante inutile de ses servantes qui demeurent au monastère de Saint-Damien, salut, et la grâce de *chanter, avec les autres vierges saintes, devant le trône de Dieu et de l'Agneau, le nouveau Cantique, et de suivre cet Agneau quelque part qu'il aille* (Apoc.).

« O mère et fille, épouse du Roi de tous les siècles, si je ne vous ai pas écrit aussi souvent que l'eussent désiré mon âme et la vôtre, ne vous en étonnez pas, ni ne vous persuadez aucunement que l'incendie d'amour dont je suis embrasée pour vous ait aucunement diminué : *comme vous aiment les entrailles de votre mère, c'est ainsi que je vous aime.* La seule chose qui y a mis obstacle a été la rareté des messagers et les grands périls des routes. Maintenant, ayant trouvé une occasion d'écrire à votre Charité, j'en jubile avec vous dans la joie du Saint-Esprit, ô épouse du Christ ! car, comme la première sainte Agnès (la martyre) a été conjointe à l'*Agneau sans tache, qui ôte les péchés du monde,* de même il vous a été donné, ô la bienheureuse ! de jouir de cette union céleste que les anges regardent avec admiration, dont le désir ravit tout à soi, dont le souvenir rassasie et la bonté remplit le cœur de toute douceur... O reine et épouse de Jésus-Christ ! regardez toujours ce miroir de la splendeur, de la gloire, de la lumière éternelle ; contemplez-y bien souvent votre figure, afin de vous parer au dehors et au dedans des fleurs des vertus les plus diverses, et de vous revêtir des ornements qui conviennent à la fille et à l'épouse du Roi suprême... Embrasez-vous, ô grande reine, dans cette ferveur de l'amour ; rappelez-vous en même temps

Digitized by Google

les richesses et les honneurs éternels de ce Roi céleste; et soupirant avec un désir immense, écriez-vous de tout l'amour de votre cœur : Attirez-moi après vous, je courrai à l'odeur de vos parfums, ô céleste Époux!... Au milieu de cette contemplation, souvenez-vous de moi, votre pauvre mère, et sachez que j'ai écrit votre bienheureux souvenir dans les tables de mon cœur, vous ayant très-chère par-dessus toutes. Que dirai-je encore? la langue du corps doit se taire quand il s'agit de vous aimer, c'est à la langue de l'esprit à parler, ô fille bénie! Notre digne sœur Agnès, je me recommande instamment dans le Seigneur, moi et mes filles, aux vôtres. Adieu, ô la bien-aimée; adieu avec vos filles jusqu'au trône de gloire du grand Dieu, et priez-le pour nous. » (*Acta SS. Mart.*). C'est ainsi que sainte Claire aimait sainte Agnès. Oh! qu'il est beau de s'aimer ainsi! Mais c'est l'amour des saints que le cœur humain ne peut puiser qu'au foyer de l'amour de Dieu!

Jamais grand souverain, et même grand saint, n'a été plus honoré à la mort que cette humble femme, décédée dans la pauvreté. Le pape Innocent IV se trouvait alors avec toute sa cour à Pérouse; ayant appris que la sainte était mourante, au monastère de Saint-Damien, près d'Assise, il lui envoya le doyen du sacré collége, le cardinal Raynald, évêque d'Ostie, qui lui donna le saint Viatique. Le jour après le souverain pontife se rendit lui-même auprès de la sainte malade et lui présenta sa main à baiser, mais elle voulut aussi baiser le pied, et il fallut la contenter. Ensuite elle lui demanda l'absolution de tous ses péchés; il la lui donna avec les

Digitized by Google

plus amples bénédictions ; et, comblée d'une joie céleste, elle expira le lendemain entre les bras du vicaire de Jésus-Christ. Aux funérailles, auxquelles le pape voulut assister, il aurait voulu qu'on chantât l'office des saintes Vierges au lieu de celui des Morts, comme pour la canoniser par avance ; mais le cardinal d'Ostie l'en détourna. On transporta le saint corps du monastère de Saint-Damien, hors de la ville, à celui de Saint-Georges, dans la ville ; et le souverain pontife, avec tous les cardinaux, voulut suivre à pied ce convoi, qui se fit au son des trompettes avec la plus grande solennité ; ce fut la fête d'une sainte plutôt que la cérémonie de l'enterrement d'une morte. C'est ainsi que l'Église, en la personne de son auguste chef, honora cette femme qui avait tant édifié l'Église.

§ 52. Continuation du même sujet. — Saint Dominique, saint Thomas et saint Philippe Benizi. — Mérites et grandeurs de saint Bernard. — Il a été le vrai saint Ambroise de son siècle. — C'est aux femmes que l'Église doit cet insigne docteur, et la France cette grande gloire.

L'ordre de Saint-Dominique aussi, ce dépositaire fidèle, ce zélateur ardent et intrépide de l'orthodoxie et de la science catholiques, doit bien, lui aussi, quelque chose aux femmes. D'abord, son grand fondateur, saint Dominique, n'a été un saint, dès son enfance, que par les soins chrétiens de Jeanne d'Asa, sa mère, l'une des plus illustres femmes de l'Espagne, et honorée elle-même du culte public des saints après sa mort. Étant enceinte de Dominique, cette pieuse matrone vit en songe le fruit de ses entrailles sous la forme d'un chien, tenant un flambeau dans sa gueule et s'échap-

Digitized by Google

pant de son sein pour aller embraser toute la terre. Inquiète de ce présage, dont elle ne comprenait pas la signification, elle eut recours à Dieu par la prière; et Dieu la consola en lui faisant connaître, par le moyen d'un saint abbé, que « c'était le feu de l'amour divin que son enfant aurait répandu par le monde. » Rassurée donc sur la destinée de cet enfant des prodiges, elle le consacra au ciel avant même de l'enfanter à la terre; elle voulut qu'on l'appelât *Dominique*, c'est-à-dire la chose du Seigneur, devant appartenir entièrement et exclusivement au Seigneur. Il ne fut pas plutôt en état de faire usage de sa raison, que sa sainte mère l'instruisit de la grande mission que Dieu lui réservait et des moyens de s'y préparer; et, par ses prières, ses leçons et ses exemples, elle le fit ce qu'il a été.

Ensuite, saint Thomas a été non-seulement le plus splendide ornement de l'ordre de Saint-Dominique, il en a été le plus grand propagateur. La gloire de sa science se reflétant sur son ordre, lui a toujours et de toute part attiré une foule de grands hommes jaloux d'y maintenir intact et d'y perpétuer le dépôt précieux de la doctrine de l'*Ange de l'école*. Or, ce prodige de science, cet homme, le plus grand du christianisme, après saint Paul et saint Augustin, ce flambeau toujours rayonnant de l'Église, ce maître immortel du monde, ce sont aussi les femmes qui l'ont donné à l'ordre dominicain, au monde et à l'Église; car c'est la comtesse d'Aquino, sa mère, qui l'ayant confié, encore enfant, aux Bénédictins du Mont-Cassin, afin qu'ils l'élevassent dans la science de la sainteté et dans la sain-

Digitized by Google

teté de la science, le prépara à ce qu'il devait être un jour sous le rapport de la science et de la sainteté. Il est vrai que les Dominicains l'ayant furtivement enlevé à sa mère, dont il faisait les délices, celle-ci, furieuse de ce rapt, le fit reprendre par la force, reconduire au château et enfermer dans une tour, sur l'avis brutal de ses frères. Mais ce fut moins pour le disputer à Dieu que pour s'assurer de la sincérité et de la constance de sa vocation. Dans cette prison, pendant que ses horribles frères mettaient tout en œuvre pour combattre sa résolution d'embrasser l'institut de saint Dominique, au point d'introduire dans sa chambre des filles invérécondes pour le séduire et le corrompre, ses saintes sœurs l'environnaient des soins les plus affectueux, le servaient comme s'il eût été un ange terrestre, le consolaient et l'exhortaient à tenir bon. La mère, tout en ayant l'air d'être toujours fâchée contre Thomas, n'en approuvait pas moins la conduite de ses angéliques filles envers leur angélique frère; et enfin, s'étant convaincue que sa vocation venait d'en haut, elle trouva bon que ses sœurs lui facilitassent le moyen de sortir de la tour et de se rendre en France, d'où il répandit sa lumière par tout le monde.

Saint Philippe Benizi fut, lui aussi, grandement aidé par sainte Julienne, dont il a été dit plus haut, dans la propagation et le régime de l'ordre des Serves, au point que, se voyant près de la mort, c'est à cette admirable vierge, et non pas à des hommes, qu'il confia la direction et le maintien, non-seulement des sœurs, mais aussi des frères du même ordre : tant était

Digitized by Google

grande l'opinion qu'il avait de sa sagesse, de sa puissance et de ses vertus (1).

Nous n'avons pas le temps de dire les avantages que d'autres fondateurs d'instituts religieux au moyen âge, tels que les Norbert, les Bruno, les Gualbert, les Albert, les Romuald, les Pierre Fourier, les François de Paule durent aux puissants exemples et aux saintes inspirations de la femme catholique. Mais nous ne pouvons pas oublier que c'est à une femme que la France chrétienne doit son plus grand homme, son plus bel ornement, sa plus brillante gloire, le patriarche de tant de saints religieux, saint Bernard; car c'est Aleth ou Alix, qui, sa mère selon la chair, l'a été bien plus encore selon l'esprit, et qui l'a fait ce qu'il a été. Femme d'une piété aussi grande que sa noblesse et son instruction, après avoir sanctifié son époux, Tescelin, seigneur de Fontaines en Bourgogne, près de Dijon, elle s'appliqua à sanctifier aussi les sept enfants qu'elle eut de son mariage. Aussitôt après leur naissance, elle les avait offerts tous au Seigneur de ses propres mains, et les avait voulu nourrir tous elle-même, afin qu'ils suçassent d'elle avec son lait son amour pour Dieu, pour la religion et pour l'Église. Étant enceinte de Bernard, le troisième de ses enfants, elle eut un songe, à peu près semblable à celui de la mère de saint Dominique : il lui parut qu'elle portait dans son sein un petit chien qui

(1) « Ejus virtutes cum optime perspectas divus Benitius haberet, morti « proximus nulli melius quam Julianæ non fœminas tantum sed totum Ser- « verum ordinem, cujus propagator et moderator extiterat, commendatum « voluit (*Brev. rom.*). »

Digitized by Google

aboyait toujours et ne se taisait jamais. Elle fut extrêmement peinée de ce songe ; mais Dieu fit rassurer cette pieuse femme aussi par un saint homme qu'il lui envoya, et qui lui prédit « que l'enfant qu'elle mettrait au monde serait un chien fidèle de la maison du Seigneur, qui ne cesserait d'aboyer contre les vrais loups, les auteurs de scandales et d'hérésies, et qu'il aurait un zèle sans bornes et un talent rare pour annoncer la parole de Dieu. » Consolée par une telle prédiction, la sainte dame ne se contenta pas d'offrir à Dieu cet enfant comme les autres ; à peine l'eut-elle mis au jour, qu'elle le lui consacra d'une manière toute particulière, et l'éleva uniquement pour le service de Dieu et de l'Église. Elle appela autour de lui des ecclésiastiques de Châtillon-sur-Seine, et les chargea de ne mettre dans ses mains que les *Actes des Martyrs*, les *Vies des Saints*, les écrits des saints Pères, et de former cet enfant de bénédiction particulièrement dans la théologie, dans l'histoire de l'Église et dans la connaissance des Livres saints. C'est ainsi qu'elle fit de Bernard, encore jeune, un petit saint et un petit savant dans la science sacrée, méprisant le monde et ses plaisirs, et faisant ses délices de la prière et de la pénitence, aimant la retraite, parlant peu et méditant beaucoup, ne demandant à Dieu d'autre grâce que celle de se conserver pur et de l'aimer, parlant pertinemment des plus hauts mystères de la religion, et sachant toute la Bible par cœur.

Tout à Dieu par son esprit et par son cœur, le jeune Bernard était aussi tout aux pauvres par sa charité. Il leur distribuait tout l'argent qu'il pouvait avoir, il les

Digitized by Google

soulageait, il les consolait, il les servait même lorsqu'ils se présentaient au château; mais c'est parce qu'il voyait sa sainte mère en agir ainsi. La vie de cette admirable femme était une vie de prières, de pénitence et de dévouement. Alix était regardée dans toute la contrée comme une sainte autant par l'abondance de ses aumônes, par le soin qu'elle prenait des pauvres, par son zèle à visiter les hôpitaux et servir les malades, que par la pureté de ses mœurs, la sévérité de ses abstinences, l'accomplissement exact de tous ses devoirs, et son ardeur pour toute sorte de bonnes œuvres. Elle avait soin d'associer son petit Bernard à toutes ces œuvres; et l'on conçoit ce que Bernard dut devenir en présence d'un tel modèle, à une telle école et sous un tel maître.

Saint Bernard a eu de tels traits de ressemblance avec saint Ambroise, que nous croyons pouvoir l'appeler le SAINT AMBROISE DU MOYEN AGE. Tous les deux ont été des anges de pureté, de profonds interprètes des Livres saints, des apôtres infatigables de la parole évangélique, de grands thaumaturges, des soutiens puissants de la foi et des propagateurs zélés de la vraie dévotion; tous les deux ont été appelés le fléau des hérétiques et les destructeurs des schismes, la main droite des pontifes et les conseillers des princes, les maîtres du clergé et les pacificateurs des peuples, l'âme des conciles et les oracles de l'Église. Tous les deux ont, en même temps, joué d'importants rôles politiques et accompli de grandes missions religieuses. Saint Bernard a été à la fois le plus grand homme d'État et le plus grand des

Digitized by Google

docteurs de l'Église de son siècle, comme saint Ambroise l'avait été du sien. Ils se ressemblent enfin même par le style de leurs admirables écrits. C'est, des deux côtés, la solidité de la doctrine catholique rehaussée par les beautés poétiques de la Bible, par les charmes de la douceur, par le parfum d'une onction céleste, par l'éloquence du cœur; ce qui a fait dire de l'un d'eux que les abeilles avaient fait le miel dans sa bouche, et ce qui a valu à l'autre le surnom de DOCTOR MELLIFLUUS. En un mot, l'esprit de saint Bernard n'a été que l'esprit de saint Ambroise, se reproduisant en lui comme l'esprit d'Élie s'était reproduit en Élysée. Or, nous croyons pouvoir affirmer que Bernard doit encore à sa mère ce bonheur d'avoir hérité de l'esprit de saint Ambroise. L'histoire de saint Bernard nous apprend que la bienheureuse Aleth avait la plus grande et la plus tendre dévotion pour saint Ambroise, au point que tous les ans elle invitait le clergé de Dijon et des environs à venir célébrer avec elle la fête de ce grand docteur dans la chapelle du château de Fontaines, et que la dernière année de sa vie, Dieu lui accorda la grâce d'aller célébrer au ciel cette fête de son saint Patron, car la veille de cette fête de l'an 1110 elle fut prise d'une fièvre violente; le lendemain elle demanda et reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique, elle se fit réciter les prières des agonisants, auxquelles elle répondit avec autant de ferveur que de présence d'esprit; puis, ayant fait le signe de la croix, elle expira tranquillement, assistée et accompagnée à son tombeau par le nombreux clergé réuni auprès d'elle pour la fête de saint Ambroise.

Digitized by Google

C'est ainsi que Dieu voulut que fût honorée par les ministres de l'Église cette femme qui avait donné un si grand homme à l'Église.

Or, il est clair que cette bienheureuse matrone n'avait choisi saint Ambroise pour son patron et ne lui rendait un culte tout particulier que pour en obtenir, ce qu'elle en a obtenu en effet, qu'il fût le patron et le modèle de son fils. Nous ne savons pas ce qui se passe de grand, de sublime et d'héroïque dans les profondeurs du cœur d'une mère chrétienne, n'aspirant qu'au bonheur de faire un saint de son enfant ; nous ne savons pas les prières qu'elle adresse à Dieu dans ce noble but, les offres qu'elle lui fait, les sacrifices qu'elle s'impose, les épreuves auxquelles elle se résigne, le transport avec lequel elle se dévoue ; ce que nous savons, c'est que Dieu se complaît grandement dans ces épanchements généreux du cœur de cette mystérieuse et incompréhensible créature qu'on appelle *une sainte mère;* qu'il y répond par des communications ineffables et les comble de sa bénédiction céleste, de manière à ce que le résultat surpasse le désir. C'est ainsi que la mère de saint Bernard eut le bonheur de voir saint Ambroise revivre dans son fils.

Redevable de tout ce qu'il a été à sa mère, pendant qu'elle était encore sur cette terre, saint Bernard lui a aussi été redevable, d'une manière toute particulière, de tout ce qu'il a fait après que cette grande chrétienne s'en alla au ciel. La retraite du monde, ou un certain temps passé dans la solitude, est le noviciat de l'apostolat. Donc Dieu ayant destiné Bernard à l'apostolat du

Digitized by Google

monde chrétien tout entier, lui inspira le désir de quitter le monde et de se renfermer dans un cloître. Mais à peine eut-il par ses discours fait connaître ce projet, que ses frères qui l'aimaient beaucoup mirent tout en œuvre pour l'en détourner et pour l'attacher plus étroitement au siècle par l'amour des lettres et des sciences humaines; et Bernard avoua depuis que leurs discours et leurs prières l'avaient grandement ébranlé. Qui donc vint à son aide pour l'empêcher de manquer sa vocation? sa sainte mère, dont il conserva toujours l'image dans son esprit et la plus tendre affection dans son cœur. Il nous a appris lui-même qu'il lui semblait la voir et l'entendre sans cesse, lui faisant des reproches, lui rappelant qu'elle ne l'avait pas élevé avec tant de sollicitude pour le monde, mais pour l'Église; qu'elle l'avait, avant même de le mettre au jour, consacré à Dieu et à l'Église, et qu'il ne devait être que l'homme de Dieu et de l'Église. Mais comme ses perplexités ne cessaient pas encore, un jour qu'il alla voir ses frères qui étaient avec le duc de Bourgogne au siége de Graneci, étant entré dans une église et y ayant prié Dieu avec beaucoup de larmes de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre, il paraît qu'il vit sa mère, lé confirmant dans sa vocation; car, sa prière finie, tous ses doutes disparurent, et il ne songea plus qu'à embrasser la vie parfaite du solitaire ne vivant qu'en Dieu, et de l'apôtre ne travaillant que pour Dieu.

L'on sait qu'à peine entré dans le cloître, il commença par exercer son apostolat à l'égard de ses frères, et qu'il les gagna tous à Dieu; mais cette conquête en-

Digitized by Google

core il ne l'obtint que par sa mère. Un jour, s'étant épuisé en longs discours pour attirer André, son frère cadet, à le suivre, il avait presque perdu courage, car le jeune homme, qui en était à sa première campagne, avait beaucoup de peine à se rendre, lorsqu'il s'écria tout à coup : « Je vois ma mère ! » car elle lui apparut visiblement, souriant avec tendresse et lui manifestant que Dieu l'appelait lui et tous ses frères à la vie parfaite; et ce fut à la suite de cette apparition que les sept enfants de la bienheureuse Aleth renoncèrent à la milice du siècle pour devenir soldats de Jésus-Christ, et que même l'aîné, qui se trouvait marié, se sépara, d'un commun accord de son épouse, et embrassa, aussitôt qu'elle, la vie religieuse.

Saint Bernard nous a appris encore que bien des fois il vit lui-même sa sainte mère dans la gloire, et qu'elle l'a protégé dans ses périls, soutenu dans ses luttes, éclairé dans ses incertitudes, encouragé dans ses rudes travaux et conseillé dans ses gigantesques entreprises par la gloire de la religion et le bonheur du monde. Français, à juste raison si fiers de votre saint Bernard, n'oubliez donc pas que ce grand personnage qui vous a fait tant de bien et qui vous a tant agrandis aux yeux des nations, a été la création d'une femme, et que vous ne sauriez assez soigner l'instruction religieuse de la femme, dont Dieu se sert pour opérer de tels prodiges !

Digitized by Google

§ 53. La stérilité de la virginité volontaire prodigieusement féconde. — Encore sainte Geneviève. — Ses grandeurs et prodiges de son dévouement pour son pays. — Traits de ressemblance entre cette héroïne chrétienne et la Pucelle d'Orléans. — HISTOIRE DE JEANNE D'ARC. — Preuve de sa vertu et de sa mission céleste. — Prodiges de sa sagesse et de sa valeur. — Ses combats, ses triomphes. — L'infamie de ses compatriotes la livrant aux ennemis de la France. — Portrait de son âme. — Jeanne d'Arc prodige unique dans l'histoire du monde. — La femme catholique, autant que l'homme, à la hauteur de tout.

Saint Ambroise, le grand panégyriste de la virginité, a remarqué que rien n'est plus avantageux au monde que la multiplication des vierges, se consacrant au service de Dieu hors du monde ; et que la stérilité vertueuse de la vierge chrétienne est prodigieusement féconde. C'est que, n'ayant pas une famille, à elle, à soigner, la vierge chrétienne peut se dévouer au soulagement de toutes les familles, et que n'ayant pas d'enfant selon la chair, elle peut devenir la mère de tous selon l'esprit : saint Augustin ayant dit : « La charité est, elle aussi, nourrice ; est, elle aussi, mère. » En effet, les saintes vierges du moyen âge, si pleinement dévouées aux intérêts de l'Église, ne l'ont pas été moins au bonheur des peuples, et tout en étant des femmes pieuses n'en ont pas moins été des femmes politiques. Nous n'en citerons que deux, toutes les deux Françaises et la gloire de la France : c'est d'abord sainte Geneviève, dont c'est ici le lieu de rappeler les grandeurs.

Dès l'instant où elle se consacra à Jésus-Christ et à l'Église, sévère envers elle-même (elle ne mangeait que deux fois la semaine, et encore ce n'était que du pain d'orge et des fèves, et ne buvait que de l'eau), elle se voua tout entière, avec une tendresse tout à fait mater-

Digitized by Google

nelle, au soulagement des malheureux, au secours des pauvres.

En ce temps-là les Francs, ayant passé le Rhin et ravagé la Normandie et la Bourgogne, s'avançaient vers Paris : l'alarme était profonde et universelle ; les habitants pensaient à se retirer dans les places fortes avec leurs femmes et leurs enfants; le gouvernement était sans force, les hommes sans courage. Il ne s'y trouva donc qu'une femme, la vierge Geneviève, qui se fit, à elle seule, gouvernement et montra la présence d'esprit et le courage d'un homme. « Ne craignez rien, disait-elle aux femmes éplorées ; se confier en Dieu et se livrer avec vos époux à la prière vaut mieux que fuir. Vous vous trompez, disait-elle aussi aux hommes, si vous croyez mettre en sûreté vos biens, en les transportant ailleurs. Les villes où vous voulez vous réfugier seront ravagées, et Paris seul n'aura aucun mal. » Il est vrai qu'ayant été assiégé par les barbares, Paris commença à éprouver la famine; mais la vierge Geneviève se chargea à elle seule de lui procurer des vivres que, par la Seine, avec des bateaux, elle allait chercher loin; et, chose inouïe, chose unique dans l'histoire des grandes calamités des peuples, ce qu'aucun homme n'aurait pas même osé penser, une jeune vierge l'accomplit : elle nourrit tout une grande ville pendant dix ans (*Vie de sainte Genev.*)! Et lorsque la ville eut enfin ouvert ses portes à Childéric, qui y entra en vainqueur, ce fut aux prières de Geneviève, dont la sainteté et le courage l'avaient touché — tout barbare et païen qu'il était — qu'il pardonna aux vaincus; et ainsi personne n'eut rien à souffrir. D'ail-

Digitized by Google

leurs, la renommée de sainte Geneviève était si répandue que, du fond de la Syrie, saint Simon Stylite demandait souvent de ses nouvelles, et se recommandait à ses prières (*Act. SS.*, 3 jan.).

Mais voici un beau morceau d'un historien laïque, au sujet du prodige de la sainteté et de la grandeur des prodiges de cette splendide physionomie chrétienne du sixième siècle. « La touchante et curieuse légende de sainte Geneviève, dit M. Capefigue, nous révèle une de ces *vies de dévouement à la cité de sa naissance,* de son éducation, de sa jeunesse. A l'époque fatale des invasions d'Attila, *le courage d'une pieuse vierge* réveille les cœurs abattus; les lointains voyages de sainte Geneviève sur la Seine pour recueillir du blé, tandis que Paris était dévoré par la famine, forment un épisode plein d'intérêt au milieu de cette vie agitée de la société franco-gauloise. Que de courage! que de dévouement! elle exalte le cœur des populations éperdues, qui fuient devant Attila. *De là cette vénération pour le tombeau de sainte Geneviève, parmi les habitants de Paris, à travers les âges.* La multitude agenouillée devant ses reliques récite *les actes de la grandeur* de la sainte patronne: « Gar-
« dienne de la nation gauloise, Geneviève, dit l'hymne
« festivale, quelle puissance, quelle vertu n'as-tu pas
« reçue du ciel! les Français t'ont illustrée, lors même
« que tu demeurais sur la terre. Le bruit lointain de
« ton nom s'accroît, la renommée sur son char te porte
« aux extrémités du pôle... Hélas! après une longue
« guerre, la famine vient dévorer la ville populeuse.
« Sainte fille, l'abandonneras-tu? Le citoyen qui va

Digitized by Google

« périr t'implore! Intrépide, tu passes à travers les « hordes ennemis; tu ne redoutes pas les eaux du fleuve « impétueux. Vierge timide, tu te mis à la tête de tous, « et tu rapportas des aliments au peuple. Par toi, Clovis « brisa les simulacres de ses dieux et éleva des autels « au Christ. Foulant aux pieds Jupiter, il soumit son « sceptre au Dieu tonnant. Toi, qui sais adoucir les « rois, soumets nos esprits à ton commandement, et « porte-nous dans une arche éternelle où règne la « vierge. Ainsi soit-il. » Cette antique prière est à la fois une hymne, un *récit historique* et une invocation : triple point de vue, auquel se présente à la postérité l'histoire de sainte Geneviève, la patronne de Paris, et la légende qui en recueille les détails (*Les quatre premiers siècles*, etc., tome IV, page 181). »C'est ainsi qu'à cette grande époque de la renaissance de la France par le christianisme, presqu'en même temps qu'une femme assise sur le trône, sainte Clotilde, opérait de grandes merveilles à l'avantage de la royauté, sainte Geneviève, une femme de la dernière classe, n'en opérait pas de moins grandes à l'avantage des peuples!

La bergère de Nanterre nous rappelle la bergère de Domremy; à huit siècles l'une de l'autre, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc présentent des traits remarquables de ressemblance. Toutes les deux bergères, toutes les deux vierges, toutes les deux remplies de l'esprit de Dieu, et toutes les deux libératrices de la France du joug et de la honte de la domination étrangère, elles sont au nombre des plus grandes et des plus pures gloires de la femme catholique consacrée à Dieu, et de la

Digitized by Google

France, pour laquelle l'une commença la grande époque du moyen âge et l'autre la termina. Il ne faut donc pas séparer, dans l'éloge, ces deux grandes figures que Dieu a suscitées dans ce pays dans le même but de le délivrer, et de rendre respectable aux yeux des peuples la profession de la sainte virginité.

Charles VI, qui était tombé en démence, ayant donné sa fille, Catherine, en mariage au roi d'Angleterre, Henri V, avait déclaré celui-ci régent du royaume, et héritier de la couronne de France, à l'exclusion de toute autre personne de la famille royale. Le Dauphin, Charles VII, déshérité et poursuivi en guerre par son propre père, renié et maudit par sa propre mère, avait été condamné par le parlement de Paris, banni à perpétuité, et déclaré indigne et incapable de succéder à la couronne. Charles VI étant mort, le 22 octobre 1421, les hérauts criaient dans les rues de Paris : « Vive Henri de Lancastre, *roi d'Angleterre et de France!* » et ce cri, annonçant l'humiliation et la servitude de la France, Paris l'écoutait sans frémir! Ce *roi de Lancastre* n'était que Henri VI, âgé de dix mois, fils d'Henri V et de Catherine de France, et dont le duc de Bedfort, son oncle, était le tuteur et le vice-roi. Il était soutenu par le duc de Bourgogne, Philippe, dit *le Bon*, mais par antiphrase, sans doute, car il était *méchant*, et bien méchant; ennemi de son pays, vendu au parti anglais, il était moins Français que les Anglais eux-mêmes. Il en était de même de la ville de Paris et de sa populace, aussi bien que de son parlement et de son université. Charles VII, retiré à Bourges, et gouverné par des favo-

Digitized by Google

ris et des favorites, n'était reconnu que par un petit nombre de Français, eux-mêmes sans union entre eux, comme sans tête et sans cœur. Le duc de Bedfort, voulant porter les conquêtes de son prétendu *roi de France* au delà de la Loire, avait fait mettre le siége devant Orléans, qui, ayant éprouvé plusieurs échecs, et n'ayant nulle espérance de secours, ne pouvait manquer de succomber dans peu contre une armée qui s'augmentait tous les jours. Charles VII, que le Saxon nommait par dérision « le petit roi de Bourges, » découragé, abattu, songeait à quitter la France, pour se réfugier en Espagne. C'en était donc fait de la France comme nation indépendante. Mais Dieu ne permit pas que la première des nations catholiques, le premier des royaumes chrétiens cessât d'être une nation, d'être un royaume; et il lui envoie un secours d'autant plus prodigieux, qu'il paraissait plus faible et plus inespéré. Il lui envoie une jeune fille de dix-huit ans, Jeanne d'Arc.

Son histoire est bien singulière, mais en même temps très-authentique. Toutes les circonstances en ont été juridiquement attestées par plus de deux cents témoins oculaires, dont les dépositions originales subsistent encore dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale et dans les archives d'Orléans (1). Nous allons en

(1) Voyez pour de plus amples renseignements : 1° Fleury et Rohrbacher, *Histoire ecclésiastique*; 2° *Histoire de Jeanne d'Arc*, par Lebrun-Charmette, en 4 volumes in-8; 3° *Procès, condamnation et réhabilitation de Jeanne d'Arc*, par Jules Quicherat; 4° *Histoire de Jeanne d'Arc*, par Guido Goërres, traduite de l'allemand par Léon Boré, 1843.

Digitized by Google

résumer ici les traits les plus saillants, pour la gloire du sexe et du pays auxquels ce grand personnage des temps modernes appartenait et du catholicisme qui l'a inspiré.

Il ne faut pas oublier que cette jeune héroïne naquit sur les frontières de la Champagne, au petit village de Domrémi (*Domus Remigii*), ou maison de Rémi, ainsi nommé de saint Rémi, qui y naquit ou qui y habita. Ainsi, par une admirable disposition de la Providence, c'est du même endroit que sont venus et le grand homme qui a créé et la grande femme qui a sauvé la royauté française.

Fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, pauvres paysans, mais chrétiens, riches de religion et de vertus, la Pucelle se distingua de bonne heure, parmi ses frères et sœurs, par la pureté de sa vie et par une fervente piété. Tous les témoins s'accordent à dire que, depuis ses plus tendres années, elle apparut une créature parfaite. Ses traits harmonieux et délicats avaient je ne sais quoi de viril ; mais la beauté de son corps était éclipsée par celle de son âme. Elle était modeste dans ses actes, sage dans ses paroles, aimant le travail, éloignée de l'impatience et de la colère, simple et timide et en même temps prudente et éclairée, et d'un courage inébranlable dans l'accomplissement de ses devoirs. Son cœur était très-doux et compatissant. Elle aimait à s'entretenir avec les petits enfants, et ils étaient volontiers auprès d'elle. Pauvre elle-même, elle donnait aux pauvres ce dont elle pouvait disposer; et non contente de leur procurer un asile chez ses parents et ses

Digitized by Google

amies, souvent elle leur cédait son propre lit et couchait elle-même à terre.

Au foyer paternel, aidant sa mère, et aux champs, aidant ses frères au travail de la terre, elle avait toujours Dieu présent à sa pensée; et c'était le bonheur de son cœur et la règle de ses actions. A l'âge de quatorze ans, elle fit vœu de virginité entre les mains de la sainte Vierge, pour laquelle elle eut toujours la plus tendre dévotion. La maison du Seigneur était son lieu de prédilection; elle y assistait tous les jours au saint sacrifice de la Messe, et y retournait le soir pour prier. Elle se confessait souvent, avec la plus grande contrition, et communiait plus souvent encore avec les plus vifs transports. Tandis que les autres jeunes filles, après leur travail, s'en allaient folâtrant et riant au milieu des rues, on la trouvait ou à l'église ou dans un coin de sa maison, priant à genoux devant une croix, en une espèce d'extase, les regards fixés sur l'image du Sauveur du monde et de la Mère des douleurs. Cependant elle était toujours gaie; elle ne parlait jamais mal de personne; elle ne se fit jamais un titre de vanité de sa sagesse et de sa piété; et elle souffrait patiemment les plaisanteries de ses compagnes au sujet de sa grande dévotion, la seule chose que celles-ci trouvassent à lui reprocher. En un mot elle suivait, dans la maison paternelle, la vie du cloître: si grande était sa jalousie pour se conserver pure! si grand était son esprit de pénitence! si grands étaient ses transports pour les exercices de religion!

Dieu aime à se communiquer à de telles âmes. Aussi fut-elle sollicitée par de fréquentes apparitions de l'ange

Digitized by Google

tutélaire de la France, saint Michel, et de sainte Catherine sa protectrice, *à prendre les armes pour chasser le Saxon qui assiégeait la ville d'Orléans depuis six mois, et opprimait une grande partie de la France; et pour conduire à Reims Charles VII, son roi légitime, et l'y faire sacrer.* Mais aussi humble qu'elle était pieuse, la jeune bergère négligea d'abord ces manifestations d'en haut, dont elle ne se croyait pas digne; et ce ne fut que d'après des ordres réitérés de la part du Messager céleste, qu'elle se décida à s'en ouvrir avec ses parents, et ceux-ci avec Baudricourt, le gouverneur du pays.

Le fait du choix d'une jeune bergère de la part de Dieu pour chasser les Anglais du sol de la France parut si extraordinaire à ce gouverneur, qu'il ne fit qu'en rire d'abord. Mais ayant entendu la sainte fille raisonner de religion en vrai théologien, et de guerre en vrai militaire, et lui ayant entendu dire : « Dans ce moment où je vous parle, les Français sont battus devant Orléans, et il leur arrivera encore pis si je ne vais pas trouver le roi, » — ce que, dix jours après, il reconnut exactement vrai; — Baudricourt regarda Jeanne comme une personne envoyée vraiment de Dieu, en conçut la plus grande estime, la traita avec le plus grand respect, lui donna des armes, des chevaux et deux gentilshommes pour l'accompagner, et l'envoya au roi.

Durant tout le voyage, à travers les bois, par des sentiers écartés, car tout le pays était occupé par les Anglais, Jeanne montra la piété d'un saint et l'intrépidité d'un héros. C'était elle qui donnait du courage à ceux qui lui servaient d'escorte. Tous ses discours

Digitized by Google

étaient sur des sujets religieux, tous ses actes portaient l'empreinte de la sagesse, de la pudeur, de la dévotion. Aussi ses compagnons furent-ils bientôt saisis d'une crainte respectueuse devant elle, comme devant quelque chose de céleste et de sacré. Un des témoins oculaires a même affirmé que quelque chose de divin brillait dans toute sa personne.

Arrivée à Bourges, et, après beaucoup de difficultés, ayant été admise auprès du roi, Charles VII voulut l'éprouver lui-même ; et lorsqu'elle s'adressa à lui et le salua d'un air respectueux et modeste, il lui dit ; « Jeune fille, vous vous trompez. Ce n'est pas moi ; voilà le roi, » en lui indiquant un de ses courtisans. Mais Jeanne répondit en souriant : « Non, non, je ne me trompe pas. Je sais que le roi c'est vous ; je vous reconnais bien (quoiqu'elle ne l'eût jamais vu). » Charles l'ayant questionnée sur son nom et ses projets : « Je m'appelle Jeanne la Pucelle, répondit-elle, et je suis envoyée de Dieu ici pour vous porter secours, à vous, gentil sire, et à votre royaume. Dieu veut que vous soyez sacré comme vos prédécesseurs, et vous deviendrez le vicaire du roi du ciel, *comme tout vrai roi de France doit l'être.* Ainsi, si vous voulez, je vous promets qu'avec l'aide de Dieu, je délivrerai Orléans et je vous ferai sacrer à Reims. »

Interrogée pourquoi elle avait pris un habit d'homme, elle en donna deux raisons : « D'abord, dit-elle, parce que, devant servir le Dauphin en combattant, il est de toute nécessité de prendre toute l'armure des hommes ; et ensuite parce que, quand je serai au mi-

Digitized by Google

lieu des hommes estant en habit d'homme, ils n'auront pas conscience charnelle de moy, et me semble qu'en cest estat je conserverai mieux ma virginité de pensée et de faict. » Comme le roi hésitait toujours, Jeanne lui dit : « Afin que vous soyez sûr que c'est vraiment Dieu qui m'envoie, je vais vous dire un secret que vous n'avez révélé à personne : Souvenez-vous, sire, que le jour de la Toussaint dernière, avant de communier, vous demandâtes à Dieu deux grâces : l'une de vous ôter le désir et le courage de faire la guerre, si vous n'étiez pas le légitime héritier du trône; et l'autre de faire tomber sa colère sur vous plutôt que sur votre peuple. » — Grande et sublime prière, digne d'un roi chrétien! — Émerveillé par cette révélation et enchanté de l'esprit, de la piété et de la grâce avec lesquels Jeanne venait de lui parler, le roi ne douta plus de la vérité de sa mission. Cependant, ne voulant s'en rapporter à lui seul, dans une affaire si grave, il fit examiner la jeune fille par les membres de son conseil. Tous crurent voir en elle quelque chose de divin; tous conclurent que c'était Dieu qui l'envoyait, et qu'il fallait lui confier la direction de la guerre et la défense du pays.

Mais Charles ne se contenta pas de cet examen et de cette approbation; il consulta encore les savants du pays, les célèbres docteurs de l'Université de Poitiers et tous les prélats et les personnages les plus considérés de son royaume; et ce ne fut qu'après les examens les plus minutieux et de nombreuses et dures épreuves auxquelles on la soumit, ce ne fut qu'après les informations les plus exactes sur sa réputation sans tache,

Digitized by Google

sur la sainteté de sa vie et l'accomplissement de ses prophéties, que le roi la mit à la tête de son armée et lui confia l'entreprise difficile de délivrer Orléans et de briser la puissance de ses ennemis. Il était donc impossible de mettre plus de prudence et de réserve que n'en mirent le roi et ses gens pour s'assurer de la mission divine de la Pucelle.

Le roi lui fit faire une armure complète, depuis la tête jusqu'aux pieds, adaptée à sa taille, et attacha à son service Jean d'Auclon, le meilleur de ses chevaliers, deux pages, un maître d'hôtel et deux servants d'armes. Le roi voulut lui donner une épée; elle la refusa en disant: « Il y a, dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, une épée sur laquelle se trouvent gravées cinq croix et trois fleurs de lis d'or. C'est l'épée qu'il me faut, et c'est avec elle que je battrai les Anglais. » On la lui apporte; et quoique fort lourde, elle la prend dans sa faible main, et la manie comme si ce n'était qu'un fuseau. On lui donne un cheval et des troupes, et la voilà à la tête d'une armée!

Son frère lui présenta le P. Jean Pasquerel, Augustin, pour son confesseur; elle l'accepta en cette qualité, le priant de rester toujours auprès d'elle et de ne la quitter jamais, « car j'ai, lui dit-elle, toujours besoin de vous. » En effet, cette admirable et pieuse fille se confessait tous les jours avant d'aller livrer combat aux ennemis de la France. En passant par Blois, elle engagea bon nombre de prêtres à l'accompagner; et ce fut afin qu'ils entendissent les confessions de tous ses guerriers; car elle avait horreur de l'impiété et des

Digitized by Google

crimes au milieu desquels ces farouches esprits avaient grandi, dans des guerres interminables, et ne voulait que des mains pures et agréables à Dieu pour l'aider à accomplir sa mission divine. Aussi elle voulut communier solennellement, en plein air, au milieu de ses gens qui, après s'être confessés, en firent de même.

On se mit en marche : en tête du convoi marchaient les prêtres avec la bannière à l'image du Sauveur du monde et de la Vierge, sa mère; la Pucelle suivait, entourée des maréchaux de Saint-Sevère et de Rays, de l'amiral de Coulan, du grand-maître du palais Gaucour, du brave Lahire et de beaucoup d'autres vaillants guerriers, accourus à Blois pour l'accompagner. Ensuite venait une troupe de cinq mille hommes, escortant les troupeaux et les provisions pour ravitailler la ville assiégée. On chantait en chœur des hymnes et des psaumes ; en sorte que l'armée semblait plutôt un pieux pèlerinage qu'une expédition guerrière, et le cœur de ces rudes militaires était de plus en plus pénétré de dévotion et de respect pour leur sainte conductrice.

Après trois jours de marche, on arriva devant Orléans. La Pucelle fait dire aux assiégés de faire une vigoureuse sortie contre un retranchement anglais qui défendait le passage ; et pendant qu'on combattait des deux côtés, elle parvint, par un coup de main, à introduire heureusement les provisions dans la ville affamée, sans que l'ennemi eût pu l'en empêcher, comme elle l'avait prédit. Et s'ouvrant, l'épée à la main, le passage à travers les assiégeants étonnés, vers huit heures du soir elle entra dans la place. Elle était armée de toutes piè-

Digitized by Google

ces, montée sur un cheval blanc, avec sa bannière blanche devant elle. « Les habitants d'Orléans, dit un des témoins oculaires, la reçurent à la lueur des flambeaux, et faisant telle joie, comme s'ils vissent Dieu descendre parmi eux. Ils la regardoient moult affectueusement, tant hommes que femmes et petits enfants, et y avoit moult merveilleuse presse à toucher à elle ou à son cheval, sur quoi elle étoit. »

Quoique la Pucelle n'eût rien mangé ni rien bu depuis le jour précédent, et qu'ayant passé la journée à cheval, sous sa lourde armure, elle eût grand besoin de repos, elle se dirigea néanmoins vers la cathédrale, pour rendre grâce à Dieu. De l'église, on la conduisit solennellement à la maison d'un des plus considérables personnages de la ville, qui avait une femme très-honnête. Ce fut là seulement qu'elle se dépouilla de son armure. On lui avait préparé un grand banquet; mais la sainte fille ne prit qu'un peu de vin, où elle trempa quelques tranches de pain; ce fut tout son repas; et passa la nuit dans la chambre à côté de la fille de son hôtesse, presque toujours en prières, et ce fut aussi son sommeil !

Le lendemain, Jeanne écrivit aux généraux anglais, « les sommant de se retirer, faute de quoi elle les y « contraindrait par la force, et les en ferait bien re- « pentir. » On rit de cette menace, et on se moque des Français, qui, ayant toujours été battus sous la conduite de leurs plus vaillants généraux - hommes, espéraient maintenant triompher sous la conduite d'un général-femme; et l'on n'en continua pas moins le siége.

Digitized by Google

Mais cette femme avait le Dieu des armées pour elle et avec elle; ce qui paraissait impossible aux plus habiles et aux plus intrépides parmi les hommes lui fut donc facile. La vue de Jeanne avait singulièrement relevé le courage abattu des habitants de la ville, réduits naguère à la dernière extrémité. Ils voulurent essayer tout seuls d'une attaque que la Pucelle avait formellement défendue, et ils furent repoussés. On ramena un Français blessé. La Pucelle avait l'âme vraiment patriotique; en le voyant, elle en fut bouleversée : « Jamais, s'écria-t-elle, je n'ai vu couler le sang « français sans sentir mes cheveux se dresser sur ma « tête. » A l'instant même elle monte à cheval, et poussant des deux elle arrive à l'endroit, où les siens avaient subi cet échec. Les fuyards retournent sur leurs pas et la suivent. La Pucelle est blessée à l'épaule. Le prince d'Orléans, la voyant en sang, veut la faire retirer : « Non, non, lui dit l'intrépide fille, il m'en coû- « tera un peu de sang; mais ils n'échapperont pas à la « main de Dieu. » Et ainsi disant, elle s'élance sur le retranchement anglais, en met en fuite l'ennemi, et y plante elle-même le drapeau de la France, que les Français saluent d'un cri de joie. Cette première victoire est annoncée par le son de toutes les cloches de la ville et par des transports de joie impossibles à décrire. On y reçoit la noble vierge en triomphe, et on se rend en foule à l'église remercier Dieu par les louanges les plus bruyantes et les plus affectueuses.

Dès ce moment, la Pucelle marcha toujours de victoire en victoire. On fait de nouvelles sorties; mais on

Digitized by Google

se garde bien de marcher sans elle, et ailleurs que sur ses traces. On se bat vaillamment à ses côtés, et on finit par se rendre maître des forts que l'ennemi avait construits autour d'Orléans.

Lorsqu'il fut décidé de donner l'assaut aux derniers bastions, la Pucelle fit publier une ordonnance, dans laquelle il était dit : « Qu'aucun ne fût si hardi, le lendemain, de sortir de la ville et d'aller livrer combat « à l'ennemi, s'il n'avait été d'abord à confesse, et que « les hommes d'armes eussent à renvoyer les femmes « de mauvaises mœurs, parce que c'est pour punir les « péchés des hommes, que Dieu permet la perte des « batailles. » Ces préliminaires accomplis, Jeanne, suivie de sa petite armée, dont la vue de l'intrépidité calme de son général-femme doublait le courage, en marchant toujours en avant, tombe, avec la rapidité de la foudre, sur les rangs ennemis, et y répand la terreur et le désordre. Rien ne tient, tout tremble, tout recule devant elle. Le siége est levé, le camp est abandonné, et le Saxon en fuite est chassé de toute la contrée.

Mais il s'agissait encore de mener le roi à Reims, pour y être sacré, et Reims était toujours au pouvoir des Anglais, ainsi que Troyes et Châlons, outre une armée considérable, qu'ils avaient toujours en campagne. Les hommes hésitent devant de pareils obstacles; Jeanne seule, une fille de dix-huit ans, n'hésite pas. Son assurance encourage les plus timides. On prend les armes de tous côtés, on se déclare pour le roi, et on marche contre ses ennemis, sous la conduite

Digitized by Google

de la jeune guerrière. C'est alors qu'elle emporte d'assaut Jargeau, assiége Beaugency et y fait des prodiges de valeur, fait prisonnier Talbot, le général en chef de l'armée ennemie, qu'elle traita avec une générosité toute française, et enfin elle conduisit le roi en Champagne. Là, nouvelles hésitations devant des obstacles nouveaux. Troyes tient toujours, et on n'a pas d'artillerie pour forcer la place. On veut reculer et retourner en Berry. Jeanne parle, et le roi rassuré ordonne qu'on la laisse faire et qu'on lui obéisse. Elle monte à cheval, et fait avancer le gros de l'armée comme pour commencer le siége de Troyes dans les formes; elle fait dresser des batteries, quoiqu'on n'ait pas de canons pour les armer. Toujours l'épée à la main, elle est partout, dirigeant les ouvrages, donnant des ordres, se faisant entendre du pied des remparts, et menaçant les Troyens de la vengeance du ciel et de la colère du roi. La ville, effrayée, demande grâce et ouvre les portes. Reims en fait de même. Charles y entre et y est sacré par l'archevêque Renaud, avec la plus grande solennité; et quelques jours après, subjuguées par la renommée des faits héroïques de la Pucelle plus que par les armes du roi, Laon, Soissons, Château-Thierry, Provins, Beauvais, et toutes les villes jusqu'à Paris, firent à Charles leur soumission et furent reçues dans son obéissance. Voilà ce que sut faire une jeune fille!

Après avoir obtenu de tels succès, d'autant plus étonnants qu'ils étaient moins attendus, Jeanne d'Arc, aussi modeste qu'elle était vaillante, alla s'agenouiller dans l'église de Saint-Denis, et devant l'autel de ce

Digitized by Google

Patron de la France, elle suspendit à une des colonnes du tombeau du saint martyr son armure complète et une riche épée qu'elle avait arrachée des mains d'un Anglais, devant Paris. Ensuite elle vint se prosterner aux pieds du roi, et lui dit : « Sire, voilà le siége d'Or-« léans levé, et vous-même sacré dans votre bonne « ville de Reims, selon la coutume de vos prédéces-« seurs. Ainsi les deux promesses que je vous avais « faites de la part de Dieu sont accomplies, ses ordres « sont exécutés, *et ma mission est finie.* Permettez-moi « donc, sire, de me retirer. » Mais le roi ne voulut pas y consentir et l'obligea à rester à la tête de l'armée. Elle obéit, à son grand regret; seulement, répétant toujours : « Ma mission est finie, » elle ne voulut plus commander qu'en second ni rien entreprendre que de l'avis des généraux, qu'elle écoutait sans l'approuver ni le blâmer.

Au siége de Saint-Pierre-le-Moutier, que le roi lui avait confié, les Français ayant voulu, malgré elle, donner l'assaut, ils éprouvèrent une telle résistance qu'ils furent obligés de battre en retraite. Seule Jeanne ne recula pas; et tenant bon, en compagnie de cinq hommes, elle cria à haute voix : « Tout le monde aux fagots et « aux claies, et qu'on fasse le pont; » et les Français de revenir, de combler le fossé, et de prendre la ville sans trop d'efforts.

Mais, à cet éclatant fait d'armes près, n'agissant plus sur les ordres immédiats du ciel, *sa mission étant finie,* Jeanne, qui avait été jusque-là toujours victorieuse, n'eut plus que des succès fort médiocres, et finit par

Digitized by Google

être faite prisonnière elle-même. En sorte que même les revers qu'elle commença à essuyer, dès qu'elle eut achevé sa mission, sont une preuve évidente que cette mission lui avait été donnée d'en haut, et que c'est par la vertu de Dieu, et non par sa propre vaillance, qu'elle l'avait si heureusement accomplie.

Ce fut au siége de Compiègne qu'elle tomba aux mains de ses ennemis. Quoique, dans le découragement universel qui s'était alors emparé de l'armée royale, ce fût elle qui, en faisant appel à tous les hommes d'armes, eût réuni deux mille combattants, la conduite n'en fut donnée qu'à des officiers qui ne la valaient pas. On lui ordonne d'attaquer, avec six cents hommes, les retranchements ennemis. Il était cinq heures du soir. Jeanne avance avec sa petite troupe. Le chef de l'armée de Bourgogne, Jean de Luxembourg, fait crier « aux armes » sur toute la ligne. Les Anglais et les Bourguignons accourent de toutes parts; mais Jeanne n'attaque pas avec moins de vigueur. Jamais, disent les témoins, elle ne déploya autant d'ardeur et d'héroïsme. Se portant toujours en avant, elle repousse l'ennemi une première et une seconde fois; mais, de plus en plus nombreux, il fait une troisième charge que Jeanne ne peut refouler qu'à moitié chemin. Les Français, s'apercevant alors qu'ils vont avoir toute la grande armée ennemie sur les bras, se retirent vers la ville. La Pucelle marchait la dernière : se retournant sans cesse, et, elle seule, femme, faisant face à l'ennemi, afin de couvrir la retraite des siens, hommes! Les Anglais s'avancent alors pour couper le chemin à sa troupe

Digitized by Google

qui est mise en désordre. Plusieurs se précipitent tout armés dans la rivière, les autres se rendent presque tous prisonniers. Jeanne d'Arc seule continue à se défendre, tenant haut sa bannière et repoussant l'ennemi avec une épée qu'elle lui avait enlevée. Tous les efforts des Bourguignons se portent sur elle, sur une femme! qui était à elle seule la terreur de l'Angleterre et la victoire de la France; cependant elle parvient, en combattant toujours, au boulevard du pont, mais elle ne peut y entrer; le scélérat Guillaume de Flavy, gouverneur de la ville, en avait fait lâchement fermer la porte sur elle. En vain toutes les cloches de Compiègne sonnent l'alarme; personne ne se présente pour sauver celle qui avait sauvé tous les autres. Abandonnée ainsi de tous ses compagnons d'armes et entourée d'assaillants, elle fait des prodiges de valeur et cherche à gagner les champs du côté de la Picardie; mais il lui faut céder au nombre. Le bâtard de Vendôme l'amène prisonnière à Marigny, et la vend à Jean de Luxembourg, qui la vend à son tour au duc de Bourgogne, et celui-ci aux Anglais, moyennant dix mille livres, et cinq cents livres de pension annuelle, c'est-à-dire aussi cher qu'un roi de France. Ces derniers acheteurs n'avaient pas d'argent, et il fallut que les États de Normandie s'imposassent extraordinairement pour payer ce marché de sang. L'entremetteur de cette horrible affaire fut l'évêque de Beauvais, homme à l'âme aussi vile que l'était son nom; il s'appelait Cauchon. Il avait encore à venger sur la Pucelle le tort de lui avoir fait perdre son siége, en faisant rentrer la ville de Beauvais sous le sceptre du

Digitized by Google

roi. Il était vendu au parti anglais, ce qui ne l'empêcha pas de se faire le juge de Jeanne d'Arc; et d'ailleurs on lui avait fait espérer l'archevêché de Rouen en récompense de son zèle. Tout cela eut lieu un an après la délivrance d'Orléans, comme Jeanne l'avait prédit par ces mots, attestés entre autres par le duc d'Alençon : « Je ne durerai qu'un an; c'est pourquoi voyez à bien « employer cette année. » C'est ainsi que des Français, indignes de ce nom, livrèrent à l'étranger *le sang* le plus pur et le plus *juste* de la France!

Mais avant d'aborder le dénoûment de ce drame, unique dans l'histoire de l'homme — car celui du Calvaire, avec lequel il a des traits de ressemblance, appartient à l'histoire d'un Dieu, — arrêtons-nous un instant à contempler la beauté de l'âme de cette sublime existence, de la Débora, de la Judith chrétiennes.

D'après la déposition unanime de plus de cinquante témoins oculaires, sur le champ de bataille, à la cour de son roi, auprès des pauvres et des affligés, dans ses jours de bonheur comme dans ses jours d'infortune, Jeanne d'Arc resta toujours l'humble et pieuse bergère de Domremi. Les grâces de l'esprit et du corps dont Dieu l'avait comblée ne firent que la rendre plus ardente au service divin, plus assidue à la participation des saints sacrements, à la pratique de tous les exercices de religion et de piété. Pour elle-même, elle ne demanda jamais rien. « Je ne désire, disait-elle, qu'une chose : que Dieu ait pitié de ma pauvre âme! » Quelque pieuse et sainte que fût sa vie, et quoique personne ne pût jamais trouver en elle la moindre faute, elle se

Digitized by Google

confessait presque tous les jours avec la plus grande componction. Tant qu'elle était en campagne, elle se rendait chaque matin, dès la pointe du jour, à l'église la plus voisine, et, pendant une demi-heure, elle faisait appeler par le tintement des cloches les prêtres qui suivaient l'armée, afin qu'ils célébrassent la messe, à laquelle elle communiait avec les gens du peuple et même avec les enfants.

Souvent, au milieu de la nuit, quand elle croyait que tout le monde dormait, elle se levait doucement et se mettait à genoux pour prier. Remplie du pressentiment de sa fin prochaine, elle disait souvent à son confesseur : « Je vais bientôt mourir. Dites au roi qu'il lui plaise « élever des chapelles, où le Seigneur soit invoqué pour « les âmes de ceux qui ont succombé dans la défense « du royaume. »

C'était une âme tout à fait détachée du monde, ne vivant qu'en Dieu et pour Dieu, et ayant l'esprit pénétré de sa majesté, le cœur embrasé de son amour. Tout s'inclinait devant l'élévation de son langage, lorsqu'elle exaltait la bonté et la magnificence du Seigneur, comme devant son humilité, lorsqu'elle parlait d'elle-même. Son ardente piété remuait profondément le peuple, lorsqu'au moment où le prêtre élevait la sainte Hostie, on voyait ce nouveau génie de la guerre les yeux et le visage immobiles, comme dans une extase, et les joues inondées de larmes.

En tant de combats où elle se trouva, elle ne tua jamais un seul ennemi; il lui répugnait plus de répandre le sang des autres que de répandre le sien. C'est pour-

Digitized by Google

quoi elle ne se servait presque pas de son épée; elle ne se défendait que de sa lance et ne tenait qu'à terrifier l'ennemi par son courage bien plus qu'à l'immoler par ses coups. Sa bienveillance et sa mansuétude subjuguaient les cœurs les plus farouches. On vient de voir que le malheur de tomber au pouvoir des ennemis de la France ne lui est arrivé que parce que, soignant la vie de ses soldats bien plus que la sienne, toujours au premier rang dans le combat, elle était toujours la dernière dans la retraite : c'est-à-dire par trop de dévouement de sa part, aussi bien que par trop d'infamie de la part des autres.

Tous ses discours étaient de Dieu, de la sainte Vierge, de la vie chrétienne et de la vie éternelle. La vie déréglée des gens de guerre la blessait au cœur; et tantôt elle les reprenait avec douceur, et tantôt elle réprimait leurs désordres avec une inexorable sévérité qui étonnait tout le monde dans une jeune fille.

Avant d'être employée par le roi dans la mission que le ciel lui avait confiée, comme avant d'être condamnée par ses juges, Jeanne d'Arc fut trois fois remise entre les mains des plus respectables dames, pour l'examiner par rapport à la virginité qu'elle avait jurée à Dieu, et le résultat de ces différents examens fut toujours à la gloire de son intégrité. Par respect de sa mission divine, Jeanne mettait tous ses soins à ne pouvoir pas même être soupçonnée. Après le coucher du soleil, elle ne parlait plus à aucun homme. Elle dormait toujours entourée de femmes, et préférablement encore de jeunes filles. Quand cela lui était impossible, ou qu'il lui fallait

Digitized by Google

passer la nuit en plein air, elle se couchait armée de pied en cap. Pendant son séjour à Bourges, désirant beaucoup assister aux matines, mais ne voulant pas aller seule dans les rues de si bonne heure, elle pria instamment son hôtesse de l'accompagner. C'est que la sainte pudicité était la vertu dont elle était plus jalouse et dont elle se plaisait et se glorifiait le plus, au point qu'elle ne voulait et ne se donnait elle-même d'autre nom et d'autre titre que celui de *Pucelle*. Jean d'Aulon, l'un de ses aides de camp, qui, en cette qualité, était toujours auprès d'elle, disait souvent : « Je ne pense « pas qu'il y ait sur la terre une femme plus chaste. » Ainsi, partout où elle passait, telle était la vénération des peuples pour Jeanne que l'humble fille ne savait que faire pour se soustraire à l'empressement affectueux dont elle était l'objet. De vieilles et respectables femmes se jetaient à genoux devant elle; beaucoup la priaient de leur montrer ses mains et ses pieds, pour voir si elle était réellement de chair et de sang; on baisait ses vêtements et jusqu'aux pieds de son cheval.

Dans toutes les villes où elle s'arrêtait, le peuple ne pouvait pas contenir son admiration et ses transports à la vue des merveilles qu'elle opérait. On assiégeait, pour ainsi dire, les portes de sa maison, rien que pour voir de près cette vierge aux prodiges, envoyée du ciel; en sorte qu'on la suppliait de faire le tour des villes, afin que tout le monde eût le bonheur de la contempler à son aise. On s'agenouillait à son passage, et on la regardait et on la saluait comme l'ange tutélaire du royaume.

Digitized by Google

Mais qui aurait pu penser que cette jeune fille, prodige d'innocence et de piété, eût pu devenir aussi un prodige de sagesse et de valeur militaire? Chose vraiment étrange! Dans cette longue revue des plus illustres femmes du catholicisme, on a admiré la femme catholique sur le trône régnant avec plus d'éclat et de bonheur que les plus grands princes hommes. La Pucelle d'Orléans a présenté en elle-même quelque chose de plus admirable et de plus nouveau encore, une jeune fille de dix-neuf ans à la tête des armées, possédant le génie de la guerre, l'emportant par sa justesse dans les conseils, par la rapidité de son coup d'œil sur de vieux généraux, et éclipsant la gloire de la science des armes, du courage et de la vaillance des plus grands capitaines et des conquérants les plus célèbres. Jamais général homme n'a, avec de plus faibles moyens et dans des circonstances plus difficiles, obtenu de plus rapides et de plus éclatants succès.

Ce qui étonnait encore plus de sa part, c'était son activité extraordinaire et les travaux sans nombre auxquels elle se livrait; car, depuis le matin jusqu'au soir, elle était à cheval et sous les armes. Souvent, dans toute la journée, elle ne mangeait qu'un morceau de pain et ne buvait que quelques gouttes de vin détrempé d'eau. On ne s'expliquait pas où elle prenait toutes ses forces, ou plutôt on voyait bien qu'elles lui venaient d'en haut. Le monde n'avait jamais vu rien de pareil. Aussi dit-on que la France est le pays des singularités et des prodiges en tout genre, et que le phénomène unique d'une jeune fille de dix-neuf ans, simple comme un en-

Digitized by Google

fant, pure comme un ange, fervente comme un séraphin, tendre et compatissante comme une mère, et, en même temps, sage comme un vieillard, savante comme un docteur, zélée comme un apôtre, intrépide comme un guerrier, redoutable comme un conquérant et grande comme un héros, qu'un tel phénomène, dis-je, ne pouvait se voir qu'en France. Mais, erreur que cela; ces qualités, si rares à se trouver réunies ensemble dans un même être humain, ne sont pourtant pas contradictoires; au contraire, elles se concilient parfaitement dans la femme parfaitement pure et solidement pieuse, dans la femme remplie de l'esprit de Dieu, dans la femme vraiment catholique. Une telle femme est capable de tout, est à la hauteur de tout, est apte à toute espèce de fonctions; elle peut, autant que l'homme, et souvent même mieux que l'homme, s'élever à toute espèce de grandeur, atteindre à toute espèce de gloire (1).

(1) Un saint prêtre du diocèse de Spire, envoyé exprès par son évêque en France pour voir et examiner de près ce qu'il y avait de vrai dans ce que la renommée répandait par toute l'Europe touchant les merveilles de Jeanne d'Arc, dans un document, qui nous reste encore, a rendu, ainsi qu'il suit, justice à la mission divine de la Pucelle. Ce document est trop précieux et trop honorable pour notre héroïne, aussi bien que pour son sexe, pour que nous renoncions au plaisir de l'insérer ici en entier. « La France, dit-il, ayant été perdue par *une femme* (la fille de Charles VI de France, mariée au roi d'Angleterre), il était juste qu'elle fût sauvée par *une vierge*. Le sexe féminin *est humble dans ses voies, et dévoué à Dieu, il est plein de douceur et de compassion envers les affligés;* aussi Dieu lui a fait de notre temps de grandes grâces, *pour nous détourner du mal et nous ramener au bien;* non par la crainte de son jugement mais par l'ardeur de son amour. La France, trop confiante dans son habileté et ses trésors, s'était élevée jusqu'aux astres, et maintenant la voilà abattue sur son propre sol : elle ne peut se relever, ni par ses travaux, ni par la force de ses armes. Afin donc qu'elle craigne le

Digitized by Google

§ 84. Encore Jeanne d'Arc. — Injustice unique au monde de son procès. — Histoire édifiante de son martyre. — La Pucelle si grande pendant sa vie, l'a été encore plus dans sa mort.

Depuis que le Fils de Dieu n'a trouvé que l'injustice, la calomnie, l'insulte, l'opprobre, les tourments et la mort de la part des hommes qu'il était venu sauver, il paraît que ce traitement est une loi, une condition inévitable pour tout homme qui se dévoue pour l'homme, et que tout vrai apostolat doit aboutir au martyre. Or ce cachet du vrai mérite et de la vraie grandeur n'a pas manqué à la Pucelle d'Orléans, et l'héroïsme de sa mort l'a emporté sur celui de sa vie. Les hommes parurent alors vouloir rivaliser autant de lâcheté et d'infamie que cette jeune femme s'était élevée au-dessus d'eux tous par la noblesse de son caractère, par la fierté de son âme et par la grandeur de son courage.

Jeanne, femme, avait respecté son prisonnier-homme, Talbot, le général en chef de l'armée anglaise, qui, après tout, n'était pas un héros; et les Anglais de ce temps-là, hommes, ne respectèrent pas leur prisonnière-femme, Jeanne d'Arc, le général en chef de l'ar-

---

Seigneur de toutes ses forces et qu'elle reconnaisse celui qui sème la paix, Dieu a résolu de lui tendre la main et de la relever. LA PUCELLE EST UNE ENVOYÉE DU CIEL, ILLUMINÉE D'EN HAUT, COMME LE PROUVE SA VIE ET SES ACTES. Car souvent elle lave et purifie sa conscience à la sainte piscine de la confession, et se fortifie dans l'esprit de sagesse, en recevant le Corps sacré de notre Seigneur Jésus-Christ. Elle est humble et modeste, déteste les vols commis sur les pauvres et les veuves, et l'oppression des orphelins. C'EST UNE VIERGE DE DIEU QUI NE CHERCHE QUE CE QUI LUI EST AGRÉABLE, afin d'être pure en esprit et garder son âme et son corps inviolables (GUIDO GORRES, *Vie de Jeanne d'Arc*, trad. de l'allemand.) »

Digitized by Google

mée française, et qui, par surcroît, était une véritable héroïne. Le courage malheureux commande en sa faveur le respect même de la part de l'ennemi. Le Saxon d'alors n'était pas l'Anglais d'aujourd'hui ; et il foula aux pieds, à l'égard de son illustre prisonnière, ce sentiment que le vrai guerrier n'oublie jamais, lors même que le faux chrétien parvient à l'oublier. Il ne se souvint que des pertes que Jeanne lui avait causées, et de l'affront qu'il croyait avoir reçu d'avoir été, en tant de rencontres, battu par la main d'une femme ; et il voulut s'en venger par le plus affreux martyre et par la mort de ce prodige de fille, réunissant en elle tout ce que le monde aime, respecte et admire, et devant lequel même des sauvages se seraient prosternés pour l'adorer.

Mais ce n'était pas assez, pour le Saxon, de faire mourir cette héroïque fille, il fallait la noter d'infamie, afin d'empêcher la France de la placer parmi ses gloires et de la nommer avec orgueil. C'est ce qu'il essaya de faire dans l'excès de son ignoble rage. Après l'avoir traînée pendant six mois de prison en prison, en l'abreuvant toujours d'insultes et de douleur, il l'envoya à Rouen et il chargea le Cauchon de l'accuser et de la condamner lui-même juridiquement comme hérétique et sorcière. Il n'osa pas en faire calomnier les mœurs. Il laissa ce triste courage à un Français dégénéré, à Voltaire !

On l'enferme dans la grande tour de cette ville, où, pendant le jour, elle avait les pieds dans des ceps de fers, qui tenaient eux-mêmes, par une forte chaîne et au moyen d'une serrure fermant à clef, à une grosse

Digitized by Google

pièce de bois. La nuit elle était encore ferrée par les jambes et par une seconde chaîne qui la retenait par le milieu du corps, de manière à ce qu'elle ne pût remuer de sa place. Telle était sa situation dans cette prison, d'après la déposition de plusieurs témoins oculaires, cités par Lebrun-Charmette. Mais, chose remarquable! cette jeune fille de dix-neuf ans, désarmée et dans les fers, inspirait encore au Saxon une terreur profonde. Croyant donc qu'elle avait encore trop de liberté comme cela, il imagina un autre moyen de s'assurer de sa prisonnière et de calmer ses propres frayeurs. Il la fit enfermer, comme une bête féroce, dans une cage de fer où, selon la déposition juridique du serrurier Etienne Castillon, à qui on avait commandé cette cage, la pauvre fille était attachée par le cou, les pieds et les mains. C'est dans cette horrible position, qu'elle resta jusqu'à l'ouverture de son procès.

Mais ce dont elle eut encore beaucoup à souffrir, ce fut de la part de ses gardiens, soldats saxons de la pire espèce. Ils étaient cinq, dont trois demeuraient toujours dans sa chambre et deux à sa porte. Ces misérables prenaient plaisir à la tourmenter de toutes les manières. Ils ne lui laissaient de repos pas même pendant la nuit. Ils l'éveillaient en lui disant : « Lève-toi, scélérate; l'heure de ta mort est arrivée; on vient pour t'emmener. » Une fois, ils voulurent la violenter; Jeanne, ne pouvant se sauver autrement de ces infâmes attaques, se mit à crier si fort que le comte de Warwick, étant accouru et ayant appris ce qui se passait, eut compassion de la brebis, et en éloigna les loups, en changeant la garde.

Digitized by Google

Une autre fois, elle donna un soufflet à un mylord qui avait voulu l'outrager. Ainsi ces braves guerriers qui avaient tremblé devant cette jeune fille sur le champ de bataille, la voyant dans les fers, eurent l'infâme courage de vouloir assouvir sur elle leurs brutales passions. C'est pour cela qu'elle eut tant de peine à quitter ses vêtements d'hommes. Plus tard, ses juges lui firent un crime de cette répugnance, qui n'était pourtant qu'une preuve de plus de son extrême jalousie pour sa pudeur !

Au milieu de ce long et affreux martyre, la jeune héroïne ne perdit jamais patience. Pas une plainte ne sortit jamais de sa bouche, pas un signe de haine et de rancune pour la cruauté de ses bourreaux ne transpira jamais de son cœur. Mais, d'après les témoins, toujours calme et résignée, elle ne démentit jamais sa douceur et ne chercha sa force et sa consolation que dans la prière.

Nous ne suivrons pas ici l'horrible série des scélératesses et des infamies de tout genre qui ont fait le fond du procès et de la condamnation de cet Ange d'innocence, de ce prodige de toutes les vertus. Incompétence des juges, corruption et contradiction des témoins, perfidie et impudence des accusateurs, falsification des actes, interpolation des pièces, refus de toute espèce de défense à l'accusée, haine, mensonge, calomnie, parjure de la part de tout le monde, rien n'y manqua pour en faire la procédure la plus manifestement injuste, la plus inique et la plus sacrilége, après celle qui envoya le Fils de Dieu sur la croix. Nous nous conten-

Digitized by Google

terons de faire remarquer ici que cet amas de crimes, destiné à faire de Jeanne d'Arc une grande criminelle, n'a servi qu'à constater juridiquement son innocence, et à la révéler au monde comme une grande héroïne et une grande sainte.

Abandonnée par tous ses amis, méconnue par ce lâche roi à qui elle avait rendu un royaume qu'il avait perdu, tourmentée par les traitements les plus cruels, accablée d'injures, trahie par le nouveau confesseur qu'on lui avait donné, le misérable apostat Nicolas l'Oiseleur, qui avait affirmé que Jeanne s'était confessée à lui de crimes dont elle ignorait même le nom; exclue enfin des sacrements de l'Église, sans assistance, sans conseil, ayant toujours sous ses yeux les flammes du bûcher qu'on lui indiquait à chaque question, elle n'en fixait pas moins un regard ferme et plein de dignité sur ses lâches ennemis, qui s'étaient faits ses juges; elle ne les en couvrait pas moins de confusion, en déchirant d'une main habile le voile dont ils couvraient leur perfidie; elle n'en parut pas moins une noble et étonnante figure, environnée de toute la majesté de la vertu dans le malheur et de tous les attraits de l'innocence persécutée. Chargée de fers devant un tribunal formé de tigres, en présence d'une mort affreuse, elle n'en attesta pas moins la vérité de sa mission divine, et n'en prophétisa pas moins aux Anglais la chute complète de leur puissance en France, dans un avenir peu éloigné et le triomphe de la cause de l'indépendance nationale.

Jamais la netteté de son esprit, la rectitude de son

Digitized by Google

jugement ne se manifestèrent mieux que dans les questions les plus difficiles par lesquelles on cherchait à l'embarrasser, et qu'elle tournait à l'embarras et à la confusion de ceux qui les lui adressaient. Jeanne d'Arc avait trouvé des Judas dans Jean de Luxembourg et dans le duc de Bourgogne, elle trouva un Caïphe dans l'affreux pontife de Beauvais. Ainsi il lui demanda un jour : « Êtes-vous en état de grâce ? » Question perfide ! « car, se disait-il tout bas, si elle répond « Non, » la voilà déclarée pécheresse par sa propre confession ; si elle répond « Oui, » la voilà prouvant elle-même son manque d'humilité, et par conséquent encore qu'elle était indigne des révélations divines, d'après lesquelles elle affirmait d'avoir agi. » C'est dans les mêmes intentions diaboliques qu'on avait demandé à son divin Maître, au tribunal de Caïphe, « s'il était, oui ou non, le Fils du Dieu vivant. » Mais, au grand étonnement de tout le monde, la Pucelle ne répondit ni « oui » ni « non, » et elle se tira merveilleusement d'affaire par ces paroles pleines d'humilité et de ferveur, les seules par lesquelles une vraie chrétienne puisse répondre à une pareille question : « Hélas ! mon Dieu, dit-elle, qui peut « savoir s'il est en état de grâce ou de péché ? Ah ! si « je ne suis pas en état de grâce, que Dieu daigne m'y « mettre ; si j'y suis, qu'il veuille m'y conserver ! » Un père, un docteur de l'Église n'aurait mieux répondu !

On lui faisait un crime tout particulier de s'être jetée du haut de la tour de Beaurevoir ; elle répondit : « Je « n'ai pas voulu me tuer par cet acte ; mais seulement

Digitized by Google

« échapper des mains de mes mortels ennemis et *aller*
« *porter secours aux braves gens de Compiègne.* Cepen-
« dant je reconnais que j'ai mal fait, et je m'en suis
« confessée. »

C'était toujours sa manière de répondre : claire, brève, précise, sans recherche ni affectation, comme sans morgue ni outrecuidance. Tout dans ses réponses trahissait la fermeté d'un esprit sans crainte et la piété et l'assurance d'une âme pénétrée de la justice de sa cause, et rien n'annonçait de sa part de la rancune ou de l'exaltation. L'évêque de Démétriade, qui assista à son interrogatoire en qualité d'assesseur, certifia plus tard que les réponses de la Pucelle, pendant les longs débats de son procès, furent si merveilleuses, qu'il les regardait comme inspirées d'en haut. Une fois, un grand seigneur d'Angleterre, émerveillé de l'entendre parler avec tant de calme, de douceur et de sagesse, s'écria : « En vérité, c'est une bonne et honnête créature ; si seulement elle était Anglaise ! » C'était là tout son crime, toute son hérésie ! *elle n'était pas Anglaise,* mais Française jusqu'au fond de l'âme et dans la moelle des os !

Mais, chose bien étrange ! en même temps qu'on l'avertissait qu'elle allait paraître devant les tribunaux, pour la dernière fois, on lui notifiait, dans les termes les plus formels, qu'elle devait être exécutée ce jour-là même. Ainsi son supplice avait été arrêté avant que sa condamnation fût prononcée. En effet, dans la même grande place de Rouen, et tout près de l'estrade où étaient assis les monstres qui devaient la juger en pré-

Digitized by Google

sence du peuple, se trouvait déjà le bûcher où elle devait être brûlée, et le bourreau n'attendait qu'un signe pour y mettre le feu !

Lorsqu'on lui fit connaître cette horrible mort qui l'attendait, et que c'était *pour crime d'hérésie et de sacrilége,* elle, dont la foi était aussi vierge que son cœur et que son corps, en fut toute bouleversée; sa grande âme parut faiblir devant un tel supplice et pour une telle cause! elle fut saisie de terreur et éclata en cris et en gémissements. Mais bientôt elle reprit son courage, et le pur éclat de son âme sainte et soumise aux dispositions d'en haut brilla à travers ses belles larmes comme le soleil qui reparaît après l'orage. Dès lors, ne pensant plus à la terre, elle se tourna vers le ciel. Elle ne pleura que pour demander le pardon de ses fautes et le secours de Dieu dans ses derniers moments; elle se confessa au pieux père L'Advenu, et demanda avec les plus vives instances l'Extrême-Onction et la sainte Communion, qu'après quelque difficulté on lui accorda (1). On lui apporta le Corps adorable du Seigneur en grande pompe, avec beaucoup de cierges, en chantant *les litanies des*

(1) Il est manifeste que si Jeanne était, comme le prétendirent ses juges, une *hérétique obstinée, une sorcière, une idolâtre, ayant encouru l'excommunication majeure, et étant retranchée de la communion de l'Église,* elle ne pouvait pas être admise aux sacrements de l'Église. Donc par cela même que ses juges lui accordèrent ces sacrements et tout ce qu'elle demanda de secours et de grâces spirituels, ils avouèrent eux-mêmes l'insuffisance des crimes pour lesquels ils la faisaient mourir. C'est ainsi que Dieu disposa que l'iniquité se donnât un éclatant démenti elle-même, et que l'innocence et la sainteté de Jeanne d'Arc fût solennellement reconnue et attestée par les hommes mêmes qui l'ont condamnée, afin que son nom allât à la postérité environné d'une gloire sans tache.

Digitized by Google

agonisants. Jeanne reçut la sainte Eucharistie avec la plus grande humilité et la plus ardente ferveur.

Quelques instants après, Jeanne monta dans la lugubre charrette qui devait l'emmener au tribunal, ou plutôt au bûcher. Le père L'Advenu, son confesseur, et Jean Messieu, l'appariteur du tribunal, étaient assis à ses côtés. Six cents Anglais, armés d'épées, de haches et de lances, l'escortaient. Tandis que le convoi s'avançait ainsi par les rues de Rouen, vers le lieu de la condamnation et du supplice, un homme se fait jour à travers cette masse de satellites de l'infamie et de la cruauté, et s'élance sur la charrette. C'était Nicolas L'Oiseleur, l'un des Judas de Jeanne, lui demandant pardon du mal qu'il lui avait fait; et s'écriant tout haut, comme l'ancien Judas : « J'ai péché en trahissant un sang innocent et juste; » et Jeanne de répondre : « Je vous pardonne, et je prie Dieu qu'il vous pardonne aussi. » Ensuite elle demanda une croix pour l'avoir sur elle dans son moment suprême; un Anglais compatissant s'empressa de lui en faire une de bois, et de la lui faire passer. Elle la saisit avec transport, la couvrit de baisers et de larmes, la fixa sur sa poitrine, et reprit ses prières par lesquelles elle recommandait à haute voix son âme à Dieu et aux saints, et qui provoquaient une émotion universelle.

Arrivée à l'estrade où l'attendaient ses juges, l'indigne et scélérat Cauchon, qui les présidait, lut un horrible réquisitoire où chaque phrase était une calomnie, chaque mot un blasphème. Puis, sans tenir compte de la belle réclamation de l'accusée : « *Qu'elle était sou-*

Digitized by Google

mise à l'Église, et qu'elle aurait voulu être jugée par le Chef de l'Église, » il demanda l'avis des complices de son iniquité; et ceux-ci ayant répondu *que Jeanne était coupable,* il prononça, sans autres formalités, une espèce d'arrêt par lequel il déclara *Jeanne d'Arc hérétique, relapse, et par cela même retranchée, rejetée de l'Église et livrée à la puissance séculière;* en ajoutant encore ceci (l'hypocrite!): « Mais je prie cette puissance de modérer « son jugement à l'égard de la coupable, et de lui éviter « la mort et la mutilation des membres. » Mais ce ne fut qu'une farce sacrilége et une dérision amère; car aussitôt on la livra, non pas au magistrat laïque pour la juger, mais au bourreau pour l'exécuter (1).

Ce n'étaient certainement pas des hommes, ceux qui ont pu faire brûler, toute vivante sous leurs propres yeux, une jeune fille dont la beauté ravissante du corps était relevée si haut par la pureté et la sublimité de l'âme; car elle dit tout haut au peuple : « Tout ce que j'ai fait,

(1) D'après la jurisprudence du temps, dans tout procès d'hérésie, le tribunal ecclésiastique n'était qu'une espèce de jury qui ne jugeait que le *fait,* c'est-à-dire que le prévenu était *hérétique* et *excommunié;* c'était ensuite au tribunal laïque à reprendre l'affaire au point de vue du *droit,* à examiner jusqu'à quel point l'inculpé avait violé les lois du pays, et méritait l'indulgence que le jury ecclésiastique implorait toujours pour lui; c'était aussi au tribunal laïque à appliquer la peine et à condamner. Or si, à l'égard de Jeanne d'Arc, on avait suivi cette procédure, peut-être que Pilate aurait été moins scélérat et moins invérécond que Caïphe, et qu'il n'aurait pas osé condamner la noble et sainte fille à la peine du feu. Mais ce second jugement n'eut point lieu; et cette violation atroce de la jurisprudence en vigueur fut commise en public; Dieu l'ayant encore ainsi disposé, afin qu'il fût de toute notoriété que la Pucelle non-seulement a été mal jugée, mais qu'elle n'a pas été jugée du tout, qu'elle a été mise à mort sans y avoir été condamnée par personne, et que cette mort n'a été qu'un vrai assassinat.

Digitized by Google

« fût-il bien ou mal, ne doit pas être mis sur le compte « de mon roi. Je lui ai consacré le fruit de mes victoi- « res, et *je ne désire pour moi-même que les souffrances et « les outrages!* » Paroles héroïques! Jamais sujet ne s'est montré plus dévoué à son souverain, ni âme humaine ne s'est montrée plus grande. Elle parla encore ainsi : « Assistants qui êtes ici, quels que vous soyez, « amis ou ennemis, Français ou Anglais, au nom du « Sauveur mourant, pardonnez-moi la peine que je « peux jamais vous avoir faite, comme *je pardonne de « mon côté toutes les injustices commises à mon égard.* « Je me recommande *aux prières de tous,* et je supplie « les prêtres du Seigneur de vouloir bien me faire la « charité de dire une messe pour le repos de mon âme. » Ces pieuses et touchantes paroles, adressées aux misérables qui, par la plus criante injustice et la plus atroce cruauté, avaient tant tourmenté son âme et martyrisé son corps, traversèrent tous les cœurs; et même ses ennemis et même ses juges commencèrent à pleurer et à sangloter. Jamais l'innocence n'a recueilli un plus beau triomphe! Puis elle pria le père L'Advenu d'apporter le grand Crucifix de l'église voisine et de le tenir constamment levé devant ses yeux, afin qu'elle pût le regarder jusqu'au dernier moment et se fortifier par cette vue de l'image du Sauveur, mort innocent sur une croix. Lorsqu'on la lui apporta, Jeanne embrassa avec un singulier transport cette image chérie, et s'y tint attachée jusqu'à ce que les valets du bourreau la firent descendre de l'estrade où elle était montée. Quelques Anglais se précipitèrent alors sur elle avec rage et la

Digitized by Google

traînèrent vers le bûcher, et Jeanne de s'écrier : « Ah! « Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir « de ma mort! » C'est ainsi que son divin Maître, allant au Calvaire, ne regretta pas sa mort; mais Jérusalem qui se perdait en la lui donnant (*Luc.*)!

Arrivée au pied de l'autel de son sacrifice, on ceignit sa tête d'une mitre ignominieuse; on y lisait ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, idolâtre;* et Jeanne, sans se plaindre de ce dernier affront, n'interrompit son silence que pour exhorter les Français égarés à rentrer dans les voies du devoir.

Mais ce fut dans son dernier moment que la Pucelle parut au-dessus de sa réputation et de la constance qu'elle avait montrée dans les circonstances les plus difficiles. La vue du bûcher ne l'effraya pas plus que ce grand nombre d'ennemis qu'elle avait battus et mis en fuite. Elle y monta, et s'y laissa lier à un poteau, avec la même intrépidité qu'elle montra en montant sur les remparts des ennemis de sa patrie. Elle joignit à la fermeté du héros la patience et la douceur du chrétien; elle regarda la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son bonheur. Quand le bourreau eut allumé les matières combustibles et que Jeanne vit s'élever la flamme, elle cria très-fort : « Jésus! » C'est qu'elle eut peur que le saint religieux, qui se tenait toujours à ses côtés pour soulager son âme, ne fût enveloppé, lui aussi, par les flammes qui l'enveloppaient déjà elle-même. « Descendez vite, lui dit-elle donc, je vous « en conjure; seulement, jetez sur moi de l'eau bénite; « tenez toujours le Crucifix levé devant moi, et conti-

Digitized by Google

« nuez à me fortifier à haute voix de loin. » Et là-dessus d'invoquer, pour la dernière fois, le secours de l'archange saint Michel et de ses saints Patrons, de remercier Dieu de toutes les grâces dont il l'avait enrichie et de le prier de la recevoir dans sa gloire. En attendant, le feu étant devenu maître de son corps, elle pencha sa belle tête en criant d'une voix assez haute pour être entendue par tous les assistants : « Jésus! Jésus! Jésus! » Et, Jésus-Christ et la patrie sur ses lèvres, comme elle les avait toujours eus dans le cœur, elle expira, joignant aux lauriers des vainqueurs l'auréole des vierges et la couronne des martyrs. « Telle fut, dit « son biographe allemand, Guido Goëres, telle fut la « mort de la Pucelle d'Orléans. Ainsi périt celle qui « s'était sacrifiée pour la France et à qui le peuple fran- « çais doit de ne pas avoir été rayé de la liste des na- « tions indépendantes. Quoique de lâches hommes de « l'Église, la trahissant comme Judas et la condamnant « comme Caïphe, l'eussent livrée à la mort, elle n'en « resta pas moins fidèle à l'Église, et ne lui imputa « point les fautes de ses indignes ministres. De même « elle n'abjura pas sa patrie, quoique l'université de « Paris et des juges français l'eussent condamnée; elle « ne demeura pas moins attachée à son roi, malgré « l'ingratitude avec laquelle il l'avait abandonnée! »

Digitized by Google

§ 55. Glorification de Jeanne d'Arc après sa mort. — Témoignages que même ses ennemis rendent à son innocence. — Dieu lui-même en a vengé, d'une manière éclatante, la mort, par la mort de tous ses juges. — Jeanne d'Arc, oubliée par sa patrie et par son roi, n'a été réhabilitée que par l'Église qui l'a proclamée TROIS FOIS MARTYRE. — Scélératesse de Voltaire contre la Pucelle. — Note sur sa statue à Orléans. — La France devant à deux femmes tout ce qu'elle est. — Influence de la femme catholique, en général, sur la civilisation des peuples. — La chevalerie. — La femme française à la ville et au château. — Conclusion sur les grandeurs de la femme catholique au moyen âge.

Cependant jamais triomphe de martyr ne fut plus complet. Le cri si chrétien par lequel Jeanne dit adieu à la terre et salua le ciel perça même les cœurs les plus durs. On ne revenait pas de l'étonnement mêlé de frayeur qu'on avait éprouvé à la vue d'une fille, à la fleur de l'âge, endurant une mort si affreuse avec un courage si héroïque, avec une générosité si sublime, avec une si ardente piété. En la voyant expirer, maître Jean de l'Espée s'écria : « Plût à Dieu que mon âme fût dans le même lieu où je crois l'âme de cette fille être dans ce moment ! »

Près du bûcher se tenait un Anglais qui, dans son infernale brutalité, se glorifiait « d'avoir apporté de ses propres mains du bois pour brûler *la maudite ennemie de son pays.* » Mais excité par le dernier cri de la noble victime à la regarder, il crut voir une blanche colombe s'élevant des flammes vers le ciel; à cette vue il fut frappé de telle terreur qu'il tomba sans connaissance, et qu'aussitôt qu'il revint, il alla se confesser le même jour, regrettant, avec des larmes intarissables, ses sentiments de haine envers la sainte fille. Jean Tressart, secrétaire du roi d'Angleterre, en revenant de l'exécution, les yeux hagards, la figure effarée, s'écria : « Nous

Digitized by Google

sommes tous perdus, car une sainte vient d'être brûlée.» Le bourreau lui-même, pressé par une inexprimable angoisse, se rendit, dès ce jour même, comme un désespéré, auprès du P. Martin, lui exprimant ses craintes que Dieu ne lui pardonnerait pas *d'avoir exécuté une vierge si sainte.* Beaucoup des juges déclarèrent eux-mêmes, le même jour, que *Jeanne était morte comme une sainte pour son roi.* Le peuple, qui ne se trompe pas lorsqu'il est laissé à lui-même, disait aussi tout haut : « C'est la haine de l'étranger qui l'a immolée ; elle n'est « morte que victime de son zèle pour la France. Mau- « dits tous ceux qui ont pris part à cette mort! » Enfin le Cauchon lui-même eut peur; et il s'empressa de solliciter, et obtint pour lui et pour ses indignes complices, des lettres-patentes du roi d'Angleterre, qui défendaient de les citer, à ce sujet, devant le pape ou devant le concile : avouant par ce seul fait d'avoir empêché que la procédure de la Pucelle fût examinée par un tribunal supérieur, que cette procédure avait été entachée de mauvaise foi, d'injustice et d'iniquité.

Mais cette scandaleuse impunité, qu'un roi de la terre accorda à ces grands coupables, ne put les mettre à l'abri de la juste vengeance du Roi du ciel. Peu de temps après, Guillaume de Flavy, le premier traître de Jeanne d'Arc, mourut étouffé dans son lit par sa propre femme. Son second traître, Nicolas L'Oiseleur, finit également d'une mort subite dans une église de Bâle. Le Cauchon, qui fut l'âme de cet infernal procès, périt misérablement pendant qu'on le rasait. Le vice-inquisiteur, Jean Le Maistre, qui lui prostitua son affreux ministère, dis-

Digitized by Google

parut d'entre les hommes sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Michel Midy, qui avait insulté Jeanne jusqu'au moment de sa belle mort, fut emporté par la lèpre. Tous les autres juges qui avaient trempé dans cette conspiration contre l'innocence finirent d'une mort tragique dans le courant de l'année. Le duc de Bedfort, le grand persécuteur de Jeanne, mourut dévoré par le chagrin et par la honte, dans le même château où il l'avait fait enfermer. Enfin Henri VI, au nom de qui la Pucelle avait été immolée, fut détrôné deux fois; et après avoir passé sa vie dans la captivité, finit, massacré par les ordres du roi Édouard, son cousin. Il faut donc avouer que jamais la justice divine n'a vengé, même dans ce monde, l'innocence d'une manière plus sensible, plus prompte et plus sévère. C'est ainsi que s'accomplit cette prophétie de Jeanne à ses prétendus juges : « Vous ne me ferez pas mourir sans « en éprouver du dommage dans *votre corps* et dans « votre âme. » En présence du bûcher, Jeanne avait dit aussi aux Anglais : « Avant six ans, un gage encore plus important qu'Orléans vous sera enlevé, et vous finirez par tout perdre en France. » Cette prédiction se vérifia, elle aussi, avec la même exactitude. Précisément à cette époque Paris tomba dans les mains du roi. Depuis lors les affaires de l'Angleterre en France allèrent toujours déclinant. Ils perdirent successivement la Picardie, la Guyenne et toutes les villes qu'ils y possédaient; et enfin le drapeau blanc flotta sur Calais, le dernier boulevard de la domination des Anglais sur le sol français.

Ils n'eurent pas même la triste satisfaction d'avoir

Digitized by Google

pu, par leurs accusations et par leurs calomnies, noircir pour toujours l'honneur de la victime de leur brutale rancune. Par un trait d'inconcevable lâcheté, Charles VII oublia celle à qui il devait sa couronne, et la France celle à qui elle devait la conservation de sa nationalité et de son indépendance. Il n'y eut que l'Église qui ne l'oublia pas; et la justice que sa patrie lui refusa, pendant sa vie, lui fut accordée par le saint-siége après sa mort.

Sur l'ordre formel du pape Calixte III à l'archevêque de Reims et aux évêques de Paris et de Coutances, ainsi qu'au grand inquisiteur, le procès de Jeanne d'Arc fut revu par des personnages respectables par leur dignité et par leur caractère, avec la scrupulosité la plus exquise et l'impartialité la plus sévère. Cent cinquante témoins oculaires des faits qu'ils ont déposés, furent entendus à Rouen, à Lyon, à Domremy, à Orléans et à Paris, et leurs dépositions subsistent jusqu'à ce jour. Les juges, non contents de s'être adjoints, pendant l'enquête, un conseil de savants, lorsque cette enquête fut terminée, en soumirent tous les actes réunis à d'autres savants et aux jurisconsultes les plus distingués. Et ce ne fut qu'après une longue et mûre délibération qu'ils déclarèrent l'*ancienne procédure touchant Jeanne d'Arc entachée d'erreurs de fait et de droit, la sentence injuste, l'exécution inique, ses juges excommuniés,* et qu'enfin l'archevêque de Reims prononça la sentence de réhabilitation de la Pucelle avec la plus grande solennité (1).

(1) On voit par là ce qu'on doit penser de Voltaire qui, dans ses ouvrages

Digitized by Google

Tous ces actes ayant été envoyés à Rome, le souverain pontife crut devoir confirmer au nom de l'Église cette réhabilitation qui avait été prononcée au nom de la France, et faire, lui aussi, retomber sur les traîtres et les bourreaux de l'innocente vierge la honte dont ils avaient voulu envelopper son nom, et il la proclama *trois fois martyre*, affirmant qu'elle *était morte pour la défense de sa religion, de son roi et de sa patrie* (FLEURY, *Hist.*). Honneur donc au siége apostolique, à ce tribunal incorruptible, à ce vengeur de l'innocence, de la vérité, de la justice sur la terre, d'avoir ainsi blanchi et honoré au yeux de l'univers cette héroïque fille, et d'avoir assuré par là à la France l'une de ses plus grandes gloires, et peut-être la plus pure et la plus légitime (1).

---

historiques et dans un poëme où l'obscénité la plus sale le dispute à la plus exécrable impiété, a cherché à dégrader et traîner dans la boue le noble caractère de Celle qui a sauvé son pays. Honte donc et mépris sempiternel à cet homme, à l'esprit saxon, au cœur russe, au génie d'un ange et à la perversité d'un démon, pour avoir osé flétrir de sa plume sacrilége Jeanne d'Arc, le personnage le plus français, le plus poétique, le plus merveilleux qu'il y ait peut-être dans l'histoire de l'humanité; et cela parce que Jeanne a été une chrétienne pure et fervente, et que Jeanne, la gloire et le salut de la France, a été aussi la gloire de son sexe et la gloire de l'Église ! Si elle avait été une femme sans religion et sans mœurs, Voltaire n'aurait pas manqué d'en faire, à son ordinaire, un héros. Ainsi voilà Jeanne d'Arc justifiée et glorifiée même par la haine de Voltaire ! Il ne devait manquer aucune espèce de justification et de gloire à celle à qui il ne manqua aucun mérite ni aucune vertu !

(1) Qu'on nous permette d'exprimer ici la surprise, le regret, l'indignation que nous avons éprouvés en voyant la statue de Jeanne d'Arc, à Orléans. La pensée en est aussi déplorable que l'exécution. C'est un chef-d'œuvre... de laideur et de contre-sens. A en croire ce bronze, la Pucelle était moins une vierge pure, aux traits virils et gracieux en même temps, au courage calme et aux inspirations célestes, qu'une femme vulgaire, à la figure ignoble, aux yeux hagards, à l'air enragé et inspirée par l'enfer. On dirait que

Digitized by Google

Ainsi, au sixième siècle, c'est une femme, sainte Geneviève, qui fit cesser l'invasion des barbares païens en France, et au quinzième siècle c'est encore une femme, Jeanne d'Arc, qui y a fait cesser la domination des barbares chrétiens. Une femme avait jeté les fondements de la nationalité française, et une autre femme en a assuré à jamais l'indépendance. Ce n'est donc pas à l'homme, mais à la femme que la France doit d'être France. Seulement elle ne le doit pas à la femme mondaine, à la femme courtisane, à la femme philosophe, mais à la femme pure, sainte, parfaite, à la femme catholique!

Il en a été de même dans les autres contrées de l'Europe, où, comme en France, pendant que les saintes reines, inspirant par leur exemple le dévouement chrétien aux princes, contribuaient puissamment à former les monarchies chrétiennes, les FEMMES RELIGIEUSES, inspirant à leur tour, par leur exemple aussi, le patriotisme chrétien aux peuples, ont puissamment contribué à former les nations chrétiennes. Nous n'avons pas le temps d'entrer dans de plus longs détails à ce sujet. Nous nous contenterons donc de remarquer ici, en général, que partout où elle paraissait, la femme chrétienne n'était alors que la réformatrice des mœurs.

---

l'auteur de cette horrible statue a été le même Saxon qui la calomnia vivante, auprès des tribunaux, et qui a voulu la calomnier par le bronze même après sa mort. Après le crime de Cauchon qui en fit une hérétique, et le crime de Voltaire qui en a fait une courtisane, nous ne connaissons pas de plus grand crime que celui de l'artiste qui en a fait une mégère: Français, hâtez-vous donc d'effacer cet opprobre.

Digitized by Google

Présidant les tournois, et n'y applaudissant qu'à la justice, à la générosité et au vrai courage, c'était elle qui éloignait de ces combats tout ce qu'ils avaient d'immoral et de féroce chez les païens; et c'est par son influence que l'époque de la chevalerie a été une époque de civilisation, dont conséquemment la femme chrétienne était en même temps la cause et la preuve. Ce respect, cette espèce de culte que le chevalier avait alors pour la femme était la preuve que la civilisation allait pénétrer dans les mœurs. Car il n'y a pas de civilisation sans le respect pour la femme, et partout où la femme est opprimée, il y a barbarie. Et d'autre part, l'empire que la femme exerçait sur le chevalier n'avait d'autre but que celui de le maintenir dans les voies de l'honneur et du devoir. C'est donc la femme chrétienne qui a formé l'esprit public, les mœurs sociales des peuples chrétiens. Et si la France a été pendant tant de siècles le pays le plus civilisé du monde, c'est parce qu'elle a été le pays où la femme chrétienne s'est mêlée de la religion et de la politique, et le pays où elle a, en compagnie du prêtre, joué un rôle sérieux et important dans les affaires publiques.

Je sais bien que l'aristocratie a eu des torts. On ne peut, par exemple, lui pardonner celui de s'être laissée, par l'appât de l'ambition, attirer dans les grandes capitales, dont elle prenait toute la corruption, en y dépensant follement toute sa fortune, et bien souvent en y laissant plus follement encore son honneur et sa foi. Mais il n'en est pas moins vrai que, à des exceptions près, le grand seigneur qui restait au milieu de ses vassaux,

Digitized by Google

dans ses terres, finissait par en devenir le père. Il ne faut pas oublier que, particulièrement en France, les paysans de l'héroïque Vendée se sont battus avec un dévouement égal pour le Château et pour le Clocher. Or, c'étaient encore les grandes dames qui, d'un côté, réprimaient l'humeur tant soit peu sauvage de leurs époux, et, de l'autre, avaient changé les châteaux en asiles de tous les malheureux. La femme française, — qu'elle ne se fâche pas que je le lui dise avec ma franchise sicilienne, — n'est légère, petite, tant soit peu philosophe et même folle qu'à Paris. Dans ses terres, elle a été presque toujours sage, pieuse, grande; elle y a été la mère des pauvres et le miroir de toutes les vertus de l'Évangile.

Ainsi donc, sur le trône ou dans les maisons particulières, au château ou dans la chaumière, au milieu du monde ou en dehors de tous les liens du siècle, vierge ou mariée, mère ou veuve, laïque ou religieuse, la femme vraiment catholique a été, pendant dix siècles, toujours et partout grande, puissante, admirable, prodigieusement bienfaisante au point de vue politique autant qu'au point de vue religieux. Car c'est elle qui a soutenu les grands papes et formé les grands souverains; c'est elle qui a élevé les saints évêques et inspiré les saints seigneurs. C'est par elle que le clergé séculier et régulier ont réussi à bâtir tant d'églises, à fonder tant de monastères pour les deux sexes, à couvrir le sol de l'Europe de tant d'établissements pieux et charitables. C'est par elle que l'Église a détruit les hérésies, a propagé la vérité, a répandu la science, a changé les

Digitized by Google

mœurs, a fait entrer le christianisme dans les masses, a christianisé les peuples, a civilisé le monde.

Telle a été la femme catholique du moyen âge. Maintenant nous allons nous occuper de ses mérites et de ses grandeurs dans les temps modernes.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES TEMPS MODERNES,

OU LA FEMME CATHOLIQUE RÉPARANT ET ARRÊTANT LES RAVAGES DU PROTESTANTISME ET DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE, ET MULTIPLIANT LES OEUVRES DE RELIGION ET DE CHARITÉ.

§ 56. Quelques détails sur la découverte du nouveau monde. — Grands desseins de Dieu dans cette découverte. — Grande piété de Christophe Colomb, et caractère éminemment religieux de son expédition. — Ce grand événement ne s'est accompli que par le concours généreux de la femme catholique, Isabelle d'Espagne.

Semblable à une lampe qui, près de s'éteindre, rayonne d'un plus vif éclat, le moyen âge, avant d'aller s'endormir dans le silence de l'éternité, avait signalé sa fin par les plus grandes, les plus fécondes et les plus lumineuses de toutes les inventions du génie de l'homme : la Boussole, la Poudre à feu et l'Imprimerie, dont la première, avons-nous dit ailleurs, lui a donné l'empire des mers ; la seconde, l'empire de la terre ; la troisième, l'empire des intelligences. En effet, c'est par le secours de la boussole et de la poudre à feu que l'ancien monde a découvert et conquis le nouveau.

Mais cet événement, le plus grand, à son tour, le plus fécond et le plus important de tous les événements

Digitized by Google

qui, depuis l'établissement du Christianisme, se soient accomplis dans le monde et qui a changé la face du monde, CHRISTOPHE COLOMB, le plus grand homme des temps modernes, ne l'a réalisé que par le concours d'ISABELLE LA CATHOLIQUE, que M. Donoso-Cortès appelle, à juste raison, *la reine la plus illustre, la femme la plus remarquable de l'Espagne, si fameuse, entre toutes les nations, par ses femmes remarquables et ses reines illustres* (*Essai*, etc., liv. II, chap. VIII).

Les philosophes *esprits forts* du temps, stupides comme toujours et incapables de rien comprendre à ce qui est sublime, à ce qui est grandiose, ne virent dans le projet de Colomb que le rêve d'une imagination en démence; les rois n'y virent qu'une gigantesque impossibilité; les hommes les plus indulgents et les plus discrets n'y virent qu'une témérité hors de toute proportion. Aussi Colomb, au bout de huit ans de sollicitations infructueuses, accompagnées de dégoûts et de déceptions sans nombre, en Italie, en Portugal, en Angleterre, en France et même en Espagne auprès du roi de Castille, désespérant de trouver ailleurs un esprit assez élevé pour le comprendre, une puissance assez généreuse pour le seconder, repoussé par les uns, tourné en ridicule par les autres, allait s'en retourner en Italie et abandonner définitivement la grande idée de découvrir un monde nouveau, qui avait formé l'objet des méditations, des préoccupations et des espérances de toute sa vie!

Mais, ainsi que la sagesse païenne elle-même l'a reconnu, les grandes pensées de l'homme ne sont qu'un

Digitized by Google

souffle de l'esprit de Dieu (*Nemo unquam, sine aliquo afflatu divino, magnus vir fuit.* CICER.). L'esprit de Dieu ne permit donc pas que la grande pensée qu'il avait inspirée à Christophe Colomb, de découvrir un nouveau monde, s'évanouît dans le néant des chimères de l'imagination humaine; et il disposa que des âmes pieuses et pleines de foi fussent les seules à sentir toute l'importance, toute la grandeur d'un projet auquel la science et la politique n'avaient rien compris.

Ce fut d'abord un saint religieux, le Père Jean Péret, prieur de Prado, qui exhorta Colomb, rebuté de tant d'obstacles, à prendre courage *et à différer encore son départ pour l'Italie jusqu'à ce qu'il eût parlé à la* REINE. Ce fut ensuite le pieux et riche seigneur Louis de Saint-Ange qui, sachant que le trésor royal était à sec, à cause des dépenses occasionnées par la guerre contre les Maures, mit à la disposition de Colomb et de la reine toute sa fortune. Ce fut enfin cette même reine, aussi remarquable par la ferveur de sa religion que par ses talents d'homme d'État, qui, la difficulté matérielle du défaut de l'argent une fois aplanie, embrassa d'enthousiasme le projet de l'intrépide navigateur, y applaudit d'avance, et ne douta pas un seul instant de son heureux succès. En preuve de quoi elle ordonna aussitôt à son secrétaire d'État, Jean de Colonie, d'expédier à Colomb des lettres patentes par lesquelles il était déclaré *Grand amiral de l'Océan et vice-roi de la Terre-Ferme et des îles* QU'IL ALLAIT DÉCOUVRIR; elle s'empressa de donner tout ce qu'elle avait de plus précieux et de fournir les objets du culte et tout le confortable pour l'expédi-

Digitized by Google

tion. C'est ainsi que le 7 septembre de l'année de grâce 1498, cette mémorable expédition, composée de trois gros navires, le signe de la Croix arboré au grand mât du vaisseau amiral, que Christophe avait nommé SAINTE-MARIE, mit à la voile, au nom de Dieu et de la *sainte Vierge immaculée*, pour aller conquérir moins de nouveaux domaines à l'Espagne que de nouveaux peuples à la foi du Christ.

Car la découverte du nouveau monde a été moins un événement politique qu'un événement religieux ; et c'est parce qu'il a été un événement essentiellement religieux, qu'il a été aussi un événement immensément politique : tout grand événement politique n'ayant que dans la religion sa raison et sa base et n'étant qu'une radiation d'une pensée religieuse. C'est que, dans l'ordre providentiel, *le temps de la miséricorde divine* était enfin arrivé où tant de nations barbares, *assises* depuis tant de siècles dans les ténèbres *et dans l'ombre de la mort*, devaient ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile.

En effet, trois fois les équipages révoltés des navires commandés par Colomb voulurent le jeter à la mer ; trois fois ils voulurent revenir sur leurs pas ; mais des vents constamment contraires les obligèrent, contre leur gré, d'aller toujours en avant. Une main invisible poussait ce convoi chargé du salut de tant de millions d'âmes ; et, contre tous les calculs et les prévisions humaines, la découverte du nouveau monde se fit seulement après trente-cinq jours de navigation qui, alors, auraient à peine suffi pour traverser la France.

Digitized by Google

Le onze octobre, le vent soufflait avec inégalité. Cette circonstance finit de convaincre le grand marin que la terre ne pouvait être éloignée. On se rassembla comme à l'ordinaire pour la prière du soir. Dès qu'elle fut achevée, Christophe, aussi pieux chrétien qu'il était grand capitaine, dit à tous ses gens : « Remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite de vous avoir conservés pendant un si long et si périlleux voyage. Les indices de la terre sont de plus en plus certains ; veillez attentivement pendant la nuit et vous la verrez à la pointe du jour. » On attendit ce jour avec une impatience facile à imaginer. On se pressait au bord des navires ; chacun désirant être le premier à contempler cette terre, après laquelle on avait si longtemps soupiré, et que la plupart des équipages avait désespéré de jamais voir.

Enfin elle se montra avec le jour naissant, et l'on jouit du spectacle de collines revêtues de la végétation la plus riche et la plus ravissante. Les trois navires s'y dirigèrent au lever du soleil. *La Pinta*, celui de ces navires qui les précédait, entonna le *Te Deum*, qui, au signe qu'en donna le héros chrétien, fut accompagné par les gens des autres bâtiments, fondant en larmes de joie et de reconnaissance. C'était la première fois peut-être, depuis des milliers d'années, que cet air retentissait des louanges du Créateur et de son Fils, le Sauveur des hommes ! En même temps, tous les matelots se jetèrent aux pieds de Colomb et lui demandèrent pardon des chagrins qu'ils lui avaient causés. Colomb les pressa tous un à un sur son cœur, et ce fut la seule

Digitized by Google

vengeance qu'il tira de leur insolente conduite, de leurs sinistres projets à son égard. Les navires ayant jeté l'ancre dans une baie de la première des îles Lucayes, tout le monde s'arrêta à bord, attendant que Colomb fût le premier à descendre. Il lui appartenait d'imprimer, lui le premier, les traces d'un pied chrétien sur le nouveau monde, que sa foi, son courage et sa constance venaient de découvrir. Il était richement vêtu ; toujours l'épée nue à la main. Il se prosterna les larmes aux yeux ; il planta le premier, au milieu des drapeaux de l'Espagne, une Croix sur cette terre désolée par la superstition ; il baisa cette terre ; il y adora et y remercia Dieu : tous les gens qui l'avaient suivi en firent de même. Tous les regards se portaient sur lui ; on le contemplait avec une admiration bienveillante, avec un respect religieux. On croyait lire sur son noble front les sublimes pensées qui traversaient alors son grand esprit, les pieux sentiments qui agitaient son grand cœur. Il se releva ; et de cet air de majesté, d'autorité, de puissance et de prophétie, l'auréole obligée des grands hommes du christianisme, il s'écria : « AU NOM DE JÉSUS-CHRIST FILS DE DIEU ET DE SES FIDÈLES SERVITEURS ISABELLE ET FERDINAND, JE PRENDS POSSESSION DE CE NOUVEAU MONDE ; JE NOMME CETTE ILE SAN-SALVATOR, POUR INDIQUER QUE DÈS A PRÉSENT CETTE TERRE, AINSI QUE TOUTES NOS FUTURES CONQUÊTES, SERONT CONSACRÉES AU SAUVEUR DES HOMMES. » La seconde île qu'il reconnut, il l'appela LA CONCEPTION ; la troisième, *Isabelle ;* la quatrième, *Ferdinandine.* Ainsi, aussi modeste qu'il était grand, absorbé par la pensée du Dieu Sauveur et de sa

Digitized by Google

sainte Mère, ses maîtres du ciel, et d'Isabelle et de Ferdinand, ses maîtres de la terre, il s'oublia, il s'éclipsa entièrement lui-même !

Son retour et son arrivée en Espagne, huit mois après qu'il en était parti, fut un véritable triomphe. Dans toutes les villes qu'il traversa en se rendant à la cour, on l'accueillait au son des cloches ; toutes les autorités allaient, à de grandes distances, à sa rencontre ; les peuples se prosternaient sur son passage. Mais le personnage qui jubila le plus de ce retour, ce fut Isabelle. Il lui appartenait, à elle, de fêter plus que les autres le héros qu'elle avait compris mieux que les autres, et soutenu et aidé, à l'exclusion des autres. Elle voulut recevoir Colomb avec les plus grands honneurs. Assise sur son trône, avec le roi à sa droite et entourée de tous les Grands d'Espagne et les dignitaires de la couronne ; lorsque Colomb parut dans la salle, elle se leva, ainsi que son époux, et les yeux étincelants de joie et mouillés de larmes, elle parut vouloir embrasser le grand homme, et ne s'assit qu'après que, sur son ordre, Colomb se fut couvert comme un Grand d'Espagne, et se fut assis le premier dans un fauteuil qu'on avait placé exprès devant le trône. Les Indiens qu'il avait amenés du nouveau monde, portant des objets précieux et des productions rares de ce riche sol, avaient conservé leurs costumes, et ils restèrent debout comme des trophées vivants de la conquête pacifique de l'Alexandre moderne. Colomb rendit compte de sa glorieuse expédition avec le ton de la plus grande modestie, n'en attribuant qu'à Dieu et à LL. MM. Ca-

Digitized by Google

tholiques tout le succès. On l'écouta avec un silence et un intérêt sans égal. Ce récit fini, la grande et pieuse reine descendit du trône, alla se prosterner la face contre terre, adorant et remerciant le Seigneur; puis se redressant, elle entonna le Cantique de la reconnaissance chrétienne, qui fut accompagné par toute la cour, et la salle retentit longtemps des acclamations bruyantes à l'homme que Dieu avait fait si grand et qui venait d'agrandir à son tour la couronne et la nation espagnole.

Remarquons aussi que, dans ce siècle-là, le plus orgueilleux, le plus dévergondé et le plus furibond des hérésiarques, Luther, allait naître, et qu'une grande partie de l'Europe égarée, entraînée par son apostolat satanique (Luther s'est avoué lui-même inspiré et conseillé par Satan) de toutes les erreurs, s'appuyant sur toutes les passions, allait se révolter contre l'Église, et sortir du giron de l'Église. Le Dieu donc qui veille à faire éclore à côté du mal le remède qui doit le neutraliser, et à réparer, par de nouvelles conquêtes et de nouvelles gloires, les pertes et les défaites de l'Église, a voulu, par la découverte du nouveau monde, dédommager l'Église de tant de peuples qui allaient l'abandonner dans l'ancien, et ouvrir à des hommes, remplis de l'Esprit saint, des champs immenses pour y faire des conversions, en même temps que le génie du mal ouvrait à des hommes, remplis de l'esprit de l'enfer, de vastes champs pour y faire des apostasies; car il est positif que les missionnaires de la vérité, en Amérique, ont engendré à l'Église un plus grand nombre de ca-

Digitized by Google

tholiques que les missionnaires de l'erreur ne lui en ont ravis en Europe, et que Colomb n'a arrêté son projet de découverte d'un monde nouveau que la même année où est né Luther. Ils seraient donc autant aveugles qu'impies, ceux qui seraient tentés de ne voir, dans la coïncidence exacte de ces circonstances, que l'œuvre du hasard et des passions, au lieu d'y voir la conduite admirable de la Providence, et les harmonies des profonds desseins de Dieu. Enfin, conçoit-on qu'un homme ait pu s'obstiner avec tant d'opiniâtreté, s'engager avec une abnégation si complète de son honneur et de sa vie, dans une entreprise si effrayante, d'aller chercher à travers l'immensité de l'Océan de nouveaux continents dont rien ne lui assurait l'existence, à moins qu'on ne le suppose poussé violemment par un instinct prophétique, et animé par cette confiance en Dieu qui seule fait braver tous les dangers et élève l'homme au-dessus de lui-même (1)?

---

(1) *L'histoire véritable de Christophe Colomb*, que publie en ce moment le savant et zélé écrivain catholique, M. Roselly de Lorgues, va prouver au monde, sur des documents irréfragables, que ce grand homme était avant tout un grand chrétien et même un grand saint, et que c'est parce qu'il a été un grand saint et un grand chrétien qu'il a été un grand homme. Dans sa pensée donc, le but de son immense entreprise n'était pas celui d'ajouter de nouveaux fleurons à la couronne d'un roi de la terre, mais celui d'étendre sur la terre l'empire du Roi du ciel. L'on sait, en effet, que ce n'était pas avec les cosmographes et les grands navigateurs, mais avec sa belle-mère, femme très-pieuse, qu'il s'entretenait le plus souvent de son projet chéri, de sa colossale idée, et que c'est par les fréquentes conversations qu'il eut avec elle à ce sujet qu'il s'y affermit et qu'il la crut bien fondée, comme lui étant venue d'en haut (*De Tou., Hist.* lib. 1). Cette matrone était la veuve du fameux Peristiello, qui avait découvert les îles de Madère et de Porto-Santo ; et elle se rappelait avec une joie sainte et en re-

Digitized by Google

Ainsi rien ne nous empêche de regarder Christophe Colomb comme le premier et le vrai missionnaire des peuples du nouveau monde, qui, au moyen de son héroïque entreprise, ont reçu le bienfait de la foi. Mais, on vient de le voir, Colomb ne rencontra que l'esprit d'une femme, capable de lire dans son propre grand esprit, et d'y voir ce que l'esprit d'aucun homme

---

merciait continuellement Dieu, que son époux eut eu l'honneur et le bonheur, en découvrant ces îles, de servir d'instrument à la miséricorde de Dieu envers leurs habitants qui, d'idolâtres qu'ils étaient, venaient tous d'embrasser le christianisme. C'est excité par un tel exemple et par de tels discours, que Colomb voulut partager, sur une plus grande échelle, le même honneur et le même bonheur.

M. Roselly de Lorgues va aussi rapporter, au sujet de Colomb, le fait remarquable que voici, capable, à lui seul, de nous convaincre que Colomb était un homme de foi; que la vanité et l'intérêt personnel n'ont été pour rien dans sa mémorable entreprise, et qu'il y a cherché la gloire de Dieu bien plus que sa propre gloire. Après trente-quatre jours d'une pénible navigation, pendant laquelle sa vie courut tant de risques, se trouvant enfin en face de la nouvelle terre qu'il était venu chercher à travers tant de peines et de douleurs, il fut surpris par un ouragan, tel que de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu de pareil et qui s'abattant avec une horrible violence sur ses navires, allait les écraser. Les mâts en avaient été brisés, les voiles déchirées et tout présageait un inévitable naufrage. Au milieu des cris désespérés des matelots éplorés, dans l'abattement et la désolation de tous, Colomb seul ne perdit son sang-froid et son courage; et ne voyant, dans cette tempête improvisée et d'un genre tout nouveau, que les derniers efforts de Satan pour l'empêcher d'aller renverser son ancien empire sur ces contrées. « Ne craignez rien, s'écria-t-il à ses gens, vous allez voir que cela finira. » Et, tirant son épée, du ton majestueux et imposant de la voix du Dieu qui l'inspirait, il dit : « Au nom du Dieu rédempteur et maître de l'univers, je te commande, Satan, de te retirer et de m'ouvrir libre passage, afin que j'aille arborer sa croix sur ces terres. » En même temps qu'il prononça ces mots, il fit avec son épée trois grandes croix sur la nue affreuse qui allait engloutir ses vaisseaux, et à l'instant même, comme par enchantement, le vent cessa, la mer s'apaisa, l'orage disparut, le temps devint parfaitement serein : en sorte qu'il put aborder aux îles et en prendre possession.

Digitized by Google

n'y avait vu; Colomb ne trouva que dans le cœur d'une reine l'encouragement et le concours nécessaire à sa grande mission, que tant de rois lui avaient refusés. Et en vérité la grande femme, la grande reine, que l'histoire désigne par le beau et glorieux titre d'ISABELLE LA CATHOLIQUE était seule digne de comprendre la pensée toute catholique de Colomb, et de l'aider à la réaliser. Rien ne nous empêche donc de regarder cette sublime matrone comme le missionnaire, elle aussi, et l'apôtre du nouveau monde. C'est ainsi que le plus grand événement qui a clos le moyen âge et commencé la nouvelle époque des temps modernes, n'a été imaginé que par un grand homme, et n'a été accompli que par le concours d'une grande femme; et c'est ainsi que dans la personne d'ISABELLE LA CATHOLIQUE, au commencement des temps modernes, comme elle l'a toujours fait, la femme catholique a contribué à la propagation du catholicisme. C'est que, dans tout ce qui touche au catholicisme, la femme catholique, par son instinct de foi et par son cœur, raisonne mieux que ne le fait l'homme par les lumières de sa science et par son esprit!

§ 57. Suite des grandeurs d'Isabelle la Catholique. — Ferdinand, son époux, n'était que l'exécuteur de ses grandes pensées. — Ses qualités militaires dans la guerre contre les Maures qu'elle chassa de toute l'Espagne. — Portrait du cardinal Ximenès. — Ce que l'Espagne et l'Europe doivent à Isabelle d'avoir, elle seule, deviné et fait valoir cet homme extraordinaire. — Les trois plus grands hommes de l'époque soutenus par elle et dépréciés par le roi Ferdinand. — La conquête d'Oran et son importance. — Magnifique portrait que de grands historiens ont fait de la grande et sainte âme d'ISABELLE LA CATHOLIQUE.

Mais sa coopération à la découverte du nouveau monde n'est pas le seul mérite qui recommande hau-

Digitized by Google

tement Isabelle la Catholique à la reconnaissance du catholicisme, de l'Église, de l'Espagne, de l'Europe, du monde.

Nous avons vu qu'à l'*époque des empereurs*, et bien plus encore au *moyen âge*, les règnes de la femme catholique ont éclipsé la gloire et l'éclat des plus grands règnes des hommes. Il en a été de même dans les temps modernes. Le règne le plus fort, le plus puissant, le plus glorieux de ces temps, a certainement été le règne des princes d'Espagne, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième; et ce règne n'a été si grand et si étonnant que par la piété et le génie d'une femme, Isabelle la Catholique.

Ferdinand V, son époux, était fils de Jean II, roi d'Aragon, et Isabelle était fille unique d'un autre Jean II, roi de Castille. Leur mariage réunit donc les États d'Aragon à ceux de Castille, mais sans les confondre. Ferdinand et Isabelle étaient tendrement unis comme époux, mais comme princes ils gouvernaient séparément les deux royaumes; aussi, au commencement, les appelait-on *les deux rois*. Mais, dans la suite, le génie gouvernemental d'Isabelle s'étant manifesté dans tout son beau jour par la manière dont elle régissait ses peuples, Ferdinand comprit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre la grande politique de son admirable épouse, même dans le gouvernement de ses propres États; et bientôt les deux royaumes n'en formèrent qu'un seul, et il n'y eut plus qu'un seul souverain de droit et de fait, Isabelle. Toutes les entreprises qui ont illustré le règne de ces deux princes n'ont été

Digitized by Google

que des conceptions magnifiques du vaste esprit de cette grande matrone, et ne se sont accomplies que d'après ses directions et à l'aide de ses lumières, de sa fermeté et de son courage.

Ferdinand n'en avait que l'exécution, c'est Isabelle qui en fournissait l'idée ; Ferdinand n'était que la main droite, l'épée de ce règne; c'est Isabelle qui en était la tête, l'âme et le conseil. On aurait dit que Ferdinand n'était que la femme, la reine de cette glorieuse royauté, et qu'Isabelle en était l'homme et le roi. Après le grand Reccarède, c'est Ferdinand qui a le plus mérité de l'Espagne, car si Reccarède a été le fondateur, Ferdinand a été le restaurateur et le sauveur de la monarchie et de la nationalité catholiques de ce grand et intéressant pays; et si Reccarède le délivra du joug des ariens qui l'opprimaient depuis cent quatre-vingts ans, Ferdinand l'affranchit du joug des Sarrasins, qui le ravageaient depuis huit siècles. Mais comme c'est aux inspirations de sa sainte femme que Reccarède dut ses gloires et ses triomphes sur l'hérésie, de même, et bien plus encore, c'est à la haute intelligence, au grand cœur d'Isabelle, que Ferdinand dut les siens sur le mahométisme.

Les Sarrasins, combattus constamment, pendant huit siècles, par tous les souverains catholiques d'Espagne, depuis Pélasge Ier, n'y possédaient plus, il est vrai, que le royaume de Grenade; mais la possession de cette province les rendait maîtres absolus de tout le midi de la péninsule, et ennemis très-redoutables de tout le reste. A l'aide du grand nombre d'apostats et

Digitized by Google

de renégats qui accouraient de toutes parts à Grenade, s'y abriter à l'ombre du croissant, les Maures étaient encore assez puissants pour menacer sans cesse de reprendre leurs anciennes conquêtes. Or, ce fut Isabelle qui, seule parmi les princes chrétiens de son temps, fidèle à l'esprit des croisades, conçut l'idée de chasser ces barbares de leur dernier repaire, et d'en délivrer tout à fait l'Espagne; et cette croisade, dirigée par une femme, fut plus heureuse que bien d'autres croisades dirigées par des hommes. Avant d'ouvrir sa première campagne, elle sollicita, pour son entreprise, la bénédiction et l'appui du Siége apostolique, qui ne lui fit pas défaut. Les souverains pontifes Sixte IV et Innocent VIII lui accordèrent tout espèce de secours, et ordonnèrent en sa faveur des prières publiques par toute l'Église. Toujours à cheval, à la tête de ses armées, c'était elle qui dirigeait les combats par ses conseils, et excitait l'enthousiasme des combattants par sa piété et par son courage. Au siége de Malaga, elle faillit être tuée en compagnie de son royal époux. La guerre de Grenade touchant à sa fin, par les rapides et éclatants succès des armes espagnoles, sous la conduite d'une femme, le sultan d'Égypte fit savoir à Ferdinand « que s'il ne renonçait pas à la conquête de Grenade, il ferait passer au fil de l'épée tous les chrétiens qui se trouvaient en grand nombre dans ses États. » Le bon Ferdinand, effrayé par cette horrible menace, voulait reculer. Ce ne fut qu'Isabelle qui remonta son courage et l'engagea à continuer la lutte, lui conseillant d'envoyer dire, à son tour, au tyran de

Digitized by Google

l'Égypte « que s'il osait faire le moindre mal aux chrétiens qui se trouvaient sous sa domination, on ne garderait plus de modération envers les mahométans d'Espagne ; » et cet avis eut le plus heureux résultat. Marchant de victoire en victoire, après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, outre celles qui s'étaient rendues sans résistance, la grande reine se trouva enfin campée dans les environs de Grenade avec toute la fleur de la noblesse espagnole, qu'elle avait attirée sous ses drapeaux. Ce fut dans ce fameux siége que, nouvelle Jeanne d'Arc, elle déploya toute la grandeur de son âme et toute l'énergie de son caractère.

Ce fut aussi dans cette occasion, et sous ses yeux, que le grand Gonzalve de Cordoue fit des prodiges de valeur, et que chaque guerrier se signala par de nombreux exploits ; en sorte que, ne pouvant plus tenir, les Maures rendirent Grenade, après l'avoir occupée sept cent quatre-vingt-neuf ans. Isabelle y fit son entrée solennelle à cheval, avec son époux, le jour *des Rois*, ou de l'*Épiphanie du Seigneur*. Sa première pensée fut de faire abattre le croissant partout où il se trouvait, et d'y faire substituer la Croix. Par cette conquête, qui combla de joie tout le monde chrétien, tous les royaumes qu'on avait vu se former et s'étendre successivement dans les diverses contrées de l'Espagne, se trouvèrent réunis sous la puissance d'Isabelle et de Ferdinand, qui prirent en commun le titre de *rois d'Espagne*. Et comme c'est à Isabelle que tous les historiens attribuent cette conquête, aussi bien que la dé-

Digitized by Google

couverte du nouveau monde, voilà donc l'Espagne redevable à une femme de son unité politique.

Le plus grand bienfaiteur, la plus grande gloire de l'Espagne et même de l'Europe, la plus étonnante figure du commencement de l'histoire des temps modernes, qui ait brillé du plus vif éclat, même à côté de Christophe Colomb et d'Isabelle la Catholique, a été, sans contredit, le cardinal Ximenès. Toujours pauvre religieux de Saint-François, même pendant qu'il occupa le plus riche siége de la chrétienté; grand théologien, et homme d'État du premier rang; possédant toutes les langues anciennes, et très-versé dans toute littérature moderne; réformateur des ordres religieux, et habile régisseur des royaumes; homme de conciliation et de piété, et conquérant redoutable; la terreur des Maures, qu'il subjugua par ses armes, et apôtre des Maures, qu'il convertit par ses prédications; cardinal de la sainte Église et maître des destinées du plus grand empire du monde; réunissant en sa personne toutes les grandeurs et toutes les dignités, et assez modeste pour en redouter les charges, assez habile pour en exercer parfaitement toutes les fonctions, et assez consciencieux pour en accomplir tous les devoirs; génie vaste dans lequel les plus grands projets se succédaient avec la rapidité de la pensée, et par lequel ils se réalisaient avec toute la perfection de l'ordre; esprit multiple qui étonnait le monde par l'immensité de ses entreprises et par la facilité de les exécuter; âme grande et supérieure à toutes les misères de l'amour-propre, sachant tempérer la sévérité par la douceur, la hardiesse par la prudence, l'autorité par la

Digitized by Google

bonté, la hauteur du rang par la modestie ; très-habile à déjouer toutes les cabales et assez généreux pour ne tirer jamais vengeance des calomniateurs de sa conduite et des ennemis de ses jours, le cardinal Ximenès a été un de ces hommes prodigieux, qu'à de rares intervalles Dieu se plaît à jeter au milieu de l'humanité, comme des éclairs passagers de sa puissance et de sa sagesse. Or, cet être extraordinaire, ce résumé de tous les talents et de toutes les vertus, c'est encore une femme, la même reine Isabelle, qui l'a tiré de dessous le boisseau de la vie cachée et qui l'a placé sur le candélabre pour éclairer de sa lumière le monde et l'Église.

L'une des qualités essentielles d'un bon prince est l'art de discerner les vrais grands hommes et d'en tirer profit. Isabelle posséda au plus haut degré ce talent si nécessaire, mais si rare dans sa position. Voir une seule fois un homme exceptionnel et le deviner, et chercher à se l'attacher et à en faire l'homme de sa confiance, c'était tout un pour elle. Ainsi, lorsque, devant faire le choix d'un confesseur, le cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, lui proposa et lui présenta frère Ximenès, au premier de ces coups d'œil d'aigle qui lui découvrait la valeur des hommes, que la reine jeta sur l'humble religieux, elle reconnut le grand esprit, la noble âme que cachaient les pieds nus, la tête rasée et l'habit grossier de saint François. Elle l'estima, et pensa à le fixer à ses côtés comme l'homme le plus capable de bien diriger sa conscience et en même temps de comprendre ses vastes idées et de l'aider à les réaliser. Ximenès, qui en connaissait bien la grande responsabi-

Digitized by Google

lité, voulut décliner d'abord l'honneur d'un tel choix; ses modestes refus ne cédèrent qu'à des instances réitérées et à la condition surtout de ne pas être obligé à quitter son couvent et à demeurer au palais; ce qui ne put pas empêcher que la confiance de l'habile princesse ne l'appelât à la connaissance de toutes les affaires de l'État; à tel point qu'il n'y en eut aucune qui, avant d'être portée au conseil, ne fût soumise à son avis. Sur ces entrefaites, l'archevêque de Tolède étant mort, le roi ambitionna cette première dignité de l'Église d'Espagne pour l'un de ses bâtards. Mais Isabelle, sachant bien que les bénéfices ecclésiastiques ne sont pas des sinécures à donner aux fainéants, mais des charges délicates qu'on ne doit confier qu'à des vertus et des talents expérimentés, s'y opposa de toute l'énergie de sa volonté en disant: « Vous voulez honorer et enrichir l'homme; pour moi je veux pourvoir à la charge; mon choix est fait; le nouveau cardinal-archevêque de Tolède est le frère Ximenès et ne sera que lui; je viens d'adresser sa nomination au pape, suppliant Sa Sainteté de vouloir bien obliger le candidat à accepter; car l'unique chose que je craigne, c'est de voir Ximenès refuser cette dignité précisément parce qu'il en est digne. » Isabelle ne se trompa guère. Un mois après, un bref du pape était arrivé tout à fait conforme aux desseins de la reine. Un jour que Ximenès, après avoir travaillé avec elle allait se retirer, elle lui dit d'un air indifférent: « A propos, Père, voici une lettre du pape pour vous; lisez-la, et voyez ce qu'il y a à répondre. » Ximenès prit des mains de la reine le bref du Saint-Père, le

Digitized by Google

porta sur son front, le baisa; mais y ayant lu cette adresse : *A sa seigneurie illustrissime le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède,* demeura interdit et ne put cacher son trouble et sa colère sur ce qu'il appelait *une trahison* qu'on lui avait faite. La reine, sans se décontenancer, eut beau lui dire : *Allons, Père, prenez courage; ne vous effrayez pas; rien ne vous oblige de renoncer à votre profession. Dieu a mis en vous de quoi faire plusieurs grands hommes accomplis. Le premier ministre de la couronne d'Espagne ne nuira en rien en vous au cardinal-archevêque de Tolède, ni celui-ci au religieux parfait de Saint-François;* Ximenès ne voulut pas entendre raison; il se retira brusquement pour aller pleurer, disait-il, *son malheur;* et ce ne fut qu'après six mois d'ordres réitérés de la part du pape, qu'il se résigna à accepter ces dignités, qu'il illustra par des vertus, des talents et des faits qui font, depuis près de quatre siècles, l'admiration de l'histoire et l'une des grandes merveilles du monde. C'est donc une femme, Isabelle, qui comprit, qui aida, qui mit au grand jour et fit valoir non-seulement Christophe Colomb, le plus grand marin; Gonzalve de Cordoue, le plus grand capitaine; Fernando Cortez, le plus grand conquérant; mais aussi le cardinal Ximenès, le plus grand homme d'État des temps modernes, et le prince et le modèle des vrais hommes politiques chrétiens; c'est elle qui couvrit ces étonnants personnages de sa haute protection et en forma les gloires impérissables de l'Espagne et du monde chrétien.

Cela est si vrai, qu'à la mort de cette étonnante

Digitized by Google

femme, ces grands astres du monde des intelligences parurent pâlir et s'éteindre avec elle. C'est que Ferdinand son époux, homme à l'âme basse et à l'esprit petit, et très-impressionnable par les accès de la jalousie d'État et des petites passions, ne put jamais comprendre et moins encore pardonner dans les autres les talents et la grandeur qu'il ne trouvait pas en lui-même. Quant à lui donc, loin de le soutenir, il ne fit que harceler et combattre, par des intrigues de bas étage ou par des actes d'une violence aussi révoltante que stupide, le mérite colossal de ces grands hommes. C'était trop de lumière pour des yeux malades!

Dans son troisième voyage, Christophe Colomb avait, au prix des plus grands dangers, découvert le continent du nouveau monde et en avait enrichi l'Espagne. Toute la reconnaissance que lui en témoigna Ferdinand fut de le destituer de sa vice-royauté, qu'il avait si bien méritée, et de lui substituer l'indigne Bobadilla, qui le renvoya chargé de fer en Europe. Comme tout cela s'était fait à l'insu de la reine, par des ordres secrets du roi, la noble femme en fut indignée, lui envoya de ses officiers lui porter des consolations et lui mander de venir en présence de Sa Majesté. Elle le reçut avec la plus grande affection ; elle pleura sur les traitements cruels qu'on lui avait fait souffrir, et compatit à ses peines. Le roi lui-même, honteux d'avoir si indignement vexé le plus grand héros du siècle, fit semblant de partager les nobles regrets de sa femme, et s'excusa en disant qu'on avait dépassé ses ordres. Le grand homme tomba aux pieds d'Isabelle et les baigna des larmes de

Digitized by Google

sa reconnaissance. Bobadilla, auteur de ses maux, fut rappelé aussitôt et périt dans une tempête; Colomb fut réintégré dans sa dignité et comblé de nouvelles faveurs. Mais ces faveurs cessèrent bientôt avec la vie de la reine. Isabelle n'étant plus là pour le soutenir, Colomb, après son quatrième voyage, fut accueilli par le roi avec la plus grande froideur. L'ingrat monarque osa même prétendre que Colomb renonçât à toutes ses charges; mais le grand homme ne voulut jamais y consentir. On le relégua à Valladolid, où il mourut moins de ses infirmités que de ses chagrins, dans les sentiments de la piété d'un saint et de la patience d'un martyr.

Gonzalve de Cordoue ne fut pas plus heureux auprès de l'imbécile Ferdinand. On ne le mit pas aux fers, il est vrai, mais on ne l'en éloigna pas moins de la cour et de l'armée; et, pour s'en débarrasser, on l'envoya en qualité de vice-roi à Naples. C'est ainsi que le roi le récompensa de lui avoir conquis la moitié de l'Espagne sur les Sarrasins.

Enfin le grand Ximenès lui-même ne put pas plus que ses deux autres collègues, dans la grandeur, échapper aux effets de la jalousie rancuneuse de Ferdinand. Du vivant de la reine, non content d'avoir puissamment contribué à délivrer l'Espagne de la domination des Maures, il voulut leur ôter pour toujours l'envie de repasser le détroit de Gibraltar, et, en politique habile, il leur porta la guerre chez eux, en Afrique même. De concert avec Isabelle, il disposa cette expédition avec tant de secret et d'adresse qu'il se trouva avec une armée formidable et pourvue de tout, devant Oran, avant qu'on

Digitized by Google

eût pu soupçonner qu'il était parti d'Espagne. Le génie que la religion inspire sait tout faire, même ce qu'il n'a pas appris. Le moine Ximenès, à l'âge de soixante-dix ans, à la tête d'une armée, et devant un ennemi d'autant plus puissant qu'il était chez lui, déploya de tels talents militaires que ses généraux en furent abasourdis et les Maures effrayés. La ville et la province d'Oran furent conquises dans quelques jours. Ximenès allait entamer Alger avec le même succès, lorsque, la reine étant morte, l'ignoble Ferdinand, jaloux des triomphes de son grand ministre, devenu grand conquérant, chose incroyable et en même temps infâme! écrivit secrètement aux généraux pour les engager *à faire échouer Ximenès*. Le grand homme ayant découvert la trame, plutôt que de courir les chances de combattre avec une armée que son propre roi venait de démoraliser, rentra en Espagne, en disant : « Il n'est pas digne que la gloire des conquêtes de l'Afrique soit attachée à son nom. » Oh! si Isabelle eût vécu encore quelques mois, ou si Ferdinand eût été Isabelle! Pendant que Christophe Colomb conquérait à l'Espagne et au christianisme l'Amérique idolâtre, Ximenès et Cordoue leur auraient conquis l'Afrique mahométane. C'est ainsi que par la stupidité d'un roi a échoué l'entreprise, après celle de la découverte du nouveau monde, la plus utile et la plus glorieuse à l'Espagne et à toutes les nations chrétiennes, et qui, sous le règne d'une reine, avait si bien commencé! Mais l'œuvre de la haute intelligence et du grand cœur de Ximenès et d'Isabelle ne fut pas tout à fait perdue. Les Espagnols ont gardé pendant *trois siècles* la

Digitized by Google

conquête d'Oran; ils ne l'ont perdue que par suite de la révolution française. Et pendant ces siècles l'occupation d'Oran a été un boulevard pour l'Espagne, qui l'a mise à l'abri de nouvelles invasions de la part des Musulmans. Même en perdant cette prodigieuse conquête, l'Espagne n'en a pas moins, par son exemple, appris de nos jours à la France le côté vulnérable des puissances barbaresques de la Méditerranée, et n'en a pas moins indiqué et frayé le chemin à la conquête de l'Afrique; grand et prodigieux cadeau que dans ce siècle la France a fait moins à elle-même qu'à la civilisation chrétienne, en lui assujettissant la barbarie musulmane, en attendant qu'elle lui en fasse un autre, non moins grand ni moins précieux, en lui assujettissant la barbarie schismatique.

Ainsi l'Espagne est redevable à une femme des trois hommes qui l'ont le plus illustrée, des conquêtes de Grenade, de Naples, d'Oran, des îles Canaries et du nouveau monde, c'est-à-dire de l'extension fabuleuse de ses domaines, et des trois siècles suivants de puissance et de gloire de sa monarchie, qu'elle n'a perdue que lorsque les femmes, haut placées, ont paru renoncer à la noble ambition d'y être des *Isabelles les Catholiques*, et que la grande politique du catholicisme y a été remplacée par la politique païenne de la révolution. Voici maintenant le portrait que de graves écrivains ont tracé de cette sublime femme :

« Aux grâces et aux agréments de son sexe, dit M. Desormeaux, Isabelle joignait la grandeur de l'âme *d'un héros*, la politique profonde et adroite *d'un ministre*, les vues *d'un législateur*, les qualités brillantes *d'un*

Digitized by Google

conquérant, la probité *d'un bon citoyen,* l'exactitude *du plus intègre magistrat.* » C'est, comme on le voit, le portrait achevé d'un souverain grand et parfait, dont l'histoire nous offre fort peu de copies. On lui reproche d'avoir été dure, fière et jalouse de son autorité. « Mais ces qualités réfléchies, dit Feller, n'étaient pas des défauts dans les circonstances et dans les vues de la reine; et elles furent aussi utiles *à sa patrie* que ses vertus et ses talents. Il fallait une telle princesse pour humilier les grands, sans les révolter; pour conquérir Grenade, sans attirer toute l'Afrique en Espagne; pour *détruire les vices et les scélérats de son royaume,* sans exposer la vie et la fortune des gens de bien (*Art.* ISAB.). » M. Rohrbacher de son côté a tracé le tableau suivant de l'esprit de cette prodigieuse matrone : « Isabelle s'est montrée *un véritable roi,* dès les premières années de son règne. Presque *toujours à cheval à la tête de ses troupes,* elle travaillait *elle-même à l'expédition de toutes les affaires,* passait avec ses secrétaires une partie des nuits et donnait souvent des audiences publiques. Aux grâces de son sexe, elle joignait la grandeur d'âme, une politique profonde et adroite, l'intégrité du magistrat et les qualités mêmes du conquérant. Elle se trouvait toujours au conseil. Ferdinand ne régnait point à sa place; elle régnait avec Ferdinand. Fière, noblement ambitieuse, jalouse à l'excès de son autorité, elle répugnait *aux moyens immoraux* et aux petites mesures; elle se vengeait avec franchise, pardonnait sincèrement, *devinait le talent, ne craignait point la vertu,* et se montrait encore plus jalouse de son devoir que de son pouvoir, *qu'elle*

Digitized by Google

affermit avec autant de constance que d'habileté. Dans sa vie privée, elle était *douce*, modeste, obligeante. Toutes ses grandes qualités *étaient sanctifiées* par la piété la plus tendre (Tome XXII, p. 15). » Le cardinal Ximenès, en apprenant sa mort, s'écria de douleur et d'admiration : « Non, jamais l'*univers* ne verra une souveraine d'une telle grandeur d'âme, d'une telle pureté de cœur, d'une telle ferveur de piété et d'une telle *sollicitude pour la justice.* » Enfin, Pierre d'Anghiera, le chef de l'école du palais pour l'instruction de la jeune noblesse, qui avait été témoin de la vie et de la mort d'Isabelle, dit également que « l'Espagne perdit en elle *le miroir de la vertu, le refuge des bons, le glaive des méchants;* que *dans toute l'histoire* il ne se trouvait aucune femme — il pouvait dire *aucun homme*, — qui réunît au même degré les grandes qualités de souveraine et la sainteté de la vie; et que, hormis la sainte Vierge, elle n'était surpassée par aucune femme de la terre en pureté de cœur (*Le card. Ximenès*). »

En effet, même au camp, elle passait plusieurs heures de la nuit en pieuses lectures, en méditations et en prières, ce qui, au siége de Grenade, donna lieu à cet incendie de sa tente, auquel elle n'échappa que par miracle, mais qui s'étant communiqué au village contigu au camp, le réduisit en cendre. Ce malheur fut bientôt réparé par la grande reine. On vit s'élever à la place du bourg incendié une ville, qui existe encore, et qui, en raison de la piété de la fondatrice, reçut le nom de *Santa-Fé*. La ferveur de sa piété n'était surpassée que par son zèle pour la propagation de la reli-

Digitized by Google

gion catholique. C'est dans ce zèle d'étendre en Espagne moins son royaume que le royaume de Jésus-Christ qu'elle puisa l'idée d'en chasser le mahométisme, et qu'elle puisa aussi la constance prodigieuse dont elle fit preuve, en lui faisant pendant dix ans la guerre la plus obstinée. Et c'est ce zèle, qu'elle signala par l'éclat de tant d'œuvres merveilleuses, et qui lui valut, de la part du saint-siége, le beau et glorieux titre d'ISABELLE LA CATHOLIQUE, que lui conféra Innocent VIII, et que lui confirma Alexandre VI, en l'étendant à son époux et à tous les rois d'Espagne ses successeurs. Et jamais ce titre n'a été mieux mérité ni plus dignement soutenu. C'est là, du reste, la vraie cause des grandeurs et des gloires d'Isabelle. Elle n'a été une grande reine que parce qu'elle a été une grande catholique. La femme n'est grande, n'est glorieuse que par la sainteté du catholicisme.

§ 58. Saint Cajetan Thiène, envoyé de Dieu pour dédommager l'Église des pertes que lui aurait fait éprouver Luther. — Le concile de Trente, ainsi que la RÉFORME DU CLERGÉ et toutes les fondations des différents ordres de CLERCS RÉGULIERS et de tous les établissements de piété et de charité de son temps, ont été sa pensée et son œuvre. — Tout le bien qui, depuis trois siècles, se fait dans l'Église, remonte jusqu'à lui, et ce grand homme, formé par une sainte femme, a aussi été assisté dans toutes ses œuvres par des femmes. — Remarque générale sur la femme catholique-martyre aux temps modernes.

Pendant que le génie de Colomb découvrait l'Amérique, où l'Église devait trouver un plus grand nombre d'enfants que l'apostasie de Luther n'en devait arracher de son sein, Dieu suscitait un autre grand homme, pour arrêter les progrès de ce même hérésiarque, et pour faire refleurir la foi catholique en Europe. C'est saint Cajetan Thiène, qui naquit en même temps que

Digitized by Google

Luther, et que le célèbre archevêque de Milan et de Narbonne, le cardinal d'Este, se faisant l'écho du souverain pontife et de l'Église, a proclamé l'HOMME QUE LA DIVINE PROVIDENCE ENVOYA ALORS DU CIEL POUR ENTRAVER LES PROJETS INFERNAUX DE L'AUDACE EFFRÉNÉE DE LUTHER (*Ad effrœnam Lutheri audaciam compescendam, de cœlo missus*). Rien n'est plus exact.

Nous ne dirons rien de l'ardeur du zèle pour le salut des âmes, qui enflammait ce grand apôtre du seizième siècle, et qui lui valut, de la part des peuples, le beau nom de CHASSEUR DES AMES (1). Ce n'est pas ici le lieu de faire l'éloge de ses vertus. Nous ne voulons que constater ici le rôle important qu'il a joué dans l'Église pour balancer Luther.

Le grand concile de Trente, qui, avec sa *réforme-vérité*, porta un si rude coup à la *réforme-mensonge* de Luther, et en arrêta les progrès, ne fut que la pensée et l'œuvre de saint Cajetan. C'est lui qui en forma le projet, qui y encouragea et y poussa le souverain pontife (MAGENIS, *in vita*); et c'est lui qui, par ses démarches auprès de tous les souverains catholiques, en éloigna tous les obstacles et en facilita l'exécution. Car, pour saint Cajetan, dont la sagacité de l'esprit était à la hauteur de la grandeur du cœur, le concile était l'unique moyen de sauver le catholicisme en Europe; et il y tenait tant, que lorsque cette grande assemblée de l'Église, qu'il avait tant travaillé à faire

(1) « Proximorum saluti, assidua cura incumbebat : dictus propterea VENA-« TOR ANIMARUM (*Brev. rom.*, 7 aug.). »

Digitized by Google

réunir, fut interrompue, il en mourut à Naples de chagrin et de douleur (*Ibid.* et *in Brev. rom.*).

L'hérésie de Luther n'étant née que du relâchement des mœurs du clergé, saint Cajetan pensa que le moyen le plus apte pour la combattre et pour l'arrêter, n'était que la restauration de la discipline ecclésiastique. C'est donc dans ce but qu'il institua son ordre des CLERCS RÉGULIERS, par lequel il rappela le *clergé* à la *règle* et aux fonctions du ministère sacré, que le clergé avait abandonné (1).

L'idée des séminaires, ainsi que de tous les plans de *réforme ecclésiastique* touchant la discipline et la liturgie, que le même concile adopta et changea en loi, appartient à saint Cajetan et à ses compagnons, tels que le cardinal Théatin (plus tard devenu Pape, sous le nom de Paul IV), et le cardinal Scotti, évêque de Plaisance, qui le premier réalisa cette précieuse réforme en Italie, d'où, en passant par la France, elle fit le tour du monde. C'est par tout cela que saint Cajetan a obtenu le titre de *Réformateur du clergé*.

Sous ce point de vue, il n'est ni assez connu, ni assez apprécié, même par les écrivains ecclésiastiques, parce qu'il n'a travaillé que dans le silence et dans l'obscurité, qu'il a toujours procédé par de sages tempéraments, sans rien brusquer, et sans bruit comme sans éclat ; mais il n'en est pas moins l'un des plus grands hommes du christianisme, et le personnage qui, dans ces derniers temps, a le plus mérité de l'Église.

(1) « Collapsam ecclesiasticorum disciplinam, instaurare desidarans, ordi-« nem Clericorum Regularium instituit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

On a dit que, sans saint Augustin, nous n'aurions pas saint Thomas; c'est possible. Ce qui est certain, c'est que, sans saint Cajetan, l'Église n'aurait eu ni saint Jérôme Émiliani, ni le bienheureux Zacharie, ni saint Ignace de Loyola, ni saint Philippe de Néri, ni saint Camille de Lellis, ni saint François Caraccioli, ni saint Joseph Calasence, ni saint Liguori; au moins, elle ne les aurait pas eus comme des fondateurs de congrégations religieuses. Le concile de Latran ayant défendu tout ordre religieux nouveau dans l'Église, le champ était clos, la porte fermée au génie de telles fondations. C'est saint Cajetan qui les lui a rouverts par l'établissement de ses CLERCS RÉGULIERS, dont il inventa le nom et la chose (1524), et c'est à l'ombre de ce nom et à l'exemple de cette chose, empruntés à saint Cajetan, que sont passés les Somasques (1528), les Barnabites (1532), les Jésuites (1540), les Crucifères (1592), les Scholopiens (1640), ainsi que les autres corporations religieuses qui se sont établies dans l'Église depuis trois siècles (1). En sorte que tout l'immense bien que ces

(1) Les Somasques s'appellent *Clercs réguliers* DES ORPHELINS; les Barnabites, *Clercs réguliers* DE SAINT PAUL; les Jésuites, *Clercs réguliers* DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS; les Crucifères, *Clercs réguliers* SERVANT LES MALADES; les Scholopiens, *Clercs réguliers* DES PAUVRES DE LA MÈRE DE DIEU; les Minorites, *Clercs réguliers* MINEURS, etc. C'est le titre *officiel* qu'ils ont dans l'Église. Ils ont donc tous, comme on le voit, le titre de *Clercs réguliers*, mais avec une adjonction qui les fait distinguer les uns des autres. Les seuls fils de saint Cajetan sont appelés *Clercs réguliers* simplement, sans autre adjonction qui les spécifie, parce qu'ils ont été *les premiers*, et ont fait accepter les autres. Ainsi cette grande famille des *Clercs réguliers* reconnaît saint Cajetan pour son chef; et c'est à juste raison que ce saint est appelé LE PATRIARCHE DE TOUS LES DIFFÉRENTS ORDRES DE CLERCS RÉGULIERS. *Patriarcha*

Digitized by Google

différents ordres ont produit dans le monde, remonte, à juste raison, à saint Cajetan, qui leur a donné l'origine et le nom. Les fondateurs qui l'ont suivi n'ont établi qu'un seul ordre; saint Cajetan, en un seul ordre, en a établi plusieurs. Ceux-là sont des patriarches d'individus, celui-ci est patriarche de corporations, d'ordres, et de leurs fondateurs. Celui donc qui regarderait saint Cajetan Thiène comme le grand personnage que Dieu a choisi pour balancer, par d'immenses et innombrables œuvres d'édification, le grand scandale de Luther; celui qui l'appellerait le chef du grand mouvement catholique du seizième siècle, et qui lui attribuerait tout le bien que le clergé, réformé par son zèle, a opéré depuis trois siècles dans l'ancien monde et dans le nouveau, celui-là ne se tromperait pas. Cependant on ne se doute même pas que c'est saint Cajetan qui a fait tout cela. Qu'importe? On ne fait pas attention au soleil, mais il n'en est pas moins l'astre bienfaisant qui met en mouvement toutes les planètes, qui fait tout germer, et vivifie toute la nature.

Or, c'est par une femme, la comtesse de Thiène, sa sainte mère, que ce grand saint a été formé selon le cœur de Dieu, et apte à la noble mission qui lui était réservée. L'heure de ses couches étant arrivée, et, — comme la mère de saint François, — avertie qu'elle allait mettre au jour le plus grand héros de la pauvreté volontaire, cette pieuse matrone se fit descendre dans

---

omnium clericorum regularium, comme saint Benoit le patriarche de tous les différents ordres monastiques.

Digitized by Google

l'étable, et c'est là qu'elle enfanta son premier-né, et qu'elle le déposa *dans une crèche*, afin que celui qui devait suivre de si près Jésus-Christ par sa vie, commençât à lui ressembler par sa naissance. Ce fut elle encore qui sut inspirer à cet enfant de bénédiction ce détachement du monde, cet amour de la pureté, cet esprit de prière, cet intérêt pour les pauvres, ce zèle pour la religion, et surtout ce sentiment de modestie, qui firent de Cajetan l'ange de la virginité, le miracle de l'oraison, le martyre de la pénitence, le héros de la charité, l'apôtre de la Providence, la colonne de l'Église, et surtout ce grand modèle d'humilité, faisant tout dans l'Église, et s'éclipsant toujours et affectant de ne rien faire pour l'Église. Gloire donc à la noble matrone chrétienne dont les sublimes exemples et les pieux soins ont donné un si grand homme à l'Église!

L'on sait que c'est saint Cajetan qui, afin de détruire les usures, imagina et établit au seizième siècle les *Monts-de-piété*, qu'une bulle du souverain pontife Pie V fit adopter, quelques années après, dans le monde chrétien. On sait que c'est lui qui fonda à Naples l'immense *hôpital des Incurables*, le *Mont de la Miséricorde, pour les pauvres honteux*, les asiles pour la pudeur en danger, les refuges pour le repentir des femmes tombées dans le désordre, et toutes ces institutions précieuses pour le remède de toute espèce de misère, pour le soulagement de toute espèce d'infortune, que plus tard le génie de saint Ignace fonda à Rome, et le génie de saint Vincent de Paul en France. Or, pour toutes ces œuvres,

Digitized by Google

aussi bien que pour la fondation des principales maisons de son ordre, ce grand saint a été assisté par les femmes. En voici un exemple : c'est avec quatre millions, — somme énorme pour ce temps-là, — qu'il commença son *Mont-de-piété*, et cette somme ne lui a été fournie que par la COMTESSE DE PORTO.

Ce grand apôtre de la charité fut, avant tout, l'apôtre de la vraie foi, l'Église lui ayant reconnu le mérite d'avoir mainte fois découvert les tanières des hérétiques, et terrassé les monstres des hérésies (1). Mais, dans cet important apostolat, lui et ses Clercs réguliers furent grandement aidés par de saintes femmes.

Ainsi les deux grands faits qui ont signalé le commencement de l'ère moderne, la découverte du nouveau monde et l'apostolat de saint Cajetan Thiène, coïncidant avec la naissance de Luther, pour dédommager l'Église des pertes que lui aurait fait éprouver Luther, ne se sont pas accomplis sans l'influence et la coopération des femmes !

Maintenant nous allons passer en revue d'autres faits, où cette influence et cette coopération de la piété et du zèle de la femme catholique, pour le triomphe de la vérité contre l'erreur, ont été plus directes.

Comme les Églises de l'ancien monde, les Églises du monde nouveau n'ont été fondées que par la puissante prédication de la BONNE NOUVELLE, et par la confession généreuse de la foi, de la part de nouveaux héros de

(1) « Hæresum monstra et latebras non semel detexit ac profligavit (*Brev. « rom.*). »

Digitized by Google

Jésus-Christ. Car aux Indes, aux Philippines, aux Moluques, à Bornéo, à la Chine, à la Cochinchine, au Tonquin, au Japon, dans les différentes contrées des deux Amériques, ainsi que dans l'Océanie et dans l'Australie, le christianisme ne s'est établi que sur des terrains arrosés par les sueurs de nouveaux apôtres et par le sang de nouveaux martyrs. Dans l'Europe chrétienne de même, l'hérésie, l'incrédulité et le schisme n'ont pas été plus tolérants, à l'égard des vrais croyants, que le paganisme dans les contrées idolâtres; car le froc de Luther, le camail de Calvin, le manteau royal des princes protestants d'Allemagne, et celui de Henri VIII et de Jacques Ier d'Angleterre, le jupon d'Élisabeth, aussi bien que la toge des faiseurs de la révolution de France et la croix orthodoxe des czars, ont été mouillés dans le sang des catholiques; et l'histoire de l'apostasie de ces pays n'est qu'un récit non interrompu de persécutions atroces, de spoliations, d'emprisonnements, d'exils, d'assassinats, de massacres de millions de chrétiens demeurés fidèles à la foi de la vraie Église. Or, parmi cette foule de nouveaux martyrs, il s'est trouvé un grand nombre de femmes héroïques qui ont confessé la vraie foi au milieu des plus affreux tourments avec la même constance, le même courage que les femmes des premiers siècles du christianisme. En parcourant en particulier le long martyrologe de cette belle Église du Japon, que la perfidie sacrilége de l'hérésie hollandaise, bien plus que le fanatisme furibond du paganisme indigène, est parvenue à détruire, on rencontre beaucoup de nouvelles

Digitized by Google

Agnès, de nouvelles Catherines, de nouvelles Céciles, de nouvelles Symphoroses, des femmes de tous les âges, de tous les rangs, de toutes les conditions, qui, condamnées à la croix ou aux flammes, parce qu'elles étaient chrétiennes, ont renouvelé exactement les prodiges de l'héroïsme et du dévouement chrétien de celles dont elles ont porté le nom. Il en a été de même des femmes martyres que l'hérésie, l'impiété et le schisme ont, dans ces derniers temps, immolées à leur haine infernale de la vérité catholique.

On a vu qu'à l'ÉPOQUE DES MARTYRS (Ier volume) l'attitude sublime, surnaturelle de la femme martyre au milieu d'horribles souffrances et en présence de la mort la plus cruelle, a, bien plus que l'attitude de l'homme martyr, contribué à confondre le paganisme, à rendre sensibles la divinité et la vérité du christianisme, à propager et à établir dans le monde cette religion. Or, l'attitude de la femme martyre des temps modernes a produit les mêmes résultats, par rapport au catholicisme, et de plus précieux encore. En lisant les *Actes des martyrs* des premiers siècles, deux choses semblent tout à fait incroyables : 1° les raffinements et les excès de la cruauté des tyrans contre les femmes; 2° la constance, le courage, le bonheur même de ces femmes au milieu de supplices dont le seul récit fait frémir. On ne peut se décider qu'avec peine à croire la nature humaine si lâche, si barbare d'un côté, et si grande et si sublime de l'autre. Et on est tenté de soupçonner de fausseté ou d'exagération des récits qui vous présentent à chaque page le persécuteur comme un

Digitized by Google

monstre et sa victime comme un être surnaturel et divin. Mais le moyen de révoquer en doute ou de taxer d'hyperbolisme les récits du martyre de la femme catholique des temps modernes, ces récits ayant trait à des faits arrivés de nos jours et presque sous nos propres yeux, et attestés par des milliers de témoins oculaires, même des rangs de nos ennemis ! Or, ces mêmes récits incontestables nous disent, d'une part, que l'hérésie, l'impiété et le schisme se sont acharnés contre la femme catholique avec la même rage, la même fureur, les mêmes excès de cruauté que le paganisme avait déployés contre la femme chrétienne des premiers siècles; et d'autre part, ils nous apprennent que la sublime attitude de la femme chrétienne martyre des premiers siècles, au milieu des plus affreuses souffrances, a reparu rayonnant de la même grandeur et de la même majesté dans la femme martyre des temps modernes, au milieu de souffrances tout à fait identiques. Donc, indépendamment d'avoir fourni l'une des preuves les plus frappantes, les plus lumineuses pour ceux qui ne veulent pas fermer les yeux, de la sainteté, de la vérité, de la divinité du catholicisme, le martyre de la femme catholique des temps modernes a encore ceci de particulier : qu'il a rendu plus croyables les récits touchant les anciennes martyres et qu'il les a confirmés, et que, par là, il a mis le cachet de la plus haute authenticité au grand témoignage qui résulte de ces récits en faveur de la religion chrétienne.

Mais qu'on ne s'attende pas à nous voir tracer ici les portraits des grandes martyres des temps modernes,

Digitized by Google

comme nous avons tracé ceux des grandes martyres des temps anciens. Outre que ce serait reproduire les mêmes récits, l'espace nous manque pour donner une plus grande étendue à ce délicieux sujet. Nous devons donc nous contenter de la remarque générale que nous venons de faire touchant la femme catholique *martyre* de cette dernière époque, et c'est à peine si, plus loin, nous pourrons en citer, en passant, quelques cas particuliers, pressé que nous sommes de nous occuper de la femme catholique apôtre, à la même époque, de la vraie religion.

§ 59. Comme tout autre système d'erreur, le protestantisme, inventé par de faux docteurs, ne s'est établi que par la force des souverains. — Lâcheté des souverains catholiques HOMMES vis-à-vis des puissances protestantes. — Louis XIV lui-même s'alliant avec Cromwell et adoptant la politique antichrétienne qui, plus tard, a envoyé Louis XVI sur l'échafaud. — Les souverains catholiques FEMMES ont seuls fait une résistance énergique au protestantisme. — La reine Marie rétablissant le catholicisme en Angleterre; sa défense et son éloge.

Toute erreur étant obligée, pour s'établir, de chercher hors d'elle-même la force qu'elle n'a pas en elle-même, commence toujours par mettre dans ses intérêts les passions des grands, et c'est par la force du pouvoir qu'elle s'impose aux peuples. C'est l'histoire du protestantisme. Une poignée de moines défroqués et de prêtres apostats l'ont inventé; mais ce furent les souverains, dont il flattait le libertinage et l'avarice qui, au moyen de la persécution et de la violence, le substituèrent au catholicisme parmi leurs sujets et l'érigèrent en loi d'État. Mais l'histoire du protestantisme nous apprend aussi que cette hérésie monstre (parce qu'elle renferme dans son principe toutes les hérésies), cherchant à se répandre et à s'établir partout à l'aide des plus

Digitized by Google

honteuses passions des hommes, n'a été arrêté dans sa marche dévastatrice que par la pureté des mœurs, par la piété, par le zèle, par le dévouement des femmes. C'est que, sans parler des princes protestants, prodiges de fatuité et monstres de libertinage, de rapacité et de cruauté, les princes catholiques eux-mêmes de cette malheureuse époque, à une seule exception près, se trouvèrent fort au-dessous de la gravité des circonstances et de la difficulté de la situation. Sans conseil, comme sans courage, sacrifiant souvent la religion à la raison d'État, et soumettant la raison d'État aux caprices féroces des factions; tantôt s'engageant dans des guerres inconsidérées avec les puissances protestantes, et tantôt se liant avec elles par de honteux traités; tantôt mettant les hérésiarques en dehors de toutes les lois de l'humanité, et tantôt leur accordant, par des *interim* et des *trêves* stupides, plus de droits qu'ils n'en demandaient, criant toujours *à la réforme de la cour romaine*, et repoussant, de toutes leurs forces, *toute réforme de leurs propres cours;* faisant les difficiles à l'égard du concile de Trente et les indulgents à l'égard des diètes de l'Empire et des conciliabules des novateurs, les princes catholiques ont eux-mêmes amoindri, dans leurs États, l'autorité de l'Église, et augmenté l'audace et les forces des apôtres de la réforme; ils ont laissé cette réforme jeter des racines et acquérir une position légale, et ont compromis les intérêts du catholicisme autant par leur répression aveugle que par leurs ménagements sacriléges, à l'égard de l'hérésie.

Plus tard, on vit encore quelque chose de plus révol-

Digitized by Google

tant et de plus odieux : on vit Louis XIV lui-même, malgré la grandeur de son caractère et de son zèle pour le catholicisme, partageant le crime et l'ignominie de cette politique, audacieuse jusqu'à l'insolence envers le chef de l'Église, et rampante jusqu'à l'infamie vis-à-vis des puissances protestantes. Ce même roi très-chrétien, qui écrivait du ton outrecuidant qu'on connaît au saint pontife Innocent, et faisait envahir ses États et insulter sa personne dans Rome même, ne poussa-t-il pas l'oubli de toutes les convenances envers la parenté, la royauté et le catholicisme au point de s'allier avec Cromwell, l'assassin de Charles Ier (époux d'Henriette de France, fille d'Henri IV et *tante* de Louis), le destructeur de la monarchie anglaise, le calviniste le plus fanatique, l'ennemi le plus acharné du catholicisme et le tyran le plus sanguinaire des catholiques des trois royaumes ? Ne poussa-t-il pas la bassesse, envers ce monstre de cruauté et d'hypocrisie, au point d'aller lui-même, roi de France, déposer dans ses mains régicides les clefs de la ville de Dunkerque, que les Français avaient occupée (*Rohrb.*, tome XXVI)? Louis XIV fit encore plus : à la mort de ce farouche républicain, il prit le deuil et le fit prendre à toute sa cour !... Tout cela serait impossible à croire si Louis XIV n'avait, dans *les instructions qu'il a écrites pour son fils*, avoué lui-même ses sympathies pour Cromwell, et l'appui qu'il prêta, sous mains, aux républicains contre les royalistes en trompant les uns et les autres pour triompher d'eux tous (1).

(1) « On a dit, pour l'excuser, qu'il ne fit cela que par *politique*. C'est vrai.

Digitized by Google

Ah ! qu'à l'exception du roi d'Espagne, Philippe II, tous les princes-hommes, même catholiques, ont été, nous le répétons, plus ou moins lâches, plus ou moins stupides dans leurs rapports avec le protestantisme, et par des mesures plus ou moins directes, l'ont aidé à s'établir en Europe. Il n'y a eu que les princes catholiques-*femmes* qui en aient compris la portée funeste, qui n'aient d'aucune façon transigé avec cette immense hérésie, qui l'aient combattue à outrance, par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir. C'est, en effet, Marie d'Angleterre, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, d'abord, qui chassa le protestantisme de son royaume, où il trônait déjà depuis trente ans, tandis que les autres princes catholiques le laissaient s'introduire où il n'était pas (1). Ayant succédé à Édouard VI, son

---

Mais il est vrai aussi que par cette politique machiavélique ou païenne, qui se met en dehors de toute morale et de toute religion, qui se moque du *juste*, ne visant qu'à l'*utile*, le *grand* roi se montra bien *petit* et bien mal inspiré. Car ce fut autoriser le régicide *politique*, lui ouvrir les portes de sa propre maison; ce fut légitimer d'avance l'horrible doctrine, en vertu de laquelle un siècle plus tard, Robespierre envoya Louis XVI sur l'échafaud et qu'il formula dans ces termes : *Moralement, juridiquement et constitutionnellement il est innocent; mais* POLITIQUEMENT *il doit mourir* (*Rohrb.*, tom. XXVI). » Il y a, dit l'Écriture sainte, des crimes qui sont punis avant le jugement dernier : *Sunt quædam peccata præcedentia judicium*; et ce sont les crimes sociaux. Louis XIV, roi de France, avait aidé les révolutionnaires anglais à renvoyer la dynastie légitime d'Angleterre, à tuer leur roi, à faire triompher le calvinisme. Eh bien ! il a été payé de sa propre monnaie : un siècle après, le roi d'Angleterre a aidé les révolutionnaires français à renvoyer la dynastie légitime de France, à tuer leur roi, arrière-petit-fils de Louis XIV, et à faire triompher l'athéisme !

(1) On l'a accusée d'avoir fait exécuter un grand nombre d'hérétiques. Mais le protestant Cobbet l'a justifiée, d'une manière triomphante, sur ce prétendu grief (lettre 8e); et il est impossible de ne pas absoudre la reine

Digitized by Google

frère, dont la méchanceté imbécile avait affermi, en Angleterre, le schisme que son affreux père avait fondé, elle trouva le catholicisme légalement aboli et le protestantisme érigé en loi fondamentale de l'État. Elle y trouva les siéges épiscopaux occupés par des hérétiques, les prêtres mariés, les vœux religieux annulés, les couvents saisis, les biens ecclésiastiques devenus le prix du parjure et de l'apostasie. En présence de ces horribles ruines, capables de paralyser le plus mâle courage et la sagesse la plus expérimentée, ce souverain-femme ne recula pas. Dominant toutes les difficultés et bravant tous les dangers, elle commenca par abolir la loi du serment sacrilége, attribuant au pouvoir politique la suprématie religieuse, et rétablit l'autorité du pape. Elle rappela de l'exil le célèbre cardinal Polus, qu'Henri VIII avait condamné à mort, et qui arriva en Angleterre revêtu des plus grands pouvoirs du saint-siége pour y réorganiser les affaires de l'Église; et forte de son con-

---

Marie de cette accusation, en lisant les éloquentes pages de cette longue et belle apologie. Nous nous bornerons à remarquer avec le même auteur: 1° que ces exécutions étaient réclamées par l'opinion publique; 2° que ces prétendus martyrs de l'hérésie étaient coupables d'horribles assassinats et de toutes espèces de crimes, et que ce n'est pas sur leurs *opinions* mais sur leurs *actes* les plus atroces, qu'est tombée la vengeance des lois qui leur ont été appliquées par des magistrats consciencieux, d'après la légalité et la justice la plus rigoureuses : « La plupart de ceux qui périrent de la sorte, dit « l'apologiste de Marie, étaient des hommes du caractère le plus infâme; « presque tous avaient établi leur repaire dans la capitale, et le peuple les » appelait, par dérision, les Évangélistes de Londres; » et 3° enfin que ceux qui, en dépit de toutes les lois, ont répandu, pendant deux siècles, par torrents le sang innocent des catholiques, n'ont pas le droit de blâmer Marie d'avoir puni quelques misérables dont l'hérésie était le plus petit des crimes, et cela d'après les lois.

Digitized by Google

cours, aussi bien que de celui de Philippe d'Espagne, son époux, le seul prince catholique digne de sa main, elle rejeta sur le continent cette foule de prêtres et de moines apostats qui étaient venus abriter dans la Grande-Bretagne, à l'ombre du schisme, les blasphèmes de leur doctrine et l'infamie de leur vie; elle nomma aux évêchés les sujets de la foi la plus pure, des mœurs les plus irrépréhensibles (1); elle rouvrit les couvents, rappela les religieux, rendit les saintes Images aux temples, les biens volés à l'Église (2); elle annula toutes les

(1) La reine Marie avait porté tant de vigilance et de zèle dans cette nomination des nouveaux évêques que jamais l'Angleterre n'avait eu un épiscopat si éclairé et si saint. La preuve en est que, tandis que les évêques catholiques du temps d'Henri VIII, tous, à l'exception de *quatre*, suivirent l'apostasie du roi et l'y encouragèrent, des évêques nommés par Marie *un seul* partagea le nouveau schisme d'Élisabeth; et les autres y résistèrent jusqu'au martyre.

(2) On a blâmé la reine Marie d'avoir sanctionné par son silence les spoliations sacriléges de l'Église, dont les réformateurs des deux derniers règnes s'étaient enrichis. Mais outre que ce fut dans l'intention d'éviter une guerre civile et de ne pas mettre d'obstacles à la réconciliation du peuple anglais avec l'Église, on sait que, pour ce qui la concernait personnellement, elle ne voulut rien garder de ce pillage. « Au mois de novembre 1555, dit le protestant Cobbet, elle restitua à l'Église les dixièmes et les premiers fruits de tous les bénéfices ecclésiastiques qui, avec les dîmes, dont ses prédécesseurs s'étaient également emparés, produisaient à la couronne un revenu net de plus de soixante-trois mille livres sterling, somme qui aujourd'hui représenterait environ 25 millions de francs. Elle renonça également à jouir d'une grande quantité de biens composant, à son avénement au trône, le domaine de la couronne, mais originairement acquis au préjudice de l'Église, des hospices ou de quelques particuliers. D'ailleurs, Marie régna encore plus de deux ans et demi, sans prélever sur son peuple un seul denier en taxes quelconques. L'abandon volontaire fait par cette princesse des dixièmes et des premiers fruits ne fut donc que le résultat de sa haute piété et de la générosité naturelle à son cœur. Elle agit en cela contrairement aux remontrances de son conseil, et le bill voté dans cette circonstance, par le

Digitized by Google

lois qui, pendant trente ans, avaient été faites contre la religion; elle rétablit, avec la liturgie catholique, toutes les croyances, toutes les lois et la discipline de l'Église; elle restaura, en un mot, le catholicisme dans son royaume, à la grande confusion des rois, au grand dépit des hérésiarques, aux grands applaudissements des fidèles et au grand étonnement du monde. Et si, par un dessein impénétrable de Dieu, ce règne de six ans d'une princesse catholique n'avait pas été suivi par le règne de quarante-quatre ans de la féroce Élisabeth, vouée corps et âme à l'hérésie, il n'y a pas de doute que l'Angleterre n'eût conservé le catholicisme restauré par Marie, et ce bonheur, elle l'eût dû au zèle et au courage d'une femme! Or, il est au moins fort douteux qu'un souverain-homme ait voulu seulement essayer une œuvre si grande et si difficile que ce souverain-femme sut, en six ans, entreprendre et accomplir. Et n'était-il pas un souverain-homme, et de plus catholique, ce roi Jacques d'Écosse, fils de la reine martyre Marie Stuart, que l'horrible Élisabeth avait immolée moins à sa jalousie de régner qu'à l'ambition de sa *suprématie religieuse*

---

parlement, éprouva dans les deux chambres la plus vive opposition. On craignait, en effet, et avec raison, qu'il ne réveillât la haine et l'indignation du peuple contre les brigands de la réforme. Marie ne borna point à cette mesure le cours de sa justice réparatrice : elle restitua bientôt aux églises et aux couvents toutes celles de leurs terres et autres propriétés tombées depuis la révolution, dans le domaine de la couronne (COBBET, *Lettre* 8e). » Dans ces derniers temps des souverains catholiques-hommes n'en ont pas fait autant; ils ont gardé, sans scrupule, les biens de l'Église et des particuliers dont la révolution les avait mis en possession, et après un tel exemple qu'ils ont donné du respect dû à la propriété, il leur sied bien de se plaindre de l'injustice du socialisme!

Digitized by Google

et à sa haine satanique du catholicisme ? Cependant ce prince, appelé au trône d'Angleterre, encore humide du sang de sa mère, fils sans pudeur, chrétien sans conscience et roi aussi lâche qu'hypocrite et féroce, loin d'avoir eu le courage de rétablir le catholicisme dans son royaume, il l'y persécuta d'une façon si brutale, que les malheureux catholiques en furent réduits à désirer, comme des jours de bonheur, les jours sanglants du règne d'Élisabeth elle-même !

§ 60. Autres exemples du zèle courageux de la femme catholique dans le combat contre le protestantisme. — Marie Stuart, reine d'Écosse, victime de ce zèle. — Son martyre. — Hypocrisie et cruauté d'Élisabeth. — Ce sont les femmes qui ont sauvé le catholicisme, en Irlande, et dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse. — Catherine, princesse polonaise, parvenue à convertir le roi de Suède, son époux, et à restaurer le catholicisme dans ce royaume.

La mère même de ce misérable, la reine Marie Stuart, a été, elle aussi, une preuve du zèle de la femme catholique de ce temps pour la destruction de l'hérésie et la restauration du catholicisme. C'étaient là les intentions de la reine Marie d'Écosse; et il n'y a pas de doute qu'elle les eût réalisées, à l'exemple de la reine Marie d'Angleterre, si ce monstre couronné, ce Néron en jupon d'Élisabeth, lui eût permis de régner. Mais l'Écosse redevenant catholique, à côté de l'Angleterre qu'Élisabeth venait de rendre protestante, n'aurait pas fait les affaires de cette fille du crime, et par cela même seule digne apôtre et soutien de l'erreur ; c'eût été une flétrissure permanente de son apostasie, qui aurait pu en troubler le succès. Au moyen donc d'immenses sommes d'argent qu'elle envoya en Écosse, la fille adultérine de Henri VIII corrompit tous les grands de ce royaume,

Digitized by Google

tous les ministres et les conseillers de la reine, toute sa cour et jusqu'à son frère l'évêque Murray, lui créa des embarras de toute espèce, qui lui rendirent impossible l'exercice de son autorité, et ourdit une terrible conspiration contre ses droits et même contre sa vie ; au point que la malheureuse et trop confiante Marie fut obligée de quitter l'Écosse et d'accepter l'asile qu'Élisabeth, l'auteur de tous ses malheurs, lui avait offert en Angleterre, dans l'intention perfide de l'avoir sous ses griffes pour l'immoler. En effet, à peine Marie eut-elle mis le pied à Londres qu'Élisabeth, sur l'infâme calomnie que son royal hôte avait conspiré contre sa royauté, la fit arrêter et la garda en prison pendant vingt ans, l'abreuvant tous les jours d'insultes et de douleurs; et après un si long et si affreux martyre, elle finit par la faire condamner à mort par une commission d'apostats, dignes magistrats d'un tel souverain ! La conduite morale de la reine Marie n'avait pas été, il est vrai, sans reproches ; mais ses mains étaient pures de tout sang innocent; et victime d'une conspiration atroce elle-même, Marie n'avait jamais conspiré contre personne, et, dans tous les cas, elle a bien expié les quelques taches de sa vie par l'héroïsme chrétien de sa mort. En voici les principales circonstances :

Une fois la condamnation de Marie prononcée, contre toutes les lois de la justice, de la convenance et de l'hospitalité, Élisabeth, aussi hypocrite qu'elle était féroce, se mit à jouer la plus odieuse comédie au sujet de cette condamnation. Les grimaces de la douleur à la figure et la joie au cœur, elle témoignait aux rois de

Digitized by Google

l'Europe, qui s'y laissèrent tromper, ses vifs regrets d'être obligée de faire mourir une aussi proche parente, et se plaignait, devant ses propres sujets, qu'il ne se trouvât personne parmi eux qui *voulût la délivrer de l'affreuse nécessité de tremper ses mains dans le sang d'une reine!* Et cependant, c'est par son ordre que la condamnation de Marie avait été annoncée à la ville de Londres par le son de toutes les cloches pendant une heure; et cependant c'est elle-même qui s'était fait adresser par le Parlement une pétition sollicitant la prompte exécution de la condamnée; et cependant, enfin, c'est en son nom que son digne chancelier, *l'excellent* Bacon de Vérulam, avait, par une lettre ministérielle, sévèrement réprimandé les deux geôliers de Marie d'avoir si longtemps tardé à *abréger la vie* de leur captive, après avoir, *en leur qualité de membres de l'association* PROTESTANTE, *juré de la tuer* (LINGARD, tome VIII). C'est que la fourbe femme aurait voulu que quelqu'un de ses officiers, par un assassinat qui eût eu l'air d'être son fait, prît sur lui toute l'infamie du régicide.

Quant à Marie, lorsqu'on vint lui annoncer que le lendemain à huit heures du matin elle aurait la tête tranchée, elle écouta cet horrible arrêt sans manifester la plus légère émotion et avec une dignité dans son maintien qui frappa d'admiration et d'attendrissement ceux qui étaient présents. Elle fit le signe de la croix, elle souhaita aux assistants le bonjour et leur dit: « Il est enfin arrivé le jour que j'ai désiré depuis si longtemps. Me voici languissant depuis vingt ans en pri-

Digitized by Google

son ! Je ne puis donc terminer une telle vie d'une manière plus *heureuse* et plus *honorable* qu'en versant mon sang *pour ma religion.* » Le comte de Kent, renégat fanatique, l'ayant pressée de renoncer *à toute superstition papiste* et d'écouter le prédicant *envoyé par Élisabeth*, Marie repoussa cette proposition avec horreur, demanda au contraire, pour toute grâce, d'être assistée par son aumônier catholique, ce qui lui fut impitoyablement refusé ; et voyant les gens de sa maison éclater en gémissements et en larmes, elle leur imposa silence en disant : « Ce n'est pas le moment de pleurer, mais de se réjouir. Dans peu d'heures, vous verrez la fin de mes peines. Mes ennemis peuvent maintenant dire ce qui leur plaît pour me faire croire coupable ; le comte de Kent vient de trahir le secret. *C'est ma religion qui est la cause de ma mort ;* résignez-vous donc et laissez-moi à mes dévotions. »

Après une longue et fervente prière, la reine ayant été appelée pour souper, ne prit presque rien ; seulement elle but quelques gouttes au bonheur de tous ses domestiques, leur demandant pardon si jamais elle avait dit ou fait quelque chose de désobligeant pour eux ; et les domestiques lui firent raison à genoux, la priant, à leur tour, de leur pardonner les fautes qu'ils avaient commises à son service. Elle le fit de grand cœur, et termina par les exhorter à demeurer fermes *dans la profession de la foi catholique.* Aussitôt elle écrivit son testament, et trois lettres à son confesseur, au duc de Guise, son cousin, et au roi de France. Précédemment elle avait déjà écrit à l'archevêque de Saint-André, en

Digitized by Google

Écosse, et au souverain pontife saint Pie V, pour les assurer *qu'elle mourait dans la foi de l'Église.* Puis, se retirant dans son cabinet, avec ses deux filles d'honneur, elle se mit à prier et à lire alternativement, et à chercher sa force et sa consolation dans la lecture de la Passion du Seigneur et d'un sermon *sur la mort du larron repentant.* Enfin elle parut vouloir se reposer quelques instants; mais on observa qu'elle ne dormait point, mais que ses lèvres étaient dans un mouvement continuel et que son esprit semblait absorbé dans la prière.

A la pointe du jour, elle partagea aux gens de sa maison ses habits; elle leur dit adieu, embrassant les femmes et donnant aux hommes sa main à baiser, et se rendit dans son oratoire. A huit heures, l'officier de justice étant arrivé, la reine martyre se leva, prit le crucifix de l'autel de sa main droite et son livre de prières dans sa gauche, et suivit son bourreau. Elle portait une *croix* d'or à son cou et *deux rosaires* à sa ceinture. On défendit à ses serviteurs de la suivre; ils insistèrent; mais la noble héroïne les engagea à se résigner, et, se tournant vers eux, elle leur donna sa bénédiction qu'ils reçurent à genoux, les uns baisant ses mains, les autres son manteau. La porte se ferma sur eux, et la salle retentit de leurs cris de douleur (LINGARD, *ibid.*).

En descendant, elle rencontra au pied de l'escalier son vieux serviteur Melville qui, en la voyant au milieu de ses bourreaux, tomba à genoux devant elle, se tordant les mains, sans pouvoir articuler un seul mot,

Digitized by Google

tant sa douleur était grande! « Bon Melville, lui dit Marie, d'un air calme et affectueux, tu as plus sujet de te réjouir que de pleurer. Les peines de Marie Stuart vont être terminées! Je te prie de rapporter *à tout le monde que je meurs fidèle à ma religion*, à l'Écosse et à la *France*. Puisse Dieu pardonner, *comme je leur pardonne*, à ceux qui ont été longtemps altérés de mon sang! Rappelle-moi à mon fils, et dis-lui que je n'ai rien fait de préjudiciable à la dignité ou à l'indépendance de sa couronne. O Dieu! vous êtes l'auteur de la vérité et la vérité même; vous connaissez les replis les plus secrets de mon cœur, et vous savez que je suis innocente de ce dont on m'accuse! » Elle demanda alors, pour dernière grâce, et obtint avec peine, que six de ses gens, quatre hommes et deux femmes, fussent présents à sa mort. Elle soutint avec fermeté les regards des spectateurs et la vue de l'échafaud, du billot et des exécuteurs. Après qu'on lui eut fait lecture de la sentence, elle voulut haranguer l'assemblée; mais le scélérat prédicant d'Élisabeth l'interrompit, l'accablant d'imprécations et d'outrages, et lui indiquant l'enfer prêt à l'engloutir *si elle mourait dans la foi catholique*. Elle, sans altérer sa douceur, ne répondit que ce mot plein de sens : « *Je meurs dans la foi de mes pères.* » Et elle se mit à répéter à haute voix, en latin, de longs passages des psaumes et à prier en anglais pour l'Église de Jésus-Christ persécutée en Angleterre, pour Jacques, son indigne fils, et pour Élisabeth, son bourreau. Elle protesta de nouveau, avec serment, de son innocence, disant : « Je renonce, en présence de Dieu, à toute espérance de salut

Digitized by Google

si jamais j'ai conspiré la mort de la reine, ou donné consentement, conseil ou secours à aucun des conspirateurs; » et termina, élevant le crucifix et s'écriant : « Ainsi que tes bras, ô mon Dieu! ont été étendus sur la croix, reçois-moi dans ceux de ta miséricorde et pardonne-moi mes péchés! » Alors une de ses femmes lui ayant bandé les yeux avec un mouchoir que la reine avait réservé pour cet usage, Marie se mit à genoux et, s'inclinant sur le billot, répéta plusieurs fois d'une voix ferme : « Seigneur, je recommande mon âme dans vos mains. » Le bourreau la frappa de sa hache, et l'infâme prédicant de l'anglicanisme de s'écrier : « Ainsi périssent tous les ennemis d'Élisabeth. » Un seul homme répondit : « Amen. » Ce fut le barbare comte de Kent! Les autres commissaires et tous les spectateurs, quoique Anglais et protestants, fondaient en larmes (LINGARD, *ibid.*, et SEVELINGES, *Hist. de Marie Stuart, etc.*).

Il est donc évident que Marie Stuart, reine d'Écosse, n'a été immolée que parce qu'elle était catholique, et que son crime véritable n'a été que celui d'avoir été soupçonnée d'être l'une de ces souveraines catholiques femmes, qui, en présence de la froideur des souverains catholiques hommes, pour la cause du catholicisme, au prix même de leur couronne et de leur vie, ont voulu restaurer cette religion. Mais si elle n'a pu détruire le protestantisme pendant sa vie, elle l'a flétri d'une infamie sempiternelle par la mort qu'elle reçut de ses mains; et de son sang répandu pour le catholicisme, ainsi que du sang de tant de milliers de martyrs de la même foi, renaîtra un jour l'Angleterre catholique. Mais

Digitized by Google

cela, nous le répétons encore, n'arrivera que lorsque une grande femme catholique rappellera le catholicisme sur le trône de saint Édouard, d'où l'hydre (1) d'une femme protestante l'a chassé.

En Irlande, comme il ne s'y trouvait pas de reines, c'est la femme catholique du peuple qui y a sauvé la foi romaine. En vain le protestantisme a pesé sur cette héroïque contrée de tout le poids d'un pouvoir astucieux, puissant et brutal; les mêmes lois draconiennes, les mêmes persécutions barbares, les mêmes atroces injustices, les mêmes cruautés, empruntées aux empereurs païens, qui ont réussi à protestantiser l'Angleterre, appliquées, sur une plus large échelle et avec un horrible surcroît de sagacité satanique, d'obstination

(1) Dans la persécution que cette même hideuse femme fit pendant quarante-quatre ans aux catholiques, elle ne se borna pas à renouveler toutes les espèces de tourments dont les anciens tyrans avaient fait usage contre les chrétiens; elle en inventa encore de nouvelles. Voici un seul exemple, entre mille, de ce raffinement de barbarie : Marguerite Middleton, grande dame de York, avait logé chez elle un prêtre catholique, en qualité d'instituteur de ses enfants. Traduite pour ce *grand crime* devant les tribunaux, elle fut par ordre de la papesse Élisabeth exécutée de la manière suivante : Après qu'elle eut fait sa dernière prière, on ordonna aux bourreaux de lui ôter ses vêtements. Elle supplia à genoux, ainsi que les quatre femmes qui l'accompagnaient, que par respect pour le sexe de la reine et pour l'honneur de l'humanité on ne la déshabillât pas, mais on ne l'écouta pas, et ce qu'elle put obtenir fut que ce fussent ses femmes qui lui ôtassent ses habits, et la revêtissent de la robe d'ignominie des condamnés. Ensuite on la fit étendre par terre, on lui mit sous le dos une pierre aiguë de l'épaisseur du poing d'un homme; on attacha ses mains et ses pieds à des poteaux afin qu'elle ne pût pas remuer; on posa sur elle une porte, et sur la porte des poids énormes de huit cents livres. En se sentant ainsi écrasée, la sainte martyre s'écria : « Jésus, Jésus, ayez pitié de moi! » et quelques instants après elle expirait. On lui avait brisé les côtes de manière à ce que les os en étaient sortis à travers la peau (LINGARD, tome VIII). »

Digitized by Google

et de férocité, à l'Irlande, ont pu l'appauvrir, l'ensanglanter, la torturer; mais elles n'ont pu lui arracher son catholicisme, qui fait sa force, sa gloire et son bonheur. Mais comment et pourquoi l'anglicanisme a-t-il trouvé en Irlande cette résistance invincible qui l'y a fait échouer? C'est que la femme irlandaise, ayant conservé, avec la pureté de ses mœurs, toute la force et le saint enthousiasme de sa foi, n'a jamais fléchi devant les raffinements de la tyrannie saxonne. C'est que la barbarie des proconsuls de l'hérésie, armée de la hache, de la potence, du chevalet, s'est trouvée impuissante devant le courage surhumain de la femme hibernaise, préférant toujours, nouvelle mère des Machabées, de voir mourir, sous ses yeux, ses enfants en martyrs plutôt que de les garder apostats de la vraie religion; c'est que c'était toujours la femme dans cette terre de foi qui, au péril de sa vie et de la vie de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, abritait chez elle le prêtre que l'hérésie traquait partout comme une bête fauve, qui le nourrissait malgré sa pauvreté, qui l'encourageait par l'exemple de son héroïsme, et qui, par les saints artifices de son zèle, le mettait à même d'exercer, sur son troupeau persécuté, la charité du ministère et le ministère de la charité. C'est qu'en lisant l'histoire de la persécution contre le catholicisme dans cette île de saints, on y voit la femme catholique déployant la même grandeur d'âme, le même courage, le même dévouement, la même abnégation de tous les avantages du temps, en perspective des espérances de l'éternité, que la femme chrétienne, dans des circonstances sembla-

Digitized by Google

bles, a déployé dans les premiers siècles du christianisme, et a fourni de nouvelles pages à l'histoire des gloires de l'Église, et de nouvelles preuves de sa divinité et de sa vérité. Donc, si le protestantisme anglican, fort de la puissance d'un grand empire, n'a pu s'établir en Irlande, c'est qu'il n'a jamais pu prendre racine dans la famille irlandaise, à cause de la guerre que lui a faite la femme (1)!

---

(1) Pour récompenser la femme irlandaise du mérite d'avoir, par son héroïsme, conservé le catholicisme dans sa patrie, Dieu l'a choisie pour une grande mission, pour la mission de propager elle-même cette religion partout le monde. Elle en était digne. C'est des martyrs que se font des apôtres. Oh! que la conduite de la Providence, tirant le bien du mal, est admirable! Dieu a permis que le protestantisme anglican s'acharnât avec tant de rage contre l'Irlande catholique, et qu'il la dépouillât de tout, au point qu'elle est obligée de voir, chaque année, un grand nombre de ses enfants s'expatrier, pour aller chercher à l'étranger le pain et le travail qui leur sont refusés dans le sol natal! Près de deux cent mille Irlandais, hommes, femmes et enfants, sont forcés, tous les ans, de changer leur patrie chérie pour les États-Unis, pour les Indes, pour l'Australie, pour toutes les îles parsemées dans l'immensité de l'océan Pacifique, et de s'y établir. Mais, avec leur pauvreté, ils portent avec eux, dans toutes ces contrées, le trésor inestimable de la ferveur de leur foi et de la pureté de leurs mœurs; et ils y forment des associations catholiques que des émigrations successives rendent toujours plus nombreuses. Il a fallu leur donner des prêtres et des évêques. On doit rendre au gouvernement anglais la justice de dire qu'il pourvoit avec générosité au maintien de ces prêtres et de ces évêques qui soignent l'émigration irlandaise dans ses colonies. Grâce à ces émigrations qui, dans la première moitié de ce siècle, ont répandu déjà près de dix millions de catholiques dans ces contrées éloignées, vingt-six siéges épiscopaux se trouvent déjà établis seulement aux États-Unis, et plusieurs provinces ecclésiastiques, avec leurs métropoles, se sont déjà formées aux Indes et dans la Polynésie. Voilà donc, dans les nobles fils de l'Irlande, un peuple martyr changé en un peuple de missionnaires qui porte, en lui-même et par lui-même, la connaissance de la vraie religion du Christ au milieu des peuples hérétiques, idolâtres ou sauvages qui l'entourent. C'est manifestement dans ce dessein que Dieu a disposé que l'héroïque Irlande ne recueillît sur cette terre que la misère et l'exil pour

Digitized by Google

Il en a été de même en Suisse : si, malgré la force de ses armées et la terreur de ses bûchers, le calvinisme, triomphant dans la plus grande partie de cette région jadis si chrétienne, a échoué dans le reste, c'est qu'ici encore il fut repoussé par une résistance opiniâtre que lui opposa le zèle indomptable des femmes, bien plus

---

toute récompense de la fidélité à la vraie religion. C'est dans ce même dessein que le même Dieu permettait jadis que le peuple juif fût subjugué par des princes étrangers et promené par toute l'Asie : ce peuple esclave portait partout, où il s'établissait, au milieu des nations idolâtres, la connaissance et le culte du Dieu unique, du vrai Dieu et de son Messie qui allait venir.

Mais le mérite et la gloire de cette grande mission qu'exerce partout l'émigration irlandaise ne revient qu'à la femme. Ces beaux hommes de l'Irlande sont encore plus beaux et plus admirables par l'obéissance à leurs chefs, par leur amour de la discipline et du travail et par leur probité à toute épreuve, au camp, à l'atelier ou à la campagne, parce qu'ils sont catholiques fervents, et ils ne sont catholiques fervents que parce que leurs mères les ont faits tels. Les journaux anglais sont pleins, dans ce moment, de lettres que les soldats irlandais, qui combattent en Crimée, écrivent à leurs mères. Il est impossible de trouver ailleurs de plus nobles sentiments et des traits plus touchants! Dans une de ces lettres on trouve ceci : « Ma mère, je suis gravement blessé; mais je suis heureux. J'ai fait mon devoir. Ainsi que vous *me l'aviez tant inculqué*, avant d'aller au combat je m'étais confessé et j'avais reçu le bon Dieu, comme pour mourir. Aussi je me suis battu comme un lion. Je viens de recevoir encore les saints sacrements; si la mort s'ensuit, je suis prêt à paraître devant Dieu. Si je vis, je vais me battre de nouveau pour la gloire des armes de mon pays. Tous mes confrères catholiques sont dans les mêmes dispositions. Eux aussi se sont souvenus des avis *de leurs bonnes mères* et ils ont communié avec moi. Mère, consolez-vous, et consolez celles qui ont ici leurs enfants; nous sommes tous ce que, vous autres mères, nous avez faits, catholiques, et fiers de l'Irlande, notre patrie. » C'est ainsi que la femme catholique irlandaise par l'instruction solide qu'elle donne à ses enfants, touchant la religion, donne des héros à sa patrie et des missionnaires à l'Église. Oh! que la mission qu'elle exerce dans le silence et l'obscurité des soins domestiques est grande, magnifique, glorieuse, et qu'elle est capable de dédommager sa patrie, cette terre classique de la foi et de l'héroïsme, de son long martyre et de toutes ses douleurs!

Digitized by Google

que par la vaillance des hommes. C'est que les prodiges du courage, du dévouement, de l'héroïsme de la femme catholique irlandaise y furent renouvelés par la femme catholique suisse pour la même sainte cause et avec le même résultat. En sorte que de même que l'établissement du protestantisme en Angleterre et la conservation du catholicisme en Irlande ont été l'œuvre des femmes, de même, c'est principalement par les femmes qu'une partie de la Suisse est restée catholique, et que l'autre est devenue protestante (1).

Le même phénomène historique a eu lieu en même temps en Allemagne. Le zèle des ecclésiastiques qui, dès le moment où elle y apparut, se hâtèrent d'y combattre l'hérésie luthérienne; la piété des princes restés fidèles au catholicisme et qui mirent hors de la loi le protestantisme dans les pays de leur obéissance, ont certainement été pour beaucoup dans le fait du maintien de la foi de l'Église en Bavière, dans le Hanovre, en Autriche et en Hongrie. Mais ces ecclésiastiques et ces princes n'ont été encouragés, poussés à la guerre qu'ils ont faite au protestantisme, que par l'exemple de la fer-

(1) Les indigènes convertis n'entrent que pour un petit nombre dans la formation de tant de chrétientés florissantes, qu'on voit, dans ce moment, surgir, comme par enchantement, dans les parties du monde les plus éloignées, au milieu de la superstition et de la barbarie. Elles ne se composent, en majorité, que des catholiques non-seulement de l'Irlande mais aussi de l'Allemagne et de la Suisse, que l'injustice et l'intolérance protestantes de ces pays obligent de quitter l'Europe pour trouver ailleurs leur pain et garder leur foi. Ainsi nous entendons comprendre aussi la femme catholique allemande et suisse dans tout ce que nous venons de dire de la mission qu'exerce la femme catholique d'Irlande, de propager et d'établir le catholicisme par le monde.

Digitized by Google

meté des femmes et par leurs inspirations; ce qui l'a donc empêché de s'établir dans ces contrées, et d'envahir toute l'Allemagne, c'est que les femmes de ces différents pays n'ont pas voulu de la doctrine de Luther, et que, lui ayant fermé la porte de leur maison et l'ayant mis au ban de la famille, elles l'ont rendu impossible dans l'État.

La Suède eut, elle aussi, sa reine Marie en la personne de Catherine, fille de Sigismond Auguste, roi de Pologne, et mariée à Jean, duc de Finlande, en 1562. Peu de temps après ce mariage, le furibond calviniste Éric XIV, monté sur le trône de Suède, fit emprisonner au château de Griasholm le duc Jean, son frère; et Catherine de s'obstiner à partager le sort de son malheureux époux, en s'enfermant dans la même prison que lui; mais, épouse vraiment catholique, en lui prodiguant tous les soins du dévouement le plus héroïque, elle s'empressa de sauver son âme. Le duc de Finlande avait été élevé dans les doctrines de Luther. Cependant la fermeté, le courage, les marques d'affection, les charmes de la douceur, et surtout la foi inébranlable et la haute piété de son admirable femme l'impressionnèrent tellement qu'il voulut se faire catholique. Catherine avait amené avec elle en Suède quelques ecclésiastiques polonais, animés de son même zèle pour la vraie foi. Ivre d'une sainte joie de ces dispositions de son époux bien-aimé, elle le leur confia pour finir de l'instruire et le réconcilier avec l'Église; et ils achevèrent si bien cette importante conquête, que le zèle d'une femme avait commencée, que lorsqu'on présentait à Jean les ouvrages de Luther,

Digitized by Google

il les repoussait en disant : « C'est du fumier (*stercora sunt*); je n'en veux plus. » Devenue ensuite reine de Suède elle-même, Catherine y renouvela les prodiges que la reine Marie avait opérés en Angleterre pour y restaurer le catholicisme. Elle demanda et elle obtint que le pape lui envoyât pour nonce, pour lui venir en aide dans sa grande entreprise, le célèbre P. Possevin de l'ordre des Jésuites, aussi grand diplomate qu'il était grand théologien, et le plus grand adversaire du paganisme littéraire de son temps (1). Par les soins de la sainte reine, le représentant du Chef de l'Église fut reçu avec les plus grands honneurs dans un royaume naguère si ennemi de l'Église, et par son activité et son zèle, l'œuvre miraculeuse du retour de la Suède égarée au bercail de saint Pierre fut accomplie presque en même temps que commencée, aux grandes acclamations de tous les catholiques, et aux grandes louanges et bénédictions que le saint-siége lui adressa. Mais, comme à Marie d'Angleterre, à Catherine de Suède aussi, il ne manqua que le temps (la mort l'ayant trop tôt emportée) et un successeur digne d'elle pour affermir la vraie foi en Suède, qui aurait épargné la guerre de trente ans à l'Allemagne et à la Pologne, et de si grands malheurs à l'Europe (THÉINER, *la Suède et le Saint-Siége*, etc. Paris, 1842).

---

(1) Voyez dans l'ouvrage *Du catholicisme dans l'éducation* (Paris 1842), son célèbre discours à la république de Lucques, dans lequel le grand orateur a foudroyé, avec le zèle et l'éloquence d'un saint Chrysostome, l'étourderie et le scandale d'élever les enfants chrétiens avec les auteurs païens.

Digitized by Google

§ 61. C'est encore par le zèle de la femme catholique que le catholicisme a été sauvé en Italie, en Espagne, en Belgique et en France. — La vénérable Ursule Benincasa. — Sainte Thérèse. — Marguerite II, régente des Pays-Bas. — Catherine de Médicis, son magnifique portrait par Fleury. — Pitoyables qualités des trois rois, ses enfants. — C'est elle qui a frayé le chemin à Henri IV et qui a sauvé la monarchie et le catholicisme en France. — La ligue qui, malgré ses torts, a contribué au même but, n'a été que l'expression des sentiments de la femme française, essentiellement catholique.

En Italie aussi ce fut une femme, la vénérable Mère Orsola Benincasa, fondatrice *des Ermites théatines*, qui s'aperçut la première des erreurs que les fameux hérésiarques Pierre Vermille et Bernardin Ochin, envoyés par Luther pour protestantiser ce beau pays, répandaient à Naples. Ce fut elle qui réveilla contre les nouvelles doctrines le zèle du clergé, et en particulier de ce grand apôtre saint André Avellin qui, ayant confondu et chassé de cette ville ces astucieux et éloquents émissaires de Satan, toujours à leurs trousses, les poursuivit sur tous les points de l'Italie et les obligea de se retirer à Genève. Héritiers de l'esprit de zèle de leur saint fondateur pour la pureté de la foi, les Clercs réguliers, confrères de saint Avellin furent, eux aussi, pour beaucoup dans cette chasse qu'on donna alors en Italie aux satellites de l'impiété. Ce fut au point que le souverain pontife dit : « Nous et notre siége apostolique « sommes bien reconnaissants aux Clercs réguliers « pour tout ce qu'ils ont fait afin de préserver l'Italie « de l'hérésie luthérienne. » Mais à Rome, à Florence, à Gênes, à Plaisance, à Milan, à Venise, comme à Naples, c'était toujours la femme catholique qui la première criait : « Au loup de l'hérésie ! » et qui mettait le clergé sur ses traces.

Pendant que la vénérable Benincasa, l'apôtre-femme

Digitized by Google

de la ville de Naples (1), travaillait à chasser l'hérésie de l'Italie, une autre grande et sublime femme, sainte Thérèse, faisait des prodiges de zèle pour lui fermer les portes de l'Espagne. Cette illustre vierge est regardée à juste raison, par tous les écrivains ecclésiastiques, comme l'une des plus grandes et imposantes figures de l'Église catholique dans ces derniers temps. Car c'est elle qui, réunissant le zèle des apôtres à la pureté et à l'amour de Dieu des anges, et embrassant, dans la grandeur de sa charité, les soins du salut de tous avec la même ardeur que les soins de son propre salut (2), conçut l'idée de restaurer les gloires du Carmel, et octroya, elle femme, une règle admirable et portant le cachet de l'inspiration divine, non-seulement pour les femmes, mais pour les hommes eux-mêmes (3); et cela

---

(1) La vie prodigieuse de cette Servante de Dieu a été de son vivant et par commission du saint-siége, examinée et approuvée, à Rome, par ce grand maître d'esprit, saint Philippe Néri, qui en la renvoyant à Naples pour y continuer le bien immense qu'elle y faisait, lui dit : « Allez et priez toujours pour l'Église, » et lui mit sur la tête son propre bonnet clérical. C'est pourquoi on la peint avec le bonnet clérical à son côté. Ses vertus, après l'examen d'usage, ont solennellement été déclarées *in gradu heroico* par un décret du souverain pontife Pie VI. Il ne manque qu'un miracle opéré à son intercession, pour procéder à sa béatification. Mais ce qui est bien extraordinaire et même unique, c'est que, morte à peine, elle ait été nommée et vénérée comme *protectrice de la ville de Naples* auprès de Dieu; que la même ville, par l'organe de ses représentants, se soit obligée de faire, à elle seule, tous les frais de sa canonisation lorsqu'elle aura lieu; et qu'en attendant elle aille tous les ans invoquer sa protection en apportant une offrande sur son tombeau!

(2) « Angelicis dotata virtutibus, non modo propriam sed *publicam* etiam « salutem, sollicita charitate curavit (*Brev. rom.*). »

(3) « Severiorem veterum Carmelitarum regulam, *Deo afflante*, primum « mulieribus, deinde *viris* observandam proposuit (*Ibid.*). »

Digitized by Google

afin de réveiller, à l'aide de grands exemples, l'esprit de pénitence, de prière et de piété, assoupi depuis longtemps dans son pays. Ce fut elle encore qui, pauvre vierge, privée de toute espèce de ressources humaines, et malgré la vive opposition qu'elle rencontra souvent de la part des grands du monde, réussit à fonder, en peu d'années, trente-deux monastères chargés de répandre dans l'Espagne et d'y populariser la perfection de l'Évangile; ce qui ne put se faire sans le concours de la puissante bénédiction de Dieu (1); et tandis que, dans la plupart des fondations des Ordres religieux, l'homme a été le premier acteur et la femme n'a fait que venir à son aide : *adjutorium simile sibi;* ici c'est la femme qui a été l'acteur principal, et saint Jean de la Croix, ce prodige vivant de pénitence et de zèle, n'en a été que le compagnon, le ministre et le coadjuteur que Dieu lui donna (2). Mais la plus grande gloire, la vraie gloire de sainte Thérèse n'a pas été d'avoir réussi à restaurer la vraie piété en Espagne, mais d'avoir, je le répète, contribué, plus que tout autre, à y maintenir l'intégrité de la vraie foi. C'était elle qui, les yeux toujours ouverts sur la marche des hérétiques, qui étaient parvenus à se glisser dans cette catholique contrée, les signalait à la vigilance du clergé et à la répression de la part de l'autorité. Sans prétendre justifier tous

(1) « Efflоruit in eo consilio omnipotens miserantis Dei benedictio; nam duo « supraginta monasteria, inops virgo, potuit ædificare, omnibus destituta « auxiliis, quin imo adversantibus plerumque sæculi principibus (*Ibid.*). »

(2) « Sanctæ Theresiæ sanctus Joannes a cruce *comes* divinitus datus est; « ut primævam carmeli observantiam, inter fratres, *Joanne adjutore*, resti- « tueret (*Ibid.*). »

Digitized by Google

les actes, quelquefois par trop sévères, de la politique de Philippe II, pour éloigner des vastes domaines de la couronne d'Espagne la contagion luthérienne, il est vrai de dire que ce roi a été le seul souverain qui n'ait pas transigé avec l'hérésie, qui lui ait fait une guerre sérieuse, qui ait tenté une immense expédition contre Élisabeth, reine d'Angleterre, qui ait reçu, sans tant de façon, le concile de Trente et ses réformes ecclésiastiques dans ses États, et qui ait mis toutes ses richesses et son pouvoir à la disposition de l'Église. Mais, indépendamment de l'heureuse influence qu'une pieuse princesse de la maison de France, Élisabeth, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis, exerça sur Philippe II, son époux, pour l'engager et l'affermir dans cette conduite qui en fit le vrai *monarque catholique* de son époque, l'on sait que ce prince s'aidait beaucoup des conseils de sainte Thérèse; que c'est dans les conversations et dans la correspondance épistolaire avec cette admirable femme, qu'il puisait son zèle et sa constance pour la répression de l'erreur et la défense de la vérité catholique. Ainsi sainte Thérèse, dont les immortels écrits ont fait le prince des théologiens mystiques au seizième siècle, peut aussi être considérée comme le marteau de l'hérésie, à la même époque, le soutien du catholicisme, le plus grand homme et le vrai apôtre de l'Espagne.

En même temps que Philippe II, inspiré et influencé par une sainte femme, sauvait cette foi en Espagne, Marguerite II, fille elle aussi de Charles V, inspirée et influencée par un grand homme, en faisait de même dans les Pays-Bas, où Philippe, son frère, l'avait fait

Digitized by Google

venir exprès de l'Italie, et qu'il lui avait donnés à régir. C'était une princesse aussi remarquable par son esprit, par sa sagesse et son courage que par sa piété. Déclarée donc *gouvernante* de ces provinces, et forte du concours et des lumières du célèbre cardinal Commendon, à qui elle avait accordé toute sa confiance dans les affaires touchant la religion, elle sut déjouer toutes les intrigues du prince d'Orange, fougueux calviniste tendant à introduire l'hérésie dans les Pays-Bas, afin de pouvoir se les assujettir. Elle s'opposa, avec une fermeté que bien des souverains hommes n'eurent pas alors, aux exigences et aux envahissements des protestants armés, que l'appui des princes d'Allemagne avait rendus insolents au dernier degré; et elle déploya la même énergie que son frère contre les hérétiques, le même zèle que lui pour faire adopter le concile de Trente dans les pays sujets à son régime, et pour y maintenir l'autorité du Pape et la foi de l'Église. En sorte que c'est aussi par une femme que le catholicisme s'est conservé dans la Belgique.

Mais nulle part le concours et l'influence de la femme catholique, pour le maintien du catholicisme, n'ont été plus heureux et plus efficaces qu'en France. Des écrivains, qui n'ont considéré qu'à travers le prisme des passions des partis les grands événements dont la France fut le théâtre à la fin du seizième siècle, ne se sont pas fait scrupule d'attribuer à Catherine de Médicis, épouse d'Henri II, et mère de François II, de Charles IX et d'Henri III, rois de France, tous les maux dont la royauté et la religion faillirent alors devenir les

Digitized by Google

victimes dans ce pays. Pour nous, nous partageons plus volontiers l'opinion de ceux qui, ayant bien pénétré dans l'esprit de conduite de cette princesse, lui attribuent, au contraire, le mérite d'y avoir sauvé de l'abîme, prêt à les engloutir, la religion et la royauté. Nous sommes loin d'approuver toutes les mesures que, dans ce double but, elle conseilla ou adopta elle-même. Nous savons que la justice de la fin ne peut jamais excuser l'iniquité des moyens de l'atteindre ; nous savons que l'assassinat n'est jamais permis, pas même pour faire triompher l'Évangile, et nous convenons, avec Fleury, que Catherine *a fait des démarches qu'il est impossible de justifier.* Mais, tout en faisant une si large part à l'impartialité historique, il nous est pareillement impossible de trouver de l'exagération dans le magnifique portrait que le même historien a tracé de cette grande reine, et que tout souverain homme serait heureux de mériter :

« On ne peut nier, dit-il, que cette princesse n'eût « toutes les perfections du corps et de l'esprit; un port « majestueux, un certain air de grandeur et d'autorité « qui savait imposer, les manières nobles et enga- « geantes, *un génie vaste et un esprit poli, délicat et « pénétrant, un talent merveilleux pour la négociation, « et une singulière adresse pour tourner les esprits où elle « voulait, un courage mâle et une grandeur d'âme qui la « portait naturellement à tout ce qu'il y avait de plus « relevé. Sa prudence parut pendant les trente ans qu'elle « gouverna la France.* Elle avait une humeur affable, « une magnificence royale, *une inclination extraordi- « naire pour les grandes choses;* avec cela elle était gé-

Digitized by Google

« néreuse à l'excès, *favorables aux gens de bien, irré-*
« *conciliable avec les méchants*, attentive à ne point trop
« élever ni trop favoriser ses domestiques et ceux qui
« lui étaient affidés (liv. CLXXVIII, § 80). »

En effet, c'était le temps où, en proie aux troubles et aux séditions qu'y avaient excités les huguenots, soutenus par la faveur des princes et des armées étrangères, la France était agitée par les disputes théologiques, déchirée par les factions, ensanglantée par la guerre civile la plus acharnée et la plus féroce dont la religion fut souvent le motif et plus souvent encore le prétexte. De l'autre côté, les trois rois, fils de Catherine, qui, de son vivant, se succédèrent alors sur le trône de France, étaient des chrétiens à la foi chancelante et aux mœurs relâchées; des esprits sans talent, des âmes sans caractère, des princes vaniteux jusqu'à la fatuité, faibles jusqu'à la lâcheté, imprudents jusqu'à la témérité, sévères jusqu'à la barbarie, incertains dans leurs conseils, violents dans leurs emportements, et compromettant l'autorité à force de prétendre la faire valoir, aux dépens de la justice, par des moyens que la raison désavoue et la religion condamne. Ils étaient donc absolument incapables de faire front à tant d'orages, de conjurer tant de dangers. Or, dans une situation pareille, sous de pareils souverains, on ne peut penser sans frémir à ce que seraient devenus la foi catholique et la royauté en France, si la REINE-MÈRE, avec son *vaste génie*, avec son *merveilleux talent*, avec sa *singulière adresse*, avec sa *grandeur d'âme* et son *mâle courage*, n'eût été là, dirigeant les affaires sous le nom de ses

Digitized by Google

fils, et leur aidant par les conseils de sa sagesse, et par l'exemple de sa fermeté. Nommée *régente* la première fois à la mort d'Henri II, son époux, elle le fut une seconde fois par les *États* d'Orléans, à la mort de François II, et une troisième fois à la mort de Charles IX, par ce roi lui-même. Voilà donc une preuve que, dans l'opinion des représentants du pays, aussi bien que dans celle de la cour, dans les circonstances difficiles où elle se trouvait, la France ne pouvait pas se passer de l'esprit viril, du bras de fer de cette femme, et qu'elle était le seul homme capable de sauver alors le vaisseau de l'État, engagé au milieu de tant d'écueils, ballotté par tant de tempêtes.

Dominée dans toute sa conduite par l'idée que la France, essentiellement catholique et essentiellement monarchique, ne pouvait être tranquille et heureuse qu'à l'ombre du pouvoir héréditaire et du catholicisme; d'un côté, elle tint toujours pour Henri de Navarre, quoique huguenot, comme l'héritier légitime, au cas échéant, de la couronne de France, ce qui attira à la reine, de la part des ligueurs, le reproche de sympathiser avec l'hérésie. Et de l'autre côté elle fit toujours la guerre à l'hérésie, seule cause des malheurs du royaume; ce qui lui attira, de la part des huguenots, le reproche de sympathiser avec la révolte. Le fait est qu'en faisant la guerre à l'hérésie, elle sauva le catholicisme en France, et qu'en tenant pour Henri de Bourbon, elle y sauva aussi la royauté. A l'aide de sa profonde sagacité, elle avait compris la belle âme d'Henri IV; et quoique dans la conférence qu'elle eut avec ce prince à

Digitized by Google

Saint-Brice, où elle se rendit exprès pour l'engager à se faire catholique, elle eût échoué, elle ne désespéra jamais de sa conversion. C'est dans cette espérance qu'en mourant elle recommanda à Henri III, son fils, *de s'entendre avec le roi de Navarre, et de ne jamais violenter les consciences.* Ces seuls mots renfermaient tout un système de gouvernement, tout un programme d'une politique large et éclairée, la seule qui pouvait alors convenir à la France, et ils servirent de marche-pied à Henri IV pour monter sur le trône. Car c'est en se souvenant de ce dernier avis de sa mère, qu'Henri III, en mourant, à son tour, déclara Henri IV son successeur, et qu'il engagea les grands, qui entouraient son lit de douleur, à reconnaître ce prince comme leur roi légitime. En sorte que c'est à une femme que la France doit d'avoir conservé, dans les moments les plus difficiles que présente son histoire, la légitimité de la religion, et la religion de la légitimité.

Ce zèle de Catherine pour maintenir la foi catholique en France, à de rares exceptions près, a été partagé par l'élite des femmes de l'aristocratie française; et si le calvinisme farouche, dont les huguenots étaient les furibonds apôtres, malgré les puissantes sympathies qu'il avait rencontrées à la cour, au château, au parlement et même au presbytère, n'a jamais pu s'y populariser, c'est moins parce que de vaillants théologiens l'y ont combattu et de grands princes l'y ont proscrit, que parce que les femmes n'en ont pas voulu; et c'est parce que les femmes n'en ont pas voulu, que ces théologiens l'ont combattu avec succès, que ces princes l'ont pros-

Digitized by Google

crit sans danger, et que l'action du saint-siége contre cette hérésie, menaçant d'envahir tout le sol très-chrétien, a eu les plus heureux résultats.

Nous croyons qu'Henri IV s'est sincèrement converti au catholicisme ; car ce ne fut qu'après avoir conquis, à la pointe de l'épée, son trône, ce ne fut qu'après de longues réflexions qu'il fit, de sérieuses discussions auxquelles il assista, et après s'être fait instruire et convaincre de la fausseté de la doctrine de Calvin et de la vérité de la foi romaine, qu'il se décida à faire son abjuration avec la plus grande solennité et le plus grand éclat. Mais les femmes ont eu leur part à cette conversion. La princesse Catherine de Bourbon, sa sœur, Marie de Clèves, épouse du prince de Condé, et Françoise d'Orléans, sa belle-mère, à la suite de plusieurs entretiens sur la religion avec le Père jésuite Maldonat et le ministre Sureau du Rosier qui venait d'abjurer ses erreurs et de se changer en apôtre du catholicisme, s'étant décidées à se faire catholiques, ce furent elles qui achevèrent de déterminer le roi Henri à prendre le même parti. Dans la lettre qu'Henri lui-même adressa au pape, le 3 octobre 1572, en lui exprimant *sa vive douleur d'avoir été si longtemps exclu de la communion de l'Église* par la fausse doctrine dans laquelle il avait été instruit dès sa jeunesse, il déclare que ce n'avait été que par les sages avertissements *de la reine-mère*, entre autres, *qu'il avait reconnu ses erreurs*.

La Ligue, cette expression fidèle, malgré les crimes et les erreurs de ses chefs, de l'esprit français au point

Digitized by Google

de vue de la religion et de la politique, la Ligue qui, quels que soient ses torts, a, au fond, rendu impossible le protestantisme en France, n'a représenté, avant tout, que l'opinion et les sentiments de la femme française touchant ces mêmes sujets; c'était la femme qui l'inspirait et la faisait valoir. Et ce ne fut que lorsque, en consentant enfin à *entendre la messe*, LE BÉARNAIS calma, par ce seul fait, les alarmes religieuses et les susceptibilités catholiques des femmes, que la Ligue disparut, comme n'ayant plus ni force, ni appui, ni raison d'exister.

C'est qu'il y a dans la femme française une espèce d'instinct essentiellement catholique qui lui rend odieuse, antipathique ou indifférente toute religion qui n'est pas le catholicisme. Le sexe, dans sa généralité, ne sera jamais protestant en France. Son bon sens lui fait voir tout d'un trait que le Luthéranisme, le Calvinisme, le Piétisme, le Méthodisme, le Quaquérisme, ne sont que des farces religieuses plus ou moins odieuses, plus ou moins absurdes, plus ou moins ridicules, et non pas des religions. La femme française sera catholique ou elle ne sera rien; et, nous le répétons, la France de même; et la révolution française, avec toutes ses suites n'a fait, comme on va le voir tout à l'heure, que démontrer davantage ces dispositions de la femme française et de la France entière à l'égard du catholicisme.

Digitized by Google

§ 62. Aperçu général sur le concours de la femme catholique aux grands travaux des saints des temps modernes, pour la réforme des mœurs et pour le développement de l'esprit du catholicisme. — On s'arrête à considérer ce concours, particulièrement en France. — Saint François de Sales devant à de saintes femmes la pensée de ses meilleurs écrits et l'esprit de douceur qui en fait le charme. — Sainte Françoise de Chantal aidant saint François de Sales dans la fondation de l'ordre de la VISITATION.

Au mérite et à la gloire d'avoir tant contribué à arrêter les ravages de l'erreur et à conserver pure et intacte la foi de l'Église, la femme catholique des temps modernes a ajouté le mérite et la gloire d'avoir prodigieusement contribué à la réforme des mœurs, à la restauration de la vraie piété, à l'affermissement et au développement du catholicisme. A côté de tant de saints fondateurs de nouveaux ordres religieux et de tant d'autres saints des mêmes ordres et de toutes les classes du peuple chrétien, Dieu a suscité aussi, à la même époque, un nombre prodigieux de saintes femmes, remplies de leur même esprit et pour leur servir d'auxiliaires (*adjutorium simile sibi*) dans la grande entreprise de combattre tous les vices, de faire fleurir toutes les vertus, de multiplier et de varier à l'infini les œuvres de la charité de l'Évangile et de maintenir toujours vivant dans l'Eglise l'esprit de sainteté : afin de montrer par là aux plus aveugles que l'Église catholique, où seulement s'opèrent ces merveilles, est la seule sainte et par cela même est la seule véritable Église. En sorte que ces nouveaux héros du christianisme, évêques, prêtres, religieux, laïques, martyrs, apôtres, docteurs, réformateurs, innocents ou pénitents, tout comme dans les âges précédents, n'ont presque rien fait de grand, d'utile et de durable que par le con-

Digitized by Google

cours et la coopération des femmes. Trois, par exemple, de ces grands thaumaturges du zèle et de la vertu chrétiennes de ces derniers temps, saint Cajetan, saint Ignace et saint Charles Borromée, se sont rencontrés dans la même pensée : *que le moyen le plus apte à réformer les mœurs du peuple chrétien et à maintenir en lui l'esprit de la vraie piété est la fréquence des sacrements de la Confession et de la Communion*. Marchant sur les traces du premier de ces trois grands hommes, qui, d'après le Bréviaire, *Sanctissimæ Eucharistiæ frequentiorem usum maxime promovit*, les deux autres ont travaillé dans ce sens, pour atteindre ce but, et ils ont réussi ; mais ce n'a été qu'en parvenant, avant tout, à attirer les femmes à ces grandes pratiques du christianisme ; et par les femmes, ils ont fini par y attirer aussi les hommes ; au point que rarement on a vu, on voit même de nos jours, des hommes approchant des tribunaux de la Pénitence, ou de la sainte Table sans y être poussés ou amenés par la femme.

L'Italie a eu, dans ces derniers siècles, entre autres, la bienheureuse Barthélemie Bagnési, la bienheureuse Marie des Cinq-Plaies, sainte Véronique Giuliari, sainte Catherine de Bologne, sainte Catherine de Gênes, sainte Catherine Mattei, sainte Catherine Ricci, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Hyacinthe Marescotti, sainte Ange Merici, sainte Victoire Fornari ; l'Espagne, outre sa grande sainte Thérèse, se glorifie de ses bienheureuses Catherine de Palme, Marie de Cardona et Marie de Palanza. La France peut nommer, avec une juste fierté, sa sainte Françoise de Chantal ; ses bienheu-

Digitized by Google

reuses Alacoque, Germaine, de l'Incarnation et Clotilde, la sœur de Louis XVI. L'Amérique elle-même a eu sainte Rose de Lima et la bienheureuse Marianne de Parédis. Or, il est impossible de se faire idée du bien que ces saintes, et bien d'autres que nous ne nommons pas ici, et qui, sans avoir le titre de saintes ou de bienheureuses, n'en ont pas eu moins le bonheur de s'élever à la perfection de la sainteté, ont fait dans ces derniers temps à l'Église et aux différents États où elles ont vécu. Elles y ont renouvelé tous les prodiges de zèle et de charité des saintes de l'École de saint Jérôme et de saint Jean Chrysostome, à L'ÉPOQUE DES PÈRES, et les mêmes prodiges que les Brigitte, les Françoise Romaine, les Julienne et les Catherine de Sienne ont opérés au *moyen âge*. Il n'y a pas une seule fondation pieuse ou charitable, une seule entreprise de zèle où ces saintes femmes n'aient été pour quelque chose. Même toutes les églises, les couvents des deux sexes, les hôpitaux qui, dans les trois derniers siècles, s'étaient multipliés d'une manière prodigieuse pour l'avantage de la religion et de l'humanité, dans toutes les parties du monde, et qui portaient le nom d'un homme comme leur fondateur, n'ont été bâtis qu'à l'instigation et par le concours des femmes pieuses et dévouées à la cause de la religion et du malheur. Mais nous ne pouvons pas suivre, en détail, toutes leurs œuvres. Ce serait à recommencer ce volume, bien avancé déjà. Nous nous arrêterons donc à la France, où nous écrivons, et nous allons indiquer quelques exemples seulement du concours puissant que la femme catholique a prêté aux

Digitized by Google

grands hommes de ce pays qui, dans ces mêmes siècles, ont le plus mérité de l'Église et de l'État.

La première place dans ce petit catalogue des hauts personnages français, aidés par les femmes dans la pratique du bien, revient de droit à l'ami et le conseiller d'Henri IV, à l'ange de la douceur, à l'apôtre de la vraie dévotion, à saint François de Sales, dont on ne peut prononcer le nom sans se sentir attirer au catholicisme qui l'a fait si grand, mais par l'entremise des saintes femmes. On a entendu plus haut (tome I, p. 455) M. Capefigue attribuant à l'influence des saintes et admirables matrones romaines du quatrième siècle cet esprit de piété et de douceur, ces sentiments délicats qui font, en grande partie, le prix et le charme des immortelles lettres de saint Jérôme. Or nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que saint François de Sales ne doit, lui aussi, qu'à ses conversations virginales avec sainte Françoise de Chantal et avec le grand nombre de dames pieuses qu'il dirigeait dans les voies du salut et de la perfection chrétienne, cette onction délicieuse, cette suavité céleste, ce parfum exquis de piété qui règnent dans tous ses écrits. Parmi ces âmes que le saint dirigeait, en dehors de son diocèse et des communautés religieuses, il comptait une de ses propres parentes; et ne pouvant toujours s'entretenir de vive voix avec elle, il lui écrivit plusieurs lettres sur la manière de se sanctifier au milieu du monde. Elle en fit une collection; et l'ayant montrée à ce grand maître d'esprit, le P. jésuite Texier, celui-ci en fut émerveillé, et pressa l'auteur de revoir son travail et de le rendre public, pour la gloire

Digitized by Google

de Dieu et pour le bien des âmes, désirant pratiquer la vraie dévotion sans être obligées de quitter le siècle. Le saint se rendit à ces instances, donna un nouvel ordre à ces lettres, et il en forma cet admirable traité de l'*Introduction à la vie dévote,* qui le place au premier rang des auteurs ascétiques et des vrais réformateurs des mœurs du peuple chrétien.

Dans la préface de cet immortel ouvrage, qui vaut bien plusieurs gros volumes, le saint auteur s'exprime ainsi : « Ceux qui ont traité de la dévotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent ès villes, ès ménages, à la cour, et qui, par leur condition, sont obligés de faire une vie commune, quant à l'extérieur. J'adresse mes paroles à Philothée, parce que voulant réduire à l'utilité commune de plusieurs âmes *ce que j'avais premièrement écrit pour une seule,* je l'appelle du nom commun à toutes celles qui veulent être dévotes; car Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu. » Mais il est facile de s'apercevoir que cet immortel ouvrage, dont une femme fournit au saint l'occasion — on dirait même la pensée et la trace, — a été destiné à indiquer particulièrement aux femmes, vivant au milieu du monde, un sentier SUR et FACILE (*facile et tutum iter. Brev. rom.*) par lequel elles peuvent s'élever à la plus haute perfection. Il en est de même de son célèbre *Traité de l'amour divin.* Les neuf volumes de ses admirables lettres, qui ne le cèdent en rien à celles de saint

Digitized by Google

Jérôme et de saint Bernard, qui ne sont lues ni même connues autant qu'elles mériteraient de l'être, ce sont des petits traités sur tous les devoirs, sur toutes les vertus, sur toutes les pratiques du christianisme parfait à l'usage des femmes, à qui elles sont presque toutes adressées. Il comprenait bien, ce grand évangéliste de la charité de Dieu et de la vraie dévotion, que le moyen le plus efficace de faire germer ces jolies fleurs de l'Évangile, au milieu des terrains marécageux du monde, n'est autre que de les implanter d'abord dans le cœur de la femme; car elle ne peut être sincèrement et solidement dévote sans que l'homme finisse par le devenir aussi.

Il est encore aisé de voir que les grandes pratiques que l'auteur recommande dans ses précieux écrits, il les a puisées moins dans son propre esprit et dans son propre cœur que dans l'esprit et le cœur de tant de saintes femmes qui l'entouraient, et dont il avait sous ses yeux les sublimes exemples, et que, comme on a entendu saint Ambroise l'avouer par rapport à son ouvrage sur la virginité, c'est leur vie que saint François de Sales a changée en une règle de conduite; ce sont leurs actes de piété qu'il a formulés en préceptes et en lois *de la vraie dévotion*. Ainsi son livre immortel, l'*Introduction à la vie dévote*, né à l'occasion de l'instruction d'une femme, inspiré par le zèle de la sanctification des femmes, et formé en grande partie sur la vie pratique des plus saintes parmi elles, peut être considéré, en quelque sorte, comme l'œuvre de la femme catholique, ou au moins de son influence et de son inspiration.

Digitized by Google

Enfin, dans la fondation de l'ordre de la Visitation aussi, saint François de Sales n'a été assisté que par une femme; ce fut sainte Françoise de Chantal, âme forte jusqu'à l'héroïsme, et tendre et douce jusqu'à l'enchantement, dont la vie merveilleuse réunissant toute la perfection et la sainteté de la femme vierge, de la femme épouse et de la femme veuve, a été en France ce que la vie de sainte Thérèse a été en Espagne, un vrai apostolat pour les femmes du monde, aussi bien que pour les femmes du cloître. Dieu avait montré en vision à saint François de Sales cette sublime femme comme devant l'aider dans l'établissement d'une grande et sainte œuvre. Cette vision s'accomplit en effet, car la sainte de Chantal fut la main droite du saint prélat dans l'établissement de l'œuvre de la Visitation, et en même temps l'interprète sincère, constant de son esprit, l'écho fidèle de son cœur, la coopératrice de toutes les entreprises de son zèle, et partageant tous ses travaux et toutes ses gloires dans la défense de l'Église, dans la réforme des mœurs et dans la propagation de la vraie piété.

§ 63. Saint Vincent de Paul et ses DAMES DE LA CHARITÉ et SES FILLES DE LA CHARITÉ. — Importance et grandeur de cette dernière institution, et hommages que lui rendent, dans ce moment, le schisme, l'hérésie et le mahométisme. — LES FILLES DE LA CHARITÉ missionnaires, aussi, de la vérité. — L'œuvre des ENFANTS TROUVÉS et autres grandes œuvres de charité de saint Vincent de Paul. — Madame Legras et madame de Goussault. — La femme catholique, seule digne de comprendre le grand cœur de saint Vincent. — C'est par son concours qu'il a réalisé toutes ses précieuses fondations.

Saint Vincent de Paul ne doit pas moins à la femme catholique ses prodigieux succès dans son apostolat de

Digitized by Google

la charité que saint François de Sales les siens dans son apostolat de la vraie dévotion.

L'idée de la première œuvre par laquelle ce grand homme débuta, dans ce nouveau genre d'apostolat, l'idée de l'œuvre des *Dames de la charité,* ne lui fut présentée à l'esprit que par une de ces nobles dames de la paroisse de Châtillon, qu'il avait converties, et qui, ne respirant que le monde, devinrent ensuite des modèles de religion et de charité; et c'est en s'entendant avec elles qu'il fonda ce qu'on appelait, dans le temps, *la Première charité,* ou cette confrérie de Dames chargées de secourir les familles affligées, et de supprimer la mendicité d'une manière profitable également pour l'âme et pour le corps. Dans le règlement qu'il traça pour cette belle œuvre, saint Vincent avait inséré un article portant ceci : « On n'admettra à cet emploi « de charité que des femmes et des filles dont la vertu « et la sagesse sont reconnues. Elles n'auront d'autre « nom que celui de *servantes des pauvres, et elles se* « *feront gloire de le porter.* » Il est clair qu'en écrivant ces mots saint Vincent de Paul compta beaucoup sur le sens exquis que la femme a du christianisme, et sur la grandeur de son dévouement, pour avoir pensé qu'il serait possible de faire accepter par les femmes, comme *un titre de gloire,* le titre de *servantes des pauvres;* et il ne s'y trompa point. Ses premières auxiliaires, dans une si touchante entreprise, les femmes, non-seulement furent fières et heureuses de ce titre, qui renferme, à lui seul, tout l'esprit de l'Évangile, mais elles le réalisèrent dans toute l'étendue de la

Digitized by Google

lettre, et au delà de tout ce qu'on pouvait attendre. La *Première charité* de Châtillon eut un succès immense, ce qui donna au saint l'idée de l'établir à Mâcon, et puis dans différentes villes et dans beaucoup de villages de la France, où généralement les pauvres malades étaient le plus abandonnés.

Il multipliait facilement ces associations, à la suite de ses missions, mais il fallait les visiter de temps à autre, surtout celles des campagnes, pour leur donner des avis nécessaires, et les dresser au service des malades. Or, comme il était en peine de ce qu'il ferait pour maintenir et perfectionner ces nouvelles confréries, Dieu lui envoya *en aide* une sainte matrone, Louise de Marillac, veuve du sieur Legras, secrétaire de la reine Marie de Médicis. Faible de santé mais forte de courage, cette grande et belle âme sentait un attrait tout particulier pour le service et le soulagement des pauvres; elle entra donc tout de suite dans les vues charitables de saint Vincent, se mit à sa disposition, et devint son *Visiteur général* des confréries que le saint avait établies dans les diocèses de Paris, de Beauvais, de Senlis, de Soissons, de Meaux, de Châlons et de Chartres; et son *Vicaire général*, pour en établir de nouvelles dans le reste de la France. Elle consacra à cet apostolat tout son bien et toute sa vie; elle entreprit de longs et pénibles voyages; elle traversa plusieurs fois la France, dans tous les sens, avec une force d'âme étonnante dans un homme, incompréhensible dans une femme; et elle y recueillit des fruits et des bénédictions qui ne peuvent se concevoir. Elle ne sé-

Digitized by Google

journait ordinairement que quelques jours dans chaque paroisse; elle relevait les confréries qui étaient déchues, encourageait les femmes qui les composaient, leur apprenait à servir les malades, leur distribuait du linge et des remèdes. Vraie apôtre de la foi et de la charité en même temps, elle assemblait, avec l'agrément du curé, les jeunes filles dans quelque maison particulière, les catéchisait et les instruisait des devoirs de la vie chrétienne. S'il y avait une maîtresse d'école, elle lui enseignait charitablement à faire son office; s'il n'y en avait pas, elle tâchait d'y en faire mettre quelqu'une qui y fût propre, et, pour la mieux dresser, elle commençait à faire elle-même l'école et à instruire les petites filles en sa présence. C'est ainsi que, aidé par une femme, formée à l'unisson de son esprit et de son cœur (*adjutorium simile sibi*), saint Vincent de Paul réussit à établir dans toute la France, et par la France dans le monde, ces admirables sociétés de *Dames de la charité,* où des matrones, même les plus haut placées dans le monde, se faisaient une gloire et un bonheur de servir les malades du peuple, de consoler les malheureux et de soigner les pauvres. Ces beaux exemples de dévouement de la femme catholique ont été féconds. Les hommes catholiques n'ont pas tardé à marcher sur leurs traces; et c'est sur le modèle des *Dames de la charité* que se sont formées ces *Conférences de saint Vincent de Paul* qui, de nos jours, ont pris un si grand développement dans toute la chrétienté, et dont les membres, jeunes gens pour la plupart, même des familles les plus nobles et les plus distinguées,

Digitized by Google

consacrent à assister les malades, à secourir les pauvres pères de famille, à les aider à bien élever et placer leurs enfants, le temps et l'argent que d'autres perdent dans les amusements et les folies du monde, et il n'est pas possible de dire le bien qu'ils font également à l'âme et au corps du pauvre.

Que dirai-je de ces *Sœurs de la charité* dont le prodige de la vie se trouve dans ces belles et touchantes paroles de leur règle — car leur règle est toute leur vie : — « Elles considéreront que, encore qu'elles ne soient pas « dans une religion, cet état n'étant pas convenable aux « emplois de leur vocation, néanmoins, parce qu'elles « sont beaucoup plus exposées que les religieuses cloî- « trées et grillées, n'ayant pour monastère que les mai- « sons des malades, pour cellule quelque pauvre cham- « bre, pour chapelle l'église paroissiale, pour grille « la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie; « pour toutes ces considérations, elles doivent avoir « autant et plus de vertus que si elles étaient professes « dans un ordre religieux.

« En servant les malades, elles ne doivent considé- « rer que Dieu; et partant ne prendre non plus garde « aux louanges qu'ils leur donnent qu'aux injures « qu'ils leur disent; si ce n'est pour en faire un bon « usage, rejetant intérieurement celles-là, en se con- « fondant dans leur néant, et agréant celles-ci, pour « honorer les mépris faits au Fils de Dieu en la croix « par ceux mêmes qui avaient reçu de lui tant de fa- « veurs et de grâces.

« Elles ne recevront aucun présent, tant petit soit-il,

Digitized by Google

« des pauvres qu'elles assistent, *se gardant bien de pen-*
« *ser* qu'ils leur soient obligés, pour les services qu'elles
« leur rendent, vu qu'au contraire, elles leur en doi-
« vent de reste, puisque pour une petite aumône
« qu'elles leur font, non de leurs biens propres, mais
« seulement d'un peu de leurs soins, elles se font des
« amis dans le ciel, et même dès cette vie elles reçoi-
« vent au sujet des pauvres qu'elles assistent, plus
« d'honneur et de vrai contentement qu'elles n'en
« eussent jamais osé espérer dans le monde, de quoi
« elles ne doivent pas abuser, mais plutôt entrer en
« confusion dans la vue qu'elles en sont si indignes
« (*Règles des sœurs de la charité*, ABELLY, lib. II, c. 3).»

Tout le secret du dévouement héroïque de ces saintes filles est dans cette sublime doctrine de leur règle; et c'est cette même doctrine qui explique le mot sublime, dans sa simplicité, qu'une d'elles a prononcé, il n'y a que trois mois, qui a eu un écho d'admiration dans tous les esprits et de tendresse dans tous les cœurs. Le choléra éclate dans l'armée française résidant à Gallipoli. Les *Sœurs de la charité* de Constantinople ne suffisent pas au service du grand nombre des braves frappés par l'épidémie. On s'adresse aux *Sœurs de la charité* de Smyrne, et on les prie de venir en aide à leurs compagnes et de remplacer celles, parmi ces héroïnes de la charité, qui venaient de payer de leur vie leur empressement angélique à sauver la vie de leurs compatriotes. La supérieure répond : *Nous y irons toutes*, car HEUREUSEMENT *nous sommes en vacance.* Ainsi, pour ces grands âmes, aller soigner les malades,

Digitized by Google

au risque de leur vie, est une récréation, est un *bonheur* (1)!

(1) L'hérésie elle-même vient de rendre un éclatant hommage d'admiration et de sympathie à ces prodiges de la charité catholique que l'esprit de saint Vincent de Paul, toujours vivant dans ses héroïques filles, a opérés même de nos jours. On lit dans un journal protestant, l'*Illustrated London-News*, du 30 septembre :

« Pour remédier aux maux de la guerre, qui se font sentir jusqu'à Péra, faubourg de Constantinople, il faut bien citer l'arrivée de France de vingt-quatre sœurs de charité, filles de Saint-Benoît, qui sont venues remplacer celles qui avaient déjà succombé sous le poids accablant de leurs travaux. Il y a à Galata un couvent habité par ces *anges secourables*, et dont on a fait un hôpital français. Cet hôpital français, desservi par trois de ces pieuses femmes, a été visité par un artiste qui a obtenu d'elles, sur l'emploi de leur temps, d'intéressants renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer.

« A l'exception de la maison où elles vivent, dit-il, elles ne possèdent absolument rien ; elles sont pauvres comme des mendiants ; elles n'ont aucune sorte de revenu ni de dotation, si ce n'est une persévérance, une résignation presque miraculeuses. A l'aide de petites collectes recueillies dans la population catholique, elles sont parvenues à fonder deux écoles, l'une dans leur propre maison, contenant environ cent jeunes filles, et une autre de Turcs, ce qui est considéré comme la chose la plus étonnante,

« Elles ont le don d'être presque partout à la fois. C'est qu'en effet, à l'exception des moments employés à leurs écoles, on les voit aller de maison en maison, visitant les pauvres de toutes les religions. Quand elles arrivèrent à Constantinople, le peuple les entoura de toutes les marques de respect. Les Turcs les appellent des *médecins*. Ils ne peuvent comprendre leur désintéressement ; aussi sont-ils dans l'admiration, et très-sensibles au bien qu'elles ne cessent de faire. Très-souvent des personnes riches allaient les trouver, au point que les médecins de Péra en étaient jaloux. Mais aujourd'hui, lorsqu'elles savent que les dames qui s'adressent à elles sont en état de payer les soins qu'elles réclament, les sœurs se contentent de les recommander à un docteur européen.

« Les sœurs de charité ne vont pas seulement à chaque instant, jour et nuit, à plusieurs milles, soigner les malades, elles visitent aussi les prisons, etc., portant aux prisonniers de l'argent et des vêtements. Elles sont tellement connues et chéries que lorsque, à la suite de quelque occupation, elles sont restées quelque temps sans se montrer, les pauvres malades, les

Digitized by Google

Or, comment Vincent de Paul s'y est-il pris pour commencer et établir cette grande et immortelle institution qui vaut bien, à elle seule, toutes les froides doctrines et les stériles pathos des philanthropes de l'incrédulité? Il pensa qu'on pouvait utiliser pour servir les malades, pour l'amour de Dieu, celles des bonnes filles des villes et des campagnes, qui, d'une part, n'aiment pas à se marier, et de l'autre n'ont pas la vocation ou les moyens de se faire religieuses. Mais il comprit aussi que pour les rendre assez sûres et assez habiles pour cette destination il fallait les former à deux choses : au service des malades et encore plus aux exercices de la vie spirituelle, étant impossible de persévérer longtemps en cette pénible vocation, et

---

pauvres blessés les envoient chercher. « J'ai été très-souvent, me disait une « sœur, appelée au milieu de la nuit par une *cavasse* ou un gendarme, qui « tirait la sonnette du couvent avant le lever du soleil, et venait me prier » de me rendre à la prison pour soigner un prisonnier mourant. »

« Il y a quatre de ces respectables sœurs à l'hôpital de Péra, qui, aussitôt qu'elles apprirent que le choléra y avait éclaté, sont venues offrir leurs services. Celles qui sont arrivées dernièrement ont été distribuées dans les différents corps de l'armée, destinée pour la Crimée, suivant les troupes partout, couchant sous des tentes. Quelques-unes viennent de mourir du choléra à Varna; une autre à Gallipoli, d'où le choléra a presque totalement disparu.

« Maintenant qu'il n'y a plus de danger de ce côté, elles sont rentrées dans les hôpitaux auprès de leurs chers malades. L'hôpital qu'elles desservent à Péra est un bâtiment construit près d'un lieu appelé le Champ-des-Morts, et commandant une magnifique vue sur le Bosphore et la mer de Marmara. Ce bâtiment, destiné primitivement à une école de médecine, est de forme quadrangulaire, très-vaste et certainement dans la meilleure et dans la plus belle situation que soit en Europe un établissement de ce genre. Cet hôpital n'est pas entièrement achevé, mais dans les mains des officiers français il sera bientôt complété. » Voilà comment les protestants eux-mêmes parlent de nos Sœurs de charité!

Digitized by Google

vaincre les répugnances que la nature y ressent, si on n'a un grand fonds de vertu. Mais où trouva-t-il, Vincent de Paul, l'habile et puissant personnage qui l'aida dans cette entreprise? Dans une femme encore, dans Louise de Marillac. C'est entre ses mains qu'il mit celles de ces filles qu'il jugea les plus propres à commencer cette fondation nouvelle (COLLET, *Vie de saint Vincent de Paul*); et c'est sous la direction active et éclairée de cette grande dame qu'elles devinrent capables de correspondre aux desseins de Dieu sur elles, que leur nombre s'augmenta en peu de jours, et que se forma cette première communauté qui est devenue ensuite la nombreuse et bénie congrégation des FILLES ou SŒURS DE LA CHARITÉ, servant les pauvres malades, instruisant les jeunes filles, soignant les pauvres mères; de ces *Sœurs de la charité*, répandues maintenant dans toutes les cinq parties du monde, et que les infidèles, les sauvages, émerveillés de leur charité surhumaine, prennent pour des anges, et auxquelles ils demandent sérieusement *comment elles sont descendues du ciel?* Ainsi cette grande et belle fondation, si précieuse pour les pauvres et pour les malheureux, si honorable pour le catholicisme, si puissante à faire connaître et aimer la vérité du dogme chrétien, par les prodiges de la charité, et si glorieuse pour la France, où elle a eu son berceau, et dont elle répand le nom et redit les louanges à tous les peuples; c'est bien la pensée du génie de saint Vincent de Paul, mais réalisée par une femme! Mais qu'on nous permette quelque autre remarque sur ce grand et délicieux sujet.

Digitized by Google

On vient d'entendre saint Vincent de Paul demandant *un grand fonds de vertu*, une vertu héroïque à ses *filles de la charité*. Cela explique à ceux qui ne veulent pas volontairement s'aveugler pour ne pas comprendre, pourquoi tous les efforts que, particulièrement de nos jours, on a faits à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Londres, pour former des *Sœurs de la charité*, en dehors du catholicisme, ont toujours complétement échoué, et qu'au lieu des *Sœurs dévouées de la charité* on n'y est parvenu à faire que des *sœurs mercenaires de l'égoïsme*, dont l'existence n'a été qu'un scandale de plus, et qui ont cessé d'être, sous le poids du mépris et du ridicule. On ne peut faire d'une femme non catholique une *Sœur de la charité*, pas plus qu'on ne peut faire avec un faux métal de la monnaie de bon aloi. Pour faire d'une femme, une *Sœur de la charité*, il faut avant tout lui faire embrasser la profession de la virginité volontaire, et l'y établir perpétuellement par un vœux sacré; il faut ensuite l'élever à la hauteur de ses pénibles fonctions par des motifs surnaturels et par les pratiques de la piété la plus parfaite; il faut l'y fixer et l'y fortifier continuellement par la fréquentation des sacrements de la Confession et de la Communion. C'est à la sainte Table, à ce foyer de l'amour de Dieu, que la *Sœur de la charité* puise le prodige de son amour pour l'homme. Or, on ne peut rien faire de tout cela hors du catholicisme, qui seul a conservé en honneur la profession de la virginité volontaire, le plus grand et le plus précieux des *Conseils* de l'Évangile, et qui seul possède les moyens de transformer tout l'homme et d'en faire le

Digitized by Google

prodige de ce qu'on appelle un *saint;* car il n'y a pas de *saints* hors du catholicisme.

Il paraît, du reste, qu'aujourd'hui tout le monde est là-dessus parfaitement d'accord. A Sébastopol, ce sont les *Sœurs de la charité* de la Pologne catholique que le gouvernement schismatique russe a chargées de soigner ses soldats malades ou blessés. En Grèce, le commandant en chef de l'expédition française, le général Mayran, ayant offert, avant son départ pour la Crimée, au gouvernement schismatique de ce petit royaume, de lui laisser les médecins et les *Sœurs de la charité* de l'armée française pour assister ses cholériques, ce gouvernement a remercié *pour les médecins*, et il ne s'est empressé d'accepter que les *Sœurs de la charité*, ayant l'air de dire : « Pour ceux-là, nous pourrons en avoir de toute part; pour celles-ci, nous n'en trouverons nulle part si *vous* ne nous en donnez. » A Londres, une dame protestante, lady N..., vient d'organiser une association de *femmes charitables* qui doivent se rendre en Orient, y exercer, auprès de l'armée anglaise, les fonctions que les vraies *Sœurs de la charité* exercent auprès de l'armée française; et les journaux protestants eux-mêmes d'en rire, de taxer l'entreprise de folie, et de la tuer dans son berceau par le ridicule. Lady N... s'en est tenue pour avertie, et, en *modifiant son plan*, elle a eu elle-même le bon esprit de prendre avec elle tout ce qu'elle a pu réunir de *Sœurs de la charité* dans les couvents catholiques de la Grande-Bretagne. A la bonne heure! c'est cette *modification* qui réussira; le reste ne sera qu'un fardeau de plus dont on s'em-

Digitized by Google

pressera de se débarrasser; car, comment, a-t-on dit, pourrait-on faire agir dans un but *commun* des femmes protestantes, n'ayant d'autre mobile de leur dévouement que les impressions de *l'esprit privé*, et n'étant liées par aucun vœu d'obéissance? Cette difficulté, à elle seule, est immense; on l'a senti, et on n'emmène des femmes protestantes pour soigner les malades et les blessés que *pour la forme;* pour la réalité, on n'attend du succès que des *sœurs catholiques* qu'on leur a adjointes. Voilà le bon sens anglais qui va faire justice encore une fois des préjugés anglicans! De là les grandes colères des ministres anglicans contre *ce scandale* de mettre en contact avec des soldats protestants, des sœurs catholiques qui, selon eux, *pourraient attirer ces soldats au papisme.* En vérité, ce *danger* n'est pas tout à fait imaginaire. Cependant on a laissé crier ces bigots, et on n'en a pas moins conduit des filles de Saint-Vincent-de-Paul, au milieu de l'armée anglaise, afin de la mettre, même à cet endroit, à la hauteur de l'armée française, où ces filles opèrent ces prodiges qui, comme on vient de le voir, ont excité l'admiration et l'envie des journalistes anglicans eux-mêmes. Enfin les Turcs ont, eux aussi, ouvert leurs hôpitaux à ces admirables filles, et les y ont accueillies comme des êtres célestes. Voilà donc le schisme, l'hérésie et le mahométisme réduits à devoir demander au catholicisme ces *anges du confort;* et reconnaître, par ce seul fait, que la charité vraie, la charité *plus forte que la mort*, est une plante exclusivement catholique qu'on ne trouve nulle part hors de notre Église. Et voilà aussi, par ce même fait,

Digitized by Google

les filles de Saint-Vincent-de-Paul changées en apologies vivantes de la vérité, de la sainteté, de la divinité du catholicisme, et le prêchant, par leurs sublimes actions, à tous ses ennemis, bien plus puissamment que d'autres ne pourraient le faire par d'éloquentes paroles! En sorte que ces *apôtres de la charité* sont aussi de vrais missionnaires de la vérité par tout le monde. Additionnez donc, si vous le pouvez, les sommes énormes de mérite que la femme catholique a acquises vis-à-vis de l'humanité et de la vraie foi, rien que pour avoir aidé saint Vincent de Paul dans la fondation de ses *filles de la charité!*

En même temps qu'il créa sa belle confrérie des *Dames chargées de soigner les pauvres malades dans leurs maisons particulières*, saint Vincent de Paul fonda aussi l'œuvre des *Dames chargées d'assister les malades dans les hôpitaux*. Mais cette œuvre aussi ne lui fut suggérée que par une femme, la présidente Goussault. Demeurée veuve à la fleur de l'âge, et pouvant bien, à cause de sa fortune et de sa beauté, prétendre aux plus brillants partis dans le monde, cette haute dame ne voulut pas du monde, pour s'employer uniquement à servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres, particulièrement des malades de l'HOTEL-DIEU de Paris. Ses fréquentes visites dans ce vaste théâtre de toutes les infirmités humaines, — elle y passait presque toute sa vie, — lui avaient appris que cet établissement, où passaient tous les ans environ vingt-cinq mille personnes de tout âge, de tout sexe, de tout pays et de toute religion, méritait, de la part des âmes zélées et charitables,

Digitized by Google

une attention toute particulière ; car les pauvres y manquaient de bien des secours spirituels et temporels, et que si les choses y allaient autrement, et comme elles devaient y aller, on y ferait une moisson infinie pour la gloire de Dieu et le bien du prochain. Elle vint donc représenter tout cela, avec l'accent énergique de la charité désolée, à saint Vincent de Paul, qu'on regardait déjà comme le *chargé des affaires* des pauvres sur la terre, de la part de Dieu, et comme leur tuteur et leur père. Mais le saint prêtre ne voulant pas mettre la faux en la moisson d'autrui, répondit qu'il n'y pouvait rien, et ce ne fut qu'après les vives et persévérantes sollicitations de la part de la dame Goussault et de la mission qu'elle lui en fit donner de la part de l'archevêque, que Vincent se décida enfin à embrasser l'idée de cette femme charitable, *d'établir une compagnie de dames qui prissent un soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu.* A peine mit-il la main à cette nouvelle œuvre, il s'y trouva, non-seulement secondé, mais dépassé par les dames de la plus haute distinction, au nombre de deux cents, et cette nouvelle société fut établie sous la direction de la présidente Goussault. C'étaient des princesses, des duchesses, entre autres la duchesse de Mantoue, depuis reine de Pologne ; Élisabeth d'Aligre, femme du grand-chancelier de France ; Marie Fouquet, mère du fameux surintendant des finances, et madame de Polaillou, qui, comme si Paris ne pût pas suffire aux élans de sa charité, allait de village en village, déguisée en paysanne, soulager les pauvres, visiter les malades, instruire les ignorants, consoler les

Digitized by Google

affligés, remettre l'ordre et la paix dans les familles, et c'est elle qui, plus tard, fournit à saint Vincent tous les moyens, et se chargea elle-même de fonder l'INSTITUT DE LA MISÉRICORDE, *pour recueillir les femmes qui voudraient se retirer du désordre.*

Confiée à de telles mains, et mieux encore à de tels cœurs, on ne peut dire tout le bien que produisit l'œuvre des *Dames, servant les malades à l'Hôtel-Dieu.* Dès la première année, la bénédiction de Dieu y fut si abondante qu'il y eut plus de sept cent soixante personnes luthériennes, ou calvinistes, ou turques qui se convertirent au catholicisme; et que des bourgeoises de Paris, étant malades, demandaient à y être reçues, payant leur dépense, et bien au delà, pour y être assistées comme les pauvres. On pensait que par les soins charitables de ces dames, on y serait mieux assisté qu'on n'eût pu l'être dans les maisons particulières; et qu'au milieu de ces âmes héroïques, pratiquant sur une grande échelle la charité envers les hommes, on aurait mieux éprouvé les effets de la miséricorde de Dieu!

C'est encore par le concours de ces mêmes *Dames de l'Hôtel-Dieu* que saint Vincent fonda plusieurs autres œuvres très-importantes pour le bien des âmes, pour le soulagement du malheur et pour la gloire de Dieu. C'est à elles qu'il confia le soin de recueillir, nourrir et élever chrétiennement les enfants des pauvres de la ville et des faubourgs de Paris, vivant dans un complet abandon. C'est par leur moyen qu'a été instituée la maison des FILLES DE LA PROVIDENCE, pour y recevoir, instruire et occuper d'honnêtes filles, exposées aux

Digitized by Google

plus grands dangers, se trouvant sans refuge, dans Paris. C'est enfin par elles qu'il établit cette œuvre de grande charité envers d'innocents petits êtres, abandonnés à la mort par leurs propres mères, l'ŒUVRE DES ENFANTS TROUVÉS.

A la suite de l'anarchie religieuse, intellectuelle et morale que les doctrines de Luther et de Calvin avaient produite partout, le nombre de ces malheureux enfants déposés à la porte des églises ou dans les places publiques, dans les villes, et particulièrement à Paris, était fort grand, et les moyens de les secourir étaient fort petits. On les portait chez une veuve de la rue Saint-Landri, qui, aidée de deux servantes, était chargée du soin de leur nourriture; mais ils y mouraient, ou de langueur ou d'horribles maladies, ou des breuvages empoisonnés qu'on leur faisait prendre pour se délivrer de la charge de leur existence ou de l'importunité de leurs cris; et, ce qui était encore plus déplorable, ceux qui n'avaient pas reçu le baptême cessaient de vivre sans le recevoir. Ce désordre émut profondément le cœur charitable de Vincent; mais le moyen de le faire cesser! Or, ce que le père de ces orphelins du crime ne put faire tout seul, il le fit par le concours de ses *Dames de la Charité*. Les ayant réunies en assemblée générale, il n'eut besoin que de leur exposer l'état de ces êtres infortunés, pour qu'elles, avec une générosité sans exemple, voulussent les adopter d'abord en un certain nombre, et ensuite se charger de les nourrir tous et de les élever comme leurs propres enfants. Il y eut un moment où, découragées de ce que les res-

Digitized by Google

sources de l'œuvre n'étaient pas à la hauteur de ses besoins, elles se virent forcées d'abandonner l'entreprise de leur charité, qui avait jusqu'alors conservé la vie ou assuré le salut éternel à un nombre prodigieux de ces pauvres petits! Mais comme saint Vincent avait affaire à des femmes catholiques, il lui fut facile, avec l'assistance de la sainte veuve de Marillac, la main de son cœur, de remonter leur courage. Il les assembla de nouveau, et il leur fit la harangue si célèbre par le trait d'éloquence que voici : « Or sus, mesdames, la com-
« passion et la charité vous ont fait adopter ces petites
« créatures pour vos enfants : vous avez été leurs mères
« selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature
« les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez
« aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour
« devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort
« sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix
« et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt
« et de savoir si vous ne voulez plus avoir miséricorde
« pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre
« un charitable soin; et au contraire ils mourront et
« périront infailliblement si vous les abandonnez; l'ex-
« périence ne vous permet pas d'en douter. »

En même temps, ceux de ces pauvres enfants, qui étaient déjà en état d'articuler quelques mots, les mains levées en haut, les yeux hagards, l'air désolé, firent irruption dans la salle où les *Dames* étaient réunies; et, se répandant au milieu de leurs rangs, se jetèrent à leur cou, criant : « Mères, mères, ne nous abandonnez pas. » On croit que ce furent mesdames de Marillac, de Traver-

Digitized by Google

sai et de Miramion qui ménagèrent cet assaut au cœur de leurs compagnes dans l'apostolat de la charité, et il n'en fallut pas davantage pour en triompher. Profondément touchées des paroles de saint Vincent et des prières et des larmes des pauvres orphelins, ces nobles âmes compatissantes pleurèrent avec eux et sur eux, et, à l'instant même, elles s'obligèrent par serment à continuer, à tout prix, cette œuvre insigne de miséricorde chrétienne. Elles achetèrent deux maisons pour loger les *Enfants trouvés*, où les *Sœurs de la charité* se chargèrent de leur éducation. Avec le temps cette œuvre que Vincent de Paul, assisté par les femmes, avait établie dans toute la France, fut adoptée dans tous les pays catholiques; en sorte que ce ne fut et que ce n'est que par le concours des femmes que saint Vincent de Paul a continué, et continuera à être, dans tout le monde, le père des orphelins et le sauveur de milliers d'enfants.

Ah! ce n'était qu'avec les femmes que ce grand homme s'entendait bien; elles seules le devinaient dans ses nobles élans, dans ses transports d'amour pour les malheureux, et c'était en faisant appel à leur cœur qu'il devenait maître de leur bourse, pour venir en aide à tous les infortunés. La femme chrétienne est toujours prête à se dévouer au secours du malheur. C'est un besoin, c'est un bonheur pour elle. Il suffit de lui donner l'impulsion et de lui indiquer le chemin, pour la voir s'y lancer avec cet oubli d'elle-même, avec cette générosité d'âme, avec cette constance d'action qui opèrent des prodiges. C'était le grand secret, le

Digitized by Google

grand art de saint Vincent de Paul. Jamais homme n'a mieux *compris le pauvre* et ses besoins; jamais homme ne l'a plus aimé. Les projets d'en améliorer le sort germaient spontanément dans le terrain de cette nature charitable que la grâce de l'Évangile avait fécondée. Mais qu'aurait-il fait sans les femmes? fort peu de chose, ou rien. Il avait besoin d'un aide qui lui ressemblât: *Adjutorium simile sibi.* Il le trouva dans la femme chrétienne, seule digne de comprendre son cœur, toujours palpitant de l'amour du pauvre. A lui l'idée, à elle l'exécution, et elle n'y fit jamais défaut. En sorte que jamais et nulle part la femme chrétienne n'est apparue plus grande, plus admirable, plus sublime et plus digne de tous les hommages de l'esprit et du cœur que dans le concours charitable qu'elle prêta à toutes les œuvres de l'apôtre de la charité.

§ 64. Saint Vincent de Paul aidé par les femmes dans la réforme du clergé. — La reine régente lui confiant la direction des affaires ecclésiastiques. — La sainte cabaretière, MARIE DE GOURNAY, et son magnifique éloge par M. Olier, qui lui dut sa conversion. — La fondation de la congrégation de Saint-Sulpice et des séminaires en France, œuvre des femmes. — Note sur M. de Belsunce, devant, lui aussi, aux femmes la gloire de ses vertus.

Mais la Providence avait confié à Vincent de Paul une mission bien plus importante pour le salut des âmes et la gloire de l'Église; et dans cette mission aussi ce grand saint ne doit qu'à l'appui et au concours de la femme catholique ses éclatants succès. L'on connaît ces mots de Fléchier: « C'est à Vincent de Paul que le « clergé de France doit sa splendeur et sa gloire. (Lett. « du 3 oct. 1705). » Rien n'est plus vrai. Ce noble, ce merveilleux clergé de France du dix-septième siècle

Digitized by Google

qui, à de rares exceptions près, parut avec tant d'éclat dans le monde catholique, fut l'œuvre de saint Vincent de Paul. D'abord c'est par lui que les évêques de ce temps, dès qu'il fut admis dans les conseils de la royauté, furent tous nommés aux siéges qu'ils ont tant illustrés par leur science et par leurs vertus. Mais cette admission dans les conseils de la royauté, d'un personnage si vigilant et si éclairé, dans tout ce qui touche aux intérêts de l'Église, ne fut que la pensée d'une femme, la reine Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, mère de Louis XIV et régente du royaume, qui, ayant établi un *Conseil de conscience*, pour ne disposer que d'après ses avis des bénéfices ecclésiastiques à la nomination du roi, voulut que Vincent de Paul en fût non-seulement l'un des membres, mais le chef. Ce choix fut accueilli par des applaudissements unanimes, même de la part des gens de la cour, aussi bien que de la part du clergé. Le prince de Condé, ayant un jour demandé à saint Vincent des éclaircissements sur quelques points touchant le droit canon, fut si content, si ravi des réponses que lui fit le saint prêtre, que, quittant subitement son fauteuil, il passa dans l'appartement de la reine et lui dit : « Madame, je viens vous féliciter du choix que vous avez fait d'un personnage si capable de vous aider en ce qui regarde les biens et les matières ecclésiastiques. » En sorte que tout le bien, le bien immense que saint Vincent de Paul fit à la religion et à l'Église dans cette position éminente, en revient à une femme.

Mais, indépendamment des *Conférences ecclésiastiques*

Digitized by Google

et des *Retraites* pour le clergé, dont saint Vincent fut l'inventeur, il a bien mérité du clergé de son pays par les petits et grands séminaires dont, en compagnie du vénérable M. Olier, il a été le fondateur et le propagateur en France et en Amérique. A peine le concile de Trente eut-il converti en lois, pour tous les diocèses, l'idée de saint Cajetan sur les séminaires, que saint Charles Borromée, le bienheureux Paul d'Arezzo, Théatin, évêque de Plaisance et puis archevêque de Naples, et d'autres évêques avaient déjà réussi à les établir dans toute l'Italie. Mais, en France, cette précieuse institution avait rencontré de grandes et insurmontables difficultés. Il est vrai que le cardinal de Lorraine, qui avait assisté en personne au susdit concile, avait fondé un séminaire à Reims, et que les évêques Sacrati et Sansac en avaient fait de même à Carpentras et à Bordeaux; mais outre que pendant les quatre-vingts ans qui s'étaient écoulés, depuis que le concile en avait fait une loi, on n'avait pu y fonder que ces trois séminaires; ils étaient si mal organisés et si peu en harmonie avec l'importance et la grandeur de leur but, qu'on les considérait comme des essais plutôt que comme de vraies réalisations de la grande pensée de Trente touchant cette précieuse institution. Il existait en France des écoles de théologie que les clercs fréquentaient chacun selon son gré, sans être astreints à aucune règle, sans surveillance et sans aucun des secours qu'offre la vie de communauté. Un grand nombre de ces clercs, et même de prêtres, ne portaient pas même le costume ecclésiastique et paraissaient partager la vie du monde au milieu duquel ils

Digitized by Google

vivaient. On sentait donc toujours davantage la nécessité de la fondation de ces saints asiles où le clergé pût se former à l'esprit de son état. Mais ce qui est bien singulier et même étrange, c'est qu'en France les femmes sentirent alors cette nécessité mieux que les hommes, et que les Olier et les Vincent de Paul ne réussirent dans l'entreprise difficile d'y fonder les séminaires que par les inspirations, les peines et le concours des femmes.

Il y avait alors à Paris une femme, Marie de Gournay, épouse de Jacques Rousseau, *marchand de vin,* et dont Dieu avait fait une grande sainte, même au cabaret, pour montrer qu'il n'y a pas de condition, si basses et si ignobles qu'elles soient, qui ne lui fournissent des Saints et des Élus. Sa grande étude fut toujours d'imiter la vie obscure et simple, dans son extérieur, de la Mère de Dieu. De peur d'occuper quelque place dans l'estime des hommes, elle évitait tout ce qui aurait pu lui donner la réputation d'une personne pieuse; et durant vingt ans qu'elle passa dans son cabaret, servant le public, elle ne laissa jamais deviner le prodige de son union intime avec Dieu, de la sublimité de sa contemplation, de l'élévation de son esprit, de la pureté de son cœur, de ses transports pour la divine Eucharistie, et des faveurs célestes dont Dieu l'avait comblée; seulement elle faisait plus de bien spirituel à ceux qui fréquentaient sa maison qu'elle n'y vendait de vin; car elle y convertissait, tous les jours et en grand nombre, des pécheurs les plus endurcis et les plus obstinés. « Dieu montre visiblement par elle son pouvoir absolu, dit le

Digitized by Google

vénérable M. Olier dans ses mémoires (*Vie de M. Olier*, tome I); elle n'a qu'à parler, et d'un mot elle fait ce qu'elle dit, ce qu'elle veut et ce qu'elle demande; et cela sans extérieur, sans faste, sans geste, sans ces dehors qui persuadent et gagnent ordinairement les cœurs. Elle ne cherche rien, ne dit rien par elle-même : c'est Dieu qui parle par elle et qui rend sa parole si efficace. Ainsi d'un seul mot elle a fait bâtir des hôpitaux. *Enfin il faut que* TOUT LE BIEN QUI S'OPÈRE AUJOURD'HUI *passe, en quelque sorte, par ses mains; principalement* TOUTES LES GRANDES ENTREPRISES *qui se font dans la capitale, comme nous le voyons.*»

« Quoique cette pauvre femme, nous dit encore M. Olier (*ibid.*), soit d'une basse naissance et d'une condition qu'on a presque honte de nommer, *elle est toutefois* LE CONSEIL ET LA LUMIÈRE *des personnes de Paris les plus illustres par leur extraction, et des âmes les plus élevées en grâce et en vertu.* Les princesses elles-mêmes ont recours à ses conseils et recommandent à ses prières leurs affaires les plus importantes. Madame la duchesse d'Orléans, madame la princesse de Condé, les duchesses d'Aiguillon et d'Elbeuf, la maréchale de La Châtre et plusieurs autres dames se tiennent heureuses de la voir. *Je ne connais point d'âmes saintes* qui ne s'estiment heureuses d'apprendre de sa bouche les voies qu'elles doivent suivre pour aller à Dieu. *Il n'y a point d'hommes apostoliques, de missionnaires, qui n'aillent s'instruire auprès d'elle;* et je n'en vois pas un qui n'en sorte extrêmement édifié. Le P. Eude, ce grand prédicateur, la merveille de notre

Digitized by Google

siècle, est venu la consulter souvent. Le P. Condren, général de l'Oratoire, l'avait crue et consultée pour lui-même. Mademoiselle Manse, *que Dieu a suscitée pour aller aider à la fondation de l'Église du Canada* (voici encore une femme aidant à fonder une chrétienté!), *n'a entrepris ce dessein qu'après avoir reçu l'approbation de cette sainte femme, et elle ne l'a exécuté que par ses conseils et par déférence à ses lumières.* C'est elle qui *conseille et dirige* M. Coudray, suscité visiblement de Dieu pour les missions du Levant, et pour la défense de l'Église contre les Turcs; *elle l'avertit de tout ce qu'il doit faire, et tout s'avance par ses avis avec un succès merveilleux.* Ainsi en est-il de dom Jacques, chartreux, comparable par son zèle à Élie. Il se tient heureux de lui exposer ses desseins, et les poursuit avec ardeur. Cette sainte femme a seule le pouvoir de l'exciter, ou de modérer ses paroles. Un conseiller d'État *suit en tout ses conseils* pour la cause de Dieu, et *par ses avis il a procuré de grands biens à l'Église.* C'est *à la persuasion de cette sainte femme* que M. le chancelier travaille avec tant de zèle *à l'extirpation des hérésies,* au *soutien de l'Église,* à la gloire de la religion. Je passe sous silence non-seulement beaucoup d'ecclésiastiques de la condition du P. Condren et du P. Eude, mais de personnes de *tout état,* je parle *des plus considérables de Paris.* Je les connais et je les vois; mais leur réputation m'empêche de les nommer. » C'est à l'archevêque de Paris et à saint Vincent de Paul que M. Olier paraît faire allusion ici; puis il continue : « Quand on voit *ces serviteurs de Dieu et ces hommes apostoliques,* que Dieu donne mainte-

Digitized by Google

nant à l'Église de France, venir consulter cette sainte femme, et se faire comme un devoir de suivre ses avis, on croirait voir la très-sainte Vierge qui *gouvernait autrefois l'Église*, et conduisait tous les apôtres après l'ascension du Sauveur. » Ainsi voilà une *cabaretière*, renouvelant au dix-septième siècle les magnifiques exemples de zèle pour la religion que les Paule, les Marcelle, les Mélanie, les Olympiade et les Pulchérie ont donnés au cinquième siècle et comme elles s'élevant au rang de conseillers des pontifes, des directeurs et des Pères de l'Église ! C'est que l'esprit de Dieu ne vieillit jamais et que, dans toutes les conditions où elle se trouve, la femme catholique qu'il remplit de lui-même, est toujours grande et capable de grandes choses !

Mais la mission particulière de l'humble cabaretière du faubourg Saint-Germain fut de coopérer à la grande œuvre de l'établissement des séminaires en France. Ce que cette sainte femme demandait continuellement à Dieu, c'était *le renouvellement du clergé, spécialement dans le faubourg Saint-Germain*, qu'elle habitait. Mais M. Olier, qui devait tant contribuer à ce renouvellement, avait besoin plus que tout autre de se renouveler lui-même. Fils de l'intendant de la ville de Lyon, il avait reçu la tonsure, pour jouir du prieuré de Clisson et de l'abbaye de Pébrac, que ses parents lui avaient procurés, mais il ne portait point la soutane, sa vie était très-légère et très-dissipée. Tout en lui annonçait le jeune homme qui veut jouir du monde aux dépens de l'Église, rien de l'ecclésiastique voulant servir l'Église. Or, un jour qu'il revenait d'une

Digitized by Google

foire, avec quelques ecclésiastiques de ses amis et consorts de sa légèreté, une pauvre femme les aborda dans la rue et leur dit : « Hélas! messieurs, que vous me donnez de peine! Il y a longtemps que je prie pour votre conversion, j'espère qu'un jour Dieu m'exaucera. » C'était la cabaretière Marie que M. Olier ne connaissait pas encore; mais il sentit bientôt l'effet de ses prières. S'étant rendu en pèlerinage à Lorette, pour obtenir par l'intercession de la sainte Vierge la vue qu'il avait presque perdue, au moment où il entrait dans l'église, un énergumène lui dit : « Abbé François, si tu ne te convertis pas, pour vivre en homme de Dieu, attends d'étranges traitements. » Frappé, confondu de cette menace, il entra dans la sainte chapelle, il y trouva la guérison de ses yeux, et bien mieux encore la guérison de son cœur, car il s'y sentit entièrement transformé, et dès ce moment il devint un tout autre homme. Il se mit sous la direction de saint Vincent de Paul qui lui fit prendre les ordres sacrés. Il s'unit à Adrien Bourdoise, surnommé le nouveau saint Jean-Baptiste à cause de sa liberté à reprendre les grands et les petits, et qui, animé d'un grand zèle lui aussi pour la réforme du clergé, venait d'établir, en différents endroits, des sociétés d'ecclésiastiques, s'appliquant à se former à la sainteté de leur état; et il se mit à faire des missions dans les campagnes.

« Mais le fruit des missions, » lui disait le célèbre père Condren, ce saint compagnon du vénérable cardinal Bérulle, dans la fondation de l'Oratoire, « le fruit des missions, quoique excellent, se perd s'il n'est con-

Digitized by Google

servé par de bons ecclésiastiques, parce qu'il n'est que passager. Il est donc de toute nécessité de travailler à en former dans l'Église, en élevant les jeunes gens dans l'esprit clérical, ce qui ne peut se faire que dans des séminaires, ainsi que le concile de Trente l'avait dit. » Ces avis de la part d'un si saint personnage l'avaient ébranlé; mais ce ne fut que la mère Agnès de Jésus, que, de nos jours, le pape Pie VII a déclarée VÉNÉRABLE, qui le fixa dans sa vocation spéciale à l'œuvre des séminaires en France, pour l'établissement desquels cette servante de Dieu avait consacré, elle aussi, les trois dernières années de sa vie aux prières, aux larmes et à toute espèce d'austérité. « Mais la personne du monde, « dit Rohrbacher, qui *contribua le plus à cet établisse-* « *ment fut, sans contredit, la sainte cabaretière Marie de* « *Gournay* (tome XXV, page 265). » Dieu éprouva l'abbé Olier de la plus dure manière jusqu'à lui retirer l'usage de ses dons naturels et surnaturels, en sorte qu'on le voyait demeurer muet lorsqu'il voulait exhorter le peuple. Ses propres amis en eurent honte, et le quittèrent. Il n'y eut que Marie de Gournay qui se prononçât toujours en sa faveur. C'est lui-même qui nous l'apprend : « Lorsque, durant mes peines, dit-il, j'étais abandonné, délaissé et bafoué de tout le monde; lorsque chacun me regardait comme un homme qui avait perdu l'esprit et un réprouvé, elle seule soutenait que je n'étais pas ce qu'on prétendait. Elle croyait que j'appartenais à Dieu. Lorsque Dieu me rendit ses anciens dons, elle n'eut point de repos qu'elle n'eût enfin détrompé à mon sujet les anciens compagnons de mes

Digitized by Google

missions. Cette sainte âme *travailla* par ses prières, ses veilles, ses mortifications et une multitude de soins et de peines *à nous rassembler à Vaugirard,* nous qui étions de *pauvres errants*, de *pauvres aveugles*, de *pauvres brebis sans pasteur;* et, éclairée du dessein de Dieu sur nous, elle nous déclara sa volonté sainte dans les ouvertures que la Providence nous offrait (*Vie de M. Olier*, tome I). Dans la réforme de sa paroisse et dans tous ses travaux apostoliques, outre la *cabaretière* de Gournay, M. Olier fut aidé encore par une autre sainte femme appelée *la pauvre jardinière de Saint-Sulpice*. C'était une âme simple, mais jouissant, elle aussi, de la plus intime communication du Dieu qui aime à s'entretenir avec les simples (*Sap.*). On peut en juger par la paraphrase qu'elle avait faite de l'Oraison dominicale, et qu'on trouve dans plusieurs livres de piété. C'est ainsi que se forma ce foyer de science de l'esprit sacerdotal, la CONGRÉGATION de SAINT-SULPICE, et que s'établit le grand séminaire de ce même nom, qui est devenu, dans la suite, le séminaire du diocèse de Paris et le modèle des séminaires, que M. Olier lui-même et saint Vincent de Paul réussirent à établir dans toute la France et dans le nouveau monde; en sorte que cette grande et précieuse œuvre des séminaires, après force contradictions, persécutions et difficultés de tout genre, ne s'est accomplie en France que par les prières, les inspirations, les encouragements et la coopération des saintes femmes (1)!

(1) L'admirable évêque et apôtre de Marseille, le saint Charles Borro-

Digitized by Google

§ 65. La cour de Louis XIV. — L'impiété masquée y trônait à côté du plus affreux libertinage. — La révolution française est née de là. — Madame de Maintenon, sa sagesse, sa charité. — Les FILLES DE SAINT-CYR. — Son abnégation. — Ç'a été le plus grand bonheur pour Louis d'en avoir fait sa femme. — C'est elle qui, dirigée par Fénelon, lui apprit ses devoirs, et le tira de ses débauches. — Affaire de la déclaration de 1682. — C'est madame de Maintenon qui a empêché qu'elle ne dégénérât en un schisme complet.

Maintenant, nous devons rendre honneur et justice à une autre grande femme catholique, qui, pour n'être

---

mée de la France catholique, et l'une de ses plus grandes gloires, Belsunce, ne dut-il pas, lui aussi, en grande partie aux femmes sa tendre piété, son zèle pour la religion, et cet héroïsme de charité qui l'ont rendu si célèbre et si populaire? Voici ce que nous trouvons, à ce sujet, dans un bel article dans lequel l'honorable M. Thiengou vient de rendre compte de l'*Éloge de Belsunce*, par M. l'abbé Poncheron, dans la *Gazette de France* (30 août 1854). « J'ai déjà eu occasion d'écrire plus d'une fois ici, que tous, tant que nous sommes, nous valons surtout *parce qu'ont valu nos mères et par le soin qu'elles ont pris de nous.* L'enfance d'Henri de Belsunce fut marquée, à cet égard, par un de ces événements qu'on n'oublie pas. Vers sa neuvième année, sa mère, la marquise de Belsunce, et sa grand'mère maternelle, la comtesse de Caumont-Laforce, abjurèrent le protestantisme. A partir de ce moment la marquise, modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes, *mit tous ses soins à les inculquer dans l'âme de son fils.* Une circonstance, qui sembla un malheur, contribua à lui rendre cette tâche plus facile. Le jeune Henri, au commencement de sa vie, était d'une santé très-délicate. Cela força le marquis à le garder plus longtemps à la maison, et *il peut profiter ainsi, pendant un nombre d'années plus considérable,* DES PIEUX ENSEIGNEMENTS DE SA MÈRE, *aux soins de laquelle il était plus spécialement confié. Le souvenir de cette éducation maternelle se trouve à toutes les pages de la vie de l'évêque,* qu'elle a marquée à toujours du cachet d'une mansuétude infinie... J'ai insisté sur ces premières années de la vie de M. de Belsunce, car, outre qu'elles sont beaucoup moins connues que celles de son épiscopat, *elles montrent admirablement,* à mon avis, *quelle influence peuvent avoir les premières années sur la vie tout entière.* Un événement qui se rattache à l'époque de sa sortie de chez les jésuites, et *qui tint une grande place dans toute sa vie,* doit encore être mentionné. La maison de Belsunce comptait dans sa parenté mademoiselle Suzanne de Foix de Candale, princesse de la Tête-de-Bûche, qui était non-

Digitized by Google

pas une sainte, n'en a pas exercé une influence moins puissante et moins heureuse sur les affaires de l'État et de l'Église au temps de Louis XIV. Grand et magnifique roi, ce prince eut des côtés faibles, et bien souvent il s'efforça de paraître un très-pauvre homme et un bien plus pauvre chrétien, sans pouvoir y réussir.

Non content de tant de femmes avec lesquelles il vivait dans des relations doublement coupables, et dont il eut dix-neuf bâtards, il en poursuivait bien d'autres, avec un dévergondage affreux dont on n'avait rien vu de pareil à aucune époque, à la cour de France. Il s'introduisait de nuit chez les filles d'honneur de la reine sa femme et de la reine sa mère, qui étaient sous la garde de la duchesse de Navailles. Cette vertueuse dame tint conseil avec son époux sur ce désordre. « Ils mirent la vertu et l'honneur d'un côté, dit le duc de Saint-Simon, la colère du roi, la disgrâce, le dépouillement, l'exil de l'autre; ils ne balancèrent pas. » La duchesse, sans bruit, sans éclat, fit murer la porte par où le roi s'introduisait dans l'appartement des filles. Louis XIV ne pardonna ni à la duchesse ni à son mari. Sur-le-champ il leur envoya demander la démission de

---

seulement une très-grande dame, mais une dame d'un très-grand mérite et d'une très-grande vertu. De retour à la maison paternelle, l'abbé de Belsunce ne tarda pas à se lier avec elle d'une très-étroite amitié. Mademoiselle de Foix avait alors près de quatre-vingts ans; mais son esprit n'avait rien perdu de sa vivacité... Cette liaison avec une personne d'une aussi éminente vertu et d'un mérite égal à sa vertu *ne contribua pas peu*, j'en suis persuadé, *à la perfection du futur évêque. Lui-même paraît en avoir été convaincu*, car le premier ouvrage sorti de sa plume fut une *vie* de cette parente vénérée. » Il résulte de cela qu'aucun saint et grand homme n'a, plus que M. de Belsunce, été une création des femmes!

Digitized by Google

toutes leurs charges, et les chassa de la cour, où, en vérité, des personnages d'une si haute vertu n'étaient pas à leur place, au milieu de tant de corruption. Molière, pour faire la cour au roi, les poursuivit même sur le théâtre, et les livra au ridicule, dans son *Tartufe*. Il fit tomber sur tous les dévots les scandales du roi que deux dévots voulurent empêcher. Dans son *Amphitryon*, le même poëte, aussi bien que Quinault dans ses poëmes, n'a fait que diviniser les adultères du roi par l'exemple du Jupiter de la Fable; et il recevait des pensions pour de tels services! Un tel poëte était du reste digne d'un tel César. Molière, après avoir vécu à son tour dix-huit ans dans les relations les plus honteuses avec trois comédiennes, épousa la fille d'une d'elles. De ce mariage incestueux, il eut un enfant, dont le roi ne rougit pas d'être le parrain. Le comédien Molière fut ainsi le compère de Louis XIV en plus d'un sens (Voyez Rohrbacher, tome XXVI, et Bazin, *Notes historiques sur la vie de Molière*).

Ce même roi, pendant qu'aidé par ses ministres et ses évêques courtisans, il se posait en régulateur suprême de la religion chrétienne, de l'Église catholique et de son gouvernement, poussait l'oubli de toutes les convenances au point de proposer au culte et au gouvernement des peuples le fruit de ses adultères, et d'en infecter toute la race de saint Louis. « Le grand roi, « dit Chateaubriand, *dans la démence de son orgueil*, osa « imposer en pensée à la France, comme monarques « légitimes, ses bâtards adultérins légitimés (*Analyse « raisonnée de l'histoire de France*). » On conçoit ce que

Digitized by Google

dut devenir la cour d'un pareil souverain. Son fils, le grand Dauphin, l'élève de Bossuet, copia les mœurs de son père, et, nouvel Absalon, faisait la cour à ses maîtresses et lui disputait ses amours. Son neveu, le duc d'Orléans, qui lui succéda en qualité de régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, rehaussait les scandales de sa vie par le cynisme de son irréligion, ce qui n'empêcha pas Louis XIV de lui faire épouser une de ses propres filles, nées de l'adultère. La fille de ce régent ressemblait à son père par son libertinage et par son impiété. Le bruit courait même qu'elle avait avec lui des privautés incestueuses. Elle n'en devint pas moins la femme du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV. Dès 1711 étaient morts, coup sur coup, le Dauphin, fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne, père de Louis XV, l'aîné de leur fils, et, enfin, le duc de Berry lui-même. Ces morts précipitées épouvantèrent la France, et lui parurent l'effet d'un crime horrible. L'opinion publique en soupçonna et en accusa le duc d'Orléans : son mépris de toute religion et ses mœurs autorisaient de pareils soupçons. Pendant qu'il poursuivait les huguenots dans tout le royaume, Louis XIV retenait autour de lui des hommes sans foi, parce qu'ils flattaient son absolutisme et le servaient dans son libertinage (ROHRBACHER, liv. LXXXVIII). Des mémoires secrets constatent qu'à la cour, où trônait Louis XIV, ayant à ses côtés Bossuet et Bourdaloue, on faisait bon marché des miracles, des prophéties, des Livres saints, des Sacrements, de la Messe, et que, sous le titre de *dévotion*,

Digitized by Google

des littérateurs impies persécutaient impunément la religion chrétienne, et préparaient le terrain aux philosophes impies qui l'ont persécutée sous le titre d'*infâme* et de *superstition*. Voilà où était descendue la postérité de saint Louis sous Louis XIV, et ce que sa cour était devenue. « On croirait, dit l'historien que nous « venons de citer, être dans une caverne de brigands; « il ne s'y parle que d'empoisonnement, de meur- « tres, d'athéisme, d'impiété, d'adultère, d'inceste « (tome XXVI, page 421). » La révolution française,— stupide celui qui en doute, — est née de là ! C'est parmi les doctrines d'un absolutisme insensé, dont la royauté fit alors un insolent étalage et une dégoûtante application, que, peu de temps après, les philosophes allèrent ramasser les armes pour battre en brèche la royauté, et la renverser.

Or, parmi de pareils hommes qui, à l'exception près du saint duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, paraissaient rivaliser d'un zèle infernal pour abaisser la religion, la politique et les mœurs de la royauté française, il n'y eut qu'une femme qui les fit respecter, et qui en maintint les traditions et la pratique au milieu de la cour la plus corrompue de l'univers : ce fut madame de Maintenon.

Fille d'une mère catholique, mais élevée dans le calvinisme, à l'âge de seize ans elle avait eu le bonheur de rentrer dans le catholicisme. Pendant les quelques années de son mariage avec le poëte Scarron, elle s'était fait admirer par sa piété, par sa sagesse et par sa modestie autant que par l'élévation de son esprit et par sa

Digitized by Google

rare beauté. Mais devenue veuve à l'âge de vingt-cinq ans et ayant entendu prêcher le P. Bourdaloue, elle se retira peu à peu du monde, se mit sous la direction de l'abbé Gobelin, docteur à la Sorbonne, et mena une vie cachée, tout à fait ascétique et parfaite. Elle avait été chargée d'élever secrètement les enfants naturels du roi. Un jour le roi dit à un de ces enfants, le duc du Maine : « Mais vous êtes bien raisonnable. — Il faut bien que je le sois, reprit cet enfant, j'ai une dame auprès de moi qui est la raison même. » Charmé de cette réponse, « Allez, reprit le roi, allez lui dire que vous lui donnerez cent mille francs pour vos dragées. » Elle profita de cette somme pour acheter la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Dès ce moment, Louis XIV conçut pour elle la plus haute estime et lui témoigna la plus grande confiance. Louis XIV s'était rencontré avec tant de femmes qui avaient abusé de sa faveur pour l'éloigner de la reine et le pousser au libertinage. Madame de Maintenon a été la seule qui n'en usa que pour lui inspirer des égards, qu'il n'avait jamais eus, pour la reine son épouse, et pour le retirer peu à peu de ses désordres, à quoi toute la famille royale fut très-sensible. La reine, en particulier, heureuse d'avoir enfin trouvé une noble amie là où jusqu'alors elle n'avait trouvé que d'ignobles rivales, s'attacha de toute son âme à la gouvernante des fils du roi; elle l'aima comme une sœur et voulut mourir dans ses bras. Le roi lui-même, cédant aux exhortations et aux conseils de cette sage matrone, résolut enfin de rompre tout attachement, compromettant le salut de son âme et l'exemple qu'il devait à ses

Digitized by Google

sujets; mais ne se sentant pas la force de renoncer aussi aux innocentes douceurs de la vie privée, sur le conseil du P. La Chaise, il épousa madame de Maintenon dont la sagesse de l'esprit, le caractère doux et conciliant lui promettait une conseillère sûre, une compagne agréable et un cœur dévoué; car elle était une vraie catholique; et la femme vraiment catholique est tout cela. Il ne lui manqua que le titre de reine; elle eut tout le reste. Louis l'honora comme si elle eût été née d'une race royale, et l'aima plus qu'il n'avait fait des autres personnes du sexe à qui il s'était attaché; ce fut l'une des plus grandes grâces par lesquelles Dieu voulut le récompenser de l'attachement qu'il conserva toujours pour la foi catholique, au milieu de tous les égarements de son esprit et de son cœur. Ce fut son bonheur. Depuis ce mariage on n'eut plus rien à reprocher au roi sous le rapport des mœurs, et de l'autre côté on le vit commencer à réparer les torts qu'il s'était donnés vis-à-vis de l'État. C'est que madame de Maintenon, nouvelle Esther, s'étant pénétrée de cette grande parole que le nouveau Mardochée, Fénelon, lui avait adressée : « Dieu ne vous a élevée si haut que pour le salut du roi et de son peuple, » cette grande femme, s'oubliant complétement et constamment elle-même, ne dirigea tous ses efforts qu'à faire de son royal époux un bon roi et un vrai chrétien; et, renonçant à tous les avantages de sa nouvelle position, elle ne parut jalouse que d'en porter tout le poids et les peines, et d'en accomplir tous les devoirs. Rejetant bien loin l'idée de gouverner, et tout ce qui avait la moin-

Digitized by Google

dre apparence d'intrigue et de cabale, elle ne se mêla des affaires publiques que pour donner au roi des conseils dont il n'eut jamais à se repentir. Elle aurait pu profiter de sa place pour faire descendre dans sa famille les hautes dignités, elle s'en garda bien. Elle n'avait elle-même que la terre de Maintenon et une pension. Le roi lui disait souvent : « Mais, Madame, vous n'avez rien à vous. — Sire, répondait-elle, il ne vous est pas permis de me rien donner. » Elle n'oubliait cependant pas les malheureux et les pauvres. Elle ne regardait sa position que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvait rendre léger. « Ma place, disait-elle, a bien des côtés fâcheux; mais aussi elle me procure le plaisir de donner. » Le premier dessein qu'elle conçut, après son mariage, ce fut un dessein de bienfaisance et de charité, le dessein d'un établissement en faveur des filles de bonne condition, nées sans fortune, qu'elle réalisa bientôt par la fondation de la célèbre maison de Saint-Cyr, à une lieue de Versailles, où elle forma une communauté de trente-six religieuses chargées d'élever *gratis* trois cents jeunes filles de bonne famille mais pauvres (1).

(1) Le roi dota la maison; mais c'est elle qui en fit les règlements, chef-d'œuvre de sagesse. Cet établissement eut un succès inespéré. La maison de Saint-Cyr devint la maison modèle de toutes les maisons d'éducation publique. Les exercices y étaient distribués avec intelligence, et les demoiselles y étaient instruites avec douceur dans la religion, aussi bien que dans tout le reste de ce qui fait une dame chrétienne accomplie et une excellente mère de famille. C'est de cette maison que sont sorties presque toutes les femmes héroïques qui, plus tard, pendant la révolution, ont étonné le monde par leurs vertus et leur courage, et dont le zèle et le dévouement ont conservé le catholicisme en France.

Digitized by Google

Dans une lettre à madame de Maintenon, Fénelon, qui ne connaissait que trop Louis XIV, a écrit ceci : « Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur, et de toutes les ouvertures qu'il vous donne sur celui du roi, pour *lui ouvrir les yeux* et l'*éclairer*... Comme le roi se conduit *bien moins par des maximes suivies que par l'impression* des gens qui l'environnent et *auxquels il confie son autorité*, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens qui agissent de *concert avec vous pour lui faire accomplir ses devoirs* DONT IL N'A AUCUNE IDÉE... Enfin le grand point est *de l'assiéger* puisqu'il veut l'être, *de le gouverner puisqu'il veut être gouverné* : SON SALUT consiste à être gouverné par des gens droits et sans intérêt. Votre application à le toucher, *à l'instruire*, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains piéges, à le soutenir, quand il est ébranlé, à lui donner *des vues de paix* et surtout *de soulagement des peuples, de modération, d'équité*, de défiance à l'égard *des conseils durs et violents*, d'horreur *pour les actes d'autorité arbitraire*, enfin d'*amour pour l'Église* et d'application à lui chercher de saints pasteurs : tout cela, dis-je, vous donnera bien de l'occupation : car quoique vous ne puissiez point parler de ces matières à toute heure, vous aurez besoin de perdre bien du temps, pour choisir les moments propres *à insinuer ces vérités*. Voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes les autres (*Correspondance de Fénelon*, tome V, page 475).»

D'après cette curieuse révélation, Louis XIV, qui se croyait le plus absolu des rois de France, n'était qu'un

Digitized by Google

roi *assiégé* et *gouverné* et qui *voulait l'être;* n'était qu'un roi n'ayant *aucune idée de ses devoirs;* ayant besoin d'être *éclairé, instruit, obsédé, arrêté;* n'était qu'un grand enfant dont l'éducation était entièrement à faire..... par une femme. C'est Fénelon qui a dit cela!... Mais par cette singulière lettre, Fénelon, le seul homme de son temps qui ait connu les misères de la royauté, les plaies du pays et les dangers de la religion, tout en disant ce que Louis XIV était, a dit tout ce que madame de Maintenon a fait. C'est d'après cette admirable instruction que lui avait adressée ce grand évêque, et qu'elle avait incessamment sous ses yeux, que madame de Maintenon se conduisit vis-à-vis du roi; et c'est par là qu'elle a, plus que tout autre, bien mérité de l'Église et de l'État; et l'historien Rohrbacher a eu bien raison de dire : « S'il est vrai que le style est tout l'homme, on peut bien dire, au style de ses lettres, que madame de Maintenon était *un des premiers hommes de son siècle,* si ce n'est pas le PREMIER (tome XXVI, p. 243). »

Dès l'instant où fut consommé le grand scandale de l'assemblée du clergé de 1682 qui, sous prétexte d'affranchir le pouvoir temporel du despotisme de l'Église, ne fit autre chose que livrer l'Église au caprice du pouvoir temporel, ce même pouvoir se mit en train de tirer les dernières conséquences des immenses concessions qu'on lui avait faites. Il se brouilla avec le pape, qu'il dépouilla d'une partie de ses États, et qu'il envoya outrager jusque dans Rome même, aux grands applaudissements de tous les gouvernements protestants.

Digitized by Google

« Quoique l'âme de Louis XIV, dit M. Lemontey, passât par toutes les périodes d'une dévotion *peu éclairée*, l'idolâtrie de lui-même resta sa première religion. Le clergé avait donné au monarque *plus que de la soumission*. Si, après la célèbre assemblée de 1682, la *modération du roi* n'eût été encore plus grande que le zèle des docteurs, la suprématie romaine courait de grands périls (*Monarchie de Louis XIV*, page 26). » Un écrivain contemporain (Sandres de Cournie), après avoir parlé des archevêques de Paris et de Reims, ajoute : « Les autres qui composaient cette assemblée (de 1682) étaient à peu près de même trempe, et si dévoués aux volontés du roi, que *s'il avait voulu substituer le Coran à la place de l'Évangile*, ils y auraient donné leurs mains aussitôt. » Voltaire a dit de son côté : « Si le roi avait voulu, il était maître de l'assemblée. » Enfin tous les écrivains sont d'accord que si Louis XIV eût été un Henri VIII, le schisme aurait eu lieu sans résistance de la part de ceux qui auraient dû s'y opposer. Ce n'est pas celui qui a lâché la bride à un cheval furieux qui peut l'arrêter (1). Si donc, dans cette situation, que de mauvais

(1) D'après le récit de Bossuet et de Fleury, eux-mêmes, l'affaire de la déclaration se réduisait à ceci : Des évêques, piqués de ce que le pape n'approuvait pas la faiblesse avec laquelle ils avaient, au mépris du serment de leur sacre, abandonné les droits de leur Église, et violé ainsi le douzième canon du concile œcuménique de Lyon, s'assemble *par ordre du roi*, traitant *par ordre du roi* la question de l'autorité du pape, la décident promptement *par ordre du roi*, et rédigent en latin quatre propositions que le ministre Colbert, qui en était le véritable auteur, avait formulées en français, que Bossuet lui-même appelle *odieuses*, et dont la première pensée appartenait à M. Tellier, grand chancelier, ministre et secrétaire d'État, et à *son fils*, l'archevêque de Reims. » Louis XIV avait donc sous sa main des

Digitized by Google

conseils d'une part et le servilisme de l'autre avait faite au roi, les choses n'allèrent pas plus loin ; si les évêques, auteurs de la déclaration, furent obligés à la condamner et à faire leurs excuses au souverain pontife ; si Louis XIV lui-même annula l'édit insolent de 1682, céda sur tous les points aux justes réclamations de l'Église et se réconcilia avec le pape ; ce fut parce que, tout en ayant maltraité le chef auguste du catholicisme, il n'en était pas resté moins fidèle au principe catholique, parce que, comme on vient de l'entendre, *sa modération, dans cette occasion, fut plus grande que le zèle de ses docteurs*. Cela est clair, cela est certain, tous les historiens sont du même avis sur ce point. Mais afin d'être plus complétement dans le vrai, sur cet important sujet, il faut ajouter encore que Louis XIV ne dut cette *fidélité* au principe catholique et cette *modération* dans sa conduite, qu'à sa vertueuse épouse, à madame de Maintenon, qui toujours conseillée, inspirée, encouragée, poussée par Fénelon, ne cessait, comme on l'a vu, de plaider auprès du roi la cause du pape, de réveiller en lui *l'amour de l'Église*, de faire l'éducation manquée de ce roi et *de lui apprendre des devoirs dont il n'avait aucune idée*. En sorte que la royauté française, engendrée depuis treize siècles au catholicisme par le zèle d'une femme (sainte Clotilde), doit encore au zèle d'une femme d'être restée catholique.

évêques *dociles* et des ministres dévoués à ses volontés. Ce sont, nous le répétons, Bossuet et Fleury qui nous disent cela (*Hist. de Bossuet*, liv. VI, n. 12 ; Fleury, *Opusc.*, page 210).

Digitized by Google

§ 66. Continuation de l'heureuse influence exercée par madame de Maintenon à la cour de Louis XIV. — Son attitude charitable à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes. — Résultats de son zèle, conforme à celui du pape, pour qu'on convertit les huguenots au lieu de les persécuter. — Affreux portrait de Louis XIV, tracé par Fénelon. — Madame de Maintenon élevant Fénelon, et, seule, le protégeant contre ses ennemis. — C'est au sens chrétien de cette matrone que la littérature française doit les chefs-d'œuvre de Racine. — Horrible humiliation que Louis XIV fit souffrir à Bossuet qui l'avait tant exalté. — Une immense servitude épargnée à l'Église de France par la même femme. — Louis XIV soutenu par elle dans ses grandes infortunes et au moment de sa mort. — Hommage rendu par le duc de Bourgogne aux vertus de madame de Maintenon.

L'un des actes les plus mémorables du règne de Louis XIV fut la *révocation de l'édit de Nantes*, que les huguenots avaient arraché à Henri IV, et qui constituait une nation dans la nation, un État dans l'État, une république calviniste au milieu du royaume très-chrétien, avec des villes et des gouvernements à eux. Par cet acte, ainsi qu'il a été reconnu par les publicistes les plus sages, même protestants, à la suite de Grotius et de Sismondi, le grand roi n'a fait qu'user d'un de ses droits, et même qu'exercer l'un de ses devoirs, celui de donner l'ordre et l'unité à son royaume par l'unité de la religion. Mais cet acte juste et légitime en principe devenait odieux par la manière dont on en pressait l'exécution. Ce furent les dragons du ministre de la guerre Louvois qui furent chargés de convertir les hérétiques. Or, le seul personnage de la cour qui gémissait de ces *dragonnades* fut encore madame de Maintenon. « Vous maltraitez les huguenots, écrivait-elle à son frère; ah! ayez pitié de ces gens plus malheureux que coupables; ils sont dans l'erreur où nous avons été nous-mêmes, et d'*où la violence ne nous aurait pas tirés*. Il faut attirer les hommes par la douceur et la

Digitized by Google

charité. » Dans une lettre à madame de Saint-Géran, elle dit encore : « Il ne faut point précipiter les choses; il *faut convertir et non pas persécuter*. » C'est ainsi que s'exprimait cette admirable femme, et qu'elle donnait à voir toute la bonté de son cœur et toute l'élévation de son esprit, comprenant mieux que les hommes la vraie doctrine de l'Évangile. Elle était désolée de ne pouvoir faire tout ce qu'elle aurait voulu dans ce but vraiment évangélique, parce que, comme elle s'en plaint elle-même, ayant été calviniste elle aussi, dans son enfance, on soupçonnait son zèle, et on lui reprochait à chaque instant d'*aimer toujours ses anciens coreligionnaires*.

Le pape Innocent XI n'approuvait pas non plus les rigueurs de Louis XIV envers les protestants de son royaume. Ainsi, se faisant l'écho des plaintes du souverain pontife, et le ministre de ses sentiments, madame de Maintenon usa de tout son ascendant auprès du roi, qu'elle venait d'épouser, pour adoucir le sort des proscrits et pour qu'on les gagnât au catholicisme par la voie régulière de la prédication. Ce fut donc sur ses instances que les troupes furent éloignées du Poitou et de toutes les autres provinces où il y avait des huguenots, et qu'on y envoya Fénelon, le P. Bourdaloue, Langeron, Fleury et un grand nombre de pères jésuites en missions pour les convertir. Dieu bénit ces missions. « Les conversions, nous dit Sismondi, ne se firent plus individuellement, mais *par villes entières*. » En peu de temps tout le Béarn fut converti, ainsi que les deux villes capitales du protestantisme français, La Rochelle et Montauban, et les villes de Gap, d'Embrun,

Digitized by Google

de Castres, de Lunel, d'Uzès, de Nîmes, de Montpellier et de Grenoble. Or, en 1680, le nombre des protestants en France était d'un à deux millions. De ce nombre, d'après ce qu'en dit le duc de Bourgogne qui avait compulsé tous les renseignements, 67 à 68 mille personnes seulement, de tout âge et de tout sexe, refusèrent de se conformer aux dispositions de la *révocation de l'édit*, et émigrèrent à l'étranger; les autres se firent catholiques et restèrent en France, grâce aux mesures de douceur que madame de Maintenon, secondée par Fénelon, le compagnon de son zèle et le dépositaire de ses peines et de ses douleurs, avait réussi à faire adopter. Voyez donc presque deux millions de citoyens conservés à la patrie, et autant d'enfants engendrés à l'Église par le bon esprit et le zèle d'une femme!

Si madame de Maintenon dut beaucoup, comme on vient de le voir, aux instructions et aux avis de Fénelon, Fénelon dut, lui aussi, beaucoup à la haute estime et à la reconnaissance que cette dame eut toujours pour lui. C'est par son entremise que Louis XIV confia à ce grand homme l'éducation de ses petits-fils les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, ce qui lui donna l'occasion d'écrire ce chef-d'œuvre de politique chrétienne intitulé *Direction de la conscience d'un roi*, et un si grand nombre d'autres ouvrages qui l'ont rendu si célèbre. C'est par elle aussi qu'il fut élevé au siége de Cambrai, qu'il sanctifia par son zèle et illustra par la grandeur de son nom. Parmi les hommes distingués de la cour de Louis XIV, Fénelon a été le seul qui ne s'est point laissé éblouir par le prestige de la gloire de ce monarque;

Digitized by Google

le seul vrai Israélite qui n'adorait que Dieu, pendant que tout le monde fléchissait le genou devant Moloch ; et le seul qui ait compris et prophétisé les maux immenses que ce règne, aux apparences chrétiennes et aux principes païens, aurait attirés sur la France, dans un avenir peu éloigné. Il fit même plus : l'an 1695, il eut le courage, propre à un évêque catholique, d'écrire à ce roi égaré cette terrible lettre où il traça le vrai tableau de Louis XIV et de son gouvernement, et qui peut se résumer dans ces deux mots : « Sire, vous n'êtes qu'un misérable, environné, flatté, gouverné par des êtres bien plus misérables que vous. (1). » La cour ne lui

(1) Voici quelques traits de cette lettre qui place son auteur à côté de saint Ambroise, de saint Basile et de saint Chrysostôme. « Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la *défiance*, la *jalousie*, l'*éloignement de la vertu*, la *crainte de tout mérite éclatant*, le *goût des hommes souples et* RAMPANTS, la *hauteur* et l'*attention* A VOTRE SEUL INTÉRÊT. Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont *renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour* FAIRE MONTER JUSQU'AU COMBLE VOTRE AUTORITÉ, qui est devenue la leur, parce qu'elle était entre leurs mains. On n'a plus parlé *de l'État et des règles*, on n'a parlé QUE DU ROI ET DE SON BON PLAISIR. On vous a *élevé jusqu'au ciel* pour avoir effacé, disait-on, tous vos prédécesseurs, c'est-à-dire *pour avoir appauvri la France entière*, AFIN D'INTRODUIRE A LA COUR UN LUXE MONSTRUEUX ET INCURABLE. Il ont voulu vous élever *sur les ruines de toutes les conditions de l'État :* comme si vous pouviez être grand, *en ruinant tous vos sujets, sur qui votre grandeur est fondée...* Vos ministres ne vous ont parlé que pour écarter de vous *tout mérite* qui pourrait leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cessé des louanges outrées, QUI VONT JUSQU'A L'IDOLATRIE, et que *vous auriez dû*, pour votre bonheur, rejeter avec indignation. On a rendu *votre nom odieux à toute la nation française, insupportable à tous nos voisins...* Il faut, Sire, remonter à l'origine de la guerre de Hollande, pour *examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.* Inutile de dire qu'*elles étaient nécessaires à l'État :* LE BIEN D'AUTRUI NE NOUS EST JAMAIS NÉCESSAIRE ; CE QUI

Digitized by Google

pardonna pas cette lettre, capable, à elle seule, de faire tomber les préjugés et les illusions dont on se berçait

---

NOUS EST VÉRITABLEMENT NÉCESSAIRE, C'EST D'OBSERVER UNE EXACTE JUSTICE... En voilà assez, Sire, pour reconnaître *que vous avez passé votre vie entière* HORS DU CHEMIN DE LA VÉRITÉ ET DE LA JUSTICE..... Vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, *meurent de faim.* La culture des terres est presque abandonnée, les villes et les campagnes se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers ; tout commerce est anéanti ; vos victoires et vos conquêtes ne réjouissent plus le peuple ; il est plein d'*aigreur et de désespoir. On paye ceux qu'il faudrait punir.*

« Vous *n'aimez point Dieu*, vous ne le craignez même que *d'une crainte d'esclave*... Votre religion *ne consiste qu'en superstition.* Vous êtes comme les juifs, dont Dieu a dit : « Pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est loin de moi. » Vous êtes scrupuleux *sur des bagatelles*, et ENDURCI SUR DES MAUX TERRIBLES. VOUS N'AIMEZ QUE VOTRE GLOIRE ET VOTRE COMMODITÉ. Vous rapportez *tout à vous*, comme si vous étiez LE DIEU DE LA TERRE, et que tout le reste n'eût été créé QUE POUR VOUS ÊTRE SACRIFIÉ. C'est, au contraire, vous que Dieu n'a mis au monde *que pour votre peuple.* Mais, hélas ! *vous ne comprenez point ces vérités* ; comment les goûteriez-vous ? *Vous ne connaissez point Dieu*, et vous ne faites rien pour le connaître. Vous avez un archevêque (monseigneur de Harlai) *corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, mutin, artificieux, ennemi de toute vertu et qui fait gémir les gens de bien.* Vous vous en accommodez, *parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries.* Il y a plus de vingt ans qu'*en prostituant son honneur*, il jouit de votre confiance. *Vous lui laissez tyranniser l'Église.* Pour votre confesseur (le P. La Chaise), il n'est point vicieux, mais il *craint la solide vertu et il n'aime que les gens profanes et relâchés.* Vous avez poussé son autorité au delà de toutes les bornes. *Vous êtes seul en France*, Sire, à ignorer *qu'il ne sait rien*, que son esprit est court et *grossier*, et qu'il ne laisse pas *d'avoir son artifice avec sa grossièreté d'esprit.* Les jésuites mêmes *le méprisent*... Il ne connaît rien en hommes, *non plus qu'en autre chose.* Il est la dupe *de tous ceux qui le flattent et lui font de petits présents*... Il va toujours hardiment *sans craindre de vous égarer ;* il penchera toujours *au relâchement* et à vous entretenir *dans l'ignorance.* Ainsi, *c'est un aveugle qui en conduit un autre* et — ils tomberont tous deux dans la fosse.— Madame de Maintenon et M. le duc de Beauvilliers... à quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, *préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire,* RÉPARER LES MAUX QUE

Digitized by Google

autour de ce monarque. Une vraie conspiration se forma contre le plus beau caractère de son siècle. On ne trouvait pas en quoi pouvoir incriminer sa conduite, on s'attacha à ses doctrines; et à l'occasion de son livre sur *les Maximes des Saints*, on le persécuta à outrance; on voulut le faire passer pour un hérétique; on dénonça son livre à ce tribunal de Rome, dont on venait de déclarer que *la France ne reconnaissait pas l'autorité;* et on y mit un tel acharnement que le saint-siége, tout en condamnant le livre, vengea et canonisa en quelque manière l'auteur, en adressant ces mémorables paroles aux ecclésiastiques qui s'étaient faits ses accusateurs : « Il a erré, sans doute, mais par un excès d'amour de « Dieu; mais vous, vous êtes bien plus coupables, car « vous avez péché par défaut de l'amour du prochain : « *Erravit ille, excessu amoris divini; peccastis vos de-* « *fectu amoris proximi* (Brev. Innocent XII). »

Or, au milieu de cette persécution et des chagrins de toute espèce dont on l'accablait, Fénelon ne trouva à la cour que madame de Maintenon qui continua à l'estimer, qui le protégea contre les fureurs de tant de vanités froissées, qui le consola, et qui obtint qu'on le laissât tranquille à faire le bien dans son diocèse.

La France littéraire doit, elle aussi, à cette admirable femme quelques-uns des chefs-d'œuvre de sa littérarature. Seule, ayant conservé le sens chrétien au mi-

---

VOUS AVEZ FAITS A L'ÉGLISE, et songer à devenir un vrai chrétien, avant que la mort vous surprenne (*Œuv. compl. de Fénelon*, tome VII, lettres diverses). » Pour la moitié de cela on pourrait pendre un homme, sans lui faire le moindre tort. Voilà cependant ce que, d'après Fénelon, a été Louis XIV!

Digitized by Google

lieu d'une cour qui ne respirait que le paganisme (témoin le château de Versailles et son parc), elle eut horreur de la doctrine de Boileau : *Que la poésie ne peut pas se passer de la mythologie,* et demanda à Racine s'il ne serait pas possible de concilier *la poésie et la musique avec la piété;* car elle souhaitait faire apprendre à ses demoiselles de Saint-Cyr des vers, *mais des vers chrétiens.* Racine était trop grand homme et trop grand chrétien pour ne pas voir que le jugement de cette femme, sur le sujet en question, était plus juste que celui du Juvénal français; il répondit donc par un OUI, et c'est dans ce but qu'il composa *Esther* et *Athalie.* Racine, pour contenter toujours cette femme chrétienne, fit aussi ses Cantiques, tirés de l'Écriture sainte, aussi remarquables par l'élévation des pensées que par l'élégance du style et les charmes de la plus délicieuse poésie (1).

Enfin, Bossuet lui-même dut, lui encore, quelque chose à madame de Maintenon. Dans sa *Politique tirée de l'Écriture,* ce grand homme avait eu le malheur de s'oublier au point d'y écrire le passage suivant, qui n'est rien moins que *sacré* : « Quand le prince a jugé, il n'y a « point d'autre jugement. Personne n'a droit de juger, « ni de revoir après lui. Il faut donc obéir aux princes « comme à *la justice même.* Le prince peut se redresser

(1) Louis XIV fit exécuter plusieurs fois devant lui ces Cantiques; et la première fois qu'il entendit chanter ces paroles : « Mon Dieu, quelle guerre cruelle! — Je trouve deux hommes en moi. — L'un veut que, plein d'amour pour toi, — Mon cœur te soit toujours fidèle; — L'autre, à tes volontés rebelle, — Se révolte contre ta loi; » il se tourna vers madame de Maintenon, et lui dit : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien! »

Digitized by Google

« lui-même, quand il reconnaît qu'il a mal fait, mais « contre son autorité, il ne peut y avoir de remède que « dans son autorité (Liv. IV, art. 1). » C'était dire, en d'autres termes, que le souverain chrétien n'a d'autre règle suprême de conduite que sa volonté; c'était introduire en France le droit public de Mahomet II et d'Henri VIII. S'il y avait donc un homme digne des plus grands égards de la part de la puissance séculière, indépendamment même de son génie et de ses mérites, c'était Bossuet qui en avait fait une si étrange apothéose, et qui, comme il nous l'assure lui-même, *lui avait été soumis et obéissant jusqu'à compromettre sa dignité et ses devoirs*. Il éprouva cependant un sort tout différent, et il fut le premier à subir les effets des droits exorbitants qu'il avait reconnus à cette même puissance, en matière de religion. En vertu des *libertés de l'Église gallicane*, qu'on venait de proclamer sous le patronage de Bossuet, un beau jour, le chancelier de France, au nom du roi, fit défendre l'impression des œuvres de Bossuet *avant qu'elles eussent été soumises à la censure*. Bossuet en fut profondément blessé. « Com- « ment! s'écria-t-il, depuis trente à quarante ans que « je défends la cause de l'Église contre toute sorte « d'erreurs, cinq chanceliers consécutifs ne m'ont ja- « mais soumis à aucun examen; et maintenant, sous « un chancelier qui m'honore de son amitié, j'aurais « reçu un traitement qui jamais ne me sera arrivé sous « les autres? Il est malheureux pour moi d'être *le pre- « mier des évêques* au livre duquel paraisse cette attes- « tation d'examen. Cette précaution nouvelle fera dire

Digitized by Google

« que ma doctrine commence à devenir suspecte (*Œu-*
« *vres complètes de Bossuet*, tome XXVI, édit. de Ver-
« sailles). »

Mais il faut rendre cette justice à Bossuet que s'il fit à cette occasion entendre les plaintes les plus amères, ce fut moins dans l'intérêt de sa réputation que dans l'intérêt de la liberté de l'enseignement, propre aux évêques et à l'Église. « Mais le plus grand mal, ajouta-
« t-il, est que ce ne sera qu'*un passage pour mettre les*
« *autres évêques sous le joug*... C'est une *étrange oppres-*
« *sion de leur lier les mains* en ce qui concerne la foi,
« qui est l'essentiel de leur ministère et le fondement
« de l'Église. L'*Évangile deviendra ce qu'on voudra*, et
« *bientôt on ne le comptera pour rien.* » Dans une lettre au cardinal de Noailles, Bossuet dit encore ceci : « J'ai
« dissimulé la *première injure de me donner un exami-*
« *nateur*, dans le dessein d'avancer l'impression. Elle
« est achevée; mais on passe *à une autre injure* de
« vouloir que l'*attestation de l'examinateur soit à la tête.*
« C'est, monseigneur, à quoi je ne consentirai jamais,
« parce que c'est une *injure à tous les évêques*, qu'on
« veut mettre par là sous *le joug, dans le point qui touche*
« *le plus à l'essentiel de leur ministère*, qui est la foi. »
Bossuet adressa ensuite, coup sur coup, *cinq mémoires* au roi, dans lesquels il est bien regrettable que l'ardeur du zèle contraste singulièrement avec une humilité plus qu'héroïque et le choix plus qu'étrange des expressions. Il y dit au roi : « Laissez la réputation saine et
« entière à un évêque qui a blanchi dans la défense de
« la vraie foi et dans *le service de Sa Majesté*... On veut

Digitized by Google

« ôter aux évêques le moyen de combattre l'erreur par « une saine doctrine, et le droit d'enseigner leurs peu- « ples par écrit, comme ils le font de vive voix ; et « c'*est par moi qu'on veut commencer à établir* CETTE « SERVITUDE. Il nous est fâcheux d'importuner Votre « Majesté de nos raisons ; mais *à qui l'Église aurait-elle « recours, sinon* au prince DE QUI SEUL ELLE TIENT LA « CONSERVATION DE SES DROITS SACRÉS, sans laquelle il n'y « aurait point de religion sur la terre (on n'aurait « pas écrit autrement au roi-pape d'Angleterre !)... « Nous ne craignons pas de déplaire à Votre Majesté *en « la suppliant à genoux*, comme nous faisons, que « *notre jugement parte de son trône*, et vienne *immédia- « tement de sa bouche*. Nous osons dire, en présence de « Votre Majesté, *qui nous représente Celui dont nous « sommes les ministres*, qu'on n'a rien à nous repro- « cher. »

A toutes ces requêtes et à toutes ces supplications, le prince *conservateur des droits sacrés de l'Église*, et REPRÉSENTANT *de Celui dont les évêques sont les ministres*, fit répondre par un *accordé* dérisoire et même insolent. On accorda que, pour leurs mandements, leurs censures et leurs autres actes authentiques, les évêques *pouvaient les faire indépendamment de la puissance temporelle*, à la condition *de les faire écrire à la main ;* et qu'on ne les assujettissait *à la censure* qu'à *raison de l'impression*. Et là-dessus Bossuet de s'adresser encore au roi : « Si cela est, Sire, de deux choses l'une : ou que « l'Église soit privée seule du secours et de la commo- « dité de l'impression, ou qu'elle l'achète en assujettis-

Digitized by Google

« sant ses décrets, ses catéchismes, et jusqu'aux mis-
« sels et aux bréviaires, et tout ce que la religion a de
« plus intime, *à l'examen des magistrats*. Chacun fait
« imprimer ses *factum* pour les distribuer à ses juges ;
« l'Église ne pourra faire imprimer ses instructions et
« ses prières pour les distribuer à ses enfants et à ses
« ministres ! » Le grand homme avait raison ; mais on le laissa crier, et l'Église gallicane allait insérer cette immense servitude parmi *ses libertés*. Heureusement, Louis XIV avait à côté de lui une femme catholique, madame de Maintenon. L'évêque de Meaux s'adressa à elle par une lettre où il se mit encore *à ses genoux* (*sic*), et ce fut cette femme qui, aussi sage que zélée, fit goûter les raisons du prélat à son royal époux, et qui obtint de lui ce qu'aucun homme n'avait pu obtenir, qu'il se désistât de sa prétention sacrilége d'asservir aux magistrats laïques l'enseignement de l'Église. Ainsi, c'est encore à la femme catholique que l'Église de France doit la précieuse liberté que tous les gouvernements réguliers, depuis lors jusqu'à nos jours, lui ont reconnue de combattre les erreurs et d'enseigner les peuples par la voie de la presse.

La Providence, qui châtie les hommes qu'elle veut sauver par où ils ont le plus péché, finit par abaisser la vanité de Louis XIV, et par éprouver durement son cœur. Conquérant, il se vit arracher successivement presque toutes ses conquêtes ; père, il vit la mort lui enlever impitoyablement presque tous ses fils et ses petits-fils. La fin de son long règne fut comme un temps marqué pour l'humiliation et la douleur autant que le

Digitized by Google

commencement l'avait été pour la gloire et les plaisirs. Or, au milieu de ces grands revers et de si grandes infortunes, il ne trouva de consolation que dans le dévouement sans bornes de sa femme et dans les sentiments de la résignation chrétienne qu'elle lui inspirait. Dans sa dernière maladie, abandonné par tout le monde, il n'eut que madame de Maintenon auprès de lui, lui prodiguant les soins les plus empressés et les plus héroïques que réclamait son âme abattue, autant que son corps tombant en dissolution. Et c'est grâce aux douces et délicates attentions de cette femme que Louis XIV quitta la vie en vrai chrétien, fortifié par tous les secours de la religion, et en vrai héros, avec un courage d'esprit, dépouillé de toute ostentation, se séparant des grandeurs sans les regretter, regardant en face la mort sans la craindre. Ce courage alla jusqu'à avouer publiquement ses fautes; car en embrassant son successeur, âgé de cinq ans, il lui dit : « Mon fils, je vous « recommande *de soulager les peuples*, et de ne pas « m'imiter dans ma passion pour la gloire, pour la « guerre et pour les bâtiments. »

A peine Louis XIV eut-il rendu son dernier soupir, dans les sentiments de la plus grande piété, que madame de Maintenon s'écria : « Que Dieu soit béni, ma mission est finie. » Elle quitta à l'instant même la cour, sans rien emporter, et alla s'enfermer dans sa maison chérie de Saint-Cyr, où elle termina ses jours dans les exercices de l'humilité, de la charité et de la religion. Telle a été madame de Maintenon à la cour de Louis XIV, et telle a été et sera toujours à la cour la femme vraiment ca-

Digitized by Google

tholique, le catholicisme lui révélant le secret de sa mission, l'étendue de tous ses devoirs et lui donnant le courage et la force de les accomplir (1)!

§ 67. La cour de Louis XV plus pitoyable que celle de Louis XIV. — La reine Marie Leczinska chargée de Dieu d'y perpétuer les traditions de la chasteté et de la foi des princesses de France. — Amour de cette reine pour son peuple, et sa charité inépuisable envers les malheureux. — Sainteté d'Henriette, sa fille. — Marie-Louise de France se faisant religieuse carmélite, pour expier les péchés de son père. — Circonstances touchantes de sa profession religieuse. — Les princesses Adélaïde et Victoire de France et le Dauphin, leur frère, des saints, eux aussi. — Singulier contraste de cette famille de saints, modèles de toutes les vertus, à côté de Louis XV, infecté de tous les vices.

On vient de voir ce que, d'après Fénelon, a été le règne de Louis XIV. Eh bien! le règne de son petit-fils, Louis XV, a encore été pire : même libertinage, même égoïsme, même indifférence pour les souffrances du peuple, avec l'esprit philosophique de plus, et une

(1) Voici le portrait que le vertueux et savant duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, a fait de l'épouse de son grand-père, sous les yeux de laquelle il avait grandi, à la cour : « Madame de Maintenon, dit-il, est une femme « que la Providence éleva au-dessus de son état et *qui ne se méconnaît pas;* « une femme qui se voit au comble de la faveur et *n'a point d'ambition,* « qui n'a de richesses que *pour secourir les malheureux*, de crédit que « pour les protéger; une femme qui ne donne jamais *que des conseils pleins* « *de sagesse*, et qui ne craint rien tant que d'en donner; qui *serait capa-* « *ble de conduire les plus grandes affaires*, et qui ne voit *de grande affaire* « *pour elle-même que celle de son salut* (Feller, art. *Maintenon*). »

Ses lettres, quoique altérées en une infinité d'endroits par La Beaumelle, qui les édita le premier, n'en sont pas moins remarquables, même à côté de celles de madame de Sévigné. Leur style précis et austère est, dit Feller, plutôt celui d'*un auteur, mais d'un bon auteur* que celui d'une femme. Son *Histoire*, ainsi que les *Mémoires pour servir à son histoire*, sont des indignes travestissements du noble caractère de cette grande femme. Elle était avant tout chrétienne, et l'on sait que dans l'intérêt de déprécier la religion et la piété, les écrivains de la révolution n'ont épargné aucun des héros du christianisme!

Digitized by Google

certaine grandeur et une certaine dignité et la grande littérature de moins. D'ignobles courtisanes et des incrédules dévergondés s'y amusaient à traîner dans la fange la couronne de saint Louis, à saper les fondements du trône et de l'autel, et le moderne Sardanapale d'assister, le sourire de la stupidité sur ses lèvres, à ces dégoûtantes orgies, à ces farces sacriléges, à cette horrible démolition qui devait ensevelir dans ses ruines la plus ancienne et la plus glorieuse des royautés chrétiennes. En sorte que, lorsque le malheureux Louis XVI monta sur le trône, la révolution *était faite déjà*, dans les idées et dans les mœurs; la royauté n'existait plus que de nom; et l'abbé Proyart a eu bien raison de donner à l'un de ses livres, sur cette époque funeste, ce titre : *Louis XVI détrôné avant d'être roi;* seulement il aurait pu y ajouter :... *Par ses aïeuls*. Mais, afin qu'en passant près des Tuileries, n'abritant plus qu'une royauté dégradée, on ne fût pas obligé d'y jeter un regard d'horreur et de mépris et de cracher dessus, Dieu y avait établi un bien saint et intéressant personnage, chargé d'y maintenir la foi et la piété traditionnelles des princesses royales de France, au milieu de la plus grande impiété. Ce personnage fut encore une femme, la princesse polonaise Marie Leczinska, épouse de Louis XV, qui n'était pas digne d'elle. On l'aurait dite une *perle jetée aux pourceaux*, une pierre précieuse au milieu du fumier. Dans les derniers jours qui précédèrent son mariage, interrogée par sa sainte tante, sur ce qu'elle pensait de ce grand événement : « Hélas! maman, lui « répondit la jeune princesse, je n'ai encore eu là-des-

Digitized by Google

« sus qu'une seule pensée, qui depuis huit jours absorbe « toutes mes autres pensées; c'est que je serais bien « malheureuse, si la couronne que m'offre le roi de « France me faisait perdre celle que me destine le roi « du ciel! » Grande et sublime parole, qui révéla dès lors, dans l'épouse du roi, une grande âme, ne vivant que de foi, et digne du trône par cela même qu'au lieu d'en convoiter les grandeurs, elle en craignait les dangers!

Dès le premier instant qu'elle se montra à la France, on la surnomma *la bonne reine*, à cause de la douceur de son caractère et de la bonté de son cœur. Après la mort de son père, à qui on avait cédé la Lorraine, on voulut la pousser à réclamer au moins une pension sur cette province : « Vous êtes l'unique héritière du roi Stanislas, lui disait-on, on ne pourra pas vous la refuser. — Je le crois bien, répondit la reine; mais il y a apparence aussi qu'on la ferait payer aux pauvres Lorrains *et je n'en veux pas à ce prix*. » Elle ne trouvait d'amusements purs que ceux *qui ne coûtaient rien au peuple;* et l'abbé Proyart, à qui nous empruntons les détails que nous résumons ici touchant cette sainte princesse (PROYART, *Vie de Marie Leczinska, reine de France*), nous assure qu'à sa mort on fit la remarque que, pendant quarante-trois ans qu'elle passa sur le trône, elle n'avait occasionné à l'État que la dépense d'une fête, celle de ses noces. On lui demanda un jour pourquoi elle refusait constamment aux seigneurs de la cour qu'elle estimait, le plaisir, qu'elle aurait elle-même partagé avec eux, d'aller dîner dans leurs châ-

Digitized by Google

teaux. « C'est, répondit la reine, qu'après avoir dépensé pour un petit écu à mon hôte, il faudrait que je donnasse cinquante louis à ses domestiques. *Mes pauvres payeraient trop cher ma petite satisfaction.* » Il n'est point de privation à laquelle elle ne se condamnât en faveur des pauvres. On la voyait souvent calculer jusqu'au prix d'une robe, qui lui plaisait, et refuser de l'acheter en disant : « C'est trop cher; j'ai assez de « robes; et nos pauvres manquent de chemises. »

Elle donnait pour toute sorte de nécessité et à toutes sortes de personnes; mais la vertu malheureuse et le mérite indigent avaient toujours la préférence dans ses largesses. Elle s'était fait une loi de ne jamais refuser de petites aumônes aux misérables qui imploraient publiquement son secours. « Car si je refuse l'aumône à ces pauvres, disait-elle, qui ne se croira pas dispensé de la leur faire? et alors que deviendront-ils? » Aussi, partout où elle devait faire quelque séjour on voyait arriver de toute part une foule de mendiants qui, tant qu'elle restait dans l'endroit, étaient à sa solde. On l'entendit souvent se plaindre de l'*importunité des ambitieux,* jamais de celle des pauvres. Ses gardes avaient ordre de les laisser approcher de sa personne. On les appelait *le régiment de la reine.*

Mais sa plus tendre compassion et ses soins maternels étaient pour les pauvres malades. C'était une satisfaction pour elle de les visiter dans les hôpitaux. « C'est ici, dit-elle un jour à un seigneur de sa cour, qu'il est bon de venir, pour apprendre à nous connaître. » Elle goûtait les aliments qu'on leur donnait; et

Digitized by Google

malheur aux chefs de l'établissement si elle ne les trouvait pas bons! Elle servait même les malades de ses mains royales jusqu'à les aider, dans sa profonde humilité, à mettre leur chaussure. Elle s'arrêtait plus longtemps auprès des plus désespérés; elle les consolait par de pieuses paroles, et ne les quittait qu'après les avoir amenés à une parfaite résignation aux dispositions de la Providence. « Mes enfants, leur disait-elle, toute reine que je suis, je me verrai un jour malade et mourante, comme vous. L'arrêt paraît dur à la nature, mais nous l'adoucirons par notre soumission, et en songeant qu'il est porté contre nos péchés par un Dieu qui est toujours notre père. » Un malade, après l'avoir un jour entendue parler ainsi, s'écria dans un transport de joie : « Non, mon Dieu, rien ne me retient plus sur la terre, et j'accepte volontiers la mort, après avoir eu le bonheur d'y être si bien exhorté par notre sainte reine! » Elle avait soin d'accompagner de secours pécuniaires les consolations spirituelles qu'elle donnait aux pauvres malades. Elle glissait ordinairement un louis dans leur main; mais si adroitement que les personnes qui l'accompagnaient ne s'en appercevaient pas, et qu'on l'eût ignoré, si la reconnaissance ne l'eût publié. Dans l'hôpital de Compiègne, ayant voulu faire son aumône accoutumée à un malade. « Hélas! madame, lui dit-il, dans l'état où je suis ce n'est pas de l'argent qu'il me faudrait. — Eh bien, dites-moi donc ce que je pourrais faire pour vous. — Ah! ma bonne reine, si vous vouliez offrir à Dieu une petite prière pour le salut de mon âme, je mourrais

Digitized by Google

content. — Mon crédit n'est pas grand dans le ciel, *mon enfant;* je prierai cependant, et je ferai prier pour vous avec confiance, parce que je vous vois bien résigné. »

La charité de la reine Marie n'était si grande et si inépuisable que parce que sa foi était très-vive et sa piété profonde. C'était une âme ne vivant sur cette terre qu'en attendant le ciel. Toutes les fois qu'elle passait par Saint-Denis, elle ne manquait pas de s'y arrêter pour aller prier sur les tombeaux des rois de France. Dans une de ces visites, — et ce fut la dernière qu'elle y fit, — à la vue des misérables débris de tant de grandeurs humaines : « C'est donc ici, dit-elle au prieur de l'abbaye qui l'accompagnait, que j'attendrai la résurrection générale. Voilà le palais où vous me logerez bientôt. C'est sous cette voûte, à quelques pas d'ici, que pourrira mon cadavre! » Et prononçant ces paroles elle se prosterna, elle baisa cette terre qui allait accueillir ses cendres, et adressa au *Roi seul immortel des siècles* une prière si tendre et si chaleureuse que tous ceux qui l'accompagnaient en furent stupéfiés et touchés jusqu'aux larmes.

En lisant ces détails on se croirait transporté au temps des Bathilde de France, des Marguerite d'Écosse, de Cunégonde d'Autriche, d'Élisabeth de Hongrie. Eh bien, c'est encore afin de nous convaincre que la femme vraiment catholique est partout toujours la même, comme la religion qui l'inspire, c'est afin que nous croyions sans peine aux prodiges de foi, de piété et de charité de ces saintes reines du moyen âge, et que Dieu

Digitized by Google

s'est plu à renouveler ces mêmes prodiges presque sous nos yeux, au milieu de la plus grande corruption des temps modernes.

Au milieu de tant de torts que le roi, son époux, s'était donnés à l'égard de cette admirable femme, il ne la contraria pas, au moins, dans ses sublimes pratiques, et dans le désir d'élever à sa manière les dix enfants qu'elle eut de son mariage. Cinq de ces enfants moururent à leur premier âge ; des cinq autres, qui vécurent plus longtemps, elle fit autant de saints. Henriette, l'aînée de ces enfants, ne pouvait voir un malheureux sans se sentir émue de compassion et s'empresser de le secourir. Elle n'avait que cinq ans lorsqu'on la vit un jour se dépouiller de sa robe pour la donner à une pauvre fille de son âge qui tremblait de froid. Elle ne se permit jamais la moindre dépense de fantaisie. Elle n'était heureuse d'avoir que pour le plaisir de donner. Elle priait toujours et communiait souvent. Elle avait douze ans et le Dauphin en avait dix, lorsqu'un jour elle lui dit : « Mon frère, nous sommes environnés de flatteurs, intéressés à nous déguiser la vérité. Convenons d'une chose : vous m'avertirez de mes défauts, je vous avertirai des vôtres. » Rien n'égalait son zèle pour inspirer aux autres les sentiments de religion dont elle était pénétrée. « Je ne comprends pas, disait-elle, comment des chrétiens paraissent étonnés dès qu'ils nous voient parler et agir chrétiennement. » La plus grande peine qu'elle eut au monde était d'être obligée quelquefois de se montrer aux spectacles. Une personne lui ayant demandé un jour la

Digitized by Google

raison de cette répugnance : « C'est, répondit la princesse, que dès que j'y suis et que je vois paraître les premiers acteurs, je me sens saisie d'une profonde tristesse. Je me dis à moi-même : — Voilà des gens qui se damnent de propos délibéré pour me divertir. — Cette pensée m'occupe tout entière, tant que la pièce dure; et le moyen qu'elle puisse m'amuser ! » C'était du reste un ange de pureté et d'innocence; ainsi, à l'âge de vingt-quatre ans, elle s'en alla au ciel.

Sa sœur, Louise-Marie de France, la dernière des enfants de Louis XV et de la reine Marie, était un ange elle aussi, mais que Dieu laissa plus longtemps sur cette terre pour l'étonner et l'édifier par le prodige de sa piété et de son renoncement au monde, dans un temps où tant de femmes de la haute aristocratie faisaient du monde leur idole. Elle était d'une vivacité extraordinaire, d'une grande pénétration d'esprit, mais elle avait une excellent cœur. S'imaginant qu'une femme qui travaillait dans son appartement l'eût offensée, elle lui dit avec humeur : « Ne suis-je donc pas la fille de votre roi ? — Et moi, madame, reprit froidement cette femme, ne suis-je donc pas la fille de votre Dieu ? » Frappée de cette réponse, « Vous avez raison, dit l'enfant, c'est moi qui ai tort, et je vous demande pardon. » N'ayant pas encore quatre ans, un jour elle dit à la religieuse qu'on lui avait donnée pour gouvernante : « Vous savez que j'aime Dieu, et que tous les jours je lui donne mon cœur; mais, dites-moi donc, est-ce que Dieu, à son tour, ne me donnera rien? » La sage maîtresse répondit : « Eh quoi! est-ce que vous ne

Digitized by Google

savez pas encore que tout ce que vous avez et tout ce que vous pouvez jamais avoir vous vient de Dieu? » Et après lui avoir fait l'énumération de tous les biens de grâce, de nature et de position que Dieu lui avait donnés, la sainte religieuse conclut : « Mais tout cela n'est rien, en comparaison de ce que Dieu vous réserve et qu'il vous donnera certainement, dans le ciel, si vous l'aimez toujours. Croyez-vous encore, après cela, que Dieu ne vous donne rien pour le cœur que vous lui offrez tous les jours? » L'enfant comprit si bien cette leçon que, depuis ce jour, elle disait, suivant les occasions, à sa bonne maîtresse : « Il faut encore remercier Dieu de ceci; c'est encore Dieu qui nous a donné cela. »

Devant faire sa première communion, la sainte fille s'y prépara de la manière la plus parfaite. Entre autres choses, elle écrivit *sa confession générale*, et, avant de la faire au prêtre, elle voulut en donner communication à sa maîtresse, pour avoir ses avis. Elle commença à lire; mais, parvenue à un endroit, elle hésita et passa un article. C'était *le plus grand de ses péchés*, dont elle avait honte et par lequel elle ne voulait pas *scandaliser* la bonne religieuse. Enfin elle se décida à lire cet article; il était conçu en ces termes : « Je m'accuse d'avoir désiré, *par vanité*, d'être née Turque. » La directrice lui demanda le motif de cet étrange désir, et comment elle avait pu y attacher *de la vanité;* et l'enfant de répondre : « C'est que je me figurais un grand plaisir à faire ensuite une abjuration éclatante du mahométisme, pour embrasser la foi chrétienne. » Ainsi, *ce grand*

Digitized by Google

péché n'était tout bonnement qu'un grand acte de foi et d'amour de Dieu, formulé par une enfant! On lui fit l'observation que, sans être Turque, elle aurait lieu de signaler un jour son amour envers Dieu et son zèle pour la vraie religion, en *abjurant*, à la cour même, les maximes et la conduite qu'on y suivait. « C'est vrai, dit-elle, et j'en ferai ainsi; » et de ce jour elle conçut l'héroïque idée de quitter le siècle et de se faire religieuse dans un couvent de Sainte-Thérèse, le plus austère qui existât en France. Elle s'en procura l'habit, qu'elle mettait secrètement pour voir si elle pourrait en supporter la rudesse. Elle s'en procura la règle aussi, et s'exerçait aux articles les plus difficiles; elle composa même une longue prière à sainte Thérèse pour qu'elle « lui obtînt la grâce de devenir l'une de ses filles le plus parfaites, malgré sa faible santé, sa complexion délicate, et *son indignité.* » Dès lors, elle mena au milieu de la cour même, et sous les habits de princesse, la vie pénitente d'une carmélite, jusqu'au moment où, triomphant de l'opposition du roi son père, elle put réaliser son vœu, en entrant au couvent des Carmélites, près de Saint-Denis, où la *princesse Louise-Marie de France* prit le nom de *sœur Thérèse de saint Augustin.* Le surlendemain, les princesses ses sœurs vinrent la voir. Cette entrevue offrit la scène la plus touchante. En voyant leur sœur Marie, les pieds nus et habillée de pauvres laines, elles se jetèrent à son cou, l'embrassèrent avec tous les transports de la tendresse, fondant en larmes, ainsi que toute la communauté attendrie par ce spectacle. Sœur Thérèse, la joie dans le cœur, la

Digitized by Google

sérénité sur le front, s'empressait de les consoler, les assurant « qu'on n'avait nul sujet de pleurer sur elle, à moins qu'on ne lui enviât *le parfait bonheur* dont elle jouissait. » Quelques jours après, elle écrivit ceci à l'une de ses amies de la cour : « Tout respire ici la gaieté du ciel. Je viens de la récréation, où j'ai pensé mourir de rire. Vois quel pouvoir a la joie d'une bonne conscience; » et un mois après elle écrivit encore à la même amie ces mots : « Mon lit t'a donc attendrie? Cependant, je ne suis pas si à plaindre. Je m'y trouve très-bien; et sans aller plus loin qu'aujourd'hui, j'y ai dormi huit heures. Je t'assure que cela n'est pas si pitoyable, *quand on pense ce que Jésus-Christ a fait pour nous!* D'ailleurs, je le dis à ma honte : tandis que tout le monde s'en édifie, je suis aussi à mon aise *sur ma paillasse piquée* que si j'étais sur un lit de plume. » Lorsqu'on lui interdisait les gros travaux qui demandaient une force qu'elle n'avait pas, son zèle pour la pénitence s'en dédommageait par les ouvrages les plus rebutants; elle épiait l'occasion de les dérober à ses compagnes; et cela était si fréquent que celles-ci, lorsqu'elles trouvaient leur ouvrage fait, en concluaient aussitôt que c'était un tour de la *sœur Thérèse de saint Augustin*. S'il arrivait qu'une religieuse, la prenant sur le fait, voulût réclamer sa tâche, la princesse tombait à ses pieds, lui baisait la main, et à force d'insister elle obtenait d'achever ce qu'elle avait commencé. C'est par ces actes d'abaissement, de pénitence et de ferveur qu'elle se prépara au sacrifice irrévocable d'elle-même à Dieu, par la prononciation solennelle de ses vœux.

Digitized by Google

Le pape voulut présider à cette cérémonie par son nonce. La fille du roi de France, devenue fille de sainte Thérèse, alla s'agenouiller devant la dauphine Marie-Antoinette, pour recevoir de ses mains le voile et le manteau religieux. La jeune princesse, en les lui présentant, les baisa par dévotion, et les arrosa des larmes de sa tendresse, et tous les assistants d'essayer en vain de cacher leur émotion que des sanglots prolongés trahirent et qui retentirent d'un écho déchirant sous les voûtes sacrées. Pendant que cela se passait à l'église, le son des cloches de toute la ville annonçait que Marie-Louise de France venait de prononcer ses vœux; et les ouvriers de quitter leurs travaux, les artisans de sortir de leurs boutiques, et tout le monde de s'attrouper au milieu des rues et des carrefours, et d'élever les mains au ciel en s'écriant : « Comment est-il possible que la fille de notre roi se soit dévouée pour toute sa vie à des austérités qu'aucun de nous n'aurait le courage d'embrasser! »

En effet, un grand, sublime et touchant acte de dévouement venait de s'accomplir, et dont l'âme seule d'une femme catholique est capable; car Marie-Louise de France n'avait changé les honneurs, les richesses et les délices de la cour pour la vie la plus pauvre, la plus humble et la plus mortifiée, que pour s'offrir à Dieu *en sacrifice d'expiation de la vie libertine du roi son père!* C'est elle-même qui le lui déclara de la manière la plus délicate. Un jour, Louis XV, qu'elle entretenait souvent des douceurs de son état, lui objectait qu'il ne comprenait pas comment elle pouvait se trouver si

Digitized by Google

bien d'une vie si dure. « Il est pourtant très-vrai, papa, lui répondit l'héroïque fille, que je me trouve au comble du bonheur; et ensuite, la pensée que je ne suis ici que pour mon salut et *le salut de ceux que j'aime*, a quelque chose de si consolant que je ne suis pas surprise qu'elle m'ait guérie de tous mes maux. » Le roi pleura en entendant ces sublimes paroles; mais son cœur était trop endurci par la glace de la volupté pour qu'il en prît la résolution de se corriger!

Les deux autres filles de la reine Leczinska, mesdames Adélaïde et Victoire de France, sans aller s'enfermer dans un cloître, n'en menèrent pas moins une vie pure, religieuse et parfaite au milieu du monde. Après avoir par leur religion étonné et confondu la cour corrompue et athée de leur père, elles s'expatrièrent, au commencement de la révolution, pour conserver leur foi et leur soumission à l'Église, elles s'établirent successivement à Rome, à Naples, à Trieste, édifiant le monde et lui apprenant ce qu'étaient les princesses catholiques de la maison royale de France!

Mais, de tous ses enfants, l'héritier du trône fut celui que la sainte reine Leczinska éleva avec plus de soins pour en faire un parfait roi très-chrétien dont la France n'avait que trop besoin. Ses vœux furent exaucés. « Je n'ai qu'un fils, disait elle-même, mais le Dieu qui me l'a donné a pris plaisir à le former sage, vertueux, bienfaisant, tel enfin que j'aurais à peine osé l'espérer. » En effet, le Dauphin, père de Louis XVI, fut le prince le plus éclairé, le plus habile, le plus dévoué à son pays et le plus saint qu'on avait jamais vu à

Digitized by Google

la cour de France après saint Louis. Mais le dix-huitième siècle n'en était pas digne, et il mourut avant de parvenir au trône, pour le plus grand malheur de la France, de l'Europe et de l'Église! Ainsi, grâce à la reine Leczinska et à ses admirables filles, on vit alors, sous le même toit des Tuileries et de Versailles, toute la solidité de la foi, toute la ferveur de la piété, toute la sainteté de la vie du christianisme des premiers siècles, à côté de tous les vices, de toutes les bassesses et de toutes les impiétés du paganisme le plus éhonté, pour les rendre inexcusables, pour leur servir en quelque sorte de contre-poids et de protestation. D'un côté c'était le crime, et de l'autre côté l'expiation. Ces saintes femmes parurent aussi avoir reçu une autre mission, celle de sauver de l'apostasie générale Louis XVI, et de préparer en lui, d'orner des fleurs de la sainteté et de l'héroïsme la grande victime expiatoire que le ciel s'était réservée en lui pour les fautes dont la race dégénérée de saint Louis s'était rendue coupable envers la France et envers l'Église; et c'est dans cette atmosphère spirituelle, parfumée par la bonne odeur de ses saints parents et de ses aïeules, que Louis XVI se forma, et devint ce qu'il devait être, pour honorer par sa sublime mort une royauté qu'il ne devait pas sauver par sa vie.

Nous ne pouvons pas oublier, dans cette liste de princesses de la maison des Bourbons, qui ont conservé à la cour, même de nos jours, le pieux héritage de la foi et de la piété catholiques de leurs aïeules, la princesse Marie d'Orléans. Voici comment le pieux abbé

Digitized by Google

Della Frateria, vicaire-général de Pise, rend compte des derniers moments de cet ange de femme, dans l'*Ami de la Religion* (20 janvier 1839) :

« Le 12 décembre, après son arrivée de Gênes, une des premières pensées de la duchesse fut de me faire inviter, par sa dame d'honneur, la baronne de Spitt, à dire une messe pour elle, dans la cathédrale, à une heure déterminée, pour s'y associer par des prières. Je me conformai à ce désir. Quelques jours après, la baronne me fit une visite et m'avertit de me tenir prêt, attendu que la princesse faisait ses préparatifs pour ses exercices de dévotion. Le 1er janvier, à sept heures du matin, je fus mandé auprès de la duchesse; elle tâcha de se lever et de se mettre sur son sopha. Cet effort, et notamment le zèle de Son Altesse Royale, qui avait le sentiment profond de l'acte important qu'elle allait faire, occasionnèrent un évanouissement au commencement de la confession. Revenue à elle, la princesse se confessa et communia.

« La nuit suivante, je veillais à côté de sa chambre. Elle ne me fit pas appeler, mais parla de sa confession en termes qui dénotaient combien cet acte lui avait donné de satisfaction. Le lendemain, elle voulut me voir; elle se confessa encore une fois, et me dit qu'elle connaissait très-bien son état, qu'elle n'était attachée à la vie que par son amour pour son fils et pour sa famille, et surtout pour sa bonne mère, et enfin par l'amour de Dieu, notamment pour son époux, qu'elle espérait voir passer dans le sein de la religion catholique. Après quoi elle mourrait contente.

Digitized by Google

« Son Altesse Royale s'entretint longtemps avec moi de la religion, de la piété, de la bonté et de l'amour de Dieu, du néant des choses terrestres et de la béatitude de l'éternité. Je lui proposai alors de recevoir le sacrement de l'extrême-onction et l'absolution pontificale; elle accepta avec empressement, et dans la journée elle reçut avec une piéte touchante ce sacrement et cette bénédiction; puis elle me pria de lui parler encore d'objets ayant rapport à la religion et à son état. Une demi-heure après, il y eut un mouvement dans la chambre de la princesse. Je courus à son lit, je la trouvai calme, tandis que toutes les femmes présentes étaient vivement émues. Elle me dit qu'elle priait son époux de se faire catholique. Je me retirai et priai. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, le visage de la princesse parut entouré d'une auréole divine, et tous les assistants étaient livrés à une pieuse admiration. Elle leur adressa les paroles les plus justes, les plus vraies, les plus religieuses, et répéta plusieurs fois à son époux, dans les termes les plus aimables et les plus pressants, qu'il fallait qu'il lui promît de se faire catholique et de faire élever parfaitement son fils. Elle dit au duc de Nemours, et le pria de répéter à ses frères, que hors de la religion il n'y a point de bonheur, et que sans elle tout est néant. — Vous qui ne connaissez point la piété, dit-elle, en jetant un coup d'œil sur tous les assistants, voyez ce qu'est la religion. J'étais heureuse; j'ai vingt-cinq ans; mais je sais mourir, et je meurs contente. Dieu m'aura pardonné mes péchés, et m'accordera la béatitude éternelle, parce que

Digitized by Google

je l'ai toujours aimé. — Elle resta dans cet état trois heures environ. Les assistants étaient profondément émus; la princesse était calme, et souriait quelquefois; elle exigeait que je ne quittasse pas son chevet. Lorsque son époux lui adressait la parole, elle refusait avec douceur de lui répondre, et se signait avec la croix. Elle imprima ses derniers baisers sur le crucifix, et tourna ses derniers regards vers le ciel. Elle me demanda si elle pouvait avoir la certitude de se rendre dans le sein de Dieu; et sur ma réponse que, dans ma conviction, le ciel s'ouvrait pour la recevoir, elle leva les yeux avec ravissement, et resta dans cette attitude jusqu'à sa mort, qui arriva à huit heures et un quart. Jamais je n'avais été témoin d'une mort si édifiante. Le calme, la force de l'âme, le sourire angélique de la duchesse ne pouvaient émaner que d'un profond sentiment religieux et d'une grâce particulière de Dieu pour une âme dont la place était marquée parmi les bienheureux (1). » Ainsi, depuis sainte Clotilde jusqu'à nos

(1) En rapportant cette sainte mort, M. Rohrbacher dit « que la princesse Marie d'Orléans est morte *moins de maladie que de douleur*, de se voir trompée dans ses espérances, et de devenir mère non pas d'un fils de saint Louis, mais d'un protestant wurtembergeois (tome XXVIII, page 489). » Voici le fait auquel l'illustre historien fait allusion par ces mots. Le duc de Wurtemberg, époux de la princesse Marie d'Orléans, était protestant. Le saint-siége n'avait accordé la dispense, pour ce mariage mixte, qu'à la condition, qu'il y met toujours, que les enfants qui en seraient sortis seraient élevés tous dans la religion catholique. Le duc avait accepté cette condition; mais sa pieuse femme étant accouchée d'un garçon, le duc oublia sa promesse; il fit baptiser l'enfant par un ministre protestant. La princesse en fut profondément désolée; et cette circonstance aggrava sa maladie et hâta la catastrophe de sa mort. Nous laissons au lecteur à qualifier cet acte de loyauté et de tolérance protestantes; et nous ne ferons qu'une remarque. L'un des plus

Digitized by Google

jours, la foi et la piété catholiques ont eu incessamment leurs confesseurs et leurs modèles dans les princesses des maisons régnantes de France!

§ 68. Une excursion en Allemagne. — Lâcheté de tous les souverains de l'Europe, conspirant contre une femme, Marie-Thérèse d'Autriche. — Grandeur de l'âme de cette reine, triomphant seule de tous ses ennemis. — Marie-Thérèse, le seul grand souverain chrétien de son siècle. — Son dévouement au bonheur de ses peuples. — Sa charité. — Sa politique. — Son portrait, comparé à celui de Catherine II de Russie. — Elle est innocente du partage de la Pologne. — Elle a été même seule à y voir le plus grand crime et la plus grande faute pour l'Europe. — Combien le rétablissement de cette grande nationalité catholique importe à l'Europe entière et à la France en particulier.

Sortons de France avec l'intention d'y revenir bientôt, pour aller admirer en Allemagne une autre grande femme catholique, Marie-Thérèse d'Habsbourg, étonnant le monde par sa sagesse et par son courage, en

---

grands péchés de Louis-Philippe fut celui d'avoir marié ses trois premiers enfants à des protestants, et d'avoir voulu introduire par là le protestantisme dans le sanctuaire de la royauté catholique, aux Tuileries, où ce culte n'avait jamais mis le pied. La Providence s'est prononcée là-dessus d'une manière à servir de leçon. Tous ces trois enfants catholiques, mariés à des protestants, sont morts déjà et le premier d'eux d'une manière mystérieuse et tragique, au moment où il se disposait à aller à Strasbourg, avec son épouse, pour présider à l'installation des *diaconesses protestantes*. Les luthériens de cette ville étaient dans la joie; le bruit courait même qu'on allait ôter la cathédrale aux catholiques pour la livrer aux luthériens. Ces derniers triomphaient. Mais un catholique du peuple leur dit : « Ne vous y fiez pas trop; « tôt ou tard vous verrez que le bon Dieu est catholique. » On sait le reste... Si celle qui, en février 1848, se présenta à l'Assemblée, tenant son enfant par sa main, eût été une princesse *catholique*, connue d'avance par le peuple par sa piété, par ses aumônes et par son dévouement au pays, peut-être que les choses se seraient passées bien autrement. Mais une princesse protestante ne sera jamais sympathique, ne sera jamais française en France, ne sera jamais vue de bon œil sur le trône de saint Louis; et tous les efforts de la *poésie* et de la politique révolutionnaires n'obtiendront jamais que le peuple français soit indifférent à la religion de ceux qui le gouvernent!

Digitized by Google

même temps que la sainte reine Leczinska l'étonnait par sa piété.

Fille et héritière unique de Charles VI, empereur d'Allemagne, et épouse de François de Lorraine, à la mort de son père, en 1740, Marie-Thérèse se trouva en butte à la perfidie de tous les souverains de l'Europe, qui s'étaient coalisés, et avaient pris les armes pour la dépouiller de tous ses États et l'ensevelir sous les ruines de la monarchie autrichienne. Malheureusement, à la tête de cette lâche conspiration de tant d'hommes puissants contre une jeune femme était Louis XV. Mais il était bien naturel que le prince protecteur des philosophes impies de son siècle se fît le persécuteur d'une princesse catholique! Soutenu par une armée française, et sous le titre de *lieutenant général du roi de France*, l'ambitieux électeur de Bavière s'était déjà fait couronner roi de Bohême à Prague, archiduc d'Autriche à Lintz, et empereur d'Allemagne à Francfort, sous le nom de Charles VII; et, marchant de victoire en victoire, il en était déjà aux portes de Vienne pour l'assiéger. Marie-Thérèse fut donc obligée de quitter cette ville et de chercher ailleurs un refuge qu'elle ne trouvait nulle part. Elle était enceinte; et, apprenant les progrès toujours croissants de ses ennemis, « J'ignore, écrivait-elle à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère, j'ignore s'il me restera une ville pour y faire mes couches. » Le duc, son époux, était un fort honnête homme, et peut-être l'unique honnête homme parmi les princes de l'époque, mais il ne possédait pas les grandes qualités d'un souverain, pas plus qu'il n'en

Digitized by Google

avait les droits. Il n'était que le mari de la reine; c'est Marie-Thérèse qui était le souverain. Il s'était donc résigné déjà au sort que les ennemis de la maison d'Habsbourg réservaient à Marie-Thérèse, sa femme, de la laisser régner sur quelques morceaux de la basse Autriche. Mais celle-ci, toute simple et pieuse qu'elle était, n'en possédait pas moins, avec les droits, l'élévation de l'esprit et la grandeur d'âme d'un grand prince. Elle en pensa donc autrement que son faible époux. Seule, sans forces, sans alliés, elle se crut pourtant encore assez forte dans la protection de Dieu et dans la justice de sa cause. Elle ne se découragea pas, elle ne désespéra pas. « Nous avons tout perdu, disait-elle, « mais il nous reste Dieu et la Hongrie. » Elle se rend seule dans ce royaume; elle y réunit les États généraux à Presbourg; elle s'y présente, tenant entre ses bras son petit enfant (qui fut depuis Joseph II), et leur dit en bon latin : « Abandonnée par mes amis, persécutée « par mes ennemis, attaquée par mes plus proches pa- « rents, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, « votre courage et ma constance. Je mets donc entre « vos mains la fille et le fils de vos rois qui attendent « de vous leur salut. » La Hongrie faisait, depuis deux cents ans, des efforts pour repousser le joug de l'Autriche, qui lui était devenu insupportable. Mais depuis l'avénement au trône de Marie-Thérèse, toute cette opposition séculière y avait cessé; la sagesse, la modération, la bonté de cette femme avaient réconcilié avec la maison d'Habsbourg ce noble et puissant peuple que les fautes des hommes lui avaient aliéné. Marie-Thérèse

Digitized by Google

n'avait donc pas achevé sa touchante allocution que tous ces nobles et généreux magnats, ces vieux guerriers, frémissant d'indignation contre les lâches ennemis de la reine infortunée, se levèrent comme un seul homme, tirèrent leurs sabres, et de ce ton d'enthousiasme et de dévouement que seul un souverain bien-aimé peut inspirer à un grand peuple, ils s'écrièrent : « Allons, et mourons pour *notre roi*, Marie-Thérèse; « *Eamus, et moriamur pro Rege nostro, Maria Theresia.* »

Dès ce moment, tout changea de face. Forte de ses fidèles Hongrois, et à leur tête, Marie-Thérèse bat successivement ses ennemis, les chasse de tous ses États, et les oblige à lui demander la paix. L'électeur de Bavière, réduit à un isolement complet, est forcé de déposer l'une après l'autre les trois couronnes dont il s'était affublé, et en meurt de chagrin. Le trône impérial est vacant; et Marie-Thérèse, s'étant déjà attiré toutes les sympathies de l'Allemagne, réussit à y faire asseoir son époux et à le faire accepter et reconnaître par tout le monde comme empereur d'Allemagne, sous le nom de François Ier. Ce triomphe du droit contre la force, cette restauration d'un grand empire sortant plus fort et plus considéré que jamais de ses ruines, est l'unique merveille politique dont fut témoin le dix-huitième siècle, et qui fit exception à la longue série d'infamies dont se compose son histoire; cette merveille fut l'œuvre d'une femme! cette femme fut encore l'unique souverain chrétien digne de ce nom, qui fit alors respecter et aimer la royauté que tous les autres s'occupaient à rendre odieuse et méprisable.

Digitized by Google

Tandis que tous les souverains hommes ne faisaient que se déshonorer eux-mêmes par tous les crimes, et opprimer leurs peuples par toutes les injustices, ce souverain-femme ne faisait que grandir dans l'estime du monde par la pureté de ses mœurs et par sa profonde piété, et rendait heureux ses peuples par sa justice et par son dévouement. Voici le tableau que M. Rohrbacher a fait de son règne : « Dès que, après une lutte de huit ans, elle rendit l'indépendance et la paix à ses États, elle mit tous ses soins à y effacer les traces de la guerre, à ranimer l'agriculture, à faire fleurir le commerce et les arts. Les ports de Trieste et de Fiume furent ouverts à toutes les nations. Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie. Des canaux ouverts dans les Pays-Bas apportèrent jusque dans le sein des villes des richesses des deux Indes. Les grandes routes y disputèrent de beauté à celles de France. Vienne fut agrandie et embellie; des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, s'établirent dans ses faubourgs. Les sciences eurent à se féliciter de plusieurs universités et colléges. Le dessin, la peinture, l'architecture obtinrent des écoles spéciales; Prague, Inspruck, des bibliothèques publiques. Des observatoires, enrichis d'instruments précieux, s'élevèrent à Vienne, à Gratz, à Tirnau; Van-Swieten fut appelé à régénérer les études de la médecine et de la chirurgie; Métastase transporta les muses italiennes sur les bords du Danube. Les attentions bienfaisantes de la souveraine se portèrent sur toutes les classes de ses sujets.

Digitized by Google

Ses troupes étaient nombreuses et sans cesse exercées aux nouvelles manœuvres. Les soldats blessés et infirmes, jusque-là livrés à une sorte d'abandon, furent recueillis dans de vastes hôpitaux. Les veuves des officiers, les demoiselles nobles trouvèrent d'honorables ressources dans des établissements formés par l'humanité et la charité de la souveraine. *Jamais*, en un mot, *la monarchie autrichienne n'avait vu luire d'aussi beaux jours* (tome XXVI). » Voilà ce que, presque de nos jours, a été encore le règne d'une femme catholique; et voilà une preuve de plus, confirmant cette vérité historique : Que les règnes des femmes *catholiques* sont meilleurs que ceux des hommes.

C'est que cette grande femme consacrait toute sa vie au bonheur de ses sujets. On l'entendit dire un jour : « Je me reproche le temps que je donne au sommeil; c'est autant de dérobé à mes peuples. » Sa bienfaisance était inépuisable; soulager le malheur était un besoin, donner aux pauvres était un bonheur pour son noble cœur. Veut-on savoir jusqu'à quel point ce cœur chrétien sentait les peines des autres? Qu'on se rappelle cette exclamation de vive douleur qu'elle poussa en apercevant, un jour, une femme et ses deux enfants mourants de faim et tremblants de froid : « Qu'ai-je donc fait à la Providence, s'écria-t-elle, pour qu'un tel spectacle vienne affliger mes regards et *déshonorer mon règne?* » Et aussitôt d'ordonner qu'on servît à cette mère infortunée des mets de sa propre table, de la faire venir en sa présence, de la consoler, de la revêtir de ses royales mains, et de lui assigner une pension

Digitized by Google

sur sa cassette. Elle aimait ses peuples comme une mère aime ses enfants. Ainsi elle descendit au tombeau ornée du titre glorieux de *Mère de la patrie*, que lui décerna la reconnaissance de ses sujets, et que seule, parmi tous les souverains de son siècle, elle sut mériter! Son unique malheur fut d'avoir, dans Joseph et dans Léopold ses enfants, des successeurs de son trône et non pas des imitateurs de sa piété et de ses vertus; car l'un d'eux, par sa folle impiété et par son libertinage, et l'autre, par son jansénisme, son avarice et son hypocrisie, ternirent l'éclat d'une monarchie que Marie-Thérèse avait environnée de tant de splendeur, et eux, hommes, affaiblirent un trône auquel une femme avait su donner toutes les conditions de force et de stabilité!

Marie-Thérèse puisait ses lumières dans la prière, et sa force dans les grands principes de la foi. A la mort de son époux elle prit un deuil austère et ne le quitta plus, pendant les quinze ans qu'elle lui survécut; et tous les mois elle allait arroser de larmes son tombeau. Sans cesse occupée de la grande pensée de la mort, l'unique conseillère fidèle de la vie, elle fit faire de son vivant son cercueil et cousit elle-même de ses mains la robe mortuaire dans laquelle elle a été ensevelie! Elle n'a donc été l'unique grand souverain de son temps que parce qu'elle en a été l'unique souverain sincèrement et profondément catholique!

Ainsi voyez, pendant que Marie-Thérèse régnait en Allemagne, Catherine II régnait en Russie. Elles étaient toutes les deux veuves, toutes les deux souveraines de grands empires; cependant elles ont été l'une aussi dif-

Digitized by Google

férente de l'autre que le jour l'est de la nuit, le blanc du noir, et la grâce du péché. Marie-Thérèse a été le modèle de la chasteté, de la fidélité et de la tendresse conjugales, et a élevé son époux jusqu'à l'empire; tandis que Catherine a été la Messaline des temps modernes, plus célèbre par ses adultères que par ses conquêtes, conspirant avec les complices de ses débauches contre son malheureux époux Pierre III, qu'elle détrôna et fit étrangler après l'avoir fait empoisonner. La politique de Marie-Thérèse a été la politique de la sagesse, de la justice, du courage et du dévouement pour ses peuples; la politique de Catherine a été la politique de la ruse, de l'iniquité, de l'oppression et de l'assassinat. Marie-Thérèse n'a revendiqué et conservé ses États que par l'affection de ses sujets; Catherine n'a agrandi les siens que par toute espèce de crimes et par le plus grand des crimes, le démembrement de la Pologne. Marie-Thérèse a été accompagnée au tombeau par les bénédictions de ses peuples et par les regrets de tout ce qu'il y avait au monde de chrétien et de vertueux. L'oraison funèbre de Catherine n'a été formée que des éloges flétrissants de tous les philosophes impies et des anathèmes de tout son empire. Marie-Thérèse a été, après Isabelle la Catholique, la plus grande gloire de la royauté chrétienne des temps modernes; Catherine, après Élisabeth d'Angleterre, en a été la plus grande honte et le plus grand opprobre. Marie-Thérèse a été la mère de ses peuples, Catherine a été le tyran des siens. Mais ce contraste, si édifiant et si délicieux d'un côté, et si hideux et si révoltant de l'autre, s'explique

Digitized by Google

facilement par cette seule circonstance que Catherine, tout en étant le pape-femme d'une Église schismatique dégradée, n'avait aucune religion; tandis que Marie-Thérèse, toute grande souveraine qu'elle était, ne cessa jamais d'être une âme pieuse, une fille soumise et dévouée de l'Église, une FEMME CATHOLIQUE!

On lui a fait le reproche d'avoir consenti, elle aussi, à la plus grande iniquité des temps modernes, au partage de la Pologne; mais outre que cet acte infâme ne fut consommé que lorsque son indigne fils, Joseph II, gouvernait l'empire, il est vrai de dire qu'il fut fait sans l'Autriche et malgré l'Autriche. Car l'original encore existant de la convention secrète signée à Pétersbourg, le 17 février 1772, entre ce juif de Frédéric II, roi de Prusse, et sa digne alliée Catherine II, impératrice de Russie, porte, en propres termes, ceci : « *Si la cour d'Autriche refuse* d'accéder au plan de partage, la Prusse et la Russie *s'uniront contre elle* (BIOGRAPH. UNIV. Ar. *Marie-Thérèse*). » Ainsi l'Autriche se trouva alors dans l'alternative ou de consentir à ce partage et d'en avoir sa part, ou de subir les chances d'une guerre qui aurait mis en feu l'Europe, sans sauver la Pologne; et dans cette alternative il n'est pas étonnant que de *grands et savants personnages* eussent conseillé à l'Autriche d'accepter, comme en dépôt, la Galicie, plutôt que de la laisser aux mains du schisme ou de l'hérésie. Quant à Marie-Thérèse en particulier, voici ce qu'elle écrivit à ce sujet à Kaunitz, ministre de son fils : « Lorsque tous mes pays étaient attaqués et que je ne savais plus du tout où je pourrais faire tranquillement mes couches, je

Digitized by Google

m'appuyais sur mon bon droit et sur l'*assistance de Dieu*. Mais dans cette affaire, où non-seulement le droit manifeste *crie vengeance* CONTRE NOUS *au ciel*, mais où *toute équité* et la *saine raison sont* CONTRE NOUS, je dois confesser que de ma vie je ne me suis trouvée dans une telle angoisse et que *je rougis de me laisser voir*. Le prince (Joseph II) doit considérer *quel exemple nous donnons à tout l'univers*, lorsque, pour un misérable lambeau de la Pologne, nous risquons notre honneur et notre réputation. Je vois bien *que je suis seule et* NON PLUS EN VIGUEUR, c'est pourquoi je laisse aller l'affaire son chemin, mais non sans LE PLUS VIF CHAGRIN DE MA PART. » Lorsqu'on lui demanda son *placet* à cet acte meurtrier d'une grande nationalité catholique, Marie-Thérèse ne le donna que dans ces remarquables termes : « *Placet*, puisque tant de *grands* et *savants personnages le veulent;* mais lorsque je serai morte *depuis longtemps*, on saura *par expérience* ce qui en résultera DE CETTE VIOLATION DE TOUT CE QUI A ÉTÉ JUSQU'ALORS SAINT ET JUSTE (MEZZEL, *Histoire mod. de l'Allem.*, tome XII, c. 1). » Loin donc d'avoir été pour rien dans la mutilation de la Pologne, Marie-Thérèse a été, alors, elle femme, le seul souverain à l'âme assez droite et assez courageuse pour reconnaître, dans cette mutilation, la *violation de tout ce qui est saint et juste, une iniquité qui crie vengeance au ciel;* et pour l'avoir, dans un document diplomatique, flétri comme tel et denoncé à toutes les générations et à tous les siècles. Marie-Thérèse a été le seul souverain à l'esprit assez élevé pour connaître que ce démembrement, tout

Digitized by Google

étant un grand crime, était encore une grande faute politique, dont l'Europe entière aurait eu à regretter pendant de longues années les conséquences funestes; et qu'il est beau de l'entendre, elle qui n'avait pas commis cet acte, et qui n'y était engagée que malgré elle, par son fils, déclarer qu'elle en éprouvait une horrible *angoisse* et en était si honteuse *qu'elle rougissait de se laisser voir :* tandis que tous les autres souverains qui en étaient coupables, sans pudeur comme sans remords, portaient haut leur front stigmatisé, comme celui de Caïn, à la flétrissure du parricide! Jamais le sentiment chrétien ne s'était montré plus clairvoyant, plus juste, plus charmant et plus délicat que dans ce jugement qu'une femme catholique a prononcé de l'horrible brigandage, suivi d'assassinat, que les hommes se sont permis à l'égard de la Pologne! Puissent les descendants de Marie-Thérèse, pour leur plus grand avantage et pour leur honneur, partager la manière de voir de leur illustre aïeule sur ce sujet! Puisse l'Europe comprendre que les digues de papier ne peuvent pas la mettre à l'abri des inondations de la barbarie du Nord; et que le rétablissement de la Pologne est la seule garantie vraie, réelle, utile, efficace de son équilibre, de son indépendance et de sa sécurité! Puisse enfin la France en particulier se convaincre que c'est là, et non pas ailleurs, que se trouve pour elle le moyen d'empêcher un nouveau 1814 contre elle, et de s'épargner la honte de voir une troisième fois le Cosaque abreuvant ses chevaux sur les bords de la Seine! Mais revenons à la France.

Digitized by Google

§ 69. Parallèle entre les hommes et les femmes de la famille royale de France à l'époque de la révolution française. — Mort héroïque de Marie-Antoinette et d'Élisabeth de France. — Les religieuses martyres. — Le respect dû à la femme, ou la civilisation foulée aux pieds, dans la persécution qu'on leur fit. — Leur sublime attitude, et prodige de leur zèle et de leur courage, dans leurs prisons et sur l'échafaud. — Elles ont renouvelé les exemples des anciennes martyres, et ont glorifié le catholicisme. — Le clergé a eu à regretter des apostats. — Les religieuses n'ont eu que des martyres.

La révolution y arrive; et, nous le disons à notre grand regret, à l'exception près du roi martyr de sa religion et de sa patrie, les hommes de la maison de Bourbon de France s'y trouvèrent ne valant rien. Le comte de Provence était un philosophe de bas étage; le comte d'Artois, un libertin; on sait ce qu'était le duc d'Orléans, *Philippe-Égalité*. Mais à cette époque aussi, à côté de ces hommes qui ont tant contribué aux malheurs de la France, Dieu fit paraître des femmes admirables par la fermeté de leur foi, par la pureté de leur vie et par l'héroïsme de leur dévouement aux intérêts du pays et de l'Église, et qui ont entouré la monarchie française mourante de l'auréole et de l'éclat sublime du christianisme. La monarchie chrétienne de saint Louis ne devait finir qu'ainsi!

En effet, Marie-Antoinette, épouse du roi-martyr, Marie-Élisabeth et Marie-Clotilde, ses sœurs, et Marie-Thérèse, sa fille, quelles femmes, grand Dieu! quelle ferveur de piété, quelle intégrité de mœurs, quelle sagesse d'esprit, quelle bonté de cœur, quelle noblesse de caractère, quelle douceur envers leurs ennemis, quelle résignation dans leurs peines, quel calme, quel héroïsme dans leur mort! Nous n'avons pas le temps de rien dire des deux dernières, dont l'une, Marie-Clo-

Digitized by Google

tilde, reine de Sardaigne, après avoir rempli l'Italie de la bonne odeur de sa sainteté, a mérité d'être placée au nombre des bienheureuses, et l'autre Marie-Thérèse, qu'on a, à juste raison, appelée l'*unique homme de la maison de Bourbon*, a su commander en sa faveur l'estime et le respect de ses propres ennemis, et hier encore elle apprenait à l'Europe combien est belle la piété près du trône, combien est puissante l'humilité dans la hauteur du rang, combien est grande la majesté dans le malheur! Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de rappeler au moins les derniers moments de Marie-Antoinette et d'Élisabeth, moments où elles parurent si sublimes.

Marie-Antoinette d'abord, la veuve de Louis XVI, quoique Allemande par naissance, se montra, en mourant, une princesse tout à fait française et une épouse tout à fait digne d'un roi martyr. Condamnée à mort avec la même injustice avec laquelle on avait condamné son royal époux, et ramenée dans son cachot pour y attendre son supplice, voici ce qu'elle écrivit dans une lettre renfermant ses dernières pensées, et qui devait tenir lieu de son testament : « Que mon fils, y dit-elle, « n'oublie jamais les derniers mots de son père, que je « lui répète expressément, *qu'il ne cherche jamais à « venger notre mort!*... JE MEURS DANS LA RELIGION CA- « THOLIQUE, APOSTOLIQUE, ROMAINE, dans celle de mes « pères, dans celle où j'ai été élevée et que *j'ai tou- « jours professée*. N'ayant aucune consolation spiri- « tuelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore « ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où

Digitized by Google

« je suis les exposerait trop, s'ils y entraient une fois,
« je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les
« fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe.
« J'espère que dans sa bonté il voudra bien recevoir
« mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais depuis
« longtemps pour qu'il veuille bien recevoir mon âme
« dans sa miséricorde. »

Un moment avant l'heure du supplice, un prêtre schismatique se présenta, l'invitant, avec la brutalité insolente propre à de pareilles gens, *à confesser tous ses crimes*. La reine répondit d'un ton de majesté qui terrassa le malheureux apostat : « Je ne vous ai point attendu pour demander à Dieu pardon de mes fautes; quant à *des crimes*, je n'en ai commis jamais. » Sur l'échafaud, elle ne fit qu'élever ses yeux au ciel, d'un air de profonde piété, de calme et de bonheur; et, un instant après, elle s'y trouvait en compagnie de son royal époux!

Nommer Élisabeth de France, la sœur de Louis XVI, c'est nommer un ange par la pureté autant que par la beauté, c'est nommer l'une des plus nobles âmes, des plus splendides existences qui aient jamais sanctifié le sol de la France et honoré l'Église.

Emprisonnée au Temple, en compagnie de toute sa famille, on avait eu la cruauté, après l'assassinat du roi et de la reine, de l'enfermer dans une ancienne cuisine, au troisième étage de l'édifice. « C'était là, nous dit d'un air brutalement moqueur, un journal du temps (Gabourd, *Convention*, tome I); c'était là son appartement. Sa toilette se trouvait placée sur une pierre à

Digitized by Google

laver et à côté des fourneaux. Sa couchette était un lit de sangle avec deux petits matelas fort justes pour la mesure. Élisabeth boude le plus souvent dans un coin de la chambre, un livre de dévotion à la main : c'est sa contenance habituelle. » C'est nous dire que cette grande chrétienne ne puisait que dans la religion son dévouement maternel envers l'orpheline Marie-Thérèse de France, sa nièce, et cette résignation sublime avec laquelle elle supportait ses humiliations et ses peines. Le 9 mai 1794, des agents de police se présentèrent à sa prison, et : « Élisabeth Capet, dirent-ils à la sœur d'un roi de France, tu es mandée à comparaître devant le tribunal révolutionnaire pour être jugée *sur tes crimes*. Pars, suis-nous; tu n'as besoin de rien. — Et ma nièce? répondit-elle. — On s'en occupera après. » La princesse embrassa la fille de Louis XVI, et comme, pour la calmer, elle lui promettait de revenir : « Non, citoyenne, reprit un agent, tu ne remonteras pas. Prends ton bonnet et descends. » Et, sur ce ton, on continua à l'accabler d'outrages, tandis qu'elle, d'un air aussi courageux que calme, donnait de pieux avis à l'enfant pleurant et ne pouvant se consoler de la perte de sa seconde mère! Arrivée devant le tribunal : « Qui êtes-vous? » lui demanda le président; elle répondit avec dignité : « Je suis Élisabeth de France, sœur de Louis XVI et tante de Louis XVII, *votre roi*. » Le président continua : « Avez-vous, avec le dernier tyran, conspiré contre la sûreté et la liberté du peuple? — J'ignore à qui vous donnez ce titre; mais je n'ai jamais désiré que le bon-

Digitized by Google

heur de tous les Français. — Lors de la fuite du tyran, votre frère, à Varennes, ne l'avez-vous pas accompagné? — Tout m'ordonnait de suivre mon frère, et je m'en suis fait un devoir. — Où étiez-vous à la journée du 10 août? — Au château des Tuileries, ma résidence. — La femme Capet a déclaré que vous l'aviez soutenue dans ses craintes et dans ses espérances. Vous avez mâché les balles des satellites de la tyrannie. Vous avez donné des encouragements de tout genre aux assassins de la patrie. — Tous ces faits, qui me sont imputés, sont autant d'indignités dont je ne me suis point souillée. — Vous avez pansé les blessures des assassins envoyés par votre frère contre les Marseillais. — L'humanité seule a pu me conduire à panser leurs blessures. Je ne m'en fais pas un mérite, et je ne crois pas qu'on puisse m'en faire un crime. — Vous n'êtes humaine que pour les assassins du peuple, et vous avez la *férocité des animaux les plus sanguinaires* pour les défenseurs de la liberté.... N'avez-vous pas fait espérer au petit Capet qu'il succéderait à son père? — Je causais avec cet infortuné qui m'est cher à plus d'un titre, et je lui administrais les consolations qui me paraissaient capables de le dédommager de la perte de ses parents. — C'est convenir, en d'autres termes, que vous nourrissiez le petit Capet des projets de vengeance que vous et les vôtres n'avez cessé de former. » Et sur *ces crimes* on la condamne à mort, elle et ses prétendus complices. Rentrée à la Conciergerie, la vierge royale se fit conduire dans la chambre de ceux qui devaient périr avec elle, et les exhorta tous à la ré-

Digitized by Google

signation, avec la présence d'esprit et l'élévation d'une âme au-dessus des plus grands malheurs. Sur la charrette et sur l'échafaud elle conserva ce calme céleste que la religion inspire. Lorsqu'on l'étendit sur la planche fatale, ange de pudeur, elle étendit la main pour bien couvrir ses pieds; et, autant généreuse que pieuse jusqu'au dernier moment, elle invoqua Jésus-Christ, pardonna à ses bourreaux, plaignit le peuple, pria pour lui; et, le cœur rempli d'espérance et pénétré d'amour, se lança, d'un pas assuré, dans l'abîme de l'éternité!

Ce ne furent pas les seules victimes que l'athéisme, devenu pouvoir, immola à l'infâme idole de la *déesse de la Raison*, qu'on avait présentée au peuple comme le dernier terme de ses espérances et la mesure de sa dignité. Cet ignoble symbole vivant de la volupté le fut de la barbarie aussi; et, pendant trois ans, on lui offrit partout et à tous les instants des hécatombes de victimes humaines. Sans compter les laïques, Barruel fait monter à deux cent mille le nombre des ecclésiastiques égorgés ou guillotinés, ou noyés, ou brûlés, ou laissés mourir de faim dans d'horribles cachots, ou enfin chassés du sol de la patrie, pour aller dire au monde et la dégradation d'un peuple qui abjure la religion, et l'héroïsme chrétien de ceux qui lui restent fidèles.

Partout où l'on avait jusqu'alors persécuté le christianisme, le pouvoir avait fait une loi, défendant aux chrétiens la profession de cette religion nouvelle; le magistrat les jugeait, et le bourreau les exécutait. Ces

Digitized by Google

exécutions étaient atroces, mais au moins elles avaient les apparences de la légalité. Dans la persécution que la philosophie a faite au christianisme en France, à la fin du dix-huitième siècle, on vit encore quelque chose de plus anormal et de plus révoltant. Tout vil sans-culotte eut le droit du glaive contre quiconque était soupçonné d'adorer Jésus-Christ. Comme si on n'eût eu assez des échafauds en permanence sur tous les points du sol français, et mis à la disposition de proconsuls féroces, pour détruire *les fanatiques*, — c'est ainsi qu'on appelait les chrétiens, — on avait accordé à la lie du peuple la faculté d'assassiner; on excitait même le peuple, et on le lançait comme une meute de chiens enragés contre les saints confesseurs de la foi. Les massacres des Carmes, de Saint-Firmin et de l'Abbaye, à Paris, se renouvelèrent aussitôt à Reims, à Nantes, à Arras, à Strasbourg, et dans presque toutes les villes et les villages de France.

Mais ce à quoi on ne se serait jamais attendu de la part du peuple qui avait passé jusqu'alors pour le peuple le plus civilisé du monde, c'est-à-dire le plus respectueux pour la femme, c'est la brutalité avec laquelle on sévit alors, même contre la femme *dévouée* au catholicisme : c'était logique du reste. La civilisation n'est que le reflet du christianisme; une fois le christianisme abattu, il ne pouvait plus y avoir de civilisation; la barbarie devait s'ensuivre, c'est-à-dire la cruauté envers la femme.

On sait qu'à Toulouse les sœurs de la charité, avant d'être assassinées ou chassées de la ville, furent fouet-

Digitized by Google

tées en public par ceux mêmes dont elles avaient soigné les malades et élevé les enfants ! C'était tout leur crime. Les Ursulines de Valenciennes furent amenées au supplice *les mains liées derrière le dos*, comme d'insignes malfaiteurs, et n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise et un jupon. Pour les Carmélites de Compiègne et les quarante-deux saintes religieuses d'Orange, on se contenta de les accabler d'outrages avant de leur trancher la tête (CARRON, *les Confesseurs de la foi*, etc.). En Vendée, la terre classique de la foi et de la vraie liberté, le nombre des femmes martyrisées et des tourments qu'on leur fit souffrir est hors de tout calcul et de toute idée. On les entassait dans des châteaux auxquels on mettait le feu, et ces auto-da-fé se répétèrent dans ce pays pendant plusieurs années avec un sang-froid horrible.

Mais, dans ces lâches massacres de femmes, comme la révolution parut plus que jamais hideuse, le catholicisme y parut, lui aussi, plus que jamais beau et divin. Ces augustes victimes de la haine de l'incrédulité contre la vraie foi ont achevé leur sacrifice avec la même grandeur de sentiment avec laquelle les anciennes martyres ont achevé le leur. Pas une plainte contre l'injustice de leurs juges, contre la brutalité grossière de leurs bourreaux. Leurs derniers accents n'étaient que des accents de bénédiction à Dieu, et d'amour et de pardon pour les hommes, artisans de leur mort. Pour les religieuses en particulier, tant qu'on les retenait prisonnières, l'amour de leur état leur faisait changer leur cachot en cloître ; et, sans se

Digitized by Google

laisser distraire ni par les invectives de leurs geôliers ni par les cris horribles de mort, dont une populace ivre de rage et avide du sang chrétien faisait retentir l'air autour de la prison, elles passaient leur journée, depuis deux heures du matin, à chanter d'une voix angélique les louanges du Seigneur. On reprocha aux filles de Sainte-Thérèse d'avoir caché des armes dans leur couvent de Saint-Denis. Pour toute réponse, leur supérieure ne fit que montrer la croix que ces saintes religieuses portent sur elles, en ajoutant : « Voici les seules armes que nous avons toujours eues dans notre maison, et on ne prouvera pas que nous en ayons eu d'autres. » En bien des endroits on les jetait dans des prisons où se trouvaient entassés des hommes prétendus coupables, et contre lesquels l'arrêt capital avait été prononcé. Or, ce sont ces antichambres de la mort que ces héroïques vierges, aussi zélées qu'elles étaient pures, changeaient en théâtre d'un vrai apostolat à l'égard de leurs compagnons de malheur, voués au dernier supplice. Là, s'attendant à chaque instant à passer elles-mêmes par le tranchant de la guillotine, leur premier soin était celui de solliciter la divine miséricorde sur ceux qui partageaient leurs fers, et dont elles-mêmes allaient partager la mort. C'étaient elles qui fortifiaient les faibles, instruisaient les ignorants, encourageaient les lâches, relevaient ceux qui s'étaient laissés aller au désespoir. Une fois, l'une d'entre elles voyant le père d'une nombreuse famille tombé dans cet abîme, à la seule idée de tant d'orphelins qu'allait faire sa mort, resta une heure entière les bras tendus en croix,

Digitized by Google

priant Dieu avec la ferveur d'un ange, de sauver cet infortuné du plus grand des malheurs, celui de mourir sans espérance. La prière de ce Moïse-femme fut exaucée, et le malheureux père finit la vie dans les sentiments de la résignation chrétienne. Oh! qu'il était beau de voir, dans ces lieux d'horreur, les hommes les plus profondément abattus, reprendre, à la voix consolante de ces anges visibles du *confort,* des forces nouvelles, et faire, à leur exemple, généreusement le sacrifice de leur vie! Partout où se trouvaient de ces grandes âmes, il n'y eut presque pas un seul des condamnés qui ne fût gagné au ciel; car le moyen de résister à la douce onction de leurs paroles et à l'exemple de leur piété, de leur calme et de leur bonheur de mourir pour Jésus-Christ.

On les appelait une à une à l'audience du tribunal révolutionnaire, qui finissait toujours par un arrêt de mort; et chacune de frémir d'une sainte impatience d'être appelée la première. C'était la seule chose pour laquelle elles eussent de l'ambition, et dont elles se disputassent la préférence. On appela un jour les deux sœurs Roussillon, et on n'en condamna qu'une seule. « Comment, ma sœur? s'écria l'autre. Vous allez donc sans moi au martyre? — Ne perdez pas courage, lui répond la condamnée, votre sacrifice ne sera pas longtemps différé. » Ainsi, celles dont la sentence n'était pas encore prononcée, suivaient par leur désir celles que la mort avait déjà couronnées dans le ciel. Au lieu de prier pour elles, on se recommandait à elles et on demandait à Dieu, par leur intercession, la grâce d'imi-

Digitized by Google

ter de si beaux modèles et d'être associé à leur triomphe.

Lorsqu'on leur faisait savoir que le jour suivant on en immolerait plusieurs ensemble, elles se réunissaient pour faire leur dernière cène, en disant avec joie : « Demain nous espérons la renouveler dans le paradis. » Ou bien : « Quel jour que celui qui se prépare! Demain les portes du ciel s'ouvriront sur nous; nous allons jouir de la félicité des saints! » Et tous les spectateurs de verser des larmes de confusion ou d'admiration, en contemplant cette résignation céleste!

Pour quelques-unes d'elles la voix terrible qui les appelait au supplice se fit entendre à l'instant où elles allaient se réunir pour la prière. « C'est fâcheux, dit l'une d'elles; nous n'avons pas encore dit nos Vêpres. — Nous les dirons aux ciel, » répondit une autre. La sœur Rosalie Bes, au moment où on l'appela pour aller à l'échafaud, tira de sa poche une boîte remplie de dragées qu'elle distribua à ses compagnes, en disant : « Ce sont les dragées que j'avais réservées pour ce jour de mes noces! » Une autre, en montant sur la fatale charrette, dit à ses gardes : « Nous avons plus d'obligation à nos juges qu'à nos parents; ceux-ci ne nous ont donné qu'une vie temporelle et périssable, ceux-là nous procurent une vie éternelle. » L'un des gardes fut ému de ces paroles jusqu'aux larmes ; un autre prit la main de la martyre et la baisa avec la dévotion avec laquelle on baise une relique (CARRON, etc.).

Le moment de leur exécution approchant, elles récitaient l'*Office des Morts* et les *Prières des Agonisants;*

Digitized by Google

puis elles montaient avec un air de bonheur sur la charrette de la mort, ou s'acheminaient à pied au lieu du supplice, en chantant à haute voix les psaumes des *Laudes* et le *Te Deum*. Le plus profond silence régnait ordinairement sur leur passage, malgré la foule immense qui les environnait. On n'y entendait que le chant des victimes et quelques sanglots des assistants que ce spectacle attendrissant remuait jusqu'au fond de l'âme. Quelquefois des cris féroces de sang, accompagnés d'injures, se mêlaient à leurs voix mélodieuses disant les louanges du Très-Haut; et, pour toute réponse, elles ne faisaient que bénir le Seigneur « de ce qu'il les avait jugées dignes de souffrir pour son nom, » et priaient pour leurs lâches persécuteurs. Arrivées au pied de l'échafaud, elles s'agenouillaient et prononçaient toutes ensemble, d'une voix intelligible, la formule de leurs vœux; et, entonnant le *Veni Creator Spiritus*, elles se livraient au bourreau; et, un instant après, l'Église avait de nouvelles martyres, le ciel de nouveaux anges et la France de nouvelles patronnes! C'est aussi dans ces héroïques dispositions, que la grâce de l'Évangile seule peut inspirer, que toutes ces nobles épouses de l'Agneau divin embellissaient de leur propre sang les blanches robes de leur innocence et de leur virginité, et s'envolaient dans les bras de Dieu. Pas une seule d'elles ne montra du trouble ou de la tristesse à son dernier moment; pas une seule ne ternit par un mot ou par un signe moins que parfait l'éclat de sa couronne. Ah! qu'à côté d'épouvantables crimes, les jours de la Terreur firent éclore de su-

Digitized by Google

blimes vertus! Ce fut le triomphe de l'impiété d'une part, et le triomphe du catholicisme de l'autre! Jamais depuis son origine il n'avait apparu plus grand, plus puissant, plus majestueux; et ce furent encore des femmes qui rendirent ce nouveau témoignage éclatant de sa vérité et de sa divinité!

A côté de ses deux cent mille martyrs, qui seront sa gloire éternelle dans les annales de l'Église, le noble clergé de France eut à regretter un grand nombre d'apostats, sortis de ses rangs. Des prêtres, des moines et même des évêques attristèrent alors l'Église, et profanèrent la sainteté de leur caractère, par l'oubli de leurs serments et par des mariages sacriléges. Mais quant aux religieuses, que l'incrédulité avait représentées comme *des victimes d'une superstition barbare, gémissant, dans des prisons sacrées, sur la perte de leur liberté, et sollicitant leur elargissement par tous leurs vœux*, il fallut les arracher par la force à leur prétendues prisons.

Jamais prisonnier ne s'est autant réjoui de sa délivrance que ces sublimes filles de l'Église ont regretté la leur, et le démenti aux détracteurs de la vie religieuse a été accablant et complet. Celles d'entre elles qui ont survécu aux jours de la Terreur ont continué dans des maisons particulières leur vie angélique et leurs exercices du cloître. On ne sait pas que, même en petit nombre, elles aient abjuré la sainte profession de la virginité, qui faisait leur gloire et leur bonheur; qu'elles aient foulé aux pieds leurs vœux redoutables pour mettre dans leur cœur le monde à la place du

Digitized by Google

ciel, l'homme à la place de Dieu (1)! En un mot l'homme catholique, à cette époque de licence et d'impiété, fut certainement grand; il n'y eut que la femme catholique qui fut sublime!

§ 70. La femme française et les cultes fabriqués par la révolution. — Apostolat de la femme catholique à cette époque. — C'est par l'influence de la femme que le catholicisme fut restauré en France par Napoléon Ier. — Le catholicisme entamé de nouveau sous la Restauration, et soutenu toujours par la femme. — La France ne doit qu'aux femmes d'être restée catholique.

Au mérite d'avoir rendu un si éclatant témoignage au catholicisme, la femme catholique française a ajouté le mérite de l'avoir, elle, conservé en France.

La femme, comme on l'a vu plus haut, avait certainement beaucoup contribué à cet immense bouleversement de l'ordre religieux, politique et social, qu'on appelle « la révolution française, » par la faveur qu'elle avait stupidement accordée aux doctrines antichrétiennes qui en furent la cause. Mais lorsque des hom-

(1) Le même phénomène se vit en Italie, en Belgique, en Espagne, à l'époque de la suppression violente des corporations religieuses. Un grand nombre de moines viola scandaleusement ses vœux; les religieuses n'ont pas eu d'apostates; elles n'ont eu que des martyres! Ce phénomène est du reste bien ancien. Dans les premiers siècles du christianisme, parmi les personnes qui, à l'approche ou pendant la persécution, fléchissaient et abjuraient, au moins extérieurement, la foi, pour échapper aux souffrances et à la mort, on voyait des hommes, des prêtres et même des évêques, mais on n'y voyait presque pas de femmes. Le nombre des femmes apostates, même dans ces temps où le christianisme n'avait pas encore jeté de profondes racines dans les esprits et dans les cœurs, a été presque nul. C'est, nous aimons à le répéter, qu'en général la femme a mieux que l'homme senti la vérité, la grandeur, la beauté, les charmes de la religion chrétienne; et de là cet entier et parfait dévouement avec lequel elle s'y est attachée; de là ses efforts à le maintenir, son zèle à le propager, sa constance à le défendre, son courage à lui tout sacrifier, même la vie!

Digitized by Google

mes, aussi insensés qu'impies, voulurent les imposer à la France, et en faire sa religion, la femme française leur fit défaut. Elle ne put jamais se faire à la religion de la *constitution civile du clergé*, et moins encore à la religion de la *Déesse de la Raison* et de la *Théophilanthropie*. Elle repoussa toujours ces prétendues religions, et, pour l'instant, elle leur préféra le néant. On lui avait interdit le dimanche, elle ne voulut pas de la *décade*; on lui avait ôté la messe, elle ne voulut pas des cérémonies ridicules — lorsqu'elles n'étaient pas sanglantes — des fêtes nationales. On lui avait ravi le BON DIEU: « Eh bien, se dit-elle, plutôt rien que le Christ de Jansénius, la Déesse de Danton et l'Être-Suprême de Robespierre. » Et ces étranges divinités ne trouvèrent des diaconesses que parmi les femmes payées *ad hoc* par la police, n'eurent des dévotes que parmi les prostituées. Et dès lors ces nouveaux cultes, ces créations monstrueuses de l'orgueil, de la débauche, du délire et de la fatuité, n'ayant pu s'asseoir dans la famille, purent moins encore s'établir dans l'État. Tous les pouvoirs publics qui, dans cette triste période, se succédèrent en France, malgré tous leurs efforts pour atteindre ce but, malgré la hache des bourreaux qui leur servait de sceptre, la rage de l'assassinat qui était toute leur politique, se trouvèrent impuissants et échouèrent complétement devant l'opposition de la femme. Devant cette opposition, tous les artifices de la séduction et toutes les menaces de la terreur, du fanatisme et de la cruauté, purent à peine donner quelques jours d'existence aux cultes officiels; mais ils ne

Digitized by Google

purent les empêcher, après avoir roulé pendant quelques instants dans le sang, d'aller expirer et disparaître dans la boue. En sorte que c'est à la femme que la France doit de ne pas être restée dans la religion du schisme, du déisme ou de la plus sale idolâtrie, que l'impiété en démence lui avait successivement octroyée au milieu des orgies du carnage et de la volupté.

Ce n'est pas tout. Dispersé, exilé ou égorgé en masse, le clergé avait entièrement disparu, au milieu de la tourmente révolutionnaire. A peine s'il en était resté d'augustes débris, échappés à la prison et à l'échafaud, et cachés dans les maisons particulières, comme de saintes reliques, et *toujours par le dévouement héroïque des femmes*. Le clergé n'avait donc plus d'action publique pour l'exercice du culte catholique, et moins encore pouvait-il le restaurer. Or, ce que le clergé ne put faire alors, parce qu'il n'était pas, ou qu'il était comme s'il ne fût pas, les femmes le firent. Prenant la place que cette disparition du prêtre avait laissée vide, elles se firent, en quelque sorte, prêtres elles-mêmes. Elles se chargèrent d'accomplir à leur façon, et autant qu'il est permis au sexe de le faire, l'action du prêtre pour la conservation, la défense et la restauration du catholicisme. Et ce sacerdoce nouveau, pour avoir été exercé par des femmes, n'en fut pas moins sérieux, et n'en eut pas moins les plus grands et les plus heureux résultats. A cette époque de persécution de la part des barbares de la civilisation chrétienne, la femme française renouvela, sur une grande échelle,

Digitized by Google

les prodiges de zèle, de courage et de dévouement que la femme romaine avait, comme on l'a vu, opérés à l'époque de la persécution de la part des barbares de la civilisation païenne; et souvent en trouva, elle aussi, sa récompense dans un glorieux martyre. C'est par les femmes que, ne pouvant plus être adoré en public, le vrai Dieu continua à être adoré en secret dans leurs maisons particulières, qu'elles avaient changées en chapelles, et qu'elles avaient substituées aux églises fermées ou prostituées à des usages profanes. Ainsi, c'est par les femmes que l'offrande auguste du sacrifice de l'Agneau divin ne cessa pas tout à fait sur le sol français, et que son sang précieux continua à se répandre sur l'autel, en expiation du crime qui *le persécutait*. C'est par les femmes que se poursuivait toujours, au sein des familles, l'instruction paroissiale de l'enfance; c'est par les femmes que, au défaut de l'apostolat de la prédication et des sacrements, s'exerça toujours au moins l'apostolat de l'exhortation, du bon exemple, de la prière et de la charité. C'est enfin par les femmes, comme par les vraies vestales de l'Église, que le feu sacré de l'esprit catholique se conserva au milieu de la nation très-chrétienne.

Et lorsque Napoléon Ier, s'élevant au-dessus des préjugés impies qui l'entouraient de toutes parts, rendit les églises au culte, et le BON DIEU à la France, ce n'est certainement pas aux vœux des hommes qu'il céda, mais aux vœux que les femmes avaient manifestement exprimés par leur constante répugnance de prendre part aux sacriléges ridicules des nouveaux cultes de

Digitized by Google

l'État. C'est que, connaisseur profond des hommes et de la société, le grand homme n'ignorait pas et ne pouvait pas ignorer, qu'en fait de religion ce sont les sympathies des femmes qu'il faut consulter, qu'il faut ménager, avant tout, car il n'y a de possible que ce qui est conforme à ces sympathies; ce sont elles qui font loi; c'est par l'organe des femmes — le cœur de l'humanité, — que se manifestent les vrais instincts, les vrais sentiments, les vrais besoins religieux du pays; et satisfaire, à cet endroit, la femme, c'est satisfaire le pays et y bien asseoir le pouvoir public.

La prière de la femme catholique a, elle aussi, été pour beaucoup dans cette restauration du catholicisme en France. En présence du hideux et révoltant spectacle, que nulle autre époque n'avait jamais vu, des prostituées vivantes, placées sur les autels, et recevant l'encens qui n'est dû qu'au SAINT DES SAINTS, la femme catholique, blessée au cœur, — car elle était blessée dans sa foi et dans sa pudeur, — en mourait de douleur. — Oh! combien y eut-il alors de ces secrets martyres entre les murs domestiques! — Mais, en mourant, elle faisait monter au trône du TRÈS-HAUT, comme un parfum agréable, la prière qui s'exhalait de son cœur pudique, pour la conservation de la foi catholique dans sa chère patrie; et tandis que le vent emportait la fumée impure qui s'élevait dans l'atmosphère alourdie de l'encens offert à la volupté divinisée, la prière de la femme martyre pénétrait les cieux, et faisait descendre cette rosée précieuse qui a fécondé de nouveau le sol de la France, et y a fait éclore de nou-

Digitized by Google

veaux germes de foi, de nouveaux fruits de vertus, et y a attiré de nouvelles bénédictions!

Plus tard, le génie du mal, furieux de voir qu'en France, loin d'y avoir péri, le catholicisme y était resté toujours debout, essaya de nouveau de renverser par la science le colosse qu'il n'avait pas pu abattre par la force. La littérature, le roman, la philosophie, la médecine, l'astronomie, la physique, la chimie et l'histoire naturelle se coalisèrent contre la religion. Tout ce que le dix-huitième siècle avait produit d'ouvrages contre le christianisme et contre toute religion fut réimprimé et mis à la portée de tout le monde. Près de cinq millions de volumes de ces funestes ouvrages sortirent des presses françaises, sans compter les journaux impies tirés à quarante, à soixante et même à quatre-vingt mille exemplaires, où ces ouvrages étaient incessamment annoncés, exaltés, et où leurs doctrines étaient commentées, résumées, présentées sous toutes les formes, et moins recommandées qu'imposées à tout le monde. La France en fut inondée, et par la France l'Europe et par l'Europe le monde. Ni avant 93 (1) ni après on n'avait jamais vu pareil déluge de

(1) Avant 1789, on n'avait pas fait plus de *trois* éditions des Œuvres de Voltaire, de Diderot et de Rousseau. *Pendant la révolution* on n'en fit qu'UNE SEULE; sous le consulat et l'empire, AUCUNE; disposant d'un million de baïonnettes, et fort du prestige de tant de batailles gagnées, Napoléon Ier disait : « Je ne crois pas pouvoir gouverner un peuple qui lit Rousseau et Voltaire. » Il paraît que le gouvernement qui suivit se croyait plus fort et qu'il croyait cette lecture une bagatelle : car de 1815 à 1820, les ouvrages de ces auteurs eurent QUATORZE *éditions complètes*. Oui! *complètes*, c'était le mot, car on réimprima alors même ce cynique roman de Diderot que dans l'édition

Digitized by Google

productions impies. Le clergé, décrié, calomnié, honni et rendu ridicule et odieux en même temps, ne pouvait plus rien, pour arrêter le mal ou pour faire le bien ; on se moquait de ses remontrances, on étouffait ses plaintes : « Ce sont les cris et les alarmes hypocrites du parti-prêtre, » disait-on ; et on passait outre. Le gouvernement lui-même, frappé d'un aveuglement incompréhensible, parce qu'il s'était fait philosophe, paraissait assister de gaieté de cœur à la démolition de tout ce qui aurait pu le soutenir, et se plaire même aux horribles dévastations (1) que ce débordement d'impiétés faisait partout, et sous lequel il allait être enseveli lui-même. La jeunesse, à l'exemple de l'homme fait, et le peuple à l'exemple du pouvoir, avaient honte de paraître chrétiens. On sait ce qui se passait alors dans les colléges, et l'on sait comment étaient accueillis les accents du zèle qui en signalaient à l'autorité la corruption, les sacriléges et l'impiété. On ne voyait presque plus d'hommes aux églises ; la religion pratique disparaissait à vue d'œil, avec une effrayante rapidité (2), emportant avec elle le peu de principes et de sentiments de foi qui étaient restés ; le dix-neuvième siècle

---

des Œuvres de cet écrivain, exécutée en 1794, — qu'on remarque bien cette époque, — on avait supprimé, comme *par trop immoral!*

(1) Des personnages de la cour elle-même étaient abonnés aux *éditions-Touquet.*—On en trouvait des exemplaires dans leurs bibliothèques, et même dans leurs bagages! — On voyait encore les volumes de *ces éditions*, richement reliés, et étalés dans les salons de quelques ministres où l'on devait s'attendre le moins à les rencontrer!

(2) Les communions pascales, dans Paris, qui, sous l'empire, s'étaient successivement élevées au nombre de 80,000, en 1830, à la veille de la révolution de juillet, étaient redescendues à 30,000.

Digitized by Google

paraissait vouloir achever ce que le dix-huitième siècle avait commencé!

Heureusement cette religion, que les hommes avaient lâchement désertée, continua à être suivie par les femmes. Elles avaient même redoublé leur zèle à la pratiquer, en proportion des efforts que faisaient les hommes, pour la mettre *hors de mode*, comme on disait, et la faire oublier. Leurs saints artifices à faire valoir le mérite tout exceptionnel des grands orateurs sacrés que Dieu avait suscités pour réconcilier la science avec la religion, finirent par les faire apprécier; et leur empressement à inonder les églises finit par y attirer les hommes. En même temps, c'étaient elles qui, par leur persévérance à perpétuer dans l'intérieur des familles l'enseignement chrétien, balançaient et neutralisaient en quelque manière l'enseignement irréligieux, le voltairianisme occupant presque toutes les chaires de l'État; et qui, par leur zèle sans fanatisme, par leurs insistances sans importunité, par leurs instructions dont l'à-propos et la grâce des formes relevaient l'importance du sujet, et surtout par les exemples de dévouement qu'elles donnaient dans les maisons particulières, démolissaient en secret l'édifice d'impiété que le dévergondage et le cynisme d'une science soi-disant philosophique, et n'étant au fond qu'indifférente, incrédule ou athée, s'efforçait d'élever par son enseignement dans les écoles publiques. C'est ainsi qu'à cette époque funeste, les femmes ont conservé au sein des familles, avec le flambeau de la foi, les sentiments religieux et les principes du catholi-

Digitized by Google

cisme. C'est par elles qu'on voyait même alors, comme on le voit aujourd'hui, un grand nombre d'âmes qui avaient depuis longtemps abandonné la religion et s'étaient égarées dans les voies de l'incrédulité ou de l'indifférence, revenir à la religion, rentrer dans le berçail de l'Église, et y vivre et y mourir en vrais chrétiens. « La France voltairienne, » dit un écrivain dont nous regrettons de ne pouvoir partager les doctrines philosophiques et politiques, « la France voltairienne « n'a pas cessé d'être plus près de l'unité religieuse que « des nations vastes, croyantes, mais schismatiques. « Qu'un membre d'une famille grecque ou protestante « incline vers le centre pastoral, tout, à ses idées, lui « est obstacle. Mais chez nous, qu'un enfant prodigue « revienne, aussitôt tout s'élance au-devant de lui, les « voix les plus amicales et les plus douces l'appellent « et l'encouragent. *La femme gauloise est providentielle-* « *ment réservée au rôle de médiatrice.* Comme la femme « juive (de l'Évangile), *elle n'a ni renié ni trahi le Sei-* « *gneur.* La Gaule a laissé (par la femme) sur le sein de « l'Église sa meilleure main, la main du cœur. La force « cachée du catholicisme est là (dans la foi de la « femme); et là aussi est la supériorité de la Gaule. » (*La Gaule démocratique,* par M. L.....)

Ainsi, si, malgré tant d'efforts sataniques qu'on a faits depuis plus d'un siècle pour *décatholiciser* la France, la France est encore catholique, et la première des nations catholiques; si, malgré tout ce que le génie du mal a essayé, au dernier siècle, pour détruire le catholicisme en France, ce catholicisme n'y a pas péri, mais y

Digitized by Google

est ressorti plus pur de ses épreuves, plus fort de ses persécutions, plus glorieux de ses défaites ; si, malgré des tentatives plus redoutables encore, que le génie du mal a renouvelées, dans notre siècle, pour renverser dans ce pays, par la science, le catholicisme qu'il n'avait pu y anéantir par la guillotine et par le glaive, ce catholicisme est toujours debout, rayonnant d'une lumière plus resplendissante, non-seulement sur le sol français, mais aussi par tout le monde où il est promené au milieu des nations barbares, par le zèle et le dévouement des enfants de la France ; c'est principalement aux femmes qu'on le doit; et rien n'est plus vrai que cette parole qu'un homme aussi célèbre par son talent que par l'abus déplorable qu'il en a fait, nous disait à Rome, il y a vingt-deux ans : « Les femmes sont ce que la France a « de mieux. Ce sont les femmes qui ont conservé le « catholicisme en France. »

§ 71. Zèle de la femme catholique, de nos jours, pour la diffusion du catholicisme. — L'œuvre DE LA PROPAGATION DE LA FOI, imaginée par elle, n'est soutenue et propagée que par elle. — Touchant tableau de l'apostolat des femmes qui suivent les missionnaires dans toutes les parties du monde. — Nouvelle gloire de la France. — Apostolat de la femme catholique à l'intérieur. — Saintes filles, apôtres de leurs paroisses, sans être religieuses. — Magnifique tableau de la charité parisienne, par M. Cormenin. — C'est la femme qui est l'âme et le support de toutes les œuvres de religion et de charité en France. — Conclusion de la deuxième partie de cet ouvrage.

Mais le zèle de la femme catholique pour propager le catholicisme n'a pas été moins ardent, moins actif, moins ingénieux et moins libéral que son zèle pour le maintenir.

Au chapitre IX de saint Matthieu, Jésus-Christ a dit : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont « en petit nombre. Priez donc le Maître de la moisson

Digitized by Google

« afin qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. » Ailleurs, le même divin Sauveur a dit encore : « Faites-« vous des amis de l'argent d'iniquité, afin qu'à votre « mort ils vous reçoivent dans les tabernacles éter-« nels (*Luc.*, XVI). » C'est sur ces deux passages de l'Évangile qu'a été fondée l'*Œuvre* admirable *de la Propagation de la foi*, qui n'est qu'une association pieuse de *prières* et d'*aumônes*, afin de multiplier le nombre des nouveaux apôtres de la foi et de leur venir en aide. Par la prière on fait descendre d'en haut la grâce qui forme ces apôtres; par l'aumône on leur fournit les moyens matériels de leur apostolat. Ce n'est qu'une courte prière chaque jour, ce n'est qu'une petite aumône, quelques sous chaque mois qu'on demande aux associés, afin que tout le monde puisse y prendre part, quelque faible que soit sa piété, quelque petite que soit sa fortune. Mais l'œuvre ayant pris, en peu d'années, des proportions immenses, la somme des prières qu'on y fait et des aumônes qu'on y réunit est immense, elle aussi, et c'est grâce à ces prières qui, à tous les instants et de tous les points de la terre, s'élèvent au ciel, lui demandant des *ouvriers pour la moisson des âmes*, *toute prête dans tout le monde*, et c'est grâce à ces aumônes, voyageant partout et pénétrant partout, que nos missionnaires, les vrais conquérants de la foi sur la superstition, de la civilisation sur la barbarie, se multiplient, et qu'ils reçoivent tout ce qu'il leur faut pour n'avoir pas besoin de ceux pour lesquels ils s'immolent, pour conserver leur indépendance au milieu de ceux qu'ils évangélisent, et pour

Digitized by Google

improviser des chrétientés, pauvres de toutes les ressources humaines, mais riches de mérites et florissantes de toutes les vertus divines, et les maintenir. Grande et sublime institution! par laquelle l'humble petite prière de l'enfant et de la jeune vierge se change en semence de prédication, l'aumône modeste de l'ouvrier, du soldat, du pauvre, devient moyen et prix de rédemption, et le mérite de l'apostolat devient accessible à tout le monde! Or, cette institution ne s'est formée, de nos jours, qu'en France, le pays du dévouement généreux aux intérêts de l'Église, au bonheur de l'humanité, mais elle n'a été que la pensée, ou plutôt le tressaillement du cœur de la femme catholique. « L'association de la Propagation de la foi chrétienne par toute la terre, dit M. Rohrbacher, a commencée vers l'an 1822 *par d'humbles et pieuses ouvrières* de Lyon, la cité de saint Irénée et de sainte Blandine; et de là, bénie par le chef de l'Église, elle étend ses ramifications chez toutes les nations catholiques, et ses fruits de salut chez toutes les nations infidèles. Dans les premiers siècles, nous avons vu la nation des héros convertie par *une pieuse* captive, dont on ne sait pas le nom. Dans ces derniers siècles, des millions de païens et de sauvages doivent *à des ouvrières inconnues* la civilisation chrétienne dans ce monde et le bonheur éternel dans l'autre (*Tome* XXVIII, *page* 292). »

Cette grande et précieuse création des femmes ne subsiste et ne se répand que par le zèle et l'industrie des femmes; ce sont ces *quêteuses de la foi,* comme elles le sont de la charité, qui exercent, à l'égard des

Digitized by Google

hommes, le *compelle intrare* de l'Évangile, dans cette association apostolique, et qui augmente toujours le nombre de ses souscripteurs. C'est par elles que les cahiers des *Annales de la Propagation de la foi*, cette histoire contemporaine de l'apostolat catholique, sont colportés et pénètrent dans toutes les maisons, et que, par leurs admirables et touchants récits, ils y réveillent l'esprit de foi et y provoquent d'abondantes largesses en faveur de l'œuvre, même de la part de personnes tout à fait mondaines ou indifférentes. C'est la femme catholique irlandaise, si pauvre, mais si noble et si généreuse, qui, malgré sa profonde misère, a le courage de prélever sur ses chétives ressources le denier pour la *Propagation de la foi*, dont elle a été et est toujours l'apôtre et le martyr, et qui inspire à ses enfants le même zèle et le même dévouement. Car, dans le compte rendu de l'œuvre, qui se publie tous les ans, les régiments irlandais, au service de l'Angleterre protestante dans les Indes, figurent parmi les contribuables pour plusieurs milliers de francs. Ah! ces martyrs vivants de la foi catholique ne se contentent pas de la prêcher eux-mêmes par tout le monde par l'exemple de leur constance, ils veulent partager le bonheur de contribuer à sa propagation par des épargnes héroïques qu'ils font sur leurs propres rations de soldat. Il en est de même des ouvriers irlandais que la cruauté des oppresseurs de l'Irlande oblige de s'expatrier pour trouver de quoi vivre dans la terre étrangère, et que, comme nous l'avons remarqué plus haut, Dieu change en peuple missionnaire de

Digitized by Google

la vraie foi dans le nouveau monde. Ce sont les sentiments qu'ils ont sucés avec le lait au sein de leurs saintes mères. Français, soyez fiers de cette belle institution essentiellement catholique, et par cela même essentiellement civilisatrice, qui a pris naissance parmi vous; soyez fiers de ce rayonnement puissant de votre dévouement par tout le monde; soyez fiers des conquêtes, d'autant plus précieuses qu'elles sont plus pacifiques, que, par ces moyens, vous faites tous les jours au profit de la civilisation et de l'Église. Mais n'oubliez pas que ce nouveau fleuron de la couronne de gloire qui orne le front de la France n'y a été ajouté que par la main des femmes! Mais la femme catholique, de nos jours, ne se contente pas de concourir d'une manière indirecte au grand œuvre *de la Propagation de la foi*, travaillant à réunir les moyens de multiplier et de maintenir les missions; elle fait plus, elle y prend aussi une part directe, en s'associant de sa personne aux missionnaires, en partageant les travaux, les privations, les dangers, les peines de leur apostolat.

On sait que saint Grégoire Nissène, en mourant, demanda à ceux qui l'entouraient : « Combien y a-t-il encore de païens dans ce diocèse? » et que, s'entendant répondre : « Dix-sept, » le saint évêque, élevant ses yeux et ses mains vers le ciel, s'écria : « Dieu soit béni! Lorsque j'y suis venu, il n'y avait que dix-sept chrétiens! » Or, bien des évêques apôtres de nos jours en peuvent dire autant des églises auxquelles le souverain pontife *les envoie*, autant comme missionnaires

Digitized by Google

pour les former que comme pasteurs pour les régir. Ils n'y trouvent, en y arrivant, qu'un très-petit nombre ou point de chrétiens; et en mourant, après un petit nombre d'années, ils y laissent des chrétientés florissantes. Le prodige est si connu, et est devenu si ordinaire qu'on n'y fait presque plus attention. Mais ce qu'on ne sait pas assez est que les femmes sont pour beaucoup dans ces succès. D'abord, voici comment on s'y prend pour attirer les sauvages au christianisme. Chaque prêtre missionnaire, outre ses interprètes et ses catéchistes, a soin d'avoir avec lui de ces sublimes vierges des congrégations religieuses de France ou d'Irlande, faites aux grandes entreprises du zèle autant qu'aux œuvres héroïques de la charité. En arrivant donc près d'une tribu sauvage, ce sont elles qu'on met en avant, qu'on envoie les premières. C'est que ces peuples, tout anthropophages qu'ils soient pour la plupart, et prêts à dévorer les hommes qui tombent dans leurs mains ou à les faire esclaves, épargnent la femme désarmée qui se rend volontairement chez eux. C'est encore plus parce que la vierge chrétienne, rehaussant les grâces de sa frêle et délicate nature par la modestie de son regard, par la sérénité de son aspect, par la majesté de sa contenance, par les charmes de sa pudeur, a quelque chose de céleste, de divin qui commande le respect et impose même à la barbarie. Ainsi, *les Annales de la Propagation de la foi*, qui nous présentent plusieurs cas de missionnaires hommes dévorés par les sauvages avant d'avoir pu leur fournir le pain de la parole de Dieu, ne nous offrent aucun cas de

Digitized by Google

missionnaires femmes ayant rencontré un pareil sort. Ces admirables filles s'adressent donc avant tout aux femmes de la tribu, les attirent à elles par de petits cadeaux, leur apprennent à introduire l'ordre et la propreté dans leurs huttes, à bien élever leurs enfants, à tricoter et à coudre; elles les assistent dans leurs besoins, les soignent dans leurs maladies avec la tendresse de sœurs et le dévouement de mères; et, par ce moyen, se rendant maîtresses de leur cœur, finissent par s'emparer aussi de leur esprit, et par leur faire connaître et aimer la religion chrétienne. Une fois les femmes conquises, ce sont elles qui conquièrent à leur tour leurs maris, leurs frères, leurs fils, en tant qu'elles leur inspirent le désir d'entendre l'*homme noir* (le missionnaire) leur parlant du *Grand-Esprit* (de Dieu). Le prêtre arrive, il est accueilli avec joie, traité avec respect, écouté avec docilité. Il évangélise ces monstres, dont l'ascendant de la femme a fait des hommes, et il en fait des chrétiens. Ainsi, c'est par l'apôtre, par l'homme que Dieu fait moissonner ce blé évangélique et le met dans le grenier de l'Église; mais c'est par la femme qu'il le fait semer et venir à maturité.

En second lieu, la plus grande misère de ces églises naissantes, c'est la disette de prêtres. Nous avons vu à Rome, il y a quinze ans, un jeune saint prêtre missionnaire des États-Unis, nommé M. Hod, qui nous a laissé écrites de sa main, derrière une petite image, ces touchantes paroles : « Faites-moi la charité de prier et « de faire prier, particulièrement tous les jeudis, pour « la pauvre mission de Nashville. S. Hod, mission-

Digitized by Google

« naire. » Comme il se nommait aussi « le vicaire général de Nashville, » nous lui avons demandé combien il y avait de prêtres et s'il y avait un séminaire dans son diocèse? Sur quoi : « Hélas! » s'écria-t-il, « monseigneur l'évêque et moi, voilà tout le clergé de cette immense contrée; quant au séminaire, nous n'avons qu'un *petit séminaire,* et ce sont des religieuses qui en ont la direction. Nous y avons réuni le nombre de petits enfants indigènes que nous avons pu, et ce sont les religieuses qui les surveillent, qui les soignent comme s'ils étaient leurs propres enfants. Ce sont elles aussi qui leur font le catéchisme, qui leur apprennent à lire et à écrire, qui, par leurs instructions et par leurs exemples, leur inspirent le goût des Livres saints et des livres de piété, et qui les forment à cet esprit de dévouement et de sacrifice qui fait le vrai prêtre de ces contrées, et qui les initient aux œuvres du zèle et de la charité. Comme ces enfants ne sont pas élevés pour le monde, mais pour le sanctuaire, comme ils sont destinés à devenir un jour des prêtres, des apôtres de leur patrie, les saintes religieuses les regardent comme des êtres sacrés, elles ont pour eux quelque chose de plus que de la tendresse maternelle, elles ont aussi pour eux une espèce de culte religieux, et rien ne peut donner l'idée de la sollicitude avec laquelle elles soignent la santé de leur corps et l'innocence de leur âme, de la patience avec laquelle elles les servent, de l'assiduité avec laquelle elles les instruisent, du bonheur qu'elles éprouvent de faire leur éducation, et, ce qui est plus, des merveilleux résultats qu'elles obtiennent. Oh! si

Digitized by Google

elles savaient au moins le latin ecclésiastique, car le latin païen ne leur servirait à rien, — ni à nous non plus! — A défaut de professeurs-hommes, qu'il est si difficile d'avoir, ces saintes professeurs-femmes pourraient enseigner à nos jeunes élèves la langue et la littérature de l'Église, qui est tout ce qu'il nous faut en fait de littérature latine; il est même certain qu'elles y réussiraient autant et peut-être même mieux que d'autres, et que par là l'éducation ecclésiastique des jeunes lévites serait singulièrement facilitée. » *Fiat, fiat!* avons-nous répondu. C'est que, à l'exception près des fonctions que Dieu a confiées exclusivement à l'homme, la femme catholique, nous le répétons toujours, est bonne à tout, dans l'ordre religieux aussi bien que dans l'ordre politique.

Cet apostolat de la femme catholique prend tous les jours un plus grand développement. Il ne s'écoule pas une seule semaine sans que les journaux nous apprennent de nouveaux départs de missionnaires de la vraie Église pour tous les pays barbares du globe; mais, d'après les mêmes annonces, dans ces saintes expéditions de la foi, les femmes sont souvent plus nombreuses que les hommes : ce sont des admirables filles de toutes ces communautés religieuses de femmes pour le zèle desquelles la France n'est pas un assez grand théâtre, et qui en cherchent un plus grand dans toutes les parties du monde. Et qu'il est beau de voir par milliers de ces héroïques filles, naturellement timides et délicates, abandonner leurs parents et leur patrie, braver toutes les incommodités et les dangers de navi-

Digitized by Google

gations longues et orageuses, de voyages interminables à travers les déserts, aller s'établir au milieu de peuples plus barbares que les lieux qu'ils habitent, plus cruels que les bêtes féroces, qui font toute leur société, habiter des huttes où souvent elles se trouvent en compagnie des serpents, souffrir avec joie toute espèce de privations, excepté celle de la Communion eucharistique, et se dévouer, avec un oubli entier d'elles-mêmes, au soin des malades, à l'instruction des enfants, à la culture des sauvages, à l'assistance du prêtre, au service de l'Église, à tous les besoins de détails, à tous les immenses travaux de la mission : heureuses, si après y avoir consacré toute leur existence, elles pouvaient aussi y sacrifier leur vie ! Allez en Orient, visitez l'Occident, parcourez les immenses continents, les îles nombreuses perdues au milieu d'immenses océans; à côté du missionnaire de l'Église, vous trouverez toujours la fille de la charité ou la sœur de Nevers, ou la sœur de Saint-Joseph, ou la religieuse du Sacré-Cœur, qui en partage les périls et les fatigues, et qui, ange par la pureté, apôtre par le zèle, martyre par le dévouement, admirée jusqu'à l'enthousiasme, vénérée jusqu'à l'adoration comme quelque chose de divin par les Turcs, par les juifs, par les idolâtres, par les sauvages, est en même temps le soutien et la gloire des missions catholiques. Ah ! l'humanité ne saurait rien voir de plus beau ! la science ne saurait rien imaginer de plus élevé! la vertu ne saurait rien produire de plus héroïque et en même temps de plus tendre, de plus aimable, de plus touchant, de plus parfait ! Honneur

Digitized by Google

donc à ces nouveaux évangélistes de la charité céleste, de toutes les vertus et de toutes les grâces du christianisme! Honneur à ces nouveaux apôtres du salut des âmes et de la civilisation des peuples! Honneur à ces monuments vivants de la vraie gloire de la France, qui les voit surgir de son sein, de l'Église qui les envoie, de la religion qui les anime et du Dieu qui les forme et les glorifie sur la terre, avant même de les récompenser dans le ciel!

Maintenant nous devrions montrer que l'apostolat de la femme catholique de nos jours, dans son propre pays, n'est pas moins actif, moins efficace, moins précieux que l'apostolat de la femme catholique dans les pays étrangers. Mais, d'abord, qui ne connaît pas cet apostolat de la femme catholique à l'intérieur, dont tout le monde profite, et qu'elle exerce sous les yeux de tout le monde? En France, en particulier, qui ignore le bien immense que font à la religion et au peuple, outre les Sœurs de la charité, les Thérésiennes, les Bénédictines, les Visitandines, les Annonciades, les Sœurs de Nevers, les Filles de Saint-Joseph, les Dames du Sacré-Cœur et de l'Assomption, les sœurs de Bon-Secours, les Petites-Sœurs, les sœurs des Pauvres, et tant d'autres fondations religieuses dont la femme catholique a, dans ces dernières années, fait de précieux cadeaux à sa patrie et à l'Église, et dont les établissements couvrent déjà le sol de la France? Qui ignore les formes variées à l'infini que la femme catholique française a su, depuis quarante ans, donner à son zèle pour le maintien de la foi, et à son dévouement sans bornes

Digitized by Google

à la cause du malheur? car l'Archiconfrérie, par exemple, pour la conversion des pécheurs, la Dévotion du Mois de Marie et du *Précieux Sang*, les Œuvres des *Crèches*, de la *Sainte-Enfance*, des *Vieillards*, du Bon-Pasteur, de la Miséricorde, des Familles, des Prisonniers, et mille autres fondations pieuses et charitables qui surgissent chaque jour en France, comme par enchantement, pour la satisfaction de tous les besoins de l'âme, pour le remède de toutes les infirmités du corps, pour l'éducation des enfants du pauvre, pour l'assistance des familles infortunées, pour l'adoucissement de toutes les peines, pour le soulagement de tous les malheurs, sont la pensée et l'œuvre du génie bienfaisant de la femme catholique (1). En second lieu,

(1) Voici une autre découverte, très-honorable pour la France et pour la femme catholique, et que nous devons au grand historien de l'Église, M. Rohrbacher : « L'étude constante et détaillée, dit-il, des siècles historiques, et en particulier des siècles chrétiens, nous a fait remarquer, dans notre siècle et dans notre pays, des choses merveilleuses auxquelles précédemment nous ne faisions pas attention. Par exemple, dans les premiers siècles de l'Église, nous admirions le grand nombre de monastères qu'il y avait en Égypte, et nous sommes portés à croire qu'il n'y a plus rien de pareil. Or, dans notre siècle présent, le dix-neuvième, en plusieurs diocèses de la France orientale, notre patrie, nous avons découvert plus d'une paroisse où il y a plusieurs communautés religieuses, mais qui n'en portent pas le nom. On pourrait les appeler *Communautés* ou *Couvents domestiques*. Ce sont cinq ou six filles chrétiennes, quelquefois jusqu'à dix, quelquefois moins, qui, par esprit de religion, ne se marient point, mais vivent ensemble avec leur mère, leur tante ou même avec un de leurs frères. Leur vie est consacrée au travail et à la prière. Elles travaillent à la maison, dans les champs, dans les prés, suivant les occurrences. La cloche de la paroisse leur indique les heures pour élever leur cœur à Dieu. Quand l'ouvrage le comporte, comme de coudre du linge, d'éplucher des légumes, elles chantent volontiers les Litanies ou les Vêpres de la Sainte-Vierge. On communie habituellement chaque dimanche, quelquefois même dans la semaine. Le revenu surabondant du

Digitized by Google

la simple indication de toutes ces œuvres, de leur origine, de leur esprit, de leur but et des moyens de l'atteindre demanderait, à elle seule, un volume qui aurait, il est vrai, de l'importance, de l'intérêt et de l'édification, mais que, dans ce moment, nous ne pouvons pas faire. Nous nous bornerons donc à quelques observations générales sur ce délicieux sujet.

Un laïque, aussi grand chrétien qu'il est grand publiciste, et dont le sentiment religieux est à la hau-

---

patrimoine et du travail est employé en bonnes œuvres, à secourir les pauvres, à décorer les églises. Dans le jardin, on aperçoit souvent des caisses de lauriers et d'autres arbustes, des vases de fleurs : c'est pour embellir les autels et les reposoirs, aux grands jours de fêtes. Généralement ces paroisses ont des orgues; l'office divin s'y célèbre avec un merveilleux accord. Dans le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, les psaumes, les hymnes, le *Magnificat*, le chœur chante un verset ou une strophe, et puis toute la nef chante l'autre, accompagnée de l'orgue. Aux jours de fêtes on choisit, pour les psaumes, les tons les plus beaux et les plus ravissants; ainsi tout le monde assiste aux Vêpres comme à la grand'messe. Nous ne nous souvenons pas d'avoir assisté à un office plus beau dans aucune cathédrale.

Dans ces paroisses il n'y a généralement ni grande fortune, ni grande misère; on n'y voit guère de mendiants proprement dits, si ce n'est du dehors. Les pauvres de l'endroit deviennent comme les pensionnaires de certaines maisons plus à l'aise. A la révolution de 1848, le nom de République fit d'abord peur; on craignait les impiétés de la première. Quand on sut que la nouvelle révolution n'en voulait pas directement à la religion, mais à la richesse, on se rassura, et on se mit à restaurer et à embellir les églises, à refondre et augmenter les cloches, à perfectionner l'éducation de la jeunesse, en appelant, non-seulement des sœurs, mais encore des frères d'école. En décembre 1851, ces paroisses, profondément catholiques, et toujours demeurées pacifiques, ont généralement voté à l'unanimité pour Louis-Napoléon. Dans toute cette partie de la France, il n'y eut ni insurrection ni émeute (tome XXI, page 81). » Oh! que ce tableau est touchant! que cet apostolat de saintes filles est précieux et fécond! Ainsi, voici une partie de la France régénérée sans violence, sans bruit, aux points de vue religieux, moral, civil et politique, toujours par la foi et le dévouement de la femme catholique!

Digitized by Google

teur de l'abondance, des charmes et de l'originalité du style, a tracé ce tableau de la charité parisienne : « Il « n'y a pas un coin écarté de pauvreté, dit-il, que la « charité n'explore, pas une plaie hideuse qu'elle ne « lave et ne nettoie, pas une douleur mystérieuse « qu'elle ne console, pas une faiblesse secrète qu'elle « ne relève, pas un repentir qu'elle n'accueille, pas un « désespoir qu'elle ne sauve, et pas une âme en peine « qui ne se jette dans ses bras ! Que de combinaisons « ingénieuses et sans relâche ! Que de refuges ouverts « à des existences brisées ! Que de larmes essuyées ! « Que de caves et de mansardes visitées ! Que de corps « gisants sur la paille relevés, ranimés, réchauffés, « vêtus, nourris, guéris !...

« De même que l'industrie suit, selon l'ordre des « matières, la division du travail, de même la charité « suit, selon l'ordre des misères, la division des se- « cours. Ainsi la charité n'abandonne pas un instant la « vie du pauvre; elle s'occupe de lui avant sa nais- « sance, pour lui préparer un berceau et du lait; « elle élève son enfance dans la crèche, dans l'asile « et dans l'école, paye et protége son apprentissage, « adopte l'orphelin, délivre le prisonnier, visite le « malade, réhabilite le désordre, encourage le repen- « tir, aide, sans l'humilier, la misère qui se cache, et « ajoute à l'aumône la parole qui console et qui forti- « fie. La charité est infatigable, elle frappe à toutes les « portes, elle est insatiable, tout tombe dans sa bourse, « dons, quêtes d'églises, souscriptions, secours d'hôpi- « taux, argent de mairies, denrées, meubles, objets en

Digitized by Google

« nature, subventions du gouvernement; avec cela on « achète des médicaments et du linge, on dresse des « lits, on chauffe des fourneaux, on travaille des chaus- « sures, des bonnets, des habits, on blanchit, on en- « tretient, on couvre les dépenses, on pourvoit à tout « (CORMENIN, *Manuel des œuvres de charité de Paris*). »

Or, ce beau tableau de la charité parisienne n'est que le portrait de la femme catholique parisienne; c'est le cœur de cette femme, c'est sa générosité, sa tendresse, son dévouement, ce sont ses industries et ses œuvres que le grand artiste y a tracés de main de maître; car tout cela se fait particulièrement par la femme. Oh! si la femme catholique ne se mêlait pas de la condition du pauvre, que cette condition serait pitoyable dans la main de l'homme! Les secours mêmes de l'assistance officielle se perdraient en chemin, et n'arriveraient pas à leur adresse : ce serait la charité protestante d'Angleterre, pesant si lourdement sur la propriété, au nom du pauvre, et laissant le pauvre mourir de faim, après s'être abruti par le vice.

Il est vrai qu'une partie de cette gloire de la femme catholique revient de droit à cet admirable clergé de France, qui, pauvre d'argent et riche de foi, de zèle, de courage, de savoir et de vertu, a, dans ces derniers temps, renouvelé tous les exemples des martyrs et des saints de la primitive Église. « Si les prêtres reçoivent « beaucoup, dit l'auteur que nous venons de citer, ils « donnent beaucoup; ils font mieux que donner beau- « coup, ils donnent tout. Et, outre leur argent, ils « donnent leur temps, leurs jours, leurs nuits, leurs

Digitized by Google

« courses, leurs exhortations, leurs sacrements; enfin, « ils font plus que tout cela, ils donnent leur pardon « lorsqu'on les calomnie. » Mais le clergé lui-même, je le répète, n'aurait pu rien faire de ce qu'il a fait sans le concours, la générosité, les saintes industries et le dévouement des femmes.

Aujourd'hui même, l'action du clergé serait peu étendue, peu solide, sans la coopération active et intelligente des femmes. Ah! dans la position qu'on lui a faite, le clergé n'a presque plus d'action sur les enfants et sur les hommes que par la femme. C'est par la femme que son action sanctifiante ou convertissante pénètre et s'exerce dans la famille (1), et qui du sein de la famille se reflète sur la société; c'est par les femmes qu'il réussit tous les jours à faire et à maintenir tant de fondations nouvelles pour le soulagement des pauvres et pour la propagation de la foi et de la piété. Le clergé n'a presque que la pensée de ces œuvres, ce sont les femmes qui se chargent de les réaliser. Lorsqu'il s'agit d'œuvres de religion et de charité, la femme parisienne n'y fait jamais défaut. Ses

(1) Une des saintes industries de ces missionnaires de la famille est celle d'attirer dans leurs maisons, par les sollicitations et les prières les plus pressantes, les hommes de science et de foi, ecclésiastiques ou laïques, et de les engager, sous le prétexte d'être éclairées elles-mêmes, à développer, à soutenir les dogmes les plus importants du catholicisme; et savez-vous pourquoi? afin que cette prédication familière profite à leurs conjoints et à leurs domestiques, qui ne vont pas à l'église. Souvent, par les moyens les plus délicats, la mère ménage des rencontres, qui ont l'air de combinaisons fortuites, entre quelqu'un de ces mêmes hommes et son propre fils; et on l'entend s'écrier, du ton de l'amour désolé : « Ah! monsieur! mon fils a le malheur de ne pas croire, et votre conversation ne peut lui faire que du bien! »

Digitized by Google

mains ne se lassent jamais de donner pour de tels objets, ni son cœur de s'y dévouer.

Nous venons donc de voir, dans cette seconde partie de notre ouvrage, consacrée aux *grandeurs* et aux *gloires de la femme catholique*, que, dans ces derniers temps comme toujours, depuis la fondation de l'Église, les souverains pontifes, les hommes apostoliques, les fondateurs des ordres religieux, les saints évêques, les saints prêtres, les saints laïques, et mêmes les rois, qui n'ont pas été des saints, n'ont rien fait de saint, de grand, de beau, d'utile, dans l'intérêt de la foi, des mœurs et même du bonheur matériel des peuples, que la femme catholique n'y ait été pour quelque chose, soit en en donnant l'idée, soit en en fournissant les moyens, soit en en écartant les obstacles, soit en en multipliant les encouragements, soit en se chargeant elle-même de son exécution, et que la femme catholique n'a jamais cessé d'être ce que Dieu a voulu qu'elle soit, la *compagne*, l'*aide* de l'homme de l'Église, de l'homme de la famille et de l'homme de l'État, partageant son esprit, secondant son zèle, et l'assistant avec un dévouement sublime, dans l'accomplissement de ses hautes fonctions, de ses grands devoirs, pour le bien de l'Église, de la famille et de l'État : *Adjutorium simile sibi*. Voilà ce que la femme catholique a toujours été dans l'Église, et voilà ce qu'elle peut y être encore dans les graves circonstances où l'Église peut se trouver; mais ce ne sera qu'à certaines conditions que nous allons indiquer, en peu de mots.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

CONDITIONS DE LA GRANDEUR DE LA FEMME CATHOLIQUE.

§ 1. Les femmes catholiques de toutes les époques de l'Église n'ont été si grandes que parce qu'elles ont réuni à de sublimes vertus une connaissance profonde de la religion. — État déplorable de l'éducation qu'on donne aux femmes, de nos jours, touchant l'instruction religieuse. — Injustice de se plaindre de la frivolité des femmes, puisqu'on ne leur donne qu'une éducation frivole. — Nécessité, pour le temps qui court, que la femme ait une grande instruction religieuse. — Avantage de lui apprendre le latin ecclésiastique. — La lecture des Pères de l'Église et son importance. — Leurs traductions. — L'Europe coupable d'avoir préféré les avantages temporels aux avantages spirituels, et punie par la perte des uns et des autres.

L'HISTOIRE que nous venons de tracer *des grandeurs et des mérites de la femme catholique*, on a pu s'en apercevoir, se résume dans ces deux mots : FOI et DÉVOUEMENT, qui, comme nous l'avions remarqué dès le commencement, ont formé tout le mystère de sa vie, toutes les merveilles de ses œuvres. Par la FOI elle s'est rendue agréable à Dieu, par le DÉVOUEMENT elle a fait le bonheur et les délices des hommes. Mais une foi quelconque, un dévouement quelconque, ne sont pas propres à obtenir de si précieux résultats. La foi qui a fait grande la femme catholique devant Dieu a été avant tout une foi solide fondée sur la connaissance complète de la religion ; le dévouement qui l'a rendue utile

Digitized by Google

aux hommes, a été un dévouement ayant sa source dans l'esprit de chasteté. Développons ces idées pour l'édification particulière des femmes, afin qu'elle sachent bien à quelles conditions elles peuvent partager les mérites, les grandeurs, les gloires de la femme catholique de toutes les époques de l'Église, et devenir *le ministre de Dieu pour le bien*, l'instrument de la restauration du christianisme, après les nouvelles et terribles épreuves par lesquelles, selon toutes les apparences, il va passer.

D'abord on a vu combien la foi de la femme martyre a été vive, ardente, ferme, inébranlable; mais par la manière claire, précise, dont elle a annoncé les sublimités et les grandeurs du dogme chrétien, en présence des tyrans philosophes et des philosophes tyrans, et les a confondus, on a dû se convaincre aussi que son esprit était éclairé par une profonde connaissance du christianisme, autant que son cœur était embrasé de son amour. C'est qu'en embrassant cette religion divine, la femme s'empressait autant que l'homme, et plus que l'homme, de l'approfondir, *d'entrer dans les puissances* du Seigneur Jésus-Christ, par une étude sérieuse, par une méditation continuelle de ses mystères et de ses lois. L'histoire de sainte Cécile portant toujours sur sa poitrine, vrai sanctuaire de la pudeur, l'auguste code des Évangiles, est aussi l'histoire de toutes les nobles vierges, des grandes matrones chrétiennes de cette époque si glorieuse pour la religion du Christ. Toutes faisaient de ce livre, de ce trésor de la sagesse de Dieu cachée dans la simplicité de la lettre, le sujet de leur lecture continuelle, de leurs méditations et de

Digitized by Google

leurs délices. Elles le savaient toutes par cœur, elles se pénétraient de son esprit, elles y découvraient toujours des pensées plus élevées, des doctrines plus profondes, des charmes plus attrayants, de plus abondantes consolations; et c'est, l'esprit nourri par cette science du Verbe fait chair, et le cœur fortifié par la grâce de son Sacrement, qu'elles bravaient les plus affreux tourments, la mort la plus cruelle, avec ce prodige de constance qui faisait l'admiration et le désespoir du paganisme et le triomphe de la vraie religion.

L'office que l'Église fait réciter à ses ministres, de quoi se compose-t-il? De morceaux choisis des Livres saints pour chaque jour et commentés par les Pères, d'extraits des Actes des Martyrs et des Vies de Saints, d'hymnes, d'antiennes, de psaumes, de responsoires, dans lesquels les mêmes pensées, sous des formes différentes, reviennent toujours. C'est, comme on le voit, la prière mêlée à la méditation des Livres sacrés et des exemples des saints. Il en est de même de la messe de chaque jour: ce sont des versets tirés des psaumes et des morceaux des deux Testaments, qu'on met sous les yeux des fidèles. Or, tout cela n'est que ce qui se faisait dans la primitive Église; ce sont les exercices de piété auxquels les premiers chrétiens, réunis dans les catacombes, se livraient pendant une partie de la nuit, et dont l'Église a voulu garder le souvenir et perpétuer l'usage.

On commençait donc par écouter les leçons de la Sagesse divine et par les méditer, et on finissait par la Communion eucharistique; on dispensait cet ali-

Digitized by Google

ment de l'âme après la dispensation de l'aliment de l'esprit, et le *pain de l'intelligence* était administré en même temps que le *pain de la vie*. Qu'on juge quelle devait être la science de la religion de ces hommes faisant de la religion le sujet de leur étude de tous les instants et de toute leur vie! Or, à cette école, les femmes, pouvant y employer plus de temps, et y apportant un plus grand désir de s'instruire, profitaient bien plus que les hommes; et de là leur science du christianisme à la hauteur de leurs vertus; et de là leur apostolat, et les nombreuses et étonnantes conversions qu'elles opéraient dans leur famille et dans leur pays.

A l'époque des Pères on a vu ce qu'étaient les deux Mélanies, les Albine, les Marcelle, les Paule, les Olympiade, les Pulchérie, les femmes de l'école de saint Jérôme et de saint Chrysostôme. On les a vues combattre les hérétiques, convertir les philosophes, conseiller les pontifes, former les Pères eux-mêmes, et les aider dans le développement et la défense du christianisme. Mais c'est que leur foi était autant éclairée qu'elle était fervente; c'est qu'elles savaient les Livres saints par cœur, et comprenaient les différents sens qu'ils renferment. Saint Jérôme, en parlant de sainte Paule, nous dit que cette grande matrone chrétienne, tout en attachant la plus grande importance au sens historique et littéral du Code sacré, parce que ce sens est le fondement des vérités bibliques, travaillait avec plus d'ardeur à en saisir le sens spirituel, prophétique et allégorique, et que c'est dans ce dernier sens qu'elle trouvait une source d'édification et le comble

Digitized by Google

du bonheur de son âme (1). Or, les autres grandes femmes catholiques de la même époque étudiaient de la même manière les Livres saints; et, ne s'arrêtant pas à *la lettre qui tue*, mais s'empressant d'en *saisir l'esprit qui vivifie*, elles en avaient la pleine intelligence, autant que les hommes et mieux que les hommes. N'avons-nous pas entendu saint Jérôme affirmer que sainte Marcelle était aussi forte que lui dans l'interprétation de l'Écriture sainte (IIe part., § 24; vol. I, page 486)?

Au moyen âge aussi les Clotilde, les Marguerite, les Cunégonde, les Élisabeth, les Hedwige et toutes ces saintes reines qui ont fondé les royautés et les nationalités chrétiennes modernes, aussi bien que les Hildégarde, les Gertrude, les Brigitte et les Catherine de Sienne, ne connaissaient-elles pas aussi, en vrais théologiens, les profondeurs du dogme chrétien, ne possédaient-elles pas la science de l'Évangile, la théologie mystique autant que les hommes, et souvent mieux que les hommes? La sainte sœur de saint Louis, cette tendre mère des pauvres, n'était-elle pas aussi un prodige dans la science sacrée, autant que dans la connaissance du latin, au point de redresser quelquefois les théologiens eux-mêmes, et de corriger les fautes de grammaire de son secrétaire? C'est encore parce que ces grandes chrétiennes employaient à l'étude des Livres saints et des Pères de l'Église le temps que la femme soi-disant catholique de nos jours perd dans la lecture des feuil-

(1) « Amabat historiam, et hoc veritatis fundamentum dicebat; magis tamen sequebatur intelligentiam spiritualem; et hoc culmine ædificationem animæ protegebat (*Epitaph. S. Paul.*). »

Digitized by Google

letons et des romans, et que cette étude faisait leur bonheur et leurs délices.

Mais depuis trois siècles tout a bien changé à ce sujet; et l'une des plus grandes plaies de la société moderne, qu'on ne saurait se hâter trop de guérir, c'est la profonde ignorance des femmes en matière de religion. N'avons-nous pas rencontré plus d'une dame distinguée par son esprit et même pratiquant la religion, nous avouer franchement « qu'elle ne croyait pas à l'éter-« nité des peines, *ne pouvant pas combiner dans son « esprit* ce dogme avec la bonté de Dieu? » et continuer à se dire chrétienne catholique, tout en niant le dogme fondamental du christianisme et de toute religion. C'est, comme on le voit, le comble de l'ignorance touchant la religion, uni au comble de l'orgueil et de la fatuité! Et cependant cette ignorance et cet orgueil, et un certain esprit *philosophique* qui en est la conséquence obligée, sont plus qu'on ne pense répandus dans le sexe. Dès lors, pourquoi s'étonner de l'absence de toute croyance, de toute pratique religieuse au sein de tant de familles soi-disant catholiques ou chrétiennes? En politique, tout se fait par les hommes; mais en religion, nous le répétons, tout se fait par la femme. Tout ce qu'elle a reçu, à cet endroit, la femme le répand autour d'elle. C'est à une femme que le monde à dû l'Homme-Dieu; et c'est par les femmes que le christianisme se répand et se perpétue dans le monde. Mais comment la femme pourrait-elle inspirer aux autres la religion, dont elle n'a le plus souvent que des idées fausses ou incomplètes, des sentiments faibles ou

Digitized by Google

exagérés, ou qu'elle ne connaît ni ne sent point du tout? Ah! particulièrement à Paris, la femme bien élevée parle bien, écrit bien, sait bien la littérature française et l'histoire, la mythologie et les antiquités romaines, la musique, la danse, le dessin, voire même l'histoire naturelle! Ce qu'elle ne sait pas, ou qu'elle ne sait pas assez, c'est le catholicisme, c'est la religion. Nous le disons avec un profond regret: l'éducation religieuse des filles est, à de rares exceptions près, négligée autant que l'éducation des garçons; l'éducation de certains couvents est aussi mondaine que l'éducation de certains colléges!

On se plaint que les femmes soient frivoles. Eh, mon Dieu! elles sont ce qu'on les fait. En y regardant de près, leur éducation n'a rien ou fort peu de sérieux, touchant ce qu'elles devraient savoir le plus. L'on ne s'y applique à former que des femmes instruites et même savantes, mais point à y former des femmes solidement religieuses, dont l'époque actuelle a si grand besoin! on n'y pense pas assez, ou bien on n'y pense point du tout. Un peu de catéchisme, que les jeunes filles oublient presque aussitôt qu'elles ont fini de l'apprendre, et la lecture de quelques livres pieux, à la hauteur du *Paroissien* ou de la *Journée du Chrétien*, voilà à quoi se borne toute l'éducation religieuse qu'on donne dans les familles chrétiennes, et même dans des couvents qu'on croit forts, à l'endroit de cette éducation. Les saintes femmes des premiers siècles, de l'époque des Pères et du moyen âge, n'étaient pas frivoles, celles-là; c'étaient, comme on l'a vu, de grandes

Digitized by Google

existences, d'étonnantes figures, telles qu'on ne peut rien imaginer de plus sérieux et de plus solide; mais aussi elles étaient bien autrement formées, instruites dans la religion. L'instruction religieuse, sans l'instruction littéraire, est beaucoup pour la femme; l'instruction littéraire, sans l'instruction religieuse, ne lui sert à rien, si ce n'est à lui inspirer une plus grande estime d'elle-même, une plus grande vanité, une plus grande envie de se faire valoir, sentiments dont elle n'a pas besoin. Ce n'est qu'un piége de plus à sa faiblesse, un surcroît d'aliment à ses passions. Une femme dans laquelle l'instruction purement littéraire n'est pas balancée par une instruction religieuse bien solide, et dont le talent n'est pas contenu dans de justes bornes par les vrais principes et les vrais sentiments chrétiens, est une femme téméraire, imprudente, légère, frivole, orgueilleuse, ne se faisant remarquer que par une grande prétention à avoir de l'esprit, par un superbe dédain des autres et une folle idolâtrie d'elle-même. C'est une femme sur la sagesse de laquelle on aurait tort de compter. C'est le plus grand malheur d'un ménage; c'est par elle que la misère et le désordre y pénètrent, en compagnie de tous les scandales et de toutes les ruines.

Au contraire, la femme qui, n'ayant pas beaucoup d'instruction mondaine, a beaucoup d'instruction religieuse, et qui, par conséquent, sent bien les grandeurs de la religion, se pénètre de son esprit et s'empresse de la réaliser par les vertus modestes de son état, est une femme sérieuse, humble, sage, discrète, pré-

Digitized by Google

voyante, dévouée corps et âme au vrai bonheur de son époux et de ses enfants; si elle ne brille pas beaucoup par les grâces de l'esprit, elle se fait respecter et admirer par la générosité et la constance de son dévouement. Si elle ne sait pas faire de belles tirades sur le bien, elle sait le pratiquer; et c'est tout ce qu'attendent d'elle Dieu et les hommes, la famille et la société. Une telle femme est le don le plus riche, le plus précieux que Dieu puisse faire à une famille; c'est le ciment de la concorde entre ses membres, c'est la source cachée de sa richesse, c'est le fondement de l'ordre qui y règne, c'est le gage de son bonheur et de sa prospérité.

Le savant et zélé auteur de la *Bibliothèque d'une Femme chrétienne*, M. l'abbé Chassay, à l'article des *Épreuves du mariage*, dit : « La France présente l'étonnant spectacle de deux peuples qui vivent sous les mêmes toits, et avec les mêmes intérêts temporels, mais qui ne s'entendent plus sur tout ce qui regarde la destinée du genre humain. Il est impossible de contester la gravité des discussions qui séparent ordinairement la femme de son mari, toutes les fois qu'il s'agit de l'ordre moral et religieux. » M. l'abbé Chassay trace ensuite un tableau déchirant de la torture du cœur que doit éprouver une femme chrétienne accouplée à un mari sceptique, principalement au sujet de l'éducation de ses enfants, que la mère voudrait voir élever dans les principes religieux, et que le père veut affranchir des pratiques de ce qu'il appelle une *bigoterie surannée;* et enfin l'habile Mentor *de la Femme chré-*

Digitized by Google

tienne lui donne les avis les plus sages et les plus importants sur les ménagements qu'elle doit avoir pour les susceptibilités antireligieuses de son époux, sur la manière de se conduire dans une situation si difficile et si délicate, qui est celle des trois quarts des femmes chrétiennes de nos jours. Tout cela est très-bien pensé, très-bien écrit. Mais, mon Dieu, tout cela n'aboutit qu'à peu de chose ou à rien, si la femme n'est solidement instruite sur la religion. Le sot orgueil de nos philosophes incrédules, se retranchant sur une science prétendue philosophique, ne peut être neutralisé ni vaincu que par la science véritable du christianisme. La vertu, ils ne la comprennent pas, et dès lors ils ne l'estiment pas, et ils lui prêtent les intentions du vice ou des passions. La piété, c'est de la superstition; le zèle pour la religion, c'est du fanatisme; le dévouement sans bornes, c'est de la vanité ou du calcul pour prévenir ou écarter des rivalités; s'ils ont quelquefois des égards, du respect, de la déférence, ce n'est que pour la science. Tant donc que des maris sceptiques et des jeunes gens philosophes ne verront, dans leurs femmes et dans leurs mères, que, comme ils le disent, des esprits faibles, que l'éducation du couvent a rapetissés, des esprits dont l'instruction religieuse ne s'élève pas au-dessus du petit catéchisme, tant qu'elles ne connaîtront pas assez le christianisme pour faire rougir ceux qui l'attaquent autour d'elles, en leur faisant toucher du doigt leur grossière ignorance et leur frivolité; tant qu'elles ne sauront pas, le cas échéant, donner des raisons solides des croyances

Digitized by Google

auxquelles elles sont si attachées et des pratiques qu'elles suivent avec une exactitude scrupuleuse, elles auront beau faire; le spectacle de leur conduite sans reproche pourra plaire à l'égoïsme d'hommes dont le cœur est glacé par le froid de l'incrédulité, mais il ne les touchera pas; on aura pour celles qui le donnent des égards que les convenances exigent, mais non pas de l'estime véritable; on aura l'air de compatir, avec dédain, à leur *ignorance*, on excusera leur faiblesse; heureuses, lorsqu'on n'ira pas, pour cela, jusqu'à les haïr, jusqu'à les mépriser!

Ce n'est pas ainsi que se passaient les choses dans les premiers siècles de l'Église. La femme chrétienne avait non-seulement la connaissance historique, la connaissance des faits, la connaissance matérielle, mais aussi la connaissance rationnelle, autant qu'on peut l'avoir, la connaissance de démonstration, la connaissance scientifique du christianisme, et c'est par cette connaissance des plus sublimes vérités, traduites dans la pratique par les plus grandes vertus, qu'elle imposait aux philosophes du paganisme et au paganisme des philosophes, qu'elle les ébranlait, les attirait à la vraie religion, ou qu'elle les confondait et les réduisait au silence lorsqu'elle ne parvenait pas à les convertir; et c'est par cette prédication domestique de la femme chrétienne, dont les doctrines étaient appuyées sur des raisons solides autant que sur de touchants exemples que, comme on l'a vu (IIe Part., § 5, vol. I, page 258), le christianisme s'est établi dans la famille et s'est propagé dans la société.

Digitized by Google

Par un ensemble de causes funestes, d'horribles circonstances, bien des pays, jadis si chrétiens et si catholiques, se trouvent placés à peu près, — M. l'abbé Chassay vient de nous le dire de la France, — dans les mêmes conditions où se trouvait Rome païenne à l'apparition du christianisme. La femme chrétienne s'y voit entourée de païens de la piré espèce, de païens rationalistes, panthéistes, philosophes ou indifférents, de païens qui ne croient rien. Aujourd'hui donc c'est une nécessité tout exceptionnelle que de tristes événements ont créée, c'est une nécessité du temps qui court que la femme soit profondément instruite de la religion, afin de la rétablir dans la famille et de l'assurer à la société; car c'est là sa mission. L'homme n'est que ce que la femme le fait, et la femme d'aujourd'hui ne peut pas faire l'homme chrétien, à moins qu'elle n'unisse à la pratique exacte la science complète du christianisme.

Quel mal y aurait-il, par exemple, à faire entrer le latin dans l'instruction qu'on donne aux jeunes demoiselles? Non pas, qu'on le remarque bien, le latin qu'on appelle *classique*, mais le latin chrétien. Par là on les mettrait en état de lire les Évangiles, les psaumes, les prières de la liturgie, dans cette langue latine de l'Église, cent fois plus que le latin païen attrayant par le fond et facile par la forme? Si on commençait à les initier à ce latin dès leur premier âge, en même temps qu'on leur apprend à lire et à écrire la langue du pays, tant mieux; cela faciliterait encore plus et abrégerait de beaucoup la besogne. Mais lors même qu'on ne les

Digitized by Google

mettrait à cette étude que plus tard, toute jeune fille et même toute femme qui n'est pas une idiote et qui a parcouru la grammaire de sa propre langue, dans dix mois (nous en avons fait l'expérience) peut en venir à bout, pourvu qu'on ait le bon esprit de l'affranchir de l'ingrat labeur, complétement inutile pour elle, d'apprendre, autrement que par routine, la syntaxe latine.

On les mettrait en état de lire, dans leur langue originelle, les écrits des Pères de l'Église, de ces grands hommes qui ont passé toute leur vie à approfondir le christianisme par leur esprit et à le réaliser par leurs actions, à l'illustrer par la sainteté de leurs mœurs et à le développer et à le défendre par le prodige de leur savoir, par la force de leur raisonnement et par l'attrait de leur éloquence. On les mettrait en état de lire les quatre grands interprètes des Évangiles, saint Jérôme pour saint Matthieu, Bède pour saint Marc, saint Ambroise pour saint Luc et saint Augustin pour saint Jean, ainsi que les importants discours de ce dernier Père, *De Tempore* et *De verbis Domini*, les quarante Homélies de saint Grégoire le Grand *in Evangelia*, le beaux sermons de saint Léon, de saint Pierre Chrysologue, de saint Fulgence, de saint Maxime et de saint Hilaire d'Arles, et enfin les écrits du dernier des Pères de l'Église, de cet admirable et aimable saint Bernard, dont la doctrine est si pure, la science sacrée si profonde, le sentiment si tendre, le style si brillant et si clair, la langue si élégante et si délicieuse, saint Bernard, cette grande gloire de la France, le vrai type de

Digitized by Google

l'esprit gaulois chrétien et le père et le fondateur de la langue et de la littérature françaises.

Rien qu'en se nourrissant de ces lectures, la femme en aurait assez pour connaître le christianisme à fond, pour se pénétrer de son esprit, pour l'enseigner à ses enfants et pour le défendre et le venger contre les stupides attaques de l'ignorance orgueilleuse, de la témérité insolente de nos faiseurs de religions nouvelles. En présence d'une femme connaissant ainsi le christianisme dans ses principes, dans la profondeur et l'éclat de ses mystères, dans la sublimité de ses harmonies, et le réalisant par les grâces de ses vertus et par la constance de son dévouement, le moyen que l'incrédulité du collége garde sa suffisance et sa morgue. On n'aurait pas de la compassion, mais de l'admiration pour une matrone chrétienne de cette trempe ; et on devrait se rendre à ses exhortations insinuant la foi, ou se taire : d'autant plus que la science du christianisme, puisée à ces sources, dans l'Évangile et dans les écrits des Pères, ne rendrait la femme que plus humble. C'est la science mondaine, la demi science qui la rend vaniteuse et frivole, et qui lui inspire cette présomption dans ses prétendues lumières, qui, insupportable dans l'homme, est toujours ridicule dans la femme !

Et qu'on ne parle pas des traductions de ces livres immortels, comme pouvant suffire à ceux qui ne comprennent pas le latin. D'abord, telle est la nature de cette langue latine des Évangiles, de la liturgie ecclésiastique et des Pères, qu'il est impossible d'en rendre, en toute autre langue, la grandeur, la simplicité, la

Digitized by Google

précision, l'attrait secret, le charme et la grâce. En second lieu, l'Évangile traduit, et dépourvu de tout commentaire des Pères que Dieu a envoyés exprès pour l'interpréter, c'est une lettre close dont la lecture n'est pas sans danger. Par rapport aux saints Pères, on n'a traduit, et Dieu sait comment, qu'un très-petit nombre de leurs ouvrages; et encore, à l'exception de *la Cité de Dieu* de saint Augustin et de l'*Apologétique* de Tertullien, leurs ouvrages les moins importants : ce sont des lettres, ce sont de petits traités ascétiques. Mais quant aux ouvrages de ces grands hommes où ils ont exposé l'Écriture sainte dans toute sa richesse et sa magnificence, et le dogme et la morale du christianisme dans toute leur grandeur et dans toute leur beauté, ces ouvrages-là n'ont jamais été traduits, en aucune des langues vulgaires; on ne les trouve qu'en latin; et par conséquent, ces sources pures et abondantes de la tradition et de la vraie science chrétienne, ces mines inépuisables de sublimes pensées, de grands enseignements, sont des fontaines scellées, *fons signatus* (Cant.), inaccessibles à ceux qui ne comprennent pas le latin.

C'est que, jusqu'au quinzième et même au seizième siècle, la connaissance du latin (ecclésiastique) était si commune en Europe, qu'on prêchait même en latin, et l'on était compris par tout le monde. Il n'était donc pas nécessaire de traduire en langue vulgaire l'Écriture sainte, les livres liturgiques et les Pères, puisque chacun pouvait les lire et les lisait en effet dans le latin, la langue de toutes les personnes bien élevées, même des femmes, la langue de tout le monde. Et d'ailleurs

Digitized by Google

les langues vulgaires, à la langue du Dante près, n'ayant pas encore été tout à fait formées, n'étaient presque que des espèces de patois dans lesquels on n'écrivait presque pas, et qui n'étaient parlés que par le *vulgaire*, ce qui leur a fait donner le nom de *langues vulgaires*, qui leur est resté. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'on n'ait guère songé à traduire dans ces langues les ouvrages sérieux des Pères, non plus que les grands commentateurs de la Bible.

Vint ensuite ce qu'on a appelé *la renaissance des lettres*, qui n'a été au fond que la renaissance du paganisme, car les lettres chrétiennes, aussi bien que l'art chrétien, étaient nés déjà, depuis trois siècles, à l'ombre et sous la protection de la vraie science chrétienne; elles ne grandissaient pas mal, et elles n'auraient rien perdu, nous en sommes sûr, si on les avait laissées marcher dans la voie de l'originalité chrétienne, au lieu de les faire reculer, et les jeter dans la voie de l'imitation et du servilisme païen. Or, cette prétendue *renaissance*, cette restauration bâtarde, fausse, matérielle, fondée sur le principe et sur l'élément païens, fut funeste au principe et à l'élément chrétiens. Au fur et à mesure qu'on s'engouait pour les productions du génie païen, le goût et l'intérêt pour les productions du génie chrétien baissaient, s'affaiblissaient toujours davantage, et finirent par disparaître tout à fait. On considéra l'étude des Pères comme l'affaire du théologien, où le simple fidèle n'avait rien à apprendre, rien à voir. On pensa que celui-ci en aurait assez de la connaissance du catéchisme, bien superficielle d'ail-

Digitized by Google

leurs, et marchant de front avec la connaissance de la mythologie et des antiquités païennes, et bien souvent encore n'obtenant que la dernière place, la place de la tolérance, de la compassion, et même du mépris. De là, pour le dire en passant, cette profonde ignorance, cette ignorance phénoménale du christianisme, même parmi les personnes instruites, même parmi les savants, qui, de nos jours, est l'un des plus grands scandales des pays chrétiens, et qui, bien plus que les passions, fait l'incrédule. On relégua donc les Pères dans les bibliothèques; on les exclut entièrement de l'éducation de la jeunesse chrétienne; on en laissa la lecture au prêtre qui, à son tour, commença à les oublier lui aussi, à ne plus les connaître, et l'on finit par les laisser en pâture aux vers et à la poussière. Une fois ces ouvragres immortels, ces monuments précieux, ces riches archives du christianisme tombés dans un tel discrédit, dans un tel oubli, même de la part de gens qui devaient les estimer le plus et en faire le sujet de leurs méditations et de leurs études, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas songé à les traduire, et moins encore à les expliquer et à les mettre à la portée de tout le monde. Ainsi on a inondé l'Europe de traductions et de commentaires des auteurs païens. Il n'y a pas un seul de ces auteurs, même les plus ineptes, même les plus frivoles, même les plus sales qui n'ait eu un ou même plusieurs traducteurs. Les traductions de Virgile et d'Horace en prose et en vers, en italien et en français, réunies ensemble, formeraient, elles seules, une vaste bibliothèque. Notes, éclaircissements, interprétations, gloses,

Digitized by Google

rien n'y a manqué. On en a commenté jusqu'au dernier mot, jusqu'à la dernière syllabe, avec l'exactitude scrupuleuse des commentateurs de la Bible, et qui aurait été ridicule si elle n'était odieuse. Et cela, disait-on, dans l'intérêt de la belle latinité, que, par des travaux si grands et si multipliés, on n'a pas même eu le triste avantage de conserver; car rien n'est moins connu aujourd'hui que cette *belle latinité*, quoiqu'on fasse passer à l'homme huit ans de sa vie dans cette étude; et parmi les patrons les plus dévoués et les panégyristes les plus fanatiques de la latinité païenne, on n'en trouve pas un peut-être qui ose écrire en latin, de peur de se faire lapider. En sorte qu'en laissant les choses aller leur train, la *belle latinité* va bientôt mourir, et l'on ne trouvera pas qui pourra faire en bon latin son inscription sépulcrale.

Saint Augustin, en parlant des Juifs, a dit : « Ils eurent peur de perdre les biens temporels, et c'est pour cela qu'ils ne voulurent pas reconnaître Jésus-Christ ou la vie éternelle, et ils ont fini par perdre la vie éternelle, et n'ont pas conservé leurs biens temporels. » C'est ce qui est arrivé aux peuples de l'Europe moderne. Trompés par des maîtres moins méchants qu'étourdis, ils se sont extasiés devant les beautés et l'élégance de la latinité païenne; ils en sont devenus fanatiques jusqu'à la folie; ils ont exigé que la jeunesse en fît sa première étude, la première nourriture de son intelligence, le premier appât de son cœur, et ils n'ont pas fait attention que cette étude devait finir par étouffer dans de jeunes cœurs tout sentiment

Digitized by Google

pieux, tout attrait pour la vraie dévotion, tout intérêt, tout goût pour les choses religieuses, par faire des hommes du siècle présent, tandis que le chrétien est, dit Tertullien, l'homme du siècle futur. Ils n'ont pas songé le moins du monde que, par cette étude, l'esprit des jeunes gens donnant toute son estime, toute son admiration, tout son enthousiasme aux hommes et aux choses du paganisme, ne devait avoir que de l'indifférence et même du mépris pour les hommes et les choses du christianisme; ils n'ont pas réfléchi que cette étude aurait empêché la religion d'être bien connue, de jeter de profondes racines dans l'âme, de la remplir d'elle-même, de se la captiver à elle-même. Les yeux fixés sur les avantages littéraires de leurs enfants, ils se sont fort peu souciés de leurs avantages religieux; ils ont voulu en faire de grands latinistes, au risque de n'avoir que des incrédules; eh bien, par une juste punition de Dieu, ils n'ont eu que des incrédules et ils n'ont plus eu de grands latinistes; ils ont perdu le sentiment et le goût de la religion chrétienne, et ils n'ont pas conservé le sentiment et le goût de la latinité païenne : *Et sic utrumque amiserunt!* En voilà assez pour la nécessité de donner aux femmes une foi éclairée par une instruction solide de la religion; voici maintenant quelques mots touchant l'esprit de chasteté qui doit servir de base à leur dévouement.

Digitized by Google

§ 2. La femme catholique n'a été grande, aux différentes époques de l'Église, que parce qu'elle a été chaste. — Preuves que la femme n'est charitable qu'en tant qu'elle est pure. — En perdant la chasteté la femme perd sa sensibilité. — La femme débauchée n'aime que sa personne, et devient cruelle envers tous les autres. — Hérodiade, Théodora, Antonine, Frédégonde, Élisabeth d'Angleterre et Catherine de Russie, monstres de cruauté, parce qu'elles ont été des monstres de libertinage.

Le lecteur qui a parcouru la deuxième partie de cet ouvrage a assisté à un grand et délicieux spectacle, au spectacle de l'abnégation entière d'elle-même, du dévouement sublime et sans bornes de la femme catholique à la vraie religion et au bonheur des autres. Mais il n'aura pas manqué d'observer qu'à toutes les époques du catholicisme, les femmes qui se sont le plus signalées par les prodiges de leur dévouement se sont aussi signalées par les prodiges de leur pureté. Toutes les saintes martyres, avant de se dévouer à la religion du Christ jusqu'à l'effusion du sang et jusqu'à la mort, s'y étaient dévouées par leur renonciation au mariage ou par l'observance de la chasteté la plus parfaite dans le mariage même. Il en a été de même de ces nobles vierges, de ces illustres matrones, de ces admirables reines, de ces saintes religieuses, qui, dans les époques suivantes, se sont consacrées avec tant de générosité à l'œuvre d'affermir, de propager la religion et la vraie piété, et de procurer le bonheur des peuples : ces séraphins de l'amour de Dieu et de l'homme, ces anges de la charité, ont été en même temps des anges de pudeur. Le moyen âge en particulier, cet âge du dévouement des femmes aux progrès de la foi et aux besoins de l'humanité, a été aussi l'âge où la profession de la sainte virginité, de leur part, même dans le mariage, a été plus commune et plus populaire. C'est que

Digitized by Google

la femme est d'autant plus affectueuse et plus tendre qu'elle est plus pure, et le dévouement ne germe, ne grandit dans son cœur qu'à côté et à l'ombre du lis de la virginité. Y a-t-il rien de plus étonnant et de plus incompréhensible au monde que le dévouement, par exemple, des *Sœurs de la charité*, dans les soins qu'elles prennent des malades et des enfants des pauvres, avec une constance que rien ne fatigue, que rien ne lasse, que rien n'effraye, avec un oubli parfait d'elles-mêmes, qui ne se dément jamais, pas même en présence de la mort? Ah! l'amour même de la mère, selon la nature, le plus fort, le plus énergique, le plus entraînant, le plus intrépide de tous les amours, pâlit en présence de l'amour de ces mères improvisées par la grâce et par la charité! car, enfin, si la mère se dévoue jusqu'à la mort pour ses enfants, ces enfants sont les fruits de ses entrailles, sont une portion d'elle-même, sont en quelque sorte elle-même se reproduisant, et vivant d'une nouvelle vie dans ses enfants, tandis que ces héroïnes de la charité se dévouent pour des êtres qui leur sont aussi étrangers par les liens du sang et de la nature que par ceux de la nationalité et même de la religion, et dont la maladie ou le malheur sont les seuls titres qui les recommandent à leur sensibilité. Mais ce mystère n'en est plus un dès qu'on se rappelle que ces admirables créatures sont des vierges consacrées par un engagement redoutable à la profession de la pureté la plus sévère du corps aussi bien que de l'esprit et du cœur; que ce sont des miroirs sans tache (*speculum sine macula, soror mea*, Cant.), qui absorbent dans toute leur

Digitized by Google

plénitude les rayons du soleil de l'amour de Dieu, et les reflètent dans un immense amour pour les hommes. On peut faire d'une femme mariée une femme charitable, mais on n'en fera jamais *une sœur de la charité*. La perfection, le sublime du dévouement ne peuvent naître que dans un cœur, théâtre de la perfection et du sublime de la pureté. Depuis qu'une vierge a donné au monde le Rédempteur des hommes, il n'appartient qu'à la femme pure, à la femme vierge de dispenser aux hommes les trésors de cette charité de Dieu.

Voulez-vous vous convaincre davantage que la sensibilité du cœur, la tendresse, l'amour, le dévouement ne sont dans la femme qu'en raison directe de sa pureté, étudiez-la au sein de la famille, et vous y verrez que l'épouse la plus tendre pour son mari est celle qui lui est le plus fidèle, que la mère la plus dévouée à ses enfants est celle qui est la plus chaste; que la sœur qui aime ses frères d'une affection sans bornes, aussi bien que la tante qui se passionne pour ses nièces plus que si elles étaient nées dans son sein, c'est celle qui a renoncé au mariage pour vivre dans la sainte virginité. Ce sont ces vierges de la famille qui ont pour la famille une sensibilité exquise, et qui s'imposent le plus de privations pour faire son bonheur. Mais, dès l'instant où la femme commence à se relâcher à l'endroit de la sévérité des mœurs, les mêmes taches qui altèrent sa pureté, émoussent sa sensibilité, et finissent pas l'étouffer. Chose étrange, mais vraie, en cessant d'être pur, son cœur cesse d'aimer et de se dévouer; la mère elle-même subit cette loi. L'amour maternel, cet amour

Digitized by Google

qui est à l'épreuve de tout, qui brave tout, qui résiste à tout, qui triomphe de tout, même de la mort; cet amour lui-même ne tient pas, il s'affaiblit, il s'éteint dans la mère qui porte son cœur hors du mariage. La mère infidèle à son mari finit par ne plus aimer ses propres enfants, ce redoublement de son propre être! La preuve en est dans la facilité avec laquelle elle néglige leur éducation, gaspille leur patrimoine, et fait bon marché de leur avenir et de leur bonheur. Heureux enfants, si cette mère égarée ne les hait pas, comme des embarras, eux qui faisaient ses délices, et ne les immole pas au besoin d'être libre et aux fureurs de sa passion! Les statistiques des crimes constatent que l'infanticide n'est que l'horrible pensée que l'impureté a fait germer dans le cœur de la mère, et l'œuvre de ses mains, bien plus que la pensée et l'œuvre du père!

Et ne parlez pas des transports violents que parfois on rencontre en dehors du mariage, ou en dépit du mariage; ces transports d'une passion aveugle, auxquels on a prostitué le nom sacré de l'amour, ne sont rien moins que de l'amour. L'amour véritable n'est que la joie que l'âme se promet dans le bonheur des autres : *Gaudium ob felicitatem alterius.* C'est le cœur qui sort en quelque manière de lui-même pour s'épancher sur les autres, et qui fait du bonheur des autres son propre bonheur; et de là le dévouement, qui en est la conséquence nécessaire, l'épanouissement et la preuve. Mais dans le cœur d'une femme qui aime qui que ce soit, en dehors des lois de la pudeur, il n'y a rien

Digitized by Google

de pareil. Une telle femme, loin de tout sacrifier au bonheur de celui qu'elle dit son ami, le pousse au contraire vers tout ce qui le fera malheureux dans ce monde et dans l'autre; car c'est pour lui être agréable, pour satisfaire ses caprices et ses folies que le jeune homme se ruine et compromet tout son avenir; que l'homme marié déteste sa femme, dépouille ses enfants, oublie ses devoirs, perd sa place, gâte ses affaires, entache sa réputation, détériore sa santé, risque sa vie. Or, aimer un homme de cette façon, en lui arrachant, avec la paix de l'âme, tout bonheur domestique, et en le dégradant, le perdant devant Dieu et devant les hommes, c'est le détester. Est-ce que la haine la plus furieuse pourrait jamais lui être plus funeste qu'un pareil amour? C'est qu'une telle femme, au fond, n'aime dans cet homme que le moyen de se contenter elle-même, n'aime qu'elle-même; et, tout ce qu'elle a l'air de faire dans l'intérêt de son prétendu ami, elle ne le fait que dans son propre intérêt. Cet ami n'est pas un objet à qui elle se dévoue, c'est une victime qu'elle immole à son sensualisme, à son avarice ou à sa vanité; mais qu'elle n'aime pas. Il faut donc placer une telle femme parmi ces humains sur lesquels saint Paul répandait des larmes de tant de douleur, parce qu'ils étaient des gens étrangers à toute affection; *gentes sine affectione.*

La femme est un être bien singulier : elle est puissante et faible, sublime et abjecte, passionnée et féroce, compatissante et cruelle; elle est capable de tout supporter et aussi de tout oser. C'est, comme nous

Digitized by Google

l'avons dit au commencement, tout ce qu'il y a de mieux, et, en même temps, tout ce qu'il y a de pire et de plus hideux et de plus funeste dans l'humanité; c'est un ange ou un démon, c'est une créature ravissante ou un monstre. Mais qu'on le sache bien, et qu'elle le sache surtout la femme elle-même, elle n'est l'une ou l'autre de ces choses opposées, contradictoires, qu'en tant qu'elle est chaste ou débauchée. Fidèle à la chasteté, elle a une dignité, une grandeur qui n'appartient qu'à elle. Cette seule vertu lui donne un nouvel être, la revêt d'un certain caractère auguste, je dirai presque divin, qui commande en sa faveur les hommages et lui concilie une estime mêlée de respect. C'est aussi lorsqu'elle est pure que son cœur s'élève, s'ennoblit, s'ouvre à toutes les émotions de la tendresse, à tous les mouvements de la compassion et embrasse tous les intérêts de la charité. Mais dès l'instant où elle s'oublie au sujet de la pureté, tout s'altère en elle, tout se fausse et se détériore et prend une direction opposée. L'être le plus aimable de la nature devient féroce; son cœur se ferme à tous les sentiments tendres, à toutes les émotions délicates, pour s'ouvrir et se livrer à tous les transports de la haine, à tous les emportements de la vengeance, à toutes les fureurs de la jalousie. Rien n'est plus respectable, rien n'est plus sacré pour elle; elle ne recule devant aucun excès; et si, pour se satisfaire, il lui faut fouler aux pieds son mari et ses enfants, sa parenté et sa famille, son honneur et sa conscience, son Dieu, son âme et son éternité, elle ne balance pas, elle passe

Digitized by Google

par dessus tout, rien ne lui coûte, rien ne l'arrête. En sorte qu'on dirait qu'il n'y a pour la femme qu'un seul vice et une seule vertu; car, chaste, elle possède toutes les vertus; impure, elle est le comble de tous les vices. La chasteté est pour elle cette vraie, cette unique sagesse qui, d'après les Livres saints, lui apporte tous les biens et l'élève à toutes les grandeurs : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa (Sap.);* tandis que l'impureté est pour elle cet ennemi impitoyable qui, d'après les Livres saints encore, lui enlève tout ce qu'elle a de plus estimable, de plus précieux, pour ne lui laisser que le crime, la dégradation et la boue : *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus (Thren.).*

Le même vice produit dans les deux sexes des effets différents. L'homme qui se livre à la débauche devient lâche, stupide, endurant; mais la femme, qui poursuit la même voie, devient au contraire hardie, entreprenante, féroce; et ce qui fait de l'homme une jument insensée : *Comparatus est jumentis insipientibus (Psal.),* change la femme en un tigre cruel, en un serpent : *Commorari placuit cum dragone quam cum muliere nequam (Eccl. 25).*

Qu'on se rappelle Hérodiade et Hérode; le cœur enflammé d'une flamme incestueuse, et ne respirant à grands traits que la volupté, ils étaient tous les deux des monstres de libertinage; mais au sujet de saint Jean-Baptiste, l'homme, Hérode, n'a été qu'un monstre de faiblesse; tandis que la femme, Hérodiade, a été un monstre de cruauté. Malgré ses vices, Hérode consi-

Digitized by Google

dérait, estimait toujours saint Jean, il avait même un respect révérentiel pour sa justice et pour sa sainteté : *Metuebat Joannem, sciens eum justum et sanctum (Marc.)*; il l'écoutait volontiers, lors même que le prophète lui reprochait le scandale de sa conduite et les abus de son gouvernement : *Libenter eum audiebat (Ibid.)*; il recevait avec humilité ses avis et s'empressait de les mettre presque toujours à exécution : *Eo audito, mulla faciebat (Ibid.)* S'il le fit emprisonner d'abord, ce fut malgré lui, à son grand regret, et cédant aux importunités de la féroce Hérodiade, qui craignait que saint Jean, libre de fréquenter la cour, ne finît par arracher à ses griffes le cœur du roi qu'elle tyrannisait: *Vinxit eum in carcere propter Hérodiadem (Ibid.)*. Mais l'emprisonnement du Juste ne la satisfit pas. Jean-Baptiste, vivant, était toujours un sujet d'alarme pour ses coupables amours. Elle le voua donc à la mort; elle lui tendait des embûches, que, par un reste de pudeur religieuse, Hérode parvint toujours à déjouer : *Insidiabatur illi et volebat occidere eum, nec poterat; Herodes enim metuebat Joannem (Ibid.)*. Ainsi, Hérode et Hérodiade sont plongés dans le même désordre, sont coupables du même crime, écoutent les mêmes reproches, et cependant Hérode s'humilie et baigne encore de quelques larmes les chaînes de ses mauvaises habitudes, tandis qu'Hérodiade n'en devient que plus perverse et ne respire que le meurtre du saint Précurseur du Messie. Un jour, qu'au milieu des orgies auxquelles on se livre dans les sanctuaires de la royauté lorsqu'ils se sont changés en asile du libertinage, Hérode célébrait sa fête; la fille

Digitized by Google

d'Hérodiade parvient à lui plaire par les grâces d'une danse voluptueuse, qu'elle avait apprise à l'école de sa mère. Le roi offre de lui donner tout ce qu'elle voudrait lui demander pour récompense de l'avoir tant amusé : *Pete et dabo,* fût-ce la moitié de son royaume. — Les tyrans font toujours bon marché des peuples — et il engage sa parole royale par un serment. Solome, c'était le nom de la jeune fille, consulte sa mère : *Quid petam?* sur la manière de mettre à profit la stupide générosité du prince. Femme barbare! Tu ne demanderas, dit Hérodiade à sa fille, qu'une seule chose, c'est qu'on te donne sur une assiette la tête tranchée de Jean-Baptiste. Mais comment Solome osera-t-elle demander un si horrible prix de ses grâces séductrices? Est-ce à la beauté, à la grâce à demander le meurtre de l'innocence? Mais une jeune fille élevée par une mère libertine est un instrument très-propre de haine, de vengeance et de cruauté! Hérode, étonné de voir sortir un arrêt de mort de la bouche d'une jeune fille pleine de toutes les grâces de la vie, recule, la tristesse l'accable, le remords le saisit. Il voudrait rétracter son serment; mais il n'en a pas le courage, le respect humain le subjugue, la crainte de déplaire à Hérodiade l'entraîne. La volupté fait commettre encore des crimes dont on a horreur! Hérode cède, Hérodiade triomphe.

O d'une mère barbare, fille plus barbare encore! On vit alors pour la première fois la grâce portant dans ses bras une tête tranchée et sanglante, sans détourner le visage de ce spectacle, capable de glacer d'effroi, même

Digitized by Google

un sauvage! Hérodiade prend dans ses mains impures cette tête vénérable et sacrée de l'ange de pudeur, aux yeux fermés par horreur de sa luxure, et à la bouche continuant, par son éloquent silence, à lui reprocher son inceste; et, comme nous l'atteste saint Jérôme, elle en extrait la langue prophétique, qu'elle transperce, avec une joie féroce, pour la punir du zèle avec lequel cette langue lui avait prêché la vérité. Combien de crimes dans un seul crime! D'où est-il sorti ce monstre de femme? Des cavernes de la volupté!

Cette histoire évangélique est aussi une figure qui tous les jours se réalise, une prophétie qui tous les jours s'accomplit. La femme voluptueuse est féroce jusqu'à la brutalité. On a vu que, mère, elle finit par haïr même ses enfants et par se porter avec un sang-froid horrible à l'infanticide, et dès lors il n'est pas étonnant que, épouse, elle finit aussi par haïr et même par assassiner l'homme qu'elle a trahi. Toutes les statistiques des crimes constatent que le nombre des femmes qui tuent leurs maris est plus grand que le nombre des hommes qui tuent leurs femmes. Toujours prête à plonger ses mains dans le sang de ce qu'une femme a au monde de plus cher, la femme libertine porte encore plus loin sa haine et sa cruauté à l'égard de son innocente rivale; et après lui avoir ravi le cœur de son mari, elle n'a ni paix ni repos jusqu'à ce qu'elle lui ait aussi ôté la vie. Ainsi, c'est pour contenter, pour assouvir ses brutales exigences que le mari infidèle assujettit à des services de toute espèce son inno-

Digitized by Google

cente compagne, qu'il torture, qu'il accable d'injures, rassasie d'amertume et de douleur la mère légitime de ses enfants, et que bien souvent il finit par l'immoler à l'ignoble objet de sa passion. A l'occasion d'un des épouvantables crimes de ce genre, qui a fait frémir d'indignation et d'horreur toute une grande ville, on ne s'expliquait pas comment le mari, homme bien élevé, d'un caractère doux et d'un cœur charitable d'ailleurs, avait pu assassiner de sa main, à coups de couteau, son innocente épouse qui l'adorait. Mais on nous a assuré que la courtisane, à qui ce malheureux s'était livré, ne cessait de l'exciter par les propos les plus affreux contre la légitime compagne de sa vie. Dans les lettres qu'elle lui adressait, elle ne nommait sa rivale que l'*enfer*. Que fait-il l'enfer? disait-elle, vit-il encore l'enfer? serons-nous donc toujours à l'enfer?... et sur ce ton elle l'accablait d'injures et de mépris. Or, il n'est pas étonnant que sous l'empire de pareilles inspirations de tous les instants, l'homme jument ait fléchi, et que la femme tigre l'ait emporté!

L'histoire n'a qu'un cri pour dire que la femme sans pudeur est non-seulement la femme sans amour, mais encore qu'elle ne garde pas le moindre sentiment d'humanité, et qu'elle est féroce dans la même proportion qu'elle est débauchée. Les femmes les plus cruelles de l'empire d'Orient ont été Théodore, l'épouse de Justinien I, et Antonine, sa dame d'honneur, femme de Bélisaire. Ces horribles femmes s'entendaient très-bien entre elles et se prêtaient un mutuel secours d'astuce et de puissance pour faire assassiner d'hono-

Digitized by Google

rables citoyens et même le pape saint Sylverius. Mais ces monstres de cruauté étaient aussi des monstres de luxure. Théodore avait été comédienne et prostituée tout le temps de sa jeunesse. Elle avait paru quelquefois sur les scènes de Constantinople dans un état de nudité presque complète, s'abandonnant à tous les allants et venants; au point que les personnes honnêtes évitaient sa rencontre dans les rues. Et lorsque, épris de sa beauté, Justinien voulut, au grand scandale de tout l'empire, en faire son épouse, elle rassembla autour d'elle plusieurs de ses anciennes compagnes de débauches, et changea le palais impérial en un lieu de prostitution. Quant à Antonine, fille d'un cocher et d'une prostituée de théâtre, elle avait mené d'abord la vie de sa mère; devenue l'épouse de Bélisaire, elle le déshonora par ses adultères. Bélisaire la prit un jour sur le fait; ses domestiques, qui lui en donnèrent d'autres preuves, furent par leur lâche maître livrés à la vengeance de sa femme, qui après leur avoir fait couper la langue les fit jeter à la mer!

Un historien de France (Daniel) nous présente la célèbre Frédégonde « comme la princesse la plus ambitieuse, la plus vindicative, la plus cruelle et la plus digne de la haine de tout le genre humain, » car elle fit assassiner un roi, deux reines, deux fils de rois, le saint évêque Prétextat, et fit périr une infinité de seigneurs et de fils de distinction par le fer ou par l'empoisonnement. Mais ce tigre, se complaisant tant dans le carnage et dans le sang, était aussi une femme dévergondée, se livrant à tout le monde, en même temps

Digitized by Google

qu'à Chilpéric qu'elle finit par faire égorger après l'avoir, par une intrigue sacrilége, enlevé à sa légitime épouse.

Dans ces derniers temps, les femmes les plus tristement célèbres, par leur férocité et par leur soif du sang humain, ont été Élisabeth d'Angleterre et Catherine II de Russie. Élisabeth ne se contenta pas d'immoler par millions les catholiques irlandais à sa rage contre le catholicisme; mais, vraie fille d'Henri VIII, qui avait fini par faire trancher la tête à ses concubines, elle finit, elle aussi, par faire trancher la tête à tous ses amants. Or, cette hyène se jouait de la chasteté autant que de la vie des hommes. Elle exigea que l'on gravât sur sa tombe le titre de *Reine-vierge;* mais si elle n'eut pas de mari en public, elle en eut, d'après Lingard, jusqu'à huit, en secret! Le protestant Gobbet nous apprend un fait plus extraordinaire encore et plus scandaleux, voici ses paroles : « Dans la seizième année de son règne, Élisabeth fit rendre une loi qui *assurait la couronne à ses enfants naturels,* QUEL QUE FUT LEUR PÈRE. Un paragraphe de cette étrange loi déclarait coupable du crime de haute trahison quiconque oserait révoquer en doute que *des bâtards pussent légitimement hériter de la couronne.* Cet acte, qui existe encore dans les livres des Statuts, est un monument qui atteste *jusqu'où une femme perdue de débauche peut pousser le cynisme;* et je m'étonne qu'un acte législatif *aussi infâme et aussi honteux pour toute une nation,* se trouve encore confondu avec les diverses lois qui composent le corps de notre droit civil et politique (Lett. 9.). »

Digitized by Google

Catherine II avait succédé à une autre Élisabeth sur le trône de Russie, où, à de rares exceptions près, les femmes n'ont été célèbres que par leur débauche, et où les hommes n'ont hérité de la couronne que par *le droit constitutionnel* de l'empoisonnement ou de l'assassinat. Cette Élisabeth avait débuté par mettre en prison le jeune prince régnant Ivan VI, avec sa mère, par refuser tout mari officiel, pour épouser secrètement un grenadier de la garde, et par prendre en même temps des maris supplémentaires et de rechange, sans préjudice d'autres personnages, à qui elle se livrait tous les jours, après avoir bu avec tant d'excès que ses femmes étaient obligées de la porter au lit, ivre morte. Il paraissait qu'on ne pouvait aller plus loin, en fait de libertinage. Cependant Catherine II, que Voltaire appelait *Sa sainte Catherine* et *Sa déesse*, trouva le moyen de se signaler encore davantage au sujet du cynisme de ses mœurs; et par surcroît elle se plaisait à arroser ses débauches par le sang de tout ce qui n'approuvait pas ses désordres et portait ombrage à son ambition. Ayant épousé Pierre III, pour la forme, elle s'attacha d'abord au chambellan Soltikof; Pierre était impuissant, il fut donc évident que Paul, le premier fils de Catherine, n'était qu'à Soltikof.

Ce Paul devint plus tard empereur : c'est le père d'Alexandre, de Constantin et de Nicolas, le czar actuel de Russie. Il fut étranglé en 1801, du consentement, à ce qu'on dit, de ses propres enfants. Ainsi, ces princes ne sont parvenus au trône que par le droit de l'adultère et de l'assassinat. Pierre III ne pouvant sup-

Digitized by Google

porter les infidélités de Catherine, voulut la répudier, déclarer bâtard Paul, le fils de Soltikof, et reconnaître pour son héritier le prince Ivan, détrôné par Élisabeth et renfermé dans un cachot. Catherine ayant pénétré les desseins de son époux, mit en campagne les courtisans auxquels elle se prostituait; une conspiration éclata qui força Pierre III à renoncer à la couronne et qui proclama Catherine *seule* impératrice. Quelques jours après, Pierre III fut étranglé par ordre de sa femme; plus tard encore Ivan VI eut le même sort; et Catherine put continuer sans opposition et sans crainte ses débauches et ses assassinats jusqu'à sa mort. Tels sont les souverains pontifes mâles et femelles de la sainte Russie; grâce principalement au dévergondage et à la férocité des femmes! car la femme impudique a été et sera toujours féroce; elle n'entendra jamais rien au vrai amour, au vrai dévouement, si ce n'est à l'amour idolâtre d'elle-même, au dévouement égoïste envers elle-même! Ainsi point de dévouement, point d'amour dans le cœur de la femme où n'habite pas la chasteté.

§ 3. La chasteté est encore pour la femme la condition SINE QUA NON de son amour et de son zèle pour la vraie religion. — La femme irlandaise. — La virginité de la foi dépendante de la virginité du cœur. — La femme pure, la gardienne fidèle de l'Église, et comment elle doit se dévouer à l'Église. — Conclusion.

Ajoutons encore que la femme qui ne se respecte pas assez au sujet des mœurs, finit par perdre encore la foi, et que son cynisme en matière de religion suit de près son cynisme en matière de conduite. On vient de voir dans cet ouvrage que toutes les hérésies, toutes les

Digitized by Google

erreurs ne se sont établies dans le monde qu'à l'aide de la corruption des femmes. On voit tous les jours que les femmes incrédules, les femmes philosophes, sont toutes des femmes sans mœurs; qu'elles ne se moquent des croyances et des pratiques religieuses qu'après s'être moquées de toutes les lois de l'honnêteté; et qu'elles ne renoncent à toute foi qu'après avoir renoncé à toute pudeur.

On a vu encore que comme c'est la femme corrompue qui a toujours et partout fait la guerre aux doctrines catholiques, au contraire, c'est la femme honnête, la femme vierge qui les a toujours et partout sauvegardées, qui les a toujours et partout défendues. On vient d'admirer en particulier la constance du zèle de la femme irlandaise pour le maintien de la foi catholique, même de nos jours. Mais c'est parce que la femme irlandaise du dix-neuvième siècle a toujours conservé la même pureté, la même sévérité de mœurs de la femme irlandaise du seizième siècle. Une dame de cette héroïque contrée, attribuant à une cause naturelle ce qui n'est que l'effet des habitudes catholiques profondément enracinées dans ce peuple, nous disait dernièrement : « La chasteté nous est si naturelle que nous n'avons pas de mérite à être chastes. D'ailleurs nous n'avons pas de tentations; les hommes nous respectent et ils ne pensent pas à nous séduire. » C'est bien naturel, puisque leur extrême réserve ne laisse à la séduction aucun espoir de réussir, car la femme n'est séduite que lorsqu'elle veut l'être! C'est sa légèreté qui encourage le libertinage, et lui crée des piéges. En guerre

Digitized by Google

on n'attaque que les places qui ont un côté faible et dont on croit pouvoir se rendre maître.

En Irlande, il n'y a presque pas de filles publiques, et encore ce ne sont presque toutes que des étrangères ou des protestantes. Cependant l'anglicanisme a rendu l'Irlande si pauvre! Cependant, l'homme du peuple et le paysan y ont tant de peine à nourrir, rien que de pommes de terre, leurs enfants! Or, tant de chasteté au milieu de tant de misère, de tant de dénuement, n'est-ce pas prodigieux? Oui, certes; seulement l'économie politique et la législation criminelle n'y sont pour rien; ce prodige est l'œuvre exclusive du catholicisme inspirant la chasteté, comme la chasteté fait à son tour aimer le catholicisme, lui prête sa main et le maintient. C'est bien naturel. Selon une belle pensée d'Origène, la vraie foi est la virginité de l'esprit; cette virginité de l'esprit a un rapport intime, caché, mais réel, avec la virginité du cœur et la pureté du corps, et ces deux virginités se soutiennent mutuellement l'une par l'autre. Ainsi la femme pleine de foi, la femme à la foi solide, à la foi vivace, est la femme honnête, est la femme jalouse de sa virginité; et la femme honnête, la femme jalouse de sa virginité est la femme pleine de foi, est la femme à la foi solide, à la foi vivace, est la femme dévouée à la vraie foi et enflammée du zèle de la maintenir. Bien plus encore, la femme au cœur pur, a l'odorat très-fin en matière de religion; elle n'a pas besoin de longs raisonnements, d'observations réitérées, pour connaître les doctrines erronées et les apôtres de l'erreur. Elle n'a qu'à flairer, et, par

Digitized by Google

un instinct du cœur, bien plus que par une opération de l'esprit, elle sent toute erreur plus facilement que l'homme; cet instinct a quelque chose d'un jugement infaillible. Je ne sais pas s'il est jamais arrivé que la femme vraiment chrétienne, en dénonçant à l'Église une doctrine ou un personnage comme suspect, en matière de foi, se soit trompée. Ainsi l'Église est le berger qui tire sur le loup de l'hérésie et le tue; et la femme chrétienne est sa compagne vigilante qui le sent de loin, qui, par ses réclamations, le signale à l'Église, et met sur ses traces l'Église, afin qu'il puisse être atteint par l'Église; la femme chrétienne est la gardienne fidèle de l'Église.

Femmes chrétiennes, femmes catholiques, vraies filles de l'Église, écoutez donc ceci : L'Église, dans un temps qui n'est pas éloigné, pourra avoir un besoin tout particulier de vous. Vous pouvez être appelées à venir en aide au christianisme, exposé à de terribles épreuves, à le sauver, à l'assurer à l'Europe. Mais soyez persuadées que vous ne pourrez accomplir cette mission, la plus grande, la plus honorable, la plus fructueuse, après celle qui fut confiée aux premiers apôtres, à moins que vous ne soyez pures. Ce n'est que par des mains pures que pourra être soutenu l'édifice de la foi vraie. Vous venez de voir que toutes les grandes femmes du catholicisme qui ont étonné et régénéré le monde au point de vue religieux et politique, par leur foi et par leur dévouement, ont été avant tout des prodiges de pureté. C'est que la femme n'est grande, n'est sublime, n'est capable de grandes choses qu'à cette con-

Digitized by Google

dition. En même temps donc qu'on vous instruira d'une manière solide sur la religion, afin que votre foi soit une foi éclairée, appliquez-vous à éloigner de vous tout ce qui peut entacher votre esprit et corrompre votre cœur. Ne vous livrez pas au monde, si vous voulez dominer et améliorer le monde; et consacrez-vous à la sainte chasteté, afin que votre cœur s'ouvre à l'amour du bien et au dévouement. Vous devez ce sacrifice à l'Église; car vous venez de voir que, dans le monde ancien, la femme a été ou astreinte à des obligations au-dessus de sa faiblesse, ou complétement foulée aux pieds; que toute son histoire, pendant trois mille ans, se résume dans ces deux mots : DÉGRADATION et OPPRESSION, et que c'est le christianisme qui, par ses doctrines, par le dogme de l'Incarnation et de la Maternité divine de Marie, par le mystère de l'union de Jésus-Christ et de l'Église, par le sacrement du mariage, et enfin par l'esprit de l'Évangile, vous a rétablies dans votre première condition de compagnes et d'aides de l'homme, et vous a régénérées (Ire part.). Vous venez de voir aussi que, dégradées partout ailleurs, chez les hérétiques de toutes les sectes, chez les schismatiques de toutes les nuances, c'est au sein du catholicisme seulement que, vierges, vous êtes regardées comme des créatures célestes; veuves, vous êtes l'objet d'une protection et d'égards tout particuliers; mariées, vous êtes épouses, mères, maîtresses de la maison; que c'est dans le catholicisme seulement qu'on s'intéresse à votre instruction, à votre bonheur, qu'on vous environne de respect, et que vous conservez toute votre grandeur et toute

Digitized by Google

votre dignité (*Ibid.*). Mais il est évident que les grands moyens par lesquels le vrai christianisme, le christianisme catholique vous a régénérées, n'ont été conservés, n'ont agi sur vous, ne vous ont été appliqués que par le zèle, la vigilance, la fermeté de l'Église, par le ministère de l'Église, par l'intérêt tout particulier que vous porte l'Église. Voyez pourtant ce que vous devez à l'Église.

L'incrédulité moderne a souvent dit, d'un air de mépris : « Le catholicisme est la religion des femmes; » mais, dans un certain sens, ce sarcasme de mauvais goût, ou plutôt ce stupide blasphème, renferme une grande vérité; car le catholicisme est en effet la seule religion amie et protectrice de la femme; la seule religion qui ait vengé, réhabilité, affranchi, ennobli la femme; la seule religion qui ait profité d'une manière toute particulière aux femmes. Le catholicisme n'a racheté l'homme que d'une seule espèce d'esclavage, de l'*esclavage du péché;* mais, quant à vous, femmes, il vous a rachetées de deux espèces d'esclavage : de l'esclavage *du péché* et de l'*esclavage, non moins affreux, de l'homme,* en vous plaçant sous la protection immédiate de Dieu. C'est donc au catholicisme que vous devez la place que vous occupez dans la société moderne. C'est lui qui a converti l'homme, jadis votre maître et votre tyran, en votre protecteur, votre appui, votre compagnon, votre frère; c'est lui qui a mis un sceptre dans vos mains, meurtries par les chaînes d'un long esclavage; c'est lui qui a fait de vous un être sacré, qu'on est heureux de vénérer, d'ho-

Digitized by Google

norer, d'aimer, d'environner des soins les plus affectueux et les plus délicats; c'est lui enfin qui a fait de la femme la médiatrice de la paix, la source du bonheur de la famille, le pivot de la civilisation de la société, et l'admiration du monde. Mais le catholicisme n'a fait tout cela que par l'action de l'Église. C'est l'Église qui, sentinelle vigilante, gardienne incorruptible de toutes les vérités révélées que Dieu a confiées à sa fidélité, en défendant la société domestique qu'elle a fondée depuis dix-huit siècles, a sauvegardé vos droits et votre dignité pendant la longue durée des âges. C'est l'Église qui, toutes les fois qu'on a touché à la gloire de la virginité, à l'unité, à l'indissolubilité, à la sainteté du mariage, sur lesquelles reposent votre indépendance et votre liberté, a poussé de grands cris, s'est levée avec l'intrépidité courageuse, avec la résolution et l'élan d'une lionne dont on veut maltraiter les petits. C'est l'Église qui a bravé toutes les puissances, qui a failli compromettre tous ses intérêts, qui s'est exposée à toutes les persécutions pour vous mettre à l'abri de la brutalité de l'homme. C'est l'Église, enfin, qui vous a indiquées au monde comme ses filles bien-aimées auxquelles on ne saurait toucher sans toucher l'Église elle-même à la prunelle de ses yeux.

Que seriez-vous sans l'Église? Ah! sans l'Église, il y a longtemps que l'hérésie, en replongeant la famille dans l'abjection du sensualisme païen, aurait renversé toutes les lois protectrices de la femme, et vous toutes, avilies, dégradées, malheureuses, seriez réduites à la triste condition où la femme gémissait sous le paga-

Digitized by Google

nisme ancien et dans laquelle la tient encore l'idolâtrie de tant de peuples modernes. Et ce ne sont pas les philosophes, les publicistes, les jurisconsultes, les souverains temporels qui vous auraient retirées de cet abîme. Si ces personnages-là se sont quelquefois déclarés pour vous, cela n'est arrivé que lorsqu'ils ont écouté l'Église, et se sont inspirés des sentiments de l'Église à votre égard. Mais dès l'instant où ils n'ont écouté qu'eux-mêmes, qu'ils ne se sont inspirés que d'eux-mêmes, ils ont toujours et partout été contre vous; ils ont avec un accord infernal conspiré votre dégradation et votre malheur; ils se sont prêté mutuellement leur appui et leur force pour vous ravaler, pour vous asservir et pour river vos fers. En sorte que, sous la voûte du ciel, femmes, souvenez-vous-en bien et toujours, vous n'avez que l'Église qui s'intéresse à vous, qui prenne soin de vous, qui vous défende, qui vous couvre de sa protection, et qui vous rende heureuses de son amour.

Qu'elle serait donc monstrueuse votre ingratitude de ne pas vous dévouer âme et corps au service et à la propagation de l'Église! de tourner le dos à l'Église, de faire cause commune avec les hérétiques, les philosophes, les incrédules, ennemis de l'Église! Vous seriez des filles dénaturées, méconnaissant et trahissant une bonne et tendre mère qui les aurait exaltées et enrichies de tous les biens. Vous seriez des êtres humains sans entrailles, sans cœur; vous seriez des monstres aux formes de femmes, dignes des anathèmes que saint Paul a prononcés contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ et l'Église; vous seriez dignes de l'état de dégradation et

Digitized by Google

de martyre où s'est trouvée et se trouve toujours et partout la femme hors du christianisme et de l'Église, et dont le christianisme et l'Église vous ont affranchies. Réfléchissez bien sérieusement à tout cela. Votre bon sens et votre cœur vous diront le reste!

FIN.

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES

DE LA

FEMME CATHOLIQUE.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages

NÉCESSITÉ DE S'OCCUPER DE LA FEMME AU POINT DE VUE CATHOLIQUE.

§ 1. Admirable dessein du Créateur d'avoir fait la femme plus forte que l'homme, au moral, et l'homme plus fort que la femme, au physique. — Le pouvoir de la femme sur l'homme, pour le mal ou pour le bien, signalé par l'Écriture. — Manière barbare dont la femme est traitée chez quelques peuples, attestant ce même pouvoir. 1

§ 2. Mission de la famille, la femme y est tout. — Influence de la religion et de la moralité de la femme très-puissante sur la moralité de la famille et de l'État. — Cette vérité reconnue et attestée même par la sagesse païenne. — Horace attribuant à la corruption des mœurs du sexe la ruine de Rome. 8

§ 3. Puissance de la femme, par rapport à l'erreur.—C'est l'homme qui l'engendre ; mais c'est la femme qui la conçoit et la fait grandir. — Toutes les fausses religions et toutes les hérésies ne se sont établies que par le concours de la femme. — La propagation et l'affermissement du protestantisme et de l'incrédulité moderne sont son œuvre. 16

§ 4. Soins tout particuliers que les plus grands hommes du christianisme ont donnés à la femme. — Saint Paul, Tertullien, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard, saint François de Sales et bien d'autres, se faisant les instituteurs des femmes. — Nécessité de convertir la femme, si l'on veut convertir l'homme. 25

§ 5. Funestes effets sur les hommes de l'ignorance de la religion, de l'incrédulité et du libertinage des femmes, dans certains pays catholiques. — Digression sur la LOI DU DIMANCHE. — Principes naturels

Digitized by Google

Pages

sur lesquels elle est fondée. — Scandale de sa violation. — Le gouvernement n'y peut rien pour le faire cesser. — C'est une affaire municipale. — Le bien-être temporel des villes en dépend. — Impossibilité de faire observer par les hommes la loi du Dimanche, tant qu'elle est violée par les femmes. — La bourgeoisie. — Elle ne peut être ramenée à la religion que par les femmes. 37

§ 6. La Révolution c'est le paganisme. — État pitoyable du christianisme en Europe. — Cependant il n'y périra pas. — Rôle réservé à la femme dans la restauration catholique qui aura lieu. 49

§ 7. Importance toute particulière du catholicisme pour la femme, prouvée par l'état de dégradation et d'oppression de la femme chez tous les peuples étrangers à la vraie religion. — Le paganisme, nécessairement hostile à la femme. — Condition affreuse de la femme chez les anciens peuples. — Le mariage chez les Arabes. 64

§ 8-9. Continuation du même sujet. — Condition non moins déplorable de la femme chez les anciens Grecs. — La philosophie poussant, elle aussi, l'homme à l'oppression de la femme. — La femme païenne à Rome. — Avec quelle facilité elle y était renvoyée par le mari ou même tuée. — L'infanticide qu'on y exerçait sous ses yeux. — Horribles déchirements du cœur auxquels elle était condamnée.. 74

§ 10. Condition bien différente de la femme dans les pays chrétiens. — Ce changement n'est que l'œuvre du christianisme. 85

§ 11. Continuation du même sujet. — Condition des serfs et de la femme chez les Juifs. — C'est le seul peuple de l'antiquité où la femme était personne, était épouse, mère et chef de la famille. — Mais les Juifs étaient le seul peuple de l'antiquité professant le christianisme en préparation, ou la vraie religion. — La femme esclave, même à présent, chez tous les peuples étrangers au christianisme. 88

§ 12. Le vrai hérétique n'est pas chrétien. — Il n'y a qu'un christianisme vrai, le catholicisme. — On doit prendre, comme étant dit du catholicisme, tout ce qu'on dit ici de l'action du christianisme, pour la réhabilitation de la femme. — Preuves que hors du catholicisme la femme est partout malheureuse et humiliée. — Condition déplorable de la femme en Angleterre, et dans tous les pays protestants. — Le protestantisme, vraiment destructeur de l'esprit de famille. 99

§ 13. Suite des preuves qu'en dehors du catholicisme la femme est partout malheureuse et humiliée. — Dégradation de la femme chez les schismatiques. — La femme grecque. — Impuissance du schisme à civiliser les peuples. — La femme russe du peuple et des hautes classes. — Affreux libertinage de l'aristocratie russe. — La vie du château est l'enfer des dames. 106

§ 14. Encore des preuves de l'état pitoyable de la femme hors du catholicisme. — Le divorce admis par les schismatiques. — Nul clergé

Digitized by Google

Pages

chrétien, soustrait à l'autorité du Pape, ne peut conserver l'esprit de son état. — L'ignorance, la corruption et la vénalité du clergé schismatique, causes de dégradation pour le mariage et pour la femme chez les chrétiens de l'Orient. — Le catholicisme seul fait respecter la femme. 112

§ 15. Grands et magnifiques moyens par lesquels le vrai christianisme a relevé la femme. — Sublimes et saintes doctrines de Jésus-Christ et des apôtres touchant la femme et le mariage. — Insolences des protestants d'avoir admis le divorce en contradiction formelle de ces doctrines. — C'est d'abord par ces doctrines que le christianisme a réhabilité la femme. 119

§ 16. Second moyen par lequel le christianisme a réhabilité la femme, le dogme de l'Incarnation et de la divine Maternité de Marie. — Grandeurs de Marie, d'après les croyances chrétiennes et le langage de l'Église. — La faute d'Ève réparée et effacée par Marie. — La femme rehaussée en elle et par elle. — L'influence de ces mystères en faveur de la femme, se faisant sentir même chez les mahométanes. 135

§ 17. Troisième moyen par lequel le christianisme a changé la condition de la femme, le Mystère de l'union de Jésus-Christ avec l'Église. — Ce n'est pas le mariage qui est le type de cette union ; c'est cette union qui est le type du mariage, de sa dignité, et de la grandeur de la femme. 146

§ 18. Quatrième moyen par lequel le christianisme a relevé la femme, LE SACREMENT DU MARIAGE. — Théologie catholique sur les sacrements. — Le mariage a toujours été un sacrement. — Différence entre l'ancien et le nouveau sacrement du mariage. — Grandeur et gloire que ce sacrement répand sur la femme. 153

§ 19. Continuation du même sujet.—La dignité de sacrement non-seulement élève le mariage, mais elle en est le plus solide support. — Différence du mariage entre les chrétiens, et du mariage entre les infidèles. — C'est principalement parce que le premier est un sacrement de la loi nouvelle, qu'il est UN et INDISSOLUBLE, et c'est en partant de ce même dogme que les princes chrétiens ont fait une loi de l'unité et de l'indissolubilité du mariage. 164

§ 20. On commence à montrer que l'histoire du protestantisme elle-même confirme la même doctrine de L'IMPORTANCE DU SACREMENT DU MARIAGE POUR EN ASSURER L'UNITÉ, L'INDISSOLUBILITÉ ET LA SAINTETÉ. — Horrible corruption des mœurs, causée par la réforme et attestée par les réformateurs et par Luther lui-même. 171

§ 21. Continuation du même sujet.—La réforme autorisant la polygamie, le divorce, l'adultère, et toute espèce de débauche. — Ces horribles concessions faites au sensualisme découlent nécessairement du blasphème établi en principe par Luther, QUE LA CHAIR EST ABSOLU-

Digitized by Google

Pages

MENT INDOMPTABLE. — Aveux des réformateurs eux-mêmes, que c'est en partant de ce principe qu'ils ont été forcés d'admettre les doctrines les plus licencieuses touchant le mariage. 176

§ 22. Encore le même sujet de l'importance du sacrement du mariage. — Le principe luthérien de *l'indomptabilité de la chair*, conséquence lui aussi de la négation du sacrement du mariage. — L'observance de la chasteté, impossible sans le secours de Dieu, qu'on obtient par la prière. — Tout se tient dans le christianisme. — Rapports entre la profession religieuse et le sacrement du mariage. — La réforme a été conséquente d'avoir aboli en même temps ces deux institutions. — Mais en les abolissant, elle a rendu impossible l'observance de la chasteté et a dû autoriser toute espèce de débauche. — La négation du sacrement, funeste avant tout à l'honnête femme. 185

§ 23. Deux autres observations sur le même sujet.—Première observation : Affinité de l'erreur avec l'impureté. — Les philosophes du dernier siècle et les incrédules du nôtre, ennemis acharnés de la chasteté. — Comme les réformateurs, ils sont tous partis de la négation du sacrement de mariage pour prêcher toute espèce d'impureté. . 192

§ 24. Seconde observation : C'est en partant de la même négation, que les princes protestants ont érigé le divorce en loi. — Rapports entre la constitution de la famille et la constitution de l'État. — Comme il est impossible d'éviter les révolutions lorsqu'on nie l'origine divine du pouvoir, de même il est impossible d'éviter le divorce lorsqu'on nie le sacrement du mariage. — Les raisons purement humaines ne valent rien pour imposer aux époux l'indissolubilité du mariage, et au peuple la soumission au pouvoir. — Combien le catholicisme a mérité de la femme en conservant le dogme du sacrement du mariage. 197

§ 25. Dernier moyen, par lequel le christianisme a rehaussé la femme, c'est-à-dire, par son esprit d'égalité et de liberté. — Droits que la femme a acquis dès que le christianisme l'a proclamée l'égale de l'homme. — La liberté civile de l'homme n'est sortie que de la pensée de Dieu. — C'est le christianisme qui en a doté la femme et toute société chrétienne. 203

§ 26. Toute société est UNE et TRINE, comme Dieu, qui en est l'auteur. — Les personnes qui la composent. — La femme est, dans la famille, ce que les fonctionnaires sont dans l'État, et le clergé dans l'Église; et comme les fonctionnaires dans l'État et le clergé dans l'Église, la femme n'est une personne sociale, LIBRE dans la famille, qu'en tant qu'elle est inamovible par l'indissolubilité du mariage. 209

§ 27. Stupide et coupable doctrine des sectaires modernes sur LA FEMME LIBRE. — Cette doctrine n'aboutit qu'à la dégradation et à l'esclavage de la femme. — Quatre raisons démontrant que la loi de L'INDISSOLUBILITÉ DU MARIAGE est principalement au profit de la femme.

Digitized by Google

Pages

— Le divorce multiplie et aggrave les désordres qu'on prétend corriger par son moyen. — Les philosophes qui le patronnent ne font que la cause du crime et des passions. 214

§ 28. Autre remarque sur le divorce.—La doctrine païenne et la doctrine chrétienne sur le pouvoir. — Comme l'amovibilité des fonctionnaires publics est funeste même au pouvoir et au peuple, le divorce est funeste même au père et aux enfants. — C'est la révolution dans la famille, et la barbarie dans l'État. — L'intérêt public proscrit le divorce. 221

§ 29. Les traditions catholiques, que le protestantisme n'a pu détruire, condamnent en Angleterre le divorce aussi bien que le mariage des ecclésiastiques, malgré la loi qui le permet. — Preuves de la répugnance avec laquelle la jurisprudence civile a adopté le divorce dans les pays non catholiques. — L'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Allemagne reconnaissant les mauvais effets du divorce, et rendant justice à l'Église. 228

§ 30. Si la femme protestante n'est pas tout à fait dégradée, ce n'est pas *parce qu'elle* est, mais *quoiqu'elle* soit protestante, c'est-à-dire par l'influence secrète que le catholicisme exerce dans les pays protestants ; comme, au contraire, si la femme catholique a beaucoup perdu dans ces derniers temps, ce n'est que parce que l'esprit protestant a pénétré, même dans les contrées catholiques. — Le protestantisme n'étant que négation, et ne vivant que de haine, ne serait rien sans le catholicisme. — Résumé des moyens par lesquels le christianisme a réhabilité la femme. — Il n'y a rien de mieux à faire pour le bonheur de la femme que d'adopter ces moyens et de les faire valoir. 239

SECONDE PARTIE.

MÉRITES, GRANDEURS ET GLOIRES DE LA FEMME CATHOLIQUE.

Première époque. ÉPOQUE DE JÉSUS-CHRIST ET DES APOTRES.

§ 1. Les saintes femmes de l'Ancien Testament appartiennent à l'Église.—Le Sauveur du monde a été nourri par les femmes.—Éclatants hommages qu'elles lui ont rendus. — FOI et DÉVOUEMENT sont les caractères propres de la femme catholique. 247

§ 2. Les apôtres aidés par les femmes à fonder l'Église. — Témoignage de saint Paul en faveur de ce fait. — La résurrection de Tabithe par saint Pierre. — Grand bien fait par cette femme à l'Église de Joppé. — Saint Pierre accueilli par des femmes à Rome, et assisté par elles dans son apostolat. — Sainte Pudentienne et sainte Praxède lui fournissant leur maison pour en faire la première église de Rome. — Sa femme même l'encourageant au martyre. — Autres femmes qui ont aidé les apôtres. 257

Digitized by Google

Pages

§ 3. La mission de saint Paul à Philippes commencée dans les femmes et soutenue par elles. — Lydia donnant sa maison à l'apôtre pour y établir l'église. — Priscilla en faisant de même à Corinthe. — Dévouement de cette femme à saint Paul et à la religion chrétienne. — Sainte Phében, chargée par le même apôtre d'apporter sa fameuse *Lettre aux Romains*, et travaillant avec lui, ainsi que les femmes Evodia et Syntichen, dans *l'œuvre de l'Évangile*. 264

§ 4. Sainte Thècle, la protomartyre et la première jeune fille se consacrant au Seigneur par le vœu de la virginité. — Ses hautes qualités. — Profit qu'elle fit à l'école de saint Paul. — Comment elle aida cet apôtre. — Son apostolat; son glorieux martyre. — Magnifique tableau que saint Ambroise a tracé de sainte Thècle exposée aux lions. — Sa mort. — Apostolat de sainte Marthe et d'autres saintes femmes au temps des apôtres. 271

§ 5. Autres gloires de la femme chrétienne du temps des apôtres. — Vie de la femme chrétienne à la même époque, d'après Tertullien. — Jésus-Christ lui-même l'a chargée du soin temporel de l'Église. — Comment de grandes chrétiennes ont alors accompli cette mission. — Les femmes de la primitive Église s'occupant, à ce même temps, avec un étonnant succès, de convertir les païens. — Saintes industries de leur dévouement pour pénétrer dans les prisons, et soutenir et consoler les martyrs. 279

§ 6. Les confesseurs de la foi sont les trophées de la victoire de Jésus-Christ sur le monde. — Pourquoi la Messe ne se célèbre que sur leurs reliques. — Ce sont les femmes qui, dès l'origine du christianisme, ont fait construire des cimetières et ont conservé à l'Église les précieux trésors des restes des martyrs. 292

Seconde époque. ÉPOQUE DES MARTYRS, OU LA FEMME MARTYRE DÉMONTRANT LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME, ET LE PROPAGEANT PAR TOUT LE MONDE.

§ 7. Martyre de jeunes filles. — Sainte Agnès. — Hypotypose de sa confession, par saint Ambroise. — Élévation de son esprit et calme de son cœur au milieu d'affreux tourments. — Sainte Agnès exposée en un lieu infâme. — Martyre de sainte Émerentienne et de sainte Eulalie. 299

§ 8. Sainte CÉCILE. — Ses transports pour Jésus-Christ et pour la sainte virginité. — Conversion de son époux et de son beau-frère. — Son admirable testament. — Son martyre. — Sainte SUSANNE refusant d'épouser le fils de Dioclétien et convertissant au christianisme ses oncles, venus, de la part de l'empereur, lui proposer ce mariage. — Constance et gloire de sa mort. 313

§ 9. Sainte SOTHÈRE. — Admirable morceau d'éloquence de saint Am-

Digitized by Google

Pages

broise décrivant son martyre. — Le tourment des soufflets. — Sainte Bibiène. — Sublime réponse de sainte Seconde au tyran. — Sainte Martine, diaconesse. — Multiplicité et horreur de ses tourments. — Grandes conversions qui suivent sa mort glorieuse. 324

§ 10. Vierges martyres hors de Rome. — Sainte Agathe. — Sa constance et ses reproches au tyran, pendant qu'on lui arrache le sein. — Sa bienheureuse mort suivie de prodiges. — Sainte Lucie son imitatrice dans la profession de la virginité et dans la constance du martyre. — Dieu ne permet pas qu'elle soit violée. 333

§ 11. Glorieux martyre d'autres illustres vierges. — Sainte Victoire. — Empressement courageux d'assister aux saints mystères. — La folie de la croix. — Un enfant de sept ans martyr. — Belle confession de sept sœurs. — Sainte Théodora et le ris des martyrs. — Charmante prière de sainte Théophila pour la conservation de sa virginité. — Prodiges par lesquels Dieu la lui conserve. — Jésus-Christ n'ayant jamais permis qu'aucune des vierges martyres fût violée. 342

§ 12. Encore un exemple de la protection divine en faveur de l'intégrité des saintes vierges. — Martyre de saint Didyme et de sainte Théodora, rapporté par saint Ambroise, chef-d'œuvre d'éloquence et de grâce. — Touchant drame entre ces deux héros chrétiens, prenant, le soldat le vêtement de la vierge, et la vierge le vêtement du soldat, et se disputant tous les deux la mort. — Sainte Catherine convertissant les philosophes. — Prodige de son savoir, gloire et triomphe de son martyre. 351

§ 13. Saintes veuves martyres. — Sainte Félicité et sainte Perpétue. — Triomphe que celle-ci remporte sur son père. — Belle réponse de celle-là au bourreau lui reprochant de ne pas savoir souffrir les douleurs de l'enfantement. — Leur sublime attitude à l'amphithéâtre où on les livre aux bêtes. — Perpétue soignant Félicité son esclave, comme si elle eût été sa sœur. — Heureux effets de leur martyre. — Sainte Sabine et sainte Théonille confondant leurs tyrans. 363

§ 14. Perfection de l'amour de l'épouse chrétienne et ardeur de son zèle pour son époux, particulièrement lorsque celui-ci subissait le martyre. — Sainte Marthe et sainte Théopiste soutenant le courage de leurs époux au milieu des tourments. — Héroïsme de sainte Nathalie, aidant elle-même le bourreau de saint Adrien, son époux, à couper ses membres. 373

§ 15. Sublimité de l'amour maternel de la femme chrétienne. — Courage calme d'une mère amenant son enfant à l'Église pour partager avec lui la gloire du martyre. — Sainte Symphorose et sa persévérance à encourager ses sept enfants à confesser Jésus-Christ. — Glorieuse confession des sept fils de sainte Félicité en présence de leur mère. — Joie et douleur de cette sublime mère, assistant à leurs affreux

Digitized by Google

Pages

tourments et à leur mort. — Éloge que saint Augustin et saint Grégoire ont fait de cette grande martyre. 378

§ 16. Continuation du même sujet.— Sainte Juditte, remerciant Dieu du martyre de son enfant de trois ans, écrasé sous ses yeux. — Sublimes sentiments d'une sainte mère présentant elle-même son fils au bourreau pour qu'il en fasse un martyr. — Saint enthousiasme de foi de la mère de saint Mélithon pour qu'il partageât jusqu'au bout la gloire des QUARANTE MARTYRS COURONNÉS. 389

§ 17. La condition d'esclave, elle-même, fournissant de nobles victimes agréables à Dieu par le martyre. — Gloire de la confession de la jeune esclave sainte Blandine. — Sainte Potamienne, autre vierge esclave, obtenant que son affreux supplice fût augmenté plutôt que d'être exposée nue aux yeux du peuple. 396

§ 17 *bis*. Pourquoi Dieu a voulu que la femme pénitente confessât Jésus-Christ avec le même mérite et le même éclat que la femme innocente.—Magnificence du martyre de sainte Afre, jadis païenne et courtisane, et convertie par saint Narcisse au christianisme et à la sainteté. — Elle convertit, à son tour, sa mère qui avait été sa maîtresse, aussi bien que les jeunes filles qui avaient été ses compagnes de débauche. — Admirable sagesse et humilité de son langage au tyran. — Gloire de son martyre, partagée par sa mère et par ses compagnes. — Sa touchante prière avant d'expirer. — Sa mort précieuse, comparée à la mort des prétendus héros du paganisme. 405

§ 18. Grandes et nombreuses conversions qui ont suivi le martyre des femmes. — Impossibilité d'attribuer à des causes purement humaines le prodige de leur constance dans la confession de la foi. — Circonstances toutes particulières de leur passion et profonde impression qu'elles faisaient dans l'esprit des peuples. — Dieu paraissant avoir choisi la femme martyre pour faire connaître la divinité du christianisme par les faits, tandis que les prédicateurs la faisaient connaître par la parole. — Grandeurs des qualités des femmes martyres. — Comment la femme a subi le martyre. — Jésus-Christ triomphant par le martyre de la femme. — Les contrées idolâtres purifiées par son sang. 415

Troisième époque. L'ÉPOQUE DES PÈRES, OU LA FEMME CATHOLIQUE, VIERGE OU MÈRE, FORMANT LES PÈRES DE L'ÉGLISE ET LES MOEURS CHRÉTIENNES.

§ 19. Les quatre principaux Pères de l'Église grecque, formés et aidés par les femmes. — Saint Athanase. — Saint Grégoire de Naziance. — Vertus et mort de sainte Nonne, sa mère. — Saint Basile. — Sainte Émilie, sa mère, formant de tous ses fils autant de saints. — La vierge sainte Macrine, sœur de saint Basile, concourant, elle

Digitized by Google

Pages

aussi, à sanctifier ses frères. — Ses vertus et sa mort célébrées par son frère, saint Grégoire de Nisse. 425

§ 20. Continuation du même sujet.—Comment Anthuse éleva saint Chrysostome, son fils. — Sainte Olympiade et autres saintes femmes ses compagnes.—Leurs vertus, leur sublime dévouement à saint Chrysostome et à l'Église. — Sainte Olympiade chargée par son saint évêque du soin de l'Église de Constantinople. — Saint Chrysostome n'a été soutenu et justifié que par le saint-siége et par les femmes. . . . 438

§ 21. Les quatre principaux Pères de l'Église latine formés, eux aussi, par les femmes. — Saint Augustin et sainte Monique. — Saint Jérôme engagé par les femmes à l'étude de l'Écriture sainte.—Ses immortelles LETTRES sont leur inspiration. — Saint Ambroise devant à sa mère, et à sainte Marcelline, sa sœur, son esprit de pureté. — On doit aussi à sainte Marcelline les livres DES VIERGES de ce docteur. — Aveu qu'il fait que c'est la vie sainte des vierges qui lui a fourni le sujet et les grâces de ces livres. 452

§ 22. Digression sur saint Hilaire, saint Paulin et saint Remi, et sur ce qu'ils doivent aux femmes. — Saint Grégoire LE GRAND, formé à la sainteté et à la vie religieuse par sa mère. — Monument par lequel il lui a attesté sa reconnaissance. — La mère de saint Isidore faisant dix saints de ses dix enfants. 461

§ 23. Nombre prodigieux de saintes femmes à Rome à l'époque des Pères. — Les deux Mélanies. — Merveilles de leur zèle et de leur dévouement à la cause catholique. — Leur générosité envers l'Église et les pauvres. — La jeune Mélanie convertissant Volusien que saint Augustin n'avait pu convertir. 468

§ 24. Encore le même sujet.—Sainte Marcelle et ses grandes vertus. — C'est la fondatrice des instituts monastiques en Occident. — Son zèle sauve la foi catholique à Rome. 481

§ 25. Sainte Paule renouvelant en Orient les merveilles que sainte Marcelle opérait en Occident. — Son voyage en Orient et sa visite des Lieux saints.—Sa pénitence, sa charité, son zèle contre les hérétiques. — Honneurs extraordinaires que l'Église lui rendit pendant sa vie et à sa mort. 490

§ 26. La famille de sainte Paule, édifiant Jérusalem et Rome par ses vertus. — Autres admirables femmes catholiques de la même époque, à Rome. — L'école de saint Jérôme. — Saint Fabiola, modèle du vrai repentir. — Une femme a, la première, fondé les hôpitaux.—Ces femmes plus zélées que les ecclésiastiques pour la pureté de la foi. — Saint Jérôme défendant la virginité perpétuelle de Marie, à l'instance des femmes. 504

§ 27. Sainte Démétriade étonnant le monde par son héroïque renoncement au monde. — Sublimes sentiments de Julienne, sa mère, et de

Digitized by Google

Pages

Proba, son aïeule, à cette occasion. — Nombre prodigieux de jeunes filles que son exemple attira à la profession de la sainte virginité. — Les Pères s'aidant de ces grands exemples dans la composition de leurs traités sur la vie chrétienne. — Mission importante que la femme catholique a accomplie à cette époque. — LES MÈRES DE L'ÉGLISE à côté des Pères de l'Église. 514

SECOND VOLUME.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ENCORE L'ÉPOQUE DES PÈRES, OU LA FEMME CATHOLIQUE A LA COUR, CHRISTIANISANT L'EMPIRE ET AIDANT LES PÈRES ET LES PONTIFES A DÉTRUIRE TOUTES LES HÉRÉSIES.

§ 26. Constantin LE GRAND, converti au christianisme par les femmes. — Zèle d'Eutropia, sa belle-mère. — Prodiges d'humilité, de charité et de ferveur de sainte Hélène, sa mère, et de sainte Constance, sa fille. —Le pape saint Libérius, exilé par l'empereur Constant, et rendu à son siége par le zèle des dames romaines. 1

§ 27. L'empereur Maxime converti, lui aussi, par son épouse, et protégeant le christianisme dans la Gaule. — Dîner célèbre de saint Martin chez l'impératrice. — Humilité et dévotion de cette insigne femme. — Par son entremise, saint Martin, ainsi que saint Ambroise, devint maître de l'esprit de l'empereur.—Beau trait d'une jeune vierge refusant de recevoir saint Martin chez elle, et réponse encore plus belle du saint évêque. — Théodose LE GRAND, redevable de ses hautes vertus à sa femme et à sa fille. 11

§ 28. Sainte Pulchérie. — Le Bréviaire romain lui attribuant le mérite d'avoir TERRASSÉ LES ERREURS et affermi le dogme catholique. — Prodige unique, dans l'histoire, de cette vierge, à l'âge de seize ans, gouvernant bien un vaste empire, et élevant de la manière la plus parfaite ses sœurs et THÉODOSE LE JEUNE, son frère. — Grands malheurs de l'empire lorsqu'elle s'éloigne de la cour, ne cessant que lorsqu'elle y retourne. — L'hérésie triomphant, en Orient, par la faiblesse de l'empereur. — Saint Léon chargeant sainte Pulchérie de la combattre, et la créant son légat. — Zèle d'autres princesses impériales pour la cause catholique. 19

§ 29. Continuation du même sujet. — Mariage de sainte Pulchérie avec Marcien, à condition de lui laisser garder sa virginité. — C'est la première princesse chrétienne qui ait conservé la virginité dans le mariage. — Zèle avec lequel elle travaille à la destruction de l'hérésie. — Saint Léon lui reconnaissant ce mérite. — Une femme parlant et écrivant en grand théologien. — Ses vertus privées, sa piété, son es-

Digitized by Google

Pages

prit de pénitence et sa charité. — Magnifique éloge que lui adresse saint Cyrille.—Gibbon se faisant son panégyriste.—La femme pieuse, excellente pour gouverner. — Sainte Pulchérie a réuni en elle-même toutes les grandeurs et toutes les gloires, et a été à elle seule une belle preuve de la vérité du christianisme. 31

§ 30. La femme catholique de la cour, aidant saint Grégoire à soulager les peuples, à réprimer les hérésies et à propager le christianisme. — Le même saint pape traitant des grandes affaires de l'Église avec l'impératrice Constantine, l'impératrice Léontie et la reine Théodolinde. — Zèle de ces princesses pour le maintien de la foi catholique, célébré par saint Grégoire. — La reine Brunehaut, de France, la reine Berthe, d'Angleterre, aidant, elles aussi, le même pontife à convertir les Anglais. 42

§ 31. L'impératrice Irène, le fléau des iconoclastes ; c'est par elle que se réunit le second concile de Nicée qui les condamna. — Beau spectacle de cette princesse présidant la dernière séance de ce concile. — Solennité et magnificence sans pareilles avec lesquelles Irène fit célébrer la destruction de la grande hérésie, et la restauration du culte des saintes Images. 50

§ 32. L'impératrice sainte Théodosie LA SEULE BONNE SOUVERAINE DE SON TEMPS. — Théophile son époux lui doit sa conversion. — L'hérésie des iconoclastes ayant relevé la tête, est écrasée par elle.—Sainte Théodosie instituant la fête de l'ORTHODOXIE que les Grecs célèbrent encore. — Zèle avec lequel elle travailla à la restauration et à la propagation du catholicisme en Orient. — Sa coopération efficace dans la conversion des Bulgares, des Kazars et des Moraves. — Détestable caractère de son fils, MICHEL L'IVROGNE, persécutant sa propre mère, et posant les fondements du schisme d'Orient. — Cependant, toutes les hérésies, se résumant dans l'arianisme, y avaient été si complétement abattues par le concours des femmes, qu'elles n'ont pu s'y relever de nouveau, malgré le schisme. — Le schisme ne s'y est perpétué que parce que, depuis sainte Théodosie, il n'y eut plus de saintes femmes sur le trône. — Importance de la femme catholique pour le maintien de la vraie religion. 56

Quatrième époque. LE MOYEN AGE. LES SAINTES REINES, OU LA FEMME CATHOLIQUE SUR LE TRONE, CONVERTISSANT LES ROIS BARBARES ET FONDANT LES MONARCHIES ET LES NATIONALITÉS CHRÉTIENNES.

§ 33. Le moyen âge présentant le spectacle de la formation des monarchies et des nationalités chrétiennes par l'action de l'Église, soutenues par le zèle des femmes.—Pourquoi on commence par les reines de France les portraits des saintes reines qui, à cette époque, ont occupé les trônes de l'Europe. — Sainte Clotilde martyre de la vraie foi, avant

Digitized by Google

Pages

d'en être l'apôtre. — Son mariage avec Clovis. — Comment l'a-t-elle converti au christianisme. — La bataille de Tolbiac. — Saint Remi appelé à la cour par la sainte reine et convertissant les Francs . . . 70

§ 34. Continuation du même sujet. — Magnifique cérémonie du baptême de Clovis et des Francs, et rôle qu'y joue sainte Clotilde. — Admirable lettre du pape à Clovis pour le féliciter de sa conversion. — Les espérances du saint pontife réalisées. — Dès ce moment la France est devenue la fille de l'Église, et a consacré son épée à la défendre. — La nationalité française se formant alors dans l'unité de la foi. — Efforts de sainte Clotilde et de saint Remi pour remplacer à la cour l'élément barbare par l'élément chrétien. — La sœur de Clovis embrassant la virginité. — La France devant tout à sainte Clotilde et au catholicisme. 80

§ 35. Sainte Radégonde, épouse de Clotaire I. — Sa piété à la cour. — Sa retraite et sa consécration à Dieu par le vœu de chasteté. — Renfermée dans un couvent, elle n'en a pas moins rendu de grands services à l'État. — Prodige de sa pénitence, de son humilité et de sa piété. — Célébrité du monastère de Poitiers fondé par elle. — Le poëte Fortunat lui doit le développement de son talent et sa sanctification. — Grand bien qu'elle a fait à l'Église. — Son touchant testament et sa mort. 93

§ 36. Profonde humilité de sainte Bathilde avant de devenir reine de France. — Sa vie sainte à la cour, très-avantageuse à l'État. — Sa régence, l'un des règnes les plus heureux pour l'Église et pour le pays. — Le monastère de Corbie, fondé par elle pour répandre l'instruction et la science dans le royaume. — Sainte Bathilde, le premier des souverains chrétiens qui ait aboli l'esclavage et qui ait proclamé le principe QUE TOUT CHRÉTIEN EST LIBRE, principe qui fait la gloire de la France. — Les peuples ne perdent rien à être gouvernés par de saintes femmes. 99

§ 37. Portrait de saint Louis, et son éloge par Voltaire. — Ce grand saint et grand roi a été l'œuvre de Blanche de Castille, sa mère, la quatrième des saintes reines de France. — Merveilles de son gouvernement pendant la minorité de son fils et pendant son absence pour la première croisade. — Maxime qu'elle rappelait souvent à son fils pour le former à la sainteté. — Les mères de famille feraient bien de ne pas l'oublier. 102

§ 38. Deux princesses françaises en Espagne, convertissant leurs maris au christianisme. — Indégonde et son époux saint Herménégilde. — Rigonthe et son mari Reccarède, réussissant à convertir tout le royaume à la vraie foi. — Concile de Tolède, dans lequel ces saints époux proclament la foi catholique loi fondamentale de l'État. — La monarchie catholique d'Espagne et la nationalité espagnole, formées

Digitized by Google

Pages

par l'action des femmes, sous l'influence et sur le modèle de la monarchie et de la nationalité chrétiennes de France. — Sainte Élisabeth, reine de Portugal. 108

§ 39. La monarchie et la nationalité anglaises, œuvres, elles aussi, d'une princesse française, sainte Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. — C'est elle qui convertit le roi Ethelberth, son époux, et la nation anglaise au christianisme. — Saint Édouard, roi, lui aussi, d'Angleterre, sanctifié par sa mère et par sa femme, avec laquelle il vit dans la virginité. — Bonheur et gloire de son règne, dus à sa sainte épouse. 119

§ 40. La monarchie et la nationalité de l'Écosse constituées, elles aussi, par l'influence d'une femme. — Sainte Marguerite, ses sublimes qualités, son mariage avec Malcolm, roi d'Écosse ; elle en fait un saint. — Sa manière d'élever ses enfants et de gouverner les peuples. — Son zèle pour la propagation de la foi et des sciences. — Son admirable charité. — Ce que lui doit l'Écosse. — D'autres saintes reines procurant les mêmes avantages au Danemark, à la Norwége et à la Suède. 125

§ 41. Revue des saintes reines de l'Allemagne. — Sainte Mathilde. — Ce que lui dut l'empereur Henri I, son époux. — Comment elle gouvernait l'État en son absence. — Piété de ses enfants. — Sa vie de charité, même après la mort de son mari. — Sa retraite dans un couvent. — Circonstances édifiantes de sa mort précieuse. — Sainte Adélaïde. — Sa manière de gouverner l'empire lui vaut le titre de « Mère des royaumes. » — Riches présents et charmante ambassade qu'elle envoya au tombeau de saint Martin. — Sa sainte mort. . . . 141

§ 42. Sainte Cunegonde, mariée à l'empereur saint Henri, conserve la virginité dans le mariage. — Zèle de ces saints époux pour le culte de Dieu, pour la défense du saint-siége et la propagation du christianisme. — La Hongrie convertie par leur intervention. — Saint Étienne et la princesse Giselle, sœur de saint Henri. — Bonheur de l'empire pendant le règne de saint Henri et de sainte Cunégonde. — Beau spectacle de la consécration solennelle de la sainte impératrice à Dieu, après la mort de son époux. — Son admirable mort. 148

§ 43. Autres saintes reines dans le reste de l'Europe.—Sainte Dombrowka convertissant la Pologne et, par le moyen de sa belle-sœur, la Hongrie, aussi, au christianisme. — La reine sainte Hedwige et ses vertus. — La reine sainte Cunégonde apportant du *sel*, pour trousseau de noces, en Pologne. 154

§ 44. Autre sainte Hedwige convertissant la Lithuanie et constituant la grande monarchie et la grande nationalité polonaises. — Tableau des grandeurs et des vertus de cette matrone. — Différents peuples ne peuvent être réunis en un seul peuple que par l'unité de la religion, et par la jouissance des mêmes droits. — Procurer aux peu-

Digitized by Google

Pages

ples ces avantages a été le travail de la femme catholique. 166

§ 45. Digression sur l'Italie. — Elle doit tout aux papes. — La comtesse Mathilde souveraine en Italie. — Son éloge par M. Rohrbacher. — Elle a été le seul HOMME des souverains de son temps. — Elle seule a défendu le saint-siége et le pape.— Le grand saint Grégoire VII l'aimait comme sa fille. — Générosité de ses donations à l'Église. — C'est elle qui fonda l'université de Bologne, où les femmes sont admises à enseigner. — Sa manière de gouverner. — Grande époque où les trônes de l'Europe n'étaient occupés que par des saints souverains. — Conclusion sur le bien immense qu'ont opéré les saintes reines. 179

§ 46. Encore une importante remarque sur la part qu'ont eue les saintes reines dans la formation des monarchies chrétiennes. — Le constitutif essentiel de la monarchie chrétienne, d'après l'Évangile, n'est que le DÉVOUEMENT, comme celui de la monarchie païenne est la domination.—Le DÉVOUEMENT est le sentiment particulier de la femme, et c'est elle qui l'a établi dans les monarchies modernes. — Regrettable méprise du comte de Maistre à ce sujet. — Les princes chrétiens de l'Orient n'ont jamais compris le pouvoir chrétien. —Les princes de l'Occident toujours chrétiens comme souverains, lors même qu'ils ne l'étaient pas comme hommes. — L'Église n'a civilisé l'Europe que par l'entremise des femmes. 185

Continuation de la même époque. ENCORE LE MOYEN AGE. LES FEMMES RELIGIEUSES, OU LA FEMME CATHOLIQUE HORS DU MONDE, AFFERMISSANT LA RELIGION, POPULARISANT LA SAINTETÉ DANS LE MONDE, ET COOPÉRANT A LA FONDATION DE TOUS LES ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX.

§ 47. La vertu de la chasteté devenue populaire, au moyen âge, par l'exemple des SAINTES REINES. — La profession de la virginité regardée comme leur état naturel par les jeunes filles. — Leurs parents eux-mêmes heureux de les consacrer au Seigneur, et elles plus heureuses de lui être consacrées. — Sainte Geneviève. — La femme de saint Valdéric, sainte Gertrude de France et sainte Godeberthe, preuve de cette généreuse tendance du sexe. — L'institution de la FÊTE-DIEU, œuvre des FEMMES RELIGIEUSES. 192

§ 48. Aucune nation catholique n'a eu, au moyen âge, un plus grand nombre d'évêques saints que la France. — Cependant, c'est par les FEMMES RELIGIEUSES qu'ils ont été formés à la sainteté. — Preuves historiques de ce fait. — Zèle de ces mêmes femmes pour l'œuvre des missions. — Saint Boniface aidé par elles dans sa mission de christianiser l'Allemagne. 201

§ 49. Les FEMMES RELIGIEUSES, missionnaires elles-mêmes. — Sainte SALABERGE, sainte HILDEGARDE, sainte GERTRUDE, sainte FRANÇOISE,

Digitized by Google

Pages

ROMAINE, sainte JULIENNE. — Leur zèle et leur succès dans la conversion des pécheurs et la sanctification des hommes. — Sainte BRIGITTE, son apostolat et ses prophéties touchant les Grecs. — Le prodige de sainte Rose de Viterbe prêchant et convertissant les hérétiques. . . . 209

§ 50. Sainte CATHERINE DE SIENNE, la grande merveille du treizième siècle. — Son amour pour la virginité. — Sa charité héroïque. — Ses prophéties. — Prodige de son zèle pour la conversion des âmes, couronné par des résultats encore plus prodigieux. — Sa doctrine toute céleste. — Ses prédications au milieu du sacré collége. — Ses négociations et ses succès pour la paix de l'Italie et pour l'union des peuples dans l'obéissance au Pape légitime. — Excellence et grandeur de sa politique. — Immense bien qu'elle a fait à la république chrétienne et à l'Église. — Conclusion sur l'apostolat de la femme catholique au moyen âge. 223

§ 51. Influence des FEMMES RELIGIEUSES dans la fondation d'un nombre immense de monastères d'hommes au moyen âge, particulièrement en France. — Les plus grands fondateurs des ordres religieux, de la même époque, n'ont été formés, eux aussi, que par de saintes femmes, et ils leur doivent une grande partie de leurs succès. — Saint Benoît, saint François d'Assises. — Grandeurs de sainte Claire. — Sainte Agnès, fille du roi de Bohême, devenue sa fille. — Comment sainte Claire, à sa mort, a été honorée par l'Église. 247

§ 52. Continuation du même sujet.—Saint Dominique, saint Thomas et saint Philippe Benizi. — Mérites et grandeurs de saint Bernard. — Il a été le vrai saint Ambroise de son siècle. — C'est aux femmes que l'Église doit cet insigne docteur, et la France cette grande gloire. . . 260

§ 53. La stérilité de la virginité volontaire prodigieusement féconde. — Encore sainte Geneviève. — Ses grandeurs et prodiges de son dévouement pour son pays. — Traits de ressemblance entre cette héroïne chrétienne et la Pucelle d'Orléans. — HISTOIRE DE JEANNE D'ARC. — Preuve de sa vertu et de sa mission céleste. — Prodiges de sa sagesse et de sa valeur. — Ses combats, ses triomphes. — L'infamie de ses compatriotes la livrant aux ennemis de la France. — Portrait de son âme. — Jeanne d'Arc prodige unique dans l'histoire du monde. — La femme catholique, autant que l'homme, à la hauteur de tout. 270

§ 54. Encore Jeanne d'Arc. — Injustice de son procès unique au monde. — Histoire édifiante de son martyre. — La Pucelle, si grande pendant sa vie, l'a été encore plus dans sa mort. 296

§ 55. Glorification de Jeanne d'Arc après sa mort. — Témoignages que même ses ennemis rendent à son innocence. — Dieu lui-même en a vengé, d'une manière éclatante, la mort, par la mort de tous ses juges. — Jeanne d'Arc, oubliée par sa patrie et par son roi, n'a été

Digitized by Google

Pages

réhabilitée que par l'Église, qui l'a proclamée TROIS FOIS MARTYRE. — Scélératesse de Voltaire contre la Pucelle. — Note sur sa statue à Orléans. — La France devant à deux femmes tout ce qu'elle est. — Influence de la femme catholique, en général, sur la civilisation des peuples. — La chevalerie. — La femme française à la ville et au château. — Conclusion sur les grandeurs de la femme catholique au moyen âge. 309

Cinquième et dernière époque. LES TEMPS MODERNES, OU LA FEMME CATHOLIQUE RÉPARANT ET ARRÊTANT LES RAVAGES DU PROTESTANTISME ET DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE, ET MULTIPLIANT LES ŒUVRES DE RELIGION ET DE CHARITÉ.

§ 56. Quelques détails sur la découverte du nouveau monde. — Grands desseins de Dieu dans cette découverte. — Grande piété de Christophe Colomb, et caractère éminemment religieux de son expédition. — Ce grand événement ne s'est accompli que par le concours généreux de la femme catholique, Isabelle d'Espagne. 317

§ 57. Suite des grandeurs d'Isabelle la Catholique. — Ferdinand, son époux, n'était que l'exécuteur de ses grandes pensées. — Ses qualités militaires dans la guerre contre les Maures qu'elle chassa de toute l'Espagne. — Portrait du cardinal Ximenès. — Ce que l'Espagne et l'Europe doivent à Isabelle d'avoir, elle aussi, deviné et fait valoir cet homme extraordinaire. — Les trois plus grands hommes de l'époque soutenus par elle et dépréciés par le roi Ferdinand. — La conquête d'Oran et son importance. — Magnifique portrait que de grands historiens ont fait de la grande et sainte âme d'ISABELLE LA CATHOLIQUE. . 327

§ 58. Saint Cajetan Thiène, envoyé de Dieu pour dédommager l'Église des pertes que lui aurait fait éprouver Luther. — Le concile de Trente, ainsi que la RÉFORME DU CLERGÉ et toutes les fondations des différents ordres de CLERCS RÉGULIERS et de tous les établissements de piété et de charité de son temps, ont été sa pensée et son œuvre. — Tout le bien qui, depuis trois siècles, se fait dans l'Église, remonte jusqu'à lui, et ce grand homme, formé par une sainte femme, a aussi été assisté dans toutes ses œuvres par des femmes. — Remarque générale sur la femme catholique-martyre aux temps modernes. 342

§ 59. Comme tout autre système d'erreur, le protestantisme, inventé par de faux docteurs, ne s'est établi que par la force des souverains. — Lâcheté des souverains catholiques HOMMES vis-à-vis des puissances protestantes. — Louis XIV lui-même s'alliant avec Cromwell et adoptant la politique antichrétienne qui, plus tard, a envoyé Louis XVI sur l'échafaud. — Les souverains catholiques FEMMES ont seuls fait une résistance énergique au protestantisme. — La reine Marie rétablissant le catholicisme en Angleterre; sa défense et son éloge. . 352

Digitized by Google

Pages

§ 60. Autres exemples du zèle courageux de la femme catholique dans le combat contre le protestantisme. — Marie Stuart, reine d'Écosse, victime de son zèle. — Son martyre. — Hypocrisie et cruauté d'Élisabeth. — Ce sont les femmes qui ont sauvé le catholicisme, en Irlande, et dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse. — Catherine, princesse polonaise, parvenue à convertir le roi de Suède, son époux, et à restaurer le catholicisme dans ce royaume. 359

§ 61. C'est encore par le zèle de la femme catholique que le catholicisme a été sauvé en Italie, en Espagne, en Belgique et en France. — La vénérable Ursule Benincasa. — Sainte Thérèse.—Marguerite II, régente des Pays-Bas. — Catherine de Médecis, son magnifique portrait par Fleury. — Pitoyables qualités des trois rois, ses enfants. — C'est elle qui a frayé le chemin à Henri IV et qui a sauvé la monarchie et le catholicisme en France. — La ligue qui, malgré ses torts, a contribué au même but, n'a été que l'expression des sentiments de la femme française, essentiellement catholique. 373

§ 62. Aperçu général sur le concours de la femme catholique aux grands travaux des saints des temps modernes, pour la réforme des mœurs et pour le développement de l'esprit du catholicisme. — On s'arrête à considérer ce concours, particulièrement en France. — Saint François de Sales devant à de saintes femmes la pensée de ses meilleurs écrits et l'esprit de douceur qui en fait le charme. — Sainte Françoise de Chantal aidant saint François de Sales dans la fondation de l'ordre de la VISITATION. 384

§ 63. Saint Vincent de Paul et SES DAMES DE LA CHARITÉ et SES FILLES DE LA CHARITÉ. — Importance et grandeur de cette dernière institution, et hommages que lui rendent, dans ce moment, le schisme, l'hérésie et le mahométisme. — LES FILLES DE LA CHARITÉ missionnaires, aussi, de la vérité. — L'œuvre des ENFANTS TROUVÉS et autres grandes œuvres de charité de saint Vincent de Paul. — Madame Legras et madame de Goussault. — La femme catholique, seule digne de comprendre le grand cœur de saint Vincent. — C'est par son concours qu'il a réalisé toutes ses précieuses fondations. 390

§ 64. Saint Vincent de Paul aidé par les femmes dans la réforme du clergé. — La reine régente lui confiant la direction des affaires ecclésiastiques. — La sainte cabaretière, MARIE DE GOURNAY, et son magnifique éloge par M. Olier, qui lui dut sa conversion. — La fondation de la congrégation de Saint-Sulpice et des séminaires en France, œuvre des femmes. Note sur M. de Belsunce, devant, lui aussi, aux femmes la gloire de ses vertus. 408

§ 65. La cour de Louis XIV. — L'impiété masquée y trônait à côté du plus affreux libertinage. — La révolution française est née de là. — Madame de Maintenon, sa sagesse, sa charité. — Les FILLES

Digitized by Google

Pages

DE SAINT-CYR. — Son abnégation. — Ç'a été le plus grand bonheur pour Louis d'en avoir fait sa femme. — C'est elle qui, dirigée par Fénelon, lui apprit ses devoirs, et le tira de ses débauches. — Affaire de la déclaration de 1682. — C'est madame de Maintenon qui a empêché qu'elle ne dégénérât en un schisme complet. 418

§ 66. Continuation de l'heureuse influence exercée par madame de Maintenon, à la cour de Louis XIV. — Son attitude charitable à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes. — Résultats de son zèle, conforme à celui du pape, pour qu'on convertît les huguenots au lieu de les persécuter. — Affreux portrait de Louis XIV, tracé par Fénelon. — Madame de Maintenon élevant Fénelon, et, seule, le protégeant contre ses ennemis. — C'est au sens chrétien de cette matrone que la littérature française doit les chefs-d'œuvre de Racine. — Horrible humiliation que Louis XIV fit souffrir à Bossuet qui l'avait tant exalté. — Une immense servitude épargnée à l'Église de France par la même femme. — Louis XIV soutenu par elle dans ses grandes infortunes et au moment de sa mort. — Hommage rendu par le duc de Bourgogne aux vertus de madame de Maintenon. 430

§ 67. La cour de Louis XV plus pitoyable que celle de Louis XIV. — La reine Marie Leczinska chargée de Dieu d'y perpétuer les traditions de la chasteté et de la foi des princesses de France. — Amour de cette reine pour son peuple, et sa charité inépuisable envers les malheureux. — Sainteté d'Henriette, sa fille. — Marie-Louise de France se faisant religieuse carmélite, pour expier les péchés de son père. — Circonstances touchantes de sa profession religieuse. — Les princesses Adélaïde et Victoire de France et le Dauphin, leur frère, des saints, eux aussi. — Singulier contraste de cette famille de saints, modèles de toutes les vertus, à côté de Louis XV, infecté de tous les vices. 442

§ 68. Une excursion en Allemagne. — Lâcheté de tous les souverains de l'Europe, conspirant contre une femme, Marie-Thérèse d'Autriche. — Grandeur de l'âme de cette reine, triomphant seule de tous ses ennemis. — Marie-Thérèse, le seul grand souverain chrétien de son siècle. — Son dévouement au bonheur de ses peuples. — Sa charité. — Sa politique. — Son portrait, comparé à celui de Catherine II de Russie. — Elle est innocente du partage de la Pologne. — Elle a été même seule à y voir le plus grand crime et la plus grande faute pour l'Europe. — Combien le rétablissement de cette grande nationalité catholique importe à l'Europe entière et à la France en particulier. 459

§ 69. Parallèle entre les hommes et les femmes de la famille royale de France à l'époque de la révolution française. — Mort héroïque de Marie-Antoinette et d'Élisabeth de France. — Les religieuses martyres.

Digitized by Google

Pages

— Le respect dû à la femme, ou la civilisation foulée aux pieds, dans la persécution qu'on leur fit. — Leur sublime attitude, et prodige de leur zèle et de leur courage, dans leurs prisons et sur l'échafaud. — Elles ont renouvelé les exemples des anciennes martyres, et ont glorifié le catholicisme. — Le clergé a eu à regretter des apostats. — Les religieuses n'ont eu que des martyres. 470

§ 70. La femme française et les cultes fabriqués par la révolution. — Apostolat de la femme catholique à cette époque. — C'est par l'influence de la femme que le catholicisme fut restauré en France par Napoléon Ier. — Le catholicisme entamé de nouveau sous la Restauration, et soutenu toujours par la femme. — La France ne doit qu'aux femmes d'être restée catholique. 483

§ 71. Zèle de la femme catholique, de nos jours, pour la diffusion du catholicisme. — L'œuvre DE LA PROPAGATION DE LA FOI, imaginée par elle, n'est soutenue et propagée que par elle. — Touchant tableau de l'apostolat des femmes qui suivent les missionnaires dans toutes les parties du monde. — Nouvelle gloire de la France. — Apostolat de la femme catholique à l'intérieur. — Saintes filles, apôtres de leurs paroisses, sans être religieuses. — Magnifique tableau de la charité parisienne, par M. Cormenin. — C'est la femme qui est l'âme et le support de toutes les œuvres de religion et de charité en France. — Conclusion de la deuxième partie de cet ouvrage. 492

TROISIÈME PARTIE.

CONDITIONS DE LA GRANDEUR DE LA FEMME CATHOLIQUE.

§ 1. Les femmes catholiques de toutes les époques de l'Église n'ont été si grandes que parce qu'elles ont réuni à de sublimes vertus une connaissance profonde de la religion. — État déplorable de l'éducation qu'on donne aux femmes, de nos jours, touchant l'instruction religieuse. — Injustice de se plaindre de la frivolité des femmes, puisqu'on ne leur donne qu'une éducation frivole. — Nécessité, pour le temps qui court, que la femme ait une grande instruction religieuse. — Avantage de lui apprendre le latin ecclésiastique. — L'Europe coupable d'avoir préféré les avantages temporels aux avantages spirituels, et punie par la perte des uns et des autres. 509

§ 2. La femme catholique n'a été grande, aux différentes époques de l'Église, que parce qu'elle a été chaste. — Preuves que la femme n'est charitable qu'en tant qu'elle est pure. — En perdant la chasteté la femme perd sa sensibilité. — La femme débauchée n'aime que sa personne, et devient cruelle envers tous les autres. — Hérodiade, Théodora, Antonine, Frédégonde, Élisabeth d'Angleterre et Catherine

Digitized by Google

Pages

de Russie, monstres de cruauté, parce qu'elles ont été des monstres de libertinage. 528

§ 3. La chasteté est encore la condition SINE QUA NON pour la femme de son amour et de son zèle pour la vraie religion. — La femme irlandaise. — La virginité de la foi dépendante de la virginité du cœur. — La femme pure, le chien fidèle de l'Église, et comment elle doit se dévouer à l'Église. — Conclusion. 542

FIN.

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google